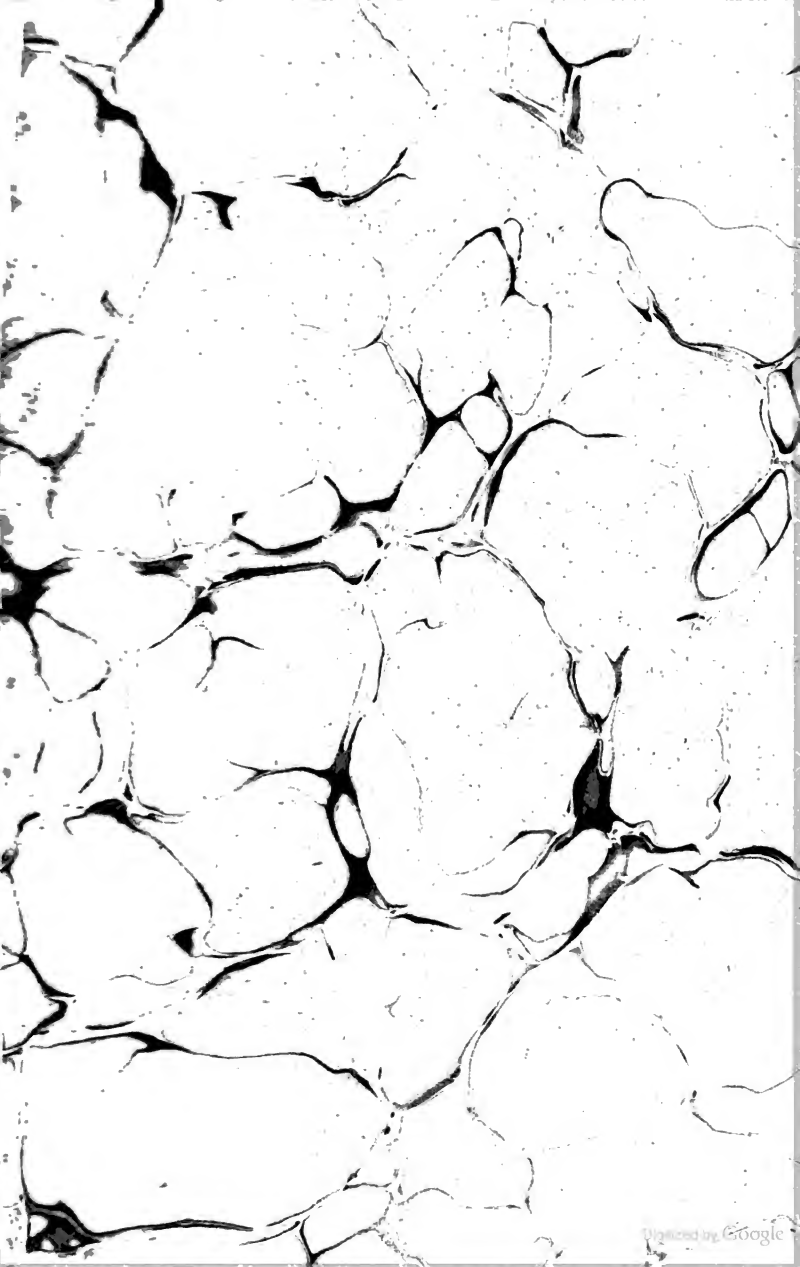




REVUE

DU CALVADOS.

REVUE

DU

CALVADOS.

PREMIÈRE ANNÉE.

CAEN,

AU BUREAU DE LA REVUE,

CHEZ A. HARDEL, IMPRIMEUR, RUE FROIDE, 2.

1840.

REVUE

DU

CALVADOS.

ÉTUDE HISTORIQUE.

INSTITUTIONS ISLANDAISES AU MOYEN AGE.

Ceux qui écrivaient l'histoire, se sont bien long-temps contentés d'enregistrer des faits, de raconter la vie de quelques hommes remarquables, ou de retracer les mœurs et les institutions d'un pays. Heureux quand l'imagination de l'auteur ne mêlait pas à son tableau des couleurs purement romanesques ! Notre siècle, marchant sur la trace de quelques rares génies qui l'avaient précédé dans cette voie, a vu le premier dans l'histoire autre chose qu'une narration ; il y a découvert une science ; il a cru trouver dans les leçons du passé les lois sûres et régulières que suit l'humanité dans sa marche progressive. La philosophie de l'histoire, science toute moderne, s'élevant au-dessus des observations et des documents partiels

que lui fournissaient des recherches antérieures, a montré que tous les faits historiques s'enchaînent les uns aux autres, et qu'une civilisation est toujours fille de celle qui est venue auparavant. En un mot, les historiens d'à-présent expliquent la plupart des évènements par l'influence d'autres évènements qui ne sont plus; selon eux, les lois et les coutumes des diverses nations s'engendrent mutuellement, et aucune institution ne saurait disparaître sans jeter de profondes racines jusque dans les âges à venir. S'il en est ainsi, on ne doit pas croire trop promptement que ce qui se fait chez nous n'ait pas eu d'analogue dans les siècles passés; et on ne saurait trop redire, parce que cela est vrai, qu'une foule de choses que nous tenons pour neuves, et que nous regardons comme de véritables fruits de l'esprit et des temps modernes, se retrouvent consignées dans quelque page ignorée de l'histoire. Bien plus, de graves questions, soit politiques, soit sociales, que nous ne croyons pas mûres encore, et que nous remettons au temps le soin d'approfondir, étaient décidées et jetées dans le domaine de la pratique, il y a déjà bien des siècles. Je ne veux prendre qu'un exemple de ce que je dis là.

Chacun sait combien la question de la mendicité, de son extinction et des moyens de la prévenir, occupe les esprits sérieux de notre époque. Résolu dans certains pays d'une manière qui est bien loin de paraître satisfaisante aux hommes les plus sages, ce problème ne l'est pas encore dans le nôtre. Tous les efforts qu'on a tentés au milieu de nous, ont été partiels, insuffisants, et par là même stériles. Il n'est peut être pas inutile, ni tout-à-fait dépourvu d'intérêt, de voir comment, il y a près de mille ans, un petit peuple payen du nord de l'Europe avait compris ce sujet, et quelle solution il avait donnée à une question si importante pour la société toute entière.

L'Islande, qui appartient maintenant au roi de Danemark,

fut pendant long-temps une république indépendante. Vers la fin du IXe. siècle, un pirate Norwégien, nommé *Flokko*, qui avait coutume d'aller piller les Orcades, entendit parler d'une terre septentrionale, où la tempête avait jeté un homme de son pays. Flokko partit aussitôt, et quand il fut éloigné de toute espèce de terre, il lâcha, dit-on, des corbeaux dont il suivit le vol. Il découvrit ainsi l'*Islande* ou le *pays des glaces*. Après lui, des guerriers de la Norwège, chassés de leur patrie par des querelles intestines, émigrèrent vers le nouveau pays; et quand ils furent en vue de l'île, un de leurs chefs, *Hiorleif*, suivant un ancien usage, jeta dans la mer la porte de sa maison, qu'il avait embarquée avec lui, et, où les flots la poussèrent, il aborda avec ses compagnons. C'est là que fut fondée Reikiawik, qui devint plus tard le lieu principal de l'île. La colonie s'accrut bientôt par de nouvelles émigrations, et l'Islande fut peuplée. La religion des Islandais fut d'abord celle des peuples Scandinaves, la religion d'Odin; ils juraient par Thor, et son marteau de fer. Le christianisme n'y pénétra que deux siècles après. La république se forma bien avant qu'on songeât à bâtir des villes; chacun vivait isolé dans un pays qui ne produit pas de blé, et où de rares pâturages sont la seule ressource des habitants. Leur organisation politique fut des plus simples. Vingt familles, au moins, se réunirent ensemble et formèrent une sorte de vaste commune, éparpillée sur un grand territoire, une *Hreppa* (1), suivant la langue du pays. Cinq hommes (*Hreppstiorar*) choisis parmi les plus capables, mais qui en même temps devaient posséder un fonds de terre, à moins que le suffrage unanime de leurs concitoyens ne les affranchît de cette condition, étaient chargés d'administrer les affaires communes. Ainsi, la propriété était reconnue comme une des bases de l'ordre social,

(1) Arngrimi Ionæ Tratatus de veteri republicâ Islandicâ, passim.

mais l'intelligence et la vertu étaient encore placées bien au dessus de la propriété. Dix ou un plus grand nombre de ces associations municipales formaient une nouvelle division politique, soumise à un chef supérieur (*Godor*), qui rendait la justice et présidait au culte religieux. Enfin, à la tête de toute la nation était placé un magistrat unique (*Lægman*), semblable au *Nomophylax* des Lacédémoniens, et dont la fonction était de veiller au maintien et à la garde des lois, et de réviser les jugements rendus par les chefs de chaque province. Les assemblées politiques étaient de trois espèces, celle de chaque *Hreppa*, celles de chaque province, et celles de l'île entière que présidait le magistrat gardien des lois. Ces réunions étaient annuelles. C'était là que se faisaient les lois et les divers réglements; c'était là que se rendait la justice, et que se célébraient les cérémonies religieuses. Si les circonstances nécessitaient de plus fréquentes réunions, des messagers étaient envoyés par toute l'île, qui faisaient passer aux citoyens le marteau symbolique de Thor, ou la hache de Norwège, selon la nature des assemblées auxquelles chacun était convoqué.

Un mot en passant. Qui ne reconnaîtraît dans ces diverses institutions d'un peuple presque sauvage, et dont l'influence historique a été de bonne heure annéantie (1), qui ne reconnaitrait là quelque chose qui ressemble fort à notre organisation actuelle? Ces assemblées de chaque *Hreppa*, de chaque province, que sont-elles autre chose que nos conseils de chaque commune ou de chaque département, mais dans un état de simplicité primitive, puisque chez ce peuple peu nombreux chacun en faisait partie? On ne saurait de même se refuser à voir dans les

(1) La grande peste noire qui désola l'Europe au XIVe. siécle, sévit si violemment contre l'Islande, que ses habitants décimés ne purent se reconstituer en république et tombérent au pouvoir des Danois.

réunions générales de la nation, que présidait le *Lœgman*, une frappante analogie avec nos assemblées délibérantes et notre pouvoir législatif au sommet duquel se place un roi constitutionnel. Faut-il croire que les Islandais avaient reçu d'autres peuples ces coutumes qui rappellent à la fois la constitution des municipes romains, et des vieilles républiques de la Grèce ? A la vue de cette ressemblance que nous signalons entre notre organisation actuelle et celle de ce peuple qui n'est plus, pourra-t-on soutenir que la société moderne a reçu quelques éléments d'une petite république depuis si long-temps disparue de la scène du monde ! Voilà un problème historique qui mériterait peut-être d'attirer l'attention, mais que la science, loin de l'avoir résolu, n'à pas même encore posé.

Le premier soin qui parait avoir préoccupé la politique des Islandais, fut celui d'assurer l'égalité entre tous les citoyens. Chez nous, on a vu des hommes qui, pour arriver au même but, proposaient d'appauvrir les riches ; les Islandais se contentèrent d'enrichir les pauvres : et avec grande raison, selon nous. Car, dans un état, l'égalité résulte moins de ce qu'il n'y a point d'hommes assez puissants pour opprimer, que de ce qu'il n'y en a pas d'assez faibles et d'assez malheureux pour se laisser opprimer. Prévenir l'extrême indigence, et la mendicité, c'est-à-dire l'existence de ces hommes qui sortent à la fois de la famille et de la cité, et abdiquent leurs propres forces pour s'en reposer sur les ressources des autres, quand ils ne comptent pas sur celles du crime, tel fut le principal objet que se proposèrent les lois Islandaises. Ajoutez-y les moyens de remédier à la mendicité, quand la force des choses l'avait produite, et vous aurez le double principe autour duquel semble rouler la législation toute entière de ce peuple. Comme on le voit, ce sont bien là les éléments du problème tel qu'il est posé de nos jours : empêcher et guérir le paupérisme.

Ce fut aux magistrats du peuple les plus rapprochés de lui, aux cinq chefs de chaque *Hreppa*, que cette tâche fut confiée. C'était, à vrai dire, leur principale mission, car, en dehors de ces importantes fonctions, ils n'étaient chargés que de concilier leurs concitoyens, et de juger quelques légers différents. L'Islandais Arngrim nous apprend qu'on pouvait définir leur magistrature « le soin « des pauvres. « Trois moyens principaux, dit-il, « furent employés pour empêcher les hommes du pays de « tomber dans une pauvreté extrême, et c'étaient les « *Hreppstiorar* qui devaient les mettre en œuvre..... » Ces moyens que nous allons rapidement exposer nous paraissent être de deux espèces ; les incapacités légales prononcées contre les pauvres, et une sorte d'assurance mutuelle de tous les citoyens entr'eux contre les malheurs imprévus et les sinistres qui pouvaient les frapper.

L'individu devenu mendiant par sa propre faute était mis au ban de la loi, qui le frappait de peines sévères. « Que celui, disent les lois Islandaises, qui, né de pa- « rents mendiants, mendie lui-même pour vivre, soit « privé du droit de recueillir aucune succession, tant « qu'il continuera à quêter son pain de porte en porte ; « et qu'il ne puisse hériter que trois ans après qu'il aura « cessé de mendier.... » Il n'y avait d'exception à cette incapacité qu'en faveur des pauvres infirmes ou estropiés. La loi forçait par là l'indigent à jeter un regard sur l'avenir, à espérer une situation meilleure dans les hasards d'un héritage imprévu ; elle détruisait chez l'homme pauvre cette fatale insouciance, qui le fait vivre au jour le jour, sans inquiétude du lendemain, et sacrifier tout au grossier bien-être du moment. Cette disposition était juste, il faut le dire ; car, dans une population peu nombreuse, où il n'y avait pas d'étrangers, où la séparation des castes n'existait pas, il n'était guères d'homme qui n'eût par le pays quelque parent plus fortuné, dont la

succession pouvait nourrir en lui un secret espoir, et l'empêcher ainsi de divorcer avec toute pensée d'avenir, en abandonnant les rangs des travailleurs pour aller grossir ceux des mendiants.

Donnerons-nous les mêmes éloges à ces autres prescriptions qui défendaient, sous peine d'amende, à aucun habitant de nourrir les mendiants et même de leur donner un asile? Bien que le vieux chroniqueur d'Islande s'extasie devant elles, et les compare, pour la sagesse de leurs dispositions, aux lois fameuses d'Athènes et de la cité des Marseillais, nous pensons, nous, que leur sévérité draconienne blesse l'humanité. Quelle que soit la position d'un malheureux, la conscience vous crie que vous faites bien en apaisant sa faim, en abritant sa tête, et la loi ne saurait punir quand la conscience approuve. A plus forte raison proscrirons-nous avec horreur cette disposition cruelle et digne de la plus grossière barbarie, qui frappait le mendiant jusque dans l'espoir de sa postérité (1)!

Si telles étaient les rigueurs de la loi contre les citoyens devenus pauvres, elle ne veillait pas avec moins de diligence à ce qu'aucun pauvre ne pût devenir citoyen. L'homme qui voulait acquérir le titre de membre de la commune ou de la *Hreppa*, devait se présenter devant l'assemblée annuelle. Pour obtenir sa demande, il lui suffisait de justifier qu'il n'était ni criminel ni pauvre, c'est-à-dire qu'il ne serait ni un danger ni un fardeau pour les autres. Que s'il ne pouvait se présenter à l'assemblée de la *Hreppa*, il devait obtenir une permission des cinq propriétaires les plus voisins de son nouveau domicile, pour avoir le droit d'habiter dans les limites de la commune Islandaise. Un intrus venait-il à s'établir dans une *Hreppa*, sans avoir accompli les formalités préalables, il en était

(1) Item lex de mendicis impunè castrandis, etiamsi cùm eorumdem nece conjunctum foret..... (Arngrim. Ionæ ibid. Cap. 7, p. 437).

chassé, s'il était convaincu d'indigence ou de méchante vie. On le laissait en repos au contraire, s'il était honnête et pouvait se suffire à lui-même; mais il était déchu de tous les droits et privilèges des citoyens.

Nous arrivons au dernier moyen dont parle l'auteur Islandais, pour prévenir le paupérisme, et véritablement celui-là est digne de fixer toute notre attention. Ecoutons Jonas Arngrim lui-même : « La maison d'un Islandais, « ou ses magasins, ou bien son temple domestique, « venaient-ils à brûler par un accident imprévu, il fallait « que, sous quatorze jours, l'estimation de tout le dom- « mage fût faite par cinq des proches voisins. On évaluait « le prix de la maison et des meubles qu'elle contenait, « mais seulement des meubles appartenant au chef de « famille, et encore laissait-on de côté les trésors et les « autres choses précieuses, parce qu'un citoyen, à la « rigueur, peut bien s'en passer. La moitié de tout le « prix estimé était versée par tous les membres de la « *Hreppa*, sous le délai susdit; chacun y contribuait « selon ses facultés. Si quelqu'un perdait le quart, au « moins, de ses bestiaux, par maladie contagieuse, on « lui rendait pareillement à frais communs la moitié de « sa perte. Mais ce secours ne pouvait se renouveler au- « delà d'une quatrième fois. On présumait alors qu'un « malheur si souvent répété était le fruit de la négligence « et non le pur effet du hasard. »

Telle était la plus efficace des dispositions de la législation Islandaise sur le sujet qui nous occupe. On n'en saurait trop louer la sagesse et l'ingénieuse prévoyance. Une société de payens réalisait, pour ainsi dire, cette communauté de biens qui se voyait chez les fidèles aux premiers jours du christianisme, et qui, de notre temps, est le rêve de plusieurs esprits ; un peuple encore barbare avait deviné et mis en pratique sur chaque point de son territoire le système des Assurances Mutuelles, que nous

avons vu naitre et se développer parmi nous. Il y a là, certes, de quoi frapper d'étonnement l'homme le moins porté à réfléchir, et on ne sait trop lequel il faut le plus admirer, ou d'une nation qui, dès son enfance, se créa de pareilles institutions, ou des peuples qui ont attendu si tard pour en soupçonner l'idée. Ajoutons, pour compléter ces apperçus, que les cinq hommes qui, dans la constitution Islandaise, étaient chargés d'évaluer les pertes causées par le sinistre, présentent tout-à fait l'image des jurés spéciaux, auxquels nos lois ont confié tout récemment le soin d'estimer les propriétés qu'elles exproprient, quand l'intérêt public le demande.

Ce n'est pas tout; les institutions de l'Islande étendaient encore leur prévoyance sur ceux que la maladie, l'âge ou d'autres causes indépendantes de leur volonté, forçaient d'avoir recours à la charité publique; et pour subvenir à leurs besoins, la loi avait deux moyens, l'*aumône privée* et l'*aumône publique*. Si le mendiant avait des parents, une famille, on assemblait cette famille; et le plus proche parent, possesseur d'une fortune déterminée par la loi, était forcé de recevoir le mendiant chez lui, de le nourrir et de pourvoir à son entretien. On suivait pour cela l'ordre de successibilité; et à défaut du plus proche parent, ou si celui-ci ne réunissait pas les conditions exigées, cette obligation de fournir des aliments passait au parent du dégré immédiatement inférieur, et ainsi de suite. S'il arrivait que quelqu'un fût à la fois et sans ressource et sans famille, il tombait à la charge de sa commune. Tous les membres de la *Hreppa* devaient se cotiser pour lui fournir de suffisants secours. La loi veillait à ce qu'un homme étranger à une commune ne pût frauduleusement venir vivre à ses dépens. Les chefs de la *Hreppa* avaient le droit, après enquête, de repousser le mendiant du sein de leur association.

Il faut absolument reconnaitre dans la dernière partie

de ces dispositions, cette taxe des pauvres dont l'Angleterre se vante comme d'une mesure qui lui est propre, et qu'on peut lui laisser, car, au lieu d'être utile, elle n'est que désastreuse. Quant à la première partie de la loi, il serait à désirer, peut-être, qu'elle pût s'introduire parmi nous, pour que la société, qui devient de plus en plus égoïste, ne donnât pas le scandaleux spectacle de riches impitoyables, étalant leur faste non loin des demeures où des pauvres, leurs parents, quelquefois bien proches, vont cacher leur misère !

Quoiqu'il en soit de la portée et de la sagesse de ces institutions Islandaises, sur lesquelles nous venons de jeter un rapide coup-d'œil, et qui n'ont pas duré au delà du XIVe. siècle, il n'est pas moins intéressant pour le politique et pour l'historien de voir comment les peuples placés dans des conditions différentes d'existence, ont résolu les mêmes questions sociales, que la force des choses présentait à leurs méditations. On peut retirer un enseignement utile, en contemplant une civilisation si reculée de nous, dans le temps et dans l'espace, qui s'est encore plus largement développée quand le christianisme est venu y déposer son germe fécond de progrès, et que cependant peu d'historiens ont soupçonnée. S'il est vrai que cette étude semble confirmer ce vieil adage « il n'y a rien de nouveau », il ne faut pas croire pour cela que l'humanité soit restée stationnaire dans sa marche, ou qu'elle roule dans un cercle sans issue. Elle retourne, il est vrai, sur elle-même ; mais suivant, pour ainsi dire, une spirale, elle n'en avance après que plus loin ; et si parfois elle paraît retomber, c'est qu'elle a touché la terre, comme Antée, pour reprendre de nouvelles forces.

G. BESNARD.

LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE.

I.

Les idées que l'on se forme dans le lointain des illusions ou à travers le prisme mensonger des livres, au sujet de la poésie populaire, se modifient singulièrement de nos jours, lorsqu'elles se trouvent en contact avec la réalité vivante, avec la réalité des rues. Certes, l'orgue de Barbarie est bien barbare, et les petits cahiers bleus, contresignés *Auber*, *syndic*, que vendent, sous le bon plaisir d'un mouchard, les bardes équivoques et les muses viriles des carrefours; certes, les complaintes qui se marient au violon criard de l'aveugle, et les rondes bachiques qu'on entend retentir le dimanche à l'ombre des tavernes et des bouchons, ne sont pas de la meilleure qualité littéraire; et l'on éprouve même parfois un certain dégoût à distinguer parmi les éclats de ces voix discordantes, des traces non douteuses de la civilisation, je veux dire de la corruption la plus moderne; des bribes sèches et fétides que la bonne compagnie a laissées tomber de sa table, et que le peuple, qui n'est pas fier, ramasse partout, même dans la fange.

Mais, en prenant les choses comme elles sont, et, peut-être, en s'éloignant un peu du centre, en fermant les oreilles au bruit confus des grandes villes, et à l'argot honteux qui déshonore si souvent le beau langage des classes inférieures, on rencontre encore çà et là l'inspiration primitive, l'accent vrai et naïf de la voix plébéienne; et, si l'on ne retrouve qu'aux dernières limites, là où les races deviennent distinctes, et où les barrières provinciales n'ont point été franchies, une poésie pleine et tranchée, une poésie qui ait sa poétique, et avec elle, hélas! ses bibliographes; il est possible de trouver partout l'indice frappant de la bonne intention populaire, qui

s'éloigne de la tradition, mais que ne contente pas la banalité présente ; partout, il est permis d'espérer que le peuple demeure préparé à un grand enseignement poétique, que le sillon est ouvert au sein des masses, et que, dans cette bonne terre de labour, beaucoup de belles choses pourront enfin germer et fleurir.

Après tout, si le peuple du centre est pauvre sous le rapport littéraire, comme il est pauvre sous le point de vue matériel, est-ce sa faute, ou celle des hommes qui étaient naturellement appelés à lui dispenser la manne de l'intelligence ? La prétendue république des lettres n'a jamais été, même aux époques les plus productives, qu'une exclusive et étroite oligarchie. Le peuple a toujours été oublié, si non méprisé, parmi ces quelques aristocrates de la pensée. Et leur bonne raison a toujours été sans doute, que des écrivains, naturellement avides de lecteurs, ne devaient s'occuper que médiocrement de la foule qui ne sait pas lire.

Alors cette foule a dû se suffire à elle-même ; elle a cherché au fond de ce qu'elle avait de plus intime. Elle y a trouvé la foi, et elle a chanté la foi ; elle y a trouvé la souffrance, et elle a chanté la souffrance ; elle y a trouvé l'esprit de conquêtes et d'aventures, et elle a balbutié des hymnes de gloire et des légendes voyageuses. A tout prendre, ces essais hasardés valent bien quelque chose. La substance de la poésie aristocratique, qui est devenue la poésie bourgeoise, n'est pas si riche et si féconde. Cette littérature de bon ton, qui daigne se manifester aux mortels sous les deux espèces des affiches monstres et des petits livres roses, ne vaut pas toujours les grosses lettres et le gros papier gris du menu peuple. Sa littérature à lui, n'a pas tant de façons et d'apprêt ; mais elle se répand, mais elle dure, mais elle n'est pas, elle, corrompue, vendue, abâtardie ; mais elle marche dans sa simplicité puissante et brusque, en attendant la

forme qui viendra, et en l'attendant sans trop s'impatienter de sa lenteur : parce que la forme n'est que l'accessoire de l'idée, et que l'idée est déjà venue.

Il faut avoir vu, dans un marché de village, le chanteur nomade disposer son orchestre et dresser son tréteau : et aussitôt accourir vers lui des enfans et des ouvriers, des hommes mûrs et de jeunes filles, se tenant par la main, comme autrefois les grands seigneurs en descendant leurs splendides escaliers de marbre ; il faut avoir entendu la voix vibrante de l'artiste pauvre faire descendre dans la multitude des sons qui la charment et des paroles qui la remuent : surtout il faut avoir contemplé l'attention béante de cette foule, et la persistance des dilettantes populaires, qui oublient tout, travail et besoin, pour recevoir et garder long-temps, s'il le peut, les impressions qu'on leur prodigue à bon compte : il faut avoir été témoin de ces milles contrastes de gaité narquoise et d'enthousiasme guerrier, de verve comique et de tendre mélancolie, qui se succèdent au gré du musicien sur les physionomies mobiles de son auditoire, pour comprendre tout ce qu'on ferait avec de pareils élémens, et pour maudire les hommes de progrès qui dédaignent de faire arriver jusqu'à la foule les saines et fortes idées, à l'aide de cette double mélodie du vers et du chant, de cette double puissance de la musique et de la parole.

II.

Nous voulons recueillir d'abord, dans le vaste champ de l'art populaire, une des légendes les plus aimées, les plus universelles, l'histoire du *Juif errant*. Cette histoire a été adoptée par toutes les imaginations, même les mieux cultivées et les plus fleuries. Un poète allemand a nuancé de couleurs sombres ce fantôme vagabond qui ne peut

mourir ; un écrivain, français de naissance et de langage, mais allemand de génie et de tendance, M. Edgar Quinet, a groupé autour d'Ahasverus toute une longue épopée humanitaire : je ne sais quel théâtre du Boulevard a pris quelque temps le vieux Juif maudit pour son hôte ; et Adolphe Nourrit, l'admirable chanteur, se plut une fois à moduler religieusement, en face de toutes les aristocraties du rang, du talent et de la richesse, la simple ballade du peuple. Mais c'est dans la bouche du peuple lui-même que cette poésie est curieuse à saisir, et il n'est pas moins intéressant de suivre les variations qu'elle subit, selon les instincts et les habitudes des races qu'elle a traversées.

Tout le monde connaît le merveilleux récit de la visite du Juif-Errant à Bruxelles, et l'étonnement de ces bourgeois fort dociles, qui jamais n'avaient vu un homme aussi barbu : ceci est la légende commune, cosmopolite, adaptée à toutes les croyances et à tous les types populaires.

Mais voyez ce que devient ce chant nomade, en passant par les steppes druidiques de la Bretagne :

« Honorable assemblée, venez écouter la vie de l'homme le plus malheureux qui exista jamais sur la terre ; l'histoire lamentable du Juif-Errant, qui nuit et jour marche depuis la mort du Sauveur :

« J'étais de la tribu de Nephtali qui habitait Jérusalem : mon nom était Absarius ; j'existais aux temps d'Hérode, d'Hérode qui voulut tuer Jésus, fils de la Vierge.

« Mon père était charpentier, et ma mère couturière ; elle travaillait parmi les brodeuses du temple. Tous deux m'apprirent à lire dans les livres de la Loi et dans les livres des prophètes.

« Ensuite, j'épousai une douce et prudente femme de la tribu de Benjamin, et j'en eus trois fils, jusqu'au moment où Monsieur Saint-Jean le baptiseur vint annoncer le Messie.

« Ma femme me dit alors : conduisons nos enfans à baptiser ; car le baptême c'est la vie. Mais je lui répondis avec colère : ni moi ni mes fils nous ne serons baptisés.

« Souvent j'entendis Jésus prêcher le peuple ; mais ses paroles ne

trouvèrent point mon cœur. J'étais là quand il rassasia cinq mille personnes avec cinq pains et cinq poissons.

« Bientôt Jésus fut arrêté par les Juifs au Jardin des Olives; il fut condamné par Pilate à porter la croix, la croix si lourde, la croix qui devait sauver les pécheurs.

« Quand les ouvriers eurent fini la croix, on la mit sur les épaules de Jésus, pour qu'il la portât au Calvaire où il devait être crucifié.

« La foule courait pour le voir: et moi, je pris mes pauvres petits enfans par la main, et je les conduisis sur le seuil de la porte pour regarder aussi.

« Voilà que Jésus passe devant ma maison, et écrasé de fatigue, il s'arrête près de la boutique, et moi je lui dis avec orgueil, passe méchant! à la mort!

« Jésus me répondit avec une voix triste: Je m'en vais, homme dur et malheureux. Bientôt je reposerai près de mon père; mais toi tu marcheras toujours, tu marcheras jusqu'aux quatre coins du monde, tant que la vie durera.

« Quand j'entendis ces paroles de Jésus, je me sentis troublé jusqu'au fond du cœur. Je quittai la main de mes enfans; je les donnai à ma femme. Je vis devant moi Véronique qui essuyait la face du Christ et son image resta tracée sur le mouchoir.

« Et sans pouvoir m'arrêter, je suivis le Sauveur. Il était entouré de beaucoup de saintes femmes, et j'entendis un des bourreaux qui disait à la Vierge: voici les clous qui perceront les mains de votre fils.

« Quand j'eus vu le Christ mourir sur la croix entre deux voleurs, et avec beaucoup de grandes souffrances, je commençai mon voyage et bien triste, hélas! je dis adieu à la ville de Jérusalem.

« Oh! Bretons, comprenez la douleur du Juif-errant, il faut qu'il quitte son pays, sa femme, ses enfans, et il ne peut s'arrêter un moment pour pleurer avec eux.

« Après avoir marché cent ans, je suis revenu dans ma contrée, mais je n'y trouvai plus de femme ni de fils, ni personne du pays que je connusse encore.

« Ensuite je vins en Italie: alors il y avait là bien des douleurs, car on envoyait les chrétiens au martyre, et on les tuait pour les faire renoncer à leur croyance et à leur loi.

« Puis je vins en France, je vis Marseille et Paris; puis je vins en Bretagne, dans la grande ville de Rennes.

« J'ai vu Morlaix, ce n'était alors qu'une forêt; j'ai vu Quimper et Brest qui étaient de grandes plaines vertes; j'ai vu la ville d'Is dans son opulence, j'ai vu aussi la ville d'Exobie dans sa gloire.

« J'ai vu la Bretagne couverte de bois et de feuillées; alors les hommes vivaient comme des sauvages; bien des changemens ont été

faits depuis la dernière fois que je suis passé ici : je vois beaucoup de belles villes qui ont été bâties.

« Je vois Rennes grande et large, Dol, St.-Malo, Dinan et Nantes, St-Brieuc, Tréquier, Lannion, Morlaix, St-Pol, Lesneven et Landerneau, Quimperlé et Carhaix.

« J'ai été condamné à marcher jusqu'à la fin du monde ; je me suis trouvé dans bien des armées, et jamais fusil ni canon, n'ont pu me donner la mort.

« J'ai fait naufrage dans un navire, j'ai vu tous ceux qui étaient là couler sous les vagues ; et moi qu'on appelle le Juif-errant, je n'avais aucun mal, car Dieu l'a dit, et ce que Dieu a dit doit s'accomplir.

« J'ai toujours cinq sous dans ma poche : jamais la maladie ne m'attaque ; je suis allé dans les pays empestés ; j'ai embrassé des cadavres de pestiférés, et je n'ai pu être malade et je n'ai pu mourir.

« Mes souliers et mes habits ne s'usent jamais : ainsi le veut le Dieu que j'ai offensé. Quatre fois déjà j'ai vu les quatre coins de la terre, quatre fois j'ai vu sa face changer et se renouveler.... »

Ce *guerz* est Breton, Breton de pensée et d'allure, de forme et de foi : assurément le Juif-Errant que nous connaissons tous ne ressemble en rien à ce morne vagabond de l'Armorique.

C'est une chose singulièrement remarquable, que cette durable affection du peuple pour le Juif-Errant ; il lui a garni la bourse, lui qui n'a rien en ce monde ; il lui a assuré ses cinq sous à perpétuité, lui qui ne sait pas toujours la veille s'il mangera le lendemain ; il lui a garanti de bons habits et de bons souliers, lui qui marche pieds nus et sous les haillons.

C'est que le peuple aime ceux qui cherchent et ceux qui rêvent, qu'ils s'appellent Moïse, Napoléon, Ahasverus : toute sa chevalerie a été errante, tous ses prophètes ont couru le monde : il ne détruira jamais le nid de l'hirondelle bâti à l'angle de sa fenêtre ; il saluera de ses cris la comète qui passe ; il croira long-temps à l'existence mystérieuse du conquérant qui est mort. Le Juif-Errant l'attire surtout, parce qu'il y trouve son symbole, parce que comme lui il marche toujours et n'ar-

rive jamais ; parce que comme lui, il semble avoir été frappé d'un irrévocable anathème.

La personnification de *Misère* est encore une personnification bien expressive : nous connaissons deux légendes qui s'y rapportent, l'une normande et l'autre brétonne. Les Normands en ont fait quelque chose de divertissant, ils l'appellent un bon homme ; ils lui accordent une ame noble et généreuse, de l'affabilité, de l'honnêteté, de la courtoisie. Le Breton a pris la chose plus au sérieux : le Breton est plus pauvre, plus grave, moins endurant que ses voisins; pour lui, le bonhomme Misère devient un méchant; il en fait le tourmenteur des hommes, le fléau de Dieu.

Rien que le titre du conte normand prévient en sa faveur, et allèche le simple lecteur des campagnes. Ce titre est ainsi conçu : « histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère, dans laquelle on verra ce que c'est que la misère; où elle a pris son origine, comme elle a trompé la mort, et quand elle finira dans le monde. » Et plus bas : le prix est de quatre sous.

Assurément on ne peut raconter plus de choses à meilleur marché.

Lisez et vous verrez !—Deux voyageurs entrent à cinq heures du soir au lieu de Milan : ils découvrent une grosse et belle maison, et demandent à une femme, occupée à laver du linge dans un fossé, quel est le maître de ce logis.

— Hélas ! Monsieur, s'écrie la bonne vieille, c'est bien le plus ladre et vilain homme qui soit sur la terre !

En dépit de ces renseignements, les deux inconnus se déterminent à tenter l'aventure, car ils sont bien las et il pleut bien fort.

—Ma maison n'est pas une auberge, leur répond brusquement M. Richard. — Et il leur ferme la porte au nez.

La vieille laveuse les conduit charitablement au

bout du faubourg ; elle ne veut pas les recevoir chez elle, parce qu'elle est veuve, et que cela ferait causer ; mais elle a un voisin du nom de *Misère*, qui pourra bien leur donner un gîte pour le soir.

Assurément cette vieille est parente de Marthe, non pas la Marthe de l'évangile, mais la Marthe de Faust ; non pas la sœur de Magdeleine, mais la voisine de Marguerite.

Le bonhomme Misère est couché. Il se lève promptement pour recevoir les étrangers qu'on lui présente. C'est un grand homme maigre, sec et pâle, qui semble sortir du sépulcre.

— Dieu soit céans, dit l'un des voyageurs.

— Hélas ! reprend le bonhomme, ainsi soit-il !

La voisine apporte une table et des alimens. Misère ne mange pas, quoiqu'il n'ait pas soupé. Aussi ne fait-il que conter ses peines, ce à quoi les deux voyageurs paraissent fort sensibles et n'oublient rien pour sa consolation.

Ce que déplore surtout le bonhomme, c'est le vol de quelques poires sur lesquelles il comptait beaucoup pour sa nourriture.

— Je ne demanderais qu'une chose au Seigneur, dit-il, c'est que ceux qui monteraient sur mon poirier, y restassent tant qu'il me plairait, et n'en puissent jamais descendre que par ma volonté.

Or, il faut que vous le sachiez, les deux pèlerins sont deux hommes de croyance et de prière. Ne pouvant dormir parce qu'ils n'ont pas voulu priver leur hôte de son unique botte de paille, ils prient Dieu toute la nuit, et, forts de cette longue oraison, ils affirment au vieillard que sa demande sera octroyée. Misère rit pour la première fois de sa vie, mais il n'espère pas : les voyageurs prennent congé de lui.

A quelque temps de, là il jette les yeux sur son poi-

rier, et découvre un voleur perché dans les branches.

— Ah ! drôle, je vous tiens, dit joyeusement le bonhomme.

— Miséricorde ! *Monsieur* Misère ! s'écrie le dénicheur de poires, pris au piège mystérieux.

— Non, répond le vieillard, et il court chercher du bois pour l'allumer au pied de l'arbre, et enfumer le voleur comme un jambon de Mayence.

Deux hommes accourent aux cris du patient, montent au poirier pour le délivrer, et s'aperçoivent bientôt qu'ils ne peuvent non plus en descendre.

Misère rit de plus belle ; mais les deux imprudents plaident leur cause ; il les absout. Puis ils plaident celle de leur compagnon de malheur, et Misère se laisse toucher encore. On ne peut nier que ce ne soit un bonhomme.

Cependant l'âge le gagnait, et il souffrait beaucoup. Un certain jour qu'il était assez tranquille dans sa maison il entendit frapper à sa porte, et courut pour ouvrir.

C'était la Mort.

— Soyez la bien venue, lui dit Misère.

Et il la regarda de sang froid, comme un homme qui ne la craignait point, n'ayant rien de mauvais sur la conscience, car il avait toujours vécu en honnête homme, quoique très-pauvrement.

Toutefois, il lui demanda une grâce, celle de manger encore, en sa présence, une de ses belles poires, dont l'intervention de ses hôtes lui avait assuré autrefois la possession paisible.

Souvenez-vous ici que ce conte est normand, et que le bonhomme, bien que Milanais, sentait tant soit peu sa Normandie.

— La demande est trop raisonnable, dit la Mort, pour te la refuser ; va toi-même choisir la poire que tu veux manger, j'y consens.

Misère alla dans sa cour, et la Mort le suivit de près.

— Voilà, dit-il, montrant le faîte du poirier, celle que je choisis : prêtez-moi, je vous prie, votre faux pour un instant, que je l'abatte.

— Cet instrument ne se prête à personne, lui répond la Mort en ricanant de ses belles dents blanches : monte sur ton arbre, et cueille ce fruit avec ta main.

— C'est bien dit, si j'en avais la force; mais ne voyez-vous pas que je ne saurais presque me soutenir.

La Mort avait au fond une ame bonne et charitable; elle s'offrit complaisamment pour grimper à l'arbre, cueillit la poire, — et fut bien étonnée lorsque voulant descendre, elle sentit que cela était tout-à-fait impossible.

On comprend la scène plaisante à laquelle donne lieu cette supercherie : la Mort s'inquiète, supplie, menace; Misère la raille, comme un homme qui est sûr de son fait; et lui adresse de très-belles maximes qu'elle paraît goûter fort peu. Enfin, elle se courbe devant ce pouvoir supérieur à elle.

— Tu peux te vanter, bonhomme, lui dit-elle d'être le premier qui ait vaincu la Mort. Le ciel m'ordonne que de ton consentement je te quitte, et ne revienne jamais te voir qu'au jour du jugement universel, après que j'aurai achevé mon grand ouvrage, qui sera la destruction de tout le genre humain.

Cette parole une fois donnée, Misère accorde la liberté à sa prisonnière, et c'est ce qui fait, dit le conteur en finissant, qi'il restera sur la terre tant que le monde sera monde.

Il nous semble que le génie populaire, qui a inventé etdicté cette fable a sing ulièrement désespéré de sa destinée, et que l'idée d'amener à composition, grâce au merveilleux poirier toute autre chose que la Mort, la richesse et le bonheur, par exemple, eût été plus féconde en promesses consolantes. Mais ceux qui ont

écrit ce conte n'étaient pas de ceux qui disaient aux affligés et aux nécessiteux : l'âge d'or est devant vous ! Ils leur disaient au contraire : le malheur et la pauvreté seront jusqu'à la fin votre partage. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils aient trouvé le moyen d'amuser le peuple avec le développement d'une prophétie qui faisait planer sur lui un anathème éternel.

Dans la légende bretonne, ce n'est pas avec la Mort que le bonhomme Misère se présente à nous : son interlocuteur nous est déja connu, c'est le Juif-Errant, et ces deux éminents personnages ont entr'eux une conférence qui ne manque pas d'intérêt, voici la traduction de cette légende !

« Ecoutez-moi, compagnons de toute condition, écoutez l'entretien qui vient d'avoir lieu entre les deux hommes les plus vieux qui soient sur cette terre, deux hommes qui doivent vivre jusqu'au jour du jugement dernier.

« L'un d'eux s'appelle Isaac le voyageur, l'autreMisère, sa présence porte la douleur dans tout pays ; hélas ! que n'est-il mort ! que les hommes seraient heureux, s'il était mort !

« Près de la ville d'Orléans, ils se rencontrèrent, et comme les vieux ils se saluèrent, car Isaac avait toujours cru que nul n'était aussi vieux que lui, et il voyait alors le contraire.

« En le voyant, Misère lui dit : bonjour, Juif-Errant, d'où viens-tu? que fais-tu dans ce monde? tu es las et triste, à ce que je vois !

« — Je marche le jour et la nuit : Dieu le veut, parce que je lui ai déplu ; je marche le jour et la nuit ; et je souffre le plus grand des maux, je ne puis mourir. Vivre, vivre jusqu'au jugement, hélas !

« Je croyais être le plus vieux de la terre, et toi tu es encore plus ancien, comme je le vois, dans les souffrances de la vie !

« — Pauvre de moi ! Juif, tu es né d'hier en comparaison de Misère. Depuis combien de cents ans es-tu au monde ? moi, je compte par milliers d'années. Pauvre jeune homme !

« Quand notre premier père Adam désobéit à Dieu, je naquis dans sa maison, et depuis ses enfans m'ont nourri, et je n'ai point quitté le foyer des hommes.

« — Mon vieux père, quel est donc votre nom ? que faites-vous ?

« — Je suis le bonhomme Misère : partout où je passe, j'entends pleurer ; je suis la cause de tous les malheurs et le père des crimes.

« — Tu dois me connaître, car depuis que je suis né, le genre humain crie mon nom ; je lui ai fait souffrir tous les maux ; je l'ai exercé à tous les tourments.

« — Ah ! si tu es celui qui torture les hommes, je te connais ! loin, loin, vieillard affronteur ! pauvre de moi ! depuis dix-sept cents ans je te connais trop bien ; depuis dix-sept cents ans je t'ai vu causer bien de la douleur !

« Tu es le mauvais esprit de la terre. Que ne vas-tu du moins chez les riches ? insensé ! pourquoi préférer les pauvres toits sous lesquels on ne mange pas toujours de pain ?

« — Tais-toi, Juif, bientôt j'en ai l'espérance, on me verra faire un tour chez les riches, si je peux entrer une fois dans leur maison, on ne m'en chassera pas facilement.

« — Ton habit est trop usé, vieux méchant, pour que tu sois jamais reçu chez les nobles ; dès que l'on te verra sur le seuil, on te chassera ; tu es fait pour les pauvres gens.

« — Je sais faire de pauvres gens des nobles, Juif, et j'entre chez les puissants par fraude : il y a toujours deux servantes que je connais et qui m'ouvrent la porte, la prodigalité et la fainéantise.

« — Adieu, démon ! ton aspect me fait mal : tu sais

ce que je souffre : passe, passe, méchant ! je n'ai rien à démêler avec toi; moi, j'ai un tourmenteur plus fort que toi ; moi, je suis sous la main de Dieu ! »

Le Guerz, qui précède (1) date de 1700 ou à peu près. Il contient de menaçantes prévisions qui ressemblent beaucoup à des prophéties. Une certaine animosité contre les grands et les riches s'y manifeste sourdement : et l'abaissement du Juif en face d'un homme plus vieux que lui-même ; et la bonhomie de celui-ci, qui l'appelle dédaigneusement : un pauvre jeune homme ! sont des traits empreints d'étrangeté parfois saisissant.

Nous retrouvons encore le bonhomme Misère dans un petit livre ayant pour titre : *Les aventures de Monsieur Têtu et de Miss Patience, dans leur voyage vers la terre du bonheur.* C'est un pélerinage allégorique, plein d'ailleurs d'intentions bonnes et morales, dans le cours duquel *M. Têtu*, chemine péniblement vers le bonheur, en s'abandonnant successivement aux impulsions contradictoires de la passion, de la patience et de la raison, devenues des êtres palpables et des personnages parlants. Après bien des erreurs, ce pauvre *M. Têtu* se laisse attirer par une femme vêtue de blanc qui l'invitait à s'approcher. Elle était assise dans une belle alcôve ; elle tenait un télescope qu'elle présentait à tous les voyageurs et avec lequel ils découvraient les points de vue les plus agréables. Son bras gauche était appuyé sur une ancre, et à son côté, se tenait une autre femme bien plus jeune, dont les yeux étaient brillants, mais un peu égarés. Ses habits représentaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

La femme vêtue de blanc, c'est l'Espérance; sa sœur est l'Imagination.

(1) La traduction inédite de cette légende et de celle du Juif-Errant, est due à l'amitié de M. Emile Souvestre, qui a fait, dans ses *Derniers Bretons*, un si bel inventaire des richesses poétiques de la Bretagne.

M. Têtu va céder à leurs agaceries lorsque la Patience et la Raison lui montrent à peu de distance, un petit homme, décrépit, boiteux et difforme, portant une chaîne a sa jambe, un pesant fardeau sur ses épaules.

— Demandez-lui où il va, dit la raison.

M. Têtu ayant fait cette question au vieillard :

— Et où pensez-vous que j'aille, repondit-il, si ce n'est à la terre du bonheur, où je suis sûr d'arriver bientôt ?

— Et qui vous l'a dit ? lui demande la Raison.

— Cette dame qui tient une ancre, réplique le vieillard, et je puis ajouter foi à ses paroles.

M. Têtu s'avoue vaincu, bien que cela lui arrive rarement, et il prend la résolution d'être plus circonspect à l'avenir. Quant à Misère, il continue à marcher dans des chemins raboteux, et trébûchant à chaque pas.

Paul Delassalle.

(*La suite au prochain numéro*).

MADAME DE MURET.

I.

Un après-midi du mois d'octobre 183.., Mme. de Muret, seule dans sa chambre à coucher, s'y promenait à pas lents. Plongée dans une vague rêverie qui donnait à sa physionomie une indécision charmante et mélancolique, de temps à autre elle regardait par une croisée donnant sur la rue, et reprenait sa marche avec un petit mouve-

ment d'épaules qui trahissait ou l'impatience ou le dépit. Enfin, lasse de mesurer ainsi la longueur et la largeur de son appartement, elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une causeuse placée auprès d'une cheminée où brûlait un feu vif et pétillant.

Amélie de Muret était belle sans être jolie. Sa beauté était moins dans la finesse exquise des détails que dans l'heureuse harmonie de l'ensemble. Celui qui l'analysait avec les yeux trouvait à reprendre beaucoup en elle ; mais le poète qui la regardait avec l'ame, la trouvait bien et s'inclinait.

Ce qu'il y avait de remarquable en elle, c'étaient ses grands yeux noirs où elle se peignait tout entière ; c'était aussi le bistre de ses joues qui lui donnait quelque chose de mâle, annonçant en même temps la femme passionnée et la femme forte. Peut-être y avait-il chez Amélie affectation à porter la tête haute et à tenter les effets puissants du regard ; mais quand on songeait que, douée d'une ame brûlante, cette femme pouvait courber la tête, s'humilier dans l'amour et voiler d'une larme la fierté de ses yeux, on ne lui en voulait plus : elle ajoutait un nouveau charme à sa beauté. Sa taille assez élevée contribuait encore à lui donner une espèce de supériorité dont, il faut le dire, elle aimait à se parer dans un salon. Ainsi, lorsque les bras à demi croisés sur la poitrine, elle tournait lentement la tête sur son épaule, plissant les lèvres et donnant à son regard une expression de mépris, elle pouvait, sans dire un seul mot, humilier une rivale, ou arrêter la parole trop hardie d'un jeune homme.

Née dans le midi de la France, Mme. de Muret avait dans les idées l'exagération Italienne. La réalité n'était rien pour elle ; elle ne la comprenait pas, son imagination allant toujours au-delà. Elle était outrée dans la joie comme dans la douleur. De pareils caractères ne sont

jamais parfaitement heureux. Aussi, quoique riche, jeune et belle, Amélie n'était pas heureuse; parce que par delà la richesse, la jeunesse et la beauté, elle entrevoyait un bonheur bien plus grand : l'AMOUR !

L'amour! rêve de femme, songe de poëte, illusion éphémère née d'un regard et morte dans le premier baiser!

A dix-huit ans, Amélie avait entendu plaider M. de Muret dans une affaire qui eut le plus grand retentissement, et dans laquelle le jeune avocat avait acquis une immense réputation. Elle avait aimé en lui une éloquence persuasive et une parole puissante. Elle s'était sentie émue aux accents entraînants de cette voix défendant l'opprimé; et, traduisant une émotion par un mot, elle s'était mariée à M. de Muret. Tout semblait présager une union heureuse et inaltérable. Il y avait à peine trois ans de différence dans l'âge des nouveaux mariés. Tous deux étaient à cette époque de la vie où l'on éprouve le besoin d'épancher hors de soi mille trésors d'affection et d'amour. Eh bien, non : M. de Muret n'avait bientôt plus été pour Amélie une ame de feu, un poëte ; mais seulement un avocat ayant fait de bonnes études, et aujourd'hui faisant argent d'éloquence. Alors Amélie s'était crue sacrifiée. Elle avait versé des larmes bien amères sur ses illusions de jeune fille effeuillées une à une au contact du positivisme marital. Quand elle avait eu bien pleuré, le dégoût était venu, puis l'indifférence, puis la haine. Blessée au cœur, elle s'était posée en victime; de là au ridicule, il n'y avait qu'un pas : elle l'eût bientôt franchi.

Il ne fallait plus qu'un de ces hommes adroits qui exploitent le désespoir, pour entraîner Amélie et la perdre peut-être. Cet homme se présenta. Eugène, élève des écoles de Paris, était le médecin de Mme. de Muret. Eugène était le type des roués actuels, qui, il ne faut pas s'y tromper, diffèrent essentiellement des roués de la régence, du mélodrame ou du roman. Anciennement on naissait roué,

ou on l'était par position. Il suffisait d'être abbé ou cadet de bonne maison; d'avoir pris le petit collet ou acheté l'épaulette, pour jouir du droit de pénétrer dans les ruelles et d'y faire des conquêtes. Aujourd'hui c'est plus difficile. Les femmes ne cherchent plus la célébrité dans la multiplicité des duels et des amants. Il faut, pour arriver à les séduire, toute une série d'études bien compliquées, bien difficiles. Eugène avait fait avec bonheur toutes ces infâmes études. Il avait étudié la grande dame sur la grisette. Il avait joué avec la fille du peuple la grande passion; et il en était arrivé non seulement à connaitre, mais à deviner la femme. Aussi se mettait-il en tête de faire ce qu'il appelait un *roman*, il avait bientôt antidatées dans son secrétaire toutes les lettres et réponses qu'il aurait à écrire, et rarement, il faut le dire, ses prévisions étaient trompées; beau garçon, grand parleur, il avait en lui nne puissance terrible, infâme, irrésistible : celle de Lovelace; un sophisme cynique appuyé d'une logique entraînante !

Voilà l'homme qui s'offrit comme consolateur à Mme. de Muret. Quand il la couvait du regard, elle se sentait émue et fascinée; elle éprouvait une crainte involontaire. Elle eût voulu un aveu pour le repousser, une parole pour éloigner d'elle ce médecin dont la vue jetait tant de trouble dans son ame. Mais jamais le docteur n'avait hazardé une parole indiscrète. Tout en lui parlait d'amour, il est vrai, mais d'une voix que le cœur seul pouvait comprendre. Touchée de cette discrétion, sous laquelle elle était si loin de soupçonner un piège, Amélie en était venue à avoir foi à Eugène comme à un frère, à un ami. Elle ne lui avait plus caché ses larmes, ses antipathies conjugales; elle lui avait ouvert son cœur, en lui demandant aide et consolations. Eugène alors avait écrit; et on lui avait répondu de ces lettres qui compromettent, parce qu'elles offrent un double sens à la malignité du monde. Il les avait

gardées. C'était une arme si puissante! Mais quand il en vint à avouer sa passion, lorsque las d'attendre, il osa demander; il se brisa contre la conscience réveillée d'Amélie. Elle le repoussa avec une dignité calme et froide, lui demandant s'il était fou ou simplement ivre?

Alors la haine, le désir de vengeance, l'amour-propre blessé avaient poussé Eugène à tourmenter Amélie. Avec ses lettres, il lui faisait une torture de toutes les heures, un supplice incessant. Il lui causait tant de frayeurs, en lui parlant de son mari et du monde, qu'elle eût cherché un refuge dans la mort, si à vingt-cinq ans on n'avait pas peur de mourir. A cet âge, il reste toujours au fond de chaque douleur, de chaque désillusion, une goutte d'espérance qui fait croire à l'avenir et nous force à attendre.

Dans ces circonstances, M. de Muret voulut faire faire le portrait de sa femme. Il confia ce travail à un jeune peintre dont la renommée égalait le talent. Ce n'était pas l'artiste tel qu'on se plaît à nous le peindre, ami de l'orgie et du désordre, oublieux du passé, vivant au jour le jour, insouciant de l'avenir. Non : Alphonse avait pour son art un culte, une religion. Il n'avait pas eu de premier prix au Grand-Concours; il n'avait pas été à Rome; mais en revanche il savait la nature, il était poète enfin! Pauvre jeune homme! le travail le tuait : les veilles avaient creusé autour de ses yeux un cercle noir; ses joues étaient pâles et flétries; et quand, fatigué, il se levait cherchant pour ses poumons un air plus pur que celui de l'atelier, une rougeur subite animait son visage. Cette rougeur faisait mal. Elle faisait deviner un de ces maux qui ne pardonnent jamais.

Les premières séances où Mme. de Muret avait posé devant lui, Alphonse s'était attaché à une esquisse exacte des traits. Il avait saisi la ressemblance. Mais quand il avait fallu distribuer les couleurs, animer la toile et lui donner une expression, il s'était arrêté. Quelle pensée

éclairait donc le visage d'Amélie? Qui pouvait lui dévoiler à lui le secret de ce sourire mélancolique ? Est-ce la joie ; est-ce la tristesse qui l'inspire. Est-ce l'ironie du désespoir, ou la douce extase d'une ame heureuse ? Pourtant on lui disait : C'est bien cela ; la ressemblance est frappante ; mais lui, courbait la tête, se frappait le front et répondait : Oui, c'est cela, il n'y manque qu'une chose : la pensée et la vie. Alors il avait étudié Mme. de Muret avec un soin particulier. Dans le monde, il avait su *positivement* qu'elle trompait son mari et qu'elle était la maîtresse d'Eugène : et il n'avait plus compris pourquoi l'œil brillait, pourquoi la bouche était souriante, et le front calme ; et s'était écrié : Ah ! ce sourire est faux, cette vivacité du regard ce n'est pas le feu du soleil, c'est l'éclair de l'orage ; ce calme du front, c'est le calme de la mer qui couve une tempête. Chez Mme. de Muret, il était resté de longs instants en contemplation devant cette tête de femme, sublime d'expression, mobile comme un miroir ; et il avait douté de lui. Puis, bien des fois, tiré de sa rêverie par un mouvement de son modèle, il avait baissé les yeux en rougissant d'être surpris dans son admiration muette. Il s'était bientôt établi entre ces deux ames un lien mystérieux. Alphonse avait aimé Mme. de Muret, amour du peintre pour le beau ; du poète pour Dieu. Amélie avait aimé Alphonse, parce qu'il était jeune et faible ; qu'elle le dominait. Elle avait concentré sur lui toute l'affection qu'une mère a pour son fils qui va mourir. Cet amour-là ne l'effrayait pas. Pouvait-elle s'en défier ? C'était une affection confiée à Dieu seulement. Pas une parole n'avait trahi le secret. Bien des fois, il est vrai, elle avait détourné la tête pour pleurer en songeant qu'Alphonse était mourant ; bien des fois distraite et pensant malgré elle à cette existence flétrie que le premier vent d'automne allait emporter, elle avait murmuré : Pauvre jeune homme ! Mais qui peut connaître le secret

des larmes d'une femme et la cause de ses plaintes ? Alphonse ne savait pas être aimé.

II.

Il y avait à peine une minute que Mme. de Muret était assise sur la causeuse dont nous avons parlé plus haut, quand un violent coup de sonnette la fit se relever soudain. Elle courut à la fenêtre, regarda dans la rue, murmura : C'est lui ! avec une inflexion joyeuse dans la voix, et revint s'asseoir roulant dans ses doigts le coin de son tablier. Un instant après, Alphonse entra. Il était plus pâle encore que de coutume. Sa respiration était pénible, précipitée. Il vint saluer Mme. de Muret et balbutia une excuse sur son retard. Amélie sentit des larmes rouler dans ses yeux ; elle excusa Alphonse et alla s'asseoir sur un tabouret en face du chevalet. Le peintre prit ses pinceaux et fixa Mme. de Muret. Alors il vit des yeux humides, voilés de pleurs : Il chercha le sourire d'hier ; le sourire d'hier avait fait place à la tristesse. C'est qu'hier on avait une espérance et qu'aujourd'hui il n'en restait plus aucune.

— Mon Dieu ! se disait Alphonse, ce portrait est manqué ; puis-je la peindre souriante et heureuse quand elle a peut-être une souffrance au cœur ? Elle pleure aujourd'hui. Est-ce un remords? Pauvre femme ! Ah! comprendre sa tristesse, son sourire, lire dans son ame ! je ferais un chef-d'œuvre.

Et s'abandonnant tout-à-fait à sa rêverie, il traçait sur son papier une tête de jeune femme, pure et belle comme un songe heureux. Il rêva long-temps devant cette esquisse. Une larme mouilla ses paupières. Il sentait peut-être qu'il y avait en lui un avenir brillant qui avortait par l'impuissance de l'art. Ramenant alors les yeux sur la toile, il dit presqu'à voix basse :

— Madame, hier vous souriiez ; il y avait dans vos traits une expression heureuse que je ne retrouve plus aujourd'hui. Si vous voulez, nous remettrons la séance.

— Non, Monsieur, je vais me mettre comme hier.

Et Mme. de Muret essaya de sourire ; mais ce sourire était triste comme le souvenir d'un bonheur qui n'est plus. Aussi quand elle demanda :

— Est-ce bien cela?

Alphonse hocha lentement la tête et murmura :

— Non, ce n'est pas cela.

Alors Amélie se cacha le front dans les deux mains ; elle rougissait et se troublait sous le regard fixe et presque mourant d'Alphonse, regard attaché sur elle et que rien ne pouvait détourner. Alphonse, la voyant ainsi, fut triste et lui demanda :

— Savez-vous, Madame, qu'en voyant avancer votre portrait, je m'étais promis un doux succès. J'avais mis à le faire toute mon attention, toute mon ame. J'avais cru deviner sous votre sourire la femme heureuse comme vous êtes si digne de l'être ; et je vous avais peinte telle qu'on vous eût enviée en regardant cette toile? Mais aujourd'hui vous versez des larmes ; et j'ignore quelle cause vous les fait répandre. Vous n'êtes donc pas heureuse, Madame? Ah! vous voyez bien que ce portrait n'est pas fini ; que je ne peux pas le finir. J'aurais fait un chef-d'œuvre avec un mot de vous. Mais qui suis-je pour que vous vous intéressiez à mon avenir? Un peintre, un homme de rien! Ah! pourtant j'ai ma conscience d'artiste. je ne suis point un marchand, Madame. Vous croyez ce portrait fini. Eh bien, non, ce portrait est manqué, et nul ne le verra.

Arrivé aux dernières phrases, Alphonse s'était levé ; son regard s'était animé ; deux taches rouges s'étaient comme incrustées sur le milieu de ses joues ; il avait pris tous ses pinceaux d'une main, et, dans un moment de rage, les avait appuyés, humides de couleurs différentes,

sur le portrait d'Amélie.... Celle-ci s'était levée pour prévenir ce mouvement ; mais quand elle posa la main sur le bras d'Alphonse, le sacrifice était consommé ; elle n'eut que la force de s'écrier : Qu'as-tu fait?... Alphonse! — Elle prononça ce mot : Alphonse! d'un ton mêlé de reproche et d'affection : ce fut un véritable cri du cœur. Alphonse était redevenu calme et timide. Tout son corps frissonna quand la main de Mme. de Muret s'appuya sur lui, toute son ame tressaillit quand il entendit résonner à son oreille son nom prononcé par Amélie. Pour elle, honteuse de ce qu'elle avait fait et dit dans un premier entraînement, auquel les femmes savent si peu résister, elle resta debout, les bras pendants et le regard fixé à terre. Elle comprit sur-le-champ combien cette faute involontaire allait entraîner d'aveux, et elle recula devant l'idée de les entendre et surtout de les faire. Elle eut en un instant deux pensées bien différentes ; d'abord l'envie de faire au peintre une remontrance sage et modérée, et de le renvoyer à un autre jour. Mais se méprenant en cette occasion sur le caractère d'Alphonse, elle craignit que fier de ces paroles jetées en l'air, il ne les attribuât à une passion forte, à un violent amour. Puis elle pensa à le renvoyer durement, en le tutoyant encore, en le traitant de goujat, comme un homme de métier, et à lui interdire l'entrée de sa maison ; mais alors levant les yeux sur lui, elle le vit si pâle, si faible, qu'elle eut peur de le briser avec une parole trop sévère, et que la pitié, si naturelle au cœur de la femme, l'emportant chez elle sur la crainte et le devoir, elle le pria de s'asseoir et s'assit elle-même en face de lui. Il y eut un long instant de silence. C'était de part et d'autre une attente pénible et inquiète. Tous deux cherchaient à deviner, à prévoir la fin de cette scène. Alphonse tremblait à l'idée qu'Amélie était la maîtresse du docteur. Amélie de son côté tremblait à de bien plus justes titres. Si elle racontait au jeune

homme ses confidences imprudentes, ses combats et son innocence, elle avait peur de n'être pas aussi forte dans une seconde lutte entre les conventions sociales et une nature brûlante, entre la froide raison et une ame exaltée. Aussi retardait-elle toujours les premières paroles de l'explication. Elle comptait peut-être sur un secours inattendu, mais bientôt le silence devint plus compromettant encore que sa première parole, et il fallut commencer :

— J'ignore, Monsieur, quel motif vous a porté à détruire une œuvre que chacun admirait déjà. Je ne cherche pas même à le connaître, et pourtant j'aurais bien le droit de me plaindre que tant de séances fatigantes n'aient amené aucun résultat. Il me semble qu'avant d'obéir à un caprice peut-être, vous eussiez dû me consulter, me demander à moi s'il fallait détruire l'œuvre ou l'achever.

— L'achever, Madame, le pouvais-je? demanda tristement Alphonse.

— Oui, vous le pouviez. Ecoutez, vous êtes jeune ; à l'âge où d'autres commencent, vous vous êtes acquis de la réputation par votre talent. Vous avez de l'avenir ; il faut savoir vous le faire heureux et sans nuage. Avec les idées que, d'après votre votre scène de tout-à-l'heure, je vous suppose sur la peinture, vous ne feriez bien qu'une fois, qu'un seul portrait : celui de la femme qui vous aimera..... Deux peut-être : celui de sa rivale!.... Mais songez que vous travaillez dans un siècle où l'on vous accusera d'impuissance, parce qu'on ne comprendra pas vos scrupules généreux. Avec tant de conscience, Monsieur, on meurt à l'hôpital. Croyez-moi, jusqu'à ce que vous ayez trouvé à faire votre chef-d'œuvre, contentez-vous de chercher pour le portrait, et surtout pour le portrait de femme, la simple ressemblance. Songez que si vous tentez plus, vous tentez l'impossible. Ainsi, prenez votre éponge, lavez cette tache, et donnez un dernier coup de pinceau à mon portrait. On vous admirera, je

vous le promets. C'est déjà beaucoup que d'avoir l'approbation des amateurs. Quant à avoir la vôtre, attendez !

— Attendre, ai-je le temps, moi ?

— C'est vrai, à dix-neuf ou vingt ans, on est déjà bien vieux.

Amélie eut pour prononcer cette phrase une inflexion moqueuse et un sourire de pitié. Elle ne comprenait pas Alphonse ; ou bien elle cherchait à se défendre avec n'importe quelle arme. Alphonse relevant la tête et fixant Amélie :

— Vous ne m'avez pas compris, Madame, vous avez pris pour de la fatuité ce qui est une bien triste vérité. C'est moins le grand nombre des années qui nous éloignent du berceau qui nous vieillit, que le petit nombre de celles qui nous rapprochent de la tombe. Je suis jeune, c'est vrai ! Mais je suis vieux aussi, puisque la mort m'attend. Vous pleurez, Madame. Je vous remercie de vos larmes ; il est si doux d'être plaint quand on a souffert. Ecoutez-moi, je vous en prie ; tout ce que je vous dirai, ce sont paroles sans force, dont le souvenir, s'il dure un jour, mourra demain avec moi. Vous dites qu'on ne fait bien qu'un seul portrait : celui de la femme qui vous aime. On fait bien aussi, Madame, celui de la femme que l'on aime, si cette femme vous donne en échange de votre amour un peu d'amitié. Eh ! bien pardon, Amélie, je vous ai aimée, et j'attendais, comme un bienfait, une confiance amie qui m'eût rendu si heureux. Vous aviez des chagrins quelquefois. Vous eussiez pu me les dire. Des secrets confiés à la tombe, avez-vous peur qu'ils soient trahis ? Mais non, vous avez préféré briser le faible enfant, comme vous l'appelez. Vous avez eu là une tâche bien facile, Madame, et vous vous en êtes bien acquittée.

— Oh ! Monsieur, cessez ; dit Amélie qui pleurait à chaudes larmes ; Alphonse, taisez-vous. Insultez-moi, mais ne m'accusez pas à tort. Faites-moi voir si vous le

voulez que je suis une de ces femmes à qui chacun peut venir avouer un amour réel ou supposé ; mais ne dites pas que jamais j'aie joué avec la vie d'un homme. Oh ! c'est trop mal cela, et je ne l'ai pas fait. Vous vous plaignez de moi, et c'est vous qui n'avez pas voulu voir ; vous m'accusez, et c'est vous qui n'avez pas voulu comprendre. Mais mon Dieu ! à quoi donc attribuait-il mes larmes et ma tristesse ? Dites, Alphonse, comment compreniez-vous mes pleurs et ma tristesse ? Si je vous ai caché tout cela ; c'est que j'avais peur d'être coupable en vous laissant bercer un rêve ; alors que menacé d'une mort prochaine vous regretteriez la vie, sachant que vous laisseriez sur la terre quelqu'un qui vous aimerait et que votre mort affligerait, Alphonse. Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas ? Mais tenez, je ne m'en cache plus, puisque vous m'accusez, je vous aime; oui, entends-tu ? je t'aime ; oh ! mais comme si tu étais mon fils ; parce que tu es jeune et beau, qu'il y a en toi une gloire à laquelle je souris ; un avenir.... oh ! je tremble. C'est pour cela que souvent tu m'as vue pleurer en te regardant. M'accuseras-tu encore, puisque je t'aime ?

— Moi, dit Alphonse à genoux; moi vous accuser : oh ! non, Madame ; non, vous me donnez trop de bonheur à la fois ; mais c'est un rêve tout cela, n'est-ce pas ? C'est une consolation que vous donnez à un mourant. C'est généreux, mais c'est cruel !

— Alphonse, que veux-tu dire ?

— Rien, Madame. Je demandais de l'amitié ; ne me parlez pas d'amour ; je sais bien que je n'en ai pas à attendre de vous.

— Alphonse !

— Pas un mot, Madame ; j'aurai sa vie ou il aura la mienne.

Amélie jeta un cri d'effroi. L'heure de la séance étant écoulée, Alphonse se retira.

III.

Quelques jours après la scène qui vient d'être rapportée, Mme. de Muret reçut une lettre qu'elle se hâta d'ouvrir. La lettre était d'Alphonse.

La position d'Amélie était vraiment pénible et embarrassante. Elle se disait mille fois et bien haut qu'elle n'avait pour Alphonse qu'une amitié de mère ; et, la main sur son cœur dont elle ne pouvait réprimer les battements, elle cherchait à étouffer une voix intérieure qui lui criait : Tu l'aimes ! Dans les nombreuses sociétés où la position brillante de son mari l'appelait souvent à figurer, les femmes affectaient de se détourner, de ne répondre que par des monosyllabes, du bout des lèvres, et évitaient de se trouver à côté d'elle. Les hommes au contraire se réunissaient en cercle autour d'elle et lui parlaient sur ce ton sans gêne et sans façon que l'on emploie avec une femme galante. D'abord elle ne comprit pas cet éloignement des femmes, ce laisser-aller des hommes : elle ne fut éclairée à ce sujet qu'un soir qu'elle entendit dire d'elle qu-elle était la *maîtresse* d'Eugène. Sa conscience était si tranquille qu'elle n'avait jamais soupçonné que la calomnie pût aller jusque là. Le monde fut alors pour elle un supplice. Elle se troublait sous tant de regards improbateurs : toute phrase dite à voix basse devenait pour elle une nouvelle injure ; et elle n'avait trouvé de consolations à tant de souffrances morales que dans son amour pour Alphonse, et dans celui qu'elle lui avait inspiré. Elle s'était refait une nouvelle existence en-dehors de l'autre. Le bruit du monde n'arrivait plus à elle que comme un bourdonnement confus, où rien n'était distinct, où tout était sans portée. Mais aujourd'hui cette existence est flétrie. Alphonse, lui aussi, a crié : adultère ! sur la pauvre femme ! et lui a jeté le reproche

et l'outrage. Eh ! bien, elle avouera tout. Mais alors qui la défendra contre elle-même? Elle a peur, et pour ne pas succomber, elle appelle Alphonse; et, sublime d'abnégation, à genoux comme devant un juge, elle lui avoue une faute dont elle n'est pas coupable, et lui en demande pardon. D'une voix entrecoupée par les sanglots, elle lui dit en terminant :

—Tu ne me mépriseras pas, parce que tu te rappelleras que j'ai cédé à la force, à la peur : tu me pardonneras parce que je me suis repentie : et parce que je t'aime, tu m'aimeras comme une sœur seulement, comme une sœur, tu m'entends? jamais plus, ou tu me ferais mourir !

Alphonse, pâle et tremblant devant cet aveu, n'avait pas eu la force de maudire. Il avait pardonné. Quand Amélie s'était relevée, elle n'avait plus été pour lui la femme de sens avide et passionnée, mais bien la Madeleine repentante, une femme de cœur, et il l'avait plus aimée encore. La lettre etait ainsi conçue :

Madame votre aveu d'avant hier m'a brisé le cœur. Je voudrais vous oublier. Mais je ne l'ose pas, je ne le peux pas ; faut-il le dire? Je ne le veux pas. J'irai demain chez vous. J'y serai votre frère. Adieu. ALPHONSE.

Mme. de Muret lut rapidement ces quelques lignes et jeta la lettre ouverte sur une jardinière placée à côté d'elle; puis, posant son coude sur le bras de son fauteuil, et, la tête penchée sur sa main, elle ferma les yeux, plongée dans la rêverie. Le docteur Eugène entra. Amélie devint pâle; essaya de se lever et retomba assise dans son fauteuil. Elle sentit qu'elle haïssait cet homme de tout son amour pour Alphonse. Quant à Eugène, il ne parut nullement s'apercevoir de cet accueil froid et blessant pour tout autre que lui ; et roulant un fauteuil jusqu'auprès d'Amélie, il s'y étendit nonchalemment en s'excusant sur le dérangement que causait peut-être sa visite inattendue :

— Ma seule excuse, Madame, est mon inquiétude de ne pas vous voir depuis plusieurs jours avec votre mari dans des réunions où vous avez l'habitude de l'accompagner. Comme médecin, j'ai pu craindre une indisposition; et, en effet, je vous trouve pâle, fatiguée; vous souffrez, Madame, vous êtes malade!.... Voulez-vous permettre?...

Et en prononçant ces derniers mots, il cherchait à prendre le bras de Mme. de Muret ponr consulter le pouls : celle-ci ne lui en laissa pas le temps :

— Ah! çà, Monsieur, cette scène est ridicule; vous n'êtes pas venu, j'espère, pour jouer au médecin avec moi; je ne vous demandais certes pas; vous êtes venu, tant mieux. Vous m'entendrez :

Et en disant cela, elle s'était levée, défroissant avec un geste rapide les plis de sa robe, et jetant à Eugène un de ces regards dout nous avons parlé, mais dont l'effet fut impuissant. Eugène ne la regardait pas. Peut-être en lui-même tremblait-il de la tournure que prenait cette scène. Peut-être comprenait-il alors que l'innocence a des accents qui finissent par convaincre; qu'à son tour il pouvait avoir à trembler, si Amélie avouait tout à son mari, et que les lettres d'Amélie seraient peu de chose comparativement à ce qu'il avait fait. Il eut peur; mais il sentit que perdre contenance, c'était se perdre soi-même, et fanfaron jusqu'au bout, il chercha à couvrir son agitation d'un masque d'indifférence. Malgré lui, son rire avait quelque chose de saccadé qui trahissait son émotion. Amélie s'en aperçut et n'en devint que plus forte.

— Ainsi, Madame, dit Eugène en croisant les bras, vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui, et enchantée que je sois arrivé juste au moment propice pour recevoir les éclaboussures de votre petite colère. C'est très-aimable!

— Non, Monsieur, c'est très-sérieux!

— Diable! à votre figure fâchée, je serais presque tenté

de croire que vous dites vrai : mais c'est une plaisanterie, un nouveau caprice, n'est-ce pas, charmante Amélie?

Arrivé à la dernière partie de sa phrase, Eugène se pencha vers Mme. de Muret pour lui prendre la main et la porter à ses lèvres. Amélie, pleine de dignité, retira sa main en arrière; le pourpre de l'indignation couvrait ses joues et son front. Elle saisit le cordon de la sonnette, et, regardant le docteur dont cette fois elle fit baisser les yeux, elle lui articula lentement et en pesant sur chaque mot :

— Vous oubliez, Monsieur, que vous êtes dans la chambre de Mme. de Muret, et qu'elle peut vous faire jeter à la porte par ses domestiques.

— Mais, Amélie, pas d'esclandre, vous êtes folle.

— Folle! oh! oui, je l'ai été, mais je ne le suis plus. Je l'ai été de vous craindre pour quelques brins de papier, où j'avais écrit des niaiseries. Ah! vous avez cru que la pauvre Amélie à qui vous avez mis le pied sur la tête ne se relèverait pas. Parce que vous m'avez perdue aux yeux du monde, parce que vous avez tellement surpris ma confiance qu'on a pu dire de moi que j'étais votre maîtresse, vous avez pensé que j'accepterais sans rien dire tant d'humiliations et que je ne chercherais pas à me sauver; mais c'est là de la folie, c'est vous qui êtes fou, Monsieur. Vous parlez du monde, de mon mari. Vous m'en menacez. Hé! le monde, je ne me moque pas mal de votre monde, moi. Quand il criera bien haut, en serai-je plus ou moins coupable? Je n'ai pas besoin de lui comme vous. Un honnête homme aurait souffleté le premier qui m'aurait appelée votre maitresse : mais vous, vous êtes trop lâche; et puis cela flattait votre amour-propre. C'était probablement votre première conquête. Une femme mariée, une grande dame! Taisez-vous donc, Monsieur, avec votre monde. Mon mari, tenez, je vais lui dire : Tu vois bien cet homme à qui tu as ouvert ta maison et ta bourse ; à

qui tu as donné ton amitié et ta confiance, eh ! bien, cet homme a voulu séduire ta femme; il s'est jeté à ses genoux, il a voulu lui enseigner comment on trompe un mari, comment arrogante dans sa faute, on marche sans rougir la honte au cœur et le calme au front. Ta femme a lutté long-temps entre ces infâmes raisonnements et sa confiance. Elle a écrit des lettres où elle expose ses scrupules. Et mon mari ne m'en voudra pas de ce combat d'où je suis sortie victorieuse ; et il vous écrasera, Monsieur. Mais allez-vous-en donc, vous voyez bien que je vous mets à la porte, que je n'ai pas peur de vous. Mais partez donc; allez dire que votre maîtresse vous a fait une scène. Ah ! ah ! vous jouez l'étonnement. Cela vous paraît étrange qu'une femme se révolte contre un homme. Vous ne comprenez pas cela, vous ; je crois bien, vous ne le feriez pas, vous n'en auriez pas la force. Maintenant, Monsieur, je désire être seule.

Epuisée par cette longue période, Mme. de Muret retomba assise sur son fauteuil. Eugène se leva lentement, cherchant une réponse qui le relevât de sa défaite. Ses efforts étaient vains et il n'y avait plus de plaisanteries possibles. Il s'approcha de la causeuse, où, en entrant, il avait jeté son chapeau. C'est en ce moment qu'il vit ouverte la lettre d'Alphonse, et qu'avec cette puissance de regard qui n'appartient qu'à l'œil d'un jaloux, il la parcourut toute entière en un instant. Alors, la main sur cette lettre accusatrice, et les yeux fixés sur Amélie, il la terrassa de ces paroles prononcées avec une amère ironie :

— Je ne m'étonne plus, Madame, que vous parliez de vertu.

Au moment même la porte s'ouvrait. M. de Muret entrait dans la chambre. Amélie poussa un cri d'effroi. Engène prit la lettre, et s'avançant vers M. de Muret la lui remit ; puis, saluant Amélie interdite, il sortit de l'appartement.

IV.

M. de Muret était un homme difficile à émouvoir. Ce n'était pas un de ces caractères fous et volcaniques qu'un rien enflamme; à tout effet il cherchait une cause, et apportait dans tout une réflexion souvent exagérée. Il lut la lettre d'Alphonse. La rougeur lui monta au visage. Il éprouva intérieurement ce désir de vengeance si naturel à l'homme offensé dans ce qu'il a de plus cher: son honneur et son nom. Mais, réflexion faite, une faute ne devant compromettre que le coupable, il trouva que c'était assez pour un mari de défendre une femme innocente lorsqu'on l'attaquait sans qu'il fût besoin de jouer sa vie pour une coquette. Il s'assit donc froidement vis-à-vis Mme. de Muret, à l'autre coin de la cheminée. Amélie était pâle et tremblante. Elle envisageait avec terreur la position affreuse dans laquelle la plaçait la lâcheté incompréhensible du docteur Eugène, et songeait avec effroi à ce qu'allait avoir de difficile une explication aussi brusque et aussi imprévue.

— Ah! çà, Madame, que signifie tout ceci? Je monte chez vous. J'entends deux voix criant bien haut. Je m'inquiète, j'entre, je vous trouve pâle et sans force; et pour dénouement de toute cette scène à laquelle je ne comprends rien, on me remet ce billet à peu près aussi incompréhensible. De grâce, Madame, expliquez-vous?

— Hé! qu'ai-je besoin de m'expliquer? vous voyez bien qu'on m'insulte.

— C'est vrai; cette lettre est singulièrement familière; et son auteur, je l'avoue, mérite une petite leçon. Mais, ma chère amie, vous comprenez parfaitement comme moi que je ne puis pas aller me jeter à la tête de ce Monsieur Alphonse, et lui dire: vous avez été tellement familier avec ma femme que vous m'avez insulté, avant de savoir si rien de votre part n'a autorisé cette familiarité.

— Ah ! Monsieur, ceci est trop fort.

— Oh ! Madame, ne nous emportons pas. Le drame en paroles est devenu ridicule. Vous et moi, ne sommes plns des enfants qui s'effraient de quelques phrases ; et nous pouvons très-bien, sans nous fâcher, entrer un peu avant dans les explications même les plus positives. Je sais, Mme., que nous sommes tous faibles ; nous avons été créés sur un patron si drôle que nous nous laissons prendre à tout ce qui domine ou à tout ce qui souffre. J'avoue franchement, quant à moi, que j'ai été l'intime ami du plus grand coquin qu'on ait jamais condamné à mort sur les bans d'une Cour d'assises. Vous pouvez donc très-bien me dire, vous, Madame, si vous ne vous êtes pas fait la consolatrice.... mon Dieu ! Madame, pas de colère, je ne vous accuse pas, je vous interroge. Vous êtes-vous fait la consolatrice, l'ange gardien, comme on dit dans vos romans, de cet *enfant* qui, penché sur le bord de la tombe, au lieu de songer à Dieu, pense à commettre un crime.

Amélie tremblait de colère et d'une rage impuissante. Certes elle eût préféré mille fois M. de Muret, jetant les hauts cris, M. de Muret, calme et froid analyste. Pour lui, maintenant, le regard arrêté sur sa femme, la voix tremblante et émue, il redevenait homme à mesure qu'il approchait du dénouement de cette scène.

— Répondez à ma question, Madame. Ne vous pressez pas. Songez que c'est une séparation ou un arrêt de mort que vous allez signer. Séparée, vous êtes libre. S'il meurt innocent, vous êtes responsable devant Dieu. Réfléchissez, Madame. Que la pitié pour vous, que la pitié pour lui ne l'emportent ni l'une ni l'autre. Si vous êtes coupable, c'est une existence flétrie et désillusionnée qui me reste en partage. C'est là ma seule crainte, Madame : car moi ; je vous ai aimée. Si vous ne m'avez pas compris, je n'en

ai pas moins été votre ami le plus vrai. Je voulais votre bonheur, je ne cherchais pas le mien.

L'émotion de M. de Muret le contraignit de s'arrêter. Amélie sanglottait. Mille pensées confuses se croisaient dans son cerveau. Qu'allait-elle dire? Proclamer son innocence! Mais si Alphonse l'aimait comme on aime si souvent, pour lui et non pour elle; si reculant devant l'idée d'un sacrifice fait à une femme qui ne lui en avait fait aucun, il allait crier à M. de Muret: Tu ne vois pas que l'on veut faire de toi un assassin. Va donc demander à Eugène raison de son offense. Mais laisse-moi mourir en paix! — A cette pensée une sueur froide couvrit son front. Elle eut peur de l'avenir que lui créait une pareille déclaration. Montrée au doigt, insultée par tous, condamnée à l'unanimité, non à mort, mais au carcan avec une affreuse publicité; elle n'avait de ressources que le suicide; et, nous l'avons dit, elle avait peur de mourir. Combien alors elle regretta amèrement de s'être accusée d'un crime qui lui avait peut-être aliéné le cœur d'Alphonse! Il eût fait à Amélie le sacrifice qu'il refusera sans doute de faire à Mme. de Muret, amante du docteur Eugène. Elle pleure, et se demande en essuyant ses larmes, pourquoi Dieu ne lui tient pas compte de ce qu'elle a fait. Elle pense bien à dire à son mari l'infâme conduite d'Eugène; mais cela n'excusera pas la lettre d'Alphonse: et d'ailleurs Eugène livrera ses lettres, et peut-être a-t-elle plus peur encore du ridicule que de la mort. Alors la main sur le cœur, elle s'interrogea gravement, se demandant s'il pouvait exister un homme qui sacrifiât sa vie à un amour pur et mystique, à l'union sainte de deux ames, dégagée de toute pensée terrestre. Son cœur, qui aimait tant Alphonse, lui répondit qu'Alphonse pouvait être cet homme; et tombant à genoux, elle dit d'une voix ferme:

— Je vous jure que je suis innocente.

M. de Muret la releva, et la pressant dans ses bras, il s'écria :

— Oh ! merci, Amélie, merci ! va, je n'ai jamais douté de toi. Maintenant avec l'aide de Dieu et ta pensée, je te vengerai. Adieu. Embrasse-moi. Peut-on savoir ce que l'avenir nous réserve ?

Amélie embrassa M. de Muret. Ses lèvres étaient froides et glacées. C'est qu'aussi ce baiser donné à l'homme qui allait tuer Alphonse avait quelque chose de bien amer pour le cœur de la pauvre femme.

M. de Muret sortit en disant à sa femme : Je m'en vais chez Eugène. Amélie s'agenouilla, et les yeux voilés de larmes, affaissée et tremblante, elle pria.

— Pour qui priait-elle ?

V

Une réflexion soudaine la fait se relever. M. de Muret va chez Eugène. Il ne le trouvera peut-être pas de suite. Le temps d'aller, de revenir, de se rendre chez Alphonse ! il est tard déjà.... on ne la verra pas. Elle s'habille à la hâte et court chez Alphonse. Ceux qui la virent passer ne la reconnurent pas, la prirent pour une folle et s'apitoyèrent sur elle. Folle ! elle eût été heureuse de l'être ! Tant d'émotions dans une journée eussent dû troubler son cerveau. O vous qui la voyez passer, pleurez sur ce qu'elle n'est pas folle ! Arrivée à la porte de l'atelier d'Alphonse, elle frappe, elle entre, jette son châle, son chapeau dans un coin, et se précipitant aux genoux d'Alphonse étonné, elle lui demande pardon.

—Grâce, criait-elle avec une voix déchirante entrecoupée de sanglots ; grâce, tu n'avais plus que quelques jours et je te les ravis. Il te restait un songe à réaliser, une espérance.... je t'enlève tout. Grâce ! grâce !..... mais dis-moi donc que tu me pardonnes... Rien ! ah ! je suis folle, je ne te dis rien. Eh ! bien, tu vas mourir. Mon

mari vient ici pour ton billet d'hier. Il veut ta vie ! et c'est moi, vois-tu ? qui t'ai livré ; je n'ai pas osé accuser Eugène. J'ai eu peur du ridicule ; et maintenant, je te demande pardon à genoux de cela. Mais tu comprends ? J'ai eu peur d'être seule en butte aux insultes, à l'outrage, sans défense contre les hommes; j'ai eu peur, je te le dis, et je me suis appuyée sur toi. Tu vois bien que je t'aime puisque j'ai eu tant de confiance. Maintenant fais de moi tout ce que tu voudras. Je t'appartiens. Tu peux me renvoyer au monde et te sauver. Mais si te me sauves, tu meurs !

— Je mourrai !

— Toi !

— Oh ! ne m'en remerciez pas, Madame. Le sacrifice que je fais, si c'en est un, je le fais autant à vous qu'à M. de Muret qui, pour cela même, vous réhabilitera aux yeux du monde. Un sacrifice ! j'avais quelques jours à vivre. Croyez-vous que je les regrette? Vous ne savez donc pas, ce qu'il y a d'amer à voir les autres heureux, jouir de la vie, faire des projets pour un lendemain dont ils sont sûrs, parler de gloire et d'avenir, parce qu'ils ont devant eux l'avenir et la gloire peut-être ! et puis de penser que l'on n'a pas deux jours à vivre ; que demain peut-être on sera mort sans avoir vécu. Vous croyez qu'on regrette une pareille existence. Non, Madame, on est heureux de la quitter ; plus heureux encore si en la quittant on la rend utile à quelqu'un. Ne me plaignez donc pas : ce n'est pas moi qui suis à plaindre. C'est vous, Madame, qui aurez des larmes à répandre, des remords à combattre, une faute à expier !

Amélie étouffait ses sanglots en écoutant cette voix lente et solennelle qui l'accusait sans la comprendre. Elle courba la tête.

— Oh ! toi aussi, Alphonse, toi aussi, tu as fait comme le monde ! Tu m'as accusée ! Non, je ne t'en veux pas ; c'est moi qui ai tout dit ; mais comment as-tu pu me

croire? Nulle voix ne te parlait-elle en ma faveur? Non, tu ne me comprends pas. Eh! bien, je te le dis maintenant, ce que j'ai dit l'autre jour, c'est mensonge. Je suis innocente!

— Que dis-tu, Amélie, s'écria Alphonse avec transport.

— Je dis que je t'aime! que je t'aimais tant que j'ai eu peur de toi; et que pour me sauver, pour me défendre, j'ai mis entre toi et moi, l'abime infranchissable du mépris. Me crois-tu maintenant? Le monde t'a dit que j'étais la maîtresse d'Eugène, une prostituée! Eh bien, le monde a menti; et tu ne le croiras pas. Maintenant je ne veux pas que tu meures!

— Moi, ne pas mourir! pour qu'on dise que tu as tué ton mari pour être plus libre avec ton amant; pour qu'on crie encore à l'adultère et au crime! Non, non, reste pure aux yeux de Dieu. Ne pense plus à ma mort! Tu me pleureras; tu me donnes une dernière croyance, la foi à ton amour. Tu m'aimes; en voulais-je plus?

Il la pressa sur son cœur, et lui donna sur le front un baiser qui la fit frémir. C'était un baiser d'adieu! Elle voulut parler; les paroles se heurtaient et venaient expirer inarticulées sur ses lèvres pâles et tremblantes. Alphonse lui dit dans un dernier adieu :

Prie pour que je vive jusqu'à demain.



Quelques instants après le départ d'Amélie, M. de Muret, Eugène et un troisième personnage, étranger aux plus petits détails de l'affaire, entrèrent dans l'atelier d'Alphonse. Celui-ci, marcha vers M. de Muret, qui, pâle et colère, se retenait à peine.

— Je pense, M. de Muret, que toute explication est inutile. Je suis à vos ordres.

— Alors, Monsieur, à demain!

— A demain!

Les visiteurs se retirèrent. Alphonse retint le docteur

Eugène. M. de Muret s'étant éloigné avec son témoin, Alphonse referma la porte de l'atelier, et marchant vers le docteur :

A nous deux maintenant !

— Que signifie ceci ?

— Oh ! que vous le savez bien : cela signifie que vous êtes un lâche, et que, comme j'ai peur que vous ne vous échappiez, je vous retiens de force. Ecoutez, je sais tout ce qui vous concerne, Mme. de Muret et vous. Je sais que vous avez échoué auprès d'elle, et que vous vous êtes vanté du contraire dans le monde. Vous êtes un menteur ! Vous lui avez fait peur de quelques lettres. Vous êtes un lâche ! Voilà pour me battre avec vous. Je vous insulte ; je veux que vous m'en demandiez raison ! Si vous ne le faites pas.....

Ici Alphonse s'arrêta un instant. Eugène ne bougea pas.

— Oh ! lâche ! et en disant cela Alphonse souffletait Eugène, qui, pour la première fois, se sentant le cœur bondir dans la poitrine, cria : Oh ! vous m'en rendrez raison !

— Tout à-l'heure, mais avant, il me faut les lettres.

— Vous ne les aurez pas.

— Il me les faut, Monsieur ! ou je vous tue ici.

Eugène tremblait de tous ses membres devant le pistolet qu'Alphonse armait en le dirigeant sur lui.

— Vous les aurez.

— C'est bien ! Maintenant, allons chercher vos lettres et à la grâce de Dieu !

Alphonse prit le bras d'Eugène. Ils allèrent prendre les lettres d'Amélie chez celui-ci, et se dirigèrent seuls vers un lieu rarement fréquenté le soir. La lutte commença. De part et d'autre, c'était un acharnement égal. Alphonse faiblissait visiblement ; ses forces s'épuisaient ; mais il trouva dans son désespoir et dans sa haine la force que la nature lui refusait. Eugène, blessé au cœur, tomba mort !



Vers onze heures de la nuit, Amélie, inquiète, songeant avec effroi au lendemain, n'avait pas encore trouvé le sommeil. Sa femme de chambre entra avec précaution, et lui remit un paquet. Amélie l'ouvrit, et devina à la fois la mort d'Eugène et le dévoûment d'Alphonse. Elle n'avait plus rien à craindre; elle se sentait le cœur soulagé, la tête moins lourde : et cependant elle méditait un grand projet. Dès le matin, pieds nus sur le marbre froid à la porte de la chambre de son mari, le cou tendu, l'oreille avide, elle écoutait tremblant au moindre bruit. Enfin il ouvre; face à face avec lui, elle lui pose la main sur le bras, et l'interrogeant du regard :

— Où vas-tu ?

— Tu le sais, Amélie !

— Oh! oui, je le sais; mais grâce pour lui! Oh! écoutez, Monsieur, ne me repoussez pas. Un homme, Eugène, avait insulté votre femme, avait cherché à la violer; cet homme est mort; et c'est Alphonse qui l'a tué. Grâce pour Alphonse.

— Hé ! non; Madame; j'ai donné rendez-vous.

Amélie tomba à genoux; mais grâce; eh! bien, tenez, pas pour lui, Monsieur, pour moi!

— Vous l'aimez donc, Madame ?

Amélie courba la tête sous cette parole accusatrice. Elle sentit son cœur défaillir; et cependant la voix du cœur parlant en elle, elle répondit :

— Oui !



Le duel n'eut pas lieu.

Quelques jours après, Alphonse mourut. Amélie fut triste. On n'attribua pas sa tristesse à la mort d'Alphonse. On pensa que son cœur prenait le deuil du *malheureux* Eugène ! Le monde lui faisait payer cher une légère imprudence. Emile d'Albaret.

ROSSINI.

En commençant la biographie de nos grands maîtres dans l'art musical, et la revue critique de leurs ouvrages, nous croyons devoir avertir le lecteur que nos jugements, malgré tous nos efforts pour qu'ils soient justes et impartiaux, ne seront que l'expression d'une pensée individuelle, née d'une ame qui bien souvent a mieux aimé sentir qu'analyser.

Nous ne nous dissimulons pas les difficultés de la tâche que nous entreprenons ; car, si la musique, dans son immense et subit développement, est devenue aujourd'hui, dans l'Europe entière, une partie indispensable de toute éducation, même incomplète ; si elle a maintenant un degré de puissance et de force qu'elle n'avait pas acquis aux époques les plus artistiques de la civilisation, le but n'est cependant pas encore atteint ; et l'art, quoique sorti long-temps déjà de l'enfance, est pourtant encore tellement plein de la sève ardente et folle de la jeunesse, que demain, peut-être, un hardi novateur n'aurait qu'à se présenter pour briser toute cette force et toute cette puissance, en l'égarant dans une route fausse et fatale.

Deux écoles également célèbres en œuvres sublimes, l'école Italienne, représentant la mélodie, et l'école Allemande, représentant l'harmonie, ont commencé depuis cinquante ans une lutte dont l'issue occupe encore les esprits sérieux et dévoués à l'art musical. Loin de nous la prétention de nous établir juges de cette grande question ! Nous nous réservons cependant d'exprimer notre pensée dans un prochain article, en discutant l'un après l'autre les arguments sur lesquels s'appuient les deux partis, arguments souvent justes et vrais de part et d'autre, et dont le seul défaut est d'être trop exclusifs.

Ces deux écoles en ont fait naître en France une nouvelle que nous nommerons *éclectique*, car elle est sans doute appelée à trouver la solution du grand problème en opérant la fusion des deux écoles rivales. Illustrée déjà par plusieurs artistes célèbres, elle doit à l'un d'eux le plus beau chef d'œuvre de notre époque : le chef-d'œuvre, c'est Guillaume Tell ; l'artiste, c'est Rossini.

Fils d'un pauvre musicien qui jouait assez médiocrement du cor, et suivait les troupes ambulantes qui parcouraient les provinces de l'Italie, Joachimo Rossini naquit à Pezaro, petite ville sur les bords de l'Adriatique, le 29 février 1792. Il reçut de son père sa première éducation musicale, et prit ensuite des leçons de Mattei, qui fut aussi le professeur de Donizetti, l'un des plus heureux imitateurs de Rossini. Chef d'orchestre dès l'âge de dix ans, Joachimo passa les premières années de son enfance vivant à l'aventure et parcourant avec son orchestre toutes les parties de l'Italie. Sa belle organisation se développait déjà prodigieusement ; il chantait avec une voix d'ange les morceaux qu'il composait lui-même. Bientôt l'enfant devint un beau et spirituel jeune homme. Doué de tous les avantages physiques et d'une imagination vive et ardente, les passions et les amours accoururent en foule, et Rossini fut alors ce que l'on appelle un homme à bonnes fortunes. Mais toutes ses aventures, loin d'arrêter l'essor de son génie, ne firent que hâter ses progrès dans les arts : toutes ses rêveries poétiques, tous les battements de son cœur, tous ses élans d'amour s'exhalaient en mélodies brûlantes et passionnées.

Son premier opéra, *la Cambiale di matrimonio*, représenté à Venise en 1810, fut accueilli par le public avec une faveur qui encouragea le jeune compositeur.

Mais, son véritable début, *li Inganno felice*, joué deux ans plus tard sur le même théâtre, eut un immense succès. Dans cet opéra plein de verve et de fraîches mélodies, il

fut facile de deviner la révolution que Rossini devait faire plus tard dans la musique dramatique. L'enthousiasme fut d'autant plus grand qu'à cette époque les compositeurs italiens, si l'on en excepte Pasiello, étaient les pâles copies de Cimarosa. Cette pièce eut un tel retentissement que les *impressari* se disputèrent à l'envi le jeune maëstro pour l'attacher à leurs théâtres.

Joachimo passa ainsi quatre années de sa vie, tantôt à Venise et Milan, tantôt à Bologne, Ferrare et Rome; et dans cet intervalle il composa 12 opéras, parmi lesquels on distingue *Tancredi*, dont le succès fut une véritable fureur. Cette œuvre, malgré quelques expressions tant soit peu vieillies, renferme des beautés du premier ordre, et chaque jour encore est applaudie avec enthousiasme par les *dilettanti* du théâtre Italien.

Ce qui alors étonna toute l'Italie, ce fut cette fécondité inouie de Rossini : douze opéras en quatre ans! Engagé avec les directeurs à leur faire un opéra en six semaines, il n'y travaillait le plus souvent que les quinze derniers jours, et quelquefois même un morceau qu'il devait faire répéter le soir n'était pas commencé le matin.

Engagé en 1816 par Barbaja, directeur du théâtre de *San Carlo*, Rossini vint à Naples; et c'est ici que commença la seconde époque du maître, époque toute pleine de gloire et d'amour; là il connut Madame Colbrand, célèbre cantatrice qu'il épousa plus tard, et depuis ce temps jusqu'à son départ pour la France, il habita presque constamment Naples. De 1816 à 1818, il fit représenter *la Cenerentola*, *Elisabetta*, *Otello*, *la Gazza ladra* et *il Barbiere di Siviglia*.

La Cenerentola qui, restée comme type des opéras-buffa, ne peut être mieux comparée qu'aux délicieuses bouffonneries de plusieurs comédies de Molière.

Otello et *la Gazza ladra*, opéras qui doivent être mis en première ligne, et où l'effet dramatique, poussé plus

tard à un si haut degré par Rossini, est mieux senti, mieux compris que dans les productions précédentes. On pourrait y reprocher à l'auteur l'abus des points d'orgue et des roulades, si l'on ne savait tout ce qu'il lui fallut sacrifier au goût du public, et surtout aux exigences des chanteurs Italiens, qui tous, depuis la *prima-dona* jusqu'au dernier choriste, veulent faire briller tout ce qu'il y a de notes dans leur voix, sans s'inquiéter de la simplicité de la pensée et de la vérité dramatique.

Il Barbiere di Siviglia! Cette grande partition du maëstro a été tellement exaltée, tellement applaudie que notre admiration ne serait qu'un lieu commun. Tout a été dit : chacun a écouté, avec un délicieux ravissementet un doux sourire, cette musique si spirituellement coquette, si délicatement railleuse, si mordante et si douce en même temps. Rossini lui seul pouvait traduire dans son divin langage l'inimitable comédie de Beaumarchais.

Dans l'opinion d'une partie des connaisseurs, cet ouvrage est le plus grand titre de gloire de Rossini. Si l'on en juge par le succès, le fait est incontestable : il Barbiere a été traduit dans toutes les langues, chanté sur tous les théâtres, dans les salons et même sur les places publiques. Si le grand maître n'avait pas fait *Guillaume Tell*, nous n'hésiterions pas nous-même à donner la première place au Barbier : mais ici il faut choisir entre l'inspiration du cœur et le travail de l'esprit, et certes notre choix n'est pas douteux! A Guillaume Tell notre admiration la plus grande! A Guillaume Tell le premier rang parmi les opéras modernes!

Mais avant d'arriver à lui, nous avons encore plus d'un chef-d'œuvre du grand maître à admirer; *Mose* fut joué à Naples en 1819, et dut au ridicule de sa mise en scène un accueil plus froid que les précédents ouvrages de Rossini. En effet des bandes de toile, se déroulant, à la fin de la pièce, pour représenter la mer Rouge, excitèrent

le rire dans toute la salle ; mais le compositeur fit la magnifique prière qui termine cet opéra, et le succès fut assuré. Pourtant à la France était réservé de l'accueillir dignement et d'en comprendre toutes les beautés, parmi lesquelles nous citerons surtout l'introduction et le récit de Moïse, si admirablement chanté par Lablache.

Jusque là, la pensée du maître avait été ou spirituelle, ou dramatique; ici elle devient austère et religieuse : la phrase est si grave et si profonde, les accords sont à la fois si simples et si puissants que l'on croit entendre la voix du prophète : le récit de Moïse est sublime comme la Genèse !

Après Mose, Rossini fit paraître successivement neuf opéras, dont les principaux sont : *la Donna del lago* ; *Maometto secondo*, représentée depuis sur la scène du grand opéra français, sous le titre de *Siége de Corinthe ;* et *Semiramide*, ce beau fleuron de la couronne du maëstro ; *Semiramide*, cette composition sérieuse, dramatique, si profondément passionnée, et qui n'a pu trouver, parmi tous les grands talents dont l'Italie est si prodigue, qu'une seule cantatrice digne d'elle, Mme. Malibran !

Ces nouveaux chefs-d'œuvre furent composés de 1819 à 1824. Ainsi Rossini, alors âgé de 31 ans, avait déjà, dans son inépuisable fécondité, créé trente-quatre opéras, qui tous avaient réussi, et dont le plus grand nombre excitent encore aujourd'hui les applaudissements et l'enthousiasme de l'Europe entière.

Ce fut à cette époque que, couvert de gloire et indépendant par la fortune qu'il avait acquise, Rossini conçut le désir de venir à Paris. Là de nouveaux triomphes attendaient l'illustre compositeur qui, dégagé des exigences que lui imposaient le public et les chanteurs Italiens, put sans crainte aborder toutes ses idées nouvelles, et donner un libre essor à son génie.

Peu de temps après son arrivée, associé à la direction du théâtre Italien, il fit représenter sur cette scène ses

plus beaux ouvrages, qui, malgré l'opposition des partisans de l'ancienne école Italienne, obtinrent de brillants succès, et composèrent même presque à eux seuls le répertoire de ce théâtre.

Bientôt l'opéra Français voulut aussi payer son tribut d'admiration aux œuvres du grand maître, et, traduits par Castil-Blaze, *Mose*, auquel Rossini avait ajouté le final admirable du troisième acte, et *Maometto secondo*, sous le titre de *Siége de Corinthe*, y recueillirent de nouveaux applaudissements. Mais le comte Ory, joué en 1828 sur le même théâtre, excita un enthousiasme qui ne laissa rien à désirer au maëstro. Cette œuvre, écrite dans le même genre que le Barbier, lui est inférieure à notre avis, malgré son style plus pur et plus correct; l'esprit en est plus cherché, plus travaillé, et par cela même a moins de verve et de spontanéité. Quoi qu'il en soit, le comte Ory est et sera toujours en France le chef-d'œuvre du genre semi-seria.

Enfin, *Guillaume Tell*, cette inimitable partition si complète, si grandiose, que l'on se demande si elle ne fut pas écrite par la divinité même de la musique, parut en 1829 à l'opéra, et ne fut bien comprise qu'après un certain nombre de représentations; mais alors les applaudissements devinrent frénétiques, et *Guillaume Tell* fut proclamé le plus grand, le plus sublime des chefs-d'œuvre modernes. Richesse de mélodie, richesse d'harmonie, vérité de pensées, tout s'y trouve! Et nous ne pourrons jamais comprendre ni pardonner d'avoir, en réduisant à trois actes cette œuvre délicieuse, sacrifié à l'avantage du poème, les admirables inspirations musicales, que l'on trouve dans l'acte supprimé en aussi grand nombre que dans tout le reste de l'ouvrage.

Depuis *Guillaume Tell*, Rossini n'a plus rien fait: les uns pensent que l'illustre compositeur a cédé à un juste mouvement d'indignation, en voyant ainsi mutiler cette

œuvre sublime ; d'autres disent que d'une nature indolente et voluptueuse, aimant les plaisirs, la gaité, le dol ce farniente, il est retourné en Italie se reposer dans une magnifique et splendide villa qu'il possède à Bologne, où il réunit dans de délicieuses soirées, dont il fait lui-même le plus grand charme, toutes les sommités artistiques et littéraires de l'Italie.

Pour nous, nous avons l'espérance et presque la conviction que l'immortel auteur de *Guillaume Tell* reviendra bientôt apporter de nouveanx chefs-d'œuvre à la France, où l'attendent encore de nombreuses couronnes.

A. VILLAIN.

POÉSIES.

Soirs d'Automne.

A M. SAINTE-BEUVE.

> La nature est harmonieuse, le monde n'est que bruyant ; au sein de la nature le poète jouit de la solitude. Au sein du monde il ne trouve que l'isolement.

Les vents ont soupiré dans les feuilles jaunies,
Vous me rendez l'Automne avec ses harmonies,
Les longs soirs et mon luth. — Soyez béni, mon Dieu !
Dans mon cœur vieillissant dont la joie est tarie,
J'ai long-temps appelé cette saison chérie
Qui m'attendrit comme un adieu.

Ah ! que l'on connaît mal les tourments du poète;
On le blâme, on l'accuse, et tout bas on répète
Qu'il veut marcher dans son orgueil,
Tandis qu'exilé solitaire,
Il cache sa pensée austère
Pour ne point imposer son deuil.

Aussi que ferait-il des gracieux sourires,
Des joyeux entretiens et des charmants délires;
Folle animation de nos salons dorés?
Sa rêveuse pensée est trop pure et trop sainte
Pour l'enfermer souillée en une étroite enceinte
Où se meuvent sans fin tant d'esclaves parés.

Ces claviers affolés, ces cartes tourmentées,
Ces discours saccadés, ces épaules heurtées,
Tout ce bruit, ce tumulte, appelé du plaisir,
Qu'en ferait-il, ô Dieu! — Cet infernal prélude,
Au sein des voluptés versant l'inquiétude,
A-t-il un seul accord digne de son désir?

Non, mais les bois profonds, qui cèdent leur couronne
Au souffle accentué du symbolique Automne,
Les rochers escarpés où se brisent les mers,
Les nuages flottant comme des ames tendres,
Les gazons chevelus qui protégent les cendres
De tous ceux qui nous étaient chers.

C'est là son monde à lui, c'est sa grande musique,
C'est son palais immense où l'hymne poétique
Surgit de l'orgue du Seigneur.
Accent mâle ou triste murmure,
Toujours le chant de la nature
Est harmonieux à son cœur!

Allez donc écouter ces haleines puissantes,
Allez sous les sapins des forêts mugissantes,
Allez, car le génie est là qui vous attend.
N'emportez avec vous que votre ame attentive,
Et, comprimant d'abord votre douleur plaintive,
Ecoutez..... On devient poëte en l'écoutant!

Et puis vous reviendrez aux tumultes du monde
Demander un seul cri qui se mêle et réponde
A vos pieux pensers ici bas ramenés;
Et vous verrez alors les joueurs, les danseuses,
Effeuiller, en causant, de leurs mains paresseuses,
Sur le parquet poudreux, des bouquets profanés.

Vous entendrez parler une langue frivole,
Rugissement confus qui bruit et s'envole

Sans exciter dans l'âme une haine, un amour.
Vous garderez, poète, un visage impassible,
Et vous renfermerez dans votre ame invisible
La langue d'un autre séjour.

Mais pourquoi donc l'Automne éveille-t-il sans cesse
Un charme dans tous ceux que le bonheur délaisse?
C'est qu'il est pour l'ame un besoin
De tristesse et de poésie,
Hélas! quand d'une longue vie
Les beaux rêves sont déjà loin.



O toi, dès le matin de l'âge,
Tu comparas les deux plaisirs,
Plus fervent après un naufrage,
Tu te rendis aux saints désirs.
La religion, la nature
De ton ame limpide et pure
Se sont fait deux égales parts.
Exempt des vanités communes,
Pour les plus humbles infortunes
Ton œil a de touchants regards.

Ah! quand le feuillage d'Automne
Est tombé dans nos champs déserts,
Au souffle aride et monotone
Qui nous annonce les hivers,
Quelle intime chaleur conserve
L'ame que nul don ne préserve
D'un trop funeste accablement?
Quelle force constante et sainte
Du secours qu'appèle sa plainte
Lui donne le pressentiment?

Après les fleurs de la jeunesse
Des rameaux plus grands, plus épais,
Dans le sentier de la sagesse
Couvrent celui qui marche en paix;
Mais quand notre ame est dessaisie
D'espérance et de poésie,

Des jours froids comment triompher ?
Sous quelle égide la défendre ?
Quel charme, quel amour lui rendre ?
A quel foyer la réchauffer ?

Ta muse encor belle et féconde,
Malgré des chagrins douloureux,
En fraîche poésie abonde
Et brave un âge désastreux.
Plus de raison, plus de tendresse
S'unit à la douce tristesse
Dont tes derniers vers sont remplis.
Ton cœur puissant que rien n'épuise
Garde une foi chaste et soumise
Dans ses mystérieux replis.

Enseigne-moi l'abri tranquille
Où l'ame confiante encor
Peut, quand vient, la saison stérile,
Déposer son plus cher trésor !
Ah ! de la tempête obstinée
Qui tourmente ma destinée
Je n'ai sauvé qu'un souvenir.
Au luth intelligent tout cède :
Contre un désespoir sans remède
Le tien saurait me prémunir.

Alph. Le Flaguais.

Élégie (1).

A LOUIS-ANTOINE G.

Au moment où la nuit vers la terre s'incline,
Trois jeunes voyageurs descendaient la colline,
L'an passé, seul à seul, en silence, — et leurs pieds
Se heurtaient, s'arrêtaient aux ronces des sentiers.

(1) Cette élégie fait partie d'un volume de poésies que va publier sous peu de jours notre compatriote M. Cephas Rossignol. Nous rendrons compte de ce livre aussitôt qu'il aura paru

Leur bâton écartait les branches avec peine,
Et souvent, pour marcher, ils reprenaient haleine.
Tous étaient du même âge, et tous s'aimaient bien fort.
Ainsi qu'un noble phare allumé loin du port,
La lune, au disque énorme, à l'horizon assise,
Epandait mollement sa lueur indécise.
Ils regardaient la lune et la nuit; — mais bientôt,
Comme un homme qui dort et s'éveille en sursaut,
Ils sentirent en eux de soudaines alarmes,
Et, l'ivresse dans l'âme et les yeux pleins de larmes,
Comme on fait quand on rêve, ils tendirent les bras....

— Au bas de la colline, à cent pas de leurs pas,
L'Océan large, immense, actif, infatigable,
Promenait devant eux ses vagues sur le sable.
Et cet aspect subit, inconnu, tout-puissant,
De joie et d'épouvante agitait tout leur sang.
Ils baissèrent la tête un instant sans mot dire;
Puis, le front rayonnant d'un superbe délire,
Comme si l'Eternel eût paru dans ce lieu,
Ils s'écrièrent tous ensemble: Il est un Dieu!

Or nous étions, Ami, deux de ces jeunes hommes.
Et là nous sentions naître, infirmes que nous sommes,
En nous comme une force indicible, et nos corps
Ainsi que nos pensers semblaient grandir alors.
Chaque chose pour nous était comme un mystère,
Et nous touchions à tout, aux herbes, à la terre,
Aux débris délaissés par le gouffre géant,
Puis, joyeux, nous fixions les yeux sur l'Océan.
Nous allions, nous courions sur les rocs sédentaires,
Et nous suivions au loin les voiles solitaires,
Et nous les saluions à voix haute, et les flots
Avec nos cris d'amour confondaient leurs sanglots;
Et nous eussions voulu nous élancer comme elles,
Et comme elles bondir et déployer nos ailes,
Et vers elles nos cœurs envoyaient mille vœux,
Et la brise des mers soufflait dans nos cheveux,
Et la lune toujours répandait sa lumière, —
Et la soirée ainsi s'écoula tout entière.

Puis, l'instant du départ arrivant, à la fin
Chacun de nous quitta ce spectacle divin.

Nous prîmes le sentier de la colline sombre,
Et nos regards long-temps se tournèrent dans l'ombre,
Comme pour contempler une dernière fois
La mer que nous cachaient les grands arbres du bois.

Et puis comme tout change et meurt dans la nature,
Et qu'il n'est pas en nous de souvenir qui dure,
Après quelques moments de méditation
Et quelques mots jetés sur cette vision,
Nous vînmes, sans savoir, à converser ensemble,
A parler de la main qui tantôt nous rassemble,
Et tantôt pour jamais nous sépare ; à causer
Du besoin d'être unis, d'aimer, — de reposer ;
Des temps qui sont mauvais, — de nous, — de nos années
Si vermeilles un jour et si vite fanées !
Puis un nom, prononcé sans nulle intention,
Entoura le discours comme d'un chaud rayon.
Et l'un de nous se mit à vanter nos poètes,
Nos bardes, nos élus, nos modernes prophètes :
De Vigny, La Mennais, Sainte-Beuve, Victor,
Et Sand, et Lamartine, et bien d'autres encor. —
Châteaubriand surtout, à cette heure choisie,
Versait au fond de nous sa grande poésie.
Et nous les enviions tous ces hommes ! — Mais vous,
Mais vous, levant au ciel votre œil pensif et doux,
Vous laissâtes errer votre vague sourire,
Et presque tristement vous vous prîtes à dire :
— « Oh ! la gloire, la gloire, est-ce-là le bonheur ?
« Amis, ne croyez pas !.... Oh ! non, quand le Seigneur
« Ferait luire à vos fronts le signe des Poètes ;
« Quand les peuples émus, les nations muettes,
« Ainsi que devant Dieu, courberaient devant vous,
« A l'heure où vous passez, la face et les genoux :
« Quand vous pourriez, au gré de votre fantaisie,
« Etre Homère ou Shakespeare, et, comme le Messie,
« Secouer sur le monde un de ces germes forts
« Qui vivent même après que nos enfants sont morts ;
« Quand, de tous bien connus, vous verriez vos paroles,
« Vos timides élans, vos chants les plus frivoles
« En tous lieux applaudis, médités tour-à-tour
« Et, comme un hôte aimé, reçus avec amour ; —
« Non, vous ne seriez pas, ô Poètes sublimes,
« O mes jeunes aiglons, qui rêvez d'autres cimes,

« O mortels radieux, non, vous ne seriez pas,
« Même avec vos vingt ans, les heureux d'ici-bas!
« Non, vous auriez la gloire à vous; mais sans relâche
« Il vous faudrait partout songer à votre tâche,
« Et, debout sur le haut de votre piédestal,
« Comme la prophétesse en son temple banal,
« Livrer incessamment aux masses frémissantes
« Quelque oracle sorti de vos têtes puissantes!
« Oui, ce serait ainsi, Poëtes; car, hélas!
« La foule est oublieuse et ne visite pas
« Le Dieu qu'elle écoutait naguère, si l'idole
« Au fond d'elle, à présent, renferme sa parole! —
« Oh! gardons-nous, amis, croyez-moi, gardons-nous
« De la gloire jamais de nous montrer jaloux!
« Admirons le Poëte et son œuvre féconde;
« Mais vivons sans orgueil, ignorés, loin du monde.
« Demandons un foyer simple et chaste au Seigneur:
« Car c'est là, Jeunes gens! qu'on trouve le bonheur. »

Et vous avez dit vrai. — Louis, vôtre langage
Est le seul, ici-bas, qui soit bon, qui soit sage.
Je l'ai souvent pensé dans mes heures d'ennui;
Mais mon âme surtout le comprend aujourd'hui;
Car j'ai là, sous les yeux, un vertueux jeune homme
Qui, dédaignant la foule et les biens qu'on renomme,
A cherché le bonheur que vous avez rêvé,
Et, sans quitter sa mère, à l'ombre l'a trouvé.
Quoique bien jeune encore, il vit à la campagne.
Il a, pour être aimé, sa mère, une compagne,
Et deux petits enfants qui viennent droit à vous
Et, pour qu'on les regarde, entourent vos genoux.
Ils sont toute sa gloire, et sa gloire est complète.
Avec un esprit d'ange et l'âme d'un Poëte,
Il a su (chose sainte!) habituer son corps,
A l'âge où le cœur gronde, aux travaux du dehors.
Il s'occupe: pour lui nul travail n'est pénible.
Les moments qu'il dérobe à son vallon paisible,
Il les passe, en famille, à causer, — quelquefois
A lire à la veillée un livre à haute voix.
Tous ses vœux sont remplis. Jamais de vide immense.
Il se lève sitôt que l'aurore commence.
Il fait le bien: lui-même, il apprend chaque jour
A ses petits enfants les préceptes d'amour.

Il croit au Dieu clément, il le prie, il espère ; —
Et chaque homme, déjà, l'honore comme un père.

Ami, depuis un mois, cet homme vertueux
M'a, comme un frère, admis à son foyer joyeux ;
J'ai ma chambre chez lui, mon lit en sa demeure ;
A sa table j'ai place et le vois à toute heure.
Et plus mon œil parcourt, attentif et serein
Ce front sur qui le mal n'a pas mis un chagrin,
Ce beau front ignoré, satisfait et splendide !
Et plus je songe à vous, ô mon maître candide !
Et plus je sens en moi renaître peu-à-peu
Et mon bonheur éteint, et mon espoir en Dieu !

Céphas ROSSIGNOL.

CHRONIQUE DU THÉATRE DE CAEN (1).

Certes si dans cette vie toute semée d'aspérités, d'écueils et de rudes sentiers, vous avez vu un honnête homme, un homme de bien et de cœur douloureusement embarrassé, c'est un pauvre feuilletoniste de province devant une nouvelle troupe théâtrale, toute fraîche éclose avec les fleurs et le printemps. Forcé par le devoir et la conscience de dire la vérité aux uns et aux autres, au public et aux nouveaux venus, de briser sur leur tige naissante quelque douce joie, quelque espérance fleurie ; si vous saviez comme il souffre, comme il est parfois tenté de jeter là sa plume et de s'en aller bien loin, là-bas, s'ennivrer d'air pur, de liberté et de parfums sous un rayon de soleil !

Comprenez-vous cela, un devoir pareil ! Et quel devoir ! Etre à la fois la bouche qui condamne et le bras qui exécute, le juge et

(1) Il y a quelques jours, nous cherchions quelle forme nous pourrions donner à notre critique dramatique : un de nos amis nous conseilla de tenter l'imitation du style de plusieurs feuilletonistes de la Presse parisienne. C'est cette tâche que nous entreprenons aujourd'hui ; et nous serons heureux quand nos lecteurs auront pu mettre un autre nom que le nôtre au bas de quelques-uns de nos articles.

(Note du Directeur.)

le bourreau ! Dire à un homme : Nous ne voulons pas de toi ! Retourne chez ton vieux père, si tu en as un, lui demander un abri pour ta tête et un morceau de pain pour tes lèvres. Que viens-tu faire ici ? Nous charmer, dis-tu ? Nous faire entendre de douces ou de puissantes paroles, nous émouvoir, faire battre notre cœur et soulever notre poitrine ! Mais tu ne sais pas sourire, tu ne sais pas pleurer, tu ne sais pas aimer ! Nous ne voulons point de toi ; va-t-en ! — Dire à une femme :

Et vous, Madame ; que venez-vous chercher ici ? De la gloire, des bravos et des couronnes ! Et pour cela, pauvre femme, vous faites votre sourire bien doux, votre regard bien tendre, votre voix bien harmonieuse, votre cœur bien rempli d'amour et de sanglots ; vous frappez sur votre poitrine pour en faire retentir les cordes les plus vibrantes ! Insensée ! Insensée ! Mais votre regard est froid, votre sourire est une grimace, votre voix ne chante rien à l'ame, votre poitrine est sourde et votre cœur ne répond pas ! Vous ne comprenez rien, vous ne sentez rien, vous ne savez pas même être femme ! Nous ne voulons pas de vous, allez !

Heureusement pour nous que M. le directeur a bien voulu rendre notre tâche moins pénible en engageant cette année des artistes, qui presque tous méritent des éloges. Nous en remercions M. le directeur en notre nom personnel et au nom du public.

Comme nous n'avons aujourd'hui que le temps de jeter un coup-d'œil sur la composition de la troupe, nous allons indiquer en peu de mots les qualités et les défauts de chacun.

Nous avons tous vu avec le plus grand plaisir la rentrée de Mme. Martial, charmante femme, bonne comédienne, gracieuse et digne, spirituelle et passionnée à la fois ; nous sommes certains que le public saura retrouver tous les bravos qu'il lui a prodigués l'année dernière.

Mme. Théodore est une jeune actrice du plus tendre regard, du plus charmant sourire, émotion naïve, chaste maintien, douce parole. Elle est jolie et coquette, coquette parce qu'elle est jolie, jolie parce qu'elle est coquette. Quelques vieux amateurs de stalles nous ont dit avoir peu vu dans leur vie d'aussi ravissantes épaules ; mais pour ceci, nous nous déclarons juges incompétens. Le parterre a applaudi de tout cœur la voix fraiche et pure de Mme. Théodore. Elle chante juste et avec goût ; elle nous a semblé comprendre et sentir la musique, ce qui est assez rare. Quelques dilettanti scrupuleux lui ont reproché le manque de méthode ; nous sommes certains qu'après peu de temps d'études sérieuses elle deviendrait une bonne chanteuse d'opéra. Aussi c'est une excellente fortune pour notre théâtre de s'être attaché cette

actrice, à laquelle nous dirons : assurément, Madame, il y a beaucoup de distinction dans votre personne ; vous êtes femme de bonne compagnie ; vous savez porter l'éventail ; vous n'ignorez pas de quelle manière se lancent un mot, un regard, un sourire ; mais au théâtre comme dans la vie, il faut mieux que ceci à une femme ; il lui faut de la sensibilité, de l'émotion vraie, de la tendresse, et des larmes dans le cœur et dans la voix ; l'âme, voyez-vous, est à la femme comme le parfum est à la fleur ; et c'est pour cela seulement que nous aimons et la femme et la fleur ! Oh ! ne vous irritez pas de notre sévérité, de notre critique pour vous, Madame, nous serons toujours sévères ; car nous avons foi en votre talent.

Mme. Aymar a été fort bien accueillie du public ; la voyant sur la scène nous n'en doutions pas. Mlle. Céline est une ancienne connaissance que nul n'a été fâché de revoir sur notre théâtre. Mme. Sircourt, notre bonne duègne, nous est restée : qui pourrait s'en plaindre ? Mme. Couturier n'a pas encore joué ; nous l'avons vue figurer, et nous savons seulement qu'elle est une fort belle femme.

M. Roche (premiers rôles) est un acteur de la vieille école ; il a l'habitude de la planche ; son geste est de bon goût, sa voix est sonore ; mais il manque de chaleur et de verve.

Le talent de M. Leblanc (jeunes premiers rôles) nous semble au-dessous de son emploi. Ce n'est pas qu'il manque d'animation et de chaleur, mais son geste est trop incertain, sa parole trop brève, et sa diction trop rapide : nous lui conseillons une sérieuse étude de l'art dramatique.

M. Gamard (premier comique) est un excellent comédien ; nous l'engageons à se laisser aller à toute son inspiration, et il sera certain d'avoir toujours tous les honneurs de la soirée.

MM. Aymar et Fonvent (seecond et troisième comiques), Alexandre et Roguier (premier et second amoureux), ont été vus avec plaisir, et il ne tiendra qu'à eux de mériter pendant tout le cours de l'année théâtrale le bon accueil du public.

Quant à M. Martial, nous le connaissions depuis long-temps et nous avons été enchantés de son réengagement.

Notre troupe dramatique, ainsi composée, marchera bien, nous l'espérons ; puissent nos auteurs nous donner de bonnes pièces, pour racheter le passé ; ils ont tant de fautes à expier !

E. CAMUS, *directeur.*

Caen, Imp. de A. HARDEL.

DE L'EXTINCTION DU PAUPÉRISME.

L'extinction du paupérisme et des causes qui le produisent, est-elle pour la société un acte de bienfaisance ? est-elle une obligation ?

C'est demander en d'autres termes, s'il faut qu'un homme meure de faim au milieu de l'abondance générale ; c'est demander si la société a le droit de le laisser mourir et de lui présenter la bayonnette à la poitrine, s'il cherche à lutter ; car telle sera la conséquence si, n'étant pas obligée à le secourir, elle est résolue de se renfermer strictement dans ses devoirs.

Sans doute nous n'avons pas à redouter des extrémités aussi révoltantes, la pensée de notre siècle est toute favorable aux classes indigentes, et quand nous voyons tous les économistes à l'œuvre chercher le soulagement de leurs maux, nous avons le droit d'espérer pour elles.

La question déjà envisagée de tant de manières, toutes plus ou moins mauvaises, se présente enfin devant nous, qui semblons toujours appelés à juger en dernier ressort la cause de l'humanité ; éclairés que nous sommes par l'expérience et par les fautes des autres peuples, c'est à nous de faire jaillir du sein de ce cahos d'idées une noble et digne conception ; car nous avons porté la main sur la difficulté, et la France n'a pas l'habitude de laisser sa tâche inachevée.

Tous les esprits sont d'accord sur le but qu'il s'agit d'atteindre, tous cherchent les moyens d'y parvenir ; il a donc fallu un obstacle bien puissant pour entraver tant de louables et persévérantes intentions. Cet obstacle, nous le pensons, n'est autre que l'absence d'un principe fixe ; c'est le manque de solution dans une question première, celle que nous avons posée en commençant. Qu'on adopte

un point de départ, quelques-uns en tireront peut-être des conséquences fausses d'abord mais la logique amènera une solution forcée à laquelle se rallieront tous les esprits justes; ce point, cette base faisant défaut, il n'a pu surgir de ce mal-entendu que des efforts louables, mais peu utiles, et des essais incomplets.

Chercher et montrer le principe qui régit la question, ce sera donc, selon nous, en préparer la solution mieux qu'en présentant une vague théorie qui, dût-elle contenir quelques détails heureux, n'en resterait pas moins sans application faute de l'idée mère, qui seule peut faire un ensemble capable de soutenir l'épreuve de la mise en pratique.

Disons donc que nul ne doit mourir de faim au sein de l'abondance générale.

Disons que tout homme qui remplit ses devoirs envers le corps social, a le droit, dans son besoin, d'exiger un asile, un vêtement et du pain. Disons que la société qui lui donne ces choses, ne s'impose pas une aumône, mais qu'elle acquitte une dette; que ce n'est pas de la charité qu'elle fait, mais de la justice : c'est là précisément le point de vue qui a manqué.

La diversité, dans le principe, a amené des divergences irréconciliables dans les déductions. Celui qui croit faire de la charité, pense logiquement qu'il est libre d'arbitrer lui-même la quotité de son aumône; il pense qu'il a le droit de remettre à demain sa tâche de bienfaisance, si elle est trop pénible aujourd'hui. Son principe ne crie pas à sa conscience que tout délai est un crime, et conséquent jusqu'au bout, il formera des associations volontaires, il invoquera la spontanéité des offrandes, il fera un appel à la pitié, et la pitié trop souvent étouffée par l'intérêt, ne lui répondra pas, là où d'autres prémisses l'eussent conduit à sentir le besoin de l'action législative et gouvernementale.

L'égoïsme lui-même ne rougira pas d'apporter son paradoxe dans une question toute d'humanité. Des voix réclameront l'extinction de la mendicité, parce qu'elle est honteuse pour la nation, parce que ses haillons offusquent la vue de l'opulence, parce que ses prières importunent l'oreille qui ne veut se nourrir que de doux concerts ; et ceci appelle une observation qu'on ne saurait trop étudier dans toute théorie sur cette matière.

Si d'abord on a voulu cultiver trop tôt l'intelligence des classes indigentes, croyant parvenir plus sûrement à améliorer leur sort ; si force a été de reconnaître que pour arriver à éclairer l'ame, il est nécessaire avant tout de l'arracher aux misères du corps ; il ne faut pas non plus se borner à des secours matériels, il faut aussi faire sa part à l'intelligence. Pour arriver à établir un bien-être durable, il faut sanctifier l'enseignement par la charité, l'aumône faite au corps par l'aumône faite à l'ame. Il faut pour secourir efficacement tant de maux, envisager les souffrances des autres, et non notre avantage. C'est envenimer la plaie que de chercher à se débarrasser des pauvres plutôt qu'à les secourir.

Redoutons l'exemple immoral donné par l'Angleterre, craignons de copier de trop près ses maisons de travail ; ce ne sont pas des succursales des maisons de détention que l'on doit pour asile au malheur. Son orgueil emprisonne l'infortuné qui fait appel à la charité publique ; honteuse de sa misère, elle veut la cacher ; sourde au cri de la nature, elle arrache la femme à son mari, l'enfant à sa mère ; et malheur à qui veut résister à ce brisement violent des fibres les plus sensibles de notre ame, elle le laissera périr d'inanition dans la rue ! Nous sommes certains d'avance que la question sera comprise autrement chez nous.

De ce vague, de cette incertitude, que nous avons signalée, devra-t-on conclure que la question n'est pas

rigoureusement soumise au principe que nous avons invoqué, et que cette divergence autorise chacun à adopter l'un ou l'autre indifféremment? Une telle pensée ne serait pas admissible ; mais pour la repousser complètement, nous croyons devoir jeter en passant un coup-d'œil sur deux grandes causes qui ont empêché notre axiôme de recevoir plus tôt l'assentiment général et l'adhésion des esprits éclairés ; ces deux causes, sont l'Evangile et 89.

Celui qui est venu donner aux peuples des préceptes de morale et non des lois civiles, avait compris que c'eût été perdre sa parole divine que de demander à la société, au milieu de laquelle il apparaissait, des institutions qui améliorassent le sort des classes souffrantes. C'eût été rapetisser sa grande tâche à de mesquines proportions. Faible et persécuté, ne pouvant songer à fonder des droits qui fussent demeurés stériles pour ceuxqui étaient faibles, et persécutés comme lui, il semait des maximes qui, germant avec les siècles, devaient enfanter de nouvelles idées et des institutions civiles mieux en harmonie avec ses institutions morales ; aussi en présence de l'esclavage qui souillait le code romain, il se contenta de déclarer que tous les hommes sont frères. En présence du délaissement et des souffrances du pauvre, en face du luxe effréné des riches, il conçut la parabole sublime de Lazare. Il prononça le mot charité. Il fit plus, il fallait à la société d'alors toute dissolue, tout égoïste, quelque chose de plus que de lui demander de la pitié pour des semblables qu'elle dédaignait, et dontelle dépensait la vie pour ses amusements, il fallait des récompenses pour chaque œuvre, et il promit de rendre au centuple l'aumône faite au nécessiteux; il promit des biens éternels en retour du verre d'eau donné au voyageur altéré.

Aussi, ce fut après lui une noble et digne tâche de continuer l'immense réforme qu'il avait commencée. Si l'autorité de parole, que la religion donnait à ses apôtres, servit trop

souvent à justifier bien des abus, nous devons au moins cette justice à la croix qui brillait sur leur poitrine, que toujours elle fut un signe efficace de protection placé entre le tyran et l'esclave, un talisman puissant qui fit pleuvoir bien des aumônes sur le pauvre et sur l'orphelin. C'était une noble mission de forcer le riche à jeter son denier au mendiant et d'arriver au cœur de l'homme fier et blasé en lui criant : donnez à celui qui a faim, vêtissez celui qui est nud et qui a froid, abritez votre frère souffrant parce qu'il n'a pas ce que vous donnez aux animaux, le couvert et la nourriture.

Etait-ce alors qu'on eût sauvé les malheureux, en parlant d'économie sociale? C'eût été certes un contre-sens. Les lumières n'étaient rien. La foi était tout; c'était donc à la foi qu'il fallait parler. Et nous devons l'avouer, ces hommes choisis avaient compris leur époque; et leur voix s'est toujours fait entendre avec un rare dévouement et un puissant succès.

Aujourd'hui un pas immense a été fait : la philosophie est religieuse ; l'économie politique est morale. La tâche du ministre de l'évangile n'est pas finie, mais elle ne lui appartient plus exclusivement. Qu'il continue de s'adresser à la foi et à l'ame de ses auditeurs, d'autres voix partagent son saint enthousiasme et plaident de concert avec lui la cause de l'humanité en s'adressant à la logique et à la raison.

Un autre obstacle non moins puissant vint encore retarder l'examen du principe et en arrêter la solution. Lorsque la philosophie commença à faire luire son flambeau, un nombre immense de questions étaient à résoudre avant celle-ci : il fallait d'abord constituer le peuple et pour amener ce résultat, il ne fallut rien moins qu'une révolution qui fit trembler l'Europe pendant vingt ans.

Nos pères ont accompli une tâche immense : ils ont

forcé à redevenir peuple et hommes ceux qui, s'étant posés au-dessus de l'homme et du peuple, entravaient la marche de la raison et de l'humanité. Des combats à outrance ont été livrés : Dieu a protégé le droit ; et avant qu'un demi-siècle eût passé sur ces terribles accomplissements, vainqueurs et vaincus réunis proclamaient l'égalité devant la loi.

Satisfaite du résultat de ses efforts, et heureuse du principe fécond qu'elle venait de conquérir, la classe moyenne, qui avait appelé à son aide le bras vigoureux des classes indigentes, songea à se poser fortement et à s'assurer les avantages qu'elle avait payés par tant de sacrifices. Force intelligente du mouvement, seule elle eut l'intelligence de s'en appliquer les résultats ; et dans la jouissance de son triomphe, en présence de cette révolution qui plus tard devait porter ses fruits pour tous, elle laissa à l'indigent son dénuement, sa misère accoutumée, et accepta pour ainsi dire le paupérisme, comme le résultat inévitable de l'inégalité matérielle des conditions, que quelques utopistes égarés songeaient seuls à faire disparaître.

Mais ces lutteurs qui avaient conquis une si belle couronne ont fait place à une génération nouvelle qui, dans son enthousiasme, s'est écriée comme Alexandre : on ne m'a donc laissé rien à faire ! Et la voix du progrès humanitaire a dit : à ceux qui vinrent avant toi, il fallait courage et persévérance ; ils l'ont eu : à toi la générosité, et l'amour de tes frères ! Dieu t'appelle à une grande mission et il t'a départi ces nobles vertus. Eux ont abaissé les puissants jusqu'à eux ; élève les humbles jusqu'à toi, afin qu'en toi s'accomplisse la parole sublime : *deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Accomplissons donc dignement notre tâche et confirmons le principe qui doit nous guider dans cette entreprise.

La société a demandé à chaque homme d'abdiquer sa force, sa force qui en-dehors du pacte social le faisait

maître de la terre et de ses fruits ; en retour elle a promis le droit d'acquérir par la guerre d'abord, et plus tard par l'industrie ; elle a promis sa sauve-garde à la propriété acquise ; c'est donc une conquête et non un dépouillement ; aussi tous ont accepté avec empressement la force intelligente en échange contre la force matérielle, la légalité en échange contre l'usurpation. Mais la liberté, la vie, et partant les choses nécessaires à l'existence étaient en-dehors de la transaction. nul n'a pu, nul n'a dû y renoncer. Celui qui verse une manne abondante ; celui qui ouvre les trésors de la terre féconde et répand les moissons et les fruits en largesses inépuisables, Dieu n'a pas réduit ses enfants à se disputer quelques débris de nourriture ; il a créé des jouissances, abondantes pour tous, si un seul n'absorbe pas ce qui est à plusieurs ; et il n'a pas voulu qu'un seul l'absorbât. Aussi, lorsqu'en-dehors du pacte social la force donnait tout, une nécessité fatale faisait trembler le plus fort qui avait usurpé au-delà de ses besoins ; la faim chez le plus faible, chez le faible qui avait cédé, mais que la nécessité dévorante amenait à l'attaque, et qui, empruntant à la crise du désespoir des forces et une énergie effrayante, revenait vaincre ou tomber dans une lutte à mort, plutôt que de mourir de faim ; et c'est ce droit suprême que l'éternel a jeté dans la balance de sa justice comme un contre-poids à l'avidité du plus fort ; c'est ce droit terrible, mais juste, que nul n'a abdiqué sans réserve, parce que c'eût été contre nature de le faire.

Nous ne voulons certainement pas attacher trop de valeur au mot de pacte social, ni aux idées qu'il réveille ; mais prenant des faits accomplis, prenant la société telle qu'elle est, nous ne pouvons expliquer son ensemble que par le résultat d'un pacte, soit expressément stipulé, ce que nous ne pensons pas, soit tacite, ce que nous pensons, c'est-à-dire chacun consentant à se joindre

à la masse et à se dépouiller de sa volonté individuelle pour se confondre dans la volonté générale, mais toutefois, comme nous l'avons dit, la vie sauve; et si l'on n'admet pas l'une de ces deux hypothèses, que restera-t-il ? quel lien retiendra l'homme? la force? hypothèse inadmissible ; la force du grand nombre peut bien retenir le petit nombre ; mais le grand nombre lui-même n'est composé et n'a pu se composer que d'adhésions volontaires. Au reste, reconnaître la force comme lien suprême des membres de la société, ce serait donner le droit au faible d'user de terribles représailles le jour où il sentirait sa supériorité.

Mais en établissant ainsi le droit de l'homme dans le besoin aux secours de la société et l'obligation pour la société de lui donner ces secours, loin de nous la pensée que l'indigent puisse chercher à se faire justice par lui-même. Cette justice, il ne la trouvera jamais dans l'exercice brutal de son droit, il doit l'attendre de ceux qui sont appelés à régler la société dont il fait partie, sous peine d'être mis au ban de la loi outragée pour avoir essayé de bouleverser notre civilisation ; et cette tentative criminelle, qui put un jour faire trembler la société mal affermie, loin de trouver aujourd'hui des bras pour la soutenir ou des voix pour la prêcher, ne rencontrerait que la résistance spontanée du bras et du cœur de tous les hommes purs, et n'exciterait qu'un cri de réprobation chez ceux mêmes qui plaident avec le plus de ferveur la cause de l'infortune.

Si la misère n'atteignait que ceux qui, par leur dépravation, se sont plongés dans la fange ; que ceux qui, par une honteuse fainéantise, refusent leurs bras à la société, nous dirions peut-être aux ames bienfaisantes : ayez pitié! tendez une main secourable à ces hommes égarés et tâchez de les ramener. Mais aussi nous dirions à la société : vous ne devez rien à celui qui ne s'acquitte pas de ses devoirs

envers vous. Vous ne devez rien à celui qui ne veut rien gagner au prix de sa peine ; ou plutôt vous lui devez, vous devez à nous toutes ces lois répressives et salutaires, qui protègent nos vies et nos biens contre ces mendiants vagabonds, fléau qui infecte la société de crimes et de débauche. Toutefois prenez garde que, pour être justes et morales, ces lois ne doivent atteindre que la fainéantise et la dépravation ; avant de frapper ainsi celui qui est sans travail et sans asile, la morale demandait qu'on offrît à tous un asile et du travail, alors le vagabond eût été mis loyalement en demeure de se montrer honnête et laborieux et s'il eût refusé de le faire, pas une voix ne se serait élevée en sa faveur.

Un nombre immense de citoyens tombe chaque jour dans la misère causée par l'âge ou par les infirmités ; un plus grand nombre encore capables de se livrer au travail, ne trouvent à exercer ni leur force ni leur bonne volonté, et ces milliers d'hommes qui patissent sans mendier, qui n'ont qu'un salaire insuffisant, qu'une nourriture insuffisante, malgré tant d'aiguillons qui excitent au crime, sont demeurés probes. Ce sont là les hommes qui ont le droit de demander le nécessaire, le nécessaire et rien de plus ; car ce n'est pas à partager le produit du labeur de l'homme laborieux, ce n'est pas à prendre part aux jouissances légitimes du riche, ce n'est pas à dépouiller celui qui a qu'on appellera désormais celui qui n'a pas. C'est le strict nécessaire seulement auquel nous leur reconnaissons un droit, et ce droit ils peuvent l'exercer au risque d'amoindrir le superflu de tant d'autres ; ils peuvent l'exercer, sauf à donner en retour leurs services si on les réclame : mais si l'on s'en passe, eux peuvent toujours réclamer un asile et du pain.

Disons mieux, celui qui sait, par son génie, par ses talents, exploiter légitimement à son profit la propriété commune, ne devra le faire qu'à condition de laisser aux moins

habiles et aux moins heureux un coin de terre pour s'y reposer, un arbre pour s'y abriter, un fruit pour étancher la soif et la faim. Qu'après cela, il puise dans son exploitation laborieuse des jouissances, du luxe, du superflu. Dès qu'il a laissé cette portion minime à son frère dans le besoin, son luxe, ses jouissances doivent être respectés; c'est un devoir pour tous, pour l'infortuné même de les défendre.

Loin de nous donc cette politique timorée qui dit: donnez de peur que, pressé par trop de besoins à la fois, le pauvre ne se rue en fureur sur des biens gaspillés par le luxe, de peur qu'il ne vienne dans vos fêtes et dans vos festins demander effrontément sa part, lui qui n'a pas un morceau de pain grossier pour assouvir ses besoins et ceux de sa famille. Non, vous n'avez rien à craindre, le pauvre aujourd'hui respecte tout ce que la société a substitué aux lois d'en haut; mais ce n'est qu'une obligation plus impérieuse de ne pas abuser d'une si étonnante longanimité, et d'en finir avec le vieux système d'égoïsme. Nos lois n'ont-elles pas déjà reconnu implicitement le principe que nous posons, quand elles n'ont pas voulu qu'un créancier osât, pour la dette la plus légitime, toucher au grabat ni au pain de l'infortuné débiteur qu'il venait dépouiller de tout. Il ne reste donc plus qu'un pas à faire, déclarer que, si un père doit des aliments à ses enfants dans le besoin, la société, comme un père, doit aussi des aliments à ceux de ses membres qui en manquent.

Il faut donc secourir sans retard ceux qui sont tombés dans l extrême misère, mais aussi il faut empêcher bien d'autres d'y tomber. Il ne s'agit pas d'épuiser le patrimoine de celui qui travaille pour soutenir les indigents, il faut que l'Etat crée des institutions qui les sauvent de la misère dont ils sont menacés. Il ne faut pas se mettre dans la nécessité d'imposer sans mesure les classes plus aisées pour réparer un malheur qu'on devait prévoir et empêcher; aux uns c'est du pain qu'il faut tout-à-l'heure, aux autres du travail et ils trouveront du pain.

L'extinction de la mendicité est un remède de nécessité présente, c'est un sacrifice de notre époque, mais ce n'est que la première pierre de l'édifice d'humanité que nous devrons élever. Pour élever cet édifice, ce ne sera pas assez des efforts divisés des hommes de cœur auxquels nous ne pouvons cependant qu'applaudir. Quelles théories ces esprits généreux peuvent-ils enfanter, eux qui ne sont pas sûrs des moyens nécessaires pour exécuter ? Avec des ressources incertaines, mesquines et précaires, toutes les théories seront vagues, mesquines et précaires, sous peine de ne pas être mises en action ou de tomber le lendemain. Si vous voulez de larges bases, des vues grandes, une exécution durable, c'est l'aide des gouvernants qu'il faut réclamer ; il faut s'adresser à une puissance, à une force suprême, qui non seulement conçoive, mais qui, maîtresse de son action, soit forte pour renverser les obstacles, et puisse adopter les moyens les plus efficaces et les voies les plus courtes pour arriver à son but.

Qu'au lieu donc de ces mille considérations que chacun commente à sa manière, le principe, avancé par nous et par un grand nombre de bons esprits, soit sinon unanimement, du moins généralement reconnu. Les conséquences découlent d'elles-mêmes, la solution est imminente. Si la société doit, il n'y a plus d'hésitation, les mandataires de cette société n'oseront pas refuser de payer, tous devront se mettre en mesure de le faire. Si la société doit, chacun ne peut plus consulter son penchant plus ou moins charitable, mais établir le montant de la dette pour en fournir sa quote-part. Si la société doit, il faut qu'elle paie, et tout de suite, ou bien elle perd son honneur et son crédit. Depuis long-temps, l'indigence en haillons et mourant de faim lui présente sa créance, et la société sera déclarée infâme si elle la laisse protester.

Amédée FAUVEL.

DEUX SOIRÉES.

Pauvre fleur ! étiolée au souffle de la mort !
Aile brisée au haut de son plus bel essor !
Pauvre cœur ! qui n'a vu d'abri que sous la tombe
O jeune et douce amie ! ô ma blanche colombe !
Qui t'a fait envoler si vite d'entre nous ?
As-tu trouvé là haut des ombrages plus doux ?
. . . .
. . . .

I.

Parmi les souvenirs gardés que vous repassez à certaines heures, n'en est-il pas qui obsèdent plus que les autres, qui vous aient même poursuivi pendant un temps et assailli pour ainsi dire à chaque heure du jour, à chaque sommeil de la nuit? n'en est-il pas de mélancoliques de doux, de tristes, d'une tristesse aimée? et parmi ceux-là encore n'est-il poit un souvenir qui parle plus haut, qui émeuve plus? n'est-il point quelque attendrissante et simple histoire, quelque court épisode. jeté dans votre vie comme avertissement ou comme épreuve, une impression demeurée et qui ait fait plaie où elle a posé? il n'est aucun de nous qui n'ait vu la mort emporter des existences chères, qui n'ait pleuré, tout enfant peut-être, de cette apparition qui lui semblait étrange, incompréhensible. Et depuis par la ville combien de cercueils avons-nous vu passer? combien de files de prêtres menant un convoi chantant à voix basse les chants des morts, conduisant au cimetière des cadavres inconnus et jeunes pour la plupart? tout cela nous le voyons, tous tant que nous sommes, avec une insouciance imprévoyante, et c'est à peine si quelques-uns se découvrent devant le Christ que suit la dépouille d'un

de nos frères en sa foi. Ce serait demander : croyez-vous à la mort, vous qui ne croyez pas à celui qui l'a couronnée d'espérance ?

Au village, on compte ses morts, on compte ceux qui entourent et on ne les voit pas disparaître sans effroi. Au village on a de la foi et personne ne meurt seul, personne ne descend dans la fosse qu'il n'ait été pardonné des hommes et de Dieu. Aussi est-ce une consolante et adoucissante pensée qui vous prend à la vue des tombeaux, on se sent recueilli et prêt à prier ; la foi revient à l'aspect de cette immobilité trop dure, elle renverse les tertres et les marbres et voit dessous autre chose que des ossements pourris et squelettes rongés, autre chose que cette poussière, que ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue comme parle Bossuet. La foi à la place du néant met l'immortalité, et la foi est divine, le néant athée.

Mais c'est un récit et non un tissu de réflexions que je devais reproduire. Le fait est plus éloquent que la parole, écoutez : ceci est un drame de la vie commune ; un drame vulgaire, si vous voulez, et qui se dénoue dans la mort, non un drame torturé et chargé d'incidents ; c'est tout simplement une fleur tranchée et qui succombe à un coup imprévu, une fleur en effet qui n'avait pas vu beaucoup de soleils reluire sur sa tête avant de tomber. Pauvre fleur !

Un soir d'hiver, il faisait froid, il y avait grand feu à l'âtre, je me rappelle, nous étions tous en rond mes sœurs et moi et une amie de mes sœurs. Depuis le dîner, nous étions ainsi presque sans conversation, sans ce flux de mots qui coule ordinairement dans toute réunion. Moi j'éprouvais un malaise moral dont la cause était récente, et c'est à peine si un sourire d'une des jeunes filles qui chuchotaient à mes côtés trouvait en moi un peu de gaieté pour y répondre. Lorsque les tintements de l'angelus se firent

entendre, les trois amies se levèrent, prirent leur mantille et selon leur coutume de chaque soir s'en allèrent à l'église. Resté seul, je me mis à marcher dans la salle plein de fièvre et d'ennuis, je sentis que j'avais besoin d'air frais pour tempérer cette chaleur qui me brûlait. J'allai à l'église, j'entrai, tout était noir et presque insaisissable; on n'entendait que les soupirs de ceux qui priaient. Au dehors le vent agitait les herbes des tombes, et passait en frissonnant dans les branches des ifs noirs, au-dedans étaient aussi des murmures et des frémissements. Quelques formes se dessinaient à la lueur éloignée de la lampe. Je m'avançai; dans une chapelle latérale, j'aperçus une lumière tremblante et fumeuse, au pied de la grille qui entoure la statue de la Vierge; plusieurs femmes agenouillées semblaient absorbées par leur contemplative adoration. Ma sœur aînée était au milieu d'elles, penchée et priante aussi. Je m'adossai à un pilier pour mieux contempler ce silence et ce recueillement. Oh! quel calme vous vient à l'ame devant ces mystiques entretiens de la douleur avec Dieu! comme on se sent purifié de l'air impur du monde par les soufles qui s'élèvent autour de vous! comme on sent bien sa pauvreté d'homme alors et la misère de son cœur! je ne sais combien j'eusse ainsi laissé s'écouler d'heures; je ne sais combien je restai de moments, perdu dans mes pensées. La cloche de la tour sonna. J'écoutai. La fantasmagorie qui éblouissait mon cerveau disparut. Un nouveau coup de cloche resonna dans l'église et emplit la nef de son bourdonnement. Puis par intervalles recommençait un autre coup; enfin les sons se suivirent lents, plaintifs, larmoyants. Hymne de la mort, premiers regrets sur une vie éteinte, voix aërienne annonçant qu'une ame allait au jugement, avertissement à ceux qui l'avaient connue de s'unir et d'implorer le juge, douleur s'élevant au-dessus des douleurs humaines et chantant l'espoir, criant vers Dieu avec les brises et les plaintes de la nuit!

Cependant mes sœurs avaient quitté leur prie-Dieu ; nous nous réunîmes sous le portail. Adelina passa son bras autour du mien, et les deux jeunes filles nous précédaient de quelques pas. Eh ! bien, me fit Adelina après que nous eûmes marché un peu, tu es rêveur. — Et toi-même Adelina, d'où vient que tu es triste, toi si gaie, pourtant? d'où vient cette préoccupation que tu as eue toute cette soirée et qui nous rendait moroses? souffrirais-tu donc, ma sœur? Elle allait me répondre, lorsqu'un cri de frayeur jeté tout-à-coup nous arrêta et nous saisit ; j'entraînai Adelina au détour du sentier marqué par une croix, nous trouvâmes nos deux jeunes filles tremblantes. Une d'elles s'était heurtée à un monceau de terre placé sur la voie ; Adelina s'était baissée et malgré l'obscurité elle reconnut une fosse fraichement ouverte, je l'entendis murmurer : c'est pour elle ! oh ! mon Dieu ! cet accident nous occupa tout le reste du chemin.

Les paroles de ma sœur, au cimetière, m'étaient restées dans l'esprit, je résolus de lui en demander l'explication. D'ailleurs il me semblait découvrir par là le secret d'une tristesse inhabituelle, d'une affliction que je croyais étrangère à la nature enjouée et rieuse d'Adelina. J'ignorais d'elle le meilleur ; j'ignorais le cœur compatissant, la tendresse immodérée, l'ame généreuse qui souffrait des douleurs des autres, qui s'associait aux peines de tous. De ce moment je sus à quel dévouement je pouvais me confier. Après que nous l'eûmes interrogée sur sa mélancolie qui nous surprenait, voici ce qu'elle nous repondit :

II.

Vous avez entendu, n'est-ce pas? la cloche sonner pour quelqu'un ce soir? c'est une jeune fille qui est morte,

vous l'avez tous connue ! elle était belle, elle était douce, Loïsa ! c'était à qui lui sourirait quand elle sortait de l'église le dimanche avec sa mère ! c'était à qui lui souhaiterait le plus de bonheur !

C'était une vie d'insouciance et d'isolement ; une vie qui se plaisait dans le silence, comme d'autres se plaisent dans le tumulte. Parfois vous avez vu au bord des larges eaux, de jolies fleurs bleues regardant passer leur bruit sans s'ymêler, se plaisant à leurs tournoiements et à leur écume, mais s'écartant de leurs vase et ne posant le pied que dans les herbes diaprées, ne découvrant leur mystérieuse senteur qu'à quelques êtres choisis, n'ouvrant leur sein et ne courbant leur tête qu'au matin des jours et le soir à l'heure de l'*Ave*, quand du ciel descendent toutes les harmonies toutes les effluves d'amour répandues dans la nature et les magnificences de la création. Ainsi est-il sur terre des ames qui laissent le bruit de la foule et le tourbillon de ses fêtes passer à côté d'elle sans regret, sans désir n'y voulant mêler leur joie ; des ames qui sécartent de toute souillure et que le monde ne peut salir, ames solitai.es qui ne s'ouvrent qu'aux brises pures et n'exhalent leur parfum qu'au désert, Loïsa était une de ces ames.

Voilà tantôt deux ans qu'un homme vint chez elle! il avait appris combien elle était douce ! combien elle était aimée, combien elle était pieuse et il calcula que ce serait pour lui un *bon avoir* dans un ménage qu'une telle femme et il pensa : je l'aurai ; il est incroyable à quelles basesses, à qu'elle hypocrisie de caractère se ploya cet homme ! Il l'entourait d'attentions et de prévenances, il la berçait de promesses, puis il flattait sa vanité par mille choses. Il la prenait par l'espoir d'une riche existence. Il était riche, et elle croyait qu'avec la richesse on devait être heureux. Une fois qu'elle fut amenée à ce point de vaniteuse rêverie, une fois qu'elle eût

été bien entourée de toutes les séductions d'un avenir brillant, elle se crut aimée. Elle pensait, elle si humble auparavant, au plaisir de commander, d'être maîtresse, d'être saluée bas et honorée dans le pays.

Pendant une année à peu près, elle vit chaque jour Urbert aussi assidu, aussi aimant, du moins elle le croyait; il avait mis l'aisance dans cette famille, et la reconnaissance était déjà pour lui un titre d'affection. Elle l'aima. Alors elle commença à entrer dans cette vie nouvelle, vie étrange, vie dorée, vie unique où l'on n'a qu'un but, qu'une pensée : aimer ! Vie ineffable, où le cœur se fond en joie seulement au ressouvenir, où l'ame est tout ivresse et tout délire.

Oh ! noble chose alors que cet amour qui marche sans regarder en arrière, qui se nourrit et s'accroit à chaque heure. Oh ! noble et sainte chose que cet amour qui va, qui va sans se rebuter des obstacles, oubliant tout pour s'endormir confiant et heureux sur le présent. Mon Dieu ! pourquoi faut-il que cette fièvre ne fasse pas mourir, pourquoi ne pas emporter avec soi sa richesse d'illusions, ses trésors d'espérance? Cela ne vaudrait-il pas mieux que de traverser tant de routes, tant de fatigues pour arriver à se heurter plus tard au même but, mais desséché et tremblant, débile et reculant à l'aspect de cet affreuse étreinte de la mort qu'on ne peut éviter, mais tout courbé déjà sous la décrépitude qui la précède, la décrépitude qui a ridé le corps et souvent l'ame en attendant que la mort vienne enlever tout, enlever jusqu'à la laideur, jusqu'à la difformité.

Peu à peu cependant Urbert se retira de cette vie soumise et obséquieuse à laquelle il s'était obligé ; il se fatigua sans doute de porter si long-temps le masque d'honnête homme ; il ne le reprit qu'à de rares intervalles, encore se délassait-il de la contrainte momentanée qu'il avait subie par la plus ignoble débauche. Bientôt sa fortune

se ressentit de ces dépenses faites la nuit, en orgies secrètes, à la ville voisine, où il se rendait fréquemment. Il résolut de se réhabiliter au plus vite, pour cela il pensa que le mariage était le moyen le plus expéditif et le plus sûr.

Urbert s'enquit donc des femmes à épouser. Dès lors Loïsa fut abandonnée. Toutefois il ne rompit pas brusquement, il alla même jusqu'à continuer ses visites, jusqu'à renouveler les protestations tant de fois déjà faites. Il lui suffisait d'une parole pour calmer les reproches, rendre les doutes moins pressés, donner le change aux inquiétudes les plus fondées. Après l'avoir trompée dans ses illusions, il la trompait encore dans son amour. Il riait de cet amour si vite donné et qu'il allait bientôt renier en face.

Cependant on avait su son attachement prétendu, ses visites de la semaine, on ignorait le délabrement honteux de sa fortune, on fêtait toujours sa bienvenue. Il ne lui fut pas difficile, avec une reputation d'économie qui n'avait pas eu le temps de s'ébranler, il ne lui fut pas difficile, dis-je, de trouver une femme joyeuse de se voir la préférée. Une veuve des environs s'énorgueillit qu'il l'eût choisie. Urbert la savait riche, c'était là ce qu'il lui fallait pour réparer les brèches faites à son revenu.

Toutes les conventions furent bientôt ratifiées par devant notaire. Enfin il était sur le point d'accomplir les dernières formalités qu'il fréquentait encore Loïsa. Il avait agi si adroitement que presque nul bruit ne lui en était parvenu, d'ailleurs avait-il le soin de le démentir formellement, attendant à se débarrasser violemment, d'un seul coup.

Ainsi, double imposture entre ces deux femmes dont il faisait son jouet et qu'il se préparait à briser en riant. Loïsa, elle avait continué de l'aimer ; l'infortunée ! elle rejetait loin les avertissements de la foule comme des men-

songes. C'est qu'elle méprisait cette foule habituellement changeante et dont elle avait éprouvé tant de fois la froide cruauté! c'est qu'elle aussi avait passé sous le fer brûlant de ses calomnies, c'est que pour ce même amour elle s'était vue raillée et plainte. Elle n'écoutait plus que la foi du cœur.

Pourtant la foule avait dit vrai cette fois. Le jour fatal arriva et avec lui le désenchantement et avec lui la mort.

Il y a de cela trois jours, elle attendait le soir l'homme qui devait la tuer, depuis un mois elle l'attendait chaque soir à la même heure. Elle tressaillait au pas d'un cheval. Elle tendait tous ses sens au vent pour qu'il lui apportât un son de voix, et le vent ne lui apportait que les cris confus de l'air et le clapotement des sources de la vallée.

Ce soir là elle reçut une lettre qu'elle lut bien en secret; car elle n'osait révéler à sa mère les craintes et les ennuis cuisants qui la dévoraient. Le soupçon s'était emparé d'elle, nul ne se doutait des tortures renfermées dans son sein. Le soupçon est comme le ver, on le croit endormi, il ronge. La lettre annonçait le mariage de M. *F. Urbert*, avec Mme. *veuve D***, elle était signée de lui. A peine put-elle en terminer la lecture froidement cérémoniale. Elle tomba évanouie sur le plancher de la chambre.

Quand elle se réveilla le délire l'avait saisie, un délire furieux, frénétique, puis calme, rêveur, heureux; elle appelait à chaque instant *son ami*, elle se croyait mariée. D'autres fois la conscience de son délaissement et de son avenir tombé donnait à sa fièvre des accès effrayants, elle bondissait sur son lit et se tordait en tous sens. Alors c'était une suite de violents reproches, de duretés insultantes, mais bientôt elle retombait épuisée, et elle pleurait, elle se jetait à ses genoux, criait pardon. On essaya du prêtre pour la calmer, elle lui demandait son amant, la religion était morte aussi dans ce cœur; il n'y avait plus qu'une fibre qui s'y débattait et c'était encore pour *lui*.

Dieu lui a été miséricordieux sans doute, elle a tant souffert, que ses fautes mortelles ont dû avoir pour contre-poids une lourde part d'expiations. Ce soir on offrait à l'autel un cierge autour duquel sont venues prier les ames pieuses qui l'avaient connue. Elle est morte, tuée! il lui a fallu trois jours pour exprimer de son être toute l'énergie qu'il renfermait, trois jours pour devenir vieille de douleurs à vingt ans, pour briser une forte vie et passer des fatigues présentes au repos en Dieu. Demain les jeunes filles iront porter son corps aux bénédictions que l'église fait descendre sur les restes chrétiens. Personne ne lui manquera au dernier adieu; elle était tant aimée!...

Après ce récit qui nous avait tous émus, nous dont elle avait été l'amie d'enfance pour la plupart, nous nous promîmes d'aller prier sur sa fosse.

III.

Le lendemain nous nous rendîmes à l'église; nous vîmes le trou creusé où on devait la déposer. Bientôt dans l'éloignement nous entendîmes s'approcher le convoi, les prêtres chantaient sur un mode lent, pendant que la cloche mêlait aussi sa tristesse à ses chants. Le cercueil fut exposé à l'entrée du chœur, on l'entoura de cierges, un drap blanc le cachait sous ses replis, dessus on avait attaché la couronne de vierge et les fleurs emblématiques. Autour s'étaient rangées les jeunes filles qui la portaient. L'église était remplie de femmes à genoux.

Pendant la cérémonie je voyais les visages éplorés et graves, quand on vint à enlever le corps les sanglots ne se cachèrent plus, mes sœurs pleuraient abondamment et moi j'écoutais la psalmodie lugubre des psaumes si pleins de terreurs et d'espérances, je regardais ce cercueil et je priais pour celle qui y était renfermée, et je pensais que parmi les

douleurs humaines, il en était de destinées à de plus longues souffrances, à une agonie cachée, à de corrosives résignations. Je pensais qu'il était des cœurs qui ne se rompaient pas sous le faix des angoisses communes et qui portaient, durant de longues années, l'ennui de leurs déceptions, des ames obligées d'épuiser leur amertume, et je trouvais moins malheureuse cette jeune fille étendue là! et je lui disais en moi-même :

—Ma sœur, oh ! Dieu a été meilleur envers vous qu'envers d'autres, il a voulu abréger vos fatigues et il vous a rappelée à lui! ma sœur, que fussiez-vous devenue au milieu de ce monde désormais vide pour vous, de ce monde railleur que vous méprisiez? il vous eût fallu supporter trop de regards, trop de voix eûssent compté tout haut les rides que le chagrin eût mis à votre front! oh! je ne vous plains pas d'être morte si jeune? N'avez-vous pas votre robe blanche? votre visage n'a rien perdu de sa douceur, la mort vous a laissée belle, et les anges du ciel vous attendent là haut aux noces de l'Agneau; prenez donc votre vol de la terre, pauvre ame, élevez vous jusqu'à Dieu! il ne trompe pas, lui! quittez cette misérable boue et gagnez les pures régions, montez au-dessus des étoiles, au-dessus de tout pour y trouver l'amour infini; et quand Marie, la Vierge consolatrice, vous aura réunie à son cortège de veuves et de femmes saintes, dites lui qu'il est ici bas des afflictions et des douleurs qui ont besoin de sa puissante main pour être calmées.

—Je fus tiré de mon extatique prière par le remuement de la foule qui sortait derrière le corps et le suivait au cimetière. Je me retournai, le cercueil arrivait à la fosse. Un sentiment indéfinissable de regret me prit au cœur. Je cessai de regarder. Mes sœurs détournèrent la tête et la cachèrent dans leurs mains, les chants étaient interrompus. Les paroles murmurées du prêtre nous parvenaient avec le

grincement des cordes le long desquelles glissait la bière, et le retentissement de la terre qui tombait sur le bois nu du cercueil ; tandis qu'un chœur d'enfans entonnait cet hymne déchirant :

« Délivrez-moi, Seigneur, de ceux qui me poursuivent de leur haine, « que je ne sois point englouti dans l'abîme et que le puits où l'on « me jette ne se referme pas sur moi. »

« Exaucez-moi, Seigneur, vous dont la miséricorde est infinie, pre« nez soin de mon ame et délivrez-la, Seigneur, Seigneur, roi des « siècles, vous êtes seul plein de bonté.

« Ayez pitié de moi, Seigneur ! »

Et quand la voix des enfans eut cessé, que toutes les cérémonies du rite catholique eurent été terminées, le clergé rentra en silence et la foule se dispersa. Nous sortîmes. Mes sœurs évitaient de regarder du côté de la tombe ; j'aperçus à l'entour des groupes restés à voir le travail des fossoyeurs.

Maintenant que j'ai fini ce récit, vous demanderez peut-être, vous Madame qui lisez ceci, vous demanderez si Urbert a eu des remords, si cette destinée si vite accomplie, cette mort si vite arrivée ne l'ont point troublé, rendu meilleur. Ces hommes-là n'ont pas de remords, quand ils ont un obstacle ils le franchissent, quel que soit l'effort qu'il exige. Il ne faut pas leur en vouloir, voyez-vous ; la machine qui broie, qui écrase, sait-elle ce qu'elle fait ? le mobile l'entraine, elle le suit ; elle cède, elle tourne, jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque chose de plus fort, et que sa puissance s'épuise à surmonter.

S'il vous arrivait de traverser le cimetière D'E.... vous pourriez remarquer un tertre de gazon surmonté d'une croix de bois avec ces mots d'un côté : *priez et pleurez.* De l'autre *Loïsa* 183.. Non loin de là est un tombeau massif avec des larmes sculptées et tous les éloges pompeux prodigués aux riches morts : *Il fut bon époux, le modèle des amis. Ci gît F. Urbert mort* 183.... *Priez Dieu pour le repos de son ame...*

Seulement, nul au jour de la commémoration ne vient renouveler ses regrets sur cette pierre, où le deuil a épuisé tout son luxe, et qui se perd de jour en jour au milieu des hautes herbes s'élevant à l'entour comme les accroissements de l'oubli.

Tandis que l'humble croix de bois a toujours sa verte couronne de buis, le tertre ses fleurs, moins penchées, moins tristes que les ames qui viennent souvent leur confier les larmes brûlantes des regrets restés.

Ch. Quesnel.

Poésies.

SI VOUS ETIEZ MORTE A QUINZE ANS.

ROMANCE.

Quoi ! toujours vous, belle et brillante !
Vous danseriez jusqu'en enfer.
Ah ! quand vous étiez mon amante,
Couriez-vous les bals tout l'hiver ?
Sachez du moins comme on vous traite,
Parmi vos frivoles amants :
« Cette femme est une coquette ! »
— Si vous étiez morte à quinze ans !

A quinze ans, modeste et craintive,
Vous baissiez vos jolis yeux bleus
Devant la prunelle attentive
A risquer de tendres aveux ;

Mais aujourd'hui, plus aguerrie,
Vous échangez de vains serments :
On dit plus encore.... ô Marie !
Si vous étiez morte à quinze ans !

La mort n'est pas impitoyable,
On va prier dans son séjour ;
Une voix douce et lamentable
Semble répondre à notre amour.
Borne de ce monde et de l'autre,
La tombe a des échos touchants.
Que j'aurais pleuré sur la vôtre,
Si vous étiez morte à quinze ans !

Oui, morte !.... Oh ! non, non, je blasphème.
Ami, je puis pardonner tout.
Pure, vous m'avez dit : Je t'aime !
Coquette, mon cœur vous absout.
Insensé ! moi, j'aurais pu clore
Vos beaux yeux bleus si languissants !
Mais aujourd'hui, vivrais-je encore,
Si vous étiez morte à quinze ans !

Auguste Le Flaguais.

A M. Paul DELASALLE.

Le jour où je naquis, le soleil était sombre ;
Ma mère, pauvre femme ! aussi pâle qu'une ombre
Priait devant la croix.
Sur mon berceau d'osier, sa mourante paupière
S'abaissait tristement, quand, pendant sa prière,
Elle entendait ma voix.

Et de ses faibles bras, me prenant dans mon lange,
Pleurait sur mon visage, et me disait : « Pauvre ange,
« Qui prendra soin de toi ?
« Qui viendra te bercer dans ta couche paisible,
« Et lire à ton chevet, un verset de la bible,
« Trésor de notre foi ? »

Puis elle trépassa. — Sur sa froide mamelle
Je m'étais endormie, aussi pâle, aussi frêle
Que la fleur du matin;
Dans mes mains l'on trouva le crucifix d'ivoire
Que ma mère, aux bons jours, par un ruban de moire,
Suspendait à son sein.

Sans doute elle avait mis cette pieuse image,
Pour veiller sur ma vie et détourner l'orage
De mon jeune horizon;
Aussi, du vieux couvent, quand la cloche argentine
De l'Angelus sonnait la prière divine,
Je bénissais son nom.

Louise TOUCHARD.

Mai 1840.

APRÈS LA MOISSON.

Glanez, petits enfants, les riches l'ont permis,
Ils vous ouvrent leurs champs pour que Dieu les bénisse,
Et Dieu les bénira, Dieu leur sera propice :
A qui donne un épi, Dieu rendra mille épis.

Mais s'il protége ainsi les riches secourables,
Si de blés abondants regorgent leurs greniers,
Pauvres, c'est qu'il vous aime et que, tout les premiers,
Vous aurez pu dimer les trésors de leurs tables;

C'est que vous êtes, vous, ses enfants préférés,
Qu'il vous sera tenu compte de vos misères,
Et qu'heureux entre tous, choisis parmi vos frères,
Vous êtes ses élus par le malheur sacrés;

Et que le riche, alors, reflète la pensée
Du Seigneur, si prodigue envers l'humanité
Qu'il lui donna son fils, et que, dans sa bonté,
La main qui le livra n'est pas encor lassée.

Glanez, petits enfants, les riches l'ont permis,
Ils vous ouvrent leurs champs pour que Dieu les bénisse,
Et Dieu les bénira, Dieu leur sera propice :
A qui donne un épi, Dieu rendra mille épis.

G. Mancel.

Août 1839.

Poésies Orientales.

A UNE COLOMBE.

TRADUIT DE L'ARABE DE SERADJ-ALOUARAK.

O tendre colombe, dont les plaintifs gémissements me ravissent le sommeil, ton cœur, comme le mien, est en proie à la douleur !

Tu exhales tes plaintes en douloureux murmures : moi, je veux dévorer mes tourments en silence ; mais, hélas ! mes pleurs viennent les trahir !

Le destin nous a partagé les peines de l'amour : ton sort est de gémir, le mien de verser des larmes.

CHAZEL.

TRADUIT DU PERSAN DE DJAMI.

O toi qui as enlacé mon cœur dans le gracieux réseau de tes boucles parfumées ! Il est devenu un filet pour les cœurs, le nom seul de ta chevelure.

Tous les cœurs sont enchaînés dans les liens si doux de tes cheveux : elles sont des filets et des chaînes qu'on ne peut éviter, les boucles de ta chevelure.

O toi dont les boucles me retiennent captif, qu'il est glorieux pour ton esclave d'être asservi dans les chaînes de ta chevelure.

Quel voile serait digne de ton visage enchanteur qu'embellissent les couleurs de la rose, si ce n'est le voile de musc de ta chevelure.

Les oiseaux fuient les rets du chasseur; mais, ô merveille! mon ame sans cesse agitée se plaît dans les boucles de ta chevelure.

Les anneaux ondulans de tes cheveux habitent une région plus haute que celle de la lune: oh! qu'il est élevé le lieu qu'occupe ta chevelure!

L'esclave de tes charmes, DJAMI, voit à chaque instant l'aurore de sa félicité naître de l'obscure nuit de ta chevelure.

CHAZEL.

TRADUIT DU PERSAN DE KHAKHANI.

O toi dont le visage brille des couleurs du rubis, dont le sein efface la blancheur du jasmin, et dont la démarche est gracieuse comme l'ondulation du cyprès: cœur inflexible, tourment de l'ame, dis, oh! dis-moi qui es-tu?

J'ai vu ta taille élégante comme le cyprès, j'ai entendu tes soupirs j'ai vu tes yeux languissants comme le narcisse: ô beauté qui ravis les cœurs, dis, oh! dis-moi qui es-tu?

Lorsque tu marches au milieu des jardins, ta présence remplit les fleurs de confusion; le sucre perd toute sa douceur: ô toi qu'embellissent des lèvres de rose, dis, oh! dis-moi qui est-tu?

Tu sèmes sur tes pas des filets qui enlacent les cœurs, tu nous enivres d'un délire enchanteur; nous sommes le but de tes inévitables traits: arc fatal! dis, oh! dis-moi qui es-tu?

Tes sourcils sont gracieux comme la nouvelle lune, et tes yeux effacent son éclat: je t'en conjure, ô tourment de la vie! dis, oh! dis-moi qui es-tu?

KHAKHANI, ton esclave, s'est enivré de désirs à la coupe de ta beauté. — Je sacrifierais ma vie pour connaître ton nom: délices de l'âme, dis, oh! dis-moi qui es-tu?

G. S. TREBUTIEN.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LES ÉPHÉMÈRES, PAR WAINS DESFONTAINES. — LES ÉCHOS DU COEUR, PAR DÉSIRÉ CADILHAC.

Au sein des préoccupations qui agitent la société, la vie des poètes est triste. Comment leur voix trouverait-elle un écho ? Comment leur nom pourrait-il surnager un instant au-dessus du torrent qui emporte dans son cours nos croyances et nos illusions ? Oh ! ce n'est pas l'heure de chanter, quand la désorganisation du corps social s'opère si vite ; quand l'égoïsme est le mobile de l'ordre, quand Baal est Dieu ! Non, poètes, ce n'est pas l'heure de chanter ! Et pourtant vos rêves sont doux, vos mélodies sont pleines de tendresse, vos illusions sont berceuses d'espérance ; et pourtant les ames souffrantes, les ames candides que la corruption n'a pas atteintes, sont heureuses de vous entendre et de garder votre nom avec amour dans le sanctuaire du cœur. Eh bien, que cela vous suffise et vous soit une récompense pour avoir gardé la foi à l'art, la foi à Dieu, la foi à la poésie ! laissez le torrent s'écouler à la mer, et se perdre à l'abyme ! Vous, fleurs suaves, odorantes violettes, embaumez-en les bords pour le voyageur qui s'assied sur le rivage, en attendant que les rayons du soleil descendent, et que les flots, au lieu de mugir, murmurent doucement sur les sables dorés et l'herbe des prés verdoyants.

Moi, je vous crie courage ! Car je chante comme vous, j'espère comme vous, je vis comme vous de rêveries saintes dans mon exil de Normandie ; il m'est doux que votre voix m'arrive dans le souffle des premières brises du printemps,

dans le parfum des fleurs nouvelles, dans les rayons du crépuscule, dans le silence des nuits étoilées.

Ces pensées me viennent devant deux volumes, nouvellement éclos, qui sont là sous mes yeux; l'un intitulé les *Ephémères*, par Th. Wains-Desfontaines, l'autre *Echos du cœur*, par Désiré Cadilhac.

Parlons d'abord des *Ephémères*. — L'auteur est un enfant de la Normandie que le vent d'exil pousse aussi loin du sol natal. Son nom est déjà connu; il a été souvent couronné et mentionné dans les Académies de province. C'est heureux sans doute. Mais toutefois il ne faut pas que le poète attache une trop grande importance à ces distinctions honorifiques. La plupart des Académies de province n'ont pas à un très-haut degré le sentiment de la poésie, de la jeune et nouvelle poésie, de la poésie du cœur. Ne jetez donc plus ainsi, M. Wains, vos bonnes inspirations au scalpel de ces Académies qui ne jugent les vers qu'au pied métrique, à moins cependant que vous ne teniez beaucoup à faire une ample collection de médailles et d'églantines. Cela soit dit en passant, et sans atténuer en rien le mérite de vos dithyrambes. Car vous êtes poète dithyrambique. Vous avez la verve et l'élan, l'énergie et l'enthousiasme. Vous avez surtout le sentiment du patriotisme et de la liberté. Vous avez chanté David d'Angers et Levasseur de la Sarthe en beaux vers, en vers inspirés. La sympathie de vos compatriotes doit vous être acquise pour les trois pièces suivantes : *Charlotte Corday*, *Boyeldieu*, *Corneille;* trois noms célèbres à divers titres que la Normandie honore. Votre pièce des *deux Napoléon* renferme des beautés d'un ordre élevé. Mais permettez-moi de vous reprocher une autre pièce sur la mort du duc d'Enghein, où vous jugez Napoléon avec la plus grande sévérité. Il faut laisser le temps à l'histoire de juger sans passion ceux qui furent coupables du drame sanglant de Vincennes.

Venons maintenant aux élégies de M. Wains-Desfon-

taines. Elles sont toutes le reflet d'une belle ame, d'une ame de souffrance et d'amour. La pensée est attachante, l'expression est naturelle et bien choisie; mais nous ne pouvons nous empêcher de blâmer une trop grande négligence de la forme. Notre poésie est déjà assez pauvre; elle a besoin de se couvrir du brillant manteau de la rime. Ces négligences, M. Wains-Desfontaines doit les comprendre et il les comprend. Nous lui parlons avec sincérité parce qu'il a de l'avenir. Ces taches se remarquent plus particulièrement dans les pièces qui portent une date ancienne. Plusieurs de ces pièces auraient dû rester dans le porte-feuille du poète.

Disons-lui aussi que dans la plupart l'inspiration est vraie et bien sentie, mais qu'on n'y reconnaît pas assez la cadence de l'art. Il y a trop de vers libres, trop de stances qui se suivent sans porter le rhythme des stances précédentes. La poésie est la musique de l'ame, il faut que l'harmonie en soit pleine, abondante, égale. Il ne faut pas que l'oreille soit brisée par des sons discordants.

Poète, vous avez fait un beau livre, mais nous avons l'espérance que vous en ferez un meilleur où ces taches légères ne se rencontreront pas. Et voyez quel charme s'attache à celles de vos pièces qui ont un rhythme régulier. Je citerai surtout : Consolation à une mère, les Grillons, la Croix d'Or, la Neuvaine, le Départ des Cloches, les Bergers à la crèche, les Tombes, la Ballade du retour, et le Nid du Rouge-Gorge. Ces pièces sont pleines de la plus exquise sensibilité du cœur en même temps que de la plus suave harmonie. Pardonnez-nous donc, ô poète, nos réflexions critiques! Si nous ne vous aimions pas, nous serions moins franc. Nous finirons notre compte-rendu de votre livre par un éloge sincère.

De toutes les pièces qui ont été publiées sur la mort prématurée de la jeune Elisa Mercœur, la vôtre est sans contredit la plus belle et la plus touchante. Je me permets d'en citer ici quelques passages :

. . . .

Où vas-tu, jeune fille, au cœur pur et candide?
Où vas-tu, réponds-moi? L'âme de gloire avide,
Tu vas chercher la gloire! — Oh! reviens sur tes pas!
La gloire — c'est un rêve, un mot, une chimère,
C'est un fruit que sur notre terre,
Le soleil des vivants, trop froid, ne mûrit pas.

. . . .

Crois-tu donc que le poète,
Des Dieux sublime interprète,
Comme eux s'abreuve d'encens?
— Qu'à ses pieds comme eux il voie
Tomber, énivrés de joie,
Les mortels reconnaissans!

Non — bannis, jeune insensée!
Bannis-les de ta pensée
Ces promesses de bonheur:
— Cette auréole immortelle
Qui brille à tes yeux si belle,
C'est un mirage imposteur.
Chaque jour avec l'aurore,
Malgré la faim qui dévore,
Notre cœur au désespoir,
Se lever et puis se dire:
« Ecrivons, il faut écrire
« Si je veux manger ce soir! —

. . . .

Va, ne le quitte point ce fortuné rivage:
Son soleil est si pur, si doux est son ombrage!
Ici l'on t'aime, enfant!.... Et là bas. — J'en frémis;
Oui, j'ai frémi pour toi; — Si la tempête gronde
Tu mourras sous ses coups.... Elisa! Dans ce monde
Les malheureux n'ont point d'amis.

Mais tes chants?.... A ta voix ils fermeront leur ame;
Ta mère?.... Ils répondront: — « Eloignez cette femme! »
Tu pleureras! — Tes pleurs aigriront leur courroux;
Tu trouvais des échos sur la terre natale,
Et là-bas, tu n'auras, dans la ville infernale,
Que les sarcasmes du jaloux! —

. . . .

Vous pleurez! — A quoi bon vos larmes à cette heure?
A quoi bon vos regrets sur sa froide demeure?
Voulez-vous nous prouver que vos yeux ont des pleurs?
Oh, pitié! Taisez-vous! — Car du fond de sa bière,
Si la morte pouvait — vos pleurs de sa poussière
Ranimeraient peut-être les douleurs!

C'est à nous de pleurer, car nous avons son ame:
Car nous pouvons mourir, dévorés par la flamme
Qui dévora notre fragile sœur!
C'est à nous, etc.

. . . .

Bornons là nos citations, car l'espace nous manquerait pour les *Echos du cœur* de M. Désiré Cadilhac dont nous devons aussi parler.

Ce jeune poète est né sous le chaud soleil du midi, là-bas auprès des bords de la Méditérranée, sous les ombrages des amandiers et des oliviers, là-bas où la poésie des troubadours eut son berceau. M. Désiré Cadilhac doit être plus jeune que M. Desfontaines, il y a plus d'illusions dans ses rêves, plus de rêves dans ses chants élégiaques. C'est le premier élan du cœur, c'est le prisme du beau matin de la vie, la candeur de l'adolescence, les soupirs d'un premier amour, les plaintes d'une ame peu accoutumée à la souffrance, car la douleur est plutôt pressentie qu'éprouvée; c'est la foi naïve et pure du chrétien de l'Occitanie; c'est le bruit de la source fraiche au pied des platanes et des cyprès. Cette poésie si gracieuse et si douce découle des meilleurs sentimens de l'homme, et on se plait à la recueillir en soi.

Je dois citer parmi les pièces qui m'ont fait le plus de plaisir les élégies suivantes: le Mendiant, à la Mémoire d'une pauvre fille, Soif d'amour, et Marie. Voici quelques stances adressées à une jeune femme, que je ne puis m'empêcher de citer:

Il est de ces instans d'ombre et de solitude
Où l'esprit dans l'extase endort l'inquiétude,

Où la joie est si bonne et l'entretien si doux
Qu'un amour pur s'allume au foyer de notre ame ;
Et ces instants dorés sont les heures, Madame,
Que l'on passe avec vous.

Bel ange, qui pourrait, en ces heures d'ivresse,
Ne pas sentir en lui des élans de tendresse,
Et des chastes soupirs et des pensers pieux ?
Qui pourrait s'attrister quand il vous voit sourire,
Qu'il entend votre voix chanter, comme une lyre,
Des chants harmonieux ?

Oh ! dites, qui pourrait garder votre parole,
Sans tourner vers le bien son errante boussole,
Sans rajeunir sa vie à la loi de son cœur,
Sans déployer sa voile au vent de l'espérance,
Sans assoupir enfin son intime souffrance
Pour rêver au bonheur ?

Il y a du charme dans ces vers. Permettez-moi pourtant à vous aussi, M. Cadilhac, un léger reproche ! vos hymnes sont quelquefois l'écho des hymnes de Lamartine. Vous êtes assez fort pour marcher seul. Gardez-vous donc de l'imitation de ce grand poète, qui s'est détourné de sa voie première et semble aujourd'hui renier son plus beau, son seul titre de gloire. Quand on se sent un peu de courage et de volonté, quand on a comme vous le don de poésie, on doit tracer son sillon loin des sentiers battus.

Les deux volumes dont je viens de parler ont été imprimés en province, et je ne dois pas passer sous silence leur mérite typographique. Les *Ephémères* sortent des presses de M. Desrosiers de Moulins, déjà si avantageusement connu par ses belles publications de *l'ancien Bourbonnais* et de *l'art en province*. Les *Echos du cœur* ont été imprimés à Toulouse chez M. Cadeaux. Ces deux ouvrages ne le cèdent en rien aux plus beaux volumes de poésie qui se publient à Paris.

A. Thévenot.

CHRONIQUE DU THÉATRE DE CAEN.

Mlle. DEJAZET.

Qu'est-ce que la femme ? demandait un grave professeur de philosophie à un de ses élèves. C'est la femme ! répondit le jeune élève, en baissant timidement sa tête blonde et bouclée. Une question à peu près semblable nous fut adressée à propos de Mlle. Dejazet, le lendemain de la représentation *des premières armes de Richelieu*, par une jeune et jolie femme, que des susceptibilités religieuses empêchent d'aller au théâtre.

— Mon Dieu ! Madame, que vous dirai-je ? c'est Mlle. Dejazet ; c'est-à-dire quelque chose d'unique, d'indéfinissable, d'inoui, sans aucuns termes de comparaison dans le passé, dans le présent et peut-être dans l'avenir. C'est une femme au plus doux sourire, aux plus adorables coquetteries. C'est un démon à la voix mordante et incisive, au regard fatalement moqueur et sceptique. C'est parfois, mais rarement, un ange auquel il ne manque plus que des ailes bleues. C'est à la fois tout ce que l'on veut, tout ce que l'on rêve, tout ce que l'on aime ; bonne fille, gamin, duchesse, Jean-Jacques, Louis XV, Richelieu, Grisier, Voltaire et Napoléon !

— Monsieur, ce n'est pas un feuilleton que je vous demande, mais bien le portrait de Mlle. Dejazet.

— Elle est de taille moyenne, bien découplée, toujours jeune, quoiqu'en disent les calomniateurs, l'œil caressant, la narine mince et mobile, avec une petite mine éveillée, futée et presque sauvage qui risque fort d'être jolie. Elle a la cheville menue, vraie jambe de biche et pied d'Espagnole. Voilà son signalement, la police n'en demanderait pas davantage.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas cela que je veux savoir ; toutes les femmes se ressemblent à peu près, il ne faut pour cela qu'un peu de bonne volonté. Dites-moi votre opinion sérieuse sur le talent de l'actrice ?

— C'est ici justement la difficulté ; car l'analyse est impossible. Je vous dirai bien que son esprit est de la plus fine trempe ; elle lance le trait avec un naturel, une grâce et une simplicité inexprimables, elle chante avec un goût exquis, sa voix d'enfant aiguë et perçante vous fait d'abord mal aux nerfs, vous crispe, mai,

bientôt on y trouve un charme inconnu, et elle vous laisse un souvenir qui ne s'effacera plus.

Je vous dirai bien encore que son jeu est tellement plein de franche et folle gaîté, qu'elle ferait rire un candidat à la députation, un membre de l'Académie, un procureur du roi en fonctions, un président de Société savante, et même un monarque constitutionnel, tous gens sombres et funèbres par état, comme vous le savez.

Je vous dirai bien encore qu'elle a une telle science de la scène qu'elle sait commander aux bravos et aux applaudissements, et qu'elle ferait manœuvrer le parterre le moins discipliné avec un sourire, un mot, un regard.

Mais comment vous définir cette nature étrange qui sait trouver de l'esprit dans les mots les moins spirituels, se ployer à tous les rôles, à tous les caractères, à tous les visages, et derrière lesquels cependant on retrouve et on reconnaît sans cesse une femme unique et charmante, Dejazet! comment vous définir cette femme qui sait dire avec une grâce pudique et moqueuse, et faire applaudir par tous des mots qui, dans la bouche d'une autre femme, feraient monter la rougeur au front et le dégoût aux lèvres?

Comment vous définir cette femme pour laquelle le temps semble avoir coupé ses deux ailes, et que l'on retrouve après une longue absence, avec, Dieu me pardonne! quelques années de moins et mille charmes de plus?

Quelques critiques ont dit que le talent de Mlle. Dejazet était essentiellement populaire, moi je le trouve on ne peut plus monarchique. Vous rappelez-vous, Madame, le mot du Ministre de Louis XIV : le peuple rit, il paiera. Si Mlle. Dejazet eût vécu du temps de Mazarin, probablement la Fronde n'eût pas eu lieu. Que ceci serve d'avis aux trônes qui craquent, aux couronnes qui chancellent, et aux rois qui s'en vont!

La meilleure preuve que je puisse vous donner du talent de Mlle. Dejazet, c'est qu'elle a su non seulement faire accepter par le public, mais encore faire applaudir *Voltaire en vacances*, assez mauvais vaudeville, dans lequel l'actrice est forcée d'avoir de l'esprit pour tout le monde.

— En vérité, Monsieur, si vous dites vrai, un saint succomberait à la tentation. J'ai bien envie d'aller moi-même juger cette femme.

— Je vous le conseille, Madame; vous en serez quitte pour un petit sermon de votre confesseur; et, croyez-moi, Mlle. Dejazet vaut bien les sept psaumes de la pénitence.

Nous avons cru devoir rapporter cette conversation, dans la-

quelle nous avions exprimé notre pensée toute entière sur la plus spirituelle actrice de notre France, où l'on a tant d'esprit. L'espace nous manquant, dans notre prochaine livraison, nous passerons en revue toutes les pièces que Mlle. Dejazet aura jouées sur notre théâtre. Si d'un côté nous nous montrions sévères envers les auteurs, d'un autre côté nous n'aurons qu'à exprimer pour l'actrice notre sincère admiration, et notre tâche à son égard se réduira à enregistrer les bravos et les applaudissements de toute notre ville, qui gardera long-temps le souvenir de la belle Jeanneton, du malin Vert-Vert, du jeune Richelieu et de la bonne Frétillon.

Disons, en terminant, que Mlle. Dejazet est bien secondée par la plupart de nos acteurs et le zèle du directeur de notre théâtre. Nous avons surtout des éloges sincères à donner à Mme. Martial et à M. Gamard.

Nous ferons observer à Mme. Théodore qu'elle devient trop guindée et trop maniérée, que le naturel est nécessaire avant tout au théâtre, et qu'un peu de froideur vaut mieux que la sensibilité mal jouée. Quant à Mlle. Céline, elle devrait bien s'abstenir de ses grands airs penchés, et d'une certaine grimace qu'elle prend sans doute pour l'expression de la douleur.

Nous engageons M. Alexandre à modifier une certaine accentuation de sa voix, à laquelle il reste un petit parfum de village, à varier un peu son jeu et l'expression de son visage, qui deviennent tous deux assez monotones, et à s'abstenir enfin, quand il est en scène, de toutes conversations *intimes*, fort intéressantes pour lui sans doute, mais fort peu agréables pour le public. Il nous semble que M. Roguier pourrait bien jouer quelques-uns de ses rôles ; il est pénible de voir dans la même soirée le même acteur quelquefois dans trois rôles semblables.

Nous féliciterons M. Goudard, chef d'orchestre, de la manière intelligente avec laquelle il conduit nos musiciens. Jamais nous n'avions entendu les chœurs chanter avec autant d'ensemble ; nous désirons qu'il soit bien secondé par nos artistes, et cet hiver la bonne musique ne nous fera pas défaut.

E. C.

Nous ferons observer encore une fois à nos lecteurs, que la Revue est ouverte à toutes les idées et à toutes les utopies, et que chaque article n'est que l'expression d'une pensée individuelle.

BULLETIN.

Les ombres et les rayons, par M. Victor Hugo. — Nous avions d'abord la pensée de faire une longue et scrupuleuse analyse de ce nouveau volume de notre grand poète; mais, nous proposant de publier incessamment un travail sur les œuvres complètes de M. Victor Hugo, nous nous contentons aujourd'hui de signaler à nos lecteurs *les ombres et les rayons*, ce beau fleuron que le poète vient d'ajouter à sa glorieuse couronne.

Assurément ces nouvelles poésies peuvent marcher à côté de leurs aînées d'un pas également puissant et superbe. De la plume de M. Hugo il ne peut rien sortir que de grand et de magnifique. Quelques critiques pourront reprocher à l'auteur d'avoir, dans certains morceaux, un peu trop sacrifié au vague et à la rêverie sa belle *forme méridionale et précise*; de s'être, dans plusieurs autres, trop laissé aller à cette causerie mystique, à cette forme indécise dont l'auteur de *Joseph Delorme* a, selon nous, abusé. D'autres pourront encore reprocher au poète ce *moi calme et fier* que l'on retrouve presqu'à chaque strophe; ils lui diront :

Certes, vous êtes un poète saint, un sublime artiste; vous seul peut-être dans notre siècle vous nous prouvez parfois que le génie n'a point quitté notre terre pour s'en retourner aux cieux s'asseoir à la droite de Dieu, son père. Mais pourquoi, ô poète, vous isoler ainsi de la foule? Pourquoi vous tenir ainsi à l'écart sur les sommets de votre montagne, grave et sombre, enveloppé dans votre grande pensée comme dans un manteau? O vous, qui avez tant de foi dans la mission du poète, croyez-vous donc qu'il lui suffit de s'agenouiller devant les splendides harmonies de la création et de chanter son hymne au Sei-

(1) Cet ouvrage se trouve à la librairie de M. Léonce Haulard, pont St.-Pierre, n°. 7.

gneur? N'y a-t-il plus rien à faire ici-bas? L'homme est-il parfait ou bien le mal est-il sans remède? Descendez, descendez vers nous, ô poète; plus que jamais l'humanité a besoin d'une larme pieuse qui la console, et d'une lèvre puissante qui la venge! Non, la corde d'airain de votre lyre n'est point brisée; qu'attendez-vous donc?

Dans une courte préface, qui précède *les ombres et les rayons*, et où nous eussions désiré trouver une réponse directe et vigoureuse à une certaine préface que M. de Lamartine laissa sans doute s'échapper de sa plume dans un jour d'enivrement politique, nous avons remarqué ces quelques mots que nous signalons aux méditations des ennemis de la poésie :

« Il n'y a aucune incompatibilité entre l'exacte et le poétique. Le
« nombre est dans l'art comme dans la science. L'algèbre est dans
« l'astronomie et l'astronomie touche à la poésie; l'algèbre est dans
« la musique et la musique touche à la poésie.
« L'esprit de l'homme a trois clefs qui ouvrent tout : le chiffre, la
« lettre, la note.
« Savoir, penser, rêver; tout est là! »

Voici les noms des morceaux que nous avons principalement admirés: *Le 7 août 1829 Regard jeté dans une mansarde;* dans cette pièce, que nous regardons comme un chef-d'œuvre, il y a quelques vers que, malgré tout notre amour pour la liberté poétique, nous ne pouvons approuver, soit comme forme, soit comme idée :

— La curiosité qu'a l'esprit de la Vierge
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard.

Et plus loin :

— Voltaire alors régnait, ce singe de génie
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

Tout autant que M. Hugo, nous sommes effrayés devant le génie sceptique et fatal de Voltaire. Notre génération croyante et spiritualiste ne peut plus le comprendre; l'avenir seul a le droit de le juger.

Les autres pièces sont également admirables : *Matelots! matelots! Ce qui se passait aux Feuillantines vers* 1813; *Au statuaire David; Souvenirs d'Olympio; Mille chemins, un seul but;* et la dernière pièce intitulée *Sagesse*, une des plus belles inspirations du poète.

E. C.

— Nous avons annoncé dans notre premier numéro un travail sur les *Sociétés savantes du Calvados*, que l'abondance des matières nous

a contraint de renvoyer à la prochaine livraison ; en attendant cet article qui doit traiter sommairement de tout ce qui regarde chacun des corps scientifiques de notre pays, et faire par conséquent l'histoire littéraire de la province depuis le milieu du XVIIe. siècle, nous croyons devoir constater l'ardeur avec laquelle ces Sociétés cherchent à soutenir une réputation acquise depuis long-temps et qu'elles s'efforcent de conserver par des études suivies et consciencieuses.

—*L'académie royale des arts, sciences et belles-lettres de Caen* va, d'ici à quelques jours, publier un sixième volume pour faire suite à ses mémoires, dont le tome cinquième principalement a été si justement apprécié par les littérateurs et les hommes qui s'occupent d'histoire locale.

— *La Société d'agriculture et de commerce* qui, grâce surtout au zèle de son infatigable secrétaire, M. P. A. Lair, vient d'obtenir de si beaux résultats par la récente institution des courses de la ville de Caen, va faire une nouvelle publication et vient d'établir plusieurs concours qui seront dirigés ainsi qu'il suit :

31 *Mai*.—Dimanche. Concours de taureaux, 200 fr. divisés en deux catégories, savoir : les taureaux de 12 à 15 mois, premier prix, 60 fr., second prix, 40 fr.—Les taureaux de 2 à 3 ans, premier prix, 60 fr., second prix, 40 fr.

31 *Mai*.—Concours de vaches laitières, 300 fr., savoir : 1°. les vaches de 3 à 5 ans, premier prix, 70 fr., second prix, 60 fr., troisième prix, 40 fr. ; 2°. les vaches de 5 ans et au-dessus, premier prix, 60 fr., second prix, 40 fr., troisième prix, 30 fr.

28 *Juin* —Concours de poulains castrés, 2,000 fr., vingt primes.

Août.- Prix pour les courses de chevaux, conjointement avec la Société des courses.

Septembre.—Médailles d'honneur décernées par la Société aux cultivateurs qui auront tiré le parti le plus avantageux de leur exploitation rurale. —Mentions honorables et récompense à ceux qui introduiront l'usage des chariots dans leur faisance-valoir. — Concours de labourage, 200 fr.—Prix pour les domestiques et les servantes de ferme, 200 fr. Ces concours auront lieu cette année, le même jour, dans le canton d'Evrecy.

Septembre - Exposition de fruits, de légumes, de fleurs et d'instruments aratoires, dirigée par la Société d'horticulture de Caen, qui forme une section de la Société d'agriculture.

Octobre —Prix pour les faucheurs qui auront fait usage de la sape.

Décembre.—Prix pour des observations sur l'éducation, le perfectionnement et la conservation des animaux domestiques.

— *La Société Linnéenne* a publié au commencement de l'année un livre fort remarquable.

Et la Société des antiquaires enfin, qui a fait paraître, il y a deux jours, un in-4°. plein d'érudition et de recherches, doit, dans sa séance du mois de juillet 1840, décerner une médaille d'or de la valeur de 300 fr à l'auteur du meilleur mémoire sur l'état de la philosophie en Normandie, au XIe. et XIIe. siècles. Elle a proposé également une médaille de 300 fr. pour le meilleur mémoire sur le sujet suivant :

Quel fut l'état de la féodalité sous la domination des ducs de Normandie? Quelle fut son influence sur l'organisation féodale dans le reste de l'Europe?

Il est facile de voir par cet aperçu que les Sociétés savantes de Caen sont pleines d'activité et de bon vouloir, et qu'elles sont toujours capables de rendre, comme par le passé, d'importants services à la science.

— Voici le résultat du concours du 31-mai : TAUREAUX D'UN AN A 15 MOIS: 1er. prix, M. [illegible] de Benneville ; — 2e. prix, M. *Durocher*, de Robehomme [illegible] honorable, M. *Desbleds*, de St.-Manvieux.

TAUREAUX DE 2 A 3 [illegible] [illegible], M. *Lebastard fils*, de Carpiquet ; — 2e. prix, M. *[illegible]* [illegible] Villons ; — mention honorable, M. *Delaunay*, de Cresserons.

GENISSES D'UN AN. — 2e. prix, M. *Lebastard fils*, de Carpiquet.

Le petit nombre de genisses qui ont été présentées au concours n'a pas permis au jury de délivrer les 1er. et 3e. prix.

VACHES DE 3 A 4 ANS. — 1er. prix, M. *Lebaudy*, du Mesnil-Frementel ; 2e. prix, M. *Desbleds*, de St.-Manvieux ; — 3e. prix, M. *Delamarre*, de Neuilly-le-Malherbe.

VACHES DE 5 ANS ET AU-DESSUS. — 1er. prix, M. *Lebastard père*, de Carpiquet : — 2e. prix, *idem* ; — 3e. prix, *Lecoq*, de Cambe ; — mentions honorables, M. *Lavarde*, de Tailleville, et M. *Desbleds*, de St.-Manvieux.

m.

Une scène de la vie au XIXe. siècle, par M. A. RAMUS, chez M. Pagny, imprimeur, rue Froide.

— M. Ramus a pris pour épigraphe de son livre cette phrase de M. A. Charma, professeur de philosophie de l'académie de Caen :

« Que le poète, avant de commencer sa course, se dise à lui-même :
« Voici le préjugé qu'il faut combattre, le vice qu'il faut flétrir, la
« croyance qu'il faut répandre, la vertu qu'il faut faire aimer. »

Cet ouvrage n'est pas une de ces productions d'une imagination ardente, qui se plaît à orner des plus belles couleurs de la poésie un

vain fantôme enfanté dans un rêve. C'est au contraire une de ces scènes qui ont leur réalité dans le monde, et les personnages sont de ceux que l'on peut y rencontrer tous les jours. Une intention morale a guidé l'auteur, et son but est à la fois noble et grand. Ardent admirateur d'une doctrine philosophique, qui a trouvé dans notre académie un aussi digne interprète, le poète s'est demandé avec lui *le préjugé qu'il fallait combattre, le vice qu'il fallait flétrir.*

Combien de jeunes gens que des dispositions heureuses poussent de bonne heure dans la route périlleuse, où la gloire doit être payée du repos de la vie entière, se trouvent ainsi livrés à tous les égarements de l'inexpérience. Remplis de l'idée qui les domine, ils aperçoivent le monde tel qu'il est avant d'avoir acquis des forces suffisantes pour en supporter les misères; le désespoir est leur partage et la tombe leur refuge!

La croyance qu'il fallait répandre, un mot la résume : le devoir! C'est vers ce noble but que s'est tourné M. Ramus dans quelques scènes dramatiques, où nous avons admiré de beaux vers et de généreuses pensées.

J. M.

Concerts.—Trois concerts ont été donnés dans notre ville pendant le mois de mai : l'un par la Société philharmonique, l'autre par M. *Schlecht*, professeur de violoncelle, et le dernier par M. *Arthur Espinasse*, premier prix de chant du conservatoire, et artiste de l'Académie royale de musique.

Nous ne parlerons pas du premier concert; car nous ignorons jusqu'à quel point la presse a le droit de s'immiscer dans une réunion particulière, que nous pourrions presque appeler une réunion de famille.

Dans son concert, M. *Schlecht* s'est fait entendre plusieurs fois. L'habile violoncelliste a su retrouver avec bonheur le tendre charme, la douce pureté de jeu, qui avaient bien des fois excité l'admiration de tous. M. *A. Scard*, professeur de Piano, a chanté avec goût deux jolies romances, dont nous avons oublié le nom; M. *Barrière* a exécuté un morceau sur le haut-bois; puis M. *A. Espinasse* a terminé la soirée par le grand air de la Juive, dont nous allons parler plus loin.

Dans le concert de M. Espinasse, M. *Larsonneur*, jeune planiste, a joué d'une manière remarquable une charmante mélodie de Konski; en commençant il était légèrement ému; mais peu à peu l'inspiration a fait disparaître toute crainte; ses doigts se sont assurés, les touches ont chanté, et il a mérité les applaudissements qui se sont élevés de

tous côtés. Ce que nous avons surtout remarqué dans le jeu de M. Larsonneur, c'est une légèreté de touche mêlée à une vigueur que l'on rencontre fort rarement. Il a exécuté ensuite des variations composées par lui-même, qui nous ont révélé dans lui un talent de composition que jusqu'alors nous avions ignoré. Nous lui faisons une légère critique : c'est de trop viser aux grands effets.

M. *A. Villain*, notre collaborateur, s'est fait entendre ensuite sur le violon, dans un admirable morceau de Bériot. Depuis long-temps le public avait su apprécier tout le talent de M. Villain; mais jamais son jeu n'avait été si large, si accentué, si plein de cœur et d'idéales mélodies; le jeune violoniste est un artiste d'un trop beau talent pour ne pas comprendre que les bravos de tous doivent être un grave enseignement pour son avenir.

Il nous reste à parler de M. *A. Espinasse*, qui a eu le malheur, dans ce dernier concert, d'être fort enrhumé; malheur, hélas! si fréquent parmi les ténors. Cependant il a été facile de juger son magnifique talent en l'entendant chanter d'une manière admirable le beau duo de *Guillaume-Tell*, cette grande œuvre du grand maître. Dans le morceau du tombeau de *Guido et Ginevra*, les efforts que le chanteur avait déjà faits avaient altéré davantage sa voix; il a su malgré cela retrouver des accents pleins de larmes et d'un effet saisissant; sa voix a eu par fois une ampleur de sons d'une bien grande puissance.

Mais dans le concert de M. Schlecht, M. Espinasse était dans toute la beauté et la fraîcheur de sa voix, aussi a-t-il chanté le grand morceau de la Juive avec une telle verve, une telle émotion dramatique, une voix si profondément accentuée que nous avons vu chacun frémir autour de nous, et qu'une triple salve d'applaudissements est venue accueillir le jeune ténor. Le talent musical de M. Espinasse est avant tout dramatique, aussi est-il peu compris par les amateurs de petite taille, de petits moyens et de petite musique. Si l'on nous demande notre opinion personnelle, nous répondrons que Duprez, lui seul, nous avait fait éprouver une pareille impression.

E. C.

— La prochaine livraison de la Revue publiera deux pièces inédites de M. *Georges de Guérin*, jeune poète mort l'année dernière, et auquel M. *Georges Sand* a consacré un si remarquable article dans le numéro du 15 mai de la Revue *des Deux-Mondes*.

— M. Léonce Haulard, libraire, pont St.-Pierre, 7, vient de mettre en vente les belles éditions de différents ouvrages, que nous nous empressons d'annoncer à nos lecteurs.

1°. *La Bibliothèque Choisie*, publiée par H. L. Dellage, libraire éditeur, place de la Bourse, 13. Format grand in-18, sur papier

Jésus-vélin, avec une belle gravure sur acier, par volume; contenant entr'autres ouvrages, les mémoires du duc de saint Simon, les souvenirs de la marquise de Créquy, les poésies de J. Reboul de Nimes, sous les tilleuls, par Alphonse Karr..., etc., etc.

2°. *Le Musée pour rire*, publication de Aubert, galerie Véro-Dodat. Le troisième volume qui paraît en ce moment, se composera comme les précédents de 50 caricatures et 50 articles. Prix de la livraison : 20 centimes.

3°. *Les aventures de Télémaque*, suivies des aventures d'Aristonoüs, précédées d'un essai sur la vie et les ouvrages de Fénélon par M. Jules Janin, édition illustrée par nos premiers artistes, et publiée par Ernest Bourdin, rue de Seine, 51.

4°. Les Œuvres complètes de M. *Eugène Scribe*; nouvelle édition, ornée de cent quatre-vingt jolies vignettes en taille-douce, d'après les dessins de MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, etc., etc..., et publiée par M. Furne, libraire-éditeur, rue St.-André-des-Arts, n°. 55; prix de chaque livraison : 30 centimes.

— La Société Académique, Agricole, industrielle et d'instruction de l'arrondissement de Falaise avait mis au concours le sujet suivant :

Indiquer les changements qu'il convient d'introduire dans l'enseignement secondaire, pour que cet enseignement puisse répondre aux besoins de la Société, et satisfaire à ce qu'exige l'état actuel des sciences, des arts et de l'industrie.

Dans sa séance du 27 de ce mois, la Commission d'examen a décerné le prix, qui consiste en une médaille d'or, à M. Julien Travers, professeur suppléant de littérature française à la Faculté des lettres de Caen.

Modes de femmes. — Nous avons remarqué il y a quelques jours au Cours-la-Reine une délicieuse toilette dont nous ne pouvons nous dispenser de donner la description; elle était admirablement portée par une jeune et charmante femme, que plus d'un admire et que plus d'une envie. C'était une capote de gros de Naples lilas, ornée d'une couronne de lilas blanc; une robe de mousseline de laine blanche avec un volant en biais et garni d'un passe-poil de gros de Naples blanc, rabattant sur la garniture et formant un petit ourlet; manches longues, larges, en biais; fronces dans le haut et dans le bas, montées sur un petit poignet; les devans du corsage froncés sur l'épaule et croisés. Une longue et large ceinture de ruban de taffetas lilas formait une rosette sur le côté gauche, où se terminaient les plis du corsage, et dont les bouts retombaient très-bas, ornés d'une frange en cordonnet lilas. L'écharpe était de taffetas noir glacé de lilas, et la frange qui la terminait était de cordonnet noir et lilas.

Les chapeaux sont en gros de Naples bleus, blancs et roses, ayant les ornements en étoffe pareille, les brides seules en rubans de satin et des fleurs sous la passe. Ces chapeaux sont très-longs sur les joues, très-petits de forme, et se portent très en arrière. Il y a aussi des chapeaux de paille cousue, de la même forme que ces chapeaux; ils sont ornés de diadêmes en feuillage ou en violettes, et de rubans de satin de la couleur des fleurs. On ne portera pas de velours cette année sur les chapeaux de paille; ce sera du satin.

Le cachemire est maintenant indispensable à toute femme de bon goût. Pour cet été, les châles en guipure sont appelés à faire le pendant du cachemire. Rien n'est plus léger, plus riche, et cette mode a l'avantage de ne pouvoir tomber dans le vulgaire.

Nous engageons les dames à faire l'acquisition du *Corset sans goussets*; avant une année toutes les femmes ne pourront se passer de ce corset qui soulage et embellit la taille et maintient sans aucune fatigue celle des personnes qui ont la poitrine délicate.

Modes d'hommes. — Les draps de couleurs foncées sont le plus en vogue pour habits et redingotes; le noir est le plus recherché. La redingote se porte droite, boutonnant haut, jupe courte et ample, manche serrée au poignet, collet bas et à cran. L'habit est évasé devant au bas des revers, basques larges et carrées, revers un peu bombés et amples, collet bas.

Les pantalons sont ou droits ou à blouse, toujours larges et arrondissant sur la botte. Le gilet de piqué blanc à châle est de fort bon goût.

Les chapeaux sont définitivement à ballon évidé, bords larges, sans cambrure. Il paraît que le castor gris à long poil aura les honneurs de l'été.

Marie de S.

— Nous engageons nos lecteurs à faire l'utile acquisition de l'indicateur des poids et mesures métriques par M. Martin-Victor Paquet, de Tour (Calvados). Cet ouvrage se trouve chez M. Lair, conseiller de préfecture, pont St.-Jacques, aux bureaux du Pilote et du Haro, et chez tous les libraires du département. Le produit de la vente sera versé entre les mains de M. Lair, secrétaire de la Société d'Agriculture de Caen, et destiné à augmenter les prix que cette Société distribue chaque année aux bons serviteurs.

— M. A. Thévenot, notre collaborateur et auteur des *Méridionales* doit publier en 4 livraisons des chants dithyrambiques sur l'inaugur tion des cendres de Napoléon. Le prix de la souscription pour l 4 livraisons est de 1 fr. On souscrit au bureau de la Revue du Calvad.

E. Camus, *Directeur.*

ANGE, OU DÉMON?

I.

Pour remplir les devoirs que lui imposait son titre d'avocat et se tenir au courant des progrès de la jurisprudence, Eugène Rogelin, à demi couché dans un moelleux fauteuil, lisait consciencieusement dans la Gazette des Tribunaux le compte-rendu des débats de la police correctionnelle. Bien que cette grave lecture fût suffisante pour absorber l'attention tout entière du frivole Eugène, pourtant depuis quelques minutes ses pensées avaient pris un autre cours et, chose étonnante, il faisait presque des réflexions. — Issu d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie Flamande, possesseur d'une fortune opulente, renommé pour être un des plus beaux cavaliers du monde parisien, il avait goûté depuis longtemps tous les succès qu'il pouvait attendre sans fatuité des avantages dont l'avait doué la nature. D'abord étudiant en droit, il fut la passion de ce que tout le quartier latin renfermait de Julie, de Paméla, de Ninette et de Fifine. Après avoir passé un très-médiocre examen sur une thèse fort peu difficile, Eugène Rogelin, avocat du bareau de Paris, disant adieu aux beautés sentimentales de la rue de La Harpe et des jardins du Luxembourg, mis avec un délicieux bon goût, fit son entrée dans cette société, dite comme il faut, que jusqu'alors il avait considérée avec le regard philosophiquement dédaigneux de l'étudiant, être niveleur et ennemi des priviléges. Mais ses premiers pas dans cette vie nouvelle apprirent à Eugène qu'il lui fallait recommencer son éducation : autres femmes, mêmes cœurs, il est vrai, mais autres amours, ou du

moins différentes dans l'expression. Moins vertueuses peut-être, mais à coup sûr plus prudes. plus maniérées que les *bonnes filles* de l'école de droit, les femmes avec lesquelles Eugène commençait à se trouver en rapport exigeaient d'autres soins, d'autres hommages. Habitué à combattre en rase campagne, à enlever les cœurs, comme il le disait lui-même, à la baïonnette, il n'avait qu'une faible idée de cette stratégie diplomatique, de ce système de ruse et d'attente dont il faut user avec les femmes du monde. Encore quelques démarches trop brusques, quelques regards trop francs, et Eugène était à jamais ruiné dans l'esprit de ces dames, lorsque plusieurs d'entr'elles, à vertu qui faisait chuchotter sous l'éventail, se dirent : c'est un ours, mais il est charmant. — Elles se chargèrent donc de l'apprivoiser, elles prirent soin de l'initier à ces secrets dont à peine il se doutait. Et une fois qu'il les connut, notre Don Juan s'en servit avec tant de bonheur qu'il augmenta, avec une rapidité effrayante pour les maris, la liste de ses victimes.

Eugène atteignit vingt-cinq ans, sa famille songea à le marier; pour lui, l'hymen avait été jusqu'à présent la plus bouffonne de toutes les choses sérieuses, et lorsqu'on agita devant lui la question de son mariage, il répondit avec une grande candeur que cela lui était aussi indifférent que possible. On prit ces mots pour un consentement, et sa mère le conduisit au couvent des Célestines, afin qu'il eût une entrevue avec sa cousine Augusta qui y était élevée depuis que la mort lui avait ravi sa famille. Pendant la route, Mme. Rogelin eut grand soin de vanter à son fils les grâces naïves et la fortune considérable de sa cousine, ses talents comme musicienne et le château seigneurial qu'elle possédait près d'Argenteuil, etc. Par malheur, Eugène était amoureux fou d'une blonde anglaise avec laquelle il avait walsé la semaine précédente au bal de Lady ***, et le portrait de la vaporeuse fille d'Albion dans le cœur

et dans les yeux, une femme blonde lui semblait seule digne de faire partie de la plus belle moitié du genre humain. Aussi ayant eu une assez courte conversation avec sa cousine qu'avait accompagnée au parloir une jeune personne qui paraissait être son intime amie, il prit congé de ces demoiselles et, tout en accordant à sa mère qu'Augusta avait une main dont les doigts légers et arrondis eussent fait le désespoir du plus habile sculpteur, des cheveux noirs d'une finesse qui ne le cédait qu'à leur éclat, des yeux où respirait une vivacité charmante, un sourire plein d'esprit et de bonté; enfin, qu'Augusta était une adorable brune; il lui déclara avec fermeté qu'il ne pouvait souffrir aucune femme brune, Augusta pas plus qu'une autre et qu'il était décidé à ne l'épouser jamais.

Vaines furent les remontrances de sa mère et grande sa douleur, car ce mariage avait été le rêve de sa vie; elle avait promis à son frère d'unir leurs deux enfants, et déjà elle avait cru lire dans le cœur d'Augusta un naissant amour pour son cousin. Convaincue trop facilement que la résolution de son fils était inébranlable, elle consentit peu de jours après au mariage d'Augusta avec M. Hector Chambey, conseiller à la Cour royale de Paris, et Augusta, devenue Mme. Chambey, n'en garda pas moins une tendre amitié pour Eugène, prête à se sacrifier pour le bonheur de celui qui l'avait dédaignée.

Cependant, celui-ci n'oubliait pas sa visite au couvent des Célestines; touché du chagrin de sa mère, il songea que tôt ou tard il lui faudrait se marier et il se souvint de cette jeune fille qu'il avait rencontrée avec sa cousine, le jour de son entrevue. Celle-là devait réaliser le type de beauté tel qu'il le concevait alors: Adèle de Verrières était une blonde aux formes frêles, au sourire noble et gracieux, aux yeux bleus humides d'une douce langueur, à la peau d'une blancheur éblouissante dont les teintes les plus vives rappelaient à peine les nuances délicates d'une rose de

Bengale, éclose l'hiver sous les neiges. Quant aux qualités du cœur de celle qu'il désirait prendre pour compagne, Eugène ne se donna pas la peine de les apprécier ; quelques visites faites au couvent, avec l'agrément de la famille d'Adèle, le convainquirent que l'éducation toute mystique qu'elle avait reçue chez les Célestines ne l'avait rendue ni sotte, ni méchante ; c'était tout ce qu'il avait besoin de savoir, ce fut tout ce qu'il connut d'elle pendant long-temps. Long-temps il ignora son ame naïve et pure comme un sourire de la Vierge, sa sensibilité exquise et tous les trésors d'amour chaste et vrai qu'il était facile d'inspirer à ce cœur qui n'avait encore eu que deux pensées : sa mère et Dieu! — Les deux familles se convenant sous le rapport de la position sociale, de la fortune, aucun obstacle ne fut apporté à ce mariage et Eugène Rogelin épousa Adèle de Verrières. Sur les recommandations de sa nouvelle famille, gens bien en cour, il fut fait noble et prit le titre de vicomte de Verrières, d'une terre considérable que sa femme lui avait apportée en dot.

Les fêtes qui suivent toujours un mariage, la beauté d'Adèle, sans doute aussi la crainte de l'affliger et de s'attirer les critiques du monde rendirent Eugène asssidu près de sa femme durant quelques mois. Puis il crut s'apercevoir qu'un tête-à-tête continuel entre époux devenait bien vite monotone et ennuyeux ; d'ailleurs Adèle, habituée à une vie paisible, n'aimait pas probablement le monde, l'éclat de ses joies, et il eût été cruel de l'y conduire davantage contre ses goûts. Ayant fait ce beau raisonnement ou tout autre de la même force, il se remit à courir les bals et les soirées, et, il faut le dire, il recommença le cours de ses conquêtes, sans cesser, bien entendu, de combler Adèle de ces égards, de ces attentions qu'un homme de bonne compagnie doit à sa femme, alors surtout qu'il la trompe ; Figaro l'a dit : ces messieurs prodiguent toujours le superflu quand ils ôtent le nécessaire.

Bientôt la malignité ne s'entretint plus que des galants exploits du vicomte de fraîche date, et sans vouloir l'excuser, nous devons dire qu'il n'était pas aussi coupable qu'on cherchait à le faire croire. C'était à qui aurait à raconter quelque scandaleuse histoire, quelque duel effrayant dont il était le héros; on l'accusait de toutes les brouilles survenues dans les ménages, c'était lui qui était la cause de tous les procès en séparation qui égayaient le barreau de Paris; on paraissait plaindre beaucoup la vicomtesse, c'était un homme affreux qu'on eût dû renfermer dans l'intérêt de la morale publique. Mais entrait-il dans un salon, les hommes l'examinaient avec une sorte de jalousie admiratrice, les femmes étaient flattées qu'il vînt grossir le groupe au milieu duquel elles trônaient, et l'élégance sans apprêt de ses manières, l'amabilité sans fadeur de son langage, justifiaient bientôt ses liaisons aux yeux des jeunes gens; quant aux dames, ses crimes étaient de ceux qu'elles pardonnent le plus facilement à un joli garçon qui n'est ni fât ni indiscret.

Le plus éclatant de tous ses succès, celui de tous qui fit le plus de scandale dans les salons de la noblesse et de la diplomatie, fut la conquête de la baronne de Laweden. Luidgina était une Italienne aux passions ardentes comme le soleil de son pays; à vingt ans sa famille lui avait fait épouser le vieux baron de Laweden, allemand froid et pédantesque, dont tous les sentiments n'étaient qu'un égoïsme mal déguisé. Chargé par le Gouvernement autrichien d'une mission importante à Paris, il présenta sa femme dans plusieurs salons dont elle ne tarda pas à devenir la reine. Au milieu de ses adorateurs, elle distingua Eugène et bientôt leur amour mutuel ne fût un secret que pour ces bonnes ames, trop rares, qui veulent absolument ignorer tout. Leur liaison dura peu; le mari d'Adèle fut étonné d'abord, puis effrayé de cet amour passionné de l'Italienne que les coquettes parisiennes ne

lui avaient jamais permis d'entrevoir ; Luidgina n'avait été pour lui, comme les autres, qu'un caprice ; il crut que plus sa fin serait prochaine et moins il aurait à s'en repentir, et il se hâta de rompre cette chaîne presqu'aussitôt qu'il l'eut acceptée.

En voyant faiblir l'amour de son amant, Luidgina eut un moment de délire, la vengeance lui apparut belle et souriante ; l'Italienne joua long-temps avec un petit poignard qui avait appartenu à François Sforza et dont le manche était l'œuvre de Benvenuto Cellini ; elle chercha dans un livre, qui avait fait partie de la bibliothèque d'Alphonse d'Est de Ferrare, la recette d'un poison des Borgia. Pendant cette exécrable recherche pas une larme ne coula de ses yeux, et cependant son cœur se brisait, son sang montait avec rapidité vers le cerveau qui lui battait les parois du crâne avec une sorte de tintillement horrible et un odieux sourire contractait ses lèvres desséchées. Cette fièvre cessa, un éclair de satisfaction brilla dans ses yeux et repoussant avec dédain le fer et le livre empoisonneur : — Enfant, se dit-elle, j'ai bien mieux que cela !

Eugène s'était attendu au désespoir violent de Luidgina, à des cris, à des sanglots, à des reproches mêlés de prières et de menaces. Mais, à son grand étonnement, aucune des phrases, comme des poses qu'il avait préparées pour cette rupture ne put lui servir, tout parut se passer selon les règles ordinaires. Il manqua à un rendez-vous qu'il avait sollicité, sans donner à cette absence de motifs sérieux ; il ne prit pas garde au dépit boudeur qu'on lui manifesta et Luidgina dut comprendre que tout était à jamais fini entre elle et lui. Pendant quelques jours elle s'abstint de reparaître dans le monde, puis elle revint aimable pour tous, accordant à chacun un mot, un regard, ne refusant aucun danseur, son succès fut complet ; et au milieu de son triomphe, ses yeux rencontrèrent

ceux d'Eugène et elle sut trouver pour lui un sourire de bonne amitié qui le mit hors de lui-même. — Pardieu, se dit-il tout bouleversé, la vieille réputation des Italiennes est chose bien mensongère, jamais femmes ne furent moins vindicatives..... Et moi qui n'osais aborder Luidgina, qui rêvais déjà les *bravi*, ou la coupe funeste avec le cercueil obligé et les moines psalmodiant le *libera*..... Allons donc... c'est de l'humeur la plus pacifique qu'elles vous quittent un amant, et avec un sang froid !.. Ah mais! sans plaisanter, qui ferait honneur à une Française... appartint-elle à l'Académie royale de musique ! — La baronne avait-elle donc renoncé à la vengeance, ce huitième péché capital des femmes du midi ? Eugène le croyait ; mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il est vraisemblable qu'il se faisait illusion.

Si l'on a eu la patience de lire ce long préambule, on se souvient que nous avons laissé Rogelin pensif, contrairement à ses habitudes ; c'est qu'en ce moment toute cette vie passée revenait à sa mémoire : ces nombreuses intrigues dans lesquelles le goût du plaisir l'avait entraîné et qui n'étaient plus pour lui qu'une affaire d'amour propre l'obsédaient ; ces liaisons d'une semaine, ces grandes passions qui ne dépassaient jamais trois mois allaient devenir pour lui fatigue et ennui ; il le comprenait et quoiqu'il en eût le vif désir, il n'avait pas le courage de rompre ces liens : la vie ordinaire lui faisait peur. Mécontent de ses jours écoulés, incertain de ceux que lui réservait l'avenir, il laissa tomber la Gazette des tribunaux, dont la lecture l'avait amené, par une transition dont il ne songea pas à se rendre compte, à cette longue série de souvenirs. Il repoussa ensuite du pied la feuille judiciaire, vaste répertoire d'adroites filouteries et de crimes ourdis avec une hideuse habileté, véritable manuel du crime que les voleurs et les assassins doivent consulter avec le plus grand fruit, et

se levant : — Oui, dit-il, j'y suis résolu, cette existence me pèse, il faut changer de conduite, celle que je mène n'est pas digne de moi ; à vingt-sept ans, je devrais être utile, cette révolution de juillet en m'enlevant les espérances, les avantages que me donnait ce titre de vicomte, dont le beau-père m'avait affublé, m'impose le devoir de chercher ailleurs la considération ; et la plus belle partie de ma jeunesse, de mon énergie s'est usée à jouer le principal rôle dans une comédie galante qui n'est plus de notre époque, qui est une anomalie dans nos mœurs.

« Voyons, un peu de courage ; le foyer domestique, le lit congugal, la fidélité exigée par l'art. 212, les petits citoyens dont on croit, que dis-je ? dont est certain d'être... tout cela n'est peut-être pas si stupide que bien des choses auxquelles je me suis habitué. Eh bien ! je m'habituerai de même à ma femme, nous irons ensemble aux spectacles, aux concerts, nous passerons trois mois à la campagne. Qui sait si cela ne me sera pas moins pénible que je ne me l'imagine ? Ma femme est charmante, tout le monde le dit du moins, et M. Georges de Buntel, le bel officier de dragons, en faisait encore l'éloge l'autre jour au petit bal de Mme. Fernemont. L'admiration de ce Monsieur serait même indiscrète, si je n'étais à peu près certain qu'il est mon successeur près de mon Italienne métamorphosée en baronne allemande. Grand innocent ! qui s'enivre peut-être de mots empruntés au vocabulaire de Dona Lucrezia, et qui, à l'heure de la rupture, trouvera sa farouche Vénitienne oublieuse comme une lingère de la rue St.-Denis. Ah ! j'en ris d'avance ! »

Cette hilarité dura peu, et Eugène, dont la tête passait facilement de la gaîté à la tristesse, retomba sombre sur son fauteuil : — Je ris des autres, et si on allait rire de moi ? de moi qui vais devenir un mari modèle, une Pénélope masculine, avec des moustaches et des éperons. Car, j'ai une maudite idée que je serai plus bête que tous

les autres, plus ridicule encore que.... Chambey, par exemple, qui se croit obligé de passer une soirée sur trois en tête-à-tête avec sa femme. Vertueux magistrat ! il a une bonne figure ! Et si Augusta n'était pas la plus vertueuse des femmes après ma femme, le cher cousin..... Mais, c'est bien de lui qu'il s'agit, c'est de moi-même qu'il faut m'occuper et d'Adèle qui désormais sera ma seule passion..... Ah bast ! il faut avant tout que je termine avec Mme. Mucillet, délicieuse créature, pleine de grâce et de noblesse, quoiqu'elle ait épousé un banquier. Voilà trop long-temps que je brûle pour elle un encens dédaigné; me retirer maintenant, ce serait une défaite et pour abandonner la carrière, il me faut une victoire éclatante, je l'aurai ! Hier encore, à ce bal, comme elle s'oubliait dans mes bras, docile aux lois voluptueuses de la walse, avec quelle émotion, elle s'éloignait un peu lorsque mon haleine caressait ses épaules embaumées ! ou que le tourbillon rapide m'enhardissant, mes lèvres baisaient ses cheveux ! Ah ! Mme. Mucillet d'abord, ensuite ma conversion complète, ma femme, ma femme ! ce mot-là m'écorche la bouche.

En ce moment, le bruit d'une sonnette et ces mots répétés dans l'antichambre : Mariette, Madame a sonné, tirèrent le vicomte de sa vagabonde rêverie. En homme qui vient de prendre une résolution soudaine et désespérée, il se dépouilla de sa robe de chambre, passa un habit qui devançait la mode d'au moins quinze jours, lissa sa belle barbe noire et avec une voix aussi sourde et un sourire aussi mélancolique que s'il eût débité le monologue d'Antony, il dit : Allons souhaiter le bonjour à Mme. la vicomtesse, A MA FEMME.

II.

Eugène se dirigea vers un boudoir d'où partait le coup

de sonnette et où deux jeunes femmes causaient avec abandon ; l'une était la vicomtesse, l'autre Mme. Chambey. Eugène entra sans frapper. En entendant ouvrir la porte, la vicomtesse qui se disposait à appeler de nouveau dit d'une voix assez mécontente : — Vous vous êtes bien fait attendre, Mademoiselle, dites à François qu'il attèle.

— Est-ce que vous sortez, Adèle ?

Cette question fit tourner la tête à celle-ci qui, en voyant qu'elle avait pris son mari pour sa femme de chambre, ne put dissimuler un sourire de contentement.

—Je vais au bois profiter un peu de ce soleil, si rare dans les jours brumeux de novembre ; d'ici à six mois nous ne l'aimerons plus que de souvenir, et je veux que mes souvenirs soient bien récents. Aussi, avons-nous formé hier soir la partie avec la baronne et M. de Buntel, d'aller fouler un peu les feuilles desséchées et nous égarer au fond du bois de Boulogne.

— De ce beau temps-là, vous aurez de la peine... Ma belle cousine est-elle de cette partie ? ajouta-t-il, en s'adressant à Mme. Chambey qu'il trouvait charmante comme toutes les brunes depuis qu'il adorait Mme. Mucillet, dont les cheveux étaient couleur de jais.

— Sans doute, répondit Augusta, je suis venue ce matin voir cette bonne Adèle qui me néglige bien un peu, elle allait sortir, m'a proposé de l'accompagner et j'ai saisi cette occasion de rester avec elle.

— Vous connaissez la baronne ?

— Fort peu, je l'ai rencontrée quelquefois dans le monde et j'ai assisté à deux de ses soirées ; elle en fait les honneurs avec une originalité piquante et une vivacité toute méridionale. Mais, je ne vous y ai pas vu, mon cousin ; on m'avait pourtant assuré qu'admirateur de l'Italienne, vous vous faisiez remarquer parmi les plus assidus.

— Mon Dieu... ma cousine... oui, j'y suis allé assez souvent... je m'y ennuyais... je n'y suis pas retourné depuis six mois.

— Elle est fort aimable, la baronne : sa conversation empreinte d'une poésie, ses moindres paroles pleines d'images, d'un feu !...

— Vous croyez, ma cousine... je ne me suis pas aperçu ; cette poésie à la Corinne me semblait exagérée, quelquefois même ridicule... d'ailleurs je connais fort peu la baronne... pour mieux dire, je ne la connais même presque pas, c'est une amie de ma femme !

— En effet, et d'où vient donc, ma chère Adèle, cette amitié soudaine comme une éruption du Vésuve?

— Je ne sais, je croyais être peu connue de la baronne, lorsque tout d'un coup elle vint à moi et me donna les plus vives marques d'intérêt, me força de reparaitre dans ce monde dont je commençais à trouver les joies stériles, — depuis que j'y allais seule, dit-elle tout bas avec un soupir étouffé ; — elle eut pour moi les soins attentionnés d'une mère avec l'amitié confiante d'une sœur aînée ; elle me mit de moitié dans toutes ses fêtes, dans tous ses plaisirs : elle m'emmena à sa maison de campagne passer une partie de l'été, hier elle m'a conduite à cette représentation de l'Opéra : voilà bientôt six mois...

— Que cette liaison a commencé et que tu viens me voir moins souvent, je ne le sais que trop. Mais ne trouvez-vous pas, Eugène, que cela est prodigieux qu'au moment même où vous abandonnez les salons de Mme. de Laweden, elle se prenne d'une affection si ardente pour Adèle?

— Ma cousine, je trouve tout simple qu'on aime ma femme, répondit-il assez embarrassé de la tournure que prenait cette conversation et désirant la reporter sur un autre terrain; mais comment se fait-il, Augusta, que vous soyez toute une matinée séparée de votre cher époux et que vous alliez à la promenade sans qu'il vous donne le bras et sans qu'il soit assis à vos côtés?

—Ah ! des épigrammes, ce n'est pas bien?

— Il faut qu'il soit malade, ce cher Hector ,..

— M. Chambey se porte à merveille.

—Alors, je ne comprends plus comment Hector délaisse Andromaque.

— Eugène, dit Adèle, ne pourriez-vous plaisanter sur un autre sujet ?

— Laisse donc ton mari s'amuser, interrompit Mme. Chambey; n'est-ce pas, en effet, une chose digne des temps fabuleux qu'après deux années de ménage, un mari donne encore parfois le bras à sa femme, qu'après deux années il ose avoir encore quelqu'amour pour elle et n'en pas rougir ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Vous l'eussiez dit, mon ami, que vous ne le penseriez pas, car il y a deux ans que nous aussi avons été mariés, et vous ne voudriez pas rougir de l'amour...

— Que j'ai pour vous, que j'aurai toujours, oh! non, certes! — Ouf! pensa-t-il, je ne serais pas fâché que cela eût une fin.

— Et pour faire votre paix avec Augusta, vous grossirez notre cortége au bois, ce sera au surplus une occasion de promener Ketty-Bell, votre nouvelle pensionnaire qui n'a pas encore quitté l'écurie.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, mais des affaires importantes m'en empêchent, Augusta voudra bien m'excuser, et vous-même, Adèle, croyez à mon chagrin.

— Pourquoi donc? N'êtes-vous pas le maitre ?

— Ah ! si je l'étais, je ne vous quitterais pas. Au revoir.

Il embrassa sa femme sur le front, baisa la main de Mme. Chambey, et s'éloignant il envoya au Diable toutes les femmes, surtout la sienne et sa cousine; il ne fit qu'une exception en faveur de Mme. Mucillet. L'interrogatoire que lui avait fait subir Augusta, vint l'importuner un instant, mais bientôt rejetant sa tête en arrière en même temps qu'il semblait vouloir repousser au loin toute pensée inquiétante, il sortit et se dirigea vers la rue qu'on venait de décorer du nom de Laffitte.

Les deux femmes demeurées seules gardèrent le silence, l'une en proie aux plus tristes pensées, l'autre cherchant à deviner quelle était la profondeur du mal et le remède qu'il fallait y apporter.

— Adèle, dit enfin celle-ci, à quoi songes-tu? Tout-à-l'heure, tu étais si gaie.

La jeune vicomtesse ne répondit pas et continua d'avoir la tête baissée.

— Adèle, et elle prit une main qui lui fut abandonnée, te souviens-tu de notre amitié d'autrefois, de nos douces confidences, lorsque nous étions aux Célestines —? et leurs mains se serrèrent.—Tu te souviens alors, que bien souvent le soir, en sortant de la chapelle, au lieu de monter aux dortoirs, nous nous échappions au jardin, et là, nous promenant à petits pas sous les allées de tilleuls si épaisses que les rayons de la lune n'y pénétraient pas, ou bien assises sur un banc fait avec un vieux chêne abattu, nous causions à voix basse de l'avenir, pauvres jeunes filles qui n'avions pas encore de passé! Tu te souviens combien était grande notre confiance mutuelle à tel point que nous n'avions pas de secrets l'une pour l'autre et que lorsqu'on vint me chercher pour mon entrevue avec Eugène, je voulus que tu visses la première ce prétendu qui est devenu ton mari; eh bien! Adèle, si tu m'as conservé un peu de cette amitié, un peu de cette confiance, écoute et réponds moi comme si nous étions encore au couvent, comme si nous venions de faire notre prière du soir: Adèle, es-tu heureuse?

— Adèle releva ses yeux baignés de larmes: je suis heureuse, ma bonne Augusta, oh! sans doute, je suis heureuse. Elle se jeta dans les bras d'Augusta, et la tête appuyée sur l'épaule de son amie, elle donna un libre cours à sa douleur: — Seulement, je suis bien à plaindre, va!

— Quoi! ton mari...

— Mon Eugène, ne l'accuse pas, car tout cela est de ma faute, c'est moi qui ne suis pas raisonnable, qui ne sais pas me contenter.

— Explique-toi.

— Je n'ose, j'avais vu dans le mariage deux ames qui s'unissent pour ne faire qu'une ame, deux vies qui se lient et se confondent pour ne faire qu'une vie, deux êtres qui se jurent de n'exister désormais que l'un pour l'autre, qui doivent se créer un bonheur à eux, un bonheur égoïste, indép ndant du reste de l'univers... Mais tu souris !..

— Continue.

— J'étais folle, je l'ai reconnu depuis, il n'y a pas de mari tel que j'en rêvais un, je ne puis donc en vouloir à Eugène de n'être pas différent des autres; mais il y a eu des heures où j'ai détesté ces qualités brillantes qui le font rechercher dans le monde ; je l'aurais préféré avec des manières incultes, obligé de vivre seul avec moi et pour moi... Mais tu ris !..

— Sans doute, enfant, comme autrefois je riais de tes frayeurs religieuses, de tes prières extatiques, de tes désirs de perfection, tu voulais ressembler aux anges et je te disais toujours que tu aimais trop Dieu ; eh bien ! maintenant...

— Eh bien ?

— Tu aimes trop ton mari, voilà tout. Les hommes, je crois, vivent surtout par l'intelligence, ou par l'action ; nous autres femmes, nous ne vivons, pour ainsi dire, que par la sensibilité, que par l'amour... la plupart, nous l'éparpillons sur différents objets, sur notre mari, sur nos enfants, notre toilette, les spectacles, la danse ; quelquefois nous en gardons une petite part pour le ciel; toi, tu concentres tout sur un seul être, hier la divinité, aujourd'hui ton mari.

— Désormais et toujours, mon mari.

— Ce n'est pas un mal, car Eugène, j'en ai l'espoir,

finira par comprendre ton amour et y répondre ; mais tu as tort de t'alarmer, tu es le seul objet de ses affections.

— Que dis-tu? je ne me suis pas alarmée ; il n'aime que moi, j'en suis sûre ; quelle autre femme pourrait lui donner autant d'amour ?

— Tu as raison ; mais si cela arrivait, que ferais-tu ?

— Ce que je ferais ?.. Je ne ferais rien, car Dieu m'accorderait la mort avant un tel malheur.

— Ne voilà-t-il pas que nous nous attristons comme si nous n'avions rien de mieux à faire ? Quelle folie ! l'heure est passée où nous devons aller prendre la baronne, ne nous faisons pas attendre davantage. Allons, essuie tes yeux, ou je ne reviendrai plus.

Tout en mettant leurs schalls et leurs chapeaux, Augusta dit à Adèle, d'un ton très-indifférent : — A propos qu'est-ce que M. de Buntel ?

— M. Georges ?

— Oui, qu'en trouves-tu ?

— Moi ? rien.

— Mais encore ?

— Fade et ennuyeux, ce sont les seules qualités que je lui connaisse.

— Ainsi, ce doit être un homme à peu près insupportable ?

— Justement, mais que t'importe ?

— Ah ! pure curiosité.

III.

Ces dames en arrivant chez la baronne la trouvèrent qui causait avec Georges de Buntel ; celui-ci était tout ému de cette conversation dans laquelle Luidgina avait eu soin de lui rappeler, sans affectation, combien était belle Mme. Rogelin, quoiqu'il n'eût pas besoin de ces paroles louangeuses pour être éperdûment épris de la jolie vicomtesse.

Après les compliments réciproques, les trois jeunes femmes montèrent en voiture ; de Buntel sauta à cheval comme un homme dont c'est le métier et en quelques instants ils furent arrivés au bois de Boulogne.

On était dans les derniers jours de novembre 1831, le froid se faisait sentir, les premières gelées avaient noirci les Dalhias ; mais ce jour-là un beau soleil d'automne avait fait accourir au bois tous les élégants de Paris. Les femmes étaient venues pour faire admirer les modes nouvelles qu'elles étalaient et critiquer celles qu'elles ne portaient pas. Beaucoup de riches équipages avec de grands laquais en livrées d'hiver tenaient le milieu des allées ; quelques-unes de ces voitures étaient vides parce que les élégantes (les *lionnes* n'étaient pas encore inventées), les moins frileuses se promenaient à pied, encapuchonnées dans leurs fourrures, et, dès qu'un rayon de soleil le leur permettait, dégageaient légèrement leur agaçante figure, semblables à de jeunes fauvettes qui avancent un peu la tête hors de leur nid. De toutes parts, ce n'étaient que cavalcades, que jeunes fous pour la plupart appartenant à cette aristocratie dont le canon de juillet avait compté la dernière heure et ne songeant déjà plus à la dynastie déchue, à leurs priviléges éteints, contents de tout, pourvu qu'ils fussent libres de caracoler sur leurs chevaux anglais, en souriant à toutes les aimables danseuses avec lesquelles ils désiraient renouveler connaissance pendant la saison qui allait s'ouvrir. Il y avait encore çà et là quelques artistes reconnaissables entre tous parce qu'alors eux seuls avaient le monopole de la figure moyen âge, composée d'une barbe et d'un chapeau pointus. En un mot, ce que dans une certaine langue on appelle *tout Paris* avait émigré en-deçà de la barrière de l'Etoile.

Eugène s'était rendu chez Mme. Mucillet. Les bals assez nombreux où il avait eu le plaisir souvent répété de danser avec elle, une légère indisposition dont elle s'était

plainte la veille en présence de Rogelin, le moindre prétexte justifiait sa visite ; d'ailleurs les banquiers à l'heure de la bourse sont obligés, comme les professeurs à l'heure de leur leçon, de livrer leurs moitiés à toutes les galantes tentatives dont elles peuvent être l'objet. On répondit au vicomte de Verrières que Madame était sortie, et que, selon toute apparence, elle était allée se promener au Bois ; et aussitôt Eugène de rentrer chez lui, de faire seller Ketty-Bell et de galopper sur les traces de celle à qui, pour le moment, il vouait son cœur et sa vie.

Quelque grands que fussent sa préoccupation et son désir d'arriver, comme il traversait les Champs-Elysées, de joyeux éclats de rire le firent se retourner, et reconnaissant dans un groupe de jeunes cavaliers ses principaux amis, de Pierris, de Parthenay, Metiviez, de Rampal, il piqua vers eux. En le voyant, leur gaîté redoubla, et au milieu des poignées de main, ce fut à peine s'il entendit toutes les questions qu'ils lui firent à l'envi. Quand ce premier tumulte fut un peu appaisé :

— Enfin, dis-nous où tu vas et quelle affaire te presse si fort que ta monture est en sueur, lui demanda de Pierris ?

— Mon Dieu, je vais au Bois et j'essayais le galop de Ketty-Bell.

— Au Bois ? Ah ! ah ! Très-bien ? Au Bois ! Ah ! ah ! — et les rires recommencèrent.

— Est-il..... mari ! murmurait le chevalier de Rampal, en frisant sa moustache et avec un petit mouvement d'épaules ricaneur, il va au Bois, comme s'il avait besoin de cela pour être... Va au Bois ! Va donc, mari ! Quand on pense qu'il voulait ressusciter à lui seul Lauzun et Richelieu... hon... Crétin !

— J'ignore, reprit Eugène, jusqu'à quel point cette promenade peut vous paraître extraordinaire, peu m'importe du reste ; contez-moi plutôt la bonne folie qui vous met tous de si belle humeur ?

— Une chose très-simple, répondit de Parthenay, nous étions en train d'énumérer les femmes vertueuses de Paris, et les exclusions nous révélaient des choses fort piquantes. Les *Arthémises* sont en effet de l'histoire diablement antique.

— Oui,

Il en est jusqu'à trois que nous pouvions citer.

— Dites-moi vite quelles sont les trois élues ?

— D'abord, la petite comtesse de Mauroy, qui a rompu avec tous amants le lendemain de son mariage, leur a défendu sa porte et n'a voulu en revoir aucun, bien qu'elle n'eût que vingt-deux ans et que M. le comte représentât soixante hivers et quelques printemps.

— Elle mérite la rose ; la seconde ?

— La deuxième, elle a eu contre elle une minorité imposante, la deuxième est Mme. Mucillet, mariée depuis six mois à un banquier bête comme son argent qu'il a la faiblesse de ne pas vouloir me prêter.

— S'il te faut quelques centaines de louis, de Pierris, je les tiens à ton service ; la troisième?

— Je ne te refuse pas, vicomte ; la troisième, ce n'est ni Luidgina de Lawedcn, ni la marquise de Dervieux, ni Mme. de Falsan, ni Mme. de Mauverny, ni la baronne de Jarrasson, ni Mme. de Chazel, ni miss Jenny Donvert, ni..... Tu es de notre avis, n'est-ce pas, vicomte ?

— Sans doute, Messieurs, mais ne me direz-vous point?..

— La troisième, reprit de Pierris d'une voix gracieuse et il s'arrêta.

— Ah ! cette réticence est de mauvais goût, dit de Parthenay qui malgré lui laissait apercevoir son envie de railler, la présence du mari doit-elle nous empêcher de proclamer la vertu de Mme. la vicomtesse...

— Halte-là ! Messieurs, je vous prie de ne point mêler le nom de ma femme à toutes nos joyeusetés, il me semble d'ailleurs qu'entre nous nous sommes tous garçons, je

regarderais donc comme peu courtoise toute parole qui tendrait à me rappeler que je suis membre de l'immense catégorie.

— Oh ! il est une section de cette catégorie à laquelle tu appartiendras bientôt, je l'espère, dit tout bas de Rampal, les yeux fixés au ciel.

— Voyons, ne te courrouce pas, Eugène, aide-nous au contraire à grossir notre liste et son chiffre si peu moral ; nous y ajouterons de confiance toutes celles qui t'ont résisté, à toi *le favori des dames*,

— *Connu par de nombreux succès.*

— Le Napoléon du genre.

— Napoléon sans Waterloo, ajouta de Rampal, en mettant son doigt sur sa bouche, d'un air mystérieux,

— Prends garde, ton Waterloo n'est peut-être pas loin, dit gravement Métiviez, serrant avec affectation la main d'Eugène, tu sais que la cavalerie fut pour beaucoup dans la défaite de Bonaparte.

Rogelin fit un dernier effort pour trouver ses amis quelque peu amusants, ou du moins pour ne pas leur paraître tout-à-fait maussade, et il répondit en riant :

— Lorsque ce jour néfaste luira, sois tranquille, Métiviez, je ne vous quitterai pas, mes amis, je ne m'embarquerai pas à bord du *Bellérophon !*

— Non, non, dit vivement de Rampal, le *Vulcain*, ou le *Minotaure* conviendraient mieux à la circonstance.

— Ma foi, Messeigneurs, répliqua Eugène assez impatienté, ces plaisanteries peuvent être fort spirituelles, mais comme je n'ai pas le courage de deviner vos énigmes et que Ketty-Bell s'ennuie et piaffe à s'en arracher le sabot, trouvez bon que je la laisse à ses allures ; personne ne veut lutter contre elle ?

— Merci, nos chevaux sont fatigués, nous irons au pas,

— Puisqu'il en est ainsi, nous nous reverrons au Bois, ou ce soir aux Italiens.

Il partit au Galop, non sans réfléchir à cette conversation et se demander ce qu'elle pouvait signifier : — Waterloo... le Vulcain... la cavalerie .. Napoléon... Ah ! parbleu, j'y suis, pensa-t-il bientôt, ils auront appris la liaison de Georges avec Luidgina, et parce qu'ils me croient toujours l'amant de celle-ci, ils me font leurs compliments de condoléance... la cavalerie, me disait Metiviez, parce que de Buntel est dans les dragons !.. Ah ! les pauvres amis ! Vrai ! quand ils ne parlent pas chevaux ou danseuses pur sang, ces gaillards-là sont stupides.

Eugène était probablement dans un de ses jours de guignon, car il devait chercher Mme. Mucillet pendant plus d'une heure sans pouvoir la rencontrer, mais en revanche il n'avait pas fait cinquante pas qu'il vit de loin son coupé dans lequel étaient sa femme, la baronne et Augusta, celle-ci assise entre les deux premières. Ce fut avec quelque surprise qu'il remarqua l'assiduité de l'officier de dragons auprès de la portière où se trouvait Adèle, tandis qu'il eût parié le voir à l'opposé auprès de la baronne ; il crut s'apercevoir que celle-ci avait l'air affairé dans sa conversation avec Augusta et qu'Adèle rougissait et paraissait embarrassée des discours de Georges : — Allons, se dit-il, nos deux amants veulent masquer leur jeu, mais Dieu me pardonne, ce Georges parle à ma femme avec une tenacité bien inconvenante, il a si peu d'usage ! Il se croit toujours dans sa garnison, avec les dames du corps d'officiers, avec les *dragonnes*.

La voiture venait de son côté, il prit un autre sentier afin de ne pas se rencontrer avec elle et de continuer ses recherches dans une autre partie du Bois. Ne trouvant nulle part Mme. Mucillet, il finit par penser un peu moins à elle, son esprit errait à l'aventure, et lui-même semblait mélancolique et songeur, précisément parce qu'il ne songeait à rien. Cependant il secoua momentanément cette apathie, son œil s'assombrit, son front se plissa,

ses lèvres devinrent pâles ; les rires, les jeux de mots incompréhensibles de ses amis, Georges auprès de sa femme, l'embarras de celle-ci lui revinrent en mémoire et une horrible pensée lui traversa le cœur. Il voulut aller grossir le cortège d'Adèle, ainsi qu'elle lui avait recommandé : il lança son cheval, mais n'apportant aucune attention à le diriger, il le laissa heurter brusquement contre l'attelage d'une calèche, qui se promenait lentement à l'écart et qu'il reconnut pour être celle de Mme. Mucillet.

— Mon Dieu, Madame, je suis désolé de cet accident qui est dû à ma maladresse et de la frayeur qu'il vous a causée.

— Je n'ai pas eu peur, Monsieur, mais vous-même vous avez été effrayé.

— Du tout, Madame, je vous assure.

— Cependant vous paraissez soucieux.

— On m'avait dit que vous étiez au Bois et depuis longtemps je vous cherche sans que ma maudite étoile me permette de retrouver vos traces.

— Quoi ! Sérieusement ? c'est là tout ?

— N'est-ce donc rien ?

— C'est du moins bien peu de chose, à ce qu'il me semble.

— Pour un autre ; Madame, c'est possible, mais pour moi...

— Ah ! je vous prie, cessez vos galanteries, nous ne sommes pas au bal. Viendrez vous ce soir entendre *Il Barbiere* et Mme. Malibran ?

— J'irai, mais ce ne sera ni pour Rossini, ni pour la Malbran. Que me fait cette musique si spirituellement coquette, si délicatement railleuse ? Elle est bonne pour les heureux, pour les gens qui ont le rire aux lèvres. Ce qu'il me faudrait, à moi, ce serait des accents qui sympathiseraient avec l'état de mon cœur, une de ces pages

pleines d'une mélodieuse tristesse comme on en trouve dans Mozart et qui vous peignent si bien les souffrances de l'ame que vous pleurez sur vos propres douleurs, alors que vous croyez n'être touché que par l'admiration.

— Et d'où vous vient, demanda Mme. Mucillet naïvement ou coquettement, je ne sais lequel ; d'où vous vient cette admiration soudaine pour Mozart et ce dédain également subit pour l'Italie et son illustre Maëstro.

Rogélin ne répondit pas et se contenta de soupirer ; elle n'osa renouveler sa question ; ils restèrent silencieux quelques minutes. Bientôt la conversation se renoua par une de ces banalités sur la pluie et le beau temps contre lesquelles les gens d'esprit ne manquent jamais de faire de jolies épigrammes, mais dont ils se servent tout aussi souvent que le commun des mortels ; puis ils parlèrent de la pièce en vogue, des Polonais et de la revue de la garde nationale. Enfin Mme. Mucillet dit qu'après s'être séparée de la foule pour respirer plus à l'aise, elle allait regagner la partie la plus fréquentée du bois; peut-être comprenait-elle que cette promenade presque solitaire, était une espèce de tête-à-tête qu'elle avait accordé à Eugène.

Celui-ci se disposait à lui répondre, lorsque tout-à-coup, au détour de l'allée, il reste immobile sur ses étriers, comme si la foudre l'avait frappé ; il vient de voir à l'autre extrémité du sentier une voiture arrêtée, c'est la sienne ; les dames mettent pied à terre, Georges offre sa main à la vicomtesse, elle l'accepte pour descendre, et laisse tomber son bouquet et son mouchoir ; Georges les ramasse, et l'insolent porte ce mouchoir à ses lèvres avant de le rendre, et garde le bouquet sur son cœur malgré le geste suppliant d'Adèle. La première idée d'Eugène est de courir souffleter l'homme qui insulte sa femme ; mais il songe aux suites qu'aurait sa brutalité, à son Adèle pure et innocente qu'il afficherait à tous les regards et que l'on croirait

coupable. Il demeure; mais Mme. Mucillet, le bois de Boulogne, l'univers entier, tout a disparu pour ne lui laisser sentir que l'outrage. Ses yeux sont flamboyants, ses dents grinçantes, il serre avec fureur la bride de son cheval, et lui laboure les flancs avec ses éperons. Le pauvre animal rougit son mors de sang et d'écume, et le ventre déchiré, se débattant sous la douleur, il bondit perpendiculairement à quatre pieds de terre.

— Eh ! vicomte, lui cria la voix légère et railleuse d'un jeune homme passant à quelques pas de lui, emporté par le galop de son cheval, prends donc garde que Ketty-Bell ne te désarçonne, une bosse au front est si vite attrapée.

— Une bosse au fr...., ah ! M. de Rampal — et les paroles peuvent à peine lui sortir de la gorge. — Vous me paierez celui-là.

Il lâche la bride et Ketty-Bell le ramène à son hôtel plus vite encore qu'il ne l'avait quitté ; il n'a pas même fait attention au tendre regard dont Mme. Mucillet a accompagné son adieu ; à peine lui a-t-il répondu.

Seule parmi les personnages de l'autre groupe, Luidgina a reconnu le vicomte ; elle a pâli.

IV.

Pendant plus de deux heures, Eugène se promène de long en large dans le petit salon où nous l'avons trouvé au commencement de cette histoire; quelquefois des larmes de rage mouillent ses joues, et toute son énergie l'abandonne et il ne sait que résoudre ; enfin il appelle son valet de chambre :

Mon vieux Joseph, nettoie mes pistolets, ou plutôt non, un officier, cela doit tirer l'épée, vois si mes épées sont en état. Va, et pas d'indiscrétion surtout.

Aussitôt après avoir donné cet ordre il se met à son sécrétaire, rassemble ses idées et écrit le billet suivant :

« Monsieur,

« Comme il ne me semble pas convenable que vous « ayez en votre possession un bouquet qui a été celui de « ma femme, veuillez me le renvoyer, ou me faire con- « naître les conditions que vous apportez à cette restitu- « tion. Eugène ROGELIN. »

Le domestique qui est chargé de porter cette lettre revient après l'avoir laissée chez de Buntel qu'il n'a pas rencontré à son domicile. L'après-midi se passe, chaque minute qui s'écoule ne fait qu'ajouter à l'impatience et à la fureur d'Eugène. Adèle l'a envoyé prévenir pour le dîner, il a répondu qu'il dîne en ville. Enfin cédant aux tourments qui le dévorent, il renvoie son domestique chez Georges avec un nouveau cartel ainsi conçu :

« Un homme d'honneur eût entendu sur-le-champ le « sens de ma lettre ; j'ignore si vous l'avez compris. « Après que vous avez eu l'insolence de vous emparer du « bouquet de Mme. la vicomtesse de Verrières, je ne veux « pas que vous ayez la fatuité de le garder. Et en tous « cas ce ne sera pas trop de votre sang pour laver la « souillure que vos lèvres ont imprimées au mouchoir « de ma femme. E. Rogelin, Vte. DE VERRIÈRES. »

Si Eugène eût trouvé des expressions plus insultantes, il n'eût pas manqué de les employer. Tranquillisé par les termes de cette lettre qui lui semblent nécessiter un duel à mort, surtout avec un homme portant l'épaulette ; il attend un peu plus patiemment la réponse, mais la soirée s'avance et personne n'est venu de la part de Buntel ; Eugène va se rendre chez lui, il se dispose à sortir lorsqu'une femme entre dans l'appartement, c'est la baronne de Lawcden.

— Ah ! Madame, s'écrie Eugène, je ne serais pas allé vous chercher, mais puisque vous êtes venue, vous me répondrez.

Il court pousser le verrou, puis revient se poser en face de Luidgina qui tranquillement assise dans un fauteuil au coin de la cheminée, d'une main tenait son manchon, de l'autre arrangeait les plis de sa robe.

— Vous allez m'entendre....

— Et votre femme aussi, son appartement n'est pas éloigné et si vous criez à tue-tête, elle sera en tiers dans notre conversation.

— C'est au moins inutile, répondit le vicomte, stupéfait de tant de hardiesse et baissant la voix, maintenant expliquez-moi, je vous prie....

— Ah! permettez que je vous remette deux lettres qui, je pense, sont de votre écriture.

— Mes deux lettres à M. de Buntel entre vos mains!!! Il ne les a donc pas reçues?

— Non, je m'en suis emparé avant qu'elles aient pu lui parvenir; j'ai obtenu du ministre de la guerre, par l'intermédiaire de mon mari, l'ordre à M. de Buntel de rejoindre immédiatement à Poitiers son régiment qui part pour l'Afrique. Voilà plus de quatre heures que M. Georges est en route.

— Je serai à Poitiers aussitôt que lui.

— Pourquoi ne pas aller en Afrique?

— J'irais au bout du monde! Pensez-vous que je laisserai entre les mains d'un fat ce bouquet qui lui servirait de trophée?

— Voici votre bouquet, répondit-elle en le tirant de son manchon et en le jetant à ses pieds, il ne l'a pas gardé une heure; maintenant, Monsieur, le départ de M. de Buntel doit être pour lui une punition suffisante, il n'ignore pas la cause de cet exil; peu de personnes ont été témoins de la scène inconvenante du bois de Boulogne, et par conséquent votre honneur....

— Mon honneur! ah! Madame, je suis le seul juge dans cette question, il ne s'agit pas ici de l'honneur d'un.... baron Allemand.

— Oh ! lâche ! lâche ! s'écria la baronne qui se leva et saisit Eugène par le poignet, infâme et lâche ! qui as précipité une malheureuse femme dans l'abime et qui, lorsqu'elle s'attache au moindre appui qui pourrait la sauver, lui marche sur les doigts et les lui écrase, misérable qui me raille du crime que tu m'as fait commettre, bourreau qui insulte le supplicié !

— Madame, cria Eugène en se dégageant brusquement de l'étreinte de Mme. de Laweden, ce qui la fit tomber sur les genoux.

— Ah ! pardonne ! qu'ai-je dit ? insensée ! je t'irrite !.. — Eh bien ! non, ce n'est pas toi qui as été le séducteur, ce n'est pas toi qui m'as perdue, c'est moi, c'est ma faiblesse, c'est mon ignorance, c'est ma confiance excessive,.. c'est mon amour ; non, ce n'est pas toi qui m'as séduite, c'est dans un commun enivrement que nous avons succombé ! Oh ! crois-tu que je n'aie pas souffert de ton abandon, de ton mépris ?.... Je ne sais pas comment je ne suis pas morte !.... Lorsque tu m'as vue souriante et calme, tu ne t'imagines pas combien mes nuits étaient terribles et quels rêves effrayants troublaient mon rare sommeil. J'aurais dû fuir ce Paris abhorré, retourner à Venise où la mer et le soleil sont si beaux qu'ils font oublier le malheur ; je ne l'ai pas voulu, je suis restée ; loin de te fuir, je t'ai cherché, je n'ai pas eu une pensée qui ne fût pour toi : tu délaissais ton Adèle, je suis venue sécher ses larmes, je ne peux te peindre l'ineffable volupté que je ressentais à me trouver près de celle qui porte ton nom, à qui tu as juré comme à moi amour éternel !... Cette femme que j'aurais dû détester, je l'ai aimée comme une Madone, comme je t'aimais ; et il me semblait que par elle je créais entre toi et moi un lien sacré, un amour pur qu'il ne dépendait pas de ta volonté, de ton caprice, de briser. Ton honneur que tu avais confié à cette femme m'est devenu plus cher que ma vie, que mon salut.... Si

cet homme ne m'avait pas rendu le bouquet, pour le lui prendre, je l'aurais poignardé.... Que te dirai-je ? J'ai entouré ton Adèle de tous les soins que me suggérait ma tendresse pour toi, j'ai voulu la faire heureuse, j'ai pris garde que le scandale de tes intrigues n'arrivât pas jusqu'à son oreille, je me suis mise entre elle et tes galanteries comme un chien entre son maître et le coup qui doit lui donner la mort, et tout cela pour toi, afin que si tu revenais à elle, elle crût que tu avais toujours appartenu à elle seule, c'est un remords que je veux t'épargner, c'est un nuage que je chasse de ton avenir, je n'ai pas voulu que ton bonheur futur fût assombri par le souvenir de tes fautes ! Voilà ce que j'ai fait, et maintenant tu peux me mépriser, me tuer, me broyer sous tes pieds, je n'accuserai que moi, je dirai : moi seule suis coupable, puisque j'ai pu l'aimer !

Eugène atterré s'était caché la figure dans ses mains, quand il releva la tête, Luidgina était disparue. Il descendit vite et la rejoignit comme le marchepied de la voiture venait d'être relevé.

— Luidgina, lui dit-il à voix basse, pourras-tu me pardonner ?

Elle lui tendit une main qu'il couvrit de baisers et de larmes.

— Mon ami, lui dit-elle, après un court silence, que vous m'avez fait de mal !

— Ma Luidgina, je ne veux plus vivre que pour t'adorer.

— C'est votre femme qu'il faut adorer, si cela vous est possible ; aimez-moi un peu, cela m'apportera quelque soulagement, mais mon bonheur n'est plus de ce monde.

Et la voiture partit comme un trait.

— Et je ne me vengerais pas, disait la baronne ; jai bon espoir pourtant, la partie est plus belle qu'avant cette crise que m'a valu la précipitation de ce Georges ; je n'ai

pu réussir avec une petite femme bien niaise, bien candide. Eh bien ! il faut qu'elle y vienne d'elle-même, sachant où elle va, il faut que lui-même soit notre complice; oh ! s'il pouvait aimer sa femme, ma vengeance serait complète et alors l'ingrat me paierait au centuple toutes les douleurs qu'il a causées.

Le vicomte rentré dans le salon s'assit à cette place que venait de quitter Luidgina, contempla long-temps le bouquet et les lettres qu'elle lui avait remis, relut les lettres, les déchira avec un peu de colère : au surplus, pensa-t-il, puisque je ne puis me battre avec M. Buntel, je donnerai une bonne leçon à ce petit fat de Rampal, je n'aurai pas fait nettoyer mes armes pour rien.

— Quant à toi, s'écria-t-il, ma jeune Vénitienne, je ne puis t'adorer, cela est vrai, car ton amour est au-dessus du mien, comme tes Madones te semblent au-dessus des mortelles ; mais je t'admire, tu me prouves que seules les femmes savent aimer, oh ! la femme est un ange!

— Bien que je sois juge et partie dans le procès, mon beau cousin, répondit Augusta qui était entrée et l'écoutait depuis une minute, je vous dirai néanmoins mon avis : la femme est un ange, dites-vous ?

— Oui, Augusta, la femme est un ange,

— Peut-être un peu déchu.

— Augusta, ne calomniez pas votre sexe, la femme vient du ciel.

— Oui, mais elle n'y retourne pas toujours ; du moins sur la route, il lui arrive parfois d'oublier sa céleste origine !

— Vous raillez, Augusta, tenez : il est une femme que j'avais aimée, puis abandonnée cruellement, puis insultée lâchement ; savez-vous comment cette femme se venge ? Elle s'est constituée mon ange gardien : elle veille à ce qu'aucun caillou, aucune épine ne me blesse en chemin, à ce que tout ce qui m'appartient soit heureux...

— Elle fait tant de choses, c'est bien admirable !! Cette femme, c'est la baronne de Laweden ; oh ! ne faites pas l'étonné, j'en suis certaine; c'est très-bien, Eugène, votre admiration est on ne peut mieux placée, mais cette exception si heureuse ne peut constituer une règle et toutes les femmes ne ressemblent peut-être pas à la baronne.

— Que voulez-vous dire ?.. Adèle...

— Ah ! mon cousin, c'est celle-là surtout qu'il faut appeler un ange. Au revoir.

— Encore des énigmes, j'y renonce. Au revoir, Augusta.

En descendant l'escalier, Mme. Chambey, dont la visite avait pour but de prévenir Eugène ou Adèle du piège qui leur était tendu à tous deux, en voyant d'un côté l'aveuglement de son cousin, et de l'autre la pureté naïve et confiante d'Adèle qui ne soupçonnait même pas qu'elle pût être l'objet d'une convoitise ou l'instrument d'une vengeance, renonça à son premier projet et se dit qu'il y avait peut-être mieux à faire.

Eugène avait allumé une cigarette et à chaque bouffée de fumée qu'il exhalait, il la suivait du regard tournoyant vers les régions célestes, ou pour mieux dire, le plafond de son appartement, poussait un soupir et murmurait : la femme est un ange.

V.

Quinze jours après ces événements, on s'entretenait d'un duel qui avait eu lieu récemment entre le chevalier de Rampal et le vicomte de Verrières et où ce dernier avait été atteint d'un coup d'épée à l'épaule.

On disait que la cause de ce duel était une plaisanterie du chevalier sur Ketty-Bell qu'il avait appelée une jument bretonne, *une vraie ficelle*.

Du reste, la blessure fort légère qui incommoda le

vicomte seulement pendant quelques jours, ne fit que resserrer l'amitié des deux nobles jeunes gens.

Inutile de dire que l'intimité de Luidgina et d'Adèle n'avait souffert aucune atteinte de la scène du Bois de Boulogne, et qu'Eugène ne prononçait plus le nom de la baronne qu'avec une sorte de vénération. Augusta, qui seule avait deviné les odieux projets de celle-ci, veillait sur l'honneur de la vicomtesse, mais sans comprendre rien au nouveau système de conduite adopté par Mme. de Lawedcn ; enfin elle le comprit et ne put s'empêcher de frémir à la vue de tant d'artifices et de perfidies.

(La suite à la prochaine livraison.)

GEORGES DE GUÉRIN.

Dans un admirable article, publié par la *Revue des Deux Mondes* le 15 mai dernier, Georges Sand vient de révéler au monde littéraire un jeune poète de plus, Georges de Guérin, mort, hélas ! l'année dernière, ne laissant après lui que quelques essais poétiques, confiés à la mémoire discrète de ses amis. Cet article se termine ainsi :

« *Le Centaure*, qui est complet, et un fragment de « vers, qu'on pourrait intituler *Glaucus*, sont les seuls « essais que nous ayons pu recueillir. Si les parents et les « amis de M. de Guérin en retrouvaient d'autres, nous « les engageons à les réunir et à les publier. »

Nous répondons les premiers à cet appel, en publiant

aujourd'hui une pièce inédite, que nous devons à la bienveillance de M. Trébutien, notre savant bibliothécaire et collaborateur. Ces vers étaient en réponse à un morceau intitulé *Notre-Dame de la Délivrande*, adressé à M. de Guérin par un de nos jeunes poètes normands, M. Léon d'Aurevilly. Nous espérions pouvoir encore publier un second morceau portant pour titre : *Le vieux château* et *La jeune maison;* mais toutes les recherches ont été infructueuses, on n'a pu le retrouver. M. Trébutien a bien voulu nous communiquer sur son ami quelques détails que nous allons seulement indiquer, sans y joindre la plus petite observation; car après les belles pages de Georges Sand, que nous reste-t-il à dire ?

M. de Guérin était d'une grande simplicité de forme et de langage; timide et réservé, il aimait peu le bruit et la foule; il passait ignoré dans le monde, où nul ne remarquait la triste douceur de son visage et la pâle mélancolie qui l'a conduit au tombeau. Son noble caractère et la puissance de sa pensée se révélaient seulement à ses amis dans quelques causeries intimes, assez rares du reste. Amant passionné de la création, il se sentait écrasé par elle. Il recherchait avant tout l'ombre et la solitude.

Jusqu'au moment de la révolution de juillet se destinant à l'état ecclésiastique, il passa une année en Bretagne, à la Chenaye, chez M. de Lamennais.

Puis il travailla pour entrer dans l'instruction publique jusqu'au jour de son mariage. Toute sa jeunesse avait été chaste et austère; il avait bien parfois entrevu dans ses rêves un idéal et sublime amour, il tendait vers lui ses deux bras, il le poursuivait à travers l'espace, il le demandait à toutes les harmonies; mais bientôt *l'idéal* s'évanouissait, et le poète retombait sur la terre triste et découragé : sa femme fut son premier et son unique amour !

Nous lisons dans l'article de Georges Sand :

« Ces deux essais de M. de Guérin (*le Centaure* et le

« *fragment de vers*) ne sont point des pastiches de Bal-
« lanche et de Chénier ; mais bien des développements et
« des perfectionnements tentés dans la voie suivie par
« eux. Il ne semble même pas s'être préoccupé de l'un
« ou de l'autre, car nulle part dans ses lettres, qui
« sont pleines de ses citations et de ses lectures, il n'a
« placé leur nom. »

Nous pouvons affirmer que lorsqu'il fit le *Centaure*, M. de Guérin n'avait lu qu'un seul ouvrage de Ballanche, la *Vision des Bals !* André Chénier était son poète favori, et l'un des principaux sujets de ses conversations intimes.

Après le Centaure qui lui fut inspiré par M. Trébutien dans une visite qu'ils firent ensemble au musée des antiquités, M. de Guérin avait commencé un morceau intitulé la *Baccante*, qui était presque terminé lors de son mariage; quelques recherches suffiraient peut-être pour le retrouver.

Voici la pièce de M. de Guérin que nous donnerons à nos lecteurs sans aucuns commentaires et sans aucune appréciation littéraire. Nous sommes certains que tous ceux qui auront lu dans la revue des *Deux-Mondes* le Centaure et les fragments de vers et de la correspondance du poète, retrouveront dans ce morceau, quoique plus intime, toute la grandeur de pensée, le même ordre d'idées et de sensations, la même forme poétique large, abondante, sévère et véritablement antique, si bien appréciée et analysée par Georges Sand.

Encore mon grand vers! car mes lentes pensées,
Sur ce vers au long pas mollement cadencées
Disposant de la hâte, et dans son mouvement
Sûres de balancer le sceptre dignement,
L'ont pris comme le leur. — On a vu des sultanes,
Des filles d'Orient se mettre en caravanes,
Touchant en grand silence, et tous leurs fronts couverts,
Ces montures qui vont franchissant les déserts :
Ainsi, moins les beautés de ces femmes lointaines,
Moins leur mol esclavage et leurs graces hautaines,

Leurs enveloppes d'or et l'étrange longueur
De leur regard issu de leur ame en langueur ;
Moins, dis-je, tous ces traits, ainsi de mes pensées
Marchent sur leurs grands vers les foules balancées.
Mais l'humeur du voyage en elles par degré
S'éteint ; quelques chemins sont encore à leur gré ;
Mais il en reste peu, ce sont les solitaires ; —
Le toit leur est plus doux. Les chemins salutaires
Aux jeunes essayant le charme de leurs ans,
Aux voyageurs mûris ne sont point bienfaisans. —
Heureux qui peut rêver assis avant qu'il meure ! —
Elles quittent dans peu le soin de la demeure ;
Leurs vers, comme un coursier remis libre et dompté
Aux steppes du désert qui nous l'avaient prêté,
Erre dans son loisir, mais demeuré fidèle,
Revient de temps en temps, les soirs, quand on l'appelle.
Les déclins, les retours, ce qui semble déchoir,
L'esprit où l'ombre gagne et fait tomber le soir,
Le dégout du dehors, les fuites en soi-même,
Les seuils qu'on a fermés, le sourire suprême,
Les océans en soi retirant leur orgueil,
La paupière étendant ses ténèbres sur l'œil,
Tout ce qui se retire en silence et dédaigne,
L'homme qui descendu sur l'horizon s'y baigne
Au sein des flots dormants, et dans leur profondeur
Comme un Dieu fugitif établit sa grandeur,
Environné des traits de quelque nuit tranquille,
Tous ces points me sont chers. — S'il s'ouvrait un asile
Dans la mer idéale, en quelque réservoir
Calme comme un bassin des montagnes au soir,
Mon esprit y plongeant des tristes bords du monde
Y ferait à couvert sa demeure profonde,
Et des pensers nourris dans l'ombre de son sein,
Sous le calme de Dieu, poursuivrait son dessein.

Ma Délivrande est là. — Dans ses heures secrètes
Mon esprit va toujours creusant quelques retraites,
Rêvant de longs sommeils, des calmes dans la nuit,
Des cieux sans mouvement et des vagues sans bruit.
Mais, comme vous, il va recherchant ses demeures
Des côtés où l'on voit le dernier point des heures,
Le soleil qui chancelle aux montagnes touchant,
Tout ce que nous cherchons n'est-il pas au couchant ?

Si nous ne parlons pas de la mort de M. de Guérin, c'est que nous ne voulons pas jeter la honte et le mépris à la face de cette société qui a laissé mourir tant de poètes, tant de jeunes hommes, nobles de cœur et d'intelligence; qui n'a pu trouver qu'une place à l'hôpital et une misérable tombe pour notre pauvre ami, Hégésippe Moreau; et qui ne saurait pas même le nom de M. de Guérin sans les nobles et touchantes paroles d'un des plus grands écrivains de notre siècle!

E. Camus.

BÉOTIENS NORMANDS.

Il y a des *béotiens* qui sont de tous les pays, que l'on rencontre à tous les degrés et minutes de longitude et de latitude.

Exemples : les gens qui ne vous entretiennent que de leurs affaires ou que des choses de leur profession, ceux qui ne parlent que de leurs enfans, toujours de véritables prodiges; ceux qui devinent le lendemain le bon mot que vous vous étiez donné la peine de semer devant eux la veille, etc., etc.

Mais chaque pays aussi possède ses types particuliers de béotisme. Un de nos spirituels écrivains a tracé les portraits d'une foule de béotiens de Paris ; qu'il nous soit permis à notre tour de donner quelques esquisses du béotisme endémique en Normandie. Cela faisant, nous croirons mériter quelque reconnaissance, car si nous n'espérons pas réformer les béotiens (les malheureux ne voudront pas se reconnaître), nous aurons donné dans

leur signalement le moyen de les éviter, et par là fait œuvre utile à la société.

Loin de nous la pensée de critiquer le beau pays, le bon pays de Normandie, en parlant de quelques-uns de ses béotiens. Hâtons-nous même de dire que dans cette contrée les béotiens sont peut-être plus rares qu'ailleurs : si l'esprit n'y court pas les rues, le bon sens y est logé partout, les sots même y ont leur finesse, qui souvent vaut bien l'esprit, et sous la plus grossière écorce partout on y trouve l'homme *avisé*.

Avisé soit dit sans épigramme sur le caractère de nos compatriotes, mais seulement pour prouver que plus béotien que ceux que l'on pourrait citer comme tels en Normandie ne serait pas un *Pourceaugnac* en Périgord, ni un mouton dans le pays des Champenois.

A quel type de béotien m'arrêterai-je d'abord ?

Eh ! je vois venir mon homme, riche d'encolure, large d'écarrure, comme dit la romance : heureux, quand je ne puis l'éviter, si j'ai le temps d'enfoncer profondément mes mains dans mes poches ou de saisir ma tabatière pour lui offrir une prise de sûreté, afin de détourner une pression de main affectueuse. C'est que ce brave garçon est charpenté si solidement qu'il croit vous faire une caresse en vous étreignant la main dans la sienne comme dans un étau, au point de vous briser une bague entre les doigts, si elle ne pénètre pas dans les chairs vives.

Je ne redoute pas moins la rencontre de cet autre qui ne vous aborde jamais sans vous donner d'amitié un lourd coup de poing sur l'épaule ; et je me gare également de celui-là qui, toujours prêt à faire des armes, vous coupe la respiration en vous portant avec la main une botte au creux de l'estomac ou qui vous laisse avec sa canne, au beau milieu de votre gilet blanc, la preuve qu'il vous a *touché*. Je ne voudrais pas répondre que la tappe si énergique que ce pauvre Henry IV reçut un jour,

vous savez où, pour le compte de l'un de ses gens ; ne lui ait été administrée par quelque béotien normand de la trop nombreuse catégorie que je viens de vous indiquer.

Une autre classe de béotiens qu'il convient de signaler, est celle qui, arrivant jusqu'à vous par surprise, vous fait de ses mains, jusqu'à ce que vous ayez deviné à qui vous devez cette gentillesse, un bandeau tellement serré sur les yeux qu'il vous les fait entrer dans le fond de l'orbite et vous rend aveugle pendant cinq minutes. N'oublions pas aussi la dangereuse plaisanterie de ceux qui, au moment où pour un instant vous vous levez de votre siège, s'empressent de vous le retirer au risque de vous faire subir un saut périlleux en arrière. Les enfans ont aussi une crainte respectueuse de certains béotiens qui, pour leur faire caresse, les soulèvent par la tête et leur donnent, en échange d'un baiser, un violent torticolis.

Je vous le dis en vérité, tenez-vous toujours à distance de cés gens-là. Défiez-vous de ces hercules qui vous traitent comme des colosses qu'ils sont, car la nature, en les dotant d'une force athlétique, ne leur a pas toujours donné la manière de s'en servir avec discernement, et leur plus douce caresse peut vous luxer un poignet ou vous détraquer une épaule.

Ce sont encore des béotiens fort incommodes que ceux qui s'arrêtent à causer dans la rue, tenant leur canne sous le bras, à la hauteur du visage des passants ; fort incommodes également tous ceux qui s'en vont par les rues balançant horizontalement leur parapluie ou leur canne, sans égard pour les gens qui viennent derrière eux, auxquels ils portent un coup de bout dans le ventre ou sur le tibia, si ceux-ci n'ont aussi une canne pour parer en tierce ou en quarte, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé ce nuisible voisinage. Et puis, ceux qui, au lieu de se ranger pour attendre quelqu'un ou pour regarder quelque chose, se plantent au milieu de la partie la plus étroite

de la rue la plus fréquentée, et qui, aussi gênés eux-mêmes que gênant pour les autres, embarrassent pendant une heure la circulation dans une ville. Les réglemens de police devraient s'appliquer à ces gens-là, aussi bien qu'au baril de pruneaux de l'épicier, ou au sac de noix induement placés sur la voie publique.

Il est cependant d. s béotiens plus fâcheux encore : ce sont les gens qui s'accrochent à vous pour vous parler politique ; qui vous forcent de leur analyser tout ce que vous avez lu de nouvelles dans la semaine ; qui, sans miséricorde pour votre tête préoccupée d'autres soins, vous saisissent presque au collet, passent leur doigts dans une de vos boutonnières de peur que vous ne leur échappiez, pour vous obliger à discuter avec eux les actes du gouvernement et les améliorations sociales qu'ils ont combinées. Mal pour mal, quand votre esprit a besoin de repos ou de méditation, mieux encore vaut affronter les lourds abattis des premiers béotiens ; mieux vaut leur donner une main à écraser d'amitié, que de tomber sous le coup de ceux qui viennent méchamment, sans qu'on leur ait jamais fait de mal, ni rien dit de désobligeant, vous contraindre à parler pendant deux heures des choses dont votre unique soin était de vous distraire.

Je connais un béotien, heureusement il en est peu de cette force, qui, pendant tout un hiver, m'a fait fuir spectacles, réunions publiques, soirées particulières. J'avais eu probablement le malheur de plaire à cet homme, —c'était ma faute aussi,je le confesse;plusieurs fois j'avais, par pure politesse, fait semblant d'écouter avec intérêt ce qu'il me débitait, — cet homme donc, béotien que j'étais moi-même ! me guettait au passage ; s'il m'avait manqué d'abord, il me relançait dans le coin obscur où je me faisais tout petit pour qu'il ne me vît pas ; il m'arrachait du cercle où je m'étais mêlé dans l'espoir d'échapper à ses poursuites ; et puis quand il me tenait, il me

torturait, me tenaillait, me b.... (j'ai failli écrire le verbe que j'avais fait avec son nom, la langue ne m'ayant pas fourni de mot pour exprimer l'espèce de supplice que ce béotien m'infligeait). Il me racontait au spectacle qu'il avait vu jouer à Paris la pièce en scène, et il ne me permettait pas d'en entendre un mot en province; dans un salon, il ne me laissait parler avec personne; dans un concert, il me chantait à l'oreille le morceau qui fixait l'attention générale. Un jour je pris le parti de m'endormir; mais lui, toujours impitoyable, me réveilla avec une obstination qui finit par vaincre le sommeil qu'il m'inspirait. Un autre soir, ayant trouvé moyen de lui échapper un moment, je me sauvais à toutes jambes; je ne sais par où il passa, mais sur le seuil je le trouvai, le bourreau! me barrant le passage...

Plusieurs fois, sa femme, car il est marié (prions pour la malheureuse)! sa femme, prenant mon sort en pitié, se dévoua pour me sauver. Excellente femme! je la prie de recevoir ici l'expression de ma vive reconnaissance, et en retour des services qu'elle m'a rendus, je forme des vœux sincères pour qu'une ame charitable fasse pour elle ce qu'elle a fait pour moi à l'égard de son mari, que je proclame le plus béotien de toute la haute et basse Normandie, béotien de la force de 25 chevaux.

Cet homme vit encore, mais j'ai eu le bonheur qu'il m'a lâché pour un autre qu'il béotise à son tour. Oh! si j'osais le nommer ici, afin que chacun puisse se garer de lui! Je serais si heureux de pouvoir le barbouiller de mon encre, des pieds à la tête, et d'afficher son nom, qui se compose juste d'autant de lettres que le mot *béotien*, qui devrait être son surnom.

Un excellent échantillon de béotien, est celui qui, sans considération du lieu où il se trouve, élève la voix à une octave qui met forcément tout le monde, voisins et passans, dans le secret de votre conversation. Il n'est

personne qui ne connaisse des béotiens de ce genre. Vainement vous abaissez la voix à mesure que leur voix monte, pour les engager discrètement à parler plus bas ; vainement vous cherchez à les tirer à l'écart, pour que du moins leur voix se perde dans le désert. Ces gens-là vous retiennent au beau milieu de la rue, et ils ne vous abandonnent que lorsque cinquante personnes ont appris, sans le vouloir, que votre sœur est malade ; que le frère de votre interlocuteur est en procès avec M**., qu'il s'est passé telle chose dans votre ménage.

Il faut citer encore comme types du genre, ceux qui vous appellent par votre nom d'un bout à l'autre d'une rue, de manière que tous les voisins se mettent aux fenêtres pour savoir *de visu* quel est l'individu qui répond au nom qu'ils viennent d'entendre.

Une espèce de béotien, à laquelle on ne peut trop garder de rancune et qu'il convient de signaler à la société, ce sont les oisifs qui, par désœuvrement, font perdre deux heures, à parler de tout et de rien, à des gens affairés, dont tous les momens sont comptés, et qui sont obligés de regagner sur le temps de leur sommeil celui qui leur a été ainsi volé méchamment dans la journée.

Béotien fort curieux encore, est celui qui, pour faire le beau parleur, jette au hasard des mots dont il ne connait ni le sens, ni la valeur ; qui, avec un aplomp étonnant, confond les choses, les dates et les noms, et seul ne s'aperçoit pas du rôle ridicule qu'il joue.

Et puis celui qui vous prévient qu'il va vous faire rire par les choses qu'il se propose de vous raconter.

Puis les amateurs qui, voulant paraître musiciens, dans un concert, marquent à faux la mesure avec une énergie fort inquiétante pour les pieds de leurs voisins.

Puis les gens que vous connaissez à peine qui vous mettent au courant de toutes leurs affaires domestiques et vous font pénétrer dans les détails les plus intimes de leur intérieur.

Quelque chose de bien aimable encore dans le genre, c'est d'entendre, d'un bout à l'autre d'une table d'hôte, deux épiciers droguistes se transmettre les prix courans, de la potasse et de la garance.

Il est une variété de béotiens fort commune dont il faut aussi faire mention : ce sont les gens qui, lorsqu'ils vous traitent, ont tant de peur que vous ne mangiez pas assez, que pour répondre à leur vœu, il faut s'exposer à crever d'indigestion. N'oublions pas non plus la maîtresse de maison qui, en vous faisant accepter un mets, vous force à le déclarer délicieux, exquis, et qui profite de l'assertion parfois menteuse qu'elle a arrachée à votre politesse, pour vous faire subir une seconde décharge d'un plat à l'égard duquel, par politesse encore, vous êtes obligé de tomber en récidive.

Un mot des gens qui vous font la guerre, parce que vous n'aimez pas ce qui flatte leur goût. Béotiens !

Béotiens aussi ceux qui, dans un repas, au lieu de conserver pour eux l'assiette, que la maîtresse de maison leur avait adressée, engagent leurs voisins à l'accepter, la font circuler de main en main au grand dérangement de toute la société, et refluer jusqu'à son point de départ, au risque de répandre la sauce sur le linge de table, et de compromettre la toilette de leurs voisins, sans parler de l'impolitesse faite à la dame du logis, en offrant à un autre le morceau qu'elle vous avait destiné. — Il faut renvoyer ceux-là à la ci-devant *Civilité honnête et puérile.*

Béotiens encore, béotiens de la plus mauvaise variété, ceux qui, à table, se lancent des boulett s de pain ou des noyaux de fruits, qui vont carambolant entre les bouteilles et les visages.

Béotiens, les gens qui, sans être ni musiciens, ni littérateurs, ni peintres, ni quoi que ce soit, ni connaisseurs en quoi que ce soit, s'érigent en juges ou se posent en protecteurs des beaux-arts, espérant par là donner le change

sur leur valeur personnelle, et se faire une petite part dans les bravos que recueille l'artiste dont ils se sont faits les officieux patrons ; béotiens ces gens-là, comme certain sacristain criant à la foule ravie du sermon qu'elle venait d'entendre : « C'est moi, messieurs, qui ai sonné « ce beau sermon ! » Grâce toutefois pour ceux qui, béotiens de cette famille, n'agissent que par instinct de dévouement à l'art et non par spéculation de vanité.

Béotiens, les enfans perdus de la grande famille des travailleurs qui passent leur vie à faire couver les pigeons et à élever des lapins ! béotiens, les phraseurs, les gens à circonlocutions, qui ont le talent de parler des heures entières pour ne rien dire ; plus béotiens ceux qui, pour la seconde fois se laissent prendre à ce verbiage creux ; plus béotiens encore ceux qui trouvent admirable ce qu'ils n'ont pas compris.

Béotien, oh ! béotien caractérisé celui qui, pour affecter un pied élégant, ou celle qui, pour gagner deux centimètres sur l'épaisseur de sa taille, s'emprisonne dans une chaussure qui l'empêche de marcher, ou se ficelle à la façon d'une andouille ou d'une carotte de tabac, dans un corset qui lui coupe la respiration. Comme si le mérite consistait dans la forme du pied ou dans un peu plus un peu moins de finesse à la taille.

Béotien, celui qui passe un tiers de sa vie à arranger sa chevelure !

Béotiens ces gens qui se vantent d'être grands mangeurs, de jauger une grande quantité de liquides : de leur propre aveu, leur mérite consiste à pouvoir entrer en comparaison avec un plat ou une cruche.

Arrêtons-nous, car la nomenclature des béotiens serait trop longue. Si, parmi les variétés que j'ai indiquées, il s'en trouve que tous les pays peuvent revendiquer, nous les leur céderons volontiers, mais nous avons dû les mentionner comme indigènes, car la Normandie semble

être leur terre natale, tant l'espèce s'y reproduit nettement caractérisée.

Et nous nous hâtons de finir, de peur d'être nous-mêmes classé dans quelqu'une des catégories ci-dessus, en souhaitant à nos lecteurs que le ciel les préserve de se rencontrer jamais avec les béotiens de tous pays.

A. S.

Poésies.

A MON FILS.

Que je t'aime, ô mon fils, lorsque ta voix chérie,
Accent digne du ciel, charme mélodieux,
Interrompt tout-à-coup ma vague rêverie
Et m'appelle à tes jeux.

Et que je t'aime aussi lorsque plus tendre encore,
Sans force pour porter seul un léger chagrin,
Le front penché vers moi, ta jeune peine implore
Un asile en mon sein.

Dis-moi, me tiendras-tu de si douces promesses?
Quand tu dédaigneras mes soins et mes secours,
Reviendras-tu du moins demander mes caresses?
M'aimeras-tu toujours?

Hélas! tant d'avenir dans tes yeux étincelle;
La vie un jour, mon fils, te semblera si belle;
Quand elle sèmera tes pas
De ses trésors d'amour, de ses rêves de gloire!
Ces biens trompent souvent, mais jeune il faut y croire;
Moi, peut-être tu m'oublieras!

Il te faudra le bruit des armes,
Quelque muse pensive aux yeux mouillés de larmes,
Te révélant tout bas d'ineffables soupirs;
Puis, une jeune amante et rieuse et légère,
S'emparant de ton ame et chassant de ta mère
Les derniers souvenirs.

Et pourtant n'ai-je pas entouré ton enfance
De soins remplis d'ardeur ?
Ne garderais-je pas pour ton adolescence
Toujours le même cœur ?

Grâce, ô mon bel enfant ! qu'un si triste présage,
Par tes soins consolants, comme un léger nuage,
S'éloigne sans retour :
Assez d'illusions me furent infidèles,
Que me resterait-il, si tu fuyais comme elles,
Toi, mon dernier amour ?

Mme. Lucie Couëffin.

1833.

A Mme. Louise TOUCHARD.

La femme est trop heureuse : elle croit, elle espère ;
Elle vit de parfums, de beauté, de mystère,
D'amours saints, d'amours purs ;
Tous ses ennuis de mère, et d'épouse et d'amante,
Cèdent au premier mot d'une voix caressante,
Ombres que le soleil chasse le long des murs.

Nous aussi, nous, voués aux labeurs de ce monde,
Nous, dont le bras se tord, dont la parole gronde
Sous un ciel inclément,
Nous voulons, échappant parfois aux destinées,
Semer de quelques fleurs nos routes sillonnées,
De quelque frais espoir bercer notre tourment.

Quand la nature brille et commence à sourire,
Quand tout être créé chante, voltige, aspire,
L'ame s'épanouit ;
Le rude travailleur sent amollir sa fibre ;
Et son caprice errant, son instinct d'homme libre,
Long-temps muets et sourds se réveillent en lui.

Alors, sur les prés verts ou sur les mousses pâles,
Aux bords du clair ruisseau qui s'écoule en spirales,
Aux bords du bois ombreux,
On surprend l'homme fort, désertant les ruines,
Assis à contempler les blanches aubépines,
Les calmes voluptés de la terre et des cieux.

Et, se laissant gagner par le repos et l'ombre,
Il détourne les yeux de son avenir sombre,
De ses luttes sans fin;
Il dit: « Seigneur! Seigneur! éloignez ce calice:
L'oiseau, la fleur et l'arbre ont un soleil propice;
Je ne veux qu'une part de leur rayon divin. »

Et Dieu répond toujours à ce vœu qui le brave:
« Marche, maudit! debout, forçat! travaille, esclave!
Traine partout tes fers.
Tu te reposeras au seuil de ma demeure,
Lorsque l'enfant craintif, qui s'effraye et qui pleure,
Aura vaincu le mal et dompté l'Univers. »

La femme est trop heureuse, et sa tâche est facile:
Mais, au moins, qu'en son cœur l'homme trouve un asile,
Quand il a soif d'amour!
Et, s'il nous faut chercher une terre promise,
Que pour nous ses deux bras, comme ceux de Moïse,
Se lèvent dans la lutte, et s'ouvrent au retour.

Paul Delasalle.

Mai 1840.

CAUCHEMAR.

Elle est là, près de moi, s'inclinant sur ma couche;
De ses doigts décharnés, voyez, elle me touche;
L'os blanc de sa mâchoire est presque sur ma bouche,
Elle veut un baiser de moi!
Et je repousse en vain son étreinte mortelle.....
Toujours elle m'attire encore plus près d'elle;....
Le regard effrayant de son œil sans prunelle
Sans cesse me glace d'effroi!

Contre moi maintenant, elle est toute pressée:
Regardez, sur mon sein sa froide main placée
Cherche à voir si bientôt dans la veine glacée
Le sang va cesser de couler;
Déja prête à saisir mon corps qu'elle réclame,
Elle est là, grimaçant un sourire, l'infâme!
A chaque battement épiant si mon ame
Ne va pas bientôt s'envoler!

Derrière elle, voyez ces fantômes livides
A mes yeux effrayés montrant leurs tombes vides,....
Oh! regardez-les tous! comme ils semblent avides
De m'y voir descendre avec eux!
Les voilà maintenant unis en chaîne immense.....
Tout autour de mon lit ils forment une danse; —
Leurs ossements entre eux se heurtent en cadence.....
Entendez-vous leur bruit affreux.

Ils s'avancent vers moi..... chacun d'eux veut me prendre,....
Par pitié chassez-les. ... venez donc me défendre!....
Pourquoi déjà la mort? oh! dites-lui d'attendre.....
A jamais je ne puis la fuir!
Quelques jours, quelques mois, oh! quelques ans encore!....
A peine si ma vie a quitté son aurore!....
Tant d'avenir rêvé, comme un vain météore
Devra-t-il donc s'évanouir?....

Mais nul ne me secoure..... Il faut que je succombe!
La voilà qui me prend..... m'emporte..... et de la tombe
La froide terre, hélas! sur mon cercueil retombe
Pour ne plus jamais se rouvrir!
Voyez, déjà les vers ont saisi leur pâture!....
Je les sens..... regardez, leur ignoble morsure
Partout de trous profonds sillonne ma figure!....
Oh! c'est horrible de mourir!

MARGUERITE!

A Marguerite, du village,
La plus jolie et la plus sage,
Un jeune et beau seigneur un jour
Parla d'amour;
Il avait un bien doux langage,...
Et vraiment c'était grand dommage,
Car il était, le beau seigneur,
Faux et trompeur!

Ce qui pouvait séduire l'âme,
Serments d'une éternelle flamme,
Tendres regards, mots les plus doux
Dits à genoux;

Tout par lui fut mis en usage,
Même il parla de mariage.....
Et la pauvrette au séducteur
Donna son cœur.

Un matin, il dit à sa belle :
« Loin de toi le devoir m'appelle ;
« Je reviendrai demain. » Hélas !
Il ne vint pas.
Deux jours après au cimetière
Un nom fut mis sur une pierre.....
C'était un nom plein de douceur.....
Un nom de fleur !

Edmond Rupalley.

BULLETIN.

La Revue du Calvados reçoit de toutes parts les plus grands encouragements et les marques de la plus bienveillante sympathie ; une nombreuse collaboration lui permet aujourd'hui de donner le sommaire des différents travaux qu'elle publiera dans ses prochaines livraisons :

Nouvelles études du siècle, chroniques et légendes Neustriennes inédites.

Claire et Bathilde, chronique.

Biographies littéraires — *Mme. Tastu* ; — *Mme. Desbordes-Valmore* ; par M. Alph. Leglaguais.

Traduction d'un poème Persan sur le printemps par Djelaliddin-Roumi.

Essai sur le vandalisme dans les arts en Normandie, depuis le XVIe. siècle.

Recherches sur les bibliothèques de Caen au moyen âge.

Fragmens d'une visite aux Rochers de Mme. de Sévigné, par M. G. S. Trebutien.

Articles de fond, recherches historiques, critiques et portraits, par M. Paul Delasalle.

Les poètes en province.

Les femmes littéraires.

Les étoiles qui filent, par M. Auguste Leflaguais.

Recherches sur les antiquités Normandes, travaux historiques et bibliographiques, par M. Georges Mancel.

De la loi du silence, appliquée aux maisons de correction.

L'abbaye d'Ardennes, chronique du XVIIIe. siècle, par M. Amédée Fauvel.

Essai sur la critique.

Histoire véritable et mélancolique d'un peloton de fil blanc.

Biographies littéraires. — *M. F. Lamennais* ; — *M. A. Dumas* ;

— *Mme. Emile de Girardin (Delphine Gay);* par M. HENRY MONDEHARE.

De la poésie.

Gemma la Vénitienne.

Un grand homme de Paris en province.

Les étudians.

Le clocher de Noray, chronique.

Biographies littéraires. — *MM. Victor Hugo;* — *Georges Sand;* — *A. de Musset;* — *Gustave Planche;* — *de Balzac;* par M. E. CAMUS.

Nouvelles et critiques littéraires par M. A. THÉVENOT.

L'abbaye de St.-Etienne, chroniques Normandes; études sur les littératures anglaise et allemande par M. P. BARBELET.

Henriette d'Entragues, nouvelle historique. — *Deux étoiles,* par M. EMILE D'ALBARET.

De la profession d'avocat à différentes époques.

La révolution du Mexique, et l'empereur Iturbide, étude historique.

Biographies littéraires et philosophiques. — *M. Guizot;* — *M. Villemain,* par M. GEORGES BESNARD.

Le château de Creully, chronique du XIe. siècle. — *Louise de Sénanges* par M. CHARLES QUESNEL.

Biographies artistiques. — *MM. Mayer-Beer;* — *Auber;* — *Habeneck,* par M. A. VILLAIN.

Trois célèbres pianistes, par M. C. LARSONNEUR.

Un poète et un mari.

La terreur à Caen, épisode de 93, par M. GUSTAVE D..... —

De l'état de la peinture à Caen; — *galeries et salons;*

Biographies artistiques. — *M. Ingres;* — *M. Paul Delaroche;* — *M. Scheffer,* par M. GUILLARD.

La fin de tout.

Théodora, par M. GUSTAVE LE BRISOYS-DESNOIRESTERRES.

Etudes philosophiques et morales, par M. JOACHIM-MENANT.

Poésies par Mmes. Lucie Coueffin, A. Tastu, Anaïs Ségalas, Lesguillon, Louise Touchard, et par MM. Alphonse Le Flaguais, Auguste Le Flaguais, Paul Delasalle, Edmond Rupalley, E. Camus, Charles Quesnel, G. Mancel, A. Thévenot, G. B. Desnoiresterres, Céphas Rossignol, E. Postel, Amédée Fauvel, P. Barbelet, Th. Wains Desfontaines, Ch. Woinez.

En outre des articles variés nous sont promis par MM. Jules Sandeau, E. Bergounioux, A. Seminel, P. Malitourne, Arsene Houssaye, Julien Lemer.

Bien que la plupart des articles que nous annonçons doivent paraître successivement dans la Revue, nous rappelons que dans notre prospectus nous avons fait appel à toutes les personnes qui, dans notre pays, s'occupent d'arts, de littérature et de philosophie. Le but des fondateurs de la Revue étant surtout de produire des noms nouveaux, nous accueillerons toujours cordialement les offres de collaboration qui nous seront faites, et chacun, autant que possible, aura sa place dans notre recueil.

— M. Ravaisson, inspecteur des bibliothèques publiques, est passé

ces jours derniers par Caen, où il a visité notre nombreuse et riche collection de livres. M. Ravaisson a pris note de différents ouvrages récemment publiés ou en cours de publication, dont le Gouvernement tient un certain nombre d'exemplaires à sa disposition, pour les distribuer aux bibliothèques communales, et a fait espérer aux conservateurs de notre établissement qu'il ne sera pas plus long-temps oublié dans la répartition de ces publications.

m

— En travaillant au déplorable regrattage qu'on fait subir au chevet de l'église St.-Pierre, on a découvert dernièrement sur le bouclier de la statuette d'un saint Georges ou d'un autre saint guerrier, qui se trouve sculpté au milieu des pendentifs de la chapelle, une date, 1538, que l'on suppose devoir indiquer l'époque à laquelle le monument a été complétement terminé; on savait que l'apside de St.-Pierre, ouvrage d'un architecte de Caen, nommé Hector Sohier, avait été entrepris de l'année 1519 à 1521, mais on avait ignoré jusqu'à ce jour en quelle année il avait été achevé.

m

— M. *Alphonse Le Flaguais* vient de publier chez M. Hardel, rue Froide, une mélodie sur Napoléon, dans laquelle on retrouve à un haut degré les belles qualités poétiques dont M. Le Flaguais nous a déjà donné tant de preuves.

— Dans une prochaine livraison, la Revue rendra compte d'un remarquable ouvrage de philosophie, paru chez M. Pagny, imprimeur, rue Froide; *les leçons de logique* par M. *Charma*.

— *M. Charles Woinez*, auteur de *Hier et Demain*, et notre collaborateur, doit publier sous peu de jours, chez M. Pagny, imprimeur, rue Froide, un livre populaire sous le titre *Les Nationales*. Nous ne doutons pas que le public n'accueille favorablement une œuvre qui se recommande surtout par un haut sentiment de dignité morale et un patriotisme éclairé. Une belle vignette representant la statue de Guttemberg par M. David, est mise en tête de cet ouvrage, que la modicité de son prix, 1 fr. 25 c., met à la portée de toutes les bourses.

— *Théâtre de Caen*. — Depuis quelques jours Mlle. Dejazet a quitté notre théâtre, emportant avec elle les bravos et les fleurs de toute notre ville. Elle se souviendra, nous l'espérons, de son séjour à Caen; car il lui sera difficile de trouver un public plus enthousiaste de son talent et de son esprit, nous craignions d'être privés du théâtre pour plusieurs mois, lorsque M. le Directeur, dans son zèle infatigable pour nos plaisirs, vient d'annoncer l'arrivée et les représentations immédiates de M. Achard du théâtre du Palais-Royal. Le talent comique de M. Achard, la verve entraînante et spirituelle de son jeu, sa belle voix si pure et si flexible attireront, nous en sommes certains, la foule à notre théâtre. Dans notre prochaine livraison nous rendrons compte de ces représentations qui viennent de commencer.

EUG. CAMUS, *Directeur*.

CAEN SOUS JEAN-SANS-TERRE.

FRAGMENT HISTORIQUE.

Jean-Sans-Terre, perfide conspirateur sous son père, Henri II, et sous son frère Richard, ne changea pas de caractère en changeant de position. Il continua d'être l'homme des complots ténébreux et des sourdes intrigues et n'eut jamais le courage de résister en face du danger. A peine eut-il ceint l'épée ducale et mis sur sa tête la couronne d'Angleterre, qu'il se laissa arracher par le roi de France plusieurs châteaux forts sur l'Eure, l'Iton et la Rille, ainsi que le comté et la ville d'Evreux, premières pertes qui présagèrent celles de toutes les possessions qu'il avait sur le continent. Philippe-Auguste, il est vrai, orgueilleux et politique, n'avait pas attendu la mort de Richard-Cœur-de-Lion pour se promettre ouvertement la conquête de la Normandie, mais les talents militaires de son rival l'avaient ajournée. C'était à la faiblesse de Jean de réaliser ses espérances.

Cependant à l'époque de leurs premiers succès, les Français n'étaient pas préparés pour une invasion définitive; ils acceptèrent donc volontiers un armistice. Philippe profita du temps que lui donna cette paix pour recevoir Arthur de Bretagne à sa cour et l'engager à faire valoir ses droits au trône d'Angleterre; il se mit ensuite en rapport avec les barons de l'Anjou, du Maine et de la Touraine, et s'efforça sous main de les détourner du parti de son adversaire. Mais il cessa bientôt ces menées secrètes, car Arthur ayant été par lui armé chevalier au mois de juillet 1202 et ayant reçu la main de sa fille Marie,

avec une somme d'argent assez considérable et deux cents chevaliers, se fit, dès la première campagne, prendre par Jean-Sans-Terre, en personne, sous les murs du château de Mirebeau, près Poitiers, où il était allé assiéger son aïeule Eléonore. Cette capture et les événements qui la suivirent hâtèrent la catastrophe impatiemment attendue par le roi de France.

Le siège de Mirebeau ne fut pas seulement fatal au duc de Bretagne : pas un des chevaliers de son armée n'échappa à la mort ou à la prison, tous, chargés de fers furent envoyés sur des charrettes, les uns en Normandie, les autres en Angleterre. Le château de Caen fut choisi pour y renfermer Hugues le Brun, comte de la Marche et seigneur de Lusignan.

Les circonstances romanesques de la vie du comte de la Marche sont si singulières, leur caractère de douce chevalerie est si étrange à cette époque où tous les sentiments naturels semblaient effacés, que nous croyons, à leur sujet, devoir nous permettre une digression qui ne sera d'ailleurs pas entièrement hors de propos, ces circonstances se rattachant sous plusieurs points à l'histoire du château de Caen.

Hugues le Brun était vassal de Jean-Sans-Terre ; dans les commencements de l'an 1200, le 28 janvier, il était venu à Caen avec Raoul, comte d'Eu, et dans un acte qui nous a été conservé, passé devant Guillaume Du Hommet, connétable de Normandie, Guillaume Maréchal, comte de Pembrock, Jean de Pratell, Geoffroi de Celle, Garin de Glapion et Guillaume de l'Etang, ces deux barons s'étaient reconnus hommes liges du roi d'Angleterre :

« A tous présents et à venir, avaient-ils écrit, faisons « savoir que moi, Hugues le Brun, comte de la Marche, « et moi, Raoul, comte d'Eu, sommes les hommes liges « de notre illustre seigneur, Jean, roi d'Angleterre, que « nous aiderons fidèlement à sa gloire et à son profit,

« contre tous hommes et femmes qui peuvent vivre et « mourir, et dans toutes les occasions et par tous les « moyens qui seront en notre pouvoir, et de tout notre « pouvoir lui prêterons fidèlement assistance pour re- « chercher, recouvrer et conserver ses droits, contre « tous, fût-ce même contre ceux qui sont ou qui seront « de notre famille. »

« Tant qu'il sera en notre pouvoir, nous ne souffrirons « que notre seigneur, le roi d'Angleterre, en quelque « manière, en quelque temps de notre vie et en quoi que « ce soit, éprouve tort ou soit lésé par le fait de nos pa- « rents ou autres. »

« Et pour certaine garantie du maintien perpétuel de « toutes ces promesses et de notre bonne foi, nous l'assu- « rons tant par nous et nos serments que par nos hommes « dont les noms suivent et par leurs serments. »

Venaient ensuite les noms de Gosselin de Lezay, de Hugues de Rupefort, de Jean d'Airan, et de dix autres témoins pour le comte de la Marche. Raoul, comte d'Eu, n'avait que cinq témoins.

De son côté, d'après les usages de la féodalité, en retour des obligations contractées par ces vassaux, Jean leur avait promis aide et loyale protection; dans un autre acte signé le même jour par les mêmes, il s'exprimait ainsi :

« Jean, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, etc.... « à tous ceux à qui parviendra le présent acte, salut. »

« Sachez que nous avons accepté nos amis et fidèles « Hugues, comte de la Marche, et Raoul, comte d'Eu, « pour nos hommes liges. »

« Nous les aimons, en effet, comme nos fidèles et « hommes liges, nous les soutiendrons, et nous main- « tiendrons et défendrons intégralement et avec bonne foi « leur droit contre tous, et nous ferons en sorte qu'en « quoi que ce soit et de quoi que ce soit, dont ils soient

« revêtus et saisis, ils n'éprouvent dommage ou préju-
« dice de notre fait ou de celui des nôtres, si ce n'est par
« jugement de notre cour, et cela tant qu'ils nous servi-
« ront fidelement et continueront à se soumettre à notre
« justice. »

Mais Jean-Sans-Terre, accoutumé à se jouer de tous les devoirs, ne respecta pas mieux ceux qu'il venait de s'imposer; il n'ignorait pas que Hugues était amoureux, et que, du consentement même de son frère Richard, il avait été fiancé à Isabelle, fille du comte d'Angoulême, mais, comme elle était trop jeune, le mariage n'avait pas été accompli de suite. La comtesse d'Angoulême venait d'atteindre sa nubilité, et les noces allaient être célébrées, quand Jean, cédant à une passion brutale et au mépris de tous les droits, l'enleva contre son gré et l'épousa. Un obstacle, il est vrai, plus grave encore que le premier, s'opposait à cette union; il avait, alors qu'il n'était encore que comte de Mortain, pris pour femme la riche héritière du comte de Glocester, qui lui avait apporté en dot son comté et le titre de gouverneur de Caen; le roi d'Angleterre la répudia ignominieusement, et, ajoutant la spoliation à l'infamie d'une telle conduite, en repoussant l'épouse il retint les domaines.

Alors on vit Jean-Sans-Terre, oubliant toute retenue, et par une espèce de dérision calculée, choisir la demeure même qu'il avait volée à sa première femme pour théâtre de ses orgies avec la seconde, à qui du reste l'éclat de sa nouvelle fortune et l'entraînement des débauches royales ne fit pas tout-à-fait oublier ses premières amours. On sait, en effet, que, vers l'année 1218, après la mort de Jean, elle consentit à perdre son titre de reine pour devenir simple comtesse de la Marche et de Toulouse, en épousant Hugues. Plus d'une fois, sans doute, la jeune princesse, au milieu des fêtes du château de Caen, regretta son ancien amant. Elle dut verser des larmes au souvenir

du malheureux qui gémissait dans les cachots de la forteresse, dont son mari cherchait à faire pour elle le séjour des plaisirs. Car, il n'en faut pas douter, c'était par un raffinement de vengeance que le roi vainqueur à Mirebeau avait fait du même lieu la prison de son rival, et le palais d'Isabelle.

Quoi qu'il en soit, la captivité de Hugues le Brun n'eut pas même une année de durée: forcé par les circonstances, son ennemi sacrifia sa haine à la politique, et la liberté du comte de la Marche fut une des conditions auxquelles il se soumit dans une trève conclue avec le vicomte de Thouars; mais cette liberté qu'obtint Hugues ne fut pas achetée sans peine, et bien qu'il lui fit don en même temps du gouvernement de la Saintonge, Jean pensait lui-même qu'il opposerait des difficultés avant de se soumettre aux sacrifices exigés de lui, quand, en adressant la copie du traité au connétable du château de Caen, il lui écrivait de jeter le prisonnier dans une basse-fosse, et de resserrer ses fers dans le cas où celui-ci n'acquiescerait point aux conventions stipulées.

Cependant un captif d'une importance toute autre restait entre les mains du monarque, et son caractère bien connu excitait les inquiétudes. Les sympathies publiques en faveur d'Arthur croissaient en raison de la tyrannie de son oncle et du mépris qu'il soulevait. Jean résolut donc de s'en défaire à tout prix. Arthur avait été d'abord renfermé à Falaise, où le prince en personne était venu à plusieurs reprises pour tenter de l'amener à une renonciation au trône et à se détacher du roi de France, mais le jeune homme, loin de céder, avait toujours répondu avec l'assurance que lui donnait la légitimité de ses droits. Jean sortit avec fureur de sa dernière entrevue et donna l'ordre qu'on transférât sur-le-champ son neveu au château fort de Rouen. Depuis ce temps il disparut. On ne sut jamais exactement le genre de mort de l'infortuné duc

de Bretagne : seulement on s'accorda pour accuser l'homme qui était le plus intéressé à sa perte ; on dit qu'il avait payé des assassins. D'autres allèrent jusqu'à raconter que, ne pouvant trouver de bourreau, Jean conduisit lui-même sa victime dans une barque sur la Seine, et précipita son corps dans les flots après lui avoir percé le cœur de son épée.

Philippe-Auguste, en politique habile, profita de l'indignation générale, soulevée par ce meurtre, pour donner une apparence de justice et de légalité à ses vues sur le duché, il commença par citer le coupable devant les pairs afin d'y être jugé ; mais comme le roi de France s'y attendait, Jean se garda bien de s'exposer aux chances d'un jugement criminel, et le 30 avril 1203, par un arrêt de la Cour, il fut, par contumace, reconnu traître et félon, condamné à mort et toutes ses terres dépendant de la couronne de France, furent déclarées acquises au roi à titre de réversion. Philippe, exécuteur de l'arrêt, s'empara sur-le-champ de l'Aquitaine, puis entra en Normandie.

Le château Gaillard lui offrit à son début une longue résistance. Après un faible et vain effort du prince anglais pour la secourir, cette forteresse défendue vaillamment par le brave Roger de Lassy, n'en arrêta pas moins la marche du vainqueur pendant près d'un an, mais, pris d'assaut le 6 mars 1204, sa soumission entraîna rapidement celle du pays.

Jean-Sans-Terre, pendant que les troupes françaises désolaient sa province, et lui enlevaient l'un après l'autre tous ses châteaux, cherchait à oublier ses défaites dans les bras de sa nouvelle épouse. Réfugié à Caen, au milieu des délices de la table et des fêtes de toute espèce que les bourgeois lui donnaient tour à tour, il s'étourdissait sur les dangers de sa position. Quelquefois passant au lit toute la matinée et n'en sortant que pour s'asseoir aux festins qui se prolongeaient fort avant dans la nuit,

c'était ivre de vin et gorgé de viandes qu'il recevait les nombreux courriers envoyés de toutes parts pour lui annoncer que la Haute-Normandie était subjuguée, que Conches, Andelys, Radepont étaient enlevés ; qu'Alençon venait d'ouvrir ses portes, qu'il ne lui restait plus que Verneuil, Arques et Rouen. A tout cela, il répondait, comme dans une circonstance analogue et dans l'accès d'une semblable infatuation l'avait fait son aïeul Robert Courte-Heuze : « Laissez faire, j'en reprendrai plus en un « jour qu'il ne peut m'en prendre en un an (1). » Telle était l'inexplicable nonchalance du duc-roi, qu'au moment de ses plus grandes pertes, il faisait à la famille de Moyon des propositions afin d'obtenir d'elle la seigneurie de Lion pour y bâtir une maison de plaisance ; et qu'il donnait des terres à un bouffon à la charge de faire sa vie durant un service annuel de fou de cour auprès de sa personne. Aussi, dans un siècle ignorant, l'imagination des peuples se hâta-t-elle de rejeter cette indolence extraordinaire et stupide sur des maléfices, et cette léthargie morale fut attribuée à des sortilèges. Il eût été plus juste d'en accuser une conscience bourrelée qui tentait de faire taire des remords à force de plaisirs.

Les barons anglais lassés enfin d'une pareille inaction ne voulurent pas assister plus long-temps aux triomphes de l'ennemi, ils quittèrent leurs postes et se retirèrent secrètement dans leurs possessions d'Outremer. Pour

(1) Gaillard raconte, dans l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, t. II, p. 149, que des députés de Rouen étant venus à Caen pendant le siége de leur ville, pour demander des secours à Jean-Sans-Terre, ils le trouvèrent jouant aux échecs. « Il prit, con- « tinue cet auteur, leur requête d'un air distrait : » *nous verrons*, « dit-il, *quand j'aurai fini ma partie.* » Sa réponse, qu'il fit beau- « coup attendre, fut qu'ils se défendissent comme ils pourraient. « *Voilà pour qui nous mourons !* disaient les députés en s'en allant. »
Rien ne prouve l'authenticité de cette anecdote, bien que Gaillard renvoie à Mathieu Paris ; ce chroniqueur n'en dit rien.

retenir ceux qui restaient encore, Jean les appela devant lui et leur fit prêter serment. Robert Tesson, seigneur de Thury, dénoncé comme devant l'abandonner prochainement, fut un de ceux dont il exigea des ôtages, précaution inutile qui ne fit qu'avancer la défection générale en signalant le peu de confiance du maître en ses sujets.

Alors il eut recours à une dernière ressource, mais loin d'obtenir des résultats favorables, cet essai désespéré acheva sa ruine; afin de payer des soldats mercenaires, il employa tous les moyens quels qu'ils fussent pour se procurer de l'argent, il fit venir en Normandie tout l'or réservé dans l'échiquier d'Angleterre, il emprunta aux abbayes, aux barons et aux bourgeois; il aliéna en échange de sommes plus ou moins fortes la majeure partie de ses droits.

C'est ainsi que le 17 juin 1203, la ville de Caen reçut de lui des lettres d'affranchissement avec tous les droits et libertés attachés à la commune. Falaise et Domfront venaient de se racheter de la même manière; c'est ainsi qu'il concéda le fief de *La Geole*, dans le Vaugueux, à Garin de Glapion, sénéchal de Normandie, et qu'il exigea vingt marcs de Jocelyn de Mondeville, pour sa nomination de sénéchal de l'évêque de Lincoln; c'est ainsi encore qu'il confirma la propriété de la halle au pain et de la halle au poisson, de notre ville, à la famille de Geoffroi, orfèvre de Henri II, qui, dès 1180, les avait reçues à fief, moyennant soixante sous, monnaie d'Anjou (deux cents quarante-huit francs environ), payables à l'échiquier de Caen, le jour St.-Michel de chaque année.

Se conformant, enfin, aux habitudes de ses prédécesseurs immédiats, il vendit jusqu'à la justice, et le fit avec une effronterie et un oubli de tous ménagements, desquels ceux-ci n'étaient jamais approchés. Thomas de Colleville paya cent marcs pour la garde des enfants de Roger Torpels et de leur terre jusqu'à leur majorité. Jean de Monde-

ville et sa sœur Agnès, Jean d'Aulnay, Guillaume de Venoix, Nicolas de Bretteville, achetèrent la faculté d'hériter de leurs parents ; le trésor royal reçut quarante marcs de Jourdan de Rots, afin de lui faire avoir la saisine des terres dont son neveu l'avait dépouillé, bien que le père de ce neveu n'en eût jamais été possesseur lui-même et fût mort avant un frère aîné dont Jourdan réclamait la succession ; Hugues Fitz-Ralf donna deux marcs pour poursuivre en justice Elie de Mondeville ; Denise, fille de Robert de Tracy, dut fournir vingt sous pour la jouissance des terres labourables de son père, pendant son pèlerinage à Jérusalem ; Roger le Norreis et Gervais Fitz-Guillaume, promirent la quatrième partie, montant à trente livres, des biens qu'ils avaient à recouvrer sur Robert de Rots, pour être autorisés à lui faire un procès et à être remboursés sans délai ; dans une semblable intention, Ernise, fils d'André de Falaise, abandonna au roi la moitié d'une créance de deux cent trente-huit livres d'Anjou, sur une juive de Caen, nommée la Gentille, tandis que Robert de Harcourt, moyennant cent marcs, dégagea des biens considérables qui servaient de garantie aux emprunts par lui faits au juif Aaron ; Robert de Buron offrit dix marcs, afin de ne pas être inquiété à cause de l'impossibilité où il était de faire comparaître devant les juges son serf Blackoker ; Roheise de Douvres et Mathilde de Dives, sacrifièrent, la première, quatre cent cinquante livres, afin d'avoir la moitié des terres qui avaient appartenu à son aïeul et à son frère, tant en Angleterre qu'en Normandie et afin d'épouser qui bon lui semblerait, pourvu que ce ne fût pas un ennemi du roi, la seconde, cinquante marcs pour n'être pas contrainte à se marier ; pour que sa fille, au contraire, pût être mariée du consentement du roi, Othon de Tilly déposa à l'échiquier trente-huit livres six sous huit deniers, et pour épouser cette fille d'Othon de Tilly

Henri de Puisac versa sept livres six sous huit deniers. Les offres de ceux qui réclamaient l'intervention du roi pour leurs mariages, étaient un de ses meilleurs revenus. Robert du Tilleul donna cent livres pour la main de la fille de Pierre de Reviers, avec son héritage; en conséquence Garin de Glapion, sénéchal de Normandie, le mit en possession de la jeune fille en faisant défense à la mère ou aux parents de la cacher; de son côté Richard de Reviers, imitant la manière dont sa sœur venait d'être enlevée à sa famille, compta sept cents livres d'Anjou, pour avoir en mariage Ada de Port, que sa mort rendit bientôt veuve et qui fut achetée de nouveau par Roger de Planes, au prix de six cents livres pour le paiement desquelles des termes furent pris et des cautions fournies.

Malgré ces exactions, dont quelques-unes, nous l'avouerons, étaient autorisées par les usages, Jean ne pouvait encore subvenir à la solde de ses troupes mercenaires; les routiers, commandés par Lupicaire, mal entretenus et mécontents, se vengeaient de leur misère par leur rapacité et leurs mauvais traitements sur les bourgeois et le clergé. Le besoin qu'on avait d'eux et la crainte d'une révolte de leur part, empêchaient de réprimer leurs désordres. L'abbesse de la Trinité de Caen, dont ils dépouillaient chaque jour les gens, fut obligée d'avoir recours aux moyens ordinaires pour mettre fin à leurs fureurs; elle demanda des lettres de sûreté et ne les obtint qu'en apportant quarante marcs au roi qui, à cette condition seulement, consentit à recommander à son sénéchal d'arrêter les rapines. Jamais les règnes précédents n'avaient présenté de pareilles infamies.

Il faut croire cependant que Jean-Sans-Terre eût pu payer Lupicaire et ses soldats s'il l'eût voulu, mais il eût fallu renoncer à ses plaisirs, et la majeure partie des recettes s'en allait dissipée par les débauches. Cela est si vrai que quelquefois même il n'agissait qu'en vue de

satisfaire au luxe de sa table ; on le voit de la sorte accorder à Robert de Lisieux la patente d'une terre possédée précédemment par un certain Adam Tanctin de Caen, condamné par Henri II, pour félonie, avec exemption de service militaire, aides et coutumes pour son commerce de terre et de mer et n'exiger en échange d'autre redevance que celle de livrer vingt chapons à la cour pour les fêtes de Noël.

Pendant ce temps les succès de Philippe Auguste continuaient, et ce prince se disposait à envahir avec des forces nombreuses la Basse-Normandie.

A la nouvelle de ses préparatifs, son lâche adversaire, frappé d'une terreur panique, passa la mer et fut débarquer à Portsmouth avec la reine. Toutefois, avant de prendre la fuite, il chercha à se laver de ce qu'il y avait d'ignominieux dans sa conduite, en rejetant ses fautes sur les Normands. Il les accusa de l'avoir trahi, et, sous prétexte qu'ils n'étaient plus dignes de sa confiance, il reprit violemment les dépôts d'objets que, suivant l'usage de l'époque, commun aux rois et aux barons, il avait confiés à la garde de divers particuliers. Robert de Vieux-Pont, vicomte de Caen, lui rendit cent onze marcs d'or, quatre-vingt cinq besans, neuf oboles, douze ceintures de soie avec leurs agraffes en argent, sept ceintures de cuir avec des agraffes aussi en argent, une ceinture de fil d'argent, trente-cinq boucles d'or, deux vases d'argent pour conserver de la thériaque, seize autres vases et coupes d'argent, et vingt-huit livres, monnaie d'Anjou, objets tirés du trésor de Simon d'Escures, maire de Caen. L'évêque de Norwich lui fit également remise à Caen de tous les ornements royaux dont il était dépositaire, de la grande couronne, du glaive, de la tunique, de la dalmatique, du manteau, du baudrier, des sandales, des gants, des frettes et des éperons. Il ne voulut, en un mot, rien laisser qui rappelât son séjour en Normandie, car il enleva à notre ville jusqu'aux titres qu'elle possédait :

par ses ordres, Pierre de Lions transporta à Londres les rôles et les chartes de l'échiquier de Caen (1).

Il était facile de prévoir qu'après le départ du souverain la province ne ferait pas une longue résistance : le roi de France, effectivement, ne rencontra aucun obstacle dans sa marche jusqu'à Falaise, qui l'arrêta à peine huit jours et lui fut livré par Lupicaire, ce même chef de routiers dont nous avons déjà parlé, qui, ne trouvant plus rien à gagner à soutenir le parti de son premier maître, passa, avec tous ses gens, sous les ordres de Philippe. Caen, pressé de se rendre, envoya des députés aux Français pour faire sa soumission trois jours avant leur arrivée sous ses murs, et Robert de Gouvix, alors gouverneur de Caen pour Jean-Sans-Terre, fut contraint, après quelques pourparlers préalablement échangés, et encore dans l'intérieur de la cité, d'abandonner le château sans résistance à l'ennemi vainqueur. Philippe-Auguste confia immédiatement le commandement de la place à Guillaume Quarrel, avec le titre de vicomte.

L'exemple de Caen avait été suivi par Bayeux ; tout le diocèse en avait fait autant, et les diocèses voisins, de Séez, Coutances et Lisieux, s'étaient aussi volontairement soumis. Dans cette occurrence, Philippe, afin de se concilier l'esprit des villes qui venaient d'entrer sous sa domination, fit à leurs habitants les promesses les plus séduisantes. Il conserva aux Caennais les droits de commune qu'ils avaient récemment acquis, les autorisa à

(1) On lit dans le *Chartularium cadomense*, manuscrit de M. de La Rue, tome 1er., n°. 40, le passage suivant :

« Le charriage ou voiture que le roi ordonna de fournir pour transporter tous ces titres prouve combien ils étaient nombreux. Cependant il en reste très-peu de cette époque ; on mettrait facilement dans un boisseau tout ce qui reste aujourd'hui des rôles de notre ancien échiquier dans la tour de Londres. Presque tout a été perdu pendant les guerres civiles de l'Angleterre.......... »

apposer leur sceau de Gueule au château donjonné d'or, sur les actes faits devant leurs officiers, et à passer leurs contrats devant le maire et les pairs de la ville. Il jura, en outre, que les usages et coutumes illicites, introduits par les fils de Henri II, contrairement à la liberté des bourgeois, seraient abolis.

De son côté, Gui de Thouars, à la tête des Bretons, jaloux de venger Arthur, pénétrait en Normandie par la partie inférieure du pays. Suivi de quatre cents chevaliers et d'une puissante armée, il incendiait le Mont St.-Michel, prenait Avranches, qu'il brûlait également, et, dévastant sur son passage les bourgs et les villages, accourait à Caen joindre ses forces à celles de Philippe-Auguste qui, en l'attendant dans cette ville, organisait son pouvoir et donnait de nouvelles lois à ses nouvelles conquêtes.

Mais l'activité de ces auxiliaires de bonne volonté était un peu redoutable; afin de lui donner une direction moins préjudiciable aux intérêts de sa politique, le roi de France les réunit à plusieurs chevaliers et aux routiers de Lupicaire, et les envoya, sous la conduite du comte de Boulogne et de Guillaume des Barres, vers Pontorson et Mortain, pour veiller à la sûreté des frontières.

Quant à lui, suivi du gros de son armée, il quitta Caen et marcha sur Rouen, qui, fidèle jusqu'à la fin, annonçait, par des préparatifs immenses, vouloir opposer une défense opiniâtre. Ses murailles doubles, en effet, ses triples fossés, sa citadelle, les obstacles naturels offerts par la Seine, et, par-dessus tout, sa population dévouée, retardèrent pendant près de quatre mois le triomphe des Français; pourtant les Rouennais, épuisés par un pénible siége, ayant long-temps et vainement attendu des secours de leur duc, se rendirent par composition le 1er. juillet 1204, et firent comprendre Verneuil et Arques dans leur capitulation. C'était les deux dernières villes qui pouvaient encore tenir, et leur reddition acheva de ruiner en Normandie le parti de Jean-Sans-Terre.

Cette année, les éléments eux-mêmes avaient semblé conspirer contre les Normands, car aux maux de la guerre s'étaient ajoutés les dommages causés par l'abondance des eaux qui submergèrent le pays d'Auge et tout le voisinage de Caen.

Trois siècles auparavant, la province était tombée des mains d'un prince impuissant dans celles d'une nation étrangère, mais énergique. Elle avait eu quatorze ducs normands dont cinq furent rois d'Angleterre. Elle venait de retourner à la France : la faiblesse de Charles-le-Simple l'en avait séparée, celle de Jean l'y faisait rentrer.

G. Mancel.

LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE.

III.

Il est facile de constater quelle est, en général, la pâture littéraire que l'on jette au peuple, et que des distributeurs nombreux font arriver jusqu'aux hameaux les plus obscurs, jusqu'aux métairies les plus isolées.

Je suppose que vous soyez venu passer un ou deux jours d'été à la campagne, dans quelque vieux château délabré dont les bâtiments principaux sont abandonnés depuis long-temps, avec leurs vieilles tapisseries, que les rats, mangent, avec leurs vieux fauteuils à personnages dont les fripiers, ces rats de notre espèce, convoitent le crin élastique, avec leurs lits carrés et leurs rideaux de serge

verte. Le désert s'étend à loisir dans ces appartements si hauts et si larges; la toiture se détache tuile à tuile, et le vent râle à travers les lézardes des gros murs. La chambre occupée ordinairement par le dernier châtelain, présente seule des restes d'habitation et de confortable; on y voit encore le fauteuil de cuir à trois pieds, et la table de chêne, chargée de titres anciens, et la canne à support de fer poli, que le vieillard semble avoir oubliée dans un coin. Au-dessus de la cheminée immense se groupent des figures mythologiques; le miroir, orné de boiseries en guirlandes, reflète avec un certain étonnement nos jeunes têtes et nos modernes coiffures : un silence profond règne partout, et dès que vient le soir, il n'est pas un enfant, pas une femme, pas même un greffier de chef-lieu ou un esprit-fort de village, qui voulussent pour tout au monde entrer seuls et sans lumière dans cette chambre, où le vieux seigneur achevait de vivre, passer le long de cette alcôve, où il acheva de mourir.

Vous traversez la cour d'honneur, où jappent encore des petits chiens de race, enchaînés et couchés sur la pelouse; vous longez la chapelle devenue une écurie; vous évitez les constructions accessoires, autrefois réservées aux domestiques, et que les nouveaux maîtres peuplent aujourd'hui, parce qu'il a fallu moins de frais et de travail pour les remettre en état, parce qu'aussi peut-être les bourgeois de nos jours se rendent justice et se sentent trop petits pour prendre sitôt la place des patriciens.

Que faire à la campagne en attendant que les femmes s'éveillent, et que la vie commune s'organise? la route borde le domaine, et l'on passe son temps à regarder les paysans qui cheminent, les charrettes à l'allure inégale, les enfans des fermiers qui se rendent le panier au bras, à la maison d'école.

Tout-à-coup vous apercevez sur l'herbe une balle de colporteur et des estampes éparses, et en levant les yeux,

le propriétaire de toutes ces richesses, perché dans un mérisier sauvage, où il trouve une bonne moitié de son repas du matin.

Le premier coup-d'œil jeté sur la bibliothèque normande vous apprend le titre des livres dont elle se compose: on y trouve inévitablement, les huit Codes, destinés aux campagnards processifs; l'*Histoire des environs de Paris*, par *Dulaure*, offerte aux provinciaux curieux et peu lettrés; l'*Abrégé de l'origine des cultes*, de Dupuis; le *Tableau de l'amour conjugal;* les *Œuvres badines* d'Alexis Piron, le *Bon sens du curé Meslier*, et autres chefs-d'œuvres d'irreligion et de débauche mal déguisés à l'ombre du *Cantique de* l'*Enfant prodigue*, de *Sainte-Geneviève de Brabant*, de l'*Oraison à saint Pierre*, et de tous les portraits de saints et de saintes, enrichis d'un texte explicatif et de quatrains orthodoxes.

C'est là que se rencontrent les petits livres empruntés à la collection de la *bibliothèque bleue*, et que vous vous plaisez à parcourir sans ordre, en attendant que l'appétit du colporteur Savoyard soit satisfait et que le vôtre ait commencé à naître.

Connaissez-vous par exemple, *la terrible et épouvantable vie de Robert-le-Diable, avec plusieurs choses remarquables contenues en icelle*? Ce conte est un conte dévot; il commence par une invocation à la Vierge, et a pour but de démontrer que le pécheur récalcitrant sera soumis aux peines éternelles, tandis que, s'il reconnait ses fautes, et en fait pénitence, elles lui seront pardonnées.

Il y avait en Normandie un duc vaillant et généreux, qui avait nom Hubert, et il épousa la fille du duc de Bourgogne, et en eut un fils. Ce fils était en naissant d'une laideur horrible. Lorsqu'on le porta à l'église, pour le baptiser, il ne cessa de pleurer et de crier, les dents lui sortirent incontinent, et il se mit à mordre le sein de ses nourrices en sorte qu'aucune ne voulait plus l'allaiter.

Plus il croissait, plus il se délectait à mal-faire: dès qu'il put marcher seul, il n'y avait ni homme ni femme qui pût le tenir, et quand il rencontrait les autres petits enfans, il les battait, leur jetait des pierres, et les frappait à coups de poings.

Ce qui fut cause qu'on l'appela Robert-le-Diable.

Les premières années de Robert se suivent et se ressemblent; son père lui donne un maître, pour lui apprendre *les bonnes mœurs*, et Robert tue son maître d'un coup de couteau; sa mère veut le sanctifier par la prière, et, quand il va à l'église, il frappe par derrière ceux qui s'agenouillent; il jette des cendres, poudres et autres choses dans la bouche de ceux qui chantent les louanges du Seigneur. Le métier des armes paraissant lui convenir davantage, on le fait chevalier; mais, lors du premier tournoi, le jeune volcan se signale par une irruption des plus fougueuses, et fait uu massacre horrible de chevaux et de cavaliers.

Après quoi il va courir le pays, dérobant et pillant tout, forçant et violant femmes et filles, crevant les yeux aux envoyés de son père, s'associant à une troupe de meurtriers et de voleurs, tuant sept hermites d'un seul coup, et chevauchant à travers le bois tout ensanglanté, mains, pieds et visage.

C'est en cet état qu'il vient un jour au château d'Arques trouver sa mère la duchesse.

— Madame, lui dit-il, je vous prie de me dire d'où vient que je suis si cruel, car il faut que cela procède de vous ou de moi; c'est pourquoi je vous prie de m'en dire la vérité.

— Mon fils, répond la duchesse, tout ébahie, et se jetant à ses pieds; mon fils! je veux qu'à présent vous me coupiez la tête et que vous m'ôtiez la vie; car c'est moi qui vous ai donné au diable avant que vous fussiez engendré.

Robert pleure amèrement, et fait vœu de renoncer à toutes les œuvres diaboliques. Il entreprend le pélerinage de Rome, et brûle en passant son ancien repaire, où il tue l'un après l'autre ses compagnons de meurtre et de pillage.

Il arrive à Rome, le jeudi saint, fait une rude pénitence, épouse la fille de l'empereur, et revint en Normandie, où il vécut soixante deux ans, et laissa un beau-fils appelé Richard qui, du temps de Charlemagne, fit de beaux exploits de guerre et augmenta la foi chrétienne.

L'histoire de Richard-sans-Peur, duc de Normandie, fils unique de Robert-le-Diable, lequel par sa générosité, fut roi d'Angleterre, n'est pas moins féconde en anecdotes curieuses et en enseignements pieux.

On l'appelait Richard-sans-Peur, parce que, sans peur ni crainte, il chevauchait nuit et jour tout seul parmi les bois et les forêts, cherchant des aventures et des chevaliers à combattre.

Un esprit malin, nommé Brundemor, se vante qu'il lui fera peur, et demande à Lucifer la permission de le tenter.

Après avoir obtenu cette autorisation, il se met à la tête de dix mille diables, et surprend Richard dans un bois *très-ombrageux*. Mais Richard n'éprouve pas un moment de crainte.

Brundemor prend alors la forme d'un enfant nouveau-né, et se couche entre deux branches d'un grand arbre. Richard vient à passer, et, ému par les cris pitoyables de l'enfant, il met pied à terre, ôte ses bottes, grimpe sur ledit arbre, et emporte dans son manteau l'enfant, qui était une petite fille belle comme un ange. Il la confie à la femme d'un forestier, qui la garde sept ans : au bout de quelques années, Richard l'épouse ; elle tombe malade, et Richard veille à son lit de douleur : elle l'envoie quérir de l'eau dans la forêt, et à son retour, il trouve un cheva-

lier mort dans son lit. Il découvre alors que cette femme qu'il avait épousée était le diable ; mais il n'a pas peur.

Une autre fois, il est saisi par un homme gisant dans une église, et lutte contre lui ; mais il n'a pas peur.

Trois chevaliers noirs, armés de toute pièce, avec grande suite de levriers, brachets, chiens courants et aboyants, viennent l'attaquer dans une solitude ; il les poursuit, tombe au milieu des chants et des danses de la lignée maudite de Hellequin ; mais il n'a pas peur.

Après maintes autres aventures, Richard assiste à un tournoi qu'avait fait crier le roi Charlemagne, enlève et épouse Clarisse, fille d'Adolphe, roi d'Angleterre, et, par suite, soutient une guerre terrible contre ce dernier. Un chevalier noir, qui avait des dents plus blanches que la neige, fut d'un bon secours à Richard dans cette circonstance.

Vous apprenez ensuite comme quoi ce chevalier noir qui venait en aide à Richard, n'était autre que le démon Brundemor, qu'il avait épousé en premières noces, et qui gardait sans doute pour lui un reste de tendresse conjugale ; comme quoi il y avait dans la forêt un sanglier fée, aussi blanc que les dents de Brundemor, lequel sanglier ne pouvait être tué que par un duc de Normandie, issu d'un sarrasin et d'une chrétienne ; comme quoi enfin Richard vainquit en combat singulier un démon appelé Burgifer, qui lui conta d'étranges choses.

Richard a aussi l'honneur de battre une foule de chevaliers illustres, et parmi eux Roland, neveu de Charlemagne, et de s'entendre proclamer par celui-ci le plus vaillant chevalier du monde. Après quoi Charlemagne et Richard s'en vont de compagnie reprendre Jérusalem sur les Sarrasins.

Les épreuves du fils de Robert-le-Diable ne sont pas finies : il court le risque d'être noyé par un esprit malin,

sous la forme d'une belle dame richement vêtue ; il est porté par le Diable sur le mont Sinaï, tue le géant qui gardait le port de Jaffa, et se fait apporter dans une nuée épaisse jusqu'en Angleterre, où il est couronné roi, au grand contentement de tout le peuple.

De ce jour, le duc Richard commence à mener une vie plus régulière et plus religieuse qu'auparavant : il fait bâtir des monastères et des églises, donne chaque année mille écus aux pauvres, et meurt à l'âge de soixante-six ans, après avoir résisté hardiment à toutes les tentations, et vaincu ces trois grands ennemis du genre humain, *le Diable, le monde, la chair.*

Pierre de Provence est un aussi vaillant guerrier que Robert-le-Diable et que son fils Richard-sans-Peur, mais il y a quelque chose de plus doux et de plus sentimental dans son histoire. *La Bibliothèque Bleue*, en émigrant du nord au midi, devait en subir les molles influences.

Un jour, Pierre se met à deux genoux devant son père et sa mère, et leur dit respectueusement :

— Mon très-cher père et chère mère, je vous prie de m'accorder une grâce : je vois bien que vous m'avez nourri fort honorablement jusqu'à présent, et avez fait de grands frais pour l'amour de moi ; c'est pourquoi je voudrais bien aller voir le monde, si c'est votre plaisir, et je vous prie de me donner congé.

Le comte et la comtesse de Provence sont fort chagrins de la résolution de leur fils, et finissent par céder à ses instances. Il emporte de l'or, trois belles bagues, le souvenir de ses parents, et se rend incognito à Naples, qu'habitent en ce moment le roi, la reine, et la belle Maguelone, leur fille.

Pierre se fait remarquer dans plusieurs tournois, et est invité au dîner de la cour, où on le fait asseoir en face de la fille de la maison.

« Pierre regardait attentivement la beauté de Maguelone qu'il baisait de ses yeux, et il disait en lui-même qu'elle était la plus belle du monde, qu'heureux serait celui qui aurait son amitié, croyant qu'il serait impossible de parvenir à ce but. Maguelone le regardait parfois, et ne pensait pas moins à lui, que lui à elle. »

Cette passion naissante prend, grâce à la bonne volonté des deux jeunes gens, et à l'entremise d'une nourrice, des développements fort rapides : il y a des échanges d'anneaux, des rendez-vous secrets, des rêves et des langueurs d'amour, des menaces de mort, des pamoisons, des serments, une fuite. Voici l'un des épisodes de ce roman :

« ... Ils marchèrent toute la nuit, sans aucune relâche, et, quand il fut jour, ils se mirent dans un bois, proche de la mer.

« Étant bien avant dans le bois, ils mirent pied à terre, et, après avoir attaché leurs chevaux, ils se reposèrent en devisant de leur mariage; mais Maguelone, se trouvant un peu fatiguée, s'endormit sur le manteau de son ami Pierre de Provence....

« .... Pierre de Provence se délectait à regarder la grande beauté de son amante, et en contemplant son beau visage et sa bouche si vermeille, il fut si épris d'amour qu'il lui semblait être en Paradis; mais cette joie se changea bientôt en tristesse, car il souffrit plus de maux qu'homme du monde, et sa chère amante n'en eut pas moins.

« Comme Pierre de Provence regardait sa chère Maguelone, il trouva sur son sein un sandal rouge bien plié. Il fut curieux de savoir ce qu'il y avait dedans et l'ouvrit, il y trouva les trois anneaux de sa mère, dont il avait fait présent à Maguelone, lesquels elle gardait pour l'amour de son ami Pierre.

« Après les avoir vus, il les replia, et les mit sur une pierre, et ensuite il se mit à contempler son illustre Maguelòne, qui le charmait par sa grande et extraordinaire beauté. »

Mais voici que Notre-Seigneur, voulant faire voir « qu'il n'y a point de roses sans épines, » permet qu'un oiseau de proie prenne ce sandal rouge pour une pièce de chair, et l'emporte sur un gros et grand arbre. Pierre de Provence, voyant cela, se lève doucement, sans que Maguelone en sente rien, poursuit l'oiseau, et lui jette tant de pierres, qu'il lui fait laisser le sandal, qui tombe dans la mer.

Pierre trouve une vieille barque, abandonnée par les pêcheurs, et se met dedans; aussitôt un grand vent s'élève, et l'entraine loin de Maguelone.

Il se met alors à crier hautement : « Ah ! illustre Maguelone ! noble fille de Roi ! comment souffrira votre tant délicieuse courtoisie et aimable personne ces douleurs ? Hélas, mon Dieu ! quel reproche aurai-je quand vous vous trouverez seule dans ce bois ? Ah ! ne me détesterez-vous pas de vous avoir ainsi jetée hors l'hôtel de M. votre père, où vous étiez si chèrement ? Ah ! noble dame et épouse ! je ne pourrai jamais éviter ce péril ; ce n'est pas grand dommage de moi, mais bien de vous, qui êtes la plus belle du monde. »

Suit une invocation à la Vierge Marie : elle est interrompue par un corsaire Maure qui s'empare de Pierre, et le vend au sultan d'Alexandrie, dont il devient bientôt le favori.

Cependant il advient qu'un jour des pêcheurs, pêchant en mer, prennent un beau poisson, nommé leu, et en font présent au comte de Provence. On trouve dans le ventre du poisson le sandal rouge et les trois bagues ; la comtesse en conclut que son fils est mort, et va conter sa peine à une hospitalière, qui la console de son mieux.

Pierre, toujours esclave, et bien malade de toutes ses infortunes, est trouvé dans une île par des matelots qui le mènent dans une ville nommée Carpara, où il entre à l'hôpital. De là, il parvient à retourner dans sa patrie, et, arrivé au port d'Aiguemorte, il se met de nouveau à l'hôpital du lieu. L'hospitalière le reçoit fort bien, le conduit dans sa chambre, le fait asseoir, s'éloigne un moment, puis reparaît aux yeux du malade, avec un costume napolitain, disant : « Illustre chevalier, réjouissez-vous ; car voici votre fidèle amante Maguelone, pour laquelle vous avez eu tant de maux et de tribulations. »

Et, disant cela, elle ôte les voiles de sa tête, et ses blonds cheveux tombent jusqu'en bas.

Après une reconnaissance attendrie, les deux amants s'embrassèrent honnêtement; on prévint le comte et la comtesse; on se félicita, on s'épousa, on fit des fêtes somptueuses. Pierre et Maguelone vécurent long-temps, eurent un fils qui fut roi, comte, et très généreux; et moururent l'an 210 après la résurrection du Sauveur.

Une bien merveilleuse histoire est celle de *Huon de Bordeaux, pair de France, duc de Guienne, contenant ses faits et actions heroïques, mises en deux livres, aussi beaux et divertissants que jamais on aït lu.*

Cette histoire se passe sous le règne du très-glorieux et très-victorieux prince Charles-le-Grand, *surnommé* Charlemagne. L'empereur a envoyé deux chevaliers vers la duchesse de Bordeaux, pour lui demander ses deux fils, Huon et Girard, dont il veut faire deux seigneurs de sa cour. Arrivés à Bordeaux, les deux chevaliers s'inclinent devant la duchesse, qui leur met les bras au col, et leur donne à chacun, pour leur bien venue, un destrier, une robe et cent florins d'or. A Pâques suivant, Huon et Girard se rendent à la cour de Charlemagne; mais Huon tue en chemin Charlot, fils du roi, et est envoyé pour ce fait en ambassade à Babylone, auprès de l'amiral Gaudisse, qui était paien. L'Orient est la terre classique des sortilèges, et Huon y est le héros de beaucoup d'aventures; des nains bossus, des géants, des dragons, des châteaux aimantés se rencontrent partout sur son passage, et partout il acquiert une grande gloire par ses prouesses.

Nous avons aussi l'*histoire des Quatre fils Aymon*, celle de *Jean de Paris*, roi de France, avec illustrations et gravures; celle de *la belle Hélaine de Constantinople, mère de saint Martin de Tour en Touraine et de saint Brice*, et qui faillit être épousée par son propre père. Il se vendait

encore, en 1635, à Paris, chez Lovis Sevetre, demeurant rue du Meurier, près S. Nicolas du Chardonnet, un petit livre contenant *Les Estranges évènemens du voyage de son altesse, le serenissime Prince Zaga-Christ d'Ethiopie, du grand empire des Abyssins, issu de la lignée de Dauid et de Salomon, fils de l'Empereur Jacob, appelé communément le Preste-Jean, escrits par le sieur de Réchac le jeune.*

Zaga-Christ, qui étudiait dans l'île de Maroüé sous la direction des religieux de Sainct-Thaclaaimanoth, se dirige, après la mort de son père, vers le royaume de Senar. En route, il entreprend une chasse au tigre, tombe à cheval au fond d'un précipice, et ne se fait qu'une légère écorchure. Plus tard, et après avoir échappé à mille dangers, nous le voyons traverser un désert plein de serpents, et, au lieu de se rendre à sa destination première, aller visiter Nazareth et Jérusalem, Corfou, Rome, et enfin Paris, où, à l'époque de la publication de son histoire, il attend l'occasion *de se jeter entièrement entre les bras de sa majesté très-chrétienne.*

Le livre, ou plutôt la notice, est terminée par une liste des rois d'Ethiopie, depuis Chus, petit-fils de Noë, jusqu'à l'an du Christ 1635. En tête, se trouvent figurées les armes de ces rois, avec le nœud de Salomon, la Vierge tenant Notre-Seigneur entre ses bras, les deux dragons, les onze lions, les douze chiens et les dix syrènes, celles-ci « signifiant le collier que Salomon mit à la reine de Sabba quand elle fut enceinte de luy, disant : toute nostre génération portera ceste marque. »

L'histoire de Judith, n'est autre chose qu'une traduction libre de l'Ecriture-Sainte.

Ce sont là les romans historiques de la Bibliothèque Bleue ; et les étranges erreurs, et les anachronismes grossiers qui s'y rencontrent à chaque pas n'en font pas le moindre charme. Les romans non historiques ont aussi leur bon côté.

Qui ne connaît *la vie du fameux Gargantuas, le plus terrible géant qui ait jamais paru sur la terre?* M. André, imprimeur à Troyes, nous en offrit, en 1807, *une traduction nouvelle, dressée sur un ancien manuscrit trouvé dans la bibliothèque du Grand-Mogol.* Cette histoire est bien celle de Gargantua le géant, mais ce n'est pas Gargantua le baptisé, Gargantua le père de famille, Gargantua le fondateur de l'abbaye de Thélème : celui-ci est Gargantua le Païen, le Titan, le fils de Briarée, celui qui n'était encore que conçu lorsqu'éclata la grande révolte contre l'Olympe. Il faut le voir, fêtant l'inauguration de son palais, revêtu de ses habits royaux, dont la queue était portée par quatre éléphants; il faut le voir, à table, prenant avec sa fourchette, d'un seul coup, deux douzaines de moutons, et faisant plus de ravage que n'auraient pu faire vingt mille personnes ensemble.

La vie de Gargantua est partagée, comme celle de Robert-le-Diable, en deux zônes bien distinctes. Dans la première, il commet une foule d'atrocités et de débauches, avale sans se gêner, à l'âge de six mois, une de ses nourrices, que l'on retrouve le lendemain dans ses langes; jette son premier maître par dessus les toits, consomme jusqu'à deux cent cinquante tonneaux de vin par jour, brûle ou embroche, dans un moment de colère, une centaine de marmitons et de cuisiniers : mais, comme Robert-le-Diable, il se laisse convertir au bien par les remontrances de sa mère, et pleure, avec des larmes grosses comme des citrouilles, les fautes de sa première jeunesse. Il reconnaît que l'oisiveté a été la cause de tous ses excès, et se voue à l'expiation du travail.

Il y a, malgré tout, une certaine poésie dans le spectacle de cette nature puissante et désordonnée, qui se détourne du mal pour s'appliquer au bien; de cette matière qui se convertit à l'ordre; de cette lourde et sauvage créature que vient éclairer à la fin un rayon de sensibilité et d'intel-

ligence. Le roi Gargantua est, peut-être, le symbole du peuple, et des progrès que l'ordre, le travail et la raison doivent faire pénétrer au sein des masses.

A Gargantua succède le facétieux *Scaramouche :* mais les leçons que celui-ci nous donne ne sont pas aussi édifiantes. Gargantua était le fils des Titans ; Scaramouche doit le jour à un charlatan, ci-devant capitaine de chevaux légers. Toute sa vie se passe à tromper, à voler, à faire des dupes, à blasphémer comme un mécréant. Il recherche les bonnes grâces des grands seigneurs, et les achète par des bassesses de tout genre ; il est, en un mot, un type suffisamment ignoble du farceur immoral et du roué vulgaire ; un parfait modèle de lâcheté, d'inconduite et de courtisannerie.

L'histoire joyeuse et récréative de Tiel-Ulespiègle a une physionomie plus repoussante encore. Les espiègleries de Tiel sentent le valet, l'argousin et le chevalier d'industrie. L'origine de ce conte ordurier a fait l'objet de recherches fort savantes, et la bibliographie s'est, en cette occasion, donnée beaucoup de mal pour bien peu de chose.

L'histoire de la vie, grandes voleries et subtilités de Guilleri et de ses compagnons rentre dans la même catégorie : seulement le style en est plus châtié et la fin plus morale : Guilleri est rompu vif après avoir volé sur les grands chemins, comme Cartouche, et fréquenté le beau monde, comme Robert-Macaire.

Nathan est un philanthrope du XIIIe. siècle : il pratique avec zèle la charité, l'hospitalité, et toutes les vertus religieuses. Sa réputation d'homme de bien éveille l'émulation d'un seigneur nommé Mitranes, qui élève contre lui une concurrence philanthropique. Mais Nathan lui reste toujours supérieur, parce que Nathan est humble, et que Mitranes ne cherche guères que les satisfactions de l'orgueil. Le démon de l'Envie et le sentiment de son infériorité lui inspirent alors un horrible dessein, celui d'assas-

siner Nathan. Par un hasard singulier, c'est à Nathan lui-même, dont les traits lui sont inconnus, qu'il confie son projet de meurtre. Un guet-à-pens s'organise au fond d'un bois; Nathan s'y achemine en se cachant le visage, et, quand il aperçoit Mitranes qui vient à lui le sabre levé, il se découvre.... Mitranes admire la grandeur d'ame de l'homme juste, tombe à ses genoux et fait pénitence.

L'histoire de Fortunatus est destinée à nous apprendre *comme un jeune homme se doit gouverner tant envers les grands que petits, entr'amis et étrangers, tant en son pays qu'ailleurs.* En dépit de ces intentions honnêtes, le livre enseigne peu de chose, et peut servir tout au plus à indiquer les immenses aspirations du peuple, et l'esprit voyageur et aventureux qui souvent le caractérise.

Le solitaire des Ardennes affecte un style noble et académique : on voit, aux prétentions historiques et grammaticales de l'auteur, qu'il se pique d'avoir reçu une éducation brillante. Il y a dans ce conte une certaine marquise de Nègremont, qui est la Lélia de la Bibliothèque Bleue. Mais c'est une Lélia traduite dans la langue de M. de Kératry.

La veuve Garnier, ce Ladvocat de notre littérature populaire, a imprimé à Troyes un autre roman de cinquante pages, ayant pour titre : *Lettres amoureuses de la dame Lescombat et du sieur Mongeot, ou l'histoire de leurs criminelles amours*, avec cette épigraphe de Voltaire : *la molesse est douce, et la suite est cruelle.* Cette épigraphe est la moralité du livre. « Les irrégularités et les négligences du style y sont fréquentes, dit l'éditeur; cependant il y règne une sorte d'esprit que l'on trouve rarement dans les gens d'une extraction ordinaire. » Bon peuple, ne te désoles pas, si ton extraction t'interdit cette sorte d'esprit qu'on te refuse : la dame Lescombat est une femme libre qui fait assassiner son mari par son amant; et c'est la plate correspondance de ce couple vertueux que Mme.

Garnier nous procure. On dirait d'une *Nouvelle-Héloïse* à l'usage des marchands de contre-marques et des portières.

L'histoire de Laurette ressemble à une foule de libretti d'opéras-comiques. Laurette est une jeune paysanne fort belle et très-pure ; elle est enlevée à son père par un comte, puis enlevée au comte par son père, puis mariée à ce même comte qui vient humblement demander sa main ; le tout avec accompagnement de danses champêtres, de gros soupirs, et de carosses qui brûlent le pavé.

Laurette est suivie de trois ou quatre historiettes assez sottement conçues. Il s'agit, dans la première, de la fille d'un empereur Turc qui eut cinq maris avant d'être nubile ; dans une autre, d'un homme, *connu avantageusement dans la république des lettres*, et qui, emprisonné pour un délit de presse, sans doute, parvint à s'évader au fond d'un coffre au linge que lui procura son épouse : d'où le narrateur conclut judicieusement que bien des maris se seraient laissés prendre au trébuchet, si leurs moitiés, plus adroites qu'eux, ne les eussent tirés d'embarras.

Mais le plus stupide conte qui existe est celui *de la belle sans mains et du prince Résolu.*

Il y avait une fois une reine qui était d'une beauté parfaite. Par malheur, sa fille était plus belle et plus parfaite encore, *car elle tenait de feu son papa qui était un très-honnête homme.* La reine devint jalouse de sa fille, et ordonna à trois charpentiers de la mener dans un bois, de la tuer, et, *pour marque de sa mort*, de lui apporter le cœur et les deux mains de la victime.

Les charpentiers étaient fort perplexes ; mais l'un d'eux, plus avisé, dit aux autres : « Laissez-moi faire ; j'ai un chien à la maison ; je l'emmènerai, je le tuerai, et en apporterai le cœur à la reine : il n'y aura que les mains de cette charmante princesse qu'il faudra lui couper ; car où en pourrait-on avoir ? Et d'ailleurs cette méchante reine connait si bien les mains de sa fille qu'il n'y aurait

pas lieu de la tromper. Hélas ! c'est pourtant bien dommage ; mais du moins elle aura la vie, et Dieu aura pitié d'elle. » Ce qui fut ainsi arrêté.

Aux jour et lieu indiqués par la reine, la jeune princesse étendit elle-même ses jolies mains sur un morceau de bois, et les charpentiers firent leur besogne.

Après quoi, la belle sans mains vécut long-temps abandonnée, fut épousée par un roi qui l'avait surprise mangeant ses pêches, eut la consolation de voir repousser ses mains et mourir sa mère, et donna le jour à un grand nombre d'enfants.

MORALE : La jalousie et l'envie font toujours beaucoup de ravage ; mais les suites en sont ordinairement funestes à ceux qui sont dominés par ces honteuses passions.

Est-il nécessaire de demander quel profit le peuple peut tirer de cette fade et nauséabonde littérature ? Malheureusement nous n'en avons pas épuisé encore toutes les variétés.

Paul DELASALLE.

(La suite à une prochaine livraison.)

Poésies.

LES MENSONGES DU POÈTE.

I.

Que nous dit-il le poète
Dans son langage flatteur?
Il dit qu'il pleure et regrette ;
Qu'il ne veut que la retraite.....
Oh ! le poète est menteur.

Il dit qu'une humble chaumière
Est l'asile de son choix ;
Qu'il demande en sa prière
De passer sa vie entière
Dans les champs et dans les bois.

Que son tendre luth résonne
Loin des jeux et des banquets;
Quand l'ambition moissonne,
Qu'il ne veut qu'une couronne
D'églantine et de bluets.

Il dit que sa voix ne chante
Que la femme de son cœur,
Qui, toujours belle et touchante,
Seule encor le réenchante
A son sourire vainqueur.

Qu'il ne fut jamais avide
Des longs applaudissements ;
Que tout fil d'or se dévide ;
Que tout cirque est bientôt vide
De bruit et d'enchantements.

Qu'il sait d'ailleurs du théâtre
Les triomphes souvent chers,
Et que la foule idolâtre
Ne vaut pas le jeune pâtre
Qui s'en va chantant ses vers.

Il dit aussi qu'il méprise
Ce qu'on appelle un trésor,
Et qu'à son rêve la brise
Voltigeant dans le cytise
Plaît mieux que le son de l'or.

Que nous dit-il le poète,
Harmonieux séducteur ?
Ses accents on les répète
Comme les chants d'un prophète.....
Oh! le poète est menteur !

Il dit que son front se voile
De cyprès mystérieux,

Qu'il a replié sa voile
Et qu'il ne veut pour étoile
Qu'une étincelle des cieux.

Qu'à ses yeux ces brillants signes,
Ces blasons et ces rubans,
Sont des pauvretés insignes,
Des jouets seulement dignes
D'amuser de vieux enfants.

Que sa voix libre ne flatte
Ni les peuples ni les rois;
Que toujours franche elle éclate.
Qu'il n'eût pas, comme Pilate,
Laissé Dieu mourir en croix.

Il dit qu'il se sacrifie
Pour un dogme combattu
Et que sa foi sanctifie
Sa sœur la philosophie
Et sa muse la vertu.

Qu'il est humble, vrai, sincère,
Que son cœur n'a pas un pli,
Qu'il fuit la joie éphémère
Et qu'il ne veut sur la terre
Que la paix, l'ombre et l'oubli.

Qu'une sombre inquiétude
Attrista tous ses plaisirs,
Qu'il n'a qu'une seule étude:
Féconder sa solitude
Au foyer des saints désirs.

Il dit qu'au père suprême
Il a voué ses accords,
Qu'ici bas, s'il cueille et sème,
Il voit ailleurs ce qu'il aime
Et qu'il porte envie aux morts.

Que nous dit-il le poéte,
Mélodieux enchanteur?
Imposture où se reflète
Son ambition secrète. —
Oh! le poéte est menteur!

II.

Pourtant sa mission était belle et sublime,
Il pouvait allumer, sur le bord de l'abîme,
Un fanal vigilant ;
Il pouvait, grave et doux, avec sa mélodie,
Doubler du genre humain, dont l'âme est engourdie,
Le pas douteux et lent.

Il pouvait, au milieu de la foule commune,
Libre du joug doré qu'impose la fortune
Aux esclaves courbés,
De pieux dévoûment demeurer un exemple,
Et confesser Jésus, quand l'autel et le temple
Semblent presque tombés.

Il pouvait, ramenant le navire et la barque,
Relever sous nos pieds le sceptre du monarque,
Le glaive du guerrier ;
Rattachant la croix sainte à la harpe d'ivoire,
Il pouvait à son siècle assurer une gloire,
Ombre de son laurier.

Il pouvait, comme Orphée, au seuil d'un autre monde,
Mener l'humanité, changeante ainsi que l'onde
Sous un ciel nuageux.
Il pouvait enseigner une morale pure
En montrant Dieu là haut, ici bas la nature
A nos cœurs orageux.

Il pouvait dans l'amour baigner sa vie aride,
Dans l'amour, lac immense, où le bonheur timide
Voit l'avenir plus beau,
Dans l'amour qui guérit les blessures de l'ame
Et redonne au génie une puissante flamme
Qui survit au tombeau.

Il ne l'a pas voulu. — Sa tête s'est penchée
Comme la fleur d'avril que le vent a couchée
Au rebord des sillons ;
Il a noué sans honte un hymen adultère,
Il a sali son ame au toucher de la terre
Et pâli ses rayons.

Dans le malheur encor sa vie était sans tache :
Alors il comprenait que le deuil nous détache
De toute ambition.
Il fondait son espoir sur la grâce infinie,
Sur la liberté vierge, et cherchait le génie
Dans la religion.

Il a trahi son Dieu, son cœur, sa conscience,
Découronné sa harpe et changé de croyance
Au gré des corrupteurs.
Il a vendu son ciel, sa guirlande embaumée.
L'intérêt du moment, la fausse renommée
Furent ses acheteurs.

Eh bien! qu'espère-t-il aujourd'hui qu'on le sèvre
De ce reste de miel qui tombait sur sa lèvre
Et calmait son cerveau ?
Entre lui maintenant et le troupeau vulgaire
Une honteuse paix a remplacé la guerre ;
Il est à son niveau.

Sa première compagne au paradis choisie,
L'ange des saints amours, la chaste poésie
Lui faisant ses adieux,
Non sans avoir versé des larmes de reproche,
Comme en versa Jésus, lorsque son temps fut proche,
Est remontée aux cieux.

Il faut au vrai poète ardent comme une lave,
De l'orgueil affranchi, mais du devoir esclave,
Il faut, loin des regards,
Pour penser, la retraite aux reflets de la lune,
Et pour se révéler, la chaire ou la tribune,
Mais non pas les bazars !

Sinon sa gloire est vaine. A la foule arrêtée
Il se présente et parle une langue empruntée,
Il va tout recréant.
Aux saintes vérités il mêle le mensonge ;
Et la source troublée où sa coupe se plonge
N'aboutit qu'au néant.

III.

O mon Dieu ! choisissez un sage,
Un homme de science et d'art,
Dont la figure et le langage
Soient sans imposture et sans fard.

O mon Dieu ! donnez à ce monde,
Que l'on a trompé tant de fois,
Une voix qui sauve et féconde,
Une voix comme votre voix.

O mon Dieu ! vous laissez les roses,
Le miel, la musique ici bas,
Et les perles sous l'onde écloses,
Et les rayons et les lilas !

O mon Dieu ! de crainte saisie,
Mon ame vous demande encor
De nous laisser la poésie,
Ce denier de votre trésor !

Elle est toujours dans la dispense
De vos biens souvent superflus,
La gracieuse récompense
Qui tombe à vos plus chers élus.

Choisissez donc pendant l'orage,
Choisissez, ô maître adoré !
L'homme de force et de courage
Digne de ce présent sacré.

Choisissez-le comme un apôtre
Docile et régénérateur.
Que sa parole soit la vôtre !
Qu'après vous il soit créateur !

Alph. Le Flaguais.

Dugny près Paris, 2 juin 1840.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LES NATIONALES, *poésies par M.* Ch. WOINEZ (1).

M. Woinez, en publiant *les Nationales*, a eu moins la prétention de faire une œuvre littéraire, que le désir d'exprimer ses convictions de citoyen, ses sentiments de patriote, ses aspirations politiques, en apportant, lui aussi, sa part de pierre et ciment à l'édifice social que le parti réformiste s'efforce d'élever sur le sol de notre France. En un mot le livre de M. Woinez est une œuvre purement politique. *La Revue du Calvados*, devant rester étrangère à toute pensée politique, quelles que soient ses sympathies et ses convictions personnelles, notre tâche de critique sera plus facile ; car nous n'aurons qu'à nous occuper de la partie littéraire des *Nationales*, dont le poète avoue lui-même s'être peu préoccupé ; il dit en effet dans sa préface, en s'adressant à ses vers :

> « Ce n'est pas tant l'art qui vous préoccupe que le bien que « vous pouvez faire. Laissez d'autres écrivains, chanteurs plus « habiles et plus expérimentés, chercher et trouver ces formes « harmonieuses que réclament les hommes de loisir. Ce n'est « pas pour ceux-ci que vous êtes éclos au nid du poète, c'est « pour le peuple. »

Ici nous ferons observer à l'auteur qu'il s'est laissé abuser par une grave erreur en disant que les beautés de l'art sont seules réservées aux hommes de loisir. Si le poète doit jamais employer les enchantements de la forme, s'il doit faire sa voix harmonieuse, sa parole brûlante et passionnée, c'est surtout lorsqu'il s'adresse au peuple ; car le peuple ne comprend que par l'imagination, n'analyse jamais, et toujours est poète par le cœur, le bras et le langage. Qui a fait la gloire du grand poète Anglais ? Qui applaudit le premier autrefois *Tartufe*, ce chef-d'œuvre de la scène française ? Qui a chanté les chansons de Bé-

(1) Cet ouvrage se vend à Paris au bureau de l'Almanach populaire et des publications réformistes, rue Lepelletier, 3 ; et à Caen, chez M. Léonce-Haulard, libraire, pont St.-Pierre. Prix : 1 fr. 25.

renger ? Qui a lu les *Paroles d'un croyant ?* Le peuple, toujours le peuple. Et Napoléon lui-même était si bien convaincu de cette vérité, qu'il ordonna de jouer seules les œuvres immortelles de nos maîtres, lorsque les portes des théâtres s'ouvraient gratuitement pour le peuple aux jours des grandes solennités de l'empire.

Les Nationales sont précédées d'une longue préface, dans laquelle le poète exprime avec une franchise, que nous pourrions presque appeler courageuse, sa pensée toute entière sur le Martyr de Ste.-Hélène. Certes, M. Woinez ne trouvera jamais plus qu'en nous amitié pour sa personne et sympathie pour ses œuvres; car nous connaissons la pureté de ses convictions et la bonne foi sévère de son langage. Aussi nous pardonnera-t-il, nous l'espérons, quelques réflexions sur cette préface, qui nous a semblé résumer tout le caractère politique et littéraire de son auteur.

M. Wolnez est un poète socialiste, un homme de réforme pacifique et progressive. Son intelligence s'est développée par l'étude sérieuse de nos savants économistes et de nos utopistes les plus avancés. Professant les principes les plus austères du radicalisme, tout despotisme l'effraie, toute servitude l'indigne, toute liberté l'enthousiasme. Aussi est-il facile de comprendre la sévérité de ses jugements sur l'homme qui a fait trembler le monde, devant le sabre duquel la patrie s'est agenouillée pendant 15 ans, et qui pouvait dire aussi dans son immense orgueil: *La France, c'est moi !*

Mais le poète ne s'est-il point laissé emporter trop loin par l'expression de sa pensée ? N'y a-t-il pas témérité de sa part à jeter son indignation d'homme libre et son mépris de poète sur le plus grand nom des temps modernes ? A-t-il bien réfléchi que l'ère Napoléonniene était à peine de l'histoire pour nous, et que l'admiration ou la haine peuvent souvent être injustes ou exclusives ? En prenant en main le fouet sanglant de la satyre, et en essayant de flétrir celui qu'il appelle quelque part *le tyran*, n'a-t-il pas oublié que le retour glorieux des cendres de Napoléon va bientôt effacer au front de la patrie les souillures d'une double invasion ? En un mot, si le patriotisme du citoyen s'est affligé au souvenir du despotisme impérial, de la folle ambition et de l'insatiable avidité du conquérant, le cœur du poète ne devait-il pas pardonner et pleurer devant les tortures de l'exil, la grandeur de l'expiation et la sombre majesté d'un tombeau ?

Cette préface, hors quelques expressions d'un goût assez contestables est largement conçue et exprimée; le style en est correct, précis, souvent énergique, mais parfois un peu déclamatoire. Nous ferons observer à l'auteur que dans certaines phrases le *moi* se laisse un peu trop entrevoir, et que, dans son ardent désir de faire partager ses convictions, il ne baisse pas assez le rideau derrière lequel doit se

cacher tout homme qui s'adresse à un public souvent plus railleur que sérieux, plus sévère que bienveillant.

Les pièces de vers qui forment le volume portent toutes un caractère politique qui nous en défend l'analyse ; nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas d'en citer quelques fragments qui nous ont paru remarquables. Voici du reste le nom des pièces que nous avons lues avec le plus de plaisir : *Sainte-Hélène; sonnet ; le mois de juillet ; l'amour de la patrie.* Dans ces divers morceaux, il est facile de voir que le talent poétique de M. Woinez a fait un grand progrès. La forme en est plus arrêtée, moins indécise, plus sévère que dans ses poésies antérieures. Nous lui reprocherons quelques vers incorrects ou inutiles, quelques négligences qu'un travail plus sévère eût sans aucun doute fait disparaître. Nous lui conseillerons aussi d'éviter toute tendance à imiter la manière de quelque grand poète que ce soit. A part ces légères taches, tous voudront lire le livre de M. Woinez ; car il est l'expression d'un talent poétique incontestable, et l'œuvre d'un honorable citoyen.

EUG. CAMUS.

BULLETIN.

Société des Antiquaires de Normandie — Parmi les Sociétés savantes de France qui, de nos jours, continuent avec bonheur l'œuvre des anciennes corporations monastiques, la Société des Antiquaires de Normandie est à coup sûr une de celles qui joint le plus de gloire au plus de titres pour la mériter. Ses réunions sont de véritables fêtes scientifiques pour le pays, on pourrait dire de véritables congrès provinciaux; mais pourquoi sont-elles si rares? lorsqu'une année toute entière sépare une séance de celle qui l'a précédée, le but que se propose la Société est-il complétement atteint ? Et au contraire, par des réunions au moins trimestrielles, n'arriverait-on pas à populariser pour ainsi dire, les utiles travaux de nos Antiquaires ? Voilà les questions que nous nous faisions à nous-mêmes et les vœux que nous formions en assistant à la dernière séance annuelle de la Société, et nous pensons que leur réalisation importe à la fois, et aux amis de la science qui la cultivent habituellement, et aux gens du monde qui ne lui rendent leurs hommages que dans ses trop rares solennités. — M. de Ste.-Marie, directeur, a rappelé dans un discours écouté avec intérêt les principaux travaux de la Société et son utile influence sur les esprits en France.

M. Gervais a fait connaître les richesses que le musée de la Société a dû depuis quelques temps à la munificence des hommes éclairés. Dans un mémoire où l'érudition n'exclut ni l'élégance ni le bon goût, M. G. Mancel a raconté les commencements de l'abbaye de St.-Etienne; il a fait revivre les traits les plus intéressants de l'histoire des Lanfranc, des Anselme, des Gandulphe, dont les uns dirigèrent la célèbre abbaye, et les autres y jetèrent les fondements de leur renommée. M. Lambert a présenté de curieuses observations sur un monument dont l'usage jusqu'ici avait été ignoré ou méconnu, je veux dire une sorte de lanterne ou colonne qui subsiste à Bayeux, non loin de la cathédrale. Il a prouvé qu'au sommet intérieur de cette colonne, qui date du XIIIe. siècle, nos pères faisaient brûler jour et nuit un cierge en l'honneur des trépassés. L'auteur cite plusieurs autres lanternes des morts semblables à celle de Bayeux, et notamment une dans le Poitou. On retrouve cet usage mentionné dans Grégoire de Tours. Ces phares funéraires servaient aussi sans doute à prémunir, la nuit, les vivants contre la peur des morts.

M. l'abbé de La Mare, qui semble avoir adopté sans réserve les idées, au moins paradoxales, de M. de Gerville, a vivement attaqué le système des antiquaires anglais sur la date de la cathédrale de Coutances. On sait que le style ogival de cet édifice leur en a fait assigner la construction au milieu du XIIe. siècle, au plus tôt. M. l'abbé de La Mare dans un long mémoire dont il a seulement présenté l'analyse, a essayé de réfuter cette opinion par des actes et des titres qui reporteraient l'origine de la cathédrale jusqu'au milieu du XIe. siècle. — M. Lecerf a présenté d'intéressantes recherches sur l'établissement des messageries et des postes; il a montré leur progrès accompagnant surtout le développement de la civilisation. Un sourire a paru sur tous les visages quand M. Lecerf a rappelé qu'en 1774 il fallait encore quatre jours et demi pour se rendre de Paris à Caen. Ces temps-là sont bien loin de nous. Enfin la séance s'est dignement terminée par la lecture d'une pièce de vers de M. Alphonse Le Flaguais, intitulée : *Le Château Gaillard*. La muse de M. Le Flaguais est vraiment nationale : elle a célébré toutes nos gloires. Ses derniers vers portent l'empreinte d'un talent plus mûr encore et plus développé que celui auquel nous devons déjà tant d'œuvres remarquables.

La Société décernera, dans sa séance publique du mois de juillet 1841, trois médailles du prix de 300 fr. chacune, aux meilleurs mémoires sur les sujets suivants :

1°. Quel était l'état de la navigation et du commerce maritime en Normandie depuis Rollon jusqu'à la réunion de cette province à la France sous Philippe-Auguste ?

2°. Quel fut, en Normandie, l'état de la philosophie aux XIe. et XIIe. siècles ?

3°. Quel fut l'état de la féodalité sous la domination des ducs de Normandie ? Quelle fut son influence sur l'organisation féodale dans le reste de l'Europe ? G. B.

Camp romain de Bernières — Dès le commencement du XVIII°. siècle, Caylus avait signalé l'existence d'un camp romain entre les communes de Bernières, St.-Aubin, Reviers et Tailleville. Nous pouvons en reconnaître même aujourd'hui les vestiges, bien que depuis ce temps la terre ait été remuée et labourée, et que des fouilles et des travaux de nivellement y aient été pratiqués à différentes reprises, notamment pendant la révolution.

A cette époque on y rencontra des cercueils en pierre et des fragments de tuiles et de ciment, on y recueillit aussi des pièces d'or et d'argent, des vases, des cuillers et une meule à broyer du grain.

Dernièrement encore, un propriétaire de St.-Aubin, en creusant un fossé, au lieu appelé dans le pays le *Vieux Castel*, a découvert un mur d'une épaisseur de 1m. 16c., dont il a pu suivre la trace sur une longueur de 10m., allant du nord au sud, d'autres murs moins épais venaient s'y joindre de l'ouest à l'est et paraissaient former des cellules. Il a trouvé sur le même emplacement, des ossements, des briques, des tuiles, du ciment, de la poterie et sept médailles romaines : un Claude, un Trajan, un Marc-Aurèle, quatre Constantin-le-Grand.

Ces découvertes successives prouvent qu'il existait sur notre côte un grand établissement gallo-romain, qui y avait été construit soit afin d'y entretenir des troupes pour descendre au besoin dans la Grande-Bretagne, toujours prête à se soulever, soit plutôt pour défendre contre les invasions des pirates Saxons l'embouchure de la Seulle. On sait que cette rivière qui passait auparavant par Bernières se fraya une nouvelle embouchure en 1708 ou 1709, à la suite d'un ouragan épouvantable.

m

—L'abondance des matières nous force de renvoyer *Ange ou Démon*, la spirituelle nouvelle de M. H. Mondeharé, à la prochaine livraison de *la Revue*. Nous ferons tous nos efforts pour que nos lecteurs n'en attendent pas la fin plus long-temps.

— M. Charles Massas, directeur des *archives du Hâvre et de la Normandie*, va publier prochainement un poème sur Napoléon. Ce livre a pour titre : *Cent jours à Ste-Hélène*. L'incontestable talent poétique de l'auteur et aussi les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons assurent à son œuvre un brillant succès.

Les *Cent jours à St.-Helène* formeront un beau volume in-8°. ; on souscrit au bureau de *la Revue du Calvados*, rue Froide, n°. 2, et chez M. Léonce Haulard, libraire, pont St.-Pierre, n°. 7.

— La 3e. livraison de la 2e. série de *la Revue Anglo-Française*, destinée à recueillir toutes les données historiques et autres, se rapportant aux points de contact entre la France, l'Aquitaine et la Normandie, la Grande-Bretagne et l'Irlande, vient de paraître à Poitiers, sous la direction de M. de La Fontenelle de Vaudoré. Ce savant recueil se publie trimestriellement et sans interruption par cahiers de 6 à 7 feuilles d'impression. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour toute la France. On s'abonne à Caen, chez M. Mancel, libraire, rue St.-Jean.

Etudes sur la Théodicée de Platon et d'Aristote, par M. Jules Simon, professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Paris. — M. Jules Simon qui occupait, il y a trois ans à peine, une des chaires de notre Collége royal, et qui, porté rapidement par son talent jusqu'à l'enseignement le plus élevé de l'Université, a su s'y maintenir avec éclat, vient de publier un livre dont le succès nous paraît assuré auprès des nombreux amis de la philosophie. Dans ces belles études sur Aristote et Platon, les points les plus épineux de l'histoire et de la science sont traités avec une chaleur et une lucidité de style, qui ajoutent à l'intérêt éternel de ces grands problèmes un véritable attrait. Nous rendrons compte prochainement de cette publication avec une étendue proportionnée à son importance; mais nous avons voulu dès aujourd'hui la recommander vivement à tous nos lecteurs.

Ce volume in-8°. se vend à Caen, chez M. Léonce Haulard, libraire, pont St.-Pierre, n°. 7.

— M. A. Thévenot, notre collaborateur, vient de réunir en une belle brochure in-8°. les six chants dithyrambiques sur l'*Apothéose de Napoleon*, qu'il a déjà publiés en plusieurs livraisons. Le talent poétique de l'auteur, si plein de verve, de couleur et d'enthousiasme lyrique, l'auréole de gloire qui entoure le grand nom de l'Empereur, tout promet un brillant succès à l'œuvre de M. Thévenot. On souscrit au bureau de *la Revue* et chez M. Léonce Haulard. Prix : 1 fr.

THÉATRE DE CAEN. — *M. Achard — Danseurs — M. et Mme. Volnys.* — Pendant les représentations de Mlle. Déjazet, un de nos confrères a soulevé une question assez grave pour que nous y répondions quelques mots en commençant cet article. Il a dit : lorsqu'un acteur Parisien d'un talent reconnu, analysé et applaudi par les critiques les plus sévères de la capitale, s'en vient donner quelques représentations sur notre théâtre, est-il bien nécessaire que nos pauvres feuilletons de province s'évertuent à discuter un mérite jugé par tou depuis long-temps? Nous dirons d'abord que la presse provinciale a tout aussi bien que la presse Parisienne le droit de blâmer et d'ap-

plaudir, et que le public de Paris n'est pas toujours un juge infaillible. Et puis n'est-il pas plus facile de connaître l'artiste tout entier, lorsque sur un théâtre de province il est pour ainsi dire isolé, loin d'un public qui l'a façonné à ses goûts, à ses caprices, loin d'un public, pour qui les défauts de l'acteur sont devenus par l'habitude presque des qualités? N'est-il pas plus facile d'apprécier tout l'art du comédien lorsqu'il est forcé de faire passer dans peu de jours tous les rôles de son répertoire sous les yeux des mêmes spectateurs? Du reste nous n'ignorons pas avec quelle réserve le journaliste de province doit se permettre le blâme; ceci est une affaire de bon goût, de style et de sage modestie : les droits de la critique n'en sont pas moins évidents.

Les représentations de M. Achard ont été aussi brillantes que nous l'avions annoncé dans notre dernière livraison. Le public, quoique peu nombreux, a été enthousiaste et juste dans ses applaudissements. Si les rôles de M. Achard ne sont pas d'un ordre très-élevé, si les pièces de son répertoire sont pour la plupart conçues sans esprit, écrites sans style et à la hâte, squelettes sans chaleur et sans vie, galvanisés seulement par quelques grosses charges et quelques calembourgs; du moins l'acteur sait-il animer tout cela avec son rire si franc, sa parole si *bon-enfant* et sa verve si naturelle. Et ne croyez pas pour cela que M. Achard ne sache que rire et chanter; il sait aussi pleurer, non pas avec des cris, des éclats de voix, des ronflements de poitrine, mais bien comme chacun de nous peut et doit pleurer, avec une larme dans les yeux, un sanglot étouffé par les lèvres et qui retombe sur le cœur.

M. Achard est à la fois un bon comédien et un excellent chanteur. Sa voix est d'une pureté, d'une douceur et d'une légèreté inexprimables; peu puissante malgré son étendue, elle est faite pour exprimer ce qu'il y a de plus tendre et de plus voilé au fond du cœur humain. Ce ne sont pas les grands effets de l'art, les accents déchirants de la passion qui lui conviennent, il lui faut une mélodie douce et plaintive comme le bruit du vent dans les feuilles, comme les premiers soupirs d'une vierge qui s'éveille. M. Achard attaque la note avec une pureté, une certitude et une simplicité telles que l'on se demande à quelle école il a appris la musique; pour nous nous sommes convaincus qu'il est né chanteur comme les gais oiseaux. Nous espérons que celui, que nous avons applaudi avec tant de plaisir dans *Bruno le fileur*, *Farinelli*, *le fils du Fumiste*, et *Titi le Tolocheur*, n'oubliera pas notre ville et reviendra bientôt nous chanter encore ses délicieuses chansonnettes.

Après M. Achard, des danseurs ont été engagés par M. le directeur, dont nous ne pouvons trop louer le zèle et les nombreux sacrifices qu'il fait pour nos plaisirs. Nous sommes heureux de pouvoir ici rendre justice à son bon vouloir et à son activité, que notre public devrait reconnaître davantage en les encourageant par sa présence.

Nous l'avouons à notre honte, nous détestons la danse le plus cordialement du monde. Deux femmes, Taglioni et Fanny Esseler, ont eu le privilége de faire battre notre cœur. Les ronds de jambe, hélas! les pirouettes, les poses aériennes, les moëlleux coups de pied, les bras arrondis nous enthousiasment infiniment moins qu'un mot sorti du cœur, et murmuré tout bas par une jolie bouche. Non pas que nous soyons insensibles à l'aspect d'une jolie jambe, d'une gracieuse désinvolture, d'une taille onduleuse et d'un regard provoquant et voluptueux; mais nous préférons cela ailleurs qu'au théâtre, où nous savons que toutes ces charmantes choses ne sont que le fruit de pénibles travaux, accompagnés des secours bienveillants du costumier et du marchand de maillots. Quoi qu'il en soit, le public n'a pas été de notre goût, car il a applaudi franchement la danse légère, gracieuse et correcte, trop correcte peut-être de Mme. Sigaloux, les jambes habiles et presque intelligentes de M. Méraute, et les tours de force, la figure comique de M. Berthier, qui nous a souvent rappelé Mazurier.

Puis M. et Mme. Volnys sont venus chercher les bravos qui les avaient accueillis, il y a quelques années, dans notre ville; ils les ont tous retrouvés, et l'entrée en scène de Mme. Volnys a été saluée par une triple salve d'applaudissements. Chacun s'est dit : elle est toujours la spirituelle et gracieuse *Léontine*, la comédienne délicate et de bon goût; la femme charmante, dont les grands yeux vous inondent d'une lumière inconnue et vous font frissonner; la femme qui sait mettre en œuvre toutes les séductions de la coquetterie, tout le magnétisme du regard, toute la puissance d'une volonté forte et énergique. C'est toujours cette voix grave et sonore qui, aux instants de la passion, vibre parfois comme une corde d'airain. C'est plus que jamais la lèvre passionnée, la parole ardente, la nature méridionale et fiévreuse que l'on rêve dans un jour de délire. Pour preuve, nous renvoyons nos lecteurs aux délicieuses créations de la *Marraine*, du *Quaker et la Danseuse*, de *la Marquise de Senneterre*, de *Mathilde* et de *l'ami Grandet*.

Malgré notre sincère admiration, nous pourrions nous permettre quelques légères critiques sur l'abus du regard, sur certaine moue ravissante, mais un peu trop fréquente, sur quelques poses à effet étudiées devant la glace; mais tout cela n'empêcherait pas Mme. Volnys d'être l'idole de tous ceux qui la regardent et qui l'écoutent, et l'on pourrait répondre, avec raison, que nous avons été le premier à l'applaudir.

E. C.

Courses du Calvados. — Jamais soleil plus radieux n'avait favorisé de plus brillantes courses, rien n'était admirable comme cette nappe

immense de gazon entourée d'une guirlande de population, attirée par l'intérêt que devait lui fournir la lutte qui se préparait.

Rien n'a failli à l'attente des curieux, et il nous reste aujourd'hui à constater aux absents ce qui nous a le plus fortement ému, et ce qui à tous doit rappeler de plus agréable souvenirs.

Nous ne nous occuperons donc que des principaux prix, ceux du trot et du galop sont certainement les seuls qui puissent émotionner les gens peu exercés, peu versés dans la science du maquignonnage; mais nous avouons néanmoins que nous n'avons pas cru payer trop cher le court plaisir de certaines luttes par deux ou trois heures d'attente ou d'ennui.

Un cheval (Pegasus), précédé d'une terrible réputation de trotteur, devait concourir de vitesse avec des concurrents dignes de lui, mais cependant doués de plus modestes prétentions; le propriétaire et ses nombreux amis proposaient d'ouvrir des paris jusqu'à la concurrence de 60,000 fr.; de semblables sommes, que le commerce du Havre seul a le droit d'exposer, ont quelque chose d'effrayant pour la place de Caen : aussi rien ne fut tenu.

Les rivaux se présentent sur la piste, M. Courant sur son Pégase, M. Eug. Aumont sur Madère, M. Tony sur Fish-Ton-Kan, puis d'autres encore : le signal est donné, partez !! Avec une grande rapidité Pégase a pris le devant, il ne trotte pas, il vole, Madère le suit à quelque distance; Fish-Ton-Kan arrive après, mais bien près; les autres, il n'en est plus question, distancés. Marche, marche, Madère, tous les vœux sont pour toi. Le premier tour s'achève, Pégase vole toujours et passe radieusement devant le poteau; Madère aussi passe rapidement derrière, poursuivi par Fish-Ton-Kan. Mais arrêtez ! Les ailes de Pégase semblent se raccourcir : marche, marche, Madère, oh ! va bien ! Il est devant, bravo; Pégase est fatigué, Madère est dans sa plus grande vitesse, il arrive comme une flèche : mais halte-là, il faut être courtois. M. E. Aumont rallentit les allures et arrive au petit trot de son cheval devant Messieurs du jury. — Puis un tonnerre d'applaudissements, des houras, des bravos. Fisch-Ton-Kan arrive second; puis Pégase : pauvre Pégase, qui est remonté en bateau à vapeur pour retourner au Havre avec autant de vitesse, et sans se fatiguer épaules et jarrets.

Passons aux coursiers de galop, et commençons par féliciter les vaincus de la noble et belle résistance qu'ils ont soutenue sur notre hippodrôme : M. de Serans surtout qui a eu sa part dans la victoire, et qui n'a essuyé que de glorieuses défaites. — C'est qu'il est si difficile de lutter avantageusement contre Antony, ce vieux coutumier de la victoire, et qui compte les siennes par le nombre de ses courses. Quine, à M. de Serans, a bravement combattu; poussé trop vite par son

jockey dans le premier tour de la seconde manche, il allait être surpassé au moment où, en se dérobant par un bond rapide, les spectateurs effrayés ont vu homme et cheval roulant l'un sur l'autre. Aucun malheur n'est venu ternir une si belle journée, homme et cheval ont été relevés et sont rentrés dans le parc, l'un portant l'autre.

Camille, jument appartenant à M. Eug. Aumont, s'est admirablement comportée dans les deux prix qu'elle a gagnés à son propriétaire; félicitons son jockey, Willam Brown, de l'habile manière dont il a su en tirer parti. Sirka, autre jument de M. de Serans, a encore été la seule qui ait soutenu la vitesse de la bête victorieuse.—Mais n'oublions pas, avant de terminer cet article, d'unir nos admirations à celles de tous les *Sport-men* sur la beauté de Déception, autre propriété de M. Eug. Aumont. La charmante et gracieuse créature a couru avec le bonheur accoutumé des chevaux de M. Aumont; et c'est encore M. de Serans qui seul a pu lutter bravement contre cette coquette qui, sans un coup de cravache, sans un coup d'éperon, est venue la première bondir sous les tribunes, aux applaudissements des belles dames, toutes heureuses d'admirer un type si délicat, si distingué de la race chevaline. De même, lorsqu'on est musicien et que l'on vient d'entendre Paganini ou Tulou, on veut briser son violon ou sa flûte; — De même, lorsque l'on vient de contempler des chevaux tels que Quine et Deception, il vous prend des envies d'envoyer chez l'équarrisseur la modeste rosse que vous possédez dans votre écurie.

E. T.

EUG. CAMUS, *Directeur.*

ANGE, OU DÉMON?

(*Suite*).

VI.

Le désir de la vengeance, en entrant dans le cœur de Luidgina, s'en était emparé et depuis lors le dominait exclusivement, concentrait ses battements, son énergie sur cette passion qui se représentait à son esprit à tous les instants, toujours parée des plus riches couleurs... sa vie n'avait plus qu'un mobile, son ame qu'un espoir, la vengeance!... Et nous avons déjà vu à quelles ruses persévérantes et dignes d'une comédienne, elle était capable de s'assujettir pour atteindre cette vengeance, dernière forme que revêtait un amour méconnu.

Un premier échec ne l'avait pas découragée; il semble, au contraire, qu'elle avait trouvé là de nouveaux aiguillons, tant son acharnement s'était accru, tant un art infernal présidait aux moindres combinaisons qu'elle croyait nécessaires à la réussite de ses projets. Après s'être vue forcée de dénoncer et de chasser Georges de Buntel, son complice sans le savoir, après être descendue aux mensonges les plus dégradants, aux flatteries les plus basses en face de cet Eugène, contre lequel se réunissaient toutes ses pensées, elle n'avait changé que ses moyens d'agir, son but était resté le même. Ce n'est pas que la baronne fût une de ces femmes naturellement corrompues que l'on croirait, s'il n'y avait de funestes exemples, les tristes enfants d'une imagination dépravée; il est probable, au contraire que, si le malheur n'était venu troubler ses jours, elle serait restée, comme bien d'autres dont toute

la vertu vient de ce qu'elles n'ont jamais souffert, une femme bonne et compatissante, aux nobles élans, aux généreuses idées ; mais elle avait aimé avec délire le vicomte de Verrières, elle en avait fait un Dieu ; elle s'était livrée à lui, humble et idolâtre, sans retenue, avec tout l'emportement du fanatisme, et lorsqu'elle avait oublié pour lui le ciel et la terre, il s'était séparé d'elle, sans motif, sans prétexte, ne lui laissant d'autre consolation que le remords. Qu'on se mette à la place de cette femme ainsi délaissée, dont la passion si vraie, si vive, avait été traitée par celui qui en était l'objet comme le caprice d'une coquette, et l'on comprendra qu'il faut peut-être avoir quelque pitié pour elle, quelque pardon pour la vengeance criminelle qu'elle méditait, car elle avait tant souffert, elle avait tant aimé !

Il y a des maladies si cruelles que leur guérison même oblitère quelqu'un de nos sens les plus précieux et qu'on ne peut échapper à la mort qu'elles nous promettaient, qu'en leur abandonnant une partie de notre être ; il y a aussi des souffrances de l'ame si terribles, qu'elles font perdre au patient la conscience du bien et du mal : c'est alors qu'on blasphême Dieu, qu'on maudit l'existence et que tout ce qui peut soulager ces douleurs ineffables, ou leur apporter quelque consolation, tout, fût-ce un crime, est regardé par l'ame en peine comme légitime et accepté par elle avec bonheur.

La baronne de Lawеden coupable, mais plus malheureuse encore que coupable, en était tombée à ce degré d'aveuglement qu'elle croyait pouvoir immoler à sa vengeance ceux qui tenaient par des liens quelconques au vicomte de Verrières.

Ce qu'elle voulait, c'est une chose hideuse à penser et que nous ne savons comment écrire, ce qu'elle rêvait avec tant de sang froid, c'était la honte de cette jeune femme envers qui elle avait été criminelle, c'était ce

crime que l'épouse (nous parlons de celles qui peuvent reclamer ce titre), même près d'oublier ses devoirs, croit encore bien loin d'elle et dont elle repousse l'idée avec effroi ; c'était l'adultère de la vicomtesse de Verrières ; c'était là cette vengeance qui lui avait fait dédaigner le poison et le poignard ; c'était là cette vengeance qu'elle mettait au-dessus de tout, même du meurtre ; vengeance de noble Italienne, dont la haine pour s'assouvir voulait rejeter le mépris et le déshonneur sur celui qui, pour prix de son amour, lui avait jeté le déshonneur et le mépris !

C'était affreux !

Mais, nous l'avons dit, la vie de Luidgina était attachée à cet espoir ; il lui semblait qu'elle devait mourir d'une délicieuse joie, si elle réussissait ; elle n'avait jamais songé qu'elle pouvait ne pas réussir.

Elle avait cru que rien ne serait plus facile que de prendre cette femme chaste et pure, conservant après le mariage les illusions et la naïveté de la jeune fille, de l'égarer dans un de ces mille sentiers que le vice s'est tracé au milieu de l'aristocratie parisienne et de la ramener perdue à son mari qui eût demandé grâce et discrétion à son ancienne maîtresse, ou eût été livré à la risée publique. Elle spéculait ainsi sur l'innocence d'Adèle ; elle se disait qu'on tombe facilement dans un abyme qu'on ignore et peu lui importait que la vicomtesse de Verrières n'eût pas cessé d'être vertueuse, pourvu que chacun fût bien convaincu de son infidélité. La précipitation de Georges de Buntel, à son insu choisi par elle pour être l'exécuteur de ce plan, le renversa ; elle para vivement aux suites que pouvait avoir cette première défaite et détruisit les soupçons qui commençaient à s'élever dans l'esprit d'Eugène Rogelin. Mais une insulte sanglante lui fut faite alors par ce dernier, il fallait que la vengeance qu'elle lui réservait s'accrût avec les blessures faites à son orgueil, elle ne voulait pas être en reste avec le complice de sa faute.

L'emportement de mauvais ton qu'Eugène n'avait pu réprimer à l'égard de la baronne, ne peut s'expliquer que par l'exaspération où l'avait plongé la scène du Bois de Boulogne, car plus que tout autre, il savait mettre heureusement en pratique cette théorie si difficile : cultiver à titre d'amie la femme dont on n'est plus l'amant. — Mais le coup avait porté. Le plus terrible châtiment que puisse recevoir une femme adultère, c'est d'entendre celui-là même qui lui fit méconnaître la foi du mariage, la dédaigner et lui reprocher sa faute : un tel outrage mit le comble aux fureurs de Luidgina. Elle pensa que son triomphe ne serait pas complet si le vicomte pouvait faire entre elle et sa femme la moindre différence, s'il n'avait pas pour la vicomtesse ce dégoût qu'il lui avait manifesté, à elle ; ce n'était donc plus assez de donner un amant à Adèle, si elle ne l'avait pas accepté. Il eût pu se faire qu'Eugène pardonnât plus tard à sa femme de s'être laissée entraîner dans un piège abominable ; et il fallait élever une barrière insurmontable entre lui et le bonheur de la famille vers lequel on se plaît toujours à revenir quand arrivent des années plus calmes.

Alors s'établit une lutte entre les désirs corrupteurs de Luidgina et l'ange de pudeur que Dieu en la créant incorpore à la femme et qui jusqu'à ce moment n'avait eu qu'un sourire pour chaque action, chacun des vœux les plus secrets de l'ex-pensionnaire des Célestines.

La baronne, avec une ardeur infatigable, se mit à dépouiller de toutes ses croyances la jeune ame de sa victime, elle lui fit voir le monde et ses turpitudes. Vainement, tous les chastes instincts de la vicomtesse se révoltaient en elle devant cet odieux spectacle, elle fermait en quelque sorte les yeux pour ne point l'apercevoir ; mais la baronne lui présentait sans cesse cette triste lumière et pas un jour ne se passait qu'elle ne salît son imagination par la peinture vraie ou fausse de quelques-uns

des vices du grand monde. C'est ainsi qu'elle lui nomma les amants d'une foule de nobles dames qu'Adèle avait considérées comme des plus dignes d'estime; elle alla jusqu'à lui expliquer combien était grande la réserve des maris sur les désordres apparents ou cachés de leurs femmes, parce qu'ils savaient que de leur côté ils ne seraient point contrariés dans leurs plaisirs et qu'ils n'avaient regardé le lien conjugal que comme un contrat par lequel une femme achète, moyennant une grosse dot, le droit d'abriter ses caprices sous le nom d'un homme.

Adèle refusa de croire à ce qu'on lui racontait, mais cette histoire, grâce à la perspicacité de la baronne, elle la voyait dans tous les salons se renouveler tous les jours; et une heure vint où son cœur se troubla et où elle se demanda si avoir un amant était aussi mal qu'on le lui avait dit jadis.

Soufflant la corruption par toutes ses paroles, Luidgina fit remarquer à Adèle que ce désordre dans les mœurs avait des signes extérieurs d'une vérité irrécusable; elle lui dit qu'une femme, pour enlever un amant à une rivale, ne devait pas craindre dans une fête de danser demi-nue, que toutes se surpassaient d'impudeur pour attirer à soi des regards d'une lascive insolence; que toutes s'empressaient d'étaler en public, à la clarté de mille bougies, ce qu'une prostituée, dans son sombre taudis, découvre aux débauchés qui la font vivre d'un pain d'infamie; et que cela avait lieu au grand orgueil, souvent à la sollicitation, les femmes, de leurs maris; les jeunes filles, de leurs mères!!

Adèle avait conservé du couvent l'usage des robes *à la Vierge* qui emprisonnent les épaules, et quand elle se revêtait d'une robe plus décolletée, une guimpe, d'ordinaire ouvrage de ses mains, voilait des attraits qu'eût jalousés la Vénus antique et que l'œil le plus furtif n'avait jamais pu que deviner. Elle eut peur que cette toilette si

simple et si modeste ne fût prise pour une singularité ridicule et sa parure devint, pour parler le langage de certaines dames, *élégante*, presque *coquette*.

La baronne ne s'arrêta pas en si beau chemin, elle brisa le cœur d'Adèle par une révélation atroce : elle lui raconta toutes les intrigues de son mari, en les embellissant, autant qu'elle le put, de circonstances qui rendaient plus poignante l'humiliation de la jeune vicomtesse.

Si Adèle eût appris trois mois plus tôt la conduite d'Eugène, point de doute qu'elle ne fût morte en trouvant chez son époux cette immoralité qui chez un autre lui eût paru le plus grand des crimes. Mais les enseignements de la baronne de Laweden portaient déjà leurs fruits ; bien que son désespoir fût immense, Adèle employa tous ses efforts à se persuader que son mari ne faisait que suivre le torrent de la contagion et qu'elle ne brillait pas assez par ses avantages extérieurs pour fixer celui auquel n'avaient pu résister les femmes les plus séduisantes de Paris. C'est ainsi qu'elle assoupit légèrement sa souffrance.

Il était naturel que Luidgina cherchât à consoler Adèle ; mais avec quelle perfidie n'envenima-t-elle pas la plaie qu'elle paraissait vouloir fermer ? Accusant les hommes qui, disait-elle, se ressemblent tous, elle ajoutait qu'aucune femme ne se ferait scrupule d'user de représailles ; que la vicomtesse serait assez vertueuse pour ne pas imiter un si dangereux exemple et qu'ainsi, dès le printemps de son âge, la frivolité de son mari la condamnait aux larmes, à l'abandon. Un jour elle apprenait à Adèle comment une femme peut, sans se compromettre, accepter les hommages d'un aimable cavalier ; comment les doigts peuvent répondre, à travers la peau fine et parfumée du gant, aux doigts du danseur faisant un amoureux appel ; comment les yeux peuvent dire *oui*, quand les lèvres murmurent *non*. Un autre jour, elle s'élevait

avec vigueur contre le mariage et les devoirs qu'il impose, rappelait les pages trop éloquentes de l'auteur d'*Indiana*, à qui elle empruntait sans cesse sa célèbre maxime : — Le devoir des femmes, c'est l'amour !

Adèle, encore étourdie du coup qui l'avait frappée au cœur, ne trouvait rien à répondre à ces indignes raisonnements et ces leçons de morale élastique minaient sourdement non pas sa vertu, mais sa confiance en la vertu. Que voulez-vous ? Une constitution robuste ne reste pas exposée impunément aux émanations d'un gaz délétère ; de même une ame pure perd quelques-unes de ses croyances natives, au contact de ce monde d'oisifs, dont les hommes ne savent rien que calculer la vitesse d'un cheval, perdre leur argent à la bouillote ou se promener en cadence dans un salon et dont les femmes n'ont d'autre soin que de rehausser, par l'éclat de la toilette, le peu d'attraits que la nature leur accorda. — D'ailleurs Augusta, que la santé de son mari avait forcée d'aller passer l'hiver à Nice, ne pouvait balancer l'influence redoutable de la haineuse Vénitienne. Quant à Eugène, la pauvre jeune femme n'eût pas demandé mieux que de chercher en lui son appui, mais il ne s'occupait nullement d'elle, se confiant à l'amitié de Luidgina, et puis ses assiduités auprès de Mme. Mucillet lui prenaient tout son temps.

Nous ne voulons pas davantage fatiguer le lecteur du récit des mille ruses mises en usage par la baronne pour amener Adèle au point où elle l'attendait. Nous avons seulement essayé, dans les pages qui précèdent, de faire concevoir quelle méchante conseillère est la haine et quelle habile corruptrice est la jalousie.

La baronne jugea enfin que le moment était arrivé de faire jouer ses dernières batteries. Aucun homme n'eût été assez hardi pour s'adresser à la vertueuse Adèle, il fallait en prendre un par la main et le lui amener. Le choix de Mme. de Laweden était fixé. Le chevalier de Rampal,

dandy charmant, spirituel, manières élégantes, un peu de fatuité, beaucoup d'habitude, de plus l'ami intime du mari, réunissait toutes les qualités désirables pour le rôle qu'elle lui destinait. Le mettre en scène fut pour elle l'affaire d'un instant.

Un matin qu'il était venu lui faire visite, la conversation s'engagea d'elle-même sur ce sujet par cette question du chevalier.

— Voyez-vous toujours la vicomtesse ?

— Toujours.

— Une petite femme bien triste depuis quelque temps.

— Son époux lui donne-t-il donc tant de sujets d'être gaie ?

— Non, par ma foi !

— Ajoutez à cela que personne ne daigne être assez humain pour la consoler ; cela m'étonne, de votre part surtout.

— Écoutez donc, on est FÉMINOPHILE, cela est vrai ; mais cela ne va pas jusqu'à se faire à vingt-six ans le consolateur platonique d'une adorable créature de dix-huit.

— Qui vous parle de cela ? Soyez tranquille, je ne vous crois pas capable de faire ce personnage.

— Comment ? il me serait possible...

— Je ne dis pas cela, mais...

— Mais ?...

— La vicomtesse vous estime beaucoup et l'estime d'une adorable créature..... que son mari néglige...

— C'est quelque chose, diantre ! Et vous croyez que je...

— Mon Dieu, je ne crois rien, M. de Rampal, interrompit la baronne ; vous êtes étonnant avec vos suppositions.

Et le soir du même jour, elle disait à la vicomtesse :

— Ah ! petite sournoise ! sans avoir l'air d'y songer, vous désolez les cœurs féminins les moins susceptibles d'être désolés.

— Je ne vous comprends pas, Madame, répondit Adèle.

— Vous faites la discrète avec moi, cela est mal, — et pourtant je ne vous en veux pas.

— Expliquez-vous, de grâce ?

— Ne vous seriez-vous donc pas aperçue que vous avez ravi à nos dames le plus aimable et le plus élégant de leurs adorateurs, le chevalier de Rampal ; il sèche d'amour pour vous, il n'est bruit que de cela chez Mme. de Mauverny et chez la marquise de Dervieux ; toutes vos rivales crèvent de dépit et de jalousie.

Adèle sourit mélancoliquement :

— Je n'ai rien fait, Madame, pour enlever à celles que vous voulez bien appeler mes rivales, le cœur de M. le chevalier ; croyez que s'il en était autrement, je m'empresserais de le leur restituer.

— Je me doutais bien que votre volonté n'y était pour rien et que cette figure-là avait tout fait sans vous consulter ; mais rejeter la flamme de M. de Rampal, ce serait une vraie folie, ma petite.

Plusieurs personnes parmi lesquelles se trouvait de Rampal étant survenues, la conversation prit un caractère général. Lorsque la vicomtesse manifesta l'intention de se retirer, le chevalier s'empressa d'offrir son bras pour l'accompagner jusqu'à sa voiture. En les reconduisant, Luidgina donna un léger coup de coude au chevalier et lui glissa ces mots dans l'oreille :

— Les femmes sont inconcevables, pas une ne vous échappe.

Il tenait dans ses doigts la main d'Adèle et la serrait doucement, celle-ci ne songeait pas à la retirer, car dans ce moment elle rêvait à l'ingrat Eugène.

Les poursuites du chevalier n'offrirent d'abord aucun épisode digne d'être relaté. La baronne prenait soin qu'il fût de toutes les fêtes où elle savait que la vicomtesse était engagée, et le plus souvent qu'il lui était possible elle les mettait en présence.

L'espoir de réussir auprès d'une femme telle qu'Adèle, suffisait bien pour rendre un homme amoureux fou ; mais lechevalier avait encore d'autres motifs de désirer ardemment la vicomtesse de Verrières. Plus d'une fois le vicomte s'était rencontré sur la même route que lui et toujours l'avait évincé. Aussi lui semblait-il que le succès qu'il méditait devait effacer tous ceux de son illustre émule.

Adèle avait été fort peu touchée des soins et des attentions du chevalier, mais comme il était beaucoup trop adroit pour rien demander, elle finit par lui savoir naïvement gré de cette compassion silencieuse et désintéressée qui venait se vouer à elle dans son malheur.

Ce n'était que de la reconnaissance ; on affirme que ce sentiment-là peut mener loin.

VII.

Augusta veillait toujours sur son amie, mais les conseils qu'elle lui donnait dans ses lettres n'étaient rien en comparaison de cette influence immédiate et de tous les jours que la baronne exerçait sur Adèle. Aussi c'était en proie à une anxiété sincère qu'Augusta ouvrait les réponses de la vicomtesse, dans lesquelles son ame se peignait tout entière.

Avec ce qu'elle avait deviné des desseins de Mme. de Laweden, il était aisé à une femme un peu adroite de suivre dans ces lettres d'Adèle les progrès que le mal, aidé par le chagrin, faisait dans son cœur. Une teinte un peu sombre répandue sur la première partie de sa correspondance, quelque chose d'ironique et de méchant, des remarques justes, mais amères, furent le signe par lequel on put reconnaître la perte de quelques illusions et une indignation vertueuse contre des vices qui jusqu'à ce jour lui avaient été cachés. Plus tard son style devint vif, enjoué, semillant, ses remarques cessèrent d'être amères

pour être malignes ; Augusta comprit que la vicomtesse n'allait plus être la pensionnaire timide, aux yeux toujours baissés, mais la femme du monde que l'esprit et la beauté font reine d'un salon. Tout d'un coup les lettres d'Adèle furent empreintes d'une profonde douleur ; chaque mot semblait l'expression d'une blessure déchirante, bien cruelle puisqu'elle n'osait la confier, pas même à sa plus grande amie. Augusta eut peur qu'elle n'eût appris la vie licencieuse de son mari. Puis les lettres, tout en conservant leur caractère de tristesse, respirèrent une mélancolie plus résignée, des pages nombreuses paraissaient dictées par une ame jouissant de quelque paix : en même temps une certaine tournure embarrassée, une réserve mêlée de quelque froideur lorsqu'on voulait peindre ses sensations désignaient un secret dont peut-être on ne s'avouait pas l'existence à soi-même. Augusta, de son côté, n'osait se rendre compte de ses soupçons, lorsqu'au commencement de l'été, après avoir reçu une lettre datée de Chaville où la baronne de Laweden avait loué une maison de campagne, ses doutes se changèrent en certitude et elle pressa son retour à la capitale.

Or, cette lettre se terminait ainsi :

« ..... Eugène nous avait bien promis qu'il viendrait « passer plusieurs jours à Chaville, mais je l'attends « encore et je commence à croire que ce séjour ne lui « offre pas assez d'attraits pour qu'il lui fasse le sacri- « fice de quelques-unes de ses heures si précieuses.

« Nous ne voyons personne, si ce n'est M. de Rampal, « qui s'échappe de temps en temps de Paris et vient avec « dévouement partager notre réclusion ; je t'assure, ma « toute aimable, que dans le tête à tête j'ai perdu « beaucoup des préventions que nous avions conçues « contre lui sur sa réputation d'homme léger. Il est pré- « venant, attentionné, mais ne m'adresse pas un seul

« mot de galanterie. Nous employons nos journées le « mieux du monde : nous faisons de la musique, il a une « jolie voix qui se marie très-agréablement à la mienne; « nous causons, nous nous promenons, nous montons à « cheval, car, tu ne sais pas? je monte à cheval main- « tenant, sur un joli cheval qui s'appelle *Hussein;* j'ai « eu bien frayeur les premières fois, mais je me suis « aguerrie, tu verras. Nous dessinons assez souvent : « l'autre jour nous avons dessiné le même point de vue, « et comme il a été jugé qu'il avait mieux réussi que « moi, cette excellente baronne m'a condamnée à échan- « ger mon paysage contre le sien, je te le montrerai, il « est bien touché.

« Que voilà de folies! mais quelque chose me manque, « c'est toi, ma bien bonne, ce sont nos douces causeries. « Tu m'as écrit que M. Chambey se portait mieux, rien « ne va donc plus s'opposer à ton retour. S'il en est ainsi « dépêche-toi. Je t'espère.

« A bientôt, n'est-ce pas?

« A. R^in^. DE VERRIÈRES. »

L'excès de précaution est pire que le défaut de prudence : il eût pû se faire qu'Augusta eût éprouvé de la gêne pour se présenter à Chaville sans y être invitée ; mais la baronne, avec cette sagacité peu commune dont elle était douée, avait reconnu dans Mme. Chambey une ennemie, et pour détruire autant que possible sa défiance, elle avait fait remettre à son hôtel une lettre d'invitation, à peu près certaine qu'Augusta ne reviendrait pas à temps pour en profiter. L'événement trompa ses calculs, mais elle n'eut garde de manifester son dépit, et ce fut d'un air très-aimable qu'elle alla la recevoir lorsqu'elle descendit de voiture.

Deux heures après, Augusta, renfermée avec Adèle, lui dévoilait tous les dangers de sa position et le crime qu'on attendait d'elle.

Celle-ci, désabusée, ne pouvait que murmurer d'une voix étouffée par les sanglots :

— Mais c'est infâme..... Que leur ai-je donc fait ?

— Rien, répondit Mme. Chambey ; seulement M. de Rampal veut bien te trouver à son goût, et Mme. la baronne de Laweden veut à toute force se venger de ce qu'elle n'est plus la maîtresse de ton mari.

— Elle aussi !!... elle ne se vengera pourtant pas ! Je vais d'abord fuir ce château, rompre avec elle, interdire ma maison à M. de Rampal ; s'il le faut, tout dire, à M. de Verrières, n'est-ce pas ton avis, Augusta ?

— Pas tout-à-fait. Ton mari.....

Adèle fit un geste de répulsion.

— Est bien coupable envers toi sans doute ; mais tu l'aimes encore, conviens-en, malgré ses fautes, et s'il venait, repentant, à genoux, jurant de ne plus aimer que toi..... voyons.....

— Je serais trop heureuse.

— C'est bien. Ecoute : te sens-tu la force d'être capricieuse, exigeante, mutine, douce, colère, de changer dans une heure dix fois d'idées, et dans un jour presque aussi souvent de toilette, en un mot, d'être..... un peu coquette.

Adèle sourit.

— Eh bien ! continua Mme. Chambey, il faut l'être. J'ai lu ou entendu dire que les hommes du caractère de M. ton mari, dès qu'ils sont un peu jaloux, se laissent facilement mener comme on veut, et que pour tempérer leur ardent amour des possessions d'autrui, il ne faut que les inquiéter légèrement sur les leurs. C'est ce que nous allons faire. Quant à toi, il est bien convenu que tu ne te doutes de rien, que tu es toujours la chère amie de Mme. la baronne, et que tu tolères les galanteries de M. de Rampal. Fie-toi à mon dessein ; j'ai bon espoir ; et Eugène.....

— Oh! si tu pouvais me le ramener !

— Chère Adèle, oui, dit Augusta en étouffant un soupir, je veux du moins qu'il rende heureuse celle qu'il m'a préférée. Ne faut-il pas que je me venge aussi ?

Le lendemain, sous le prétexte le plus honnête qu'elles purent inventer, elles quittèrent Chaville. Luigdina et le chevalier ne tardèrent pas davantage à revenir à Paris.

A son arrivée, Augusta prit des informations sur la conduite de son cousin pendant son absence. Tout ce qu'elle put apprendre, c'est que depuis un mois il était l'amant heureux de Mme. Mucillet. Ce renseignement ne lui promettait pas grandes chances de succès dans la démarche qu'elle devait tenter ; cependant elle n'hésita pas à se rendre chez lui. Elle fut introduite dans le petit salon que nous connaissons, où il la reçut avec un ton dégagé qui, en d'autres circonstances, eût fait sourire la bonne Augusta.

— Agréez mes excuses, lui dit-il, belle cousine, de ce que je me suis laissé prévenir ; je ne fais que d'apprendre votre retour, et je me proposais d'aller vous rendre mes devoirs.

— Eugène, répondit-elle en s'asseyant, je viens vous entretenir de choses graves.

— J'en suis ravi.

— Pour m'expliquer, je crains qu'il ne me faille long-temps.

— Le plus long-temps qu'il vous sera possible, belle cousine, je vous en prie.

— Eugène, vous avez vingt-huit ans, et depuis bientôt trois années vous êtes l'époux d'une femme charmante.

— Vous appelez cela des choses graves.

— Mon cousin, voulez-vous être toujours le même ?

— Oui, belle cousine, toujours votre admirateur. Mais vous avez, je pense, un autre but que celui de me sermonner, autrement ce ne serait guères la peine d'être revenue de si loin pour si peu de chose.

— Oui Monsieur, dit-elle, en se levant, et sa voix tremblait, je suis venue pour vous annoncer que, si vous n'y prenez garde, d'ici à un mois, Mme. la baronne de Laweden, aura donné un amant à la jeune vicomtesse de Verrières.

— Qui dit cela ? s'écria le vicomte, avec un éclat terrible.

— Moi, répondit Augusta, et dans quelques jours peut-être, ce sera le secret de tout Paris.

Alors elle se mit à lui dérouler le plan de l'astucieuse baronne, ne lui fit grâce d'aucnn détail, d'aucune infamie.

Eugène ne l'interrompit point ; comme étouffé par la rage, il ne prononçait pas une parole, ne versait pas une larme, semblait ne rien voir, ne rien entendre. Quand il fut sorti de cet état effrayant, il dit d'une voix sourde :

— Cette femme est un démon !

Augusta (n'oublions pas que nul n'est parfait) ne put s'empêcher de donner à son amour propre de femme une petite satisfaction : — Un démon, dit-elle, celle que vous appeliez un ange ?

— Elle ? c'est un monstre produit par l'enfer pour mon malheur ! — Après une longue pause: Augusta, demanda-t-il, ne me cachez rien ?

— Je vous ai tout dit, mon cousin.

— Tout dit ? non, car il est encore une chose que je veux savoir... son nom ?... à lui ?... à l'homme?...

— Que voulez-vous faire ?

— Son nom, dites vite, Augusta ? son nom ?

— Mais que ferez-vous ?

— Je le tuerai !

— Et après ?

— Et après !!! — Cette question quasi-burlesque jeta Eugène dans un nouvel ordre d'idées,il se rassit, passa

plusieurs fois sa main sur son front et comme un homme qui cherche à se convaincre : oh ! non ! ce n'est pas possible. Adèle ne l'aime pas...

— Vous le tuerez, c'est la chose la moins certaine ; vous savez mieux que personne que les maris ne sont pas toujours vainqueurs dans ces combats. Mais je suppose que vous l'ayez tué, le nom de votre femme, le vôtre, est par cette mort même livré à toutes les bouches avides de scandale : Adele est perdue. Ou bien le monde dira que vous ne vous êtes pas senti assez fort pour lutter contre celui qui a voulu être l'amant de votre femme, que vous avez reculé devant l'amabilité de M. de Rampal...

— Le chevalier !!?

— Eh bien ! oui, c'est lui ! c'est lui qu'il faut combattre sur le terrain qu'il a choisi avec les armes qu'il a préférées; Et là sera votre plus belle victoire. Et quand vous aurez reconquis le cœur de votre Adèle, vous pourrez alors le chasser comme l'on ferait d'un rustre dont les pensées seules seraient un outrage pour la femme un peu bien née à qui elles s'adresseraient.

— Vous avez raison, je le sens;... mais Adèle ne l'aime pas ?

— Et que vous importe à vous qui méprisez ses affections. Si elle n'aime pas celui-ci, ce sera un autre; allez donc porter aux pieds de vingt femmes votre coupable amour. Adèle a le sentiment de ses devoirs, mais elle est femme, elle aimera.

— Faire la cour à ma femme, disait le vicomte, comment m'y prendrai-je ?

— C'est à moi que vous demandez cela, vous ?

— Oh ! s'il s'agissait de la femme d'un autre, je ne serais pas embarrassé, je vous le jure ; s'il s'agissait de vous, Augusta.

— Mon cousin, dit-elle émue, de grâce, ne plaisantez pas ainsi.

— Ce n'en est pas le temps ; mais comment faire ?

— Dites-moi, reprit-elle, pourquoi vous ne l'aimez pas et pourquoi il vous semble si difficile de l'aimer ?

— Mon Dieu ! la vicomtesse est belle, je ne le nie pas, remplie de qualités et de vertus, mais par malheur elle n'a pas cette distinction, cette élégance, ce tact que je voudrais en elle ; enfin, elle eût sans doute fait le bonheur d'un autre homme, mais ce n'est pas la femme qui me convenait.

— Elle est la vôtre pourtant, et il n'y a que vous qui puissiez la sauver des pièges tendus à votre honneur. Eugène, je vous en supplie, rompez avec vos anciennes liaisons, avec Mme. Mucillet ; reportez sur Adèle tous les soins que vous prodiguez ailleurs, et un jour vous l'aimerez comme vous n'avez jamais aimé !

Le vicomte hocha la tête.

— Essayez du moins.

— J'essaierai, répondit-il, abîmé dans une noire rêverie.

VIII.

Il aime toujours cette Mme. Mucillet ?

— Moins que par le passé, mais enfin il n'a pas encore eu le courage de s'en séparer.

— Voilà trois mois que cela dure, il faut qu'il la trouve bien belle, qu'elle le soit bien plus que moi, Augusta ?

— Fi donc, elle ne pourrait supporter la comparaison et elle finira par être oubliée, crois-le bien. Mais de ton côté, point de faiblesse ; tu tiens toujours rigueur et porte close à notre cher vicomte ?

— Oui, mais je t'avoue qu'hier encore j'ai été tentée de me jeter pleurante à son cou et de lui tout pardonner.

— Tout pardonner, ce serait tout perdre ; avant un

an, il faudrait recommencer. Et de M. de Rampal, qu'en fais-tu ?

— Oh ! l'homme le plus soumis, le plus esclave, le moins facile à rebuter, espérant tout bas et délirant de bonheur quand je lui laisse baiser mon gant. Vrai ! ajouta la jeune femme en souriant, il mérite mieux que cela !

— De la compassion pour ces messieurs, ma chère Adèle, que tu es bonne ! En ont-ils pour nous ? Allons, ferme, point de miséricorde, ou je ne réponds plus du malade.

On voit que le vicomte avait suivi quelques-uns des conseils d'Augusta, mais sans que pour cela il eût vu baisser la faveur dont son rival paraissait jouir auprès d'Adèle. Souvent il avait eu la pensée de le provoquer en duel et de faire un éclat ; seule Augusta avait eu la puissance de l'en empêcher, toujours elle lui représentait qu'un éclat serait inutile et dangereux, et alors il recommençait la lutte avec le chevalier. Adèle, soutenue par les avis de Mme. Chambey, paraissait médiocrement reconnaissante des attentions de son mari et ne perdait aucune occasion d'exciter sa jalousie contre M. de Rampal.

En découvrant les changements survenus dans le caractère et les manières de sa femme, la surprise du vicomte avait été presqu'aussi grande que sa colère en songeant par quelles machinations et dans quel but on avait su les opérer. Elle était citée dans le monde comme un modèle de grâce et de bon ton et il n'osait être fier de ses succès qu'il partageait rarement, car passant la plus grande partie de ses soirées chez Mme. Mucillet, il ne sortait presque jamais avec sa femme. Celle-ci possédait une voix remarquable d'étendue et de pureté et on se la disputait dans les concerts de société qui devenaient fort à la mode ; mais Eugène ne savait pas chanter, il était donc forcé d'entendre M. de Rampal exécuter des duos

avec elle; tout ce qu'il pouvait faire, c'était de lui apporter la musique en vogue que le plus souvent elle se mettait à déchiffrer avec le chevalier.

Chaque matin, l'un et l'autre envoyaient un bouquet à la vicomtesse et celle-ci choisissait, sans acception de personnes, le plus élégant des deux; aussi Mme. Prévôt, dans son frais parterre du Palais-Royal, ne recevait pas d'ordinaire deux visiteurs plus assidus, plus difficiles sur le choix des fleurs et la confection des bouquets.

Mais toutes ces choses qu'un mari seul a le droit d'offrir, objets de toilette, bijoux, meubles précieux, Eugène les prodiguait: Adèle, indifférente à ces présents, ne souhaitait que la preuve de sa rupture avec Mme. Mucillet.

Deux mois de cette lutte s'étaient écoulés au moment où nous retrouvons Augusta donnant à son amie la force de la continuer. Adèle venait de reconduire Mme. Chambey jusqu'à sa voiture; comme elle rentrait dans la cour, elle vit sortir de l'écurie un magnifique cheval anglais, tout bridé, portant une selle pour femme.

— Oh! le joli cheval! s'écria-t-elle.

— Je suis enchanté qu'il vous convienne, répondit le vicomte.

— Comment? c'est pour moi?

— Augusta m'a dit avant-hier que pendant votre séjour à Chaville, vous aviez appris à monter à cheval, j'éprouve un vif désir d'apprécier votre talent.

— Je suis à vous. J'attendais, il est vrai, M. de Rampal pour répéter ce duo d'*Il Matrimonio secreto* que nous chantons mardi à la soirée de Mme. de Chazel, mais je vous le sacrifie.

Eugène est près de se réjouir, mais il réfléchit que l'objet unique de cette préférence est plutôt le cheval que celui qui l'a offert. Adèle redescend presqu'aussitôt vêtue d'un gracieux costume d'amazone qui la rend mille fois plus séduisante. Légère comme l'oiseau, d'un bond elle

est à cheval et ils partent pour le Bois de Boulogne. Dès qu'elle a dépassé la porte Maillot, elle pique son cheval qui s'élance avec la rapidité de l'éclair. Eugène effrayé se met à sa poursuite, il tremble de voir tomber Adèle, que dans son galop inégal le cheval fait sauter, comme un volant sur une raquette ; à force d'éperon, il parvient à l'atteindre et le saisit par la bride.

— Quelle idée vous prend, lui dit-elle, de l'arrêter quand il commence à s'animer.

— J'ai craint que par une telle vitesse il ne vous jetât à terre.

— Laissez donc !.. si vous m'aviez vue avec M. de Rampal, à Chaville, quand nous galopions par monts et par vaux ; Dieu ! était-ce amusant ! Je me rappelle qu'un jour nous avions traversé ventre à terre une pièce de foin non encore fauché, un vieux garde-champêtre s'avisa sérieusement de nous dresser un procès-verbal ; je riais de toutes mes forces, et plus je riais, plus il était furieux, il voulait absolument conduire M. de Rampal chez *Mossieu* le maire; même il parlait de prison ; la *prison* de Chaville !.. Mais vous ne riez point ? Est-ce que vous ne trouvez pas que cela est plaisant ?

— Si fait, si fait. Très-plaisant en vérité !

— Ici, c'est bien différent, on ne peut galoper dix secondes sans trouver une branche qui accroche votre voile, ou un mari, ajouta-t-elle, avec une petite moue délicieuse, qui vous arrête tout court. Le galop m'a donné de l'appétit ; voulez-vous revenir à l'hôtel ?

— Volontiers.

— Me voilà défrisée ; il va me falloir traverser tout Paris et je dois être à faire peur. Quelle contrariété !

— Je vous assure qu'il n'y parait presque pas, et si vous voulez me permettre de refaire ces deux boucles...

— Vous ! oh ! c'est charmant ! voyons !

Et voilà Eugène attentif à refouler sous le chapeau les

blonds cheveux qui couvraient les joues de sa femme ; et sa tâche achevée, il veut prendre un baiser sur la place qu'ils occupaient.

— Finissez, Monsieur, s'écrie-t-elle, j'ai cru voir quelqu'un au bout de l'allée, si on nous avait aperçus !

Mais ce qui lui fait monter le rouge au visage, ce n'est pas la crainte d'avoir été vue, c'est qu'elle a songé que ces lèvres qui viennent d'effleurer les siennes se reposeront ce soir sur celles de Mme. Mucillet. Cette pensée est une arme qui la défend contre les caresses de son mari et pendant tout le trajet elle demeure silencieuse.

Dès qu'elle a mis pied à terre, elle laisse échapper un petit cri de satisfaction et salue M. de Rampal qui est à l'une des fenêtres du salon: —M. de Rampal m'a attendue, c'est bien aimable à lui. Je cours au piano. Eugène, viendrez-vous m'entendre chez Mme. de Chazel ?

Troublé, il balbutie : — Certainement, je ferai ce qui vous sera agréable.

— Oh ! si vous avez donné à votre soirée un autre emploi, il ne faut pas que cela vous dérange, j'en serais désolée.

Et elle lui tourne le dos.

— Les femmes sont d'exécrables démons, murmure le vicomte. Mais il n'abandonne pas la partie ; il monte au salon et y demeure jusqu'à ce que M. de Rampal soit parti et qu'Adèle soit rentrée dans son appartement. Puis il se rend chez Mme. Mucillet à laquelle il cherche querelle sous un prétexte futile et absurde. Celle-ci se demande les larmes aux yeux de quoi elle est coupable. N'est-ce pas justice que la maîtresse supporte quelquefois le contre-coup des fantaisies de l'épouse ?

XI.

Le jour arriva où le chevalier et Adèle devaient chanter à la soirée de Mme. de Chazel. Pendant le dîner, Eugène

dit à sa femme qu'il comptait l'accompagner ; et il se présenta chez elle au moment où elle terminait sa toilette. Elle ne manifesta ni contentement ni dépit, mais elle lui dit avec indifférence : — Ne sachant si vous viendriez, M. de Rampal m'avait offert sa voiture et j'avais accepté, il doit venir me prendre.

— Tant pis pour le chevalier, répartit le vicomte; mais vous donner le bras est un plaisir que je ne cède qu'à mon corps défendant.

La femme de chambre ayant annoncé que de M. Rampal attendait au salon, on descendit.

— Mon bon ami je suis fâché que tu aies pris la peine de passer par ici, j'accompagne la vicomtesse.

— Dans ce cas, vicomte, si tu veux me donner une place dans ta voiture, je vais renvoyer la mienne..... à moins que celà ne te contrarie.

— Pas le moins du monde; pourrais-tu le penser ? Maudite soit l'importunité du petit fat ! dit-il entre ses dents.

De Rampal s'empare aussitôt de la main de la vicomtesse, et lorsqu'elle est assise fait passer le vicomte qui se met à côté de sa femme dans le fond de la voiture, sans avoir même la vulgaire politesse d'offrir sa place au chevalier, pour lequel il n'en reste plus que sur les coussins opposés.

Mais lorsque la voiture s'arrête et que la portière est ouverte, il serait ridicule que le mari, en présence d'un autre cavalier, donnât le bras à sa femme ; c'est donc Rampal qui offre le sien à la vicomtesse et qui l'introduit dans le salon de Mme. de Chazel. Un murmure d'admiration les accueille à leur entrée. La parure d'Adèle est pourtant infiniment simple; mais on y reconnaît la femme qui sait mieux tirer parti d'une petite fleur que bien d'autres du plus riche écrin; et puis elle est si jolie! et la vertu a une telle puissance que, malgré les fréquentes visites du chevalier, aucune parmi ces femmes si promptes à la calomnie, n'a encore eu l'audace de hazarder là-dessus une mé-

chanceté câline ! Jadis les poursuites de M. de Buntel auprès d'elle loin de nuire à sa réputation n'avaient fait que la grandir, car on avait attribué à ses rigueurs le départ si précipité du bel officier de dragons. De Rampal est rayonnant et ne dissimule nullement sa satisfaction, Eugène suit ses pas et grimace un sourire passablement maussade. Le chevalier a distingué une place vide sur un canapé auprès de la cheminée, c'est là qu'il la conduit; la baronne de Laweden vient presque aussi vite se placer à côté d'Adèle, tandis qu'il reste debout derrière ayant à côté de lui le vicomte qui, contre son habitude, semble à l'ombre de sa femme.

Les danseurs accourent solliciter la vicomtesse qui répond qu'elle ne dansera probablement pas et que du reste elle n'acceptera aucune invitation avant d'avoir chanté. La baronne de Laweden et Eugène échangent quelques compliments à voix basse, tandis que de Rampal adresse mille propos flatteurs à Adèle. Le vicomte a de l'esprit, beaucoup plus que de Rampal et, pour reprendre un peu de supériorité, il lui décoche quelques épigrammes inoffensives, mais qui jettent le chevalier hors de lui, parce qu'Adèle semble les approuver par un sourire presqu'imperceptible; la baronne brûle d'arracher son protégé à cette fâcheuse position, lorsqu'à la première ritournelle d'une contredanse elle se lève et se tournant vers le vicomte :

— N'est-ce pas pour celle-ci que vous m'aviez fait l'honneur de...

Elle lui tend la main. Eugène stupéfait de ce coup imprévu balbutie quelques excuses et un timide désaveu.

— Oh! continue la baronne, j'en suis certaine, j'ai un autre engagement pour la suivante, Monsieur.....

Le vicomte est furieux et peu s'en faut qu'il ne nie formellement, mais elle lui tend toujours la main; on commence à regarder, la scène va devenir inconvenante; il

se résigne à accepter cette main et va prendre place au plus prochain quadrille où il a pour vis-à-vis un petit jeune homme blond, tout fier de danser avec une grosse dame qui a des diamants aux oreilles, au cou, aux bras, à la ceinture et surtout dans les cheveux.

Eugène ne témoigne nulle attention à sa danseuse, ses regards sont toujours attirés invinciblement vers le groupe qui est auprès de la cheminée.

— N'avez-vous donc pas le temps, lui demande la baronne, de contempler votre femme? Qu'est-ce qui vous occupe tant?

— Ce pauvre Rampal qui fait la cour à la vicomtesse avec une persistance dont je ne le croyais pas susceptible.

— Vous vous trompez, sans doute.

— Je ne me trompe pas, Luidgina, je m'y connais. C'est une attaque dans toutes les règles.

— Oh! vous devez être tranquille, répartit la baronne, la place est forte.

— Et bien défendue, ajouta Eugène avec un sourire narquois.

— Le chevalier a peut-être des alliés, dit imprudemment la baronne.

— Quels qu'ils soient, répondit-il, en fixant sur elle son regard qu'elle ne put soutenir, je les défie tous, eux et leur habile corruption.

— Prenez garde, Monsieur, vous m'écrasez les doigts, dit Luidgina.

Mais allez donc, Monsieur, c'est à vous à danser.

— Pardon, lui dit-il, quand il eut achevé *l'été ;* je ne sais comment j'ai pu m'oublier... je vous ai fait mal.

— Un peu sur le moment, maintenant c'est passé.

— Ah! c'est qu'on n'envisage jamais ces accidents-là sans certaines crispations de nerfs, et pourtant je reconnais que j'ai tort de regarder comme sérieux l'amour un peu empesé de mon excellent ami.

— Mais il me paraît qu'il n'est pas si malheureux. Voyez.

Le chevalier penché vers Adèle épuisait les phrases les plus spirituelles qu'il eût jamais eues à sa disposition ; et Adèle par contenance l'écoutait avec attention et aux yeux de tous même avec plaisir. Ce spectacle achève d'enlever à Eugène le peu de sang froid qu'il conservait à grand peine ; il pâlit, se mord les lèvres et perdant d'idée ce qu'il fait, il abandonne les mains des deux dames et s'obstine à danser une espèce de *trénis* au lieu de *la pastourelle*, ce qui scandalise fort le petit jeune homme blond, tout prêt de prendre violemment fait et cause pour *la reine de Golconde* qui lui sert de danseuse.

Adèle de sa place a vu ce désordre et en a deviné la cause; elle voudrait, n'importe à quel prix, y mettre un terme, faire comprendre à son mari qu'il va se donner en spectacle ; mais elle est forcée de rester assise, de s'abstenir de tout signe qui pourrait être surpris, commenté..... Alors il lui vient une de ces inspirations qu'elle n'eût pas eues sans doute six mois auparavant : les muscles de ses joues se détendent, sa bouche se contracte et tandis qu'on jurerait qu'elle cherche à réprimer un mouvement involontaire, elle laisse échapper au nez du chevalier un langoureux baillement qu'elle n'a étouffé qu'à moitié derrière son éventail. Celui-ci supporte avec stoïcisme cette marque d'un ennui qui le désespère, et Eugène respire, reprend son calme, présente quelques mots d'excuses à la grosse dame courroucée et la contredanse finie, reconduit Luidgina à sa place auprès d'Adèle.

Cette scène a duré bien moins de temps que nous n'en avons mis à la décrire, l'impression qu'elle a produite sur nos personnages est déjà dissipée.

Les contredanses sont bientôt interrompues par le concert ; après quelques romances et sonates, la vicomtesse est invitée à se mettre au piano ; c'est encore Rampal qui va partager ce nouveau succès. Il serait peu bienséant

qu'Eugène s'avançât trop près de sa femme ; mais que ne donnerait-il pas pour pouvoir épier leurs yeux, le mouvement de leurs lèvres quand il se trouve dans le morceau quelques paroles de tendresse ! Oh ! qu'il voudrait bien avoir une place invisible, là, au premier rang, ou seulement être la petite fille qui tourne les feuillets !

Adèle enthousiasmée par la présence de son mari se surpasse, elle chante avec une expression divine le duo d'*Il Matrimonio secreto*, le chevalier la seconde à merveille ; et c'est au milieu des applaudissements et des cris d'admiration de toute l'assemblée qu'ils enlèvent avec une justesse remarquable le sol suraigu qui se trouve dans les dernières mesures de ce morceau.

Adèle est environnée, complimentée de toutes parts, c'est un triomphe complet ; on adresse des félicitations à Rampal qui modestement les reporte sur elle. Mais on est long-temps avant de se remettre des émotions qu'elle a fait éprouver, un vieil amateur la déclare supérieure à Mme. Pasta !

Enfin les danses recommencent ; le vicomte s'approche :

— Vous devez être fatiguée, Adèle ; quand vous voudrez partir ?...

— J'ai promis une contredanse à M. de Rampal qui vient de la mériter si bien ; nous partirons après.

Il la regarde danser et il reste comme cloué au parquet, retenu qu'il est par un indicible attrait. Quelle danse pudique et légère ! Quelle poésie répandue dans toute sa personne ! Que ce tendre incarnat qui colore ses joues fait bien ressortir sa peau blanche comme une tubéreuse !

Adèle va partir, Rampal court prendre le manteau de satin et en couvre les épaules de la danseuse. — C'est une persécution, dit et a le droit de dire Eugène. Car le chevalier ne quitte des yeux la vicomtesse que lorsque le cocher a fait entendre aux chevaux le signal du départ. Rentré dans le bal, il avise à la place qu'occupait Adèle

un petit éventail en nacre de perle incrusté d'or; c'est le sien ; il s'imagine qu'elle l'a laissé à son intention, il le serre précieusement, jamais il ne fut si heureux.

Cependant le vicomte cherche un moyen de nouer la conversation ; après avoir hésité long-temps ; il finit par se plaindre en termes assez gauches de n'avoir pu traverser la foule compacte de ses admirateurs, pour aller lui porter son tribut d'éloges.

Adèle est impitoyable :

— Eh bien, lui dit-elle, maintenant rien ne vous gêne plus, vous pouvez me faire à votre aise tous vos compliments.

— Je ne vous en ferai pas, car aucun ne pourrait rendre la délicieuse émotion que j'ai ressentie en vous écoutant ; j'aime mieux me taire que de faire naître en vous l'idée que je ne vous ai pas suffisamment appréciée.

— C'est un peu entortillé, mais c'est très-galant ce que vous me dites-là, savez-vous ?

Le mot est dur, d'autant plus dur qu'il vient d'une femme qui prend sa revanche de la négligence qu'on lui a témoignée jusqu'à présent. Le vicomte ne répond pas.

La voiture s'arrête, tous deux montent à leurs appartements ; un bonsoir affectueux de part et d'autre a terminé cette journée.

Rentré chez lui, Eugène ouvre une lettre déposée sur sa cheminée ; elle est de Mme. Mucillet qui mêle à ses serments amoureux quelques reproches plus amoureux encore. Il froisse la lettre avec colère et la jette sur le parquet :

— Cette femme, dit-il, est d'une exigence qui me lasse à la fin !

X.

Lorsqu'Eugène s'était marié, il avait conservé la plupart de ses anciennes habitudes, et entr'autres, celle de déjeûner au Café de Paris.

A l'heure qu'il est, que votre mauvaise étoile, ou tout au moins un accident vous fasse entrer au Café de Paris, vous aurez beau prêter à droite et à gauche une oreille attentive ; si vous n'êtes maquignon, ou entretenu par une danseuse, ou membre du Jockey Club, vous ne comprendrez rien au langage hétéroclite des jeunes gens qui passent les trois quarts de leur existence dans ce boudoir des mauvaises mœurs de la capitale. Ils ne parlent que de courses de chevaux, de brutales orgies, ou de coups surprenants arrivés au jeu. Ce sont eux qui préfèrent les maigres jambes de la plus laide danseuse à la voix de Mmes. Dorus et Grisi ; qui dernièrement n'ont rien trouvé de mieux pour charmer leurs loisirs que de faire venir à grands frais d'Angleterre deux goujats dont le talent était de s'assommer à coups de poings ; ce sont eux enfin qui sont allés s'envaser dans un fossé au steeple-chasse de Berny.

En 1832, le café de Paris était déjà le rendez-vous de la gent fashionnable : le plaisir y était la principale affaire, mais ce plaisir ne s'achetait pas tout avec de l'argent, et le plus aimable pouvait espérer de l'emporter sur le plus riche. On était amateur de chevaux, mais à un vainqueur du Champ-de-Mars, on eût préféré les faveurs mystérieuses d'une belle et noble dame, et si l'on faisait quelques folies pour une demoiselle de l'Opéra, il fallait avoir une excuse, il fallait qu'elle fût un peu jolie.. On parlait quelquefois arts et littérature : il est vrai qu'on exaltait M. de Lamartine en se moquant fort de Hugo ; qu'on portait au-dessus des nues M. de ***** en rabaissant Ingres et Delaroche, mais enfin on pensait quelque chose sur les arts d'imagination. Quant à la politique, on souscrivait pour les pensionnaires de l'ancienne liste civile, et de beaux et braves jeunes gens parlaient avec calme d'aller *faire leurs preuves de royalisme* en Vendée, parce que leurs pères avaient été jadis à Coblentz et avaient reçu les faveurs des *augustes exilés*. C'était un

sentiment qui s'est amorti, ce dont nous nous réjouissons, mais qui malheureusement n'a été remplacé que par l'apathie et l'indifférence pour tout ce qui tient aux affaires publiques.

Si l'on veut flatter les mœurs de notre siècle, ce n'est pas au Café de Paris qu'il faut aller étudier leurs progrès.

C'était là qu'avant son mariage, Eugène Rogelin s'était lié avec les jeunes gens des meilleures familles, mis à leur niveau par sa fortune et son élégance ; et depuis que son alliance avec une ancienne maison lui avait fait acquérir le titre de vicomte, ces liens s'étaient encore resserrés et cette amitié était devenue encore plus intime.

Douze ou quinze jours après la soirée de Mme. de Chazel, Eugène, Rampal, Parthenay déjeûnaient ensemble au Café de Paris, lorsque Pierris, qui, absent depuis quatre mois n'était de retour que depuis quarante-huit heures, entra dans la salle où ils se trouvaient, en riant d'un de ces rires francs et naturels que les témoins partagent avant d'en connaître les motifs.

— Bonjour, amis, leur dit-il sans cesser de rire ; eh bien ! vous savez ?

— Qu'est-ce ?

— Comment vous en êtes là ! Vous ignorez la chose la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus..... et cœtera ?... Mais c'est à n'en pas déjeûner ! Oyez : vous savez que notre ami Métiviez s'est laissé ruiner par la petite Coralie, qui plumait en même temps je ne sais quel conseiller d'état.

— Oui, ensuite ?

— Ruiné, notre ami s'est vu naturellement placé entre trois genres de suicide : épouser une vieille, se brûler la cervelle, ou se rallier au gouvernement ; n'ayant pas le premier à sa disposition, il a choisi ce dernier, et savez-vous ce que cet honnête gouvernement en a fait dans les temps de délabrement social où nous vivons !!! Je vous le

donne en dix, je vous le donne en cent? Un substitut, mes amis, un substitut! Entendez-vous Monsieur le substitut, d'une voix tonnante, d'un accent convaincu, prêcher sur la sainteté du mariage, l'honneur des maris, le devoir des femmes, lui qui........ AH! BLAGUEUR DE *substitut*, dit la caricature de Charlet! — Garçon, un couvert et le Moniteur; voyez, c'est officiel.

Ce ne fut pendant quelques minutes qu'un long éclat de rire, après quoi de Pierris continua:

— Ah çà! il faut donc revenir d'un vieux château du fond du Périgord pour vous apprendre des nouvelles! — Heureux mortels! qui avez certainement voyagé, qui êtes allés aux eaux, ou à Holy-Rood, tandis que moi je viens de végéter chez Mme. de Valdaunaye, avant 1780 Antoinette de Pierris, ma vénérable tante!..

— Tu ne t'y amuses donc pas, observa de Parthenay!

— Le moyen? figurez-vous, mes amis, que ces trois ou quatre mois, sauf huit jours pendant lesquels je vais à Bordeaux, sont un vrai carême pour mes plaisirs. Je vis avec ma tante plus que septuagénaire, son vieux curé qui, par parenthèse, est un assez bon diable, une vieille demoiselle de Virieu, un vieil officier des *Hussards de Lauzun;* car ma tante n'admet que des vieux, par système. Pour distraction le boston et la Quotidienne. *Che bella vita!*

— Alors, pourquoi y vas-tu?

— Ah! les convenances... raisons de famille.... affection pour ma tante... Et puis, quarante mille livres de rente! Et si je ne me condamnais à cette retraite chaque année, elle pourrait bien les léguer aux Valdaunayes et me déshériter, toujours par système. — Mais contez-moi, je vous prie, mes amis, toutes les aventures pittoresques et récréatives qui ont délecté les nations civilisées depuis quatre mois que je ne les fréquente plus?

S'apercevant que le Moniteur était resté sur la table, il appela le garçon:

— Jeune homme, vous êtes nouveau venu dans l'établissement ?

— Monsieur, j'y suis depuis trois mois.

— C'est ce que je voulais dire. Apprenez donc, jeune homme, que sur la table d'honnêtes gens comme nous, on ne doit jamais laisser des choses que je me contenterai d'appeler... peu convenables.....

Le garçon confus cherchait sur la table ce qui choquait la susceptibilité de Pierris, celui-ci acheva :

— Telles que les journaux du gouvernement ; nous ne tolérons que la Mode et la Caricature. J'ai dit. Enlevez.

Il est fort probable que pendant le temps qu'il avait demeuré chez sa tante, de Pierris avait observé un silence de trappiste, car rien n'égale le flux de joyeuses boutades par lequel il semblait vouloir se dédommager de cette abstinence. Ce fut lui qui sans attendre la réponse à sa question, reprit la parole et la garda presque continuellement pendant la conversation suivante.

De Pierris : Mais vous rendez-vous compte de cette transformation de notre Métiviez en *substitut*? Avons-nous fait des folies ensemble ! Il était si adroit ! c'est lui qui amusa plus de six mois, en la berçant d'une promesse d'hyménée, l'antique mademoiselle de Fénérols, tandis qu'il faisait la cour à Mme. de Parzy, sa jolie petite nièce! Et cette fameuse liste des femmes vertueuses de Paris que nous avions dressée aux Champs-Elysées... A propos, j'ai encore une nouvelle à vous apprendre : il y a un nom à retrancher de cette liste.

Eugène, *vivement :* Lequel ?

De Pierris : Mme. Mucillet a amené pavillon.

De Rampal : C'est de l'histoire hébraïque, antédiluvienne que tu nous racontes.

De Pierris : Je n'en ai eu soupçon que ce matin, je l'ai rencontrée, et ma foi, je crois qu'il y a dans la tournure des femmes un je ne sais quoi qui vous dit çà. Et quel est l'heureux vainqueur ?

De Parthenay : Encore le vicomte.

De Pierris *à Eugène :* Je t'en fais compliment.

Eugène : C'est une plaisanterie de ces messieurs.

De Pierris : De la discrétion entre nous ! Est-ce que cela est devenu de mode depuis que j'habite *les bords glacés du fatal Borysthène*, ou de la Dordogne, rivière aussi peu réjouissante? — Par Vatel! les bonnes truffes ! dire qu'on en a à Paris et que je n'en ai pas vu dans le Périgord, c'est-à-dire, ma tante ne m'en a pas fait manger, peut-être encore par système!—Et toi, chevalier, qu'as-tu fait?

De Parthenay : Rien du tout ; je crois qu'il veut se convertir.

Eugène : Eh ! non ! il veut expier ses erreurs passées.... par le mariage.

De Pierris, *avec componction :* Te marier ! cher ami ; Ah ! mon pauvre Rampal ! Qui se serait douté que tu ferais une aussi mauvaise fin ! Toi entrer dans cette classe des maris.... dans cette classe... qui.... que... dans cette classe des maris enfin, je ne peux trouver rien de plus fort.

Eugène : Ah ! mets-y un peu de modération, épargne-nous.

De Pierris : Cela ne te regarde pas, toi qui repousses ce titre et veux être traité comme un célibataire.

De Rampal : Ni moi, car je ne songe pas au mariage.

De Parthenay : Alors tu te ranges?

De Rampal : Non, ou plutôt oui !... J'aime !

De Pierris : Et peut-on savoir le nom de la malheureuse?

De Rampal : A quoi bon ! Vous ne la connaissez pas.

Eugène : Mais encore?..

De Rampal, *souriant :* c'est la femme d'un avocat.

Eugène, *avec rage :* Oh mais ! c'est déroger cela.

De Pierris : Je te conseille de parler, à toi qui donnes dans la finance ; et puis le talent engendre une aristocratie ; le Constitutionnel dit cela depuis tantôt dix ans.

De Rampal : Je crois le nom du mari peu connu au palais.

De Pierris : N'importe ; un illustre philosophe dont je ne sais pas le nom a dit ou chanté :

> L'amour ainsi qu'la nature
> N'connaissent pas ces distanc's là.

Ceci vaut bien la phrase du Constitutionnel. Elles sont jolies ? je vous absous. — Où en es-tu ?

Eugène : Oh ! de l'amour platonique, j'en suis sûr ! de grands yeux, de grands soupirs et de petites faveurs !

De Pierris : Oh ! une bourgeoise est plus difficile qu'une duchesse !

Pour dissimuler son trouble, Eugène se met à casser des noisettes avec un magnifique couteau à dessert de fabrique anglaise ; et le chevalier piqué de ces épigrammes, excité par les fumées du vin de Champagne (agent provocateur de tant d'indiscrétions !) oublie les sages avis et recommandations que sous forme d'une douce raillerie la baronne lui avait donnés le lendemain de la soirée de Mme. de Chazel, et il reprend :

— Mais je ne me plains pas, parce que je n'en ai pas sujet.

Eugène : Présomption !

De Rampal : Je n'en veux d'autre preuve que certain éventail oublié dans mes mains.

Eugène : Un éventail ?

De Rampal : Un petit éventail en nacre de perle incrusté d'or ; on en voit beaucoup de pareils cette année, c'est la fureur !

Eugène : Tu l'auras acheté à sa femme de chambre ?

De Rampal, *furieux* : Tu veux donc un coup d'épée !

Eugène, *de même :* Volontiers.

Pierris et Parthenay s'empressent d'intervenir et font tous leurs efforts pour les calmer.

— C'est juste, dit le chevalier, j'ai tort de m'emporter : je te dis qu'on me l'a donné.

Eugène : Conviens que tu l'as pris. Un larcin d'amour ! c'est si permis.

De Rampal : Ah ! je l'ai pris ! et ai-je pris aussi la promesse d'un rendez-vous pour ce soir ?

Eugène : Un rendez-vous chez elle !

De Rampal : Non pas chez elle, mais un rendez-vous pour ce soir à onze heures, de façon que selon toutes probabilités, à minuit...

A minuit !!! s'écrie Eugène, et le mouvement dont il a accompagné ce mot a été si brusque qu'il en a brisé son couteau et s'est fait une coupure à la main. Cette circonstance a fait lever la tête à leurs voisins, et pour se dérober à l'attention curieuse qui les environne, ils sortent du Café de Paris.

— Pardieu ! tu nous diras quelle mouche t'a piqué ! demande Pierris à Eugène ; que te fait qu'il ait un rendez-vous avec une femme que tu ne connais pas ? ou bien, minuit est-il un mot fantastique, magnétique, qui donne des attaques d'épilepsie ?

— C'est que moi aussi, répond le vicomte, j'ai pour ce soir, à la même heure, le même espoir.

— Cela se rencontre à merveille, dit de Pierris, je t'en félicite, mais ton bonheur a failli te faire estropier. Ainsi vous irez à vos rendez-vous ; mais moi, où vais-je passer ma soirée ? Y a-t-il quelque pièce nouvelle où je puisse dépenser un peu de gaîté, j'en ai fait de si prodigieuses économies chez ma tante.

Parthenay qui connaît l'antipathie de Pierris pour le drame lui conseille d'aller voir la *Tour de Nesle* au théâtre de la porte St.-Martin.

— Bah ! dit Pierris, qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est d'un nommé Dumas.

— Et c'est drôle ?

— D'un bout à l'autre.

— A coup sûr, ce ne l'est pas davantage que l'*Ours et*

le Pacha, ou bien les *Petites Danaïdes*..... Mais tu dis que cela m'amusera.

— Oh! épouvantablement!

— Oui..... Au surplus, si cela ne m'amuse pas, je te préviens, Mons Parthenay, que je présente mes hommages acharnés à certaine soubrette du Gymnase; tu m'entends. Au revoir.

Les quatre amis se séparèrent; Eugène se promena long-temps sur les Boulevards. Il serait impossible d'énumérer les différents projets qui lui passèrent par la tête, mais tous peuvent se ramener à deux pensées opposées qui inspirèrent les uns et les autres. — Tantôt songeant à la fragilité et à l'hypocrisie des femmes qu'il fréquentait tous les jours, il prenait le rôle de mari offensé, voulait forcer sa femme à une explication immédiate, se séparer d'elle, et même des images de sang lui traversaient l'esprit — Tantôt se rappelant quelle était la vertu d'Adèle, il repoussait avec indignation toute idée qui pouvait lui porter atteinte, il regardait comme une lâcheté de sa part le moindre soupçon. — Puis il lui revenait en mémoire qu'Adèle avait bien changé depuis quelque temps; la baronne était si habile, il y avait si long-temps que cette intrigue durait, le chevalier paraissait sûr de son fait, la vicomtesse avait un éventail pareil à celui qu'il avait décrit. — Mais le chevalier était si fat. Et quelle apparence que la timide Adèle donnât un rendez-vous pour cette heure? — Cependant c'était peut-être l'heure la plus propice, elle irait au bal et c'est à sa sortie que le chevalier devrait la rencontrer? —

Ces perplexités étaient terribles. Enfin les sentiments honorables l'emportèrent chez le vicomte: — Non, se dit-il, Adèle est incapable d'une pareille action; je ne me ferai point l'espion de ma femme, je ne lui demanderai pas où elle va, je n'irai pas avec elle, je quitterai l'hôtel; elle sera libre; elle ne peut me tromper. — Oh! si elle me trahissait, je la tuerais sans pitié!

Le soir arrive, il est neuf heures, Adèle n'est point sortie. Le vicomte s'habille, en proie à une agitation nerveuse qui pendant ce court espace de temps a déjà entouré ses yeux d'un cercle noir et décomposé ses traits. Il descend, il a un instant l'idée de se cacher dans la loge du portier, il remonte, hésite et enfin entre au salon où la vicomtesse était à faire de la musique.

— Vous ne sortirez pas, Adèle? lui dit-il en tremblant.

— Non, répondit-elle, il est trop tard, je vais rentrer chez moi; mais vous, vous sortez, à ce que je vois, mon ami.

— Oui, je vais en soirée.

— Où cela?

— Rue Laffitte.

— Chez qui donc?

— Chez... Mucillet, un gros banquier que vous avez rencontré sans doute.

— Ah! oui,.. je sais, dit-elle.

Il y a dans son regard une mélancolie si touchante, dans son accent une angélique résignation!

Un poète ou un romancier la comparerait à la Marguerite de Gœthe, ou à l'Elena de Byron!

Bourrelé de craintes, Eugène s'avoue pour la première fois de sa vie qu'il adore sa femme, et, qui plus est, qu'il en est jaloux.

XI.

Au bout de dix minutes, on annonçait M. le vicomte de Verrières chez Mme. Mucillet.

La fête était des plus belles, et déjà les quadrilles étaient formés, son entrée ne fit donc guères sensation, et peu de personnes remarquèrent l'éclair de joie qui brilla dans les yeux de Mme. Mucillet. Après avoir salué quelques dames, il se mit à une table de whist où il se fit

maudire par tous les parieurs qui n'avaient jamais vu si mal jouer ; il abandonna la partie, comprenant qu'il ne pouvait être assez attentif pour continuer. Il se promena dans les salons, et comme il se trouvait auprès de Mme. Mucillet, elle lui dit ces mots : Je vous attends.

Puis elle jeta un coup-d'œil sur les différentes parties de l'assemblée pour s'assurer, non pas que ses invités s'amusaient, mais qu'ils ne pouvaient trouver rien à critiquer ; cette revue lui apprit aussi que bien que ses salons présentassent partout de jolies femmes, elle n'en avait invité aucune qui pût l'éclipser. Alors elle se rendit dans son boudoir, où le vicomte ne tarda pas à la rejoindre.

Le premier objet qu'il aperçut dans cet élégant séjour, ce ne fut ni ces fleurs dont le parfum excite la rêverie et par suite l'amour, ni ce divan qui devait lui rappeler tant de voluptueuses causeries, ni même cette femme qui avait voulu ce soir là se faire bien belle, non pour la foule d'indifférents dont elle avait rempli sa demeure, mais pour lui seul. Ses regards restèrent attachés sur une pendule dont le cadran sombre et le faible tintement pouvaient à peine faire distinguer les heures, comme si la déesse de ce petit temple n'avait pas voulu qu'on les y comptât. Par un étrange hasard, cette pendule marquait onze heures au moment où Eugène mettait le pied dans le boudoir, et le rapprochement inévitable que cet instant fit naître dans son esprit ne put être dissipé par aucune des paroles de Mme. Mucillet. Au contraire, une fascination inconcevable lui montrait le chevalier auprès de sa femme, et tout ce que lui disait sa maîtresse, il se figurait l'entendre sortir de la bouche d'Adèle.

Mme. Mucillet qui sentait son empire diminuer, cherchait à le ressaisir par tous les moyens que lui suggérait sa passion. Elle tenait la tête d'Eugène dans ses bras nus et un long baiser unissait leurs lèvres.

— Mon Eugène, disait-elle, je ne te vois plus, tu sembles me fuir ; d'où vient cette sombre inquiétude que mes caresses ne peuvent dissiper ?

— La médisance, répondait-il, va partout dénonçant notre liaison et tu conçois que je veux mettre ta réputation à couvert des cruelles railleries du monde.

— Que m'importe le monde ? Je suis fière de cet amour qu'ils appellent un crime ; ton désir est la seule loi qui ait mon obéissance ; ton abandon, le seul malheur que je redoute ; mon bonheur, c'est toi ; mon devoir, c'est toi ; le monde n'est rien.

— Oh ! ces misérables femmes, se disait Eugène, elles ne songent à rien qu'à leur passion !... Onze heures et demie !

— Ma famille m'a donnée à un homme d'argent, qui par son âge pourrait être mon père. Elle ne s'est pas souvenue que la femme a pour mission de faire le bonheur d'un homme et que je ne pouvais faire celui de M. Mucillet. C'est à ta félicité, mon Eugène, que tendent tous mes vœux ; c'est à ton bonheur que je sacrifie tout ; eh bien ! est-ce là être coupable ?

— Elles ont toujours d'absurdes motifs pour colorer leurs fautes d'un semblant de dévouement !

— Mais toi, reprenait-elle, mon Eugène, si tu ne m'aimais plus, oh mais ! tu serais coupable envers moi qui t'ai confié ma vie, qui ne te demande rien que d'être ton esclave, mais ton esclave aimée ! Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Tu n'en doutes pas, j'espère bien. — Quels stupides discours ! se disait-il ; elle a lu cela dans un roman !... Onze heures trois quarts !

En ce moment, elle se rapprochait encore de lui et plongée dans une extase, elle écoutait le bruit de la fête et les chants de l'orchestre qui venaient mourir à son oreille. Eugène avait la figure contractée, les lèvres

blanches, les yeux hagards, il faisait peur à voir ; et à la pâle clarté d'une lampe qui se trouvait auprès de la pendule, il suivait les progrès de l'aiguille sur le cadran.

— Mais quelle distraction ! disait Mme. Mucillet ; qui me donnera de connaître le fond de ta pensée, et de te consoler de tes chagrins ?... Réponds-moi donc !

Elle le serrait contre son cœur et ses grands yeux noirs étincelaient humides de volupté, son haleine était tiède, ses veines gonflées, son corps frémissait et son beau sein se soulevait par intervalles inégaux.

Minuit vint à sonner !

Avec la rapidité de la foudre, Eugène se débarassa de son étreinte et quitta le divan.

— Qu'y a-t-il, s'écria Mme. Mucillet en tendant les bras vers Eugène.

Il lui saisit les mains avec tant de force qu'elle se précipita vers lui pour échapper à la douleur ; et alors il lui dit d'une voix sourde, mais dont l'intonation était terrible :

— Vous voulez connaître ma pensée, dites-vous ? Soyez contente, la voici :..... Notre conduite à tous deux est infâme, et je vous méprise !

Il lâcha ses mains, et elle retomba à demi-morte sur le divan ; il s'enfuit sans lui jeter un regard de pitié, et lorsque la porte du boudoir se referma avec fracas sur lui, minuit n'avait pas fini de tinter à la petite pendule.

Dans le salon à côté, on se récriait sur la richesse de cette fête et le bon goût plus éclatant encore que la richesse, on enviait le sort de cette femme qui avait pour mari un des banquiers les plus opulents, et pour amant un des plus jolis hommes de la haute société !

Eugène, enfoui dans sa voiture, était dévoré par une espèce de fièvre qui lui donnait le délire ; il croyait entendre quelque chose de diabolique dans ce concert des horloges de Paris, qui pendant un quart d'heure sonnèrent minuit sur tous les tons.

Ses sens se calmèrent un peu pendant qu'il traversait la cour de l'hôtel ; en montant, il rencontra Mariette, la femme de chambre de la vicomtesse, qui, sur ses demandes, lui répondit que Madame n'était point sortie et que depuis deux heures elle l'avait renvoyée en lui disant qu'elle n'avait plus besoin de ses services. Mme. Chambey avait fait une courte visite. — Arrivé en face la porte de la chambre d'Adèle, il fut obligé de s'appuyer contre le mur, car ses genoux tremblaient encore et une sueur froide mouillait ses membres.

Il frappa très-doucement et n'obtint pas de réponse ; il frappa une seconde fois, mais plus fort en l'appelant, aussitôt elle vint ouvrir dans le désordre d'une jeune femme en train de se déshabiller. En une seconde il eut exploré du regard tous les coins de l'appartement ; puis se tournant vers la vicomtesse et fixant sur elle un œil scrutateur :

— Vous avez veillé bien tard ! lui dit-il.

Hy. MONDEHARE.

(La fin à la prochaine livraison).

MAGNÉTISME ANIMAL.

SÉANCES DE M. LAURENT.

Les expériences magnétiques du docteur Laurent ont excité bien des curiosités, soulevé bien des questions. Le sarcasme a aussi lancé ses traits, mais la raillerie est toujours facile et souvent injuste ; le sujet d'ailleurs est trop grave ; il peut conduire à des résultats si vastes, que nous croyons devoir laisser de côté certaines scènes qui pourraient provoquer le rire, pour n'envisager ces expériences que d'un point de vue sérieux et impartial.

A toutes ces questions, le magnétisme existe-t il ? Qu'est-ce que le magnétisme ? Comment agit le magnétisme ? on devrait répondre qu'il ne peut encore exister

de théorie précise sur une puissance qui n'est soumise que depuis trop peu de temps à des recherches consciencieuses et éclairées. Comment dire le mode d'action du magnétisme? comment dire ce qu'il est quand beaucoup doutent de son existence et que tant d'autres la nient tout a-fait. On nous dit, il est vrai, que le magnétisme est, quant à sa nature, un fluide transmissible au moyen de certaines *passes ;* quelques magnétiseurs prétendent que le soufle peut également servir de véhicule à ce fluide et que même en magnétisant un verre d'eau l'on peut agir sur celui à qui on le fait boire. Quoi qu'il en soit et quelqu'étranges que puissent paraître ces *passes de mains,* elles sont reconnues indispensables par tous les adeptes.

Pour constater l'existence du fluide et en déterminer l'intensité, quelques-uns ont recours à un instrument appelé *magnétromètre*, c'est un fil au bout duquel pend une noisette contenant une goutte de mercure, on le suspend à plomb entre le magnétiseur et son *sujet* et le courant qui s'établit de l'un à l'autre entraîne le fil vers ce dernier en raison de la force de l'agent qui se dégage.

Quant à son action, le magnétisme nous est présenté comme l'influence d'une volonté sur une autre volonté, influence qui se transmet par le moyen du fluide dont nous venons de parler. Cette définition paraîtra sans doute précaire et hazardée. Si la volonté du magnétiseur devient la volonté du *sujet*, il ne s'ensuit pas, selon nous, que la volonté de celui-ci suffise pour accomplir les phénomènes dont nous sommes témoins. Dans l'expérience de l'insensibilité, quand un membre devient insensible alors que toutes les autres parties du corps demeurent sensibles, supposera-t-on que le *sujet* puisse opérer ce prodige par sa volonté, peut-il ne pas sentir une brûlure ou une piqûre par cela seul qu'il ne *veut pas* la sentir? Cela nous semble difficile à admettre.

Nous le répétons, cependant, c'est mal envisager la

question que de vouloir définir et expliquer les phénomènes dans l'état d'enfance où cette science est encore plongée. Le premier point, le seul que l'on puisse raisonnablement discuter, c'est celui de l'existence du magnétisme; ce point, il faut l'avouer, a été étudié par des hommes d'une célébrité incontestée; et l'existence de l'agent magnétique a été admis et proclamé par plus d'un membre de l'Académie des sciences de Paris et par d'autres noms illustres, entre les savants de notre époque, tandis que d'autres hommes non moins éclairés, non moins célèbres, en sont demeurés les adversaires et ont nié constamment cette existence. C'est donc dans les faits seulement que nous devons chercher une solution, c'est aux faits seuls que nous devons recourir. Quelqu'étrange que cette nouvelle puissance nous paraisse, nous devons songer qu'il est bien d'autres forces physiques aujourd'hui reconnues et expliquées, tout aussi étranges, tout aussi étonnantes que le magnétisme, et elles ont trouvé plus de contradictions, d'obstacles et d'incrédulité, dans des siècles d'ignorance et de superstition, que le magnétisme n'en peut rencontrer de nos jours. Aussi une fois les faits évidents, palpables, avérés, à moins de les expliquer par une autre cause, il faudra bien admettre l'existence du magnétisme quelle qu'en soit la nature, quel qu'en soit le mode d'action, car tout argument tombe devant le fait.

De nombreux rapports, sur des séances de magnétisme, nous présentent les *sujets* comme parlant du passé, du présent et même de l'avenir, citant des faits, des circonstances inattendues et sur lesquelles la volonté du magnétiseur ne peut avoir d'action puisque ces faits ne lui étaient pas connus. De tels résultats sont si surprenants et auraient des conséquences si graves qu'il est difficile de les admettre à moins de bonnes preuves.

Les *sujets* sur lesquels opère le docteur Laurent, ne vont pas aussi loin que ce que nous venons de rapporter; nous avons entendu l'un d'eux, il est vrai, décrire avec

justesse un appartement que probablement il ne devait pas connaître, mais cette description n'était qu'une série de réponses à des questions particulières et répétées pour chaque objet. Pourquoi si l'appartement est devant les yeux du somnambule, celui-ci ne désigne-t-il pas successivement les objets qu'il y voit quand il en a reçu l'ordre, sans attendre qu'on lui demande : Voyez-vous une table, voyez-vous un secrétaire, voyez-vous telle ou telle chose? Pourquoi aussi ne peut-il percer de son regard les murs des cabinets des ministres et nous révéler tous les secrets de la politique, et se transporter en Algérie ou ailleurs aussi bien que dans telle chambre de la ville, ce serait rendre un service immense qui entraînerait la suppression des télégraphes. Pourquoi enfin le docteur Laurent refuse-t-il si obstinément de faire deux fois de suite la même expérience?

On fait encore un reproche au docteur Laurent : Pourquoi n'offrir que des sujets dressés à l'avance, habitués à répéter constamment les mêmes exercices et toujours d'après le programme ; ne peut-on pas se demander à tort ou à raison si ces *sujets* sont ou non de connivence avec lui? Il vaudrait certes bien mieux expérimenter sur une ou plusieurs personnes présentées par le public. Nous avouerons cependant que pour exécuter ce que ces *sujets* exécutent, la connivence est très-difficile; mais on voit les physiciens nous offrir des résultats tellement surprenants que nous n'osons pas dire qu'elle soit impossible. Pourtant, si le docteur Laurent se présentait comme simple physicien, on ne saurait comment expliquer par la connivence les résultats qu'il obtient, on repousserait toute idée de prestidigitation; mais il se présente comme magnétiseur, et bien des gens expliquent ce qu'il fait, par des moyens qu'ils refuseraient peut-être d'admettre s'il les présentait lui-même. D'ailleurs il se pourrait fort bien qu'il se mêlât du charlatanisme aux expériences. Ce serait un tort, sans doute très-grave, de la part du docteur Laurent, si pour éblouir

il voulait faire plus que sa science ne lui permet rigoureusement de faire. Ce tort, nous sommes loin de l'en accuser, parce que nous n'en avons pas la preuve, mais bien des gens ont des soupçons ; et il devrait opérer de manière à détruire ces soupçons. Après tout, découvrît-on de la connivence dans certaines expériences, le magnétisme ne devrait-être en rien impliqué dans la faute d'un magnétiseur trop peu habile, trop peu versé dans sa science pour se passer de moyens qu'il n'appartient qu'aux charlatans d'employer.

Nous pouvons dire cependant qu'il est généralement admis que tous les sujets ne sont pas magnétisables, au moins par le même magnétiseur ; il est encore très-probable, selon l'opinion de tous ceux qui étudient cette science, que souvent le fluide magnétique n'agit que peu à peu et n'établit une influence complète qu'après des expériences répétées, et répétées surtout dans le calme et la solitude où d'autres émotions n'en viennent pas contrarier l'action.

Cependant si le docteur Laurent ne porte pas la conviction dans les esprits, s'il laisse même l'incrédulité à un grand nombre, il doit porter le doute chez beaucoup. Aussi, quoiqu'elles ne soient pas selon nous assez concluantes, aussi concluantes et irrécusables qu'elles devraient l'être, telles enfin que le magnétisme doit les donner, s'il existe avec toutes les propriétés qu'on lui attribue, ces expériences ne laissent pas d'exciter quelqu'intérêt, et cet intérêt croîtrait mille fois si le docteur était plus à l'abri des reproches qu'il s'attire en présentant toujours les mêmes sujets.

Disons donc avec Montaigne : Que sais-je, » et attendons que la science s'éclaire et nous éclaire ensuite : peut-être avant de savoir ce qu'est le magnétisme, il faudra découvrir ce qu'est l'ame de l'homme ? Peut-être la solution de l'un de ces deux problèmes entraînera t-elle celle de l'autre ?

Amédée Fauvel.

POÉSIES.

EMBLÊME.

Aux feux de l'aube vermeille
Quand s'éveille
Papillon qui prend l'essor,
Faisant briller sur son aile,
Riche et frêle,
Des reflets d'azur et d'or.

Leurré d'espérance vaine,
Hors d'haleine,
L'enfant le suit plein d'ardeur,
Sourd à la voix de sa mère,
Il espère
Le saisir sur chaque fleur.

Papillon, de rose en rose,
Se repose,
L'aile fermée à demi,
Et par une lente fuite
Il invite
La main du jeune ennemi.

Mais bientôt l'aile perfide
Plus rapide
Echappe aux doigts indiscrets,
Laissant à l'œil qui s'afflige
Du vertige,
Des larmes et des regrets.

Ainsi la beauté volage,
Au bel âge,
Par ses brillantes couleurs,
Sur ses traces nous enchaîne,
Puis entraîne
Nos jeux, nos pas et nos cœurs.

Jouets de l'erreur si douce
Qui nous pousse,
Nous poursuivons à plaisir
Cette chimère qui leurre
A toute heure
La main prête à la saisir.

C'est l'œil noir qui, sous son voile,
Vive étoile,

Lance sur nous de doux feux ;
C'est regard de femme blonde
Qui s'inonde
D'un penser voluptueux.

C'est colombe blanche et pure
Qui murmure
Des mots d'amour au printemps ;
C'est ce qu'un rêve de flamme
Donne à l'ame
A jeune ame de seize ans.

Puis la coquette s'envole,
Vive et folle,
En riant de nos amours,
Et nous regrettons sans cesse
Notre ivresse,
Notre ivresse et nos beaux jours.

Fleur des champs, propos de flamme
Pour toute ame,
Sont bien doux à respirer,
Mais à mielleuse corolle,
Ou parole
Qu'ils craignent de s'enivrer !

Pour tous deux même supplice !....
Le caprice,
Bientôt lassé de jouir,
Voit la couleur séduisante
Qui le tente,
Jour à jour s'évanouir.

Quand leur robe dépouillée
Est souillée,
La main s'ouvre, et sans secours,
Laisse, en riant sur l'abîme,
Sa victime,
Fuir ou tomber pour toujours.

L'insecte encor sous son aile,
Qui chancelle,
Peut rencontrer quelque fleur.....
En vain notre sœur flétrie
Pleure et prie,
Nous lui fermons notre cœur.

Amédée FAUVEL.

LAURE ET ROSE.

CHANSON.

Deux amours ont charmé ma vie,
Laure à l'œil bleu, Rose à l'œil noir;
L'une, à l'étiquette asservie,
L'autre chantant matin et soir.
Au salon je contemplais Laure,
Quand Rose m'attendait chez moi.
Malgré le temps j'y pense encore,
C'est toujours vous, c'est toujours toi.

Laure comprenait Lamartine,
Rose n'y voyait que du feu,
Et la petite libertine
De Paul de Kock faisait son Dieu.
J'ai vu briller sur cette terre
Bien des perles, bien des bijoux;
Bijou, perle que je préfère,
C'est toujours toi, c'est toujours vous.

Malgré votre époux, noble Laure,
Rose, en dépit de ton mari,
Vos deux bouches parfois encore
A la sourdine m'ont souri.
Cette faveur là me transporte,
Et seul si je rentre chez moi,
C'est du bonheur que j'y rapporte,
C'est toujours vous, c'est toujours toi.

Oui, pauvre fille et riche dame.....
Taisez-vous donc, méchant moqueur.
Si Laure avait une belle ame,
Rose avait un si tendre cœur.
Tes soins, adorable fillette,
Sans faire un seul geste jaloux,
Recousaient mes gants de conquête,
C'était toujours toi, toujours vous.

Non, rien ne me fait plus envie,
Pourquoi tourmenter l'avenir?
Ah! je veux bien changer ma vie,
Si le passé peut revenir!
J'ai, car mes bonheurs sont étranges,
Mon horizon derrière moi.
Le soir, j'y vois glisser deux anges,
C'est toujours vous, c'est toujours toi.

Auguste Le Flaguais.

BULLETIN.

La Société d'agriculture vient de mettre au concours la question suivante :

« *L'usage des livrets, imposés aux ouvriers, pourrait-il s'appliquer avec succès aux domestiques des deux sexes de la campagne? Pourrait on aussi étendre la même mesure aux domestiques des villes?* »

Une somme de 300 fr. ou une médaille d'or de la même valeur a été affectée par la Société à ce concours. Tous les amis de la morale publique sont invités à traiter ce sujet si intéressant pour la sécurité et le bonheur des campagnes et des villes.

Les mémoires relatifs à ces deux concours devront être adressés *(franc de port)* à M. Lair, secrétaire de la Société, avant le 15 avril 1841. Les auteurs joindront à leur envoi un billet cacheté, qui renfermera leur nom et leur adresse, et sur lequel sera répétée l'épigraphe de leur manuscrit. Les membres résidents de la Société sont exclus du concours. Les mémoires envoyés resteront à la disposition de la Société.

— La troupe dirigée par M. Haquette a débuté à Alençon, le 3 de ce mois, par la *Famille du Fumiste* et la *Marquise de Senneterre* ; elle a reçu un très-bon accueil du public de cette ville. On nous assure que notre Directeur a obtenu du Ministre la révocation de l'arrêt qui lui retirait son privilége. Nous nous en réjouissons, car si M. Haquette a déjà fait beaucoup de sacrifices pour nous procurer des soirées agréables, nous ne doutons pas qu'il n'emploie ses deux mois d'absence à monter quelques ouvrages nouveaux. Autrement l'hiver serait, pour lui et pour les amateurs de spectacle, une saison difficile à passer. Au reste on nous promet un spectacle varié, et même un renfort d'acteurs et de décorations qui feraient certainement accourir la foule. Il ne s'agirait de rien moins que du *Naufrage de la Méduse*, grand drame dont la mise en scène est d'un effet si étonnant. Ayons donc bon espoir; mais malgré tout ce que les plaisirs de l'hiver ont de séduisant, jouissons tranquillement des dernières journées d'été qui nous restent.

— Les épreuves du doctorat ès-lettres viennent d'être subies avec un brillant succès par MM. Saisset et Berger, professeurs, le premier de philosophie, le second de rhétorique au Collége royal de Caen. Aux éloges les plus complets et les plus flatteurs qui leur ont été faits par MM. Villemain et Damiron en les admettant à ce grade élevé, MM. Le Clerc, Saint-Marc-Girardin, Jouffroy, Patin et Guigniaud ont ajouté les témoignages d'estime les plus honorables. Nous nous réjouissons de ce beau triomphe; la réputation que les deux jeunes professeurs s'étaient acquise dans notre ville l'avait fait pressentir.

EUG. CAMUS, *Directeur.*

ANGE, OU DÉMON?

(*Suite et fin.*)

XII.

— De quel ton vous me parlez, Eugène ! on dirait que j'ai commis un crime épouvantable, parce que je ne me suis pas mise au lit plutôt que d'habitude. Minuit vient de sonner.

— Je croyais la nuit plus avancée, répondit le vicomte embarrassé ; d'ailleurs, je pensais que ne sortant pas ce soir, vous auriez profité de cela pour réparer les fatigues que vous causent ces longues veilles, ces nuits de fête que vous ne pouviez souffrir jadis, quand je voulais vous y conduire, et auxquelles vous sacrifiez tout aujourd'hui, tant est grand votre désir de briller !

— Oh ! je ne sortirai plus, si cela vous contrarie.

Dépité de rencontrer tant de douceur, Eugène repartit vivement :

— Il ne s'agit pas de cela, madame.

— Et de quoi donc s'agit-il, mon ami ?

— De rien... une mauvaise idée... j'ai tort, n'en parlons plus... Vous êtes restée à votre piano ?

— Non, je lisais ce volume des *Martyrs*.

— Lecture fort intéressante ! vous les savez par cœur.

— Il est vrai, mais je rêvais, je pensais...

— A quoi, s'il vous plait ?

— A mille choses. La solitude, vous le savez, féconde l'imagination.

— Sans doute ; mais les pensées s'arrêtent de préférence sur un certain objet... Vous n'attendiez personne ?

— Si fait, vraiment. Je me disais que vous viendriez

peut-être me souhaiter le bonsoir, comme c'est le devoir d'un bon mari.

Elle accompagna ces mots d'un sourire si naïvement provoquant, à la fois tendre et résigné, chaste et désireux, qu'Eugène se livra tout entier au plaisir de l'admirer. Il fut frappé de son calme parfait, de ce naturel dans ses actions, sa conversation, dans sa pose même, signes presque certains d'une conscience tranquille; déjà il ne pouvait plus supposer que la vicomtesse fût sur le point de lui être infidèle; et il repoussait de toutes ses forces le soupçon auquel il avait laissé prendre racine dans son âme. Il était debout à l'extrémité de la cheminée, appuyé sur le coude, et il se sentait sérieusement ému en face d'Adèle, qui étonnée attendait qu'il lui répondît, ou qu'il se retirât. En se voyant l'objet de cette contemplation soutenue, par un mouvement instinctif, elle ramena lentement son fichu sur son cou. Alors Eugène s'approcha d'elle, lui prit la main et d'une voix affectueuse lui dit :

— Adèle, j'ai à vous parler.

— Volontiers, répondit-elle, causons.

Et la voilà qui s'empresse de ranimer le feu, pousse un canapé devant la cheminée, s'enveloppe dans un grand schall et vient s'asseoir à côté de son mari.

Si trois ans plus tôt on eût dit à Eugène Rogelin, le hardi conquérant, qu'un jour viendrait où il tremblerait devant une femme, ne saurait quelle contenance tenir et resterait cinq longues minutes se creusant la pensée pour y trouver une parole à lui adresser, il eût éclaté de rire au nez du malheureux prophète et s'en fût allé coqueter auprès de la plus belle dame qu'il eût rencontrée sous sa main. Mais en ce moment il est réellement gauche et timide, et sa gêne redouble parce qu'il n'aperçoit pas le moyen d'en sortir. Lui, le spirituel héros de la fashion, l'homme dont les phrases les plus osées savaient encore arracher un sourire à la prude qu'elles faisaient rougir,

il cherche un premier mot pour cette Adèle qui accepterait ses moindres paroles avec transport ; lui que n'auraient pas intimidé les pleurs de la vertu forcée dans ses derniers retranchements, il reste assis sans bouger sur ce canapé, il soupire et lève à peine les yeux sur cette jeune femme à laquelle il pourrait commander même des caresses. Oh ! comme il souffre le roué ! c'est-à-dire le niais ! qui a été partout courir après un bonheur qui l'attendait chez lui, au coin de son foyer qu'il prétendait froid et ennuyeux, dans cette couche nuptiale qu'il laissait vide toutes les nuits ; le niais ! qui n'a pas accordé un regard à la plus adorable des femmes et s'est épuisé pour avoir vingt créatures, qui, pour se donner, ne demandaient certes pas tant de poursuites ; le niais ! qui a troqué la perle précieuse contre vingt bijoux faux ! C'est à cette heure qu'il comprend ce qu'il y a de saint et de beau dans la vie du mariage et qu'il regrette de n'avoir pas été un de ces bons bourgeois, dont il s'est moqué si fort, qui aiment leurs femmes, en ont des enfants et coulent doucement leurs jours entre les baisers de leurs femmes et les baisers de leurs enfants. Comme il est petit à ses propres yeux, l'illustre Dandy ! Comme il trouve le piédestal, sur lequel l'ont élevé ses galanteries, frêle et vacillant ! Comme sa femme lui impose, à lui que nous pourrions appeler le dernier Faublas, le dernier de cette race sans cœur qui n'a que le plus facile de tous les courages, le courage du duelliste, quand il lui faut se battre pour de misérables femmes ne valant pas, pour la plupart, le plomb qu'elles font dépenser !

Nous devons cependant les plaindre, ces malheureux types qui ont tenté de survivre aux débauches de la régence ; leurs fautes portent avec elles-mêmes leur châtiment ; à ce jeu brûlant ils dessèchent leur âme ; ils perdent toutes les délices des émotions sincères, les longues rêveries, les espérances qui s'effacent et renais-

sent insensiblement, les soupirs venant du cœur et les larmes mouillant les paupières sans que l'on sache pourquoi ! Leurs passions sont une cruelle parodie de l'amour véritable : tout cela, c'est pour eux les cordes, les poulies et les leviers qui font mouvoir les décors d'un grand théâtre ; ils gardent tout juste autant de sentiments que le machiniste conserve d'illusions : c'est à peine si celui-ci conçoit les plaisirs du spectateur ; c'est à peine si ceux-là savent ce que c'est qu'aimer.

Et comment le sauraient-ils ? Ils ne songent en cherchant à plaire à une femme, d'abord qu'à satifaire les plaisirs des sens ; plus tard, c'est pour eux une habitude, le désir d'acquérir un triste renom. Ils peuvent être aimés, ils n'aiment jamais.

Aimer ! vouer toutes ses pensées à une femme, faire de cette femme l'étoile de sa vie ; la suivre de l'œil quand elle est là, du cœur quand elle est absente ; aspirer chacune de ses paroles, chacun de ses regards, jouir comme d'une faveur, du mot indifférent, du coup-d'œil glacé qu'elle laisse tomber sur vous ; voir tout en elle ; se sacrifier quelquefois pour elle, même à son insu, et souffrir moins de son propre malheur parce qu'on la sait heureuse ; lorsqu'elle est nôtre, prévenir ses moindres désirs, la contempler en silence ; l'entourer du plus tendre respect au moment même où pour nous elle donne au monde le droit de la mépriser ; rêver qu'après avoir vécu dans ses bras, on mourra la tête cachée dans son sein, pendant une caresse ! Aimer ! Aimer ! Mais c'est le bonheur ! Être aimé, ce n'est presque rien. Être aimé, quand on n'aime pas, c'est être l'instrument inerte qui, sous les doigts ou le souffle du musicien, produit quelques notes mélodieuses ; mais aimer, c'est être l'âme d'artiste qui perçoit ces sons enivrants et en tire d'indicibles jouissances.— En amour, nous venons de le dire, les roués sont des niais. Heureusement le ridicule et le mépris ont fait justice

de ces dynasties d'homme à bonne fortune, qui commencent par un duc de Richelieu, mais aboutissent nécessairement à un marquis de Sade. Et maintenant de cette gloire-là, il n'y a plus que les imbécilles qui ne s'en défendent comme d'une honte.

Le vicomte de Verrières était assez puni. Il était accablé sous le poids de ces cruelles réflexions qui l'assaillaient confusément, et en outre il avait peur que la première parole d'amour adressée par lui à cette femme qu'il adorait, ne fût l'expression d'une pensée soupçonneuse. Il n'ignorait pas qu'en amour un soupçon est un crime, qu'une femme qui aime veut bien qu'on soit jaloux d'elle, mais qu'elle ne pardonne pas un doute injurieux, quel qu'en soit le peu de fondement. Cependant, semblable à ces plantes indestructibles qui bravent la serpe du jardinier et reparaissent toujours parmi les fleurs odorantes, l'amer soupçon triomphe de tous les efforts qu'on fait pour le bannir, il se glisse au cœur le plus confiant, et s'en vient, au milieu d'un baiser, gercer les lèvres collées les unes aux autres.

Il nous est impossible de dépeindre les tourments qu'Eugène éprouva pendant ces cinq minutes de silence; Adèle les comprit, elle en eut compassion et se décida à commencer :

— Vous pensiez, m'avez-vous dit tout-à-l'heure, que la nuit était plus avancée; c'est peu flatteur pour le bal de Mme. Mucillet, qui ne vous a pas fait paraître la soirée plus courte.

Eugène la remercia de sa générosité par un regard d'une tendresse inexprimable et l'intonation, je n'ose pas dire *veloutée*, que sa voix acquit en lui répondant :

— On s'y pressait et on s'y agitait beaucoup pour s'ennuyer de même. Et pour moi, le bonheur peut-il être où vous n'êtes pas ?

— Le bonheur, je ne le crois pas, mon ami, dit-elle

avec vivacité; mais le plaisir peut-être, ajouta-t-elle en soupirant.

Eugène se rapprocha un peu.

— Insensé, n'est-ce pas, celui qui sépare le plaisir du bonheur ?

Adèle, sans lui répondre baissa la tête ; il se rapprocha encore, passa son bras autour de sa taille et continuant :

— D'où vient cette tristesse ? Est-il quelque chose au monde que je pusse vous offrir et qui ramenât la gaîté sur ce front où l'on n'est pas habitué à observer des traces de chagrin ? Adèle, mon amie, est-ce donc vous qui devriez être triste ? Vous, la reine de nos fêtes, ainsi que vous appellent nos élégants, M. de Rampal à leur tête...

Ce nom prononcé par son mari fit tressaillir Adèle ; heureusement elle eut assez de présence d'esprit pour accuser le froid qui pénétrait par une porte entr'ouverte, et le vicomte serra sa femme contre lui, comme pour la réchauffer.

— Mais qu'avez-vous, Adèle ? Oh ! dites-moi vos peines et ensuite je vous raconterai les miennes ; car tous nous avons les nôtres, chacun les supporte de son côté et c'est là ce qui les augmente.

— Vous aussi !

— Oh ! et de bien cruelles ! Figurez-vous les mille angoisses du désespoir et de la jalousie ressenties pour une femme enviée de tous, de laquelle dépend mon repos et mon bonheur, et qui me les refuse, qui ne m'aime pas.

— Je ne vous aime pas, s'écria-t-elle, car c'est de moi... Oh ! dites, Eugène, dites que c'est de moi que vous parlez.

Ces mots : je ne vous aime pas ! c'est ce cri du cœur que jette Hermione, malgré son indignation contre Pyrrhus, c'est cet accent éternellement vrai d'une passion profonde, qui entraîne d'une manière irrésistible celui auquel il s'adresse. Eugène dès-lors n'eut plus aucun doute, il fut

certain de l'amour pur et naïf de la vicomtesse ; il l'attira sur ses genoux et l'étreignit fortement. Ce mouvement dérangea le schall et délia les cheveux de la vicomtesse et ils tombèrent épars sur ses épaules nues. Il les flattait de la main et il se disait : oh, non ! personne n'a ainsi passé ses doigts dans cette chevelure bien aimée... et il la baisait. Il se mirait dans ses yeux : ils n'ont jamais regardé personne aussi tendrement..... et il les baisait.... Cette bouche n'a jamais dit à un autre, comme elle me l'a dit à moi ; je vous aime !... et il baisait cette bouche qui fuyait sa rencontre.

Adèle en effet se refusait faiblement à ces marques d'un amour qu'elle souhaitait depuis long-temps ; mais lui disait Eugène : je t'aime... je suis ton mari... je t'aime .. tu es ma femme... je n'aime que toi... je t'aimerai toujours.

Elle pleurait, mais c'étaient de bien douces larmes.

. .

Sur les huit heures du matin, quand il se fut levé, il se rassit sur le canapé, son front dans ses mains, et il resta ainsi près d'une heure dans l'attitude d'un homme roulant les plus sombres idées. Adèle, qui n'entendait aucun bruit, pencha sa figure charmante à travers les rideaux, et le voyant dans cette position, elle coula un peignoir garni de valenciennes, passa derrière ses oreilles quelques boucles de cheveux qui lui voilaient le visage, mit à ses pieds de mignonnes pantoufles de velours bleu que n'eût pas désavouées Cendrillon, de gracieuse mémoire ; puis, elle vint à pas légers appuyer sa tête sur l'épaule de son mari :

— Eh bien ! lui dit-elle, encore ces vilaines inquiétudes, comme hier au soir ; moi, j'ai vécu un siècle depuis ce moment là ; est-ce qu'on se souvient de si loin ?

— Adèle, vous allez me trouver bien étrange ; mais croyez-moi : je vous aime, et si j'émets un doute, il ne vous concerne en rien, je n'ai pas de soupçons..

— Vous en avez, mon ami, ne cherchez pas à me tromper ; au nom du ciel, faites-les moi connaître.

— Je vous en supplie à votre tour, Adèle : n'usez pas avec moi de dissimulation; ne vous récriez pas à ma question ; mais répondez-y franchement ; si vous dites oui, je ne vous en voudrai pas ; je croirai, ce qui sera vrai, n'est-pas? que vous avez voulu m'effrayer et me rappeler à vous.

— Vous me faites mourir avec vos préparations, Eugène, parlez, que me demandez-vous ?

— Si je vous fais cette question, c'est qu'il ne faut pas qu'il reste entre nous le moindre nuage pour troubler ma félicité à venir, comme un remords. Mon amour pour vous est au-dessus d'un soupçon.

— Mais cette question, mon ami, quelle est-elle ?

— Avez-vous fait don de votre éventail au chevalier?

— Jamais, jamais.

Il s'est vanté de le posséder cependant.

— Ce n'est pas possible, vous allez voir.

Elle fouilla minutieusement dans ses écrins, ses nécessaires, ses tiroirs, partout.

— Perdu, perdu ! s'écria-t-elle ; mon Dieu ! est-ce qu'il serait entre ses mains ?

— Ceci n'est rien, Adèle, cet homme a poussé plus loin ses allégations. Il a dit, en vous désignant suffisamment, que hors de cette maison il pourrait vous entretenir seule et à son aise !

— Oh ! sur mon âme...

— Point de serments, il n'en est pas besoin : cet homme a menti. Vous n'avez dans le cœur aucune arrière pensée, mon amour me le dit, et c'est lui seul désormais que je veux croire ; mais il y a là une énigme dont il faudra bien que M. de Rampal m'explique le mot.

— Dieu le veuille, car c'est un bien odieux mystère.

— Je l'éclaircirai, je vous le jure.

XIII.

Le vicomte sortit presqu'aussitôt après avoir prononcé ces mots, et se croisa dans le corridor avec Mme. Chambey qui venait voir Adèle.

Nul ne connaissait de chagrins à Augusta, et pourtant ses traits portaient l'empreinte d'une altération effrayante qui ne pouvait provenir que d'une grande souffrance morale; son regard autrefois si brillant s'était terni; son front de vingt ans était ridé, sa peau était sans fraîcheur, et une ligne noire qui suivait sa joue semblait un chemin creusé par les pleurs. Adèle qui voyait son amie tous les jours ne pouvait s'apercevoir de ce dépérissement gradué, mais si d'autres soucis ne l'avaient préoccupée en cet instant, elle eût reculé devant les traits retirés et flétris d'Augusta. Dès que celle-ci entra, la vicomtesse courut à elle, l'embrassa, puis, prenant un air moitié contrit, moitié railleur :

— Je vais être bien grondée; votre élève, mon grave Mentor, s'est révoltée, et ce qui est le comble de l'indiscipline, je la soupçonne de ne guères se repentir et d'être même toute prête à recommencer.

— Péché avoué est à moitié pardonné, dit Augusta.

— Et péché raconté, reprit Adèle, est dix fois expié. Je vais tout te dire, assieds-toi.

Elle lui raconta alors toutes les scènes auxquelles nous avons essayé de faire assister nos lecteurs; pendant ce récit, toutes les impressions qu'elle avait ressenties la nuit précédente, se peignirent sur sa figure qui fut tour à tour gaie, inquiète, affligée ou heureuse; mais ce fut avec une véritable anxiété qu'elle lui fit part des dernières paroles proférées par son mari.

Après un moment de silence, Augusta lui demanda :

— Ne pas t'avoir soupçonnée? Sais-tu que c'est là la marque d'un attachement inébranlable, Adèle?

— Il n'y a là rien de si extraordinaire, ce me semble. Tu parais chagrine?

— Moi! quelle idée!... Quant à ton éventail, il est possible que la baronne te l'ait pris et l'ait donné au chevalier, car je crois tout de la part de cette femme-là. Et quant au rendez-vous, es-tu bien certaine de ne l'avoir pas promis?

— La question est de bon goût?

— Je gage cependant, dit Augusta en riant, que M. de Rampal te soutient à toi-même la vérité du fait.

— Par exemple! je voudrais qu'il fût là; il n'oserait!

— Nous verrions.... Justement, le voici qui arrive.

Le chevalier traversait en effet la cour de l'hôtel.

— Je ne veux pas le recevoir, s'écria Adèle.

— Oh! quel courage! tout-à-l'heure tu souhaitais sa venue et maintenant....

— Madame, M. de Rampal fait demander si vous êtes visible.

— Il m'est impossible....

— Mariette, dites à M. de Rampal que Mme. la vicomtesse va descendre au salon.

— Tu n'y penses pas!

— Oh! que si vraiment! allons, achève ta toilette et fais-toi belle; bien belle.

— Encore!

— Ne faut-il pas rendre les regrets du chevalier plus vifs et sa punition plus complète?

— Mais si Eugène survient et qu'il nous trouve ensemble, il sera capable de le tuer sur-le-coup.

— Ensemble!... Et moi, petite folle, est-ce que je ne compte pas?

— Tu as raison, je ne sais ce que je dis.

Au bout de quelques minutes les deux jeunes femmes descendirent et le chevalier fut visiblement contrarié de les voir deux au lieu d'une qu'il attendait. Il n'en fit pas

moins bonne contenance. La conversation n'eut pas d'abord de caractère décidé, mais bientôt il dit à Adèle :

— Savez-vous, Madame, que ce fut hier une grande désolation que de ne pas vous voir chez la marquise de Dervieux.

— Nous y voilà, pensa Mme. Chambey.

— Mon mari ne pouvait venir avec moi.

— Votre... mari, répéta le chevalier stupéfait.

— D'ailleurs je n'avais nullement promis.

— Oh! quant à cela, dit de Rampal, vous me permettrez de vous dire... de vous rappeler...

— Quoi donc, Monsieur ?

— Mais, Madame...

— Sans doute, dit Augusta, l'autre jour en sortant des Italiens, ne t'es-tu pas engagée envers monsieur de Rampal à aller hier à la soirée de la marquise de Dervieux; tu devais te retirer à onze heures; monsieur le chevalier t'offrait sa voiture, il t'aurait reconduite probablement par le plus long... Tu parais ne pas te souvenir ? la proposition de Monsieur en valait pourtant la peine, elle était bien réfléchie, faite en termes très-concis, et tu l'as approuvée.

Le chevalier se retourna vers Adèle dont l'étonnement était égal au sien.

— Vous avez osé créer une telle imposture ! lui dit-elle, vous n'avez pas craint de me faire votre complice en me prêtant de telles paroles; oh ! Monsieur, si vous avez un peu d'honneur, confessez que je ne vous ai jamais tenu ce discours.

— Mais si ce n'est vous, Madame, qui est-ce ?

— Moi, Monsieur, répondit Augusta ; à cette occasion, je vous avertis qu'il ne faut pas se fier aux ressemblances dans la taille et la parure, une telle erreur n'est pas pardonnable à un homme aussi habile que vous l'êtes.

Le chevalier demeura confondu.

— Mais le but de cette supercherie, Madame...

— Est tout simple, Monsieur ; il fallait vous faire commettre une indiscrétion qui fit s'expliquer le vicomte et Adèle. Je ne suis pas mécontente de moi... ni de vous.

— Madame...

— Je n'hésite pas davantage, dit Adèle, à attribuer à un pareil quiproquo la possession de mon éventail, dont vous vous targuez avec vos amis ; vous l'aurez ramassé dans quelque coin où je l'avais laissé par mégarde.

— Il est vrai, Madame ; mais comme vous ne vous êtes pas plainte de sa disparition, je me flattais que vous l'aviez accordé à un amour...

— Que je n'ai point accepté, Monsieur.

— Que vous avez toléré, Madame.

— Peu importe, Monsieur; je n'ai point encouragé vos espérances, je n'ai pas feint de partager vos sentiments ; je n'ai jamais aimé que mon mari, que mon mari qui m'aime, Monsieur...

— Assez, Madame, assez, de grâce ! Je vois que j'ai été le plastron d'une petite mystification conjugale bien édifiante ; mais tout n'est pas fini, et je sais ce qu'il me reste à faire.

Il s'inclina et ouvrit la porte lorsque Mme. Chambey l'arrêta :

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez eu jusqu'ici la réputation d'un honnête homme.

— Je tâcherai de m'en souvenir, Madame. — Il la salua avec dignité et disparut.

— J'ai été joué, dupé, se dit-il, par ces deux petites femmes-là, c'est à me perdre de réputation si la chose est divulguée ; mais je puis me venger de ma trop vertueuse vicomtesse, je puis troubler sa vie entière... faisons mieux.

Cette idée-là était également venue à Adèle et c'était avec un effroi que chacun conçoit sans peine qu'elle disait à Augusta :

— Je n'ai pas songé que mon chiffre est gravé sur cet éventail ; s'il le veut, il me perdra ; car on ne manquera pas de croire à ses vanteries et de repousser mes protestations, si j'ose en faire seulement ! Au moment où je voyais mon bonheur assuré, une calomnie atroce va flétrir mes jours ! oh ! je voudrais mourir !

— Tais-toi, murmurait Augusta, tout en larmes. — Et les deux amies restèrent consternées de ce coup qu'elles ne savaient comment parer.

Revenons à Eugène.

Son caractère vif et emporté l'avait naturellement entraîné le matin chez M. de Rampal pour lui demander raison de ce qu'il appelait un indigne mensonge ; par bonheur, il ne le rencontra pas, il se mit alors à le chercher dans les divers endroits où il supposait que ses habitudes l'avaient pu conduire, mais il n'était nulle part. Eugène alors se détermina à rentrer chez lui et à lui écrire : il s'enferma dans un petit cabinet attenant au salon, et ce fut quelques minutes après qu'il y fut entré qu'il reconnut la voix du chevalier à laquelle ne tardèrent pas à se joindre celles de Mme. Chambey et de sa femme. Il écouta, et dix fois il contint son désir d'intervenir et de satisfaire sur-le-champ sa colère. Enfin il entendit le chevalier se retirer, il écouta encore et n'entendant plus rien, il crut qu'Augusta et Adèle étaient aussi retirées ; alors il sortit de sa cachette improvisée, une boîte de pistolets à la main.

A cette vue, les deux femmes n'eurent qu'un cri et voulurent l'empêcher de rejoindre Rampal.

— Ce combat, représentait Augusta, ne fera que perdre plus sûrement la réputation de votre femme. Un duel entre vous et M. de Rampal, votre plus cher ami, serait si étrange.

— Au contraire, répondait Eugène avec une fausse gaîté, entre amis intimes, cela se voit tous les jours.

Tous les raisonnements d'Augusta étaient inutiles, la nécessité d'un duel était pour Eugène une chose démontrée, il voulut partir.

— Ne laisse pas ton mari s'éloigner, s'écria-t-elle; Adèle, on le tuera.

— Tu ne partiras pas, dit Adèle à son mari en l'enchaînant dans ses bras.

Augusta oubliant sa réserve habituelle, imita le geste d'Adèle, en s'écriant aussi : tu ne partiras pas.

Attendri par tant d'amour, Eugène, les larmes aux yeux, s'était cependant débarrassé de leurs étreintes, lorsque la femme de chambre apporta un petit paquet et une lettre à l'adresse d'Adèle. Il s'en empara, décacheta le paquet d'où il laissa s'échapper l'éventail qui se brisa sur le parquet. La lettre contenait ces mots :

Madame,

« Me confiant à votre discrétion, je vous renvoie votre « éventail ; ces sortes d'objets n'ont de prix pour un « galant homme que lorsqu'ils lui sont volontairement « abandonnés.

« Mon erreur envers vous a été grande, Madame ; je « ne me flatte pas d'en obtenir le pardon ; je vous en de- « mande l'oubli.

« J'espère encore, Madame, que si, par un hazard « que je bénis d'avance, mon nom était prononcé devant « vous, ce nom ne vous rappellerait que le plus respec- » tueux de vos admirateurs.

« Léon de Rampal. »

Ce dénouement inattendu transporta de joie nos trois personnages. Ivre de bonheur, Eugène sauta au cou de sa femme, puis au cou de Mme. Chambey qu'il embrassa. Celle-ci crut sentir sur sa joue l'empreinte d'un fer chaud,

elle rougit, pâlit et s'en alla sans pouvoir dissimuler son émotion. Toute la journée elle fut en proie à un tremblement fiévreux, et le soir ce fut l'autre joue qu'elle tendit à son mari, comme si elle eût craint qu'il ne vît ailleurs la trace des lèvres du vicomte.

Demeurés seuls, Eugène et sa femme causèrent longtemps ; ils avaient tant de choses à se dire, il leur semblait qu'ils étaient mariés de la veille !..

— Quelle a été ma folie ! dit Eugène, après plus de deux heures, et comme désormais je pratiquerai une facile sagesse ! toujours tous deux, ayant les mêmes plaisirs ; les mêmes chagrins, si nous en avons.

— Je vous forcerai bien à tenir vos promesses, dit Adèle tendrement, mieux que celle que vous m'avez faite jadis d'un voyage en Italie.

— En Italie ! — dit-il avec vivacité, car il entrevit là un moyen d'éviter les quolibets dont ses nombreux amis devaient saluer sa conversion. — C'est pardieu vrai ! je veux réparer mon tort, nous partons demain.

— Mais cela ne se peut pas ; que dirait-on à Paris ?

— Des niaiseries, et puis nous ne les entendrons pas.

— Partir ainsi, au milieu de l'hiver !

— Raison de plus ! Nous irons chercher le printemps. Je n'ai jamais compris cette manière de rester à Paris pendant l'hiver et de visiter les pays chauds pendant l'été. C'est ressembler à un homme qui jetterait au loin son manteau pendant la rude saison et se couvrirait de fourrures, tant que durerait la canicule. Faites vos préparatifs : demain nous serons en route.

Il courut mettre ordre à ses affaires, et elle alla de son côté prévenir Augusta de ce brusque départ.

M[me]. Laweden en apprenant cette nouvelle vint employer tous ses efforts pour retarder ce voyage qui, disait-elle, serait attribué à mille causes absurdes.

— Du moins, Madame, lui répondit Eugène, malgré

vos bons soins pour obtenir ce résultat, on ne dira pas que Mme. la vicomtesse de Verrières est descendue à votre niveau.

Ce fut la seule vengeance qu'il se permit, les dernières paroles qu'il lui adressa.

Le lendemain Mme Chambey accompagna Adèle assez loin hors Paris ; avant de se quitter, les deux amies se tinrent long-temps embrassées. Le soir lorsqu'Augusta fut de retour, elle pria pour les deux voyageurs, jusqu'à ce que la nuit fût près de finir ; et à ses pieuses inspirations se mêlèrent quelques regrets inarticulés. C'était peut-être une prévision de l'avenir, car elle ne devait pas les revoir.

XIV.

CONCLUSION.

Les deux époux arrivèrent promptement aux frontières, ils avaient fait dans cette partie de leur voyage une seule rencontre que nous devons noter, celle de M. Georges de Buntel, dans une ville du midi où il tenait garnison depuis son arrivée d'Afrique. L'officier de dragons tourna la tête d'un autre côté et feignit de ne point les apercevoir.

— Mal élevé ! dit Eugène riant de tout son cœur.

Ils visitèrent les principales villes de l'Italie, et Eugène remarqua que sa femme appréciait avec goût les chefs-d'œuvre des arts qu'elles renferment et qu'elle n'était insensible à aucune de leurs beautés. Chaque jour Adèle acquérait à ses yeux de nouvelles qualités, de nouveaux motifs d'être aimée ; il y avait long-temps déjà qu'ils se tutoyaient ; c'était peut-être moins aristocratique, mais cela respirait davantage la confiance et l'amour.

Ils étaient à Rome, et quatre mois s'étaient écoulés depuis leur départ de France, lorsqu'un jour Adèle reçut

une lettre cachetée de noir ; dès qu'elle en eut lu les premières lignes, elle tomba évanouie, et lorsqu'elle eut repris connaissance, ce fut au milieu des sanglots qu'elle en acheva la lecture !

Cette lettre était d'Augusta :

« Je sens que je vais mourir, ma bonne Adèle, le médecin a secoué la tête en me quittant, et je viens de me « confesser à M. Patrice, notre ancien aumônier des « Célestines. Bon vieillard ! il nous avait fait faire « notre première communion, il nous avait mariées et « deux grosses larmes ont coulé le long de ses joues amai- « gries pendant tout le temps qu'il m'a écoutée, et qu'il « m'a consolée. Il vient de partir, et va revenir ce soir, « a-t-il dit. Comprends-tu ?.. C'est que ce soir probable- « ment..... Oh ! Adèle, j'ai bien peu de courage !

« Je rassemble mes forces pour m'entretenir encore « avec toi, pour te demander une grâce. Tu me promets, « n'est-ce pas ? d'être la mère de mes deux petites filles ; « pauvres anges ! elles n'en auront pas connu d'autre que « toi, elles sont si jeunes qu'elles ne garderont pas même « un souvenir de celle qui va mourir en les couvrant de « baisers ! Adèle, je n'ai qu'un désir, c'est que mes filles « te ressemblent en tout ; tu leur diras mon nom, cela leur « apprendra à le mêler au tien dans toutes leurs prières ; « une fois par année, le jour anniversaire de celui-ci, « elles devront prier pour moi seule. Je te laisse mon « portrait, c'est pour elles, je voudrais qu'il ne les quittât « jamais !

« Adèle, mon mari ne peut pas vivre séparé de ses « enfans, il ira donc habiter avec vous, je te le recom- « mande ; il a voulu sincèrement mon bonheur, il a réussi « autant qu'il était en lui, donne-lui un peu de ton amitié. « Il est bon et je suis sûre que vous l'aimerez ; il porte « trop d'affection à ses enfants pour songer à un nouveau

« mariage, vous le consolerez; car ma mort sera pour « lui un grand chagrin. Voilà ce que j'attends de toi, « c'est là la promesse que tu me fais, entends-tu ? et que « tu renouvelleras, quand tu viendras me voir, là-bas, « où je serai couchée, dans le cimetière.

« Mon Dieu ! je sens mon cœur qui faillit et mes yeux « s'obscurcissent !

« Il me reste un aveu à te faire, à toi, mon Adèle qui « croyais connaître mes secrets. Eh bien ! Adèle, je t'ai « trompée; depuis quatre ans ma vie a été un mensonge. « Il y a long-temps que je savais que je devais mourir; « j'avais au cœur un feu qui me minait sourdement quoi- « qu'avec violence et qui a dévoré ma vie; j'aimais, « j'aimais Eugène, ton mari ! Oh ! je te demande bien « pardon, si je l'ai aimé tant que cela, mais je ne « pouvais pas m'en empêcher. Si tu savais combien j'ai « combattu, sans jamais être victorieuse ! Oh ! pardonne- « moi ! Il n'en a jamais rien su, ni lui, ni personne, si « ce n'est M. Patrice qui m'a soutenue dans cette pé- « nible lutte ! Oh ! pardonne ! Je dois être pure devant « toi comme j'espère l'être devant Dieu !

« Adèle, que mon triste sort soit du moins un exemple. « Dis à mes filles, lorsqu'elles seront en âge de te com- « prendre, qu'une femme n'est jamais excusable dans ses « faiblesses, que l'habitude de la vertu et le besoin « d'estime nous font bien fortes contre notre passion et « que nous y puisons du moins le courage de souffrir. « Dis-leur qu'on en peut mourir, mais qu'on ne suc- « combe pas quand on veut sincèrement résister et que « mieux vaut une mort tranquille, sans regrets, sinon sans « larmes, qu'une vie qui a pour aliment un déshonneur. « Et si tu voyais l'une d'elles près de faillir, dis-lui que « sa mère est morte sans que l'homme qu'elle aimait « soupçonnât rien de cet amour, morte en le bénissant, « morte digne de leur père, morte digne de toi. Oh ! « mon Dieu ! c'est donc vrai que je vais mourir !...

« Voilà mon cœur qui s'en va ! Adieu, mon Adèle, « adieu ! J'aurais voulu qu'on m'enterrât à notre terre « près d'Argenteuil, il me semble que j'aurais été mieux « là, toute seule, pour reposer.

« Adieu, mon Adèle, adieu ! Nos lèvres ne se seront « pas unies dans un dernier baiser ; mais je me console « de ton absence, en pensant que tu n'entendras ni le « glas des cloches, ni la voix et les pas de ceux qui « viennent prendre les corps, ni le roulement du char « qui emportera le mien.

« Et puis à ton retour, mes filles seront déjà indiffé- « rentes à ma mémoire ; à leur âge les impressions s'effa- « cent si vite !... et elles te feront un bouquet avec les « paquerettes qui croîtront sur ma fosse.

« Adieu, mon Adèle ! prie pour ma pauvre âme, aie « bien soin des chers petits enfants que je laisse sur la « terre, fais le bonheur d'Eugène.... Adieu pour toujours!... Adieu !... Adieu !... »

Cette mort attrista beaucoup Eugène qui avait conçu pour sa cousine une amitié profonde.

Plus tard, ils apprirent encore que Mme. la baronne de Laweden, qui était repartie en Allemagne, s'était noyée dans la rivière qui baignait son parc ; les uns disaient que le pied lui avait glissé sur la rive ; d'autres affirmaient qu'on lui avait découvert sous le cœur une blessure faite avec un poignard. On n'a jamais su au juste la vérité. Eugène eut aussi pour cette mort quelques larmes et même un remords que calmèrent les soins de son Adèle.

Quelques mois après leur retour en France, elle l'a rendu père d'un gros garçon rose et bouffi. Ils l'ont nommé Auguste, en souvenir d'une sainte, dont l'âme prie pour eux au ciel. Son père veut qu'il soit un jour honnête homme et citoyen utile.

Revenu de ses exagérations poétiques et anti-conjugales, M. le Vicomte de Verrières ne voit plus dans la femme un

Ange ou un Démon, selon la passion, ou l'antipathie qu'elle lui inspire ; il voit une simplè créature destinée à partager les plaisirs d'un homme, et le plus souvent ses douleurs. Il se dit tous les jours que sa femme est une bonne femme et que par conséquent il n'a pas trop à se plaindre du sort.

H^r. Mondehare.

DES LEÇONS DE LOGIQUE

DE M. A. CHARMA,

Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Caen (1838—1839).

L'art de penser est-il un art qui soit capable de recevoir de nouveaux développements. Doit-on croire avec Kant que la logique soit sortie toute achevée de la tête d'Aristote ; ou avec d'autres, que Bacon, à lui seul, ait complété l'œuvre commencée par le philosophe de Stagire?

Il est vrai qu'après avoir lu les ouvrages de ces deux penseurs, beaucoup d'autres ont courbé la tête pour suivre avec confiance des sentiers battus, beaucoup se sont condamnés comme M. Damiron à *ne rien donner de neuf.* Mais si d'autres ont vu dans la logique un art *encore au berceau*, on doit leur tenir compte des efforts qu'ils ont faits pour livrer aux penseurs un nouveau monde et de nouveaux trésors.

C'est ce que déjà a fait Dugald-Steward, c'est ce qu'a fait aussi l'auteur de l'ouvrage dont nous allons rendre compte.

Une analyse de l'intelligence qui mette à même d'apprécier les forces dont elle peut disposer nous fera connaître

quels sont ses besoins, quelles sont les lois qu'elle peut recevoir, et sous quelle influence elle peut se développer.

Trois attributs avaient été reconnus dans l'ame qui était regardée comme le sujet sensible, intelligent et libre. Mais ces trois attributs étaient insuffisants pour expliquer tous les phénomènes de la pensée, et un examen plus sévère a reconnu d'abord la force motrice comme une faculté distincte de la volonté; maintenant cette opinion est généralement reçue tant par la philosophie que par la phrénologie, science encore neuve et incertaine, mais qui, marchant avec rapidité, pourra bientôt s'appuyer sur des bases solides. En second lieu, une disposition spéciale de l'ame, différente de la faculté de connaître, nous donne la certitude de notre existence et de celle des objets qui nous environnent; par elle nous les affirmons, non comme des fantômes ou des ombres, mais comme des réalités; cette disposition n'est point une des modifications de la faculté de connaître qui ne sait que reproduire en nous la réalité extérieure comme un miroir, comme un écho; mais cette faculté qui se distingue également de la sensibilité et de la volonté, c'est la *foi*.

Cinq facultés sont donc au service de l'ame, et avec ces cinq facultés elle peut vivre de toute la vie dont elle est capable. Car il n'y a pas en nous un seul fait qui, s'il est simple ou composé, ne soit le résultat de l'une de ces facultés, ou des différentes combinaisons qu'elles peuvent soutenir entre elles.

C'est maintenant que, quelle que soit celle de nos facultés qui donne l'éveil aux autres, l'œuvre intellectuelle va se produire. Mais ici la pensée se présente sous deux points de vue essentiellement distincts, et l'art qui doit la diriger devra se modifier suivant ces deux circonstances. Si dans ce monde tout être ne vit qu'à la condition de connaître les rapports qu'il soutient avec le monde

extérieur, la pensée qui, au fond, germe dans tous les esprits varie, néanmoins suivant les individus. Tantôt le génie enfantera des chefs-d'œuvre autour desquels la foule viendra se grouper pour applaudir; tantôt l'intelligence se développant avec peine sera condamnée à ne vivre que des pensées longuement élaborées par les véritables penseurs, les seuls dont il soit ici question, car l'art qui doit diriger la pensée ne peut s'adresser pour le moment qu'aux sommités qui se rapprochent le plus de la perfection qu'il doit atteindre.

Après avoir montré à quelle ligne une vocation intellectuelle se reconnaît, et quelle est la culture que doit recevoir une intelligence destinée à produire de grandes choses, et nous avoir montré quelle était l'influence des sexes, des âges, des tempéraments, des climats, sur les développements de l'esprit humain, l'auteur nous montre ensuite quelle doit être la pensée pour mériter notre admiration.

L'œuvre intellectuelle, sous quelque forme qu'elle se présente, soit qu'elle s'adresse au cœur pour ébranler les passions, soit qu'elle parle à l'imagination pour la transporter dans un monde poétique; soit qu'elle indique froidement à la raison le but où elle doit tendre, est tenue dans tous les cas, et d'abord, de se faire comprendre, c'est-à-dire, d'être *intelligible* et pour que la pensée soit intelligible il faut qu'elle soit l'expression d'un fait entièrement accompli dont nous puissions saisir toutes les manières d'être. De là cette intelligibilité relative des phénomènes qui se passent dans la sphère étroite de nos perceptions; de là cette ombre répandue sur l'absolue et infinie vérité qui ne se fera comprendre qu'au dernier jour du monde. Car, *c'est du haut de l'éternité que nos regards embrasseront les temps quand les temps ne seront plus*. En second lieu, elle doit être *vraie*. Qu'est-ce pour la pensée qu'être *vraie*? Cette

question qui conduit à celle-ci : qu'est-ce que la vérité, qu'est-ce que l'erreur ? trouve ici une solution nouvelle qui comblant tout ce que Loke et d'autres philosophes avaient laissé à désirer, répond au exigences que réclamait la philosophie écossaise, et que la critique allemande avait posées avec tant de sévérité. En troisième lieu, la pensée doit être *utile* ; une curiosité déplacée ne doit pas nous faire franchir les mondes pour nous perdre au-delà des sphères, quand des souffrances sans nombre réclament nos soins autour de nous. Mais l'œuvre de l'intelligence doit être non seulement : *intelligible*, *vraie*, *utile ;* elle doit de plus être *morale*. L'homme ne doit jamais oublier le but qu'il est tenu d'atteindre, la loi morale est le phare vers lequel il doit sans cesse tourner ses regards. Il faut sentir en soi tout ce que l'on a de grand, de noble, de généreux ; le développer, l'épanouir, pour qu'une production quelle qu'elle soit puisse mériter des hommages.

Ce n'est pas tout, nous pouvons juger la pensée, mais elle doit se produire, et pour arriver à cet enfantement pénible, que nous attendons, que d'obstacles le penseur n'a-t-il pas à vaincre : un moment peut faire éclore le germe d'une brillante pensée ; mais que de soins, que de peines pour la conduire à son épanouissement.

Enfin, les conseils que l'auteur donne aux jeunes intelligences pour les guider dans la route pénible qu'elles se sont tracée, nous paraissent répondre aux besoins des diverses situations de l'esprit humain. Horace, en s'adressant aux poètes, avait jeté depuis long-temps les fondements de l'art qui doit diriger la pensée sous sa forme poétique ; plus vaste dans son sujet, M. Charma essayant de la diriger, sous quelque forme qu'elle se présente, ouvre pour l'avenir une mine féconde dont nous ne pouvons qu'entrevoir les richesses !

J. Ménant.

Poésies.

MUSIQUE INTÉRIEURE.

A M. JOSEPH COLLIN.

> Le silence du soir parle plus au cœur du poète et du philosophe que les bruits continuels du jour....
>
> HERVEY.

A l'heure où près de la colline
Des troupeaux la cloche argentine
Du pâtre annónce le retour,
Où l'oiseau de sinistre augure
Caché dans sa retraite obscure
Gémit près d'une vieille tour ;

A l'heure où la brise soupire,
Où l'on entend comme une lyre
Frémir sous le dôme des bois,
Où, plus ardente et plus légère,
Du cœur s'exhale la prière
Comme un parfum près d'une croix ;

Ami, dans mon âme, à cette heure,
J'entends la voix intérieure
Qui dit des mots mystérieux,
Comme en dit l'amant à l'amante,
Comme à son fils la mère aimante,
Comme la terre en dit aux cieux ;

C'est une ineffable harmonie,
Des mondes musique infinie,
Qui toujours monte et redescend,
Semblable à l'échelle magique
Que, dans la lutte prophétique,
Jacob aperçut en rêvant:

Tantôt c'est une voix plaintive
De vagues mourant sur la rive,
Ou d'esquifs battus par les flots,

Tantôt c'est un bruit monotone
De feuilles qu'emporte l'automne,
C'est un murmure de ruisseaux;

C'est le fracas de l'avalanche
Qui roule comme une mer blanche
Du sommet à pic d'un glacier,
Le sifflement de la tempête
Qui passe en grondant sur la tête
De l'intrépide nautonnier;

C'est encore un bruit de bataille,
De canons versant la mitraille
Sur les escadrons dispersés,
C'est le chant guerrier des fanfares,
C'est le cri des vainqueurs barbares
Insultant aux chefs terrassés;

Ou bien c'est la voix d'une mère
Pleurant sa fille la plus chère
Qu'un fossoyeur couche au tombeau,
Ou la plainte qui fuit dans l'ombre
Des corridors d'un cachot sombre
Quand vient le prêtre et le bourreau;

C'est aussi le concert des Anges,
De Dieu célébrant les louanges,
Appuyés sur leurs harpes d'or,
C'est la voix des sphères lancées
Comme de sublimes pensées
Dans l'espace, Ami, c'est encor

L'épanchement d'une jeune ame
Ressentant la première flamme
De l'amour qui la fait rougir,
C'est le baiser qui nous embrâse,
C'est la prière, c'est l'extase
De la vierge qui va mourir....

Et puis soudain la voix expire,
Et moi, plongé dans le délire,
Je voudrais bégayer ces chants:
Mais ma langue reste muette....
Hélas! que ne suis-je poète
Pour exprimer ce que je sens!

Janvier 1840.

Son ami: Eugène Postel.

A UN VIEUX CHÊNE.

J'aime à voir dans les airs ton bouquet de verdure;
Vieillard aux cent hivers que respecte le temps.
Toi seul dans ce vallon, toi seul dans la nature
Ne crains-tu rien des ans?

Quand l'automne jaloux, quand l'ouragan sauvage
A la nature en deuil ravit ses ornements,
Tu jettes, dédaigneux, ton reste de feuillage
Et braves les autans.

Dans cet âpre chemin que l'on nomme la vie,
Parfois mon œil rêveur dépasse l'horizon;
L'avenir, c'est la fleur qui se penche flétrie,
Sur ce banc de gazon.

Tous les deux nous avons à redouter l'orage:
Moi, sous la main du sort, toi, sous les coups du vent.
Et le temps qui s'envole emporte ton feuillage
Et mes plaisirs d'enfant.

Si le soir doucement ton feuillage soupire
Et redit sa tristesse à l'écho de ce lieu,
Je crois que d'un ami la voix mourante expire
En me disant: adieu....!

Au fond de ce vallon que long-temps on te voie
Etendre mollement tes rameaux protecteurs....
J'y viendrai tour à tour pour savourer la joie
Et pour verser des pleurs.

Mlle. Augustine E......

A UNE DAME.

FRAGMENT.

Pendant les jours sereins que j'ai passés naguère
Sous vos bois enchantés pleins d'ombre et de mystère,
Pendant ces heureux jours déjà si loin de nous,
Ces jours dont l'avenir se montrera jaloux,
J'avais, j'avais alors, maîtrisant tout délire,
Le calme sur le front, aux lèvres le sourire,
Je retrouvais des chants de plaisir et d'espoir;
Ma poitrine s'ouvrait aux haleines du soir;
Je vantais vos jardins où les fleurs les plus rares

De parfums étrangers ne sont jamais avares,
Où les lilas, baignés des larmes du matin,
Parent votre oasis comme un nouvel Eden.
Vous respiriez alors fraîcheur et poésie,
Et moi j'étais railleur, c'était ma fantaisie :
Je jetais à nos arts, à nos mœurs, à nos goûts,
Les caustiques dédains, les méprisants dégoûts,
Puis, reprenant bientôt la voix sentimentale,
J'affectais la langueur indécise, inégale ;
Je me disais, guéri d'un de ces faux amours,
Que la mémoire tue en y pensant deux jours.
Je semblais révéler une ame épanouie
Comme un être joyeux qui se plaît à la vie,
Un être dont l'esprit suit un instinct moqueur,
Et dont les jours passés n'ont point ridé le cœur.
Eh bien! j'en souffre encor chaque fois que j'y songe,
Tout ce rôle frivole était un long mensonge,
Ces rires, ces discours que vous trouviez charmants
Cachaient d'amers regrets, de douloureux tourments.
J'avais la pointe aiguë en mon cœur enfoncée,
J'avais la tache noire empreinte à ma pensée.
Espérant voir mon mal près de vous adouci,
Je mentais à mon deuil pour me tromper aussi ;
Je feignais le bonheur, la gaîté, la folie,
Pour m'arracher de force à ma mélancolie.
Mais le tourment sans fin, nommé du nom d'amour,
Faisait bondir mon cœur qu'il gardait pour séjour.
Quand l'épigramme errait sur ma lèvre empourprée,
La fièvre se ruait dans ma chair dévorée.
Ma blessure cachée était bien vive, hélas!
Car, brûlante et profonde, elle ne saignait pas !!

Et vous, belle et distraite, au milieu des hommages
De ces nombreux amis, froids ou fous, gais ou sages,
Que pensiez vous de moi, de ma frivolité ?
Vous me jugiez sans doute avec sévérité.
Que pensiez-vous de moi, si sottement aimable ?....
Ah Dieu! j'aimais mieux être insensé que coupable.
Mais si je n'ai rien dit, votre cœur clairvoyant
N'a-t-il pas deviné mon soupir suppliant,
Ce soupir de l'adieu que nul pouvoir n'arrête,
Et qui de tout secret sait se faire interprète.
Hélas! depuis ce jour nos rôles ont changé :
Vous paraissez contente.... et je suis affligé.

Alph. Le Flaguais.

BIBLIOGRAPHIE.

L'APOTHÉOSE DE NAPOLÉON.

Chants dithyrambiques par A. Thévenot (1).

Nous avons annoncé à nos lecteurs cet ouvrage qui, déjà à sa seconde édition, réalise le brillant succès que nous lui avions prédit. Ces chants tiennent tout ce qu'on avait le droit d'attendre de l'auteur des *Méridionales*. La pensée, l'harmonie, l'éclat s'y trouvent heureusement réunis. C'est en poète enthousiaste, que M. Thévenot chante Napoléon rendu aux vœux de la France: ce sujet si grand, si complet par lui-même, puisqu'on y trouve gloire, puissance et malheur suivis d'une tardive, mais éclatante réparation, semblait avoir désespéré nos poètes, même les plus en renom, car nous ne savons pas que l'un de nos maîtres ait encore élevé la voix dans cette solennelle circonstance. Prenant les devants sur Victor Hugo et sur Béranger, M. Thévenot n'a pas douté de ses forces, et il a eu raison. Nous pouvons assurer que dans son poëme il a été souvent à la hauteur de son sujet; nous pensons aussi qu'en obéissant à son inspiration, qui révèle dans toute l'œuvre un admirateur sincère, il a plus heureusement et plus dignement agi que ceux qui ont renouvelé sans nécessité pour le progrès, les violentes attaques dont Auguste Barbier avait le premier donné l'exemple parmi les poètes libéraux. L'auteur des *Iambes* l'avait du moins

(1) Brochure in-8°., à Caen, chez Léonce Haulard, Pont-St.-Pierre, et au bureau de la Revue; à Paris, chez Derache, rue du Bouloy, 7; prix: 1 fr. 25 c.

fait à une autre époque ; devant une cendre, la lyre ne doit exprimer qu'un hommage ou garder le silence. Ne serait-il pas bientôt temps d'en finir de ces éternelles récriminations ? Et après tout Napoléon n'a pas tué la liberté, comme on veut bien le dire. Il ne trouva que la licence et l'anarchie lorsqu'il parut sur la scène politique ; s'il se fût rencontré face à face avec la liberté, sans nul doute c'est lui qui aurait été vaincu. Mais s'il a rempli les conditions de l'homme de génie, du héros, du conquérant ; s'il est la plus belle gloire de la France ; acceptons-le comme une sublime exception et ne comparons jamais son histoire avec celle de la liberté. Le plus bel épisode monarchique ne se rattache qu'indirectement à la grande épopée de l'humanité. Le peuple d'ailleurs s'est prononcé ; ne s'entête-t-il pas, malgré la voix des tribuns et des poètes, à faire son idole de l'Empereur ?

Il est des hommes marqués par le doigt de la providence pour résumer tout un siècle dans leur règne d'un jour : Cyrus, Alexandre, Napoléon, ont sans doute accompli la mission qui leur a été donnée, et le peuple dans la crainte de ne pas les juger équitablement se contente de les admirer.

Voici les titres des divers chants du poëme de M. Thévenot : I. *La grande nouvelle*, brillant début plein de chaleur et d'émotion ; II. *Le cortége des ombres*, imitation allemande, surpassée sous tous les rapports, tableau magique, où Napoléon relevé sur son rocher, réveille toutes les ombres de ses généraux et de ses soldats pour l'accompagner jusqu'à la dernière demeure que lui prépare la France ; III. *Le Réveil du Vétéran*, épisode qui offre un intérêt simple et touchant, et dont le fond est vrai ; IV. *Les Voix des Ports de Mer*, chant que nous signalons comme le plus remarquable par l'originalité, la couleur et le mouvement ; *Le Choix d'un Tombeau*, élégie grave et majestueuse empreinte d'une beauté anti-

que et riche de pensées profondes ; VI. Enfin *l'Apothéose*, hymne pleine d'élan et de splendeur, qui semble pour le poëme cette figure triomphale dont les grands tombeaux sont surmontés, et le couronne merveilleusement.

On remarquera sans doute que l'éloge seul aura trouvé place dans notre compte-rendu. La réponse est très simple : C'est qu'en lisant l'œuvre de M. Thévenot nous nous sommes identifiés avec sa pensée et nous nous sommes laissés entraîner à l'enthousiasme qui donne des ailes et de la puissance à sa muse. Fallait-il nous amuser à reprendre quelques répétitions ou développements trop longs, quelques vers hasardés, quelques expressions douteuses. Ce sont de légers défauts effacés par des beautés frappantes. Nous ne citons rien ici, car déranger plusieurs pierres d'un édifice ce n'est pas donner une idée de son ensemble, mais nous recommandons vivement à nos lecteurs ces chants dithyrambiques qui ont déjà conquis les plus honorables sympathies et ajoute à la réputation de l'auteur.

ALPH. L. F.

CHERBOURG ET SES ENVIRONS.

Nouveau Guide du voyageur à Cherbourg, contenant des notions générales sur la ville et l'arrondissement, un précis de l'histoire de Cherbourg depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours et la description complète et historique 1°. de tous les anciens établissements ; 2°. de tous les établissements nouveaux, civils, militaires, commerciaux et maritimes ; 3°. des alentours ; 4°. de toutes les communes de l'arrondissement ; 5°. de Valognes et des principales communes de son arrondissement, etc, etc. ; par Hippolyte Vallée et J. Fleury, rédacteurs du journal de Cherbourg et du département de la Manche (1).

(1) Un fort vol. in-12, typographie de Noblet. Se trouve chez tous les libraires de Cherbourg ; prix 2 fr. 50 c.

Cette ville si fameuse dans l'histoire de nos guerres, et destinée à jouer dans l'avenir un rôle encore plus grand que dans le passé, Cherbourg manquait d'un livre qui pût servir à diriger dans leurs excursions les nombreux voyageurs qui le visitent, et dans lequel aussi se trouvât une utilité réelle pour celui qui veut étudier et connaître sans se déplacer.

MM. Vallée et Fleury viennent de combler cette lacune en publiant sous un titre modeste un volume fort intéressant de documents clairement et habilement disposés.

Nous avons lu avec le plus vif intérêt la description des travaux entrepris pour cette digue gigantesque qui, destinée à couvrir la rade, fera de Cherbourg un port tel que la France doit avoir en face de Portsmouth. D'heureuses citations semées dans cet ouvrage prouvent que les auteurs ont su choisir les sources où ils ont puisé. Nous avons remarqué surtout la description de l'immersion de l'avant-port le 27 septembre 1807; cette description d'un style simple et concis est due à la plume de M. P.-A Lair, témoin oculaire de cette scène et qui a compris qu'elle était assez grandiose pour se passer de la pompe des mots. Le glorieux combat de la Hougue a trouvé naturellement aussi une place dans ce recueil, 44 vaisseaux français luttant avec avantage contre 88 vaisseaux anglais et hollandais, sont un épisode qui ne pouvait passer inaperçu. Pourquoi Cherbourg n'avait-il pas alors une rade à offrir à nos vaisseaux! bien des désastres eussent été épargnés à la France.

Les antiquités de Cherbourg et de ses environs sont également décrites avec un soin et une intelligence qu'on rencontre rarement dans ces sortes de livres: aussi devra-t-on se garder de confondre cette publication avec tant d'autres *guides* qui ne lui ressemblent que par le titre.

Celle-ci est une œuvre qu'on ne lira pas sans fruit.

A^{te}. F.....

EXPOSITION D'HORTICULTURE.

L'exposition d'horticulture qui a eu lieu cette année dans notre ville a surpassé toutes les précédentes, par le nombre, la beauté et la variété des plantes. Elle a duré trois jours et c'est le dimanche 27 septembre à 4 heures d'après-midi qu'elle s'est terminée. Ce même jour à une heure le jury a distribué les médailles.

Les citoyens qui ont su vaincre les obstacles que notre climat oppose au développement de tant de productions magnifiques et curieuses ; ceux qui par des études et des soins constants ont amélioré les espèces que nous possédions déjà, ont trouvé dans ces médailles non seulement une récompense bien méritée, mais encore une sorte de brevet qui ne peut que leur devenir fort profitable. Les amateurs sans doute auront toujours un peu de penchant pour les établissements couronnés par des succès répétés, et sans pourtant dédaigner les autres jardins qui aussi ont leur mérite et leur spécialité, ils iront de préférence là où ils seront assurés de trouver les meilleurs types, les espèces les plus variées et les plus rares.

Il est impossible en parcourant toutes les beautés que la salle d'exposition étale aux regards de ne pas admirer la collection de plantes grasses de M. Thierry, parmi lesquelles se trouvent beaucoup de nouveautés introduites avec succès dans nos serres par cet horticulteur intelligent. M. Richard-Croisy, dont nous avions déjà remarqué les succès dans d'autres expositions, a offert cette année un tribut varié et bien choisi. Nous en dirons autant de la nombreuse collection de dalhias due à l'établissement horticole de M. Le Landais.

Des fruits d'une beauté rare et d'une proportion gigantesque ont attiré, ainsi que les fleurs, et plus encore peut-

être , les yeux des promeneurs , et devant ce magnifique dessert les yeux se faisaient bien grands les bouches bien grandes, et bien grandes aussi les poches seraient devenues si les succulents comestibles eussent été l'objet d'une distribution.

Nous aimons à croire que les mamans prudentes n'ont pas conduit leurs enfants du côté de ces séduisantes productions, c'eût été bien cruel de faire éprouver à ces pauvres petits êtres le supplice de Tantale *renouvelé des Grecs*.

De peur de devenir nous-même un peu gourmand nous allons quitter cet appétissant service tout-à-l'heure , mais encore un seul mot sur une seule pomme. Vous avez tous vu ce joli petit pommier tout petit offrant une énorme pomme dont il semblait à peine soutenir le poids , pomme qui doit ne le céder en rien à celle qui tenta notre mère commune, peut-être, mieux faite pour exciter la tentation en ce qu'elle était appendue moins haut ; eh bien , à cette pomme était attaché un billet; et nos souvenirs *toujours renouvelés des Grecs* , nous montraient déjà la fameuse inscription de discorde *à la plus belle* , et nous de nous écrier : oh ! madame A... oh ! mademoiselle B... oh ! charmante C.... et vous aussi séduisante D... (car nous connaissons une longue liste des *plus belles* où toutes les lettres de l'alphabet passeraient en initiales), n'approchez pas;ce fruit précieux va tomber à vos pieds ; et pas du tout, mille jolies personnes passaient,repassaient,s'approchaient, touchaient presque l'arbre; la pomme ne tombait pas: nous nous approchons donc à notre tour,non pas, ami lecteur , pour faire choir le fruit , mais simplement pour lire le mystérieux billet, et alors nous avons vu en toutes lettres : *Le Landais, horticulteur , jardin du Collége royal.* Voilà de ces mots faits pour calmer l'imagination.

Redevenons donc sérieux ,et déduisons la morale de notre histoire;bien des gens considèrent peut-être ces expositions,

purement comme un spectacle plus ou moins attrayant : mais *sous les fleurs*, selon nous, se cache une pensée toute sage, toute philosophique. La Société d'agriculture mérite les applaudissements de tous les hommes éclairés, pour ses louables efforts. Ce sont de tels spectacles qui font naître dans les populations des goûts simples et innocents, qui souvent deviennent une passion fort vive ; un amour violent pour ces végétaux qui rendent en fleurs et en parfums les soins qu'on leur prodigue ; et cet enthousiasme de l'horticulteur, ces occupations constantes et paisibles, qui en sont le résultat, étouffent souvent des germes funestes qui ont manqué d'activité pour se développer, par cela seul que l'activité nécessaire à l'esprit de l'homme s'était concentrée tout entière sur un autre point. Nous terminons en donnant les noms de ceux qui ont obtenu des médailles.

M. Thierry médaille d'or, M. Le Landais médaille d'argent, M. Richard-Croisy médaille de bronze.

Amédée Fauvel.

BULLETIN.

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES.

M. Laurent annonce pour le 5 octobre un cours de magnétisme animal, accompagné de séances publiques. Sans revenir sur ce que nous avons déjà dit à ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que les mêmes défauts reprochés par nous aux premières expériences se sont constamment reproduits dans les suivantes, et conséquemment les ont rendues aussi peu décisives les unes que les autres. Nous avons vu, il est vrai, un sujet de notre ville, faire une partie de cartes les yeux bandés ; mais pourquoi ce sujet, d'ailleurs fort exercé, à ce qu'il paraît, éprouve-t-il des crises nerveuses dans lesquelles le mouchoir qui lui couvre les yeux est toujours dérangé ; pendant cette partie de cartes on apercevait la portion supérieure

de ses sourcils, et toute personne peut, malgré un bandeau, distinguer les objets et même lire, si elle n'a pas les sourcils couverts en entier par ce bandeau; surtout si elle baisse la tête comme le faisait la somnambule. Quant au compérage que l'on pourrait redouter dans d'autres expériences, certes ce n'est pas chez ceux qui sont mis en rapport avec le sujet; mais ne peut-on pas croire, à tort ou à raison, que la première voix qui propose un citoyen honorable est une voix mise en avant pour entraîner l'assentiment unanime: il arriverait ainsi que, sans le soupçonner, un homme bien connu couvrirait de sa réputation des tours fort équivoques. Une observation se présente encore sur l'expérience de la montre. Si le sujet, pour voir l'heure, pénètre la boite par sa vue perçante, il doit apercevoir non le cadran, puisqu'on lui présente cette montre du côté opposé, mais bien les rouages de l'intérieur, et enfin si son œil atteint le cadran, il verra toutes les heures marquées au rebours, et les aiguilles marchant en sens inverse. Placez un corps opaque entre le cadran et le regard, si vous voulez, et vous aurez une expérience étonnante, mais du moins elle ne sera pas inadmissible; votre manière de présenter la montre en est assez pour éveiller de graves soupçons; du reste ajoutons que le sujet se trompe assez souvent dans cette expérience, où bien des gens se tromperaient avec leurs yeux bien ouverts. Ces remarques et bien d'autres faites par tous les spectateurs qu'un vain engouement n'aveugle pas, n'ont ici pour but que de mettre le docteur Laurent à même d'échapper aux soupçons qui vicient ses expériences, et d'éclairer ceux qui, comme nous, n'osent se faire encore une croyance bien arrêtée. Il faut, nous le répétons, à des faits si étranges des preuves irrécusables, et le public, avant de se faire une conviction, doit se montrer rigoureux et exigeant dans la vérification de ces miracles qu'il est appelé à juger par ses propres yeux. A. F.....

La France littéraire, dont la fondation date de 1831, et qui appartient aujourd'hui à un nouveau directeur, se distingue de la plupart des autres Revues par une rédaction intéressante et variée. Les sciences, les arts et la littérature sont dignement représentés; elle compte parmi ses collaborateurs les hommes les plus célèbres de l'époque. Nous la croyons appelée à jouer un rôle marquant dans la haute critique, et les succès les plus brillants lui paraissent destinés.

Cette Revue donne tous les quinze jours, le dimanche, un n°. de quatre à cinq feuilles d'impression, grand in-8°., papier vélin satiné, avec une magnifique gravure ou lithographie exécutée par nos premiers artistes.

Prix de l'abonnement par année:

Pour Paris, 40 fr.: pour les départements, 46 fr.

Les bureaux sont à Paris chez Challamel, rue de l'abbaye, 4, faubourg St.-Germain.

Brulot à vapeur. — On prépare en Angleterre un brulot à vapeur qui lance un jet de feu à une très-grande distance. Ce brulot, appelé l'Infernal, consiste en deux cônes attachés aux deux côtés d'une poutre longue de 25 à 30 mètres, cette machine porte sur l'avant un canon à la paixhans, chargé jusqu'à la gueule. Elle est mue par une machine à vapeur de la force de 6 à 15 chevaux. Lancée de toute sa vitesse contre les navires, la pointe ferrée de la poutre entre dans la carène, le choc fait partir le coup de canon dont la charge troue le vaisseau au-dessous de la flottaison, alors l'eau entre par cette brèche et le vaisseau doit couler.

Les plus faibles navires peuvent, au moyen de ces brulots, détruire les plus forts vaisseaux de guerre. Ces brulots ont encore cet avantage que si leur coup est manqué, ils suivent toujours la ligne droite et on peut les reprendre en mer et les lancer de nouveau, en les approvisionnant de charbon de terre. Nos voisins pensent, non sans raison peut-être, qu'aujourd'hui dans les combats de mer *plus font machines que courage.*

A nous aussi de ne pas oublier qu'un peuple doit mesurer ses moyens de défense aux moyens d'attaque qu'on prépare contre lui.

— *Bulletin de l'Instruction publique et des Sociétés savantes de l'Académie de Caen.* Ce Bulletin se publie par livraisons mensuelles, et forme par année deux volumes in-8°. Une couverture imprimée est envoyée pour chaque volume, à la fin du semestre. On s'abonne, à Caen, chez Hardel, imprimeur-libraire, rue Froide; à Paris, chez Derache, rue du Bouloy, 7, ou chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12, et chez les principaux libraires du Calvados, de la Manche et de l'Orne. Prix de l'abonnement : à Caen 12 francs; hors de Caen 15 francs.

Cette œuvre d'une utilité incontestable est appelée, par sa spécialité, à signaler le progrès de l'instruction dans notre province et le résultat des travaux des Sociétés savantes. Nous nous associons, de grand cœur, à la pensée qui l'a créée et nous sommes heureux de lui prédire un succès complet.

Eug. CAMUS, *Directeur.*

ANCIENS USAGES A CAEN.

On aime quelquefois à remonter à la source d'usages dont l'origine est presque effacée ou oubliée, mais ces usages consignés dans des recueils où souvent ils se confondent avec beaucoup de choses peu intéressantes pour un grand nombre de lecteurs, mentionnés même comme simples accessoires de quelqu'autre fait, échappent d'ordinaire à la curiosité qui se rebute de chercher, et surtout de chercher inutilement. Nous croyons donc faire plaisir au lecteur en lui présentant, dans un cadre étroit, des renseignements épars çà et là dans les divers auteurs qui se sont occupés des antiquités de notre ville.

FOIRE DU PRÉ. La plus ancienne foire qui se soit tenue à Caen est celle qui porte ce nom, nom qu'elle tira de l'emplacement où elle avait lieu : c'était un pré sur lequel est bâti de nos jours l'hôpital général. Cette foire fut supprimée sous Louis XI, à l'époque où ce roi accorda à notre ville l'établissement de la foire franche. La foire du Pré commençait à la St.-Denis en octobre et finissait le 16 du même mois, veille de la St.-Gabriel, à l'heure de vêpres. Pendant cette foire l'abbé de St.-Etienne de Caen devait au Prévost de la ville, selon l'expression de M. de Bras, *sept coquets crestez rostis non chaponnés, sans lard ; sept pots de vin huet et sept pains*. Ce nom de *vin huet* est tiré de l'anglo-saxon *wein white* et signifie le vin blanc, produit par les côteaux d'Argences. Les vignobles de ce pays ont sans doute bien dégénéré, car le petit vin qu'on en tire aujourd'hui n'est ni sain, ni fort agréable au goût.

Nous revenons à l'abbé de St.-Etienne de Caen ; il envoyait au Prévost le tribut dont nous avons parlé, et pour ce faire, il lui fallait choisir quelque bon estomac à sa con-

naissance, car le porteur devait manger un des sept pains et un des sept coquets, puis boire, pour faciliter la digestion, un des sept pots de vin. Ce repas une fois terminé, il jetait le broc vide contre la porte du Prévost. Ce dernier était obligé, en reconnaissance des six coquets, des six pains, des six pots de vin et du pot cassé contre sa porte, à faire pendant trois nuits, avant la St.-Denis, crier cette foire dans les rues, places et faubourgs de la ville, dans les termes suivants: « *Appareillez, appareillez le gabellage* « (droit) *de la foire du Pré qui est de soixante sols et un* « *denier d'amende; appareillez, appareillez*. » Ce cri devait être repété à de courts intervalles; et long-temps après la suppression de cette foire, on continua de le faire entendre pendant les trois nuits qui précèdent la St.-Denis.

L'abbesse de Ste.-Trinité, appelée alors la dame abbesse de Caen, devait aussi deux pots de vin de Gascogne et deux pains rendus au cimetière St.-Gilles, pour le réconfort sans doute de ceux qui allaient de ce côté sur les minuit faire le cri que nous avons rapporté. A propos de la dame abbesse de Caen, nous consignerons ici une autre coutume relative à la foire Ste.-Trinité.

Foire Ste.-Trinité. Cette foire qui existe encore de nos jours fut accordée par le duc Guillaume; elle se tenait comme aujourd'hui devant l'abbaye Ste.-Trinité, maintenant Hôtel-Dieu. Elle ne dure plus qu'un seul jour, elle en durait trois jadis. Avant l'ouverture, les quatre chapelains de l'abbaye bénissaient le champ-de-foire, lisaient chacun un évangile, puis recevaient cinq sous pour leur bénédiction, après quoi chaque marchand se livrait aux opérations de son petit négoce. Mais loin d'être tributaire et soumise à des redevances, la dame abbesse était au contraire suzeraine; et tous les tributs qui en d'autres temps appartenaient à la ville et aux faubourgs, tous les droits *de barrage, péage, tavernage, trépas,*

etc., etc., étaient exclusivement perçus par elle pendant les trois jours que durait cette foire. Cependant là ne se bornait pas l'exercice de sa suzeraineté, un rôle plus important lui était dévolu : aux recettes pécuniaires se mêlaient les honneurs ; à son autorité spirituelle s'ajoutait l'autorité militaire : en dépit de la loi salique, l'abbesse de Ste.-Trinité devenait commandant de place ; pendant trois jours le gouverneur de la ville allait recevoir d'elle le mot d'ordre pour le transmettre à ses troupes. L'abbé de La Rue nous raconte avoir vu le maréchal d'Harcourt, lorsqu'à cette époque il se trouvait à Caen, aller lui-même demander ce mot d'ordre à madame l'abbesse. On ne dit pas si cette dernière et ses saintes filles faisaient des rondes supérieures ou des patrouilles pour s'assurer de l'exacte observance du mot du guet, et nous ne voulons pas là-dessus en dire plus long que les chroniqueurs ne nous en ont donné.

Au reste, à cette époque, la dame abbesse de Caen était réellement une puissance, et ses vœux ne l'empêchaient pas de se prêter aux vains honneurs du monde, souvent même avec toute la majesté et la coquetterie possible. Nous aimons à nous rappeler certains jours où, vêtue de ses insignes de supérieure, trônant dans sa chaise abbatiale, elle recevait l'hommage d'un de ses vassaux qui tenait d'elle une maison dans le Vaugueux ; celui-ci s'approchait humblement de la dame, mettait genoux en terre, puis tirait de dessous son pourpoint une couronne ou *chapel* de roses, lequel *chapel* il posait gracieusement sur le front de la supérieure, après quoi il saluait et se retirait, sans avoir probablement baisé même la main, car c'était un vilain, et l'abbesse était de la fine fleur de l'aristocratie.

Mais c'en est bien assez sur notre vénérable Dame de Caen, nous allons nous occuper d'un autre ordre d'antiquités, à savoir : les vieilles maisons de bois si communes encore de nos jours dans notre bonne ville.

Maisons de bois. Les vieux quartiers nous présentent bon nombre d'échantillons de ces anciens édifices, et l'on est naturellement conduit à se demander quelles raisons ont pu déterminer nos pères à préférer le bois à la pierre dans les constructions. Selon M. de Bras, il aurait existé dans le voisinage de Caen, une forêt de châtaigniers qui devait faciliter l'usage du bois et le procurer à bas prix; mais cette opinion n'est guère admissible quand on songe d'un côté, qu'à cette époque, les carrières de Caen, surtout celles de St.-Julien, étaient depuis long-temps en pleine exploitation et fournissaient des matériaux commodes et et abondants ; aussi voit-on dans les rôles de la tour de Londres que les Caennais avaient fait d'abord usage de ces carrières et que les maisons, du XIIe. au XIVe. siècle, étaient toutes en pierre. Huet pense, ce qui serait possible, que le bois fut adopté comme devant mieux se prêter à ces constructions en saillie qui offrent aux propriétaires l'avantage d'agrandir leurs appartements supérieurs. Cependant l'abbé De La Rue apporte une autre raison qui nous semble assez concluante, la voici : Henri V, roi d'Angleterre, assiégeant Caen, en 1417, détruisit par son artillerie un grand nombre de maisons alors en pierre, et lorsqu'il se fut rendu maître de la ville, il donna aux Anglais l'emplacement des maisons détruites pour que ceux-ci les réédifiassent pour eux, mais en même temps, il déclara réunir à son domaine les carrières de Caen et en réserver les produits pour ses édifices d'Angleterre, aussi beaucoup de ces derniers et notamment l'abbaye de Westminster, sont-ils construits avec des pierres tirées de Caen. Force fut donc aux nouveaux propriétaires privés de ces matériaux d'avoir recours au bois, et pendant 33 ans que dura la domination anglaise, durent s'élever en conséquence toutes ces maisons de bois qui datent du XVe. siècle.

Les états d'Orléans ordonnèrent en 1560 de bâtir en

pierre la façade des maisons, accordant un délai de deux ans seulement pour reconstruire celles qui alors étaient de bois ; mais le parlement de Rouen décida que cette ordonnance ne s'appliquerait qu'aux constructions nouvelles et aux réparations ; et cette dernière disposition, comme il est aisé de s'en convaincre, ne fut pas même exécutée dans notre ville avec beaucoup de rigueur.

Couvrefeu. Il est un autre usage qui se continue encore de nos jours et dont l'origine, comme nos lecteurs le savent, remonte à une époque assez éloignée, je veux parler du couvrefeu, aujourd'ui appelé la *retraite*.

En 1061, le duc Guillaume-le-Conquérant fit tenir à Caen un concile provincial; pour y donner plus de solennité et de puissance, il fit apporter toutes les reliques du duché, entr'autres le corps de St.-Ouen et celui de St.-Romain, et ce fut sur ces reliques que les barons normands jurèrent l'observance des règlements arrêtés dans le concile. Ces reliques avaient été déposées dans la paroisse de Ste.-Paix, et le duc fit élever dans ce lieu, en mémoire de la solennité, une chapelle qui fut détruite au XVIe. siècle par les protestants. Ce fut dans ce concile provincial que fut faite l'ordonnance qui prescrivait le couvrefeu, laquelle portait: *Que au soir on sonnerait les cloches pour advertir le peuple de prier Dieu, fermer sa maison sans plus courir par les rues ; et l'on a depuis appelé ce son des cloches couvrefeu.* Cette ordonnance obligeait les bourgeois à rentrer chez eux à huit heures en hiver, et à neuf heures en été. Cette coutume s'étendit bientôt dans toute la Normandie et même en Angleterre.

Costumes. On a vu assez souvent dans des tableaux les vêtements des seigneurs, pour qu'il soit superflu d'en donner ici la description ; d'ailleurs ces costumes offraient beaucoup plus de variété que ceux des autres classes.

L'habillement des bourgeois de Caen, au commencement du XVIe. siècle, est surtout facile à remarquer et à décrire; il consistait simplement en une espèce de grand surtout de drap noir ou foncé ayant la forme à peu près d'une robe de chambre. Les manches longues et très-ouvertes avaient des parements ordinairement garnis de quelque riche étoffe; la coiffure consistait en une toque carrée appelée toque à l'arbaleste ou barette; un ruban de soie était attaché sur le devant et il y avait par derrière une espèce de rabat qui couvrait le cou.

Les robes les plus brillantes, celles que les femmes portaient dans les grandes solennités et notamment à leurs noces, étaient généralement d'écarlate; les manches longues et larges étaient doublées de velours de diverses couleurs, et le plus souvent noir; la queue de la robe chez les dames riches était garnie de satin et le collet fait d'un même velours que celui des manches. Quelques dames aussi portaient des chaperons de velours, mais les demoiselles, c'est-à-dire, les bourgeoises ne se paraient jamais de ces riches coiffures. Ceci nous mène naturellement à parler du prix des diverses étoffes. L'aune de velours de première qualité ne valait que cinq ou six livres; le satin et le damas soixante sous; le bon taffetas, trente-cinq ou quarante sous. Les meilleurs draps ne coûtaient que soixante et soixante-dix sous, ajoutez à cela que si l'étoffe n'était pas chère, la façon des vêtements ne l'était guère non plus : on ne prenait que quatre et cinq sous pour faire un habillement complet. Les plus fines toiles de Hollande ne valaient que vingt à vingt-cinq sous, et les toiles communes dix ou douze seulement; on avait un chapeau pour quatre sous et une paire de souliers d'homme pour sept ou huit sous. Ainsi trois aunes de drap superfin pour neuf livres; cinq sous de façon, huit sous de chaussure et quatre sous de chapeau avec trois livres de fine toile de Hollande, formaient un total

de douze livres dix-sept sous, et pour cette modique somme on était vêtu de manière à ne pas le céder au plus gros bourgeois de ces temps-là.

PRIX DES DENRÉES. Ce n'était pas seulement les étoffes et les vêtements dont les prix étaient si peu élevés, toutes les denrées généralement suivaient les mêmes proportions: le vin de Bourgogne se payait deux sous le pot. Le blé valait trois sous le boisseau. Dans les hôtelleries un homme payait son dîner et la dépense de son cheval moyennant quatre sous ; s'il couchait, il en coûtait deux sous de plus. On trouvait au marché cent livres de beurre de la première qualité pour la somme minime de cinq livres. Un chapon coûtait deux sous et c'était aussi le prix d'une journée d'homme. Il ne faut pas perdre de vue, comme on vient de le voir par le prix de la journée d'homme, que tous les salaires étaient mis en rapport avec le taux des denrées, et qu'alors, comme aujourd'hui, les prix de toutes choses, bien que moins élevés, ne l'étaient cependant pas aussi peu qu'ils le paraissaient, relativement à la fortune des particuliers: le numéraire était beaucoup plus rare, et il avait une valeur proportionnelle beaucoup plus élevée ; tout était relatif, mais cependant les classes peu aisées devaient se procurer bien plus facilement les denrées nécessaires aux premiers besoins. C'était assez d'ailleurs de la difficulté de l'exportation et conséquemment du manque de débouchés pour amener ce résultat.

FEUX DE NOEL. Un des plus remarquables usages qui soit parvenu des fondateurs de notre ville jusqu'à nous est celui des feux de Noël ; ce n'est pas seulement une affaire de pure curiosité d'en rechercher l'origine, c'est même un but d'utilité, un but important qui se présente sous l'aspect frivole de cette recherche. L'origine toute saxonne de

notre cité, se révèle clairement dans ces vieilles coutumes que le temps n'a pu effacer parmi nous. Bientôt nous verrons les enfants se promener lanterne en main par les rues, bientôt les adolescents eux-mêmes armés de torches, obligeront nos administrateurs à prendre des mesures de sûreté pour empêcher que leurs joyeux flambeaux n'amènent des désordres ou des accidents ; mais cet usage assez étrange est accepté par bien des gens, comme une expression de la joie de l'Eglise à la naissance du Sauveur; cependant on verra avec un peu de réflexion que les feux de Noël sont tout-à-fait étrangers à la solennité chrétienne. C'est la veille de Noël que l'on chante : *adieu Noël*, assurément donc ce n'est pas pour en saluer la venue. Il est vrai que quelques versions de ce chant populaire portent aussi : *bon jour, Noël, d'où viens-tu*, mais évidemment cette dernière version est moderne et la véritable est celle *d'adieu Noël, Noël s'en va*, d'ailleurs les derniers mots de l'une comme de l'autre prouvent du reste que ce n'est pas un salut à Noël venant, mais un adieu : il faut donc chercher une autre origine, et cette origine se présente d'elle-même à l'abri de tout doute.

Les Saxons ont occupé pendant plusieurs siècles nos côtes et sont considérés comme les fondateurs de Caen ; ils étaient encore païens alors et leur année civile commençait le 8 des calendes de janvier, ce qui correspond exactement à la nuit du 24 au 25 décembre, nuit de Noël. Ils comptaient leur année par nuits et non par jour, selon l'usage des peuples du nord, usage rapporté par Tacite, et ils appelaient en conséquence cette nuit la nuit mère (*mædrenack*, dont l'allemand moderne a fait *mutter nacht*) c'est-à-dire la mère des autres nuits, c'était donc à l'année qui était alors révolue que s'adressait ce cri d'adieu. N'est-il pas probable encore que les quelques mots inexplicables et inintelligibles qui finissent le couplet, si on peut l'appeler ainsi, sont des mots saxons défigurés dont le sens

est perdu. Cet usage ; d'ailleurs, exclusif aux lieux où les Saxons se sont établis, se trouve dans plusieurs comtés de l'Angleterre, où, comme on sait les Saxons ont régné jusqu'à l'époque de la conquête par Guillaume. Ce qui peut-être corrobore cette opinion, c'est la coutume où sont les Anglais de donner les étrennes à Noël, au lieu du 1er. janvier, évidemment cela révèle assez le jour où l'année commençait pour leurs ancêtres ; ces étrennes sont appelées *christmas boxes* (boites de Noël).

Nous terminerons ici cet article déjà trop long peut-être; d'autres usages doivent appeler encore notre attentionet nous ne manquerons pas de saisir toutes les occasions de les faire passer sous les yeux de nos lecteurs.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

MORT DU MARQUIS DE LOULÉ.

FRAGMENT.

La haine profonde que Don Miguel nourrissait depuis long-temps contre son beau-frère, le marquis de Loulé, éclata enfin, et les suites en furent terribles. Peut-être l'orgueil du prince s'était-il indigné que sa sœur, Dona Anna, eût accordé sa main à un simple marquis, quoique la famille des Loulé fût illustre, et ne le cédât guère en noblesse à celle des Bragance. Quelques-uns prétendent que le ressentiment de Don Miguel datait de plus loin encore. On dit que, jeunes tous deux, le marquis et le prince avaient aimé la même femme, et que, repoussé, le royal amant avait juré de se venger de son rival plus heureux.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la politique développa cette haine, si elle ne la fit pas éclore.

On sait quelle confiance le dernier roi de Portugal, Jean VI, témoignait au marquis de Loulé, son gendre. Redoutant également l'ambition criminelle de son fils Don Miguel, et l'ambition tracassière de sa femme Dona Joaquine, le pauvre vieux roi ne voyait d'appui dans sa famille que le mari de sa fille bien-aimée; c'était à lui qu'il confiait ses chagrins et ses terreurs, c'était dans ses conseils qu'il cherchait à puiser la force nécessaire pour retenir un pouvoir qui s'échappait de ses mains. Jean VI avait le plus grand défaut qui se puisse rencontrer dans le chef d'un état, il manquait complètement d'énergie. Bon par caractère, il était faible par ignorance, et les conseils intéressés de ses courtisans lui firent presque toujours méconnnaître les véritables intérêts de ses peuples. Lorsque la famille royale fut contrainte de fuir devant les armes victorieuses de Napoléon, et de se retirer au Brésil, le roi s'aliéna bientôt les cœurs de ses nouveaux sujets par les actes de la plus mauvaise politique. Au lieu d'arriver comme un chef national, et de donner une salutaire impulsion aux progrès d'un peuple qui en promettait de si rapides, le souverain exilé s'enveloppa dans la superbe indifférence et l'ignorant despotisme d'un vainqueur. On vit, dès l'arrivée du prince, ses familiers marquer à la craie les maisons des citoyens les plus riches, pour en chasser les propriétaires et y installer tout le faste d'une nouvelle cour portugaise. Lorsque son ancien royaume lui fut rendu, Jean VI qui, dans le repos de l'exil, avait oublié la patrie, refusa d'abord de revenir en Portugal; il redoutait un voyage sur mer, et il ne céda qu'aux instantes prières de sa famille. Il laissa la régence du Brésil à son fils Don Pedro, prince qui avait toutes les qualités d'un roi, et qui serait devenu un héros, si son éducation l'avait mis au niveau de sa fortune.

Le roi savait bien que le plus grand malheur qui pût arriver au Portugal serait de tomber aux mains de Don Miguel que le vice avait préparé au crime, et qui devait tout sacrifier à son féroce amour du pouvoir. Mais dans un pays où les lois étaient à la merci du premier ambitieux qui aurait pour lui les prêtres et la populace, il ne fallait guère compter sur la transmission du pouvoir à l'héritier légitime. Aussi le roi songea-t-il à rappeler Don Pedro du Brésil ; il connaissait les talens militaires de son fils, et ne doutait pas qu'une fois en Portugal, ce prince ne sût défendre ses droits et prévenir une audacieuse usurpation. Mais les serviteurs de Jean VI étaient, avant tout, ceux de la reine; les ministres et les principaux officiers, secrètement gagnés par Don Miguel et Dona Joaquine, leur étaient entièrement dévoués. Le roi, dans son palais, n'avait plus qu'une ombre de son ancienne autorité. Il craignit avec raison de s'ouvrir de ses desseins à des traîtres, et de précipiter ainsi une catastrophe qui ne pouvait manquer d'être sanglante.

Ce prince crut donc prudent de n'employer dans toute cette affaire que le marquis de Loulé, qui déjà plus d'une fois lui avait donné des marques d'une fidélité à toute épreuve. Jean VI n'ignorait pas l'inimitié qui séparait les deux beaux-frères ; il savait que Loulé aimerait mieux souffrir toutes les extrémités plutôt que la domination de Don Miguel, et comme le marquis n'avait pour lui-même aucune prétention au pouvoir, le roi était sûr que l'intérêt, non moins que l'honneur, le ralliait au parti de Don Pedro. Il le fit donc venir le plus secrètement possible, et après lui avoir exposé tous les dangers de sa situation, et les malheurs qui menaçaient le royaume, si l'autorité venait à lui être arrachée par une épouse ingrate et un fils rebelle, il lui déclara que le prompt retour de Don Pedro lui paraissait le seul moyen propre à conjurer l'orage. « Mais, « ajouta le roi, tout serait perdu si ma famille soupçonnait

« mon dessein. Le succès de ce projet doit seul en révéler « l'existence. J'ai besoin qu'un homme se dévoue pour me « sauver, et c'est sur vous que j'ai jeté les yeux. »

Loulé vit le péril auquel l'exposait l'ordre du monarque. Si Don Miguel pouvait concevoir quelques soupçons, il lèverait bientôt le masque pour en venir à une révolte ouverte, plutôt que d'attendre un événement dont il avait tant à craindre. Néanmoins le dévouement l'emporta sur tout autre sentiment et fit tout braver au marquis pour remplir la mission dont on le chargeait. Il avait alors auprès de lui comme secrétaire, un jeune homme de grande espérance, instruit, courageux, fidèle jusqu'à risquer sa vie pour son maître, enfin tel qu'il en faut aux princes dont la faveur s'achète souvent par les entreprises les plus hasardeuses. Ce fut cet homme appelé Francisco Ortez que Loulé résolut d'envoyer au Brésil. Il fit briller à ses yeux l'espoir d'une haute fortune sous un prince dont l'élévation serait, pour ainsi dire, son ouvrage, et n'eut pas de peine à déterminer l'esprit aventureux du secrétaire. Celui-ci reçut du roi lui-même les instructions nécessaires à son voyage, et tout fut bientôt prêt pour son départ.

Cependant Jean VI, pour mieux cacher toute cette intrigue, affecta aussitôt un grand éloignement pour le marquis de Loulé. Il refusa une fois de l'admettre à une audience que celui-ci avait demandée. Don Miguel et la reine ne savaient que penser d'une conduite aussi étrange : Dona Joaquine se persuada même qu'elle devait couvrir quelque mystère. Cette femme avait un génie fin et pénétrant, mais son adresse, qu'elle s'exagérait encore, trompait quelquefois ses desseins, et souvent un excès de prudence la conduisait à l'erreur. Active du reste, et sans frein dans son ambition comme sans but dans ses caprices, elle était peut-être plus à craindre pour ceux qu'elle servait que pour ceux qu'elle voulait

perdre. Aussi Don Miguel se défiait-il de sa mère, quoiqu'un même intérêt les eût réunis pour conspirer ensemble. Cette fois, il ne partagea pas les craintes de la reine, et quand il vit son beau-frère se plaindre hautement à la cour, rappeler ses services, et chercher à ressaisir une faveur qui semblait le fuir, il crut sans se l'expliquer à un singulier changement dans l'esprit du monarque. Il songea dès lors à gagner la confiance du facile vieillard, espérant qu'il pourrait lui faire sanctionner plus tard ses usurpations et légitimer sa tyrannie. Afin d'arriver à son but, le prince dissimulé se montra d'abord plus obséquieux pour les volontés de son père; il lui rendit, de concert avec la reine, plus d'autorité qu'il n'en avait eu jusqu'alors. Cette circonstance qui aurait dû favoriser les projets du roi et du marquis de Loulé, fut précisément ce qui contribua le plus à les renverser et à leur préparer un sanglant dénouement.

En effet, dès que Jean VI s'aperçut de son nouvel état, il voulut en profiter dans son intérêt. Réfléchissant que le secret du départ d'Ortez serait difficilement gardé, qu'au contraire sa brusque disparition pourrait exciter de nombreux soupçons, il résolut d'agir d'une manière différente. Feignant tout-à-coup d'être mécontent de la conduite du secrétaire depuis la disgrâce du maître, il le chargea d'unemploi peu important dans les mines de Minas-Geraës, au Brésil. Chacun crut Ortez exilé. Lui-même dans ses discours montrait tout haut son ressentiment d'un pareil affront. Pour Don Miguel, il se réjouissait devant tout le monde d'un événement qui prouvait la disgrâce de son beau-frère, et semblait causer à ce dernier un violent chagrin.

Jusqu'ici tout paraissait prospérer au gré des vœux du roi; le marquis lui-même partageait la confiance que son secrétaire, homme hardi et entreprenant, ne

cessait de lui inspirer. Mais la providence voulut que le plus frivole incident vint rompre toute cette trame si habilement ourdie.

Le secrétaire Ortez aimait depuis long-temps une des femmes de la reine, et on dit même qu'il devait bientôt l'épouser. On peut juger du déplaisir mortel que cette femme ressentit en apprenant l'exil déguisé de l'homme à qui elle avait promis sa main. Sa résolution fut aussi prompte que sa douleur avait été grande. Lorsque son amant vint pour prendre congé d'elle et la consoler, elle lui déclara qu'aucun ordre du prince ne pouvait les séparer, et que le malheur, loin de la délier de ses serments, ne faisait que l'affermir plus profondément dans la foi jurée. Et en pleurant elle le conjura de s'unir à elle avant son départ et de lui faire partager son exil.

L'embarras du secrétaire ne saurait guère se dépeindre. Il ne pouvait accepter ce généreux dévouement; il fut donc contraint d'avouer que son exil n'était que simulé, et que bientôt il reviendrait à Lisbonne. L'amante à son tour consolée, mais encore inquiète, conjura Ortez de lui apprendre le but d'un voyage qui devait le séparer d'elle. Celui-ci n'eut pas la force de résister aux supplications et aux larmes d'une femme qu'il adorait, il lui découvrit tout, en lui recommandant le plus profond secret. Mais Léonora (c'était son nom) ne sut pas si bien composer son visage, qu'elle ne laissât éclater sa joie lorsqu'elle reprit son service auprès de la reine. Dona Joaquine, témoin de la première désolation de cette femme, et qui connaissait ses amours avec le secrétaire, voulut savoir la cause qui faisait ainsi succéder l'allégresse au plus violent chagrin, car chez cette artificieuse princesse tout devenait matière à soupçons. Léonora résista long-temps aux ordres impérieux de la reine, mais enfin, vaincue par ses menaces, et ignorant d'ailleurs l'importance politique du secret qu'on lui avait confié, elle apprit à sa maîtresse

le prochain retour de Don Pedro, et la part que prenait le marquis de Loulé dans l'accomplissement de ce projet.

A cette nouvelle, la reine fut frappée comme d'un coup de foudre : enfin elle fit appeler Don Miguel et lui révéla tout ce qu'elle savait. Ce fut au tour de ce prince criminel de trembler, car les hommes corrompus sont lâches, et manquent de ces résolutions soudaines que le cœur fournit souvent à la vertu en danger. Mais Don Miguel et la reine s'étaient trop avancés pour oser revenir en arrière ; ils avaient engagé trop de personnes dans leurs coupables espérances, pour qu'il leur fût possible de s'effacer et de disparaître au moment du péril. Ils s'encouragèrent donc à agir, et à déjouer ainsi les plans du marquis de Loulé sur lequel se concentra toute leur haine. Peut-être Dona Joaquine ne prit-elle point une part directe au crime que conçut alors le génie atroce de son fils; mais si ses conseils ne l'encouragèrent pas au meurtre, si de la main elle ne lui montra pas la victime, elle garda du moins le silence en présence d'un horrible projet. L'hypocrite princesse croyait sans doute échapper ainsi aux remords d'un forfait qu'elle n'ordonnait pas, mais qu'excusait sa politique.

La mort de son beau-frère fut donc résolue par Don Miguel, et certes, cet homme qui, au pouvoir, rappela les plus mauvais jours de la débauche et de la férocité romaines, ne dut pas hésiter un seul instant devant un meurtre qui servait son ambition. Il n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai.

Par une fatale destinée, jamais les complices ne manquent au crime même d'un obscur particulier ; à plus forte raison l'homme puissant trouve-t-il toujours des voix et des mains vénales pour affermir son cœur et diriger ses coups. Don Miguel avait alors auprès de lui, dans sa haute domesticité, un seigneur qui lui parut merveilleusement propre à servir ses ténébreux

projets. Le marquis d'Abranté ne devait pas en effet reculer devant le crime, il s'y était si bien préparé par ses bassesses ! Couvert de dettes et perdu d'honneur, sans énergie pour réparer sa fortune par des moyens honnêtes, il était un de ces hommes dangereux qui ne voient pour eux de ressource que dans les séditions et les discordes civiles, et qui se jettent avec ardeur dans toute révolution prête à éclater, qu'elle soit faite au nom du peuple, ou dans l'intérêt d'un tyran. D'Abranté entra froidement dans les plans sanguinaires de son maître, et prépara son crime sans emportement comme sans remords. Il avait toute la froideur du scélérat vulgaire qui calcule le prix du sang, Don Miguel toute la passion du scélérat plus furieux qui se venge.

Ces deux hommes résolurent d'inviter le marquis de Loulé à une partie de chasse qui devait avoir lieu deux jours après dans un des domaines de l'Infant, et à laquelle assisteraient les principaux personnages de la cour. Le piège était grossier sans doute, si le marquis avait pu soupçonner toute la perfidie de son beau-frère ; mais il n'était guère au pouvoir de Loulé d'échapper à une pareille offre. Ses goûts ardents pour la chasse étaient connus. Don Miguel d'ailleurs regarderait un refus comme un sanglant outrage, et Loulé, tout occupé de sa grande affaire, redoutait jusqu'au moindre incident qui pourrait troubler la paix jusqu'au résultat définitif. Le marquis accepta donc et partit bien accompagné.

Cependant il ne manqua pas de circonstances qui auraient dû le détourner de sa fatale complaisance. Sa femme, craintive comme ceux qui aiment, l'engagea à feindre une indisposition subite, plutôt que de s'exposer au milieu de ceux qu'il pouvait à bon droit regarder comme ses ennemis. Mais c'était mal s'y prendre pour fléchir un courage fier et entreprenant. Le marquis eut honte qu'on pût le soupçonner d'avoir peur, et comme un autre duc de Guise, il répondit : « On n'oserait ! »

C'était au milieu de la chasse que les deux conjurés avaient résolu de frapper le marquis. Ils espéraient le séparer de sa suite, et le tuer par derrière d'un coup de pistolet qu'on aurait pu attribuer à un fatal accident. Mais, soit hasard, soit défiance, Loulé resta toujours au milieu des gentilshommes qui l'accompagnaient, et n'eut avec le prince d'autres rapports que ceux que prescrivait une froide étiquette. Alors Don Miguel vit bien qu'il lui fallait enlacer son beau-frère dans la trame d'une plus audacieuse perfidie. Il espéra que l'âme honnête et généreuse du marquis se laisserait facilement tromper, quand on viendrait à l'éblouir par les mots d'intérêt du roi et de bien du royaume. Don Miguel malheureusement connaissait bien les hommes, car si l'expérience des méchants est triste et amère, elle n'en est ni moins sûre ni moins profonde. Ce fut là dessus qu'il bâtit un plan dont l'hypocrisie ne le cédait qu'à l'atrocité.

Le soir, lorsque la chasse fut finie, toute la cour se réunit au palais de *Las Necessidades* qu'habitait Don Miguel. Une comédie et un bal devaient terminer la journée. Don Miguel prit à part le marquis de Loulé et quelques-uns des plus intimes amis de celui-ci, et composant son visage suivant la circonstance, il leur dit : que la démarche qu'il faisait ne devait s'imputer qu'à son amour pour le bien public et non à aucun sentiment de crainte ou d'intérêt ; que le service du roi souffrait grandement de ces divisions qui éclataient chaque jour entre les membres de la famille royale ; qu'au moins ils ne devaient pas, pour l'honneur de leur nom, donner le spectacle de leurs discordes au peuple toujours satisfait de ce qui peut abaisser les grands. « Jusqu'ici, ajouta-t-il, en s'adres-
« sant à Loulé, notre inimitié s'explique pour la faveur
« exclusive dont vous jouissiez auprès du roi, mon
« honoré père, et dont j'étais à bon droit jaloux. Mais
« à présent que le roi semble partager sa gracieuse affec-

« tion entre tous ses enfants, je n'ai plus de motif de « vous haïr. Quand l'intérêt politique se tait, il y a « place alors pour les affections de famille. Enfin si « vous me refusez votre amitié, ne soyez pas du moins « l'ennemi de celui qui n'est plus le vôtre, et si votre « cœur ne veut pas se rapprocher du mien, qu'au moins « la cour aujourd'hui voie nos mains réunies dans une « étreinte fraternelle. »

Cet artificieux discours qui revêtait tous les dehors de la franchise eut le plein succès que son auteur en pouvait attendre. Loulé eût rougi de se montrer moins généreux que l'Infant. Il lui tendit cordialement la main en lui exprimant le regret de leurs discordes passées et tout l'espoir que lui inspirait leur amitié future. C'était ce que voulait Don Miguel. Il rentra aussitôt tenant la main de son beau-frère dans la sienne, et affectant devant tout le monde de lui parler de la manière la plus amicale. Enfin quand l'heure de se retirer fut venue : « Renvoyez votre suite, dit l'Infant à Loulé ; « aujourd'hui Don Miguel de Bragance veut reconduire chez « lui le marquis de Loulé. » Et sans attendre de réponse, il lui prit le bras, l'entraîna au milieu de ses gentilshommes et partit avec lui, à la lueur des flambeaux.

Sous prétexte de traiter avec le marquis des affaires publiques, Don Miguel se sépara peu à peu de sa suite qu'il laissa bien loin derrière lui. Il s'était accompagné du marquis d'Abranté en qui, disait-il, il avait la plus grande confiance. Cependant la lumière des flambeaux de l'escorte s'éloignait de plus en plus, et tout-à-coup, au détour d'une rue qui débouchait sur la grande place, Loulé se trouva seul à côté de Don Miguel et d'Abranté. Ils marchèrent ainsi quelque temps en silence. La rue était déserte; on n'entendait que le bruit de leurs pas et le froissement de leurs épées sur les pavés. Alors Don Miguel donna le signal convenu, et d'Abranté se jetant

sur le marquis, lui porta un coup de poignard dans la poitrine. Loulé tomba en essayant d'arracher du fourreau son épée que retenait l'Infant. Les deux assassins achevèrent leur crime. Le marquis de Loulé expira sans avoir pu proférer une parole, et Don Miguel fut tout couvert du sang de son beau-frère qu'il venait d'égorger.

Ainsi mourut le marquis de Loulé que ses qualités aimables et son caractère généreux auraient dû mettre à l'abri d'un aussi lâche forfait. Il mourut sans voir l'ère nouvelle qui allait commencer quelques années plus tard pour le Portugal, sans saluer le règne de la liberté et des lois dont il aurait été le plus ferme appui. Mais aussi, il ne vit pas les saturnales du despotisme, Lisbonne gémissant sous le poignard de Don Miguel, les meurtres succédant aux meurtres, et la domination de la populace déchaînée au profit d'un tyran. Il mourut avant de porter en son cœur le deuil de la patrie; heureux encore d'être tombé le premier sous le coup de son assassin, pour ne pas assister à l'agonie des autres victimes!

Le lendemain du meurtre, la ville fut remplie de rumeur et de trouble, car le marquis de Loulé était généralement aimé. Le peuple ne sut d'abord à qui attribuer ce crime. On crut que la mort de Loulé était due à une vengeance particulière; car dans ce pays de sauvages et ardentes passions, il n'est pas rare que le poignard supplée à l'action de la justice. Mais la vérité ne tarda pas à se faire jour. Le secrétaire Ortez, qui avait été de la partie de chasse, comprit aussitôt d'où venait le coup qui lui enlevait son maître. Désespéré, la mort dans l'âme et ne se pardonnant pas la funeste indiscrétion qui avait tué le marquis, il ne voulut pas lui survivre, et se perça lui-même de son épée. Avant d'accomplir son lugubre dessein, il révéla tout ce qu'il savait à la veuve éplorée du marquis et à ses amis, en les exhortant à la vengeance. Ceux-ci parlèrent haut et réclamèrent justice. Mais ces mouvements ne firent

que hâter la révolution dont le premier acte était si sanglant. Quelque temps après, l'ambassadeur de France, Hyde de Neuville, recevait sur une frégate française, le roi Jean VI et quelques-uns de ses amis restés fidèles, forcés de fuir devant l'usurpation triomphante de Don Miguel (1).

Georges BESNARD.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

DIEU ET FAMILLE (2);

Par M. CÉPHAS ROSSIGNOL.

Il y a quinze jours environ, par une belle soirée et un magnifique clair de lune, je me promenais silencieusement le long de nos quais, en fumant un excellent cigarre de contrebande, et rêvant, je crois, à Mme. Lafarge, au prince Louis, à la question d'Orient et à une foule d'autres choses *toutes palpitantes d'intérêt*. Parfois, il est

(1) La plupart des faits racontés ici ont été imprimés dans un livre qui a paru à Lisbonne depuis la révolution, et qui traite des *crimes de Don Miguel*.

Un voyageur a assuré à l'auteur de ces lignes qu'on montre à Londres, au Musée des sciences, une sorte de massue courte, appelée en Portugais *caceta*, avec cette inscription : *Arme dont se servait Don Miguel pour assommer ses chiens et ses sujets*.

(2) Se trouve à Paris, chez M. Challamel, libraire-éditeur, rue de l'Abbaye, 4 ; et à Caen, chez M. Léonce Haulard, Pont-St.-Pierre.

vrai, j'interrompais ma rêverie pour regarder les ombres des grands arbres, qui se penchent sur la rivière pour y baigner leurs verts rameaux. Parfois, je m'arrêtais à contempler quelque joli brick se berçant doucement sur l'eau, comme un petit enfant qui cherche le sommeil, lorsque je me trouvai face à face avec mon ami Georges qui, lui aussi, les deux mains dans ses poches, le front rêveur et penché, se promenait gravement comme un bibliophile qu'il est.

— Je parie, lui dis-je, que dans ce moment tu fabriques des vers. Fi ! tu devrais bien te défaire de cette mauvaise habitude ; c'est le plus grand défaut que je te connaisse.

— Que veux-tu, ceci est une passion malheureuse, dont je me guérirai quand tu ne feras plus de calembourgs. A propos de vers, depuis long-temps tu dois rendre compte du livre de M. Rossignol, tu ne peux différer davantage. Je sais bien que tu es plus paresseux qu'un Musulman ; mais enfin on est critique, ou on ne l'est pas, et la postérité réclame ton jugement pour décerner au poète sa glorieuse couronne... s'il y a lieu. As-tu lu *Dieu et Famille* ?

— Pas encore ; mais j'ai de grandes préventions contre ce livre. On m'en a dit de si vilaines choses, un journal de cette ville l'a si bien attaqué, un autre l'a si bien défendu, que j'ai bonne envie de m'abstenir ; et puis je serais un mauvais juge ; les vers de M. Rossignol sont, m'a-t-on dit, l'expression de ses souffrances et de ses rêveries les plus mystérieuses, et je me souviens d'avoir écrit un long feuilleton contre la *poésie intime*.... Sois aimable, mon ami ! allons là-bas nous asseoir sous ces grands arbres, et dis-moi toute ta pensée sur cet ouvrage ; je te promets de redire scrupuleusement au lecteur chacune de tes paroles.

— Volontiers, à condition que tu signeras l'article ; je veux garder l'anonyme. Moi faire des feuilletons ! Et que

diraient mes souscripteurs, qui attendent depuis si longtemps la fin de mon *Histoire de Caen* (1).

Je devrais peut-être commencer par te faire ma profession de foi poétique, discuter avec toi la grande question de *l'art pour l'art ;* mais ceci me semble parfaitement inutile. La poésie, c'est l'expression de l'idéal; c'est le dernier mot du cœur humain, de la création et de l'infini ; c'est un prisme magique à travers lequel la pensée de l'homme entrevoit les nuances les plus imperceptibles de cet immense spectacle, que l'on appelle le monde. Quelle que soit la forme, quel que soit le but, celui qui aura fait battre votre cœur, celui qui aura chanté bien bas avec de douces paroles une tendre et plaintive mélodie, échappée à un souvenir, à une espérance, à une douleur; celui-là sera poète et digne d'être écouté.

Je comprends tes préventions contre le livre de M. Rossignol, je comprends les amères critiques dont il a été l'objet. Ce livre a besoin d'être lu à des heures choisies au moment où l'âme fatiguée des grandes luttes extérieures, se replie lentement sur elle-même, et cherche dans ses souvenirs quelque naïve pensée pour s'y reposer comme l'enfant dans son berceau. Ce livre ressemble à certaines fleurs pâles et modestes, dont un organe jeune et délicat peut seul sentir les chastes et mystérieux parfums.

Les poésies de M. Rossignol ont toute la candeur d'un premier soupir, la noblesse d'une âme qui n'a qu'un culte — Dieu ! qu'un amour — sa mère ! en les lisant, il semble qu'elles soient enveloppées d'un long voile de vierge, dont nulle souillure n'a terni la blancheur. Quand on a fermé ce livre, on aurait envie de tendre sa main au jeune poète et de lui dire : voulez-vous être mon ami ? Il ne faut pas y chercher la puissance de l'idée, la grandeur des

(1) Nous savons de bonne part, que cette publication, interrompue par des obstacles tout-à-fait indépendants de la volonté des auteurs, sera continuée aussitôt que ces obstacles seront levés. N. du R.

images, les vives et chaudes couleurs de l'imagination. Il ne faut pas y chercher l'action, la lutte, le drame, les sombres déchirements de l'âme, les angoisses du désespoir, la voix apre et mordante de l'ironie et de la haîne ; il n'y a rien de tout cela. Il y a une douce musique dans laquelle on distingue, comme une mesure lente et alternative, les mots de Dieu, d'amour, de mère et de famille. Parfois le chant s'interrompt tout-à-coup, une larme tombe silencieusement ; mais elle est bien vite essuyée par l'espérance, et le poète continue sa tendre et mélancolique chanson.

Il y a dans ces vers un charme indéfinissable, on ne les applaudit pas, on ne s'écrie pas : cela est beau ! cela est magnifique ! mais en les lisant, les lèvres ont un sourire, et le cœur une bonne pensée.

Ce qui surtout fait de l'œuvre de M. Rossignol une œuvre véritablement littéraire, c'est une science de versification aujourd'hui trop souvent négligée, il affectionne plus particulièrement la forme poétique de M. de Sainte-Beuve, dont il a fait une sérieuse étude. Son vers est facile, harmonieux, brisé à propos, marchant à son but avec facilité et sans efforts. Jamais l'expression ne va au-delà de la pensée ; le mot est chaste, choisi et du meilleur goût. On sent que la poésie ne se martelle pas le front pour en faire jaillir les étincelles du génie. Là où s'arrête l'inspiration, il dépose sa plume ; il ne sait même pas mentir à la poésie.

Il ne faut pas croire cependant que je juge *Dieu et Famille* un ouvrage irréprochable et sans défaut. Je l'aime comme un joli enfant gracieux et rosé, dont le regard intelligent et le frais sourire sont une promesse et une espérance.

Entr'autres critiques, je pourrais dire à M. Rosignol :
« vous avez abusé de l'enthousiasme que vous inspire le
« talent de M. Sainte-Beuve ; l'imitation est rarement fé-
« conde. Vous n'avez pas toujours le courage de la pensée ;

« certaines idées semblent vous faire peur, et souvent un
« morceau reste incomplet parce que vous n'avez pas osé
« les aborder. Vous avez quelques vers d'une expression
« assez naïve pour que l'on en puisse faire facilement une
« mauvaise plaisanterie; et puis, pourquoi ce *moi* souffrant
« et résigné reparait-il à chaque page? Pourquoi sans cesse
« mettre à nu votre cœur pour nous en montrer toutes les
« plaies, comme si chacun de nous n'avait pas souffert ce
« que vous avez souffert, aimé comme vous avez aimé,
« pleuré comme vous avez pleuré? vous, dont la vie s'est
« écoulée calme et limpide au sein de la famille, n'avez-vous
« pas exagéré vos douleurs? l'ennui, ne l'avez-vous point
« appelé drame? les scrupules d'une conscience timide, ne
« les avez-vous point nommés doute et blasphème? Hélas!
« mon poète, votre fraîche et charmante muse a la voix
« trop douce pour se faire entendre au milieu de la tempête
« qui fait osciller le monde; son front est trop chaste pour
« l'exposer aux souillures et aux turpitudes qui nous envi-
« ronnent; son bras est trop faible en face des luttes ter-
« ribles que l'avenir nous prépare. »

Voilà ce que je dirais à M. Rossignol si j'étais appelé à rendre compte de son livre. Du reste pour te le faire mieux connaître, je vais te réciter deux charmants sonnets, qui résument à mes yeux le poète tout entier. Le premier est dédié à notre ami et collaborateur Prosper Barbelet :

Oh! ne montrez jamais une figure austère
A l'enfant qui s'égaie et sourit devant vous;
Car c'est peut-être un ange, égaré sur la terre,
Qui s'en vient, en passant, folâtrer parmi nous.

Imitez-le, — suivez sa joyeuse chimère;
Pressez-le dans vos bras ou bien sur vos genoux;
Puis, le baisant au front comme fait une mère,
Dites-lui de ces mots dont un ange est jaloux.

Mais si, posant sur vous sa paupière vermeille,
Il s'endort, — oh! veillez! afin qu'à son oreille
Il n'arrive aucun bruit qui la puisse troubler;



Veillez, qu'aucun rayon n'effleure ses prunelles :
Car, qui sait? après tout, le jeune ange a des ailes,
Et, s'il ouvrait les yeux, il pourrait s'envoler!

Il y a dans ces vers une grâce et une délicatesse que de grands poètes pourraient envier. Voici le second sonnet, il est traduit de l'espagnol et a pour titre : *Sainte Thérèse, à Jésus crucifié.*

Ce qui fait que je t'aime, ô mon Dieu! ce n'est pas
Du ciel à nous promis la pensée adorée;
Ce qui fait que je crains de t'offenser, — hélas!
Ce n'est pas de l'enfer l'effrayante durée.

C'est pour toi seul, mon Dieu! que je t'aime ici-bas :
Pour toi qu'ils ont couvert d'une infâme livrée :
Pour toi dont ils ont mis sur la croix les deux bras;
Oh! pour toi, — pour ta mort, pour ton ame navrée!

Mon cœur est si rempli de tes divins attraits,
Que, s'il n'existait pas de ciel, je t'aimerais;
Pas d'enfer, j'aurais peur de t'offenser de même.

Nul calcul d'avenir ne guide mon amour;
Car, si je renonçais à mon espoir un jour,
Je t'aimerais, mon Dieu! tout autant que je t'aime.

Bravo, M. Rossignol! avec de pareils vers on fait aimer la poésie.

Il me reste à te dire le nom des pièces qui m'ont fait le plus de plaisir dans *Dieu et Famille : — Quand j'étais enfant, — à Victor Choisy — Madame, vous êtes triste.... — à ma sœur, — à mon ami L. B., — un lever de Soleil, — un livre.*

Tu m'as demandé ma pensée toute entière sur l'ouvrage de M. Rossignol, je la résume en peu de mots : le livre est un bon et noble livre, le poète est un homme de talent, qui peut ouvrir sans crainte ses deux ailes et venir prendre la place honorable qui lui est réservée dans la littérature contemporaine. Voilà mon opinion... Sur ce, bonsoir! il est tard, et je vais me coucher.

— Bonsoir, mon ami Georges ! ton feuilleton vaut bien celui que j'eusse pu faire, et le lecteur pourra juger comment un bibliomane entend la poésie... qui sait ? il te croira peut-être poète toi-même...

— Chut ! chut donc !

— Ne crains rien, je serai discret.

Eug. Camus.

LE ROCHER DU CALVADOS.

Outre leur cathédrale, le pavé pointu de leur interminable rue, et le portail sans porte de leur théâtre *qui s'accède par l'allée*, les Bayeusains ont encore un autre plaisir qui ne contribue pas médiocrement à embellir leur existence. Le ciel leur a donné le rocher du Calvados. Le rocher du Calvados est pour les habitants de Bayeux un lieu saint, un but de pélerinage, une espèce de Mecque et de tombeau du prophète qu'ils doivent visiter au moins une fois l'année. Au moyen de cette œuvre méritoire, ils croient expier suffisamment leurs concerts et leurs charivaris, leurs élections en cinq actes, et leurs mauvaises auberges.

Quand le neuvième fils de la changeante année
Pose au front maternel sa couronne fanée,

comme l'a dit métaphoriquement le plus vendu de nos poètes, ou plutôt quand l'aube du premier dimanche de septembre a lui, que croyez-vous que fassent les Bayeusains ? — Je les crois capables d'une foule de choses..... Ils s'abandonnent peut-être à un effrayant carnage de lièvres et de perdrix ? — Mieux que cela. — Ils visitent la tapisserie de la reine Mathilde ? — Mieux encore. — *La lanterne des morts* de M. Lambert ?—Bien mieux encore... Les Bayeusains ferment leur boutique, confient à leur

bonne une quantité de moutards plus ou moins sevrés; et munis de leurs femmes et de leurs enfants au-dessus de 7 ans, ils partent dans le phaéton d'osier, et vont à Arromanches, visiter le rocher du Calvados.

Mais voyez, comme la Providence est habile à ménager les joies des fidèles habitants de la ville épiscopale! Le rocher n'est visible qu'une ou deux fois l'an, pendant quelques jours où les hautes marées le mettent à découvert. Le reste de l'année, le rocher se cache sous les vagues, et au lieu de s'offrir à la curiosité de ses concitoyens, il se livre, selon sa louable habitude, à la destruction des bateaux qui viennent se heurter à ses côtes de fer. Peut-être, malgré tout l'intérêt que présente l'exploration d'un vaste banc de cailloux et d'herbes marines, auquel on n'arrive qu'après s'être mouillé jusqu'au ventre, les Bayeusains trouveraient-ils moins de plaisir dans leur promenade chérie, s'ils pouvaient chaque dimanche prendre cet exercice aussi agréable que malsain.

Un beau dimanche (quand je dis beau, c'est une pure flatterie pour ce jour qui n'est plus, car il pleuvait), un beau dimanche donc la voiture de Bayeux me déposa dans une rue peu fréquentée de cette ville qui ne l'est guères; mais, ô douleur! j'avais choisi pour ce voyage maudit le jour du pélerinage maritime. De six maisons où m'appelaient mes affaires, je n'en trouvai qu'une d'où le maître ne se fût pas envolé vers le rivage, dès les premiers rayons du jour. L'unique monsieur qui me reçut, aussi estimable que goutteux, était retenu dans un grand fauteuil. Les marchands étaient partis..... tous, jusqu'à un débitant de tabac, dont la famille, dans sa fureur d'émigration, n'avait laissé, pour la représenter à la boutique, qu'une jeune et jolie servante qu'elle exposait ainsi aux séductions des Lovelaces bayeusains! — J'avoue que je fus saisi d'une grande tristesse et d'un grand serrement de cœur, tout pareil à celui d'un philosophe socialiste en contemplant

les misères de l'humanité. Je m'affligeai de voir toute une ville absente de chez elle. La seule société raisonnable que j'y trouvai fut une troupe de saints et de moines, sculptés sur la porte de la cathédrale, et qui tous, menant une joyeuse sarabande, au bruit de leurs cymbales et de leurs gobelets de pierre, ne semblaient pas vouloir de si tôt quitter leur poste.

Il y avait surtout un gros vieux moine paillard, à large panse et à face épanouie, qui riait depuis bien des siècles des bévues de ses bons compatriotes.

Je me décidai à visiter aussi *le Rocher ;* et au village d'Arromanches, je vis la cité toute entière de Bayeux, vivante et mouvante, et se livrant sur le sable à de nombreux ébats en compagnie d'une foule de crustacés.

Lesgroupes très-paisibles,mais fort mouillés,regardaient la mer et attendaient l'apparition du rocher, tout en mangeant du pain et des crabes. L'aimable variété de leurs repas n'était comparable qu'à celle de leurs figures toutes uniformes : partout c'étaient des faces de mauvaise humeur mangeant des crabes et du pain. Malheureusement la pluie se transforma peu à peu en un brouillard épais, un brouillard qu'on aurait pu pétrir à la main. En quelques minutes, je ne vis plus personne autour de moi ; la foule des promeneurs ressemblait à des paillettes de cendre noire dans un nuage de fumée grise.

Depuis le temps de Rollon, qui brûla leur ville, je ne crois pas que les Bayeusains aient éprouvé pareil désappointement.

Ils perdaient l'espérance de contempler les débris de la *grande Armada*, et surtout les restes de *la ville du Calvados*, que plusieurs citoyens, doués d'une bonne vue, ont distinctement aperçus et montrent très sérieusement chaque année aux antiquaires étrangers.



Ce fut une grande confusion sur la grève. Vous auriez vu (ou plutôt vous n'auriez pas vu), vous auriez entendu les mamans appeler leurs petits enfants, et les vieilles

dames leurs petits chiens. On dit même que plusieurs de ces intéressants quadrupèdes, et un nombre non moins considérable de jeunes filles, s'égarèrent dans le brouillard, et ne rejoignirent pas de sitôt la société à laquelle ils avaient l'honneur d'appartenir.

J'entendis un père disant à son fils, jeune novice qui n'avait pas encore fait le voyage sacramentel : tu ne perds pas grand'chose, Lolo, va ! imagine-toi de grands cailloux... avec des herbes aussi très-grandes... de grandes flaques d'eau et des chemins raboteux. Cela ressemble beaucoup à la place qui est devant la cathédrale, va !

Cependant le brouillard persista à durer, et les Bayeusains ne persistèrent point à rester à Arromanches.

Et voilà comment je ne vis pas le Rocher du Calvados.

L. X.

POÉSIES.

TRISTAN.

BALLADE. — 1030.

Qui ne connait la terrible aventure
De Tristan, le baron normand :
Sa taille haute et sa noble figure
En faisaient un héros charmant.

On le savait dans toute l'Italie
Rival heureux des plus grands rois,
Et l'on disait toute gloire pâlie
Devant ses merveilleux exploits.

Sa renommée offrait tant de prestiges
Qu'elle inspirait les ménestrels.
De sa valeur on chantait les prodiges
Dans les cités et les castels.

De lui jaloux, ses compagnons perfides,
N'osant prendre fer ni poison,
Pour mettre à fin leurs projets homicides,
Employèrent la trahison.

Gloire à Tristan ! chevaliers, damoiselles,
Il fut digne d'un heureux sort.
On le citait parmi les plus fidèles ;
Bien aimer rend puissant et fort.

Un monstre affreux, un dragon redoutable,
Aux environs de Bénévent,
Faisait sans cesse un carnage effroyable
Et ne laissait rien de vivant,

Ce que cherchait surtout sa gourmandise,
C'était le gibier féminin ;
Il tranchait là, s'il faut que je le dise,
Par trop du seigneur suzerain.

Il dévorait dames et pastourelles
Qui demandaient en vain merci :
C'était trop peu des jeunes et des belles,
Les vieilles y passaient aussi.

A ce trait là tous ne voudront pas croire,
Pour moi, je m'y suis résigné.
Rien de plus vrai, puisque c'est dans l'histoire
Qu'un vieux jongleur l'a consigné.

Or, je l'ai dit, Tristan faisait ombrage
Aux orgueilleux Bénéventins ;
Nouveau succès était nouvel outrage
Pour ces esprits fiers et hautains.

Dans une chasse, et nombreuse et brillante,
Le preux fut un jour invité :
Franche et sans fiel, son ame confiante
Jugeait d'après sa loyauté.

Il fut conduit vers l'horrible repaire
Où le dragon se retirait.
Au moindre bruit, rugissant de colère,
Le monstre, au carnage accourait.

Il voit Tristan,... aussitôt il s'élance
Sur le héros exempt d'effroi ;
Mais le guerrier le frappe de sa lance,
Sans dire aux autres : « Aidez-moi. »

Gloire à Tristan ! chevaliers, damoiselles,
Il fut digne d'un heureux sort.

On le citait parmi les plus fidèles :
    Bien aimer rend puissant et fort.

Tandis qu'il lutte, avec un grand courage,
    Contre le monstre bondissant,
Qu'il sent ses dents le saisir avec rage
    Et qu'il est tout couvert de sang,

Il voit partir ses compagnons infâmes,
    Il comprend leur lâche complot.
Et le dragon l'inonde de ses flammes
    En poussant un affreux sanglot.

Mais le héros, soutenu par la gloire,
    Après un pénible combat,
Remporte seul une entière victoire,
    Et le monstre à ses pieds s'abat.

Plongeant encor sa lance, afin qu'il meure,
    Dans sa gueule, gouffre béant,
Fier, assuré, Tristan semble à cette heure
    David terrassant le géant.

Mais de venin sa tunique est empreinte,
    Dernier don du monstre expirant.
Dans tout son corps il sent déjà l'atteinte
    D'un feu cruel et dévorant.

Alors, alors nouveau combat s'engage :
    Contre soi-même il faut lutter.
Il faut souffrir, sans que rien le dégage
    D'un mal qu'il ne peut arrêter.

Il court, gémit, s'arrache la poitrine,
    Il cherche à soulager ses maux ;
Se roule au bord d'une source voisine
    Et s'abime enfin dans les eaux.

Nommant, hélas ! sa mère et sa patrie,
    A ses amours disant adieu,
Il donne encore un regret à la vie,
    Et son ame remonte à Dieu.

Gloire à Tristan ! chevaliers, damoiselles,
    Il fut digne d'un meilleur sort.
On le citait parmi les plus fidèles :
    Vous devez des pleurs à sa mort.

Alph. Le Flaguais.

REVUE DE LA REVUE.

La *Revue*, en dépit de tous les quolibets,
A pourtant publié six numéros complets.
Elle devait périr.... Je n'ai rien à répondre :
Mauvais plaisants, tenez, voilà pour vous confondre,
Voilà six livraisons: vite il faut baptiser
Cet enfant, disiez-vous, car il va trépasser ;
Non, non, l'enfant vient bien, et cent abonnés même,
Ont payé volontiers les bonbons du baptême,
Et le drôle grandi leur a montré déjà
Que de grâce à six mois et de savoir il a.
Certes, pour un recueil, éclos dans la province,
Chacun doit l'avouer, son talent n'est pas mince.
M'est avis qu'on y voit, pour la localité,
Une touche d'esprit première qualité.
Ainsi ne croyez pas, Messieurs, qu'ici je fasse
De ces productions l'éloge en pleine place.
L'éloge, c'est fort bon au premier numéro,
Quand il faut attirer les chalands au bureau ;
Mais quand on a prouvé d'abord ce qu'on sait faire,
On peut bien se passer d'un moyen si vulgaire :
D'ailleurs, vous le savez, on ne rend pas l'argent,
Et vous avez versé tous votre abonnement,
Sauf certains, qui peut-être ont tardé, dans le doute
De savoir si l'auteur restait ou non en route ;
Et lesquels sont ici priés, à demi mot,
D'envoyer le montant de la somme au plus tôt.
— Mais que disais-je donc ? Ah j'y suis.... pas d'éloge,
Il ne nous faut ici ni parade ni loge.
Est-il des mécontents, je dis : vous avez tort,
Dix abonnés de plus et vous verrez plus fort.
Patience surtout, chacun travaille en diable
Pour vous montrer de quoi la Revue est capable :
Attendez, attendez, pour juger sainement ;
Le dernier numéro seul vaudra votre argent.
Je sais ce qu'on prépare : une scène d'Afrique
Où notre jeune duc, d'un air tout héroïque,
Après avoir passé par les portes de fer,
Met les clés à sa poche, au nez d'Abdel-Kader.

Vous aurez le tracé, stratégique dédale
Des remparts dont on va fermer la capitale;
Et vous pourrez voir clair, malgré bien des détours,
Qu'avec tous ces bastions on nous fera des tours.
Vous verrez le convoi du sultan, mis en terre
Par ses quatre héritiers, dont l'amitié sincère
Se sera fait sans doute, en un dernier firman,
Léguer l'*intégrité de l'empire Ottoman.*
Vous verrez;... mais promettre est bien peu.... Je vous prie,
Permettez-moi plutôt de prouver le génie
Que, dans les numéros jusqu'ici publiés,
Les rédacteurs ont mis ou cru mettre. — Voyez,
Je commence, excusez si la distance est grande,
Mais daignez avec moi sauter jusqu'en *Islande.*
Nos institutions civiles et nos mœurs
Sont en défaut devant ces citoyens pêcheurs;
Nos maisons, nos cités, sont cent fois en arrière:
Là chacun sous le sol se creuse une tanière,
Et nul souffle profane encor n'a corrompu
La morue en baril non plus que la vertu.
Combien sage est leur loi toute administrative,
Combien chauds leurs bonnets quand la froidure est vive!
Je n'irai pas plus loin, Caennais, nous sentons tous
Quel intime rapport a l'Islande avec nous;
Comme à propos de Caen.... Tolérez ces licences,
L'amour et la vapeur rapprochent les distances:
Seulement j'ai regret que l'auteur n'ait pas dit
De la garde civique un seul mot tout petit:
Sur l'Islande, en ce point, nous aurions l'avantage,
Car nous pensons que, près ou loin, aucun rivage
Ne peut, à l'amateur, offrir dans ses héros
Des soldats mieux tournés ni certains chefs plus.... beaux
— Mais je reviens aux bords chéris qui m'ont vu naître:
Page onze.... et là je vois, tracé de main de maître,
Un aperçu profond, profondément savant,
Sur *bonhomme Misère* et sur le *Juif errant*,
Le tout bien saupoudré de fine espièglerie,
Avec citations extraites de leur vie.
Extraits fort précieux: car, soit dit entre nous,
On trouve aux Petits-Murs le tout pour ses deux sous;
Et de peur que le prix n'excite quelque plainte
Par-dessus le marché l'on donne la complainte.
Mais assez s'occuper de tous ces contes bleus,

Et d'un ! passons.... encore ; eh bien soit, et de deux :
— *Madame de Muret* est une femme à peindre,
Mais qui peindra la dame, oh celui-là doit craindre
Pour son cœur, son repos, son bonheur, sa santé.
N'importe, un jeune artiste enfin s'est présenté :
Insensé, fuis plutôt, car la thérébentine
Chaque jour est funeste à ta faible poitrine ;
Et puis la belle brune a des yeux dévorants :
Femmes de cette trempe aiment peu les mourants.
Mais soit exception, soit même anomalie,
Le jeune peintre plait, surtout par sa phtisie.
C'est un adolescent, hélas près de mourir :
Beau fruit qui va tomber, autant vaut le cueillir.
Ainsi dit, mais non fait ; la dame se fait peindre
A l'huile, et le mari le souffre sans rien craindre.
Mais enfer, mais malheur ! survient un quiproquo,
Tout s'embrouille et l'enfant meurt dans le statuquo.
La dame n'avait fait que *légère imprudence*.
Après ce beau roman chacun lira, je pense,
Avec grand intérêt, un morceau bien fini,
Où l'auteur traite à fond *Maestro Rossini*.
Là vous pourrez juger quelles bonnes aubaines
On gagne à caresser les oreilles humaines :
Car si ventre affamé n'en a pas, plus d'un sot
Qui s'arrondit en table en possède un beau lot.
— Tout ceci, cher lecteur, n'est que vulgaire prose,
Comme chacun en fait ou peut faire, s'il l'ose ;
La poésie enfin s'en vient nous demander
Un petit mot.... Cousin, je vais vous l'accorder.
L'auteur est mon cousin, ce dont je me fais gloire,
Je ferai donc briller, comme vous pouvez croire,
Tout ce qu'il écrira, chantera, rimera.
Nous étions au printemps.... mais l'auteur préféra
Chanter l'*automne*, ainsi fit-il en conséquence.
Ses vers sont excellents ; je sais même une stance
Qui servirait très-bien pour les quatre saisons :
Sans doute pour la faire il avait ses raisons.
N'importe, on voit partout sa poésie amie
A la feuille jaunie unie en harmonie ;
Et pour finir d'un trait élégamment rendu,
L'auteur est très-avantageusement connu.
— J'ai bien encor des vers dont je dirais peut-être
Un mot ; mais le poète, avant peu, va paraître

En un volume entier, tout neuf, plein de saveur,
Si je disais mon mot je ferais du malheur.
Laissons-le donc en paix se poser en victime,
Et fuyons vite et loin.... c'est un poète intime.
Pleurez, pleurez, mon cher, le numéro premier
Est clos, et je conduis Pégase au ratelier.
Pégase est, je le sais, la classique monture,
Mais on s'en sert encor, c'est un bidet d'allure,
Tout fait pour transporter, sur son dos vénéré,
L'académicien ou bien le vieux curé;
La bête trotte doux, ainsi donc à Pégase
Je donne un picotin, et je poursuis ma phrase.
J'en voulais rester là, c'est assez pour un jour:
Mais le numéro deux mérite avoir son tour.
— Dès le début, l'auteur, gros de patriotisme,
Veut effacer du sol le sombre *paupérisme*.
Matamore tranchant, publiciste profond,
Il dit: voici la plaie.... et moi j'en vois le fond.
Dis donc ce que tu vois?... Bon, je vais vous le dire:
De tout genre de mort, la faim est bien le pire.
Or, celui qui chez soi n'a fromage ni pain,
Sans se gêner, peut mordre au gâteau du voisin
Sans lui dire merci; n'est-ce donc pas justice
Que chez tout bon bourgeois, à l'heure du service,
Arrive un va-nu-pieds qui, couvert d'un haillon,
Dise: à ton pot-au-feu, je viens prendre un bouillon.
Le docile bourgeois s'incline et dit: Jeannette,
Apportez à Monsieur un bol sur une assiette.
Le publiciste est fou.... pas encor.... Par malheur
Il voulait se donner les grands airs d'un penseur.
— Prenez votre mouchoir, lectrices éplorées:
J'ai de quoi vous tenir *deux* mortelles *soirées*.
L'histoire est bien lugubre et le héros bien noir,
L'héroïne bien pâle; écoutez.... Premier soir:
C'est un long soir d'hiver.... L'auteur et sa famille
Sont en rond au foyer, plus une jeune fille
Présente par hasard, qui tourne un œil vaurien
Sur l'auteur qui pourtant est d'une humeur de chien.
L'humeur nous gagne tous; bientôt de proche en proche
On commence à bailler, quand tout-à-coup la cloche
Tinte pour l'angelus;... les dames de céans
Vont partir pour l'église et mettent leurs tartans.
Avec elles, l'auteur va dire son rosaire....

Tout ce que je raconte est un préliminaire,
Où l'on nous entortille en de jolis propos :
Mais moi j'y coupe court et m'explique en deux mots.
Le cimetière d'E.... tout au près de l'église,
Recèle une humble tombe avec ce nom : Loïse.
Un jour la foi d'Hurbert.... Bon, quel maudit destin,
J'ai pris, sans m'en douter, l'histoire par la fin.
Tant pis ; du moins l'intrigue avance,.... Et puisje doute
De l'auteur ou de moi, qui s'est trompé de route.
Non loin de l'humble tombe, un monument pompeux
Porte ce nom : Hurbert.... Ils sont morts tous les deux.
Un jour la foi d'Hurbert, on le sait, à Loïse,
Très-solennellement avait été promise ;
Hurbert, pendant six mois, sa Loïse abusa,
Puis il prit femme ailleurs ; Loïse en trépassa.
Voilà toute la chose, on conçoit la malice
De notre auteur qui sait trouver à son service
Tant de réflexions qu'il mêle à son sujet,
Autrement, d'une ligne, il eût dit tout son fait.
Mais quel bourreau qu'Hurbert qui, pour prendre une veuve,
Laisse ainsi dessécher une enfant toute neuve.
Pauvre fleur !.... Une lettre arrive, sans pitié,
Dire : on te coupe l'herbe aujourd'hui sous le pié.
Et la fleur tombe.... — On trouve, en fait de poésie,
Une pièce où l'auteur, s'adressant à *Marie*,
Dit à la belle enfant que, pour fuir les galans,
Elle eût dû, de bon cœur, trépasser à quinze ans.
Mais Marie a vécu ; notre auteur se dépite
Quand il entend vanter ses yeux bleus, son mérite,
Et, pour y mettre obstacle, il crie à tous instans ;
Marie ! ah vous deviez trépasser à quinze ans.
La tombe, lui dit-il, ce n'est rien qu'une borne.
Je ne connais de rime à ce mot qu'orne et corne ;
Et, pour fuir l'embarras, prudemment je me suis
Servi de parenthèse ; ainsi, lecteur, poursuis
Borne ou non, voyant donc que la belle recule,
Il veut, en vers bien doux, lui dorer la pilule,
Morte, dit-il, je raille, hélas, croyez-vous çà,
Si tu n'étais ici, moi serai-je encor là ?
— Assez parler de mort, lisons cette *naissance* :
Là, d'une voix où vibre un timbre de souffrance,
L'auteur nous dit qu'au jour où s'ouvrirent ses yeux
Le ciel était couvert et le temps pluvieux.
Mais chut.... L'auteur est femme, et je fais mes excuses ;

Pégase ne doit pas éclabousser les muses.
D'ailleurs je vais cherchant tout ce qui n'est pas bon,
Et ma main va glaner ferme *après la moisson.*
L'auteur, que de moutards une troupe accompagne,
Pour trouver *quelque esprit*, va battre la campagne.
Lisez *épi*, non pas *esprit;* c'est par erreur
Qu'on a mis *quelque esprit* qui n'est pas dans l'auteur.
Notre poète est fort humain, fort charitable :
Les riches l'ont permis, dit-il d'un air aimable,
Dieu le leur rende, allons, petits, petits, petits,
Venez chez le voisin, ramasser des épis.
Mais ici je m'embrouille, en cherchant la pensée
De l'auteur si prodigue envers l'humanité
Qu'il lui donna ses vers, et que, dans sa bonté,
La veine qui les fit n'est pas encor lassée.
Ces quatre vers sont bien de G. M. par ma foi;
N'allez pas, cher lecteur, croire qu'ils soient de moi.
— Encor des vers, encor! mais ceux-là sont en prose,
Doux parfums d'Orient, pure essence de rose;
Et si le mètre y manque et la rime, du moins
Ils ont la poésie et n'en valent pas moins.
Oui, poète est celui qui sait ainsi traduire.
Mais des auteurs voici les noms.... tâchez de lire :
C'est Sidj-Alouarak l'Arabe, c'est Djami
Le Persan, puis encor le Persan Khakhani.
— Ce numéro contient de plus une *critique*
Bienveillante toujours comme c'est la pratique.
« Monsieur, vous déployez un beau talent, ma foi! »
« J'oserai vous prier d'en dire autant de moi. »
Le critique aujourd'hui n'est plus l'homme sauvage
Qui, comme en un poulet, mord dur sur un ouvrage,
Et tel qu'un chien hargneux secoue à belles dents
Celui qu'il tient;... oh non, on doit mettre ses gants
Avant d'écrire, ensuite on s'échauffe, on s'écrie
Ouvre l'œil, ô lecteur, encore un grand génie
Qui, pour toi, vient d'éclore; il aura des échos,
Et de son avenir ce monsieur est tout gros.
Sans doute on sait trouver quelque mot, quelque rime,
Qu'aux yeux du bon public on immole en victime.
Pour donner à l'éloge et le prix et le poids,
On se pince en bon frère une petite fois.
C'est ainsi qu'on agit, sauf chez quelques Revues;
Grand' dames que l'on voit quereller par les rues,

Et qui, pour dévoiler l'une à l'autre un défaut,
Vont s'entre-découvrant les jambes un peu haut.
Mais elles ont ce droit, car ce sont des princesses
Bien au-dessus ma foi de nos délicatesses.
Au reste, le lecteur, en voyant ces tours-là,
Croit que les rédacteurs sont bien payés pour ça.
C'est égal, leur conduite est assez peu morale,
Et moi, qui ne voudrais absinthe ni scandale,
Je rougis quand j'entends le public dire: assez,
En voilà qui se sont glorieusement fessés.
— Mais je me lance trop: j'avais l'honneur de dire
Que louer est plus doux de beaucoup que médire;
Et dans ce que j'écris, le public verra bien
Que c'est mon sentiment, sans doute aussi le sien.
D'ailleurs l'auteur (1) n'est pas si mince; en mille épreuves,
Génie exorbitant, il fit vingt fois ses preuves.
Vingt fois, je faux ici, je devrais dire, au moins
Vingt-cinq ou trente fois, et devant bons témoins.
Voyez ces croix d'honneur des classiques batailles,
Voyez à son bouton ces vingt-quatre médailles;
Oui, vingt-quatre (historique), et toutes en argent.
Monsieur doit vraiment faire un beau bruit en marchant.
Mais quand l'Académie attache ces sonnettes,
On sait que ce n'est pas du moins pour des sornettes.
Moi, qui vous parle ici, moi, je suis encor pur
De ces marques d'honneur; mais il n'est pas bien sur
Que d'ici quelques jours il ne m'en arrive une
Pour mon recueil de vers « *Effets du clair de lune* »;
Mais, qu'elle arrive ou non, toujours ma voix dira:
Grand celui qui la donne, et grand celui qui l'a.
Bonsoir, lecteur, ma lampe est morte.... aussi ma verve;
De médaille et de croix que le ciel te préserve! (2)

Z. Z.

(1) M. Wains-Desfontaines a été couronné vingt-quatre fois par diverses Académies.

(2) La suite à un prochain numéro.

BULLETIN.

Théâtre de Caen. La réouverture de notre théâtre a eu lieu le 18 octobre, par une première représentation de *La Calomnie*, comédie en cinq actes de M. Scribe. Nous aurons l'occasion de nous occuper une autre fois de cette pièce dont plusieurs passages, peu en harmonie avec les idées politiques des spectateurs, ont excité quelques murmures. Les principaux rôles ont été remplis avec talent par Roche, Mmes. Théodore et Martial. *La Meunière de Marly* est un joli vaudeville qui rappelle le temps où ce genre jouissait de la faveur du public. Le succès en a été complet sur notre théâtre. Mais les plus chauds applaudissements de la soirée ont appartenu à notre chant national. *La Marseillaise*, annoncée sur l'affiche, a été chantée entre les deux pièces, et le refrain répété par tous les spectateurs. Nous pensons: de quelque opinion que l'on soit, qu'il est impossible de résister à l'étincelle électrique que produit ce chant plein d'enthousiasme et d'énergie.

Jeudi 22, on a donné la première représentation du *Domino noir*. Cet opéra comique a fait généralement plaisir. C'est encore une de ces légères intrigues comme M. Scribe sait en créer. Lui seul sait ainsi les nouer et le les dénouer avec un égal bonheur. Chacun s'intéresse à sa jolie *novice* qu'il fait voyager d'abord de salon en salon dans un bal masqué, puis dans les rues de Madrid, pour la ramener enfin au couvent épouser celui qu'elle aime et qui la poursuit depuis long-temps. La musique de cette pièce a de l'originalité et de la fraîcheur. On y trouve souvent des traits charmants, des phrases remplies d'élégance et de finesse, comme l'auteur de la *Fiancée* et de *Fra Diavolo* en sème dans tous ses ouvrages.

Nos acteurs ont joué avec beaucoup de verve et d'ensemble. Mme. Théodore a chanté le principal rôle avec un goût et une mesure qui attestaient une étude toute particulière. Garnard a été franchement comique et naturel sous le costume du lord. Au troisième acte, le morceau exécuté sur l'orgue expressif, par M. Haquette fils, a produit un très-bon effet. L'orchestre a bien soutenu les acteurs pendant tout le cours de la représentation. Enfin nous avons entendu répéter que la mise en scène de cet ouvrage ne laissait rien à désirer. Le public a prouvé, par ses applaudissements, que nos acteurs, qui ne chantent ordinairement que le vaudeville, n'ont pas fait de stériles efforts pour lui présenter une des plus gracieuses compositions d'Auber. Ce début est d'un heureux augure. Notre directeur pourra joindre à son réper-

toire quelques petits opéras anciens ou nouveaux que le public verra avec plaisir.

La seconde représentation du *Domino noir* a confirmé pleinement le succès de la première.

— La représentation au bénéfice de *Roche* avait attiré très-peu de monde Elle se composait pourtant de *Marie ou trois époques*, comédie de Mme. Ancelot ; de l'*Obstiné* et *des Enfants de Troupe*, vaudevilles charmants. Mme. Martial a joué le rôle de Marie avec un véritable talent, et quoique faiblement secondée a produit de l'effet. *Les enfants de troupe* seront revus plus d'une fois avec plaisir cet hiver.

La troupe est à Bayeux en ce moment, à cause de la foire de la Toussaint, mais elle doit nous revenir incessamment.

— M. *Spencer Smith*, antiquaire et philologue distingué, qui, depuis long-temps, a acquis chez nous le droit de cité, a voulu donner une nouvelle marque de son estime et de sa sympathie pour la ville de Caen. Il vient de faire exécuter une lithographie d'après le portrait de *Samuel Bochart*, que possède la bibliothèque publique, et a inscrit au bas une dédicace latine au maire et aux conseillers municipaux de la cité qui fut la patrie adoptive du Sylvestre de Sacy du dix-septième siècle. On sait que M. Edward-Herbert Smith, fils de M. Spencer, a publié, dans les Mémoires de l'Académie de Caen, un éloge de Bochart, fort bien pensé et très-élégamment écrit. Nous devons de la reconnaissance aux deux savants anglais de s'être si heureusement associés à la renommée de la première gloire scientifique de notre province.

— L'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de notre ville tiendra une séance publique le 12 de ce mois, sous la présidence de M. Bertrand, doyen de la Faculté. Plusieurs lectures de mémoires et de fragments historiques et littéraires seront faites dans cette séance qui promet d'offrir de l'intérêt. Nous en rendrons compte dans notre prochain n°.

— C'est M. Charma qui a prononcé cette année le discours de rentrée de l'Académie. Ce professeur distingué avait attiré un nombreux concours d'auditeurs.

— Un jeune libraire plein de zèle et d'intelligence, *M. Léonce Hculard*, vient de mourir, regretté de tous ceux qui ont eu quelques rapports avec lui. Une grande élévation dans les idées et les sentiments, un goût sûr et précoce révélaient déjà un homme capable de rendre chez nous d'importants services au commerce et à la littérature. C'est dans sa 28e. année, après une maladie longue et douloureuse, supportée avec courage, qu'il a été enlevé à ses nombreux amis.

Eug. CAMUS, *Directeur*.

DU GÉNIE. — V. HUGO ET G. SAND. — DE LA CRITIQUE MODERNE.

§. 1er.

DU GÉNIE.

Comme tous les mots qui servent de base à notre raison et sur lesquels elle appuye ses principaux jugements, le mot *Génie* est un de ceux qui ont à souffrir le plus d'interprétations opposées. On le prononce à chaque instant, on s'en sert pour couronner ou découronner les hommes célèbres, et les juges littéraires qui l'invoquent ne comprennent pas toujours parfaitement le sens de la loi qu'ils appliquent. De là résultent des injustices profondes que le temps met des siècles à réparer. — Il ne s'agit pas de donner à ses définitions une tournure originale, ce sont souvent les plus fausses qui portent ce caractère ; — L'essentiel en tout est d'embrasser une chose dans sa plénitude. Pourquoi ne se place-t-on pas toujours au centre d'une question ? on en saisirait infailliblement toute la circonférence, sans omettre aucun de ses rayons. — Mais non, rien n'est plus rare entre gens qui discutent ; chacun s'isole au point de vue qui lui convient, et c'est de là qu'il prétend tout juger.

. . . .

. . . .

Les époques elles-mêmes ne sont-elles pas aussi partiales que les individus ? Elles jugent d'après leur constitution propre, et, si j'osais le dire, personnelle. Un siècle livré aux splendeurs de la forme fait peu de cas d'un homme qui ne s'élève que par des abstractions mystiques ; un siècle d'esprit s'amuse aux dépens d'un siècle naïf ; ainsi Voltaire vivant dans un autre règne

que celui de Louis XV n'eût pas fait la *Pucelle* ; et, si la tendance du grand-règne n'eût pas porté vers le *bel-esprit*, Lafontaine, si bien fait pour le comprendre, aurait peut-être autant aimé St.-Augustin que Rabelais; arrivé cent ans plus tôt, il l'aurait au moins connu. Peut-il y en avoir, du reste, un témoignage plus vivant qu'en nous-mêmes, hommes du XIXe. siècle? Si, différents de nos pères, nous avons repris goût au moyen-âge, au christianisme, aux doctrines idéalistes et aux poésies de sentiment ; si nous avons remplacé la *chanson* par la *romance*, et le violon égrillard par l'orgue sacré, c'est qu'il y a dans notre être, tel que l'ont fait les révolutions, des facultés ressuscitées et agrandies ; c'est que le Dieu, contre lequel nous amoncellions des montagnes d'arguments et de blasphêmes, a eu pitié de nous, et nous a ouvert l'esprit en nous élargissant le cœur.

Le génie pour nous n'est plus conséquemment ce qu'il était avant nous. — Nous voulons, pour conditions premières, du bon sens et du sentiment, et aux temps merveilleux de la régence, l'homme qui aurait été doué de ces deux qualités surtout, n'eût guère différé d'un sot.

Mais il nous semble entendre le lecteur, empressé d'arriver au but, nous dire qu'en voilà bien suffisamment pour constater cette divergence d'époques et de jugements, puis nous placer nettement cette imposante question :— Qu'est-ce enfin que le génie ? — Ces prémisses n'étaient peut-être pas inutiles pour y répondre.

Si votre intention était de vous enquérir de son essence pure et précise, votre question serait absolument identique avec la grande et insatiable question : — « Qu'est-ce que la vie ? » — Là dessus nous vous dirons, si l'on en croit tel philosophe, c'est ceci; si l'on s'en rapporte à tel autre, c'est cela. Nous ne nous chargeons pas de mettre à nu des mystères dont il plaît à la nature de nous dérober le sens intime.—La science à cet égard, pour être



plus indomptée que la foi, n'en est pas plus victorieuse. —Qu'y a-t-il de plus vague, de plus insaisissable ?—L'un veut que ce soit une inspiration céleste; l'autre pense que cela doit être le résultat d'une organisation meilleure; nous, nous croyons que c'est l'accord de ces deux principes.—Maintenant, de quoi est faite cette inspiration d'en haut ?—Comment s'y prend cette organisation plus forte pour élaborer la pensée ? — « *Abyssus abyssum invocat.* »

Heureusement ce problème se réduit d'habitude à des termes moins exigeants, et présente des données plus fécondes. — On se contente d'envisager le génie dans ses effets. Peu importe donc de pénétrer dans sa substance mystérieuse, ou de discuter la façon dont il opère, sachons le reconnaître simplement à ses produits, et d'après ce que nous en savons sur la nature humaine.

Un des philosophes les plus *spirituels* du 18e. siècle, soit dit sans jeu de mots, Helvétius, dans son traité de l'esprit, essaie de déterminer le sens le plus généralement acceptable du mot *génie.* Ce titre déféré à tant d'hommes qui se ressemblent si peu, à Newton, comme à Molière, lui fait rechercher le principe commun au nom duquel ces hommes sont proclamés souverains de la pensée. Alors il puise à l'origine du mot une définition, qui est sanctionnée par l'opinion générale. « Le mot Génie, si on l'en croit, vient de *gignere, gigno,* j'enfante, je produis; il suppose toujours *invention*, et cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différents... On doit entendre par les découvertes que nous devons au génie, une nouvelle combinaison, un rapport nouveau aperçu entre certains objets, ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées qui résultent de ce rapport forment un grand ensemble, sont fécondes en vérités et intéressantes pour l'humanité. » — (de l'Esprit; discours IV, chap. 1er.).

Nous n'avons pas la prétention de penser plus solide-

ment que Helvétius, penseur trop légèrement apprécié peut-être par les idéalistes réactionnaires de nos jours. Cela n'empêche pas qu'en nous rangeant partiellement à sa manière de voir, en ce qui regarde *l'invention*, nous ne nous permettions de la modifier. En effet, pourquoi ne trouverait-on pas au mot *Génie* une étimologie aussi naturelle, aussi logiquement déduite, dans le verbe *γενεσθαι, γινομαι (être)* que dans le latin *gignere*, qui, d'ailleurs, en vient secondairement lui-même? — Cette différence que nous établissons a une intention plus digne que celle de vaincre un mot latin par un mot grec. L'érudition de collége serait plus que jamais déplacée en face du sujet sérieux qui nous occupe. Nous croyons la différence essentielle, sans cela nous passerions avec docilité dans la voie ordinaire, vers laquelle on est porté par l'adhésion de tant de bons esprits.

Il faut toujours remonter aux grandes choses pour juger les petites. — Qu'est-ce que Dieu? — C'est l'*Etre* dans toute l'immensité de ses puissances. Il est(*γινεται*) et il manifeste son être par des actes produits de sa force, de son intelligence et de sa sensibilité. Mais, quand même on pourrait admettre sans des conséquences absurdes, la divisibilité et la succession dans l'exercice des facultés divines, en regardant tel acte émané du grand être comme plus sensible, tel autre, comme plus intelligent, ce n'en serait pas moins l'*être* qui subirait des modifications, et qui serait, tantôt à l'état de *pensée;* tantôt, à l'état de *sentiment.* La définition la plus vraie et la plus philosophique de la divinité se trouve dans ces mots de la bible: « *Ego sum qui sum.* » — Je suis celui qui est, — c'est-à dire, je sens, je pense, j'agis, je me souviens, je prévois, etc.; mais tout cela ne fait que constituer l'être en moi; si ces diverses facultés n'existaient pas dans mon sein, je ne serais pas, mais si je n'*étais* pas, toutes ces facultés ne seraient pas non plus. — Pour bien nous faire

entendre : ces facultés sont les *membres* de l'être moral; il ne peut agir sans elles, il est même privé d'existence si elles le quittent, comme le corps quand ses organes viennent à s'anéantir, mais l'*être* n'est pas pour que ces facultés s'exercent ; au contraire, elle s'exercent pour qu'il soit. — Il y a quelque chose de plus simple et de plus net encore : — L'*Être* et ses facultés sont identiques; il est, elles sont; — elles sont, il est; confondus et simultanés.

Puissions-nous avoir fait comprendre que Dieu n'est pas, comme on l'a dit souvent, une *suprême abstraction*, et que, si on pouvait l'analyser, il serait encore la vie, avant d'être l'intelligence.

Nous pouvons maintenant passer à un ordre secondaire. — Qu'est-ce que l'homme? — C'est encore l'*Être*, mais renfermé dans des proportions finies. Si nous ne craignions pas pour notre pensée une interprétation trop façile à rendre fausse, nous le désignerions — Dieu en petit. — La nature, en créant l'homme, lui donne l'*être*. Que ce soit une parcelle de la divinité contenue dans un crâne humain, ou une essence à part, l'Être n'en est pas moins chez lui ce qu'il est en Dieu, — une essence qui fait *vivre*. Il suffit de rappeler sans détail ce que nous avons dit sur l'identité et la simultanéité de l'être, de l'intelligence et du sentiment, à l'occasion du créateur; la créature est également une et indivisible dans ses facultés ; il importe donc peu que l'une ou l'autre domine à certains moments: le fond de l'homme est toujours l'*Être*. — Cela posé revenons à Dieu.

Dieu étant l'être complet, infini, n'a point d'intervalle dans ses facultés; il *est*, et par cela seul, il agit, il connaît, il sent à la fois; il n'a pas besoin de suspendre son action pour la faire précéder du conseil isolé de sa pensée; de même qu'il est inutile pour lui de garantir cette pensée des hallucinations du sentiment, puisque ce sentiment

est infiniment saint et guidé par une sagesse infinie ; il n'y a donc point en lui d'intelligence *pure*, comme en nous ; ou, du moins, cette intelligence, s'exerçant sans labeur, et aussi spontanément que cela peut-être, ne doit point s'appeler de la *Réflexion*, indice de la faiblesse et synonyme de la peine. Réfléchir, d'après la racine même du mot, signifie revenir sur sa pensée, et Dieu n'y revient pas. On ne conçoit pas l'ombre de l'hésitation dans l'intellect divin : — « Dixitque Deus, et lux facta est. » — En effet, il n'a aucune force à vaincre, aucune ignorance à éclairer, aucun désir à combattre, il n'éprouve conséquemment pas la nécessité d'abstraire, c'est-à-dire, de séparer les puissances, et de fortifier celle-ci aux dépens de celle-là. Bien loin d'être esclave de ces misères, toutes ses facultés rentrent l'une dans l'autre et forment une seule et même faculté : l'*Être*, ou la vie, γενεσθαι Il est une grande pensée sentante, et un grand sentiment pensant. — Donc l'*Être*, tel qu'il est ou devrait être, la vie souverainement normale et le *génie* sont identiques ; de plus, comme cet être est complet, doué de toutes les perfections et exempt de tous les maux, son état éternel est le beau, l'amour, le bonheur ; donc le génie par excellence, c'est *l'harmonie*.

Maintenant appliquons et réduisons.

Si nous avons appelé l'homme *Dieu en petit*, la réciproque est nécessaire et vraie, et nous pouvons dire que Dieu est *l'homme en grand*. — En tout cas, nous ne faisons que traduire librement la genèse : — « *Et creavit Deus hominem ad imaginem suam.* » — L'un peut donc se juger par l'autre, et en conservant les proportions on arrive à la vérité. Or, en dépit de tout ce qu'on peut argumenter sur l'identité ou la disparité des deux substances, ce qui est normal en Dieu, est normal dans l'homme fait à l'image de Dieu ; par conséquent, lorsqu'un homme se présente à nous avec les caractères de la spontanéité et

de l'harmonie primitives, nous devons le regarder comme un homme type, le plus voisin du type suprême, du premier des *êtres*, nous devons saluer en lui *l'homme de génie*. — Le *Génie*, même dans la sphère humaine, est donc *l'Enthousiasme* (1). C'est donc aussi chez le Poète, le plus *vivace* et le plus spontané des hommes, qu'il faut le chercher.

Il est un de ces arguments d'instinct qui valent parfois autant et mieux que les arguments de raison, et duquel notre opinion recevrait quelque force, s'il était besoin. — Chez tous les peuples et dans toutes les religions, nous trouvons des créatures intermédiaires entre Dieu et l'homme : on les appelle communément *génies*, parce qu'ils sont des *Êtres* transcendants, qu'ils se rapprochent plus que l'homme de la divinité, et qu'ils en ont presque la pureté, la vision instantanée et la plénitude d'existence. — Les anciens croyaient aux *genii*, les *Arabes* croient aux génies, ainsi que les *Indou*, et les chrétiens croient aux *anges*. Cette dernière expression signifie bien *messagers*, parce que les apôtres les considéraient surtout comme les délégués d'en haut pour veiller sur les âmes ; mais à part cet attribut spécial, ils n'en sont pas moins des *génies* ou des *êtres*, d'après la description même que nous en donnent les Pères de l'église, notamment Origène et St.-Denis l'aréopagiste. — Nous sommes fortement portés à croire qu'on a instinctivement accordé le même nom aux grands hommes, dont il était tout simple de comparer les facultés supérieures à celle de ces *Êtres* surnaturels. Or, quelles étaient ces facultés ? — Nous venons de le dire.

Nous nous excusons ici de la répétition un peu fréquente des locutions grecques ou latines, elle n'annonce

(1) Enthousiasme vient d'ενθεοσ, homme dans lequel est entré le Dieu, et qui s'est élevé jusqu'à la vision divine.

sincèrement aucune prétention. A nos yeux, une des causes les plus ordinaires de tant de définitions défectueuses, de tant de raisonnements stériles, se trouve dans cette capricieuse facilité avec laquelle on se choisit une base. Oui, nous le soutenons, si l'on avait plus d'attention pour la forme, on irait plus sûrement au fond d'une expression. — La source de l'idée est presque toujours à celle du mot, surtout dans les langues mères. — Ce n'est pas davantage sur les conseils d'une pensée emphatique ou aventureuse que nous avons fait intervenir la Divinité pour juger le *Génie*. Nous en sommes convaincus, sans elle l'homme ne peut se rendre compte de la moindre de ses idées, à plus forte raison doit-elle être appelée à son aide pour l'éclairer sur ce qu'il y a de plus grand sur la terre, après la vertu.

Ce qui est divinement absolu est humainement relatif. Les facultés que nous avons reconnues dans Dieu y sont infinies, tandis qu'elles sont limitées dans l'homme; les conditions de l'*Être* sont toutes spirituelles, toutes libres dans le créateur, tandis qu'elles sont doubles et boiteuses dans la créature, motifs qui les y rendent confuses, mystérieuses et lentes. L'homme, étant borné de toutes parts, se voit réduit à conquérir la vérité et à retirer laborieusement son esprit des ombres. Privé de ce caractère d'*Infini* qui évite à Dieu les opérations abstractives, il doit précisément abstraire, séparer son jugement de sa sensibilité, pour redresser isolément par l'étude les notions et les sentiments qui peuvent avoir perdu leur véritable équilibre, et s'être obscurcis et dénaturés dans les ténèbres qui planent aux extrémités de l'intelligence humaine. — Proposition qui revient à dire que l'homme doit être sans cesse *divisé* en lui-même, et ne pas permettre à ses facultés de rentrer complètement l'une dans l'autre, attendu que ce qui établit *l'unité* au sein de Dieu, n'amènerait souvent que la *confusion* chez lui. D'où naît pour

nous cette conclusion, que *l'enthousiasme*, produit par la force, l'unité et l'élévation des facultés, est le premier des états de l'homme, quand il est organisé pour y atteindre; mais que cet enthousiasme, n'étant que rarement et relativement possible, il doit le *suppléer* par des moyens secondaires : — La raison et les sens. — Plus les facultés dont l'homme se sert sont voisines de l'inspiration poétique, et leur objet éloigné de la matière, plus le génie est d'une trempe supérieure. — Après le Poète vient le Philosophe ; après le philosophe, le Physicien : — A eux trois, ils représentent le sentiment, l'intelligence, et la nature matérielle, triade constitutive de l'homme.

Si le philosophe parvient, à l'aide de ses facultés *réflectives*, que nous regardons comme de *second ordre*, à pénétrer dans les secrets de l'harmonie universelle, et finit par y trouver l'enthousiasme, en présence d'une loi sublime de la nature, il a du génie; s'il ne fait que démêler mécaniquement, avec une froide logique, quelque fait de l'organisation générale, sans que son ame, arrivée sur cette hauteur, y contemple toutes les faces splendides de la vérité, et prenne son vol dans les régions d'une métaphysique inspirée, il n'a que du talent; — Condillac avait du talent. Lorsque le physicien, le mathématicien, l'homme des sciences exactes, en un mot, en vient également, par le secours de ses facultés particulières et de *troisième* ordre, à ce point où nous avons dit que le philosophe devait tendre pour prouver du génie, il en a lui-même ; sans quoi, il n'est que doué de sens pénétrants et d'une raison droite, mais vulgaire, qui ne peuvent en faire tout au plus que ce qu'on appelle dans le monde un *homme distingué*. — Nous sommes donc autorisés à avancer que le philosophe et le mathématicien n'ont de génie qu'à la condition d'être *poètes*. Et nous ne sommes pas les seuls à le penser. Nous lisons dans la *doctrine* (1)

(1) Doctrine de St.-Simon, 1828–1829.

des *Saint-Simoniens*, cette secte que M. Charma appelait avec une poésie si éloquente des *fous-sublimes*, et qui apparut récemment sur nos croyances dévastées comme ces brillants météores qui s'élèvent des ruines, nous lisons, à propos de Képler et de Leibnitz : « — Plus la science s'élève, plus elle se rapproche de la religion ; et l'inspiration scientifique, à son plus haut degré d'exaltation, se confond avec l'inspiration religieuse.... (1) » — Tant il est vrai que, malgré de grandes erreurs, il y avait plus que de l'orgueil sous tous ces beaux fronts révoltés! Nous trouvons encore d'autres écrivains qui sont de notre avis. — Nous ne connaissons pas de parole plus juste et plus profonde que cette majestueuse parole de Madame Staël : « — L'imagination de Newton et d'Homère doivent se rencontrer au sommet de la pensée! » Madame de Staël avait admirablement raison. Celui qui inventa la vapeur sentit tout ce qu'il en résulterait de grand, de magnifique pour l'humanité ; il vit l'homme d'aujourd'hui rivalisant avec les dieux antiques, et franchissant le monde en quatre pas ; il vit tous les peuples se nourrissant de la même pensée, de la même fraternité, partageant tous un jour les lumières et les ressources inégalement éparses sur le globe, et il eut du génie ; ou il ne fit qu'évaluer ce qu'on pourrait obtenir de profit en remplaçant un cheval par une machine, et ce ne fut qu'un *machiniste*.

. . . .

L'admiration que nous éprouvons pour un génie est tellement proportionné à son plus ou moins grand rapprochement vers le caractère *intuitif*, que nous trouvons des distances bien marquées même entre les poètes. — Le poète *Lyrique* marche pour nous en première ligne,

(1) Il n'est pas besoin de démontrer que le mot Religion renferme implicitement le mot Poésie.

il vient après les anges ; il est suivi du poète *Epique*, qui descend déjà plus que lui dans l'humanité ; le poète *Dramatique* s'élève aussi, à mesure qu'il atteint davantage les deux premiers. — C'est peut-être la cause qui nous fait préférer Shakespeare à Molière. — Il y en a cependant encore d'autres.

Mais, il est un genre de poète, qui n'appartient qu'aux âges modernes. Il ne pouvait naître qu'avec l'époque ardente du christianisme, et se compléter qu'à son époque raisonnée. C'est le poète-philosophe, qu'on peut appeler indifféremment le philosophe-poète. Il résume toutes les poésies diverses. On ne pourrait guère affirmer ce qui lui va le mieux de la trompette ou de la lyre, des vers ou de la prose. Il se soucie peu de l'instrument. Comme Jean-l'Apocalyptique, il passe tour-à-tour du drame à l'invocation, de la terre aux cieux, pourvu qu'il y ait dans ses images une pensée profonde, un enseignement solennel, et qu'il convie les hommes à la gravité, au sacrifice, à l'amour, par des promesses ou des terreurs.

Ce poète, nous faisons bien de le nommer le poète des âges modernes. Il commence avec les apôtres ; il grandit avec Dante et Milton ; il grandit avec Luther comme avec Bossuet ; il grandit toujours...

Qu'on le remarque bien : — dans l'antiquité, où tout était image et impressions saisissantes pourtant, les philosophies sont purement abstraites, et les poèmes purement sensibles ; certes, nous voyons bien de temps à autre les philosophes emprunter une forme poétique pour habiller leurs systèmes, ou des poètes semer leurs œuvres d'éternels adages sur le destin, la futilité des richesses, ou l'orgueil de la pauvreté ; on pourra nous citer à coup sûr, des anciens fortement émus par un *fait*, mais nous défions qui que ce soit de nous en faire connaître un seul, poète ou philosophe, qui ait *senti une idée*, qui se soit, pour ainsi dire, épris de la vérité et qui l'ait chantée avec

des larmes brûlantes d'amour et d'énivrement. — Ils invoquent la muse, et aucun n'est forcé de lutter corps-à-corps avec l'enthousiasme impétueux qui le déborde. Nous n'apercevons pas un seul Jacob palpitant, échevelé, sublime, au milieu de ces beaux et froids Apollon; pas un seul Augustin à l'école de ces impassibles Minerve. Qu'on ne demande pas d'exception même pour Pythagore, cerveau immense où gravitaient à l'aise toutes les facultés humaines; un géant solitaire ne peut se donner comme le type d'une espèce; et d'ailleurs, sa philosophie, toute orientale, devait porter cette empreinte forte et imaginative qui distingue tout ce qui vient des environs d'*Eden*. Nous ne pouvons réellement pas, quoi qu'on en dise, honorer du nom de *poésie*, les calculs psychologiques du *divin* Platon. — Leur forme limpide et brillante présente, il est vrai, l'éclat du verre, mais elle est loin d'avoir celui du feu, et encore moins sa chaleur. Il y avait du métal pur, mais il n'y avait pas de volcans dans les profondeurs de son génie. — Quel abîme entre ce philosophe qui chassait les poètes de sa *république*, et un autre philosophe, *tout-à-fait* divin, qui appelait à lui les petits enfants, et ne chassait du temple que les larrons et les usuriers ! comment celui qui avait créé les séraphins, n'aurait-il pas aimé les poètes!

On cite encore volontiers Lucrèce, comme ayant fait un poème philosophique; ceux qui le mettent en avant dans cette occasion, prouvent qu'ils ne le comprennent pas. Si Lucrèce a exprimé des conceptions abstraites dans des vers éloquents, cela tient chez lui à une cause toute personnelle et à sa double organisation d'artiste et de penseur. — Il se trouva que le philosophe avait une belle voix, alors il chanta ses doctrines, au lieu de les parler, et voilà tout; mais il est aisé de le voir, il vise principalement au mérite accordé de tous temps à *la difficulté vaincue*, bien loin de céder à l'*Enthousiasme* de la Vérité

— Sa poésie et sa pensée sont on ne plus distinctes : la première est dans la forme et vient de l'imagination ; la seconde est dans le fond et vient du raisonnement. On sent à merveille que l'une pourrait aller sans l'autre, qu'elles sont accolées, mais qu'elles ne se *pénètrent* pas. — Dans tout cela, nous cherchons le cœur, et nous ne trouvons rien qui batte, comme aux flancs des prophètes.

Cette distinction exclusive des poètes et des philosophes anciens, naquit du besoin que nous avons signalé, de démontrer pour connaître. Au commencement *de la science*, l'homme se divisa le plus qu'il put pour pénétrer dans tous les viscères de la création ; ses facultés ainsi disjointes, devinrent comme étrangères l'une à l'autre, et perdirent leur unité originelle ; toutes y gagnèrent séparément, mais l'*Être* qu'elles composaient y perdit.

Le christianisme vint et refit successivement l'unité ; c'était tellement dans son caractère et dans ses destinées, que même à ses époques les plus analytiques, cette unité resta debout. Les chants et les systèmes ne furent plus désormais isolés entre eux, les philosophes sentirent la stérilité des abstractions froides et nominales ; les poètes, le vide et l'insuffisance des réalités pittoresques. — La pensée et le sentiment s'unirent ; l'intelligence apporta la lumière ; la sensibilité y porta la chaleur ; il en jaillit la vie. — On avait travaillé pendant d'innombrables années à l'accomplissement de ce grand œuvre, et l'on n'était parvenu qu'à produire une belle statue, étincelante de couleurs, savante de proportions ; mais sans mouvement et sans unité ; le Christ, qui était le *verbe*, et qui était aussi l'amour, descendit et l'anima.

L'homme s'avance à travers les siècles, et la sympathie devient incessamment plus étroite entre l'élément rationnel et l'élément poétique. — De nos jours elle est profonde et irrésistible. — C'est peut-être le fait le plus consolant et le plus merveilleux pour celui qui

s'attache à suivre avec un cœur simple et droit le développement de l'humanité dans l'histoire. Car il semble nous annoncer que le temps approche de plus en plus, où profitant de l'expérience obtenue par une analyse lente et douloureuse, l'homme pourra sans péril recomposer la grande synthèse de ses facultés, en anéantissant, autant que possible, les barrières qui séparaient son esprit et son cœur, et en les faisant marcher avec harmonie dans la voie large et lumineuse qui mène à Dieu.

EDOUARD ROSSIGNOL.

(La suite à un prochain numéro).

GEMMA LA VENITIENNE.

I.

— *Per Dio Santo !* Je crois que le jeune homme vient de remuer la paupière.... Pietro, veille bien sur lui pendant que je vais amarrer ma gondole. Si par hasard il revenait à la vie, appelle-moi bien vite ; car, vois-tu, *mio benedetto Pietro !* avec une bonne œuvre par-ci, par là, on gagne les saintes indulgences ; et puis, comme dit le proverbe : le bien a quitté la terre pour se réfugier sur l'Adriatique dans l'ame des gondoliers.

— Ne te donnes pas tant de peine, mon ami Beppo ; il est parfaitement mort.... Quelle folie de la part de cet homme de venir se noyer ici ! ne pouvait-il pas aller plus loin ? *Corpo di Bacco !* perdre deux superbes courses à la *Piazetta* pour sauver un cadavre !

— Tais-toi, Pietro.... voici le vieux Andréa, le doyen des gondoliers, qui pourra nous donner une certitude; à son âge, il a vu mourir tant de gens!... qu'en pensez-vous, père Andréa? faut-il dire la prière des agonisants, ou la prière des morts?

A ces mots, le vieillard se pencha lentement sur le cadavre, lui mit la main sur le cœur, sur le front, sur toutes les parties du corps, pressa son oreille contre les lèvres, puis se releva en sécouant tristement la tête:

— Il n'y a plus un souffle de vie! ce jeune homme est mort; son corps est aussi froid que le marbre du palais Mocenigo. C'est dommage; car il était beau.... il ne ressemble pas à un Italien; le connaissais-tu, Beppo?

— C'était un Français, un peintre, un fou! je le promenais quelquefois le long des lagunes, ou bien en pleine mer; c'était toujours par les plus sombres nuits, quand l'orage grondait au loin, et que les flots dansaient comme des enragés. Il ne disait pas un mot, se tenait debout enveloppé dans son manteau, et quand à la lueur d'un éclair je pouvais le regarder, il avait les yeux au ciel, et souriait en murmurant tout bas quelques paroles.

— Cela me rappelle le grand poète, le noble lord Byron, si beau que l'on ne s'apercevait pas qu'il était boiteux. Ah! c'était le bon temps des gondoliers; le temps des mascarades, des amours, des sérénades et des belles-filles! mais il est mort, n'en parlons plus.... Tu disais donc, Beppo, que ce jeune homme était toujours seul; alors ce n'est pas l'amour qui la fait se suicider, comme cet autre peintre Français, qui s'est tué il y a un mois?

— Quand on est jeune on ne meurt que d'amour, père Andréa; mais à votre âge vous ne pouvez plus comprendre ces choses-là.... Il était amoureux, c'était facile à voir. de qui? cela ne me regarde pas. Quelque grande dame qui se sera moquée de lui, ou quelque fille qui l'aura ruiné!

Il a eu grand tort de se tuer, il y en a bien d'autres qui l'eussent consolé.... mais qu'allons-nous en faire ? ma foi, à la grâce de Dieu ! l'enterrera qui pourra. Bonjour, père Andréa ! faites-en ce que vous voudrez.... viens-tu, Pietro.

Et les deux gondoliers, joyeux et indifférents comme deux vrais enfants de Venise, s'éloignèrent en chantant quelques vers du Tasse.

Le père Andréa, resté seul, appela un capucin qui passait, et lui aida à transporter le cadavre à l'église de Santa-Maria, où il paya une messe pour le repos de son ame.

Cette scène se passait le 18 juillet 1835 à Venise, sur le quai des Esclavons ; et vous n'avez qu'à lire les pages suivantes, si vous voulez connaître l'histoire du jeune peintre Français et de Gemma la Vénitienne.

II.

Après avoir recueilli la succession de son père qui venait de mourir, Jules Lambert, un des meilleurs élèves du baron Gros, quitta Paris pour aller chercher en Italie ce que l'on trouve partout, c'est-à-dire, un ciel bleu, des tableaux de Raphaël, de belles femmes, des statues de Canova, et des aventures. C'était un beau et poétique jeune homme que Jules Lambert ! Il avait fait de la vie un long poème, de la femme un ange, de la peinture une religion, et de l'amour une ineffable et divine harmonie. Il voyait passer dans tous ses rêves de blancs fantômes qui lui souriaient, et qui l'appelaient avec un doux baiser et de longs yeux noirs. Le soir il regardait les étoiles, laissait errer sa pensée et ses yeux dans l'immensité, et semblait vouloir aspirer de ses larges poumons la création toute entière. Puis il murmurait tout bas :

— Que la vie est donc belle ! comme il fait bon être jeune pour tant de bonheurs et d'espérances ! respirer le parfum des fleurs, s'enivrer de toutes les joies de la nature, aimer d'un long, d'un éternel amour ; voilà l'existence ! oh ! mon Dieu, je te remercie !

Vous voyez bien que Jules Lambert était un poétique jeune homme, et qu'il arriva en Italie avec ses illusions les plus naïves, les plus chastes et les plus menteuses.

Depuis trois mois, il était à Venise, parcourant en tout sens les lagunes, les théâtres, les *conversazioni*, la Piazetta, la place St.-Marc, le Lido et tous les quais, sans rencontrer son rêve le plus tendrement caressé ; c'est-à-dire une belle Italienne aux paupières baissées, aux regards de feu, aux cheveux noirs, au cœur passionné et à la main blanche.

Il s'était créé dans sa pensée un type sublime de l'antique beauté Vénitienne ; il le poursuivait sur tous les visages, il le cherchait dans toutes les gondoles, il le demandait à toutes les femmes ; mais, hélas ! son idéale fiancée lui échappait toujours. En attendant l'amour, il eût bien pu se dédommager par le plaisir ; car plus d'un regard s'était arrêté sur son beau front. Mais nous l'avons déjà dit, le cœur de Jules était chaste comme un sourire de vierge, et il eût cru ses lèvres profanées par un baiser de courtisane. Nous avons oublié d'ajouter que le jeune peintre faisait des vers, et lisait les romans de Georges Sand.

Mais on ne peut pas toujours lire et faire des vers ; il vient un instant où l'on veut à force de désirs remplacer l'idéal par la réalité, et la réalité se faisait un malin plaisir de rire au nez de M. Jules Lambert. Le désespoir s'en mêlait ; il ne dormait plus ; l'ennui l'écrasait. Il ne regardait plus avec complaisance sa belle moustache noire, sa taille cambrée et ses bottes vernies. Sa chevelure devenait inculte, sa lèvre se plissait avec ironie et dégoût.

Chaque sourire de femme lui semblait une amère dérision. Il rêvait à ses amis de Paris, à son atelier de la rue St.-Germain-des-Prés, et se promettait d'étudier à son retour l'économie politique, et de fréquenter le salon phalanstérien de Mme. Gati de Gammont.

Ce pauvre jeune homme était en vérité fort à plaindre, lorsqu'un jour, en se rendant à la place St.-Marc, il passa devant un tout petit palais blanc, coquet, souriant, mystérieux, et que l'on nomme la maison de *Bianca Capello.*

Il pensait en ce moment, je crois, à l'organisation de la république de Platon, d'où les femmes sont exclues, comme chacun sait, ainsi que les poètes, les journaux sur papier rose, les marchands de tabac, et les sociétés philharmoniques. Tout-à-coup il leva la tête vers une des fenêtres de la blanche maison, d'où s'échappaient des accords tendres et voilés comme ceux d'une harpe éolienne. Puis une voix fraîche et vibrante, une voix de jeune fille Italienne, une voix pure et joyeuse comme celle d'un oiseau par une belle matinée de printemps, chanta sur une mélodie simple et gracieuse ces vers, que je vais vous traduire, s'il est possible :

« Qui pourra me dire le secret de ce que j'éprouve ? d'où viennent « ces pensées inconnues et confuses qui me font tressaillir, sourire et « pleurer tour-à-tour ? — Enfant, j'aimais à bondir comme un jeune « chevreau à travers les blés aux épis d'or et les vertes prairies, j'ai- « mais le bruit, les sérénades, les gondoles pavoisées et les joyeuses « chansons des gondoliers. — Maintenant, j'aime les longs repos et « les molles paresses. J'aime le silence et la solitude pour écouter une « tendre et mystérieuse musique qui chante au fond de mon cœur, « et me berce comme la voix des flots, lorsqu'ils viennent doucement « expirer sur le rivage.

— « Voyageur, voyageur ! pourquoi marcher ainsi seul, hale- « tant et épuisé ? pourquoi cette tristesse sur ton front et ces lar- « mes dans tes yeux ? — La brise est embaumée, mes lèvres « frémissent comme sous un baiser, les orangers sont en fleurs ; « Oh ! viens t'asseoir auprès de moi sous leur ombrage, et t'eni- « vrer de tous ces parfums !

— « A l'heure où le soleil disparaît de l'horizon, laissant derrière « lui ces beaux nuages d'or, de pourpre et de feu, qui ressemblent à « un vaste incendie précédé de gigantesques tourbillons de fumée, « j'aime à m'asseoir sur les bords de l'Adriatique, et là, ma tête ap- « puyée dans mes deux mains, j'écoute! — La terre parle au ciel, la « brise parle à la rose, l'oiseau parle à la branche, la vague parle au « rivage. Mais toutes ces voix, toutes ces harmonies murmurent des « paroles qui me font tressaillir, et que je ne puis comprendre!

— « Voyageur, voyageur!... etc...

— « Oh! qui me dira le secret de mon cœur, le secret de la nature, « le secret de la vie? — Mais le voyageur s'est arrêté devant moi; il « m'a dit en souriant avec une voix aussi douce que celle qui chante le « soir dans la nature : — ce secret, enfant, c'est l'amour! — Puis il a « repris sa course, et m'a laissée seule. Moi, j'étais si tremblante et si « pâle, que je n'ai pas eu la force de lui demander : qu'est-ce que « l'amour?

— « Voyageur, voyageur!... etc...

La belle voix avait cessé de chanter depuis long-temps, que notre peintre était encore là, bouche béante, immobile, les yeux fatalement fixés sur la fenêtre, d'où était sortie une si ravissante musique. Il resta ainsi deux longues heures, espérant voir paraître celle dont la voix l'avait fait frémir d'une ivresse inconnue. Comme elle devait être belle! comme son regard devait être noir et pudiquement voluptueux! comme le choix de ces paroles et de cette musique prouvait bien une ame vierge et naïve, qui chante joyeusement l'existence, et qui sourit au bonheur comme ces jolies fleurs qui exhalent en rougissant leurs premiers parfums sous un rayon de soleil! mais, hélas! la fenêtre mystérieuse et jalouse ne s'ouvrit pas, et Jules désappointé s'en retourna à sa demeure pour répéter tout bas les paroles qu'il venait d'entendre.

Le lendemain, il revint à la même heure, et la même voix lui chanta les mêmes paroles; mais cette fois la voix était plus émue, plus douce, plus pénétrante. Jules écoutait avec ravissement, sa poitrine se gonflait; car sans doute il avait été remarqué; sans doute c'était pour

lui qu'elle venait de chanter. Qui, elle ? n'importe ! assurément c'était un ange, aux ailes bleues, arrivé tout exprès du Paradis pour se faire adorer par lui. Il était sur le point de se mettre à genoux, lorsque la fenêtre s'entrouvrit discrètement. Une petite main blanche, aux doigts délicatement recourbés, effilés et roses, une petite main, comme doit être celle de toute femme aimée, laissa tomber à ses pieds un joli bouquet. Puis la petite main se retira en s'agitant d'une façon moqueuse, et la fenêtre se referma pour ne plus s'ouvrir.

Jules prit les fleurs, les porta à ses lèvres, leur sourit tendrement, et leur adressa sans doute les plus charmantes paroles du monde. Quand il eut fini, il crut entrevoir un léger mouvement dans les plis épais des rideaux qui voilaient l'appartement. Il fit un gracieux salut, et courut s'enfermer avec son joli bouquet, auquel il demanda les secrets de sa mystérieuse Vénitienne; mais le bouquet fut discret et fidèle à sa maîtresse.

Pendant quinze jours, même promenade, même chant et même bouquet. Notre peintre était fou d'amour, d'espérance, d'incertitude, et un peu moins avancé que le premier jour.

III.

Le carnaval venait de commencer; le carnaval de Venise ! cette splendide débauche de tous les sens ! ce magnifique poëme burlesque, échevelé, incroyable, où les amours, les gondoles, les fleurs, les blanches épaules, les petits pieds et les joyeuses paroles se croisent, se heurtent, se confondent au bruit des sérénades, des éclats de rire et des soupirs étouffés par les baisers ! le carnaval de Venise ! ivresse ardente, folle, effrénée d'un peuple qui n'est plus un peuple, d'une société qui n'est plus qu'un cadavre ! orgie fiévreuse et convulsive d'un

troupeau d'esclaves, qui demain se réveillera pâle et décharné sous le fouet de ses maîtres et les injures de leurs valets ! pauvre peuple ! pauvre Venise ! pauvre Italie !

Jules, pour se distraire de ses bouquets, s'en fut au bal masqué, les deux mains dans ses poches, les yeux au ciel et l'amour au cœur. Il espérait peut-être y trouver un dénouement à sa mystérieuse passion ; mais il n'osait s'avouer tout haut son espérance. Notre jeune homme commençait à se méfier de son imagination et de ses rêves dorés.

La foule était grande, les masques passaient devant ses yeux éblouis comme une fantasmagorie aux mille couleurs bizarres et aux formes les plus étranges. Il se fatiguait déjà de toute cette foule, de tout ce bruit, lorsqu'une main se posa amicalement sur son épaule. C'était un de ses amis, un des *beaux* du boulevard de Gand, qui était venu exiler son ennui en Italie et qui baillait au seul souvenir de nos salons parisiens Du reste joyeux compagnon de plaisir, grand seigneur par naissance et par instinct, et disciple d'Epicure par tempérament. Il secoua doucement le bras de son ami Jules, et lui tint à peu près ce langage :

— Faites-moi le plaisir, mon très-cher, de me dire ce que vous devenez depuis quelque temps ? On ne vous rencontre nulle part ; vous vous cachez d'une manière scandaleuse. Vous voilà sombre comme un mélodrame et triste comme un poète anglais ! votre toilette est plus négligée que celle d'un feuilletoniste ou d'un député ministériel. En vérité, mon ami, vous m'affligez !... je vous parle franchement, prenez garde à vous ! il n'y a que les criminels ou les amoureux qui cherchent l'ombre et le mystère.... vous êtes l'un ou l'autre ?

— Amoureux, oui ! amoureux fou et amoureux sans espoir !

— Vous me conterez cela un autre jour, aujourd'hui

je n'aurais pas le courage de pleurer.... à la fin du bal je vais vous rejoindre, et je vous enlève pour vous conduire à un délicieux souper, qui ferait envie à ce pauvre Sardanapale de voluptueuse mémoire. De joyeux convives, du vin de Cypre et de Syracuse, et les plus belles filles de Venise.... cela vous fera trois heures d'oubli et de plaisir, c'est tout ce que l'on peut demander à la vie !

— Je ne puis accepter, mon ami, un front chagrin fait un mauvais convive.... et puis il me faut le silence, la solitude....

— Et c'est pour cela que vous venez au bal masqué .. Jules, vous êtes un fou. Je connais les devoirs de l'amitié, et je vous ordonne de venir avec nous. Pour vous punir, je vous cèderai ma place auprès de la belle, de l'incomparable, de la délirante Gemma, la plus folle, la plus enivrante, la plus délicieuse des femmes que Venus entoure de son écharpe rose... au revoir, je compte sur vous.

Le dandy s'éloigna rapidement, et le peintre le suivit des yeux en murmurant entre ses dents :

— Fou, mille fois fou toi-même ! toi qui dépenses, à courir après un stupide plaisir, cent fois plus d'intelligence et d'énergie morale qu'il n'en faudrait pour être un utile et brave citoyen. Et que m'importe à moi ton joyeux souper, avec ses vins brûlants et ses convives en débauche ! que m'importent tes filles perdues avec leur cœur de marbre, leurs lèvres pâles et leurs baisers flétris ! ce qu'il me faut à moi, c'est un chaste et saint amour, un amour de vierge, avec des yeux en pleurs, de pudiques étreintes, et de long cheveux flottants sur les épaules ! ce qu'il me faut à moi, c'est une jolie main blanche, un bouquet séché sur ma poitrine, une voix pure et harmonieuse derrière les balcons en fleurs ! ce que je veux, c'est.... et toi, que me veux-tu, beau masque ?

En effet un élégant domino noir avait doucement passé

son bras sous celui du peintre, et depuis quelques instants l'écoutait avec attention. Cette brusque question sembla le déconcerter un peu. Il fit un mouvement ; puis il répondit d'une voix timide et à peine accentuée :

— Je veux seulement m'appuyer sur votre bras. J'étais seule dans ce bal, j'ai eu peur. Il me fallait un cavalier, et je suis venue à vous;... puisque vous ne veniez pas à moi.

— Mon Dieu ! madame, vous excuserez mon peu de galanterie, ma grossièreté, si vous voulez ; mais j'ai l'habitude de parler avec franchise. Si vous cherchez un amant, je ne serais pas le vôtre ; s'il vous faut une heure de plaisir et de mystère, encore moins. S'il en est autrement, je suis votre esclave ; ordonnez, j'obéirai.

— Merci, Monsieur ! je n'exige que votre bras pour peu d'instans, je craindrais d'être importune ; car vous fuyez le monde et le plaisir. Vous aimez la solitude, les longues promenades, le soir, le long des lagunes, ou les sombres et graves rêveries devant le lion de St.-Marc, à l'heure où le soleil jette son manteau d'or sur les palais de marbre, les brillantes coupoles et les dômes étincelants de notre belle Venise.

— D'où savez-vous cela, Madame?

— Demandez-moi aussi d'où je sais votre nom, M. Jules Lambert? d'où je sais le secret de vos longues méditations, de vos désirs, de vos espérances? demandez-moi aussi d'où je sais que chaque jour une fenêtre de la maison de Bianca Capello s'ouvre mystérieusement, et qu'aujourd'hui vous n'êtes pas venu chercher le bouquet qui s'est fané en vous attendant?

Et en même temps une petite main blanche présentait à Jules Lambert un bouquet d'où s'exhalaient les plus doux parfums.

Le lecteur a parfaitement deviné que l'élégant domino noir n'est autre chose que l'inconnue du peintre amoureux. Il devine aussi par quelles douces paroles, par

quelle tendre prière notre Jules vient d'apprendre qu'elle se nomme *Bianca*, et qu'elle est venue au bal dans l'espoir de le rencontrer. — Mais, me direz-vous, est-elle aussi belle qu'il l'a rêvée? elle est peut-être vieille, laide et jaune?...

Chez les peintres, l'amour marche aussi vite que la curiosité chez les lecteurs; Jules a conduit la Vénitienne dans une loge écartée. Il est à ses genoux; il la conjure avec un regard si humide et une voix si suppliante d'enlever son masque, qu'un ange du ciel fût descendu de son trône à cette touchante prière. Aussi le masque tomba-t-il aux pieds de Bianca, et le peintre ivre, fou d'amour, s'écria :

— C'est elle! c'est bien elle! la voilà telle qu'elle m'était apparue dans mes rêves! oh! mon Dieu, merci! merci de l'avoir faite si pure et si blanche que je pourrai l'adorer comme une Madone, et verser à ses petits pieds, comme les parfums de la Magdeleine, toutes les tendresses de mon cœur! Merci de m'avoir fait peintre pour l'admirer, poète pour la chanter, homme pour l'aimer!

Ce pauvre Jules était complètement fou; et la jeune fille l'écoutait, ses longues paupières baissées, les lèvres tremblantes, le sein palpitant; et une larme de bonheur, une larme d'amour brillait sur sa joue comme une perle de rosée.

Ils ont repris leur promenade. Lambert marche le front haut et le regard étincelant. Bianca se penche tendrement sur son bras, et semble courbée sous le poids de l'amour. Suivons-les, et écoutons leurs douces paroles, cela pourra vous rappeler quelque bon souvenir.

— O ma bien-aimée, je t'aime! c'est-à-dire je te donne ce qu'il y a de bon et d'élevé en moi, mes meilleures pensées, mes songes de la nuit et mes rêves du jour!

O ma bien-aimée, je t'aime! c'est-à-dire pour toi je fais chanter à mon cœur ses plus idéales mélodies, pour toi je demande à mon ame ses parfums les plus cachés, au ciel ses concerts les plus harmonieux, à Dieu son plus tendre et son plus divin sourire!

O ma bien-aimée, je t'aime! c'est-à-dire je voudrais dérober à la terre sa belle couronne de fleurs et de verdure, à la fleur ses enivrantes senteurs, au soleil un de ses rayons d'or et de feu, pour faire de tout cela une auréole, la poser sur ta tête et m'agenouiller devant toi!

O ma bien-aimée, je t'aime! c'est-à-dire je voudrais être le vent qui joue doucement dans ta brune chevelure, la brise qui baise ton beau front en passant, l'herbe que foule ton petit pied, la lumière qui vient éclairer ton visage, le beau nuage de pourpre que tu regardes dans l'espace. Je voudrais être tout ce que tu entends, tout ce que tu vois, tout ce que tu touches!.. Mais je suis plus que toutes ces choses réunies; car tu m'aimes... redis-le moi, oh! dis-le moi toujours!

— O *mio Julio!* en écoutant votre voix un frisson de bonheur me parcourt toute entière, et je tremble. Chacune de vos paroles retentit dans mon cœur, chacun de vos regards me fait pâlir. Voyez, ma main est glacée, et mon front est brûlant. Oh! je vous aime!... je suis heureuse... je suis folle... et je voudrais mourir.

— Mourir, ma bien-aimée! quand aujourd'hui seulement nous apprenons à vivre. Mourir! quand le ciel est si bleu, le soleil si joyeux, l'avenir si riche de tendresses et de félicités! Bianca, aimer c'est vivre! et je veux vivre moi, pour t'emporter dans mes bras, bien loin, en France, dans la vieille maison de mon père, pour t'y cacher à tous les yeux comme un trésor, et m'y enivrer en silence de tes longs regards et de tes baisers.

— C'est cela, Jules! partons demain... moi aussi, je veux vivre, je veux aimer! Quittons cette ville maudite,

cette terre fatale où j'ai tant souffert, où j'ai tant pleuré... Vous me le jurez sur l'honneur, nous partirons ensemble?

— Je vous le jure; mais pourquoi cette tristesse? pourquoi ces larmes? Bianca, vous ne me répondez pas; vous tremblez.... oh! vous me cachez quelque douloureux secret! tout n'est-il pas désormais commun entre nous?.. pourquoi retirer votre bras? pourquoi vous éloigner?

— Pourquoi?... à demain, Jules. Oh! j'avais raison; je voudrais bien mourir!

Puis elle disparut au milieu de la foule. Le pauvre peintre resta immobile, anéanti, stupide. Son ami vint le prendre par le bras, fit avancer une gondole, et le conduisit au fameux souper. Pendant le trajet, l'amoureux raconta au dandy tout ce qui s'était passé. Le dandy haussa légèrement les épaules, et formula ainsi sa pensée: cette femme est une intrigante, vous êtes sa dupe; l'amour est stupide! vive le plaisir!

IV.

Vous savez aussi bien que moi, et peut-être beaucoup mieux que moi, ce que peut être une orgie de grands seigneurs, quand les hommes sont jeunes, spirituels et débauchés, quand les femmes sont belles et sans scrupules, quand les vins sont de Cypre, de Falerne, de Xères et de Syracuse. Aussi je vous fais grâce de toute description; car par le temps qui courre, les romans qui se lisent, et les mélodrames qui se jouent, je serais forcé de tomber dans le lieu commun, ce que j'évite le plus possible.

Le souper était bientôt terminé, et notre Jules n'avait pas encore desserré les dents. Grave, rêveur, pâle, il ne mangeait pas, ne buvait pas, et de temps à autre il poussait de longs soupirs étouffés à grande peine. Il ne regardait même pas la femme, que ses amis lui avaient

choisie pour compagne. Il est vrai qu'elle était aussi silencieuse que lui, et d'une tristesse qui semblait demander grâce à la gaîté de tous les convives. Comme les autres femmes elle avait conservé son masque, et je suis disposé à croire que c'était de la part de ces messieurs un raffinement de volupté. Celui, qui l'eût examinée attentivement, eût pu deviner que cette femme était en proie à une horrible souffrance; car son corps tressaillait aux moindres gestes de Lambert, sa main était convulsive, et son regard semblait douloureusement et fatalement attaché sur le sombre visage du jeune peintre.

Jusqu'à ce moment, les choses s'étaient passées d'une manière assez calme et décente; les cerveaux n'étaient pas encore montés au diapason de l'ivresse et du délire. Mais depuis un instant, le vin disparaissait promptement des profondes et magnifiques coupes, ciselées par Benvenuto Cellini; les voix s'élevaient par degrés; l'orage grondait, grondait.... il éclata sur la tête de la pauvre voisine de M. Jules. Ce fut le dandy qui commença :

— En vérité, belle dame! vous êtes silencieuse comme la tombe de mes ayeux! le front grave et sombre de mon ami Jules, qui s'incline là bas comme un saule pleureur, vous aurait-il fait subir par hasard sa fatale et austère influence?... Ne riez pas, Messieurs, je crois au magnétisme; ou plutôt non, je n'y crois pas. Le magnétisme est la dernière raison des sots, des femmes adultères et des voleurs de grand chemin; c'est, en un mot, la foi des gens qui n'en ont plus.... Or donc attention, magnifiques seigneurs! ici se présente un problême à résoudre. A celui qui nous en aura dit le mot, je donne ma charmante *Picciola* ou mon adorée *Francesca*, à son choix, femme ou jument. Ecoutez aussi, belle et mélancolique dame de nos pensées; ceci vous regarde, et vous serez notre juge.... je formule ainsi ma question : pourquoi la rieuse, la folle, l'étourdissante Gemma est-elle ce soir

triste comme une ame du Purgatoire, prude comme une vieille fille, et soporifique comme une femme vertueuse? répondez; vous avez tous la parole.

— Elle aura rêvé être vieille, laide et ébrechée; elle aura rêvé prendre du tabac et porter des lunettes.... elle songe au salut de son ame; nous sommes tous mortels!

— Détestable !.... elle cherche le nom de son dernier amant.

— Impertinence !.... c'était moi. Elle m'a quitté pour aller à confesse; elle avait des remords, caprice de jolie femme! mais son directeur lui a montré le diable, et elle l'a trouvé joli garçon.

— Dix-huitième siècle, usé !... elle cherche pourquoi la fleur sans parfum et la femme sans amour sont deux monstres dans la nature.

— Madrigal !... elle rêve l'affranchissement de l'Italie, et se demande qui l'empêcherait d'être une nouvelle Jeanne-d'Arc... nous pouvons tous le lui dire.

— Stupide !... elle se moque de nous.

— Silence, Messieurs ! reprit le dandy en passant le doigt dans sa chevelure bouclée. Vous ne devinez rien, vous ne comprenez rien, vous ne savez rien. Gemma la femme sans amour, Gemma la fleur sans parfum, Gemma le cœur de marbre, Gemma qui a ruiné trois ambassadeurs en riant comme une folle, Gemma qui de sa petite main blanche a jeté par la fenêtre ses adorateurs et ses rubans lorsqu'ils étaient fanés, Gemma enfin est amoureuse! de qui? vous ne le savez pas, ni moi non plus.... Vos rires sont de mauvais goût, mes gentilshommes!... elle aime, et je le prouve : elle va à confesse, premier symptôme ! tous les soirs sa gondole reste amarrée à sa porte, second symptôme ! elle n'a ni bu, ni médit, ni chanté, troisième symptôme ! il y a huit jours, elle a congédié comme une grande dame, qu'elle n'est pas, le prince royal du royaume de Naples, qui de désespoir est allé se

jeter aux genoux d'une blonde et fade Anglaise, quatrième symptôme !... enfin, Messieurs, voyez vous-mêmes, comme elle est tremblante, comme son masque semble frémir sur son visage ! je jurerais Dieu qu'elle est pâle de colère. Pourquoi donc cela, belle dame ? croyez-moi, il est plus doux d'aimer que d'être aimée !

La pauvre femme suffoquait ; ses doigts étaient crispés, ses yeux sanglants, et ses lèvres serrées avec la rage de l'impuissance. En effet, que pouvait-elle répondre à tous ces hommes, qui avaient acheté le droit de lui jeter l'injure au visage ? Notre Jules eut pitié d'elle, et se leva avec indignation ; il était superbe ! les vertueux élans de l'homme de bien, la noble audace de Don-Quichotte rayonnaient dans son regard enflammé ! sa voix était caverneuse et dramatique :

— Voulez-vous, Messieurs, que je vous dise, moi, pourquoi cette femme est triste ? pourtant je ne sais qui elle est ; je ne la connais pas, ni ne veux la connaître. Cette femme est triste, parce qu'elle est au milieu de vous ; parce que chacune de vos paroles, chacun de vos sarcasmes deviennent, en passant par son cœur, un douloureux souvenir et une fatale expiation ; parce que vous avez acheté son corps, et que vous n'avez pas pitié de son ame. Cette femme est triste, parce qu'elle se souvient de sa mère qui savait l'aimer mieux que vous ; parce qu'elle a vu sa belle couronne de jeunesse s'effeuiller lentement sous vos baisers ; parce que les hommes lui ont dit : jeune fille, tu es belle ! la femme est reine par la beauté, et tu seras reine. Il te faut des perles au front ; voici des perles. Il te faut un palais de marbre ; voici un palais. Il te faut des baisers ; voici des baisers. Viens, viens avec nous, nous te ferons heureuse, riche, adorée, et les hommes lui ont lâchement menti ! voilà pourquoi cette femme est triste ! C'est que dans la voie fatale, où vous l'avez égarée, elle ne peut plus reculer, il faut

qu'elle marche toujours, jusqu'au jour où vous lui direz : qui est-tu ; mendiante ? passe ton chemin, nous ne te connaissons pas !

— Vous êtes poète, Monsieur ! lui dit froidement un des convives ; je vous croyais peintre.

Gemma avait écouté avec avidité les paroles de Jules ; elle lui serra convulsivement une main, qu'il retira aussitôt avec un sentiment de dégoût assez mal déguisé. Il voulait bien défendre hautement cette femme, c'était à ses yeux un acte de charité ; mais pour rien au monde il n'eut voulu avoir le moindre contact avec celle que, dans la candeur et la naïve simplicité de son ame, il regardait comme un ange déchu.

La voix de l'orgie, étouffée un instant par la magnifique tirade de notre ami Jules, reprit une nouvelle vigueur. Les chansons, les éclats de rire, le bruit des coupes, qui s'entrechoquaient, formaient le plus gracieux charivari du monde.

A un signal donné, les femmes enlevèrent leurs masques, et les regards, ivres de vin et d'amour, jaillirent de toutes ces prunelles comme autant d'éclairs par une belle nuit d'orage.

Un seul masque etait resté sur un seul visage ; c'était celui de Gemma qui, sans doute, avait oublié le signal convenu. De vives réclamations furent faites ; elle refusa. On voulut le lui arracher ; elle lutta. La violence redoubla ; Jules allait encore prendre sa défense, lorsque le masque tomba à ses pieds.

La malheureuse jeta un cri :

— Oh ! par pitié, tuez-moi !

Et elle tomba évanouie.

A ce cri, Jules frissonna ; il se pencha sur ce pâle visage :

— Bianca, Bianca ! s'écria-t-il ; ô mon Dieu ! c'est horrible.... cette femme était une prostituée !

Il sortit comme un insensé, et le lendemain le soleil le trouva seul, à pied, sur la route de Rome.

V.

M. Jules Lambert promena sa tristesse, son amour, ses longues moustaches et le deuil de ses illusions évanouies de Rome à Naples, de Naples à Palerme, et de Palerme à Florence. Pendant les premiers jours, son désespoir le fit tour-à-tour fou ou idiot, l'aspect seul de la ville éternelle lui rendit un peu de calme et d'intelligence. — A Naples, il eut la force de jeter un regard au fond de son cœur, d'analyser sa passion, et de pleurer comme un enfant. — A Palerme, il alla au théâtre, fixa long-temps une Sicilienne, aux lèvres roses et aux grands yeux; puis il se dit en poussant un profond soupir : — *elle* est plus belle que toutes ces femmes ! je ne la verrai plus; mais je l'aimerai toujours. — A Florence, il fit une magnifique toilette, et se dit en souriant doucement : — Après tout, moi, Jules Lambert, une des gloires futures de l'école Française, je ne puis m'habiller comme un marchand de contre-marques; car enfin, parce que Bianca se nomme Gemma, parce que la vierge n'est qu'une courtisanne, parce que l'ange est tombé du ciel dans le ruisseau, dois-je me brûler la cervelle ou me faire capucin? O Brutus, tu disais vrai : la vertu n'est qu'un mot ! je veux devenir un profond scélérat.

Après une promenade de six mois, il revint à Venise avec le visage brûlé par le soleil, la cervelle à peu près dans son bon sens, l'allure légère, gracieuse, souriante, et quelque peu *mauvais sujet.* Il espérait y retrouver son ami le dandy, dont l'expérience lui était nécessaire pour franchir le Rubicon de la vertu, et pour guider ses premiers pas dans la douce, mais périlleuse voie des folles amours.

Le dandy était retourné à Paris pour voir courir au Champ-de-Mars Miss Annette la victorieuse, Miss Annette l'invincible, Miss Annette dont la gloire a pendant deux

ans éclipsé celle de nos plus grands artistes. Jules résolut aussi de quitter l'Italie , et d'aller revoir son atelier de la rue St.-Germain-des-Prés. Mais avant tout , il voulut dire adieu à la belle fiancée de l'Adriatique , et saluer pour la dernière fois le lion de St.-Marc et le palais des vieux doges Vénitiens. Et puis , vous l'avouerai-je à sa honte , un indicible attrait de curiosité l'entraînait vers la blanche maison de Bianca Capello. Voulait-il lui parler ? non. La revoir ? non. L'entendre ? non. Et cependant à mesure qu'il approchait , son cœur battait avec violence , ses jambes fléchissaient , sa respiration devenait halletante et saccadée. Il prononçait le nom de Gemma avec un sourire de mépris et de dégoût , et cependant une larme furtive se cachait sous sa paupière

Lorsqu'il fut arrivé devant la fenêtre, il leva lentement les yeux et la contempla long-temps. Tout était silencieux , pas le plus petit mouvement ; plus de main blanche , plus de fleurs, plus de baisers à travers l'espace.

— Tout à coup , une voix douce et harmonieuse , mais triste , lente et faible comme un soupir de vent d'automne , vint retentir dans le cœur du pauvre peintre. C'était Gemma qui chantait comme autrefois les vers que vous connaissez ; mais son chant avait une telle expression de souffrance , une mélancolie si monotone et si douloureuse , que ces joyeuses paroles ressemblaient au sourire d'une victime qui cache ses larmes et dévore ses sanglots pour ne pas demander grâce au bourreau.

Jules écouta grave et immobile ; puis le chant s'affaiblit par degrés , et s'evanouit comme si un ange l'eût emporté dans les cieux. Le peintre tremblant , le front penché , les yeux en pleurs , se retira lentement sans proférer une seule parole. Le lendemain , il revint à la même heure ; mais il attendit en vain , la maison resta muette comme la tombe. Il attendit ainsi pendant une semaine entière , sans entendre autre chose que le bruit des flots et la rame des gondoliers.

Alors un étrange vertige le prit ; l'amour qu'il croyait éteint dans son cœur se réveilla avec violence, avec délire. La porte du palais était ouverte, une main invisible et fatale l'entraîna. En deux bonds, il fut à la porte de cette chambre qui renfermait tout ce qu'il avait aimé sur la terre. Un pas de plus, et il était aux pieds de Gemma la Vénitienne, et il lui disait encore : — O ma bien aimée ! je t'aime !.. — Mais ce pas, il n'avait plus la force de le faire ; son énergie s'était brisée à la vue de cette porte qu'il fallait franchir ; une sueur glacée inondait son visage, et il fut forcé de s'appuyer contre la muraille. Il allait s'enfuir comme un lâche ou un voleur, lorsqu'il entendit une prière murmurée à voix basse et en sanglotant. Son courage revint, il ouvrit doucement la porte, et jeta un profond et rapide regard dans l'appartement. Soudain ses genoux fléchirent ; il poussa un cri, qui retentit dans tout le palais :

— Morte ! morte ! Bianca... Gemma... oh, mon Dieu ! ta justice est bien épouvantable !

La jeune fille pâle, inanimée, vêtue de blanc, les bras croisés sur la poitrine, était étendue sur un lit qu'éclairait à peine la lumière vacillante de deux cierges qui brûlaient à son chevet. Une vieille femme, penchée sur les pieds de la morte, veillait, priait et pleurait. Gemma avait conservé dans la mort toute sa grâce et sa beauté. Sur ce lit, sombre et tendu de noir, elle ressemblait à une blanche statue de marbre dormant sur un tombeau. Des fleurs effeuillées çà et là répandaient de doux et mystérieux parfums. Dans l'ombre de l'appartement, se détachait un grand Christ du Titien, dont le tendre et céleste regard semblait dire à cette autre Magdeleine : femme, il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé !

Plus pâle et plus froid que sa bien-aimée, Jules s'approcha en silence de la couche mortuaire. Il prit lente-

ment la main de la jeune fille, et y laissa tomber deux grosses larmes qui brûlaient ses yeux; puis il déposa sur ses lèvres décolorées un premier, un long, un chaste, un silencieux baiser.

La vieille femme lui remit une lettre que la malade avait écrite quelques jours avant sa mort. Ce fut à la lueur des deux cierges funèbres, à genoux devant le cadavre, qu'il lut ces derniers adieux de Gemma la Vénitienne.

VI.

Gemma, à M. Jules Lambert.

« Quand on sent venir la mort, on jette un dernier regard autour de soi, pour sourire et dire au revoir à ceux que l'on a aimés et qui pleurent autour de vous. Moi aussi, j'ouvre les yeux, et je regarde; mais il n'y a personne autour de mon lit. Je suis seule dans cette chambre, seule dans cette maison, seule au milieu de cette grande ville, dont j'entends au loin la voix bruyante et les rumeurs joyeuses. Je ne pouvais pas partir sans dire adieu à quelqu'un ici-bas; voilà pourquoi j'ai pensé à vous, M. Jules, que je sais noble et généreux. Après tout, depuis si long-temps que je souffre sans rien dire, mon pauvre cœur s'est tellement rempli goutte à goutte de fiel et d'amertume, que je ne puis l'empêcher de déborder. Quand les yeux sont secs et brûlants, on pleure et on est soulagé; eh bien! moi je vais laisser saigner mon ame devant vous, cela me fera du bien.

« Mon bon M. Jules, vous souvenez-vous encore de ce bal masqué, où vous étiez si beau que j'en étais fière rien qu'à vous regarder, où vos paroles ressemblaient à une si douce musique, que j'en pleurais comme une folle, et que je sentais mon pauvre cœur se fondre dans ma poitrine comme sous un rayon de soleil? ce fut mon seul

jour de bonheur dans cette vie ; mais je n'ai pas le droit de me plaindre, ce jour là je fus si heureuse, que je ne sais pourquoi je ne suis pas morte de joie en prononçant votre nom. Eh ! bien, permettez-moi de vous parler encore comme je vous parlais ; je vous disais *toi*, — et en disant cela, il me semblait, ô mon bien aimé ! que mes lèvres étaient purifiées, que je m'élevais jusqu'à toi, et que nous habitions un autre monde.

« Je sais bien que tu ne peux plus m'aimer, je le savais alors comme aujourd'hui ; je n'osais pas me l'avouer. J'étais si heureuse que je me cachais dans mon bonheur; je m'y faisais bien petite, espérant que tu ne pourrais jamais découvrir qui j'étais. Mais j'avais trop outragé l'amour, pour qu'il me laissât en repos. Le jour de la punition est arrivé bien vite ! oh ! je te vois encore ; tes lèvres étaient pâles et frémissantes ; un feu sombre jaillissait de tes yeux, ta bouche était contractée par un épouvantable sourire, et tu me dis en me crachant au visage : — cette femme est une prostituée ! — à ce mot, je sentis quelque chose qui se brisait dans ma poitrine... Tout était fini pour moi, tu venais de me tuer.

« O Jules, mon bien-aimé Jules ! quelle que soit une femme, ne lui dis jamais ces horribles paroles ; toutes les femmes ont le même cœur pour souffrir et pour aimer. Qu'importent les souillures et la forme du vase ! il y a toujours au fond une larme qui s'écoule, quand le vase est brisé. Dans chaque femme qui passe, il y a un pli du cœur qui cache une blessure saignante et mystérieuse ! vous autres hommes, vous ne pouvez pas savoir cela Vous jetez le mépris à la face d'une pauvre femme ; puis vous vous enveloppez dans votre force et votre vertu Je me suis toujours demandé de quel droit vous en agissiez ainsi. — La justice de Dieu vaut mieux que celle des hommes, car Dieu ne nous condamne jamais sans nous entendre.

« Je ne te dis pas cela, mon Jules, pour te faire un

reproche, ce que tu as fait était bien fait. Je ne devais pas m'introduire dans ton cœur, comme une voleuse, pour te dérober ton amour, je devais te dire, les mains jointes et la rougeur au visage :

« Vous ne pouvez m'aimer, je ne suis pas digne de vous. Je suis une fille perdue, dont les lèvres flétries, le corps profané et les regards menteurs sont bons tout au plus pour des seigneurs niais et libertins. Je n'ai jamais eu d'enfance, de chastes rêves, de sommeil pur, de pensées de jeune fille, fleurs tendres et parfumées dont les blondes illusions font une couronne pour le front des vierges. Je n'ai jamais aimé ! j'avais quatorze ans à peine lorsque ma mère mourut. On me vendit à un vieillard aussi dépravé, aussi infâme que peut l'être un vieillard débauché. Hommes, femmes et laquais, tout se ressemblait, et la corruption, comme un poison lent s'infiltrait goutte à goutte dans mes veines et dans mon cœur. Je fus long-temps à comprendre tout cela ; je marchais, j'agissais, je vivais machinalement, sans pensées et sans désirs, avec la naïveté d'un enfant et l'aveugle soumission d'un esclave. Puis par un beau soir, je me pris à rire plus fort que les autres, à chanter comme une folle ; je levai ma coupe en demandant du vin. A moi aussi, il me fallait l'ivresse et l'orgie ! de l'idiotisme je venais de passer au désespoir. Le matin, quand la fièvre des sens était calmée, je me prenais à pleurer à chaudes larmes, et j'ai tant pleuré, mon adoré Jules, qu'il est bien temps que j'aille me reposer dans la tombe.

« Mon Dieu ! tout-à-l'heure il me semblait que mes forces étaient revenues, et maintenant je puis à peine soutenir ma plume. J'avais pourtant à te demander quelque chose qui pèse là sur mon cœur comme un cauchemar. Je voudrais bien ne pas être enterrée parmi les mendiants et les courtisannes; ma mort ainsi ressemblerait à ma vie. O Jules, ayez pitié de moi ! car je vous ai aimé

plus que l'on n'aime Dieu et sa mère tout à la fois! je vous demande une petite croix sur ma tombe, un peu de gazon et une blanche marguerite arrosée d'une larme.

« Maintenant, adieu, mon bien-aimé !.. quand une fleur a perdu ses parfums, elle se penche sur sa tige et meurt ; — tous les parfums de mon cœur se sont envolés vers toi. Que me reste-t-il à faire ici-bas ? j'aime mieux m'en aller bien vite demander à Dieu une petite place parmi les pauvres femmes éplorées, les ames en deuil, et les vierges flétries.

« Adieu, M. Jules ! mon grand Christ me regarde, il me pardonne.... pardonnez-moi comme lui... adieu. »

Jules exécuta fidèlement les dernières volontés de Gemma la Vénitienne. Il pleura long-temps sur son modeste tombeau.

Puis quand tout fut fini, il regarda autour de lui ; et se voyant seul, sans une mère, sans un ami, sans une amante, il lança au ciel un amère sourire, et courut se jeter dans l'Adriatique.

Ce fut son dernier acte de folie.

Eug. CAMUS.

ANCIENS USAGES A CAEN.

(Deuxième article).

AMUSEMENTS. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, une prairie occupait tout le chemin sur lequel existent aujourd'hui la rue des Sables et la rue du Moulin, le quartier de la place Royale et du pont Saint-Jacques ; l'hôtel de la Préfecture, l'hôtel de Ville et l'église des Jésuites. Cette prairie était enfermée entre le bras de l'Orne, appelé la Noë, d'un côté, et l'Odon de l'autre. Ce dernier cours d'eau, suivait la même ligne qu'il suit

de nos jours à travers les jardins de la Préfecture, et la rue Saint-Laurent, et de là longeait les derrières de la rue de la Boucherie et de celle du Moulin, pour venir se jeter au moulin de Saint-Pierre. La Noë fermait comme aujourd'hui toute la partie qui s'étend depuis ce même moulin jusqu'au pont des Prés, qui n'existait pas alors, en longeant la rue des Sables, le pont Saint-Jacques, la place de la nouvelle Comédie et celle de la Préfecture. La promenade actuelle du Fort indique la ligne qui, d'une rivière à l'autre, fermait le terrain de ce troisième côté. Une chaussée sur laquelle était établi un *large pourmenoir pour faire piquer, voltiger et dresser les chevaux*, traversait cette prairie depuis la venelle aux Chevaux, qui a peut être tiré son nom de cette circonstance (1), jusqu'au pont Saint-Jacques. C'était dans l'espace compris entre cette chaussée et le Fort, que nos pères allaient dans les beaux jours de fête se promener et *s'ébattre*, aussi appelait-on ce lieu le *Pré des ébats*. Là, les écoliers de l'université venaient lutter, courir, jouer aux barres, tirer de l'arc, et prendre *toutes honnestes récréations*. Là, s'assemblaient après le souper et souvent au nombre de quatre mille personnes, les seigneurs, les officiers, les dames, damoiselles et bourgeoises.

Là, ces dernières venaient encore *estendre et sécher leur beau linge, du quel lesdites prairies étaient aucunes fois si couvertes, qu'elles semblaient pluistôt blanches que vertes.*

Ce bras de la rivière d'Orne qui bordait le Pré des ébats du côté du pont Saint-Jacques et le séparait du cercle aujourd'hui appelée le Boulevard, était sans doute plus profond qu'il ne l'est maintenant, car c'était là, selon M. De Bras, que les écoliers se livraient à la nata-

(1) Il y avait un abreuvoir au bout de cette rue, c'est peut-être aussi ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte.

tion. Cette petite rivière offrait encore dans les jours de promenade un spectacle charmant : *au beau printemps vernal*, dit l'auteur que nous venons de citer, *l'on y oit le chant et ramage mélodieux des rossignols qui fleurtissent* (1), *frédonnent et dégoisent dedans les jardins prochains, lesquels rossignols se animent davantage en l'armonie des cornets, flûtes, violons, luts, guiternes, mandores, chants de musique et tambourins, qu'ils ayent par intervales sur la rivière, dedans aucunes petites barques et gondoles qui y flottent pour le plaisir des jeunes hommes qui jettent des fusées en l'air ainsi que la nuit approche, et des feux artificiels pour donner récréation plus grande à cette multitude de sieurs officiers, dames, damoiselles et du peuple, qui se pourmènent en ces prairies, chaussées et ponts.* Mais de tous les passe-temps auxquels les habitants de notre cité se livraient alors dans l'enceinte de ce pré, le plus intéressant, selon nous, est celui du papeguay.

Papeguay. Cet exercice commençait à Pâques et durait une partie de la belle saison ; il consistait à abattre avec l'arc, l'arquebuse ou l'arbalète, un oiseau de bois, attaché au haut d'un mât que l'on dressait en plein air. Cet oiseau était peint de diverses couleurs et ressemblait assez par ces couleurs et sa forme à un perroquet, qui, dans la latinité du moyen-âge, était appelé *Papagallus*, à cause de la variété de son plumage, de là vint donc le nom de Papeguay ou Papegault, que l'on donna au simulacre de cet oiseau. C'était au reste non-seulement un amusement attrayant, mais encore une pratique utile qui accoutumait les bourgeois au maniement des armes alors en usage.

On ignore le temps précis où le papeguay, fort anciennement établi dans plusieurs villes du royaume, fut

(1) Ce mot perdu pour notre langue a formé le verbe anglais flirt qu'on prononce fleurte et qui signifie minauder.

introduit dans la nôtre. Charles, duc de Normandie, qui fut depuis Charles V, créa en 1358 une compagnie d'arbalétriers pour la ville de Caen, et l'abbé De La Rue pense que le papeguay aurait pu être une conséquence de la création de cette compagnie. Il serait aussi très-possible que Charles V, trouvant un certain nombre de bourgeois déjà fort habiles au tir de l'oiseau, eût cru devoir profiter de cette disposition au maniement des armes pour former une compagnie d'hommes choisis parmi les plus exercés.

Bientôt, peut-être, M. de Formeville qui s'occupe de recherches sur les arbalétriers du papeguay aura éclairci ce point douteux d'antiquité comme il en a déjà éclairci plusieurs autres.

Il est certain, du reste, qu'au commencement du XVIe. siècle le papeguay était établi à Caen. M. de Bras en parle comme d'un usage qui n'était pas nouveau. Le 27 août 1557, Henri II, par lettres-patentes, nomme Gilles Fillastre, bourgeois de Caen, capitaine de la compagnie des arbalétriers, pour avoir abattu le papeguay trois ans de suite, exemptant ledit Fillastre, pour toute la vie, de *tous tributs, aides, tailles et subsides.*

Les mêmes lettres-patentes portaient qu'à la mort de ce capitaine la compagnie en élirait un autre qui jouirait des mêmes prérogatives. Outre cela, celui qui abattait le papeguay était exempt d'impôts pendant un année. Tous nos rois jusqu'à Louis XIV ont confirmé les lettres-patentes de Henri II. Avant que les priviléges dont nous venons de parler eussent été accordés au vainqueur dans l'exercice du tir au papeguay, la ville donnait 60 sols, ce qui était la valeur de 20 à 25 boisseaux de blé à celui qui l'avait abattu avec l'arc ou l'arbalète, et sept livres dix sols à celui qui l'abattait avec l'arquebuse. En 1554, le prix pour l'arbalète était de 5 livres, et pour l'arc de 2 livres.

Jusqu'à la fin du XVII[e]. siècle le tir à l'arquebuse avait lieu dans un bastion situé derrière le jardin des Jésuites, mais en 1680 on choisit pour cet exercice les fossés de la ville alors appelés le mail, et aujourd'hui fossés St.-Julien. Le tir à l'arc et à l'arbalète fut transféré de l'emplacement de l'église des Jésuites, où d'abord il avait eu lieu, dans la grande prairie. Cependant l'usage des armes à feu était depuis long-temps devenu trop général pour ne pas faire abandonner ces vieilles armes dont le maniement n'offrait plus d'intérêt, le fusil remplaça bientôt l'arquebuse, et le tir du papeguay eut lieu alors sur les champs St.-Michel, dans le chemin creux qui conduit à Ardennes. Le papeguay de l'arc a inspiré le sujet d'une fort jolie gravure dans le genre de Vanloo; ce sont des amours qui tâchent d'atteindre avec leurs flèches un cœur placé au haut d'un mât semblable à celui où l'on attachait l'oiseau qui servait de but aux archers. De nos jours ce vieil et utile usage que nous venons de décrire a dégénéré en un amusement cruel; au lieu de l'insensible perroquet de bois on a choisi des coqs vivants dont chaque année on fait une boucherie inhumaine aux portes de notre ville, et ce spectacle dégoûtant a lieu précisément à Pâques, époque à laquelle commençait le tir du papeguay.

Amédée FAUVEL.

Poésies.

HEURES DE FOI.

Où notre ame va-t-elle, alors que de la vie,
Dans un dernier soupir, le reste est exhalé?
Retourne-t-elle aux cieux, par les anges ravie,
Comme aux champs paternels retourne un exilé?

Après que la cage est brisée
L'oiseau survit-il aux débris ?
Quand toute sève est épuisée,
Quand tous feuillages sont flétris ;
De ces notes mélodieuses
Qui frappaient, tristes ou joyeuses,
Comme de belles voyageuses,
A tous les seuils, sous tous les cieux,
De ces roses qui, toujours belles,
Devaient, disions-nous, éternelles,
Enivrer nos heures mortelles
De leurs parfums délicieux ;

Reste-t-il, ô mon Dieu ! reste-t-il dans ce monde
Autre chose qu'un peu de fange ou de limon,
Silencieux ainsi que le sable sous l'onde,
Mais couché sous la terre, immobile et sans nom ?

Oh ! cette pensée est amère !
Eh ! quoi ! pareil au corps qui rend
Ses molécules à la terre,
L'esprit s'en irait au néant !
Comme ces vagues de poussière
Qu'on voit flotter dans la lumière,
Mon ame, elle-même, matière,
Un jour les vents l'emporteraient !
Les vers mangeraient cette cendre,
Et cette ame ardente à s'éprendre,
Mes amis, il faudrait la rendre
A ceux qui m'enseveliraient !

Non, non, car ce serait une dure ironie
De nous avoir dotés, durant l'humain séjour,
De ces vastes besoins d'une ivresse infinie,
Que rien ne dût remplir et qui mourraient un jour.

Dieu juste ! ici l'homme sommeille :
Ses plus beaux jours n'y sont que nuit.
Son matin, son aube vermeille,
C'est l'heure où son corps se détruit.
Alors, comme un essaim qui chante,
Ces désirs que la vie enfante,
Ce bonheur dont il se tourmente,
Ces rêves dans l'obscurité,

Guidés par celui qui console,
Autour de l'ame qui s'envole,
Tracent une auguste auréole
Qui la suit dans l'éternité.

20 mars 1835.

Ch. Woinez.

FANTAZIA.

Reste, ô mon trésor!
La lune est encor
        Couchée!
Es-tu pas bien là,
Dis, comme cela
        Penchée?

Sous tes longs cheveux
Cachés tous les deux,
        La vie
Chante tout le jour,
Fauvette d'amour
        Ravie!

Encore un baiser;
As-tu peur d'oser
        Le prendre?
Quand on le voudra,
Ta bouche pourra
        Le rendre.

Ta bouche, Nanna,
Oh! ta bouche en a
        Dont l'ame,
Qu'elle touchera,
Au ciel portera
        La flamme.

Cette voix, là-bas,
Ne t'appelle pas,
        Méchante!
C'est quelque Espagnol
Ou le rossignol
        Qui chante.

Vois, comme il fait noir :
Pas un seul manoir
        Qui lorgne !
Et puis, mon portier,
Le vieux savetier
        Est borgne !

Dans ses os de mort,
Ton vieux mari dort
        Sans doute ;
Qu'il dorme toujours !
Mais toi, mes amours,
        Ecoute :

Les cieux pour les cieux !
Tes yeux sur mes yeux !
        Et bouche,
Comme un bec un bec,
Mes lèvres avec
        Ta bouche !

L. HAUD'BERT.

BULLETIN.

SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN (1).

Hélas! le temps est bien loin de l'ancien Palinod ou Puy académique, et de l'ancienne Académie de Caen ! La publication de tous les volumes du monde, en prose ou en vers, dans notre ville, ne saurait exciter la centième partie de l'enthousiasme qui s'éveillait chaque année, quand on couronnait au Palinod quelque belle ode latine ou française qui unissait aux éloges de la Vierge Marie ceux du lieutenant-général. Où sont les belles périodes cicéroniennes que prononçait en latin, dans l'église St.-Jean, Monsieur le professeur de théologie, quand l'évêque et les facultés décernaient les prix aux Condomistes ? Tout cela est passé sans retour, et si bien passé que les héritiers de nos vieux académiciens sont restés sept ans sans faire de

(1) L'Académie a proposé une médaille d'or du prix de 400 fr. pour l'auteur du meilleur mémoire sur P. Daniel Huet et ses ouvrages.

réunion publique. Le remords leur en est venu, et, pour expier solennellement leur méfait, ils ont tenu Cour plénière et publique le 26 novembre dernier. Cette séance réunissait un nombreux auditoire qu'elle devait sans doute à la rareté de la chose, autant qu'à l'intérêt des matières. M. Bertrand, qui présidait l'assemblée, a parlé le premier. Avec cette élégance de langage et cette finesse d'aperçus qu'on lui connaît, il a dit les causes qui enlèvent à présent aux Académies de province leur ancienne influence; il a montré quelle pourrait être cependant leur utilité pour l'avenir, si elles veulent réunir le goût des choses utiles à celui des recherches savantes, et se mettre franchement à la tête du progrès qu'elles sont appelées à seconder.

M. Travers a retracé les travaux des académiciens pendant ces sept dernières années. Nous avons surtout remarqué avec intérêt les travaux de M. Masson, sur les éthers et les chlorures, l'analyse de M. Saisset du jugement de Schelling sur M. V. Cousin, et l'Essai de M. Roger sur le Beau, quoique ce travail présente des théories que nous sommes loin d'admettre, et qui soutiendraient difficilement, selon nous, les attaques de la critique.

M. Edom a lu un morceau sur Malherbe, dans lequel il l'a défendu contre la critique de M. Martin, qui sacrifie une partie de la gloire de notre poète à celle de Bertaut, son contemporain. M. Edom a opposé les meilleures pièces de vers de Malherbe à quelques mauvais vers de M. de Lamartine. Qu'est-ce que cela prouve en faveur de Malherbe?

Dans un mémoire fort ingénieux, M. Vaultier a démontré que les charmantes poésies de Clotilde de Surville sont apocryphes; selon nous, il y a long-temps que cette question n'en est plus une pour le monde littéraire.

Nous avons hâte d'arriver à la biographie de M. le premier président Lemenuet, par M. Th. Massot, avocat-général; mais comment en parler? Nos éloges, aux yeux de ceux qui n'assistaient pas à la séance de l'Académie, auront le tort de paraître empreints d'exagération, tandis que ceux qui ont entendu M. Massot les trouveront encore bien au-dessous de la vérité. Comment peindre en effet, dans la sèche brièveté d'un compte-rendu, l'impression produite sur l'assemblée par ce magnifique discours? Comment retracer ici les effets de cette éloquente parole qui sait unir toutes les pompes du langage à la profondeur de la pensée? M. Massot a déroulé devant nous la longue vie de M. Lemenuet; il nous a montré ce magistrat se préparant dans le silence de l'étude et les nobles luttes du barreau au rôle que lui destinait la providence; il l'a fait sortir de son repos et de sa vie privée, si pleine et si pure, pour le jeter au milieu de l'ardente mêlée de la révolution; il a reconstruit autour de la grande image de son héros tout le cortége des hommes et des institutions de son temps, et tout

cela a vécu, tout cela a marché devant nous. Nous avons entendu gronder l'orage révolutionnaire, et nous avons compris quelle fiévreuse énergie il fallut apporter à la lutte — Au 18 brumaire, M. Lemenuet, membre du Conseil des Anciens, refusa de conspirer avec Bonaparte, et son silence protesta du moins en faveur de la légalité méconnue. Les événements se pressent et s'accumulent dans le récit de l'orateur. M. Lemenuet devient le chef de la magistrature dans notre pays; son historien le suit pas à pas dans cette carrière si imposante et si grave; il nous le montre, par sa seule présence, appaisant l'émeute soulevée. Nous accompagnons M. Lemenuet jusqu'au moment où il se retire devant les tracasseries et les attaques d'un pouvoir dont le temps a fait justice; nous saluons le président dans sa retraite, et à peine avons-nous eu le temps de nous indigner contre ses ennemis, que déjà nous assistons à leur chûte, et que nous venons applaudir le triomphe du magistrat ramené dans nos murs.

Cette vie d'un homme mêlé à de si grands événements, qui était déjà mûr quand la première révolution a commencé, et qui était encore vigoureux quand la seconde s'est achevée, une pareille vie si patiente et si grave, en face de la frivolité des hommes de notre âge et de leurs ambitions prématurées, offrait à l'orateur, il faut le dire, une ample moisson d'éloquentes paroles et de hauts enseignements. M. Massot s'est noblement acquitté de cette double tâche, si brillante, mais en même temps si difficile. Nous conserverons long-temps le souvenir de cet éloge académique qui tranche si vivement avec tout ce que nous étions habitués à lire ou à entendre sous ce titre. Si la vie de M. Lemenuet reste comme un impérissable exemple d'honneur et de loyauté pour les magistrats et les citoyens, on peut dire que le discours de son historien est un des modèles les plus achevés des qualités que réclame la perfection du style oratoire. G. B.

— M. Dumont d'Urville que notre pays place désormais parmi nos principales illustrations scientifiques, a écrit à l'un de ses amis, au moment de son débarquement à Toulon, le 9 novembre.

« Voilà donc notre expédition terminée et au grand complet : nos deux corvettes sont restées au port. La dernière phase de cette navigation gigantesque a produit encore des résultats considérables et qui, comme tous les autres, nous ont valu des dangers presque inouis. Ma santé est très-altérée : mes forces anéanties se répareront-elles auprès de ma femme elle-même malade et de mon fils, dans cette Provence dont le climat est plus propice que celui de la belle Normandie? Si gloire il y a dans les résultats de nos exploitations et découvertes, je l'aurai payée bien chère. Ne trouvant ici aucune disposition adressée à l'avance pour notre arrivée, j'attends les ordres du ministère de la marine aux fins d'expédier les masses de matériaux que nous apportons. . . »

Si la distribution des collections recueillies par l'*Astrolabe* et la *Zélée* dépendait de notre célèbre compatriote, sûrement le cabinet d'histoire naturelle de Caen qui doit tant d'objets précieux à M. Dumont d'Urville s'enrichirait beaucoup. Mais la capitale reçoit et garde tout : Les sociétés savantes de la Normandie devraient, ce nous semble, former dès à présent des demandes pour n'être pas exclues du partage.

— Il vient de paraître chez Cotelle, éditeur, de musique rue St.-Honoré, à Paris, un Album, musique du comte Ab. d'Adhémar, paroles d'Eugène de Lonlay, notre compatriote, lithographie d'Adolphe Devéria et Mouilleron. Nous engageons surtout les dames à faire l'acquisition de cette charmante publication.

— *Théâtre de Caen* Je devrais commencer cet article par demander compte au public de son indifférence pour notre théâtre ; de quoi se plaint-il ? de l'administration ? elle fait ce qu'elle peut. De la monotonie et du mauvais choix des pièces qui composent le spectacle de chaque jour ? jamais le directeur n'avait offert à la curiosité publique plus de variétés que dans ce mois-ci. Des acteurs ? espérez-vous avoir pour 200 francs par mois nos premières célébrités dramatiques ? qui sait ? elles ne trouveraient peut-être pas grâce devant votre mauvais vouloir. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir entendu siffler Arnal et Frédéric-Lemaître dans une ville civilisée, qui possède au moins 45 sociétés savantes, 5 ou 6 journaux, et une foule d'abonnés au *Magasin pittoresque* et au *journal des Connaissances utiles*.

L'espace nous manque pour parler avec détails de toutes les nouveautés que nous avons applaudies. *Les Chasseurs Bavarois*, par exemple ! avant de les avoir entendus, je n'eus jamais deviné qu'une musique toute de cuivre pût produire de pareils effets. Il me serait difficile de décrire l'impression pénétrante, étrange, et pour ainsi dire nerveuse, que j'éprouvai en écoutant le premier morceau.

Mme. Martial nous a donné ensuite une charmante représentation à son bénéfice. Le choix des pièces était fait avec le bon goût et l'esprit qui caractérisent surtout notre gracieuse comédienne.

C'était d'abord *Un mois à Naples*, vaudeville de M. Berthaud, rédacteur en chef du journal radical de notre ville. Cette pièce a eu plus de 50 représentations à Paris, et la presse toute entière l'a accueillie avec les éloges les plus flatteurs. Je suis heureux de pouvoir exprimer ici à M. Berthaud toute la sympathie que m'inspire son beau talent. *Un mois à Naples* n'est point l'œuvre d'un vaudevilliste ; mais bien celle d'un poète. On y trouve, en l'écoutant, un doux parfum de bonne compagnie, une grâce délicate, un style pur et coloré, et ce quelque chose sans nom qui fait sourire le cœur et les lèvres, ce quelque chose qui fait dire : un poète a passé par là ! Ce vaudeville a été fort bien joué par Mme. *Martial* et par *Leblanc*, dont les progrès sont évidents ; Mme. *Aymar* s'y est montrée gentille et intelligente. Nous n'avons pas malheureusement les mêmes éloges à adresser à *Roguier* et à Mme. *Lati*, qui malgré quelques poses à la Déjazet, n'en a pas moins été fort médiocre.

A propos d'*Un mois à Naples*, j'ai lu dans je ne sais quel journal que cette pièce portait à Paris le nom de *Duplessis* et non celui de Berthaud. Pourquoi cela, s'écrie fort spirituellement ledit journal ? mon Dieu ! parce que Duplessis est le pseudonyme de M. Berthaud ;

parce que tous les jours il est permis en littérature de changer de nom. Si quelqu'un remplaçait un vieil habit bleu par un habit noir, lui en feriez-vous un crime? la question est la même.

Un Secret, drame vaudeville de M. Arnould et autres, quoiqu'assez intéressant, ne vaut certes pas la dramatique histoire publiée l'année dernière dans *le Siècle*. Malgré de longues déclamations, un style lourd et commun, cette pièce a eu du succès et sera revue avec plaisir. Mme. *Martial* y a fait preuve d'une sensibilité et d'un sentiment dramatique, que ses moyens physiques ne lui permettent pas toujours de développer aussi bien qu'elle les comprend. *Alexandre* a montré de la verve, de l'animation; qu'il travaille! il y a chez lui l'étoffe d'un bon acteur.

Puis enfin *le magnétisme*, boufonne et spirituelle parodie de la chose la plus boufonne du monde. Nous engageons les personnes qui ont assisté aux ridicules parades du docteur Laurent, d'aller en voir à notre théâtre l'exacte copie, représentée par Théodore, déguisé en Laurent-Macaire, et ce bon père Martial, qui s'écrie avec cet accent si naïf et ce geste comique que vous connaissez: O grand homme! je voudrais bien endormir quelqu'un! *Aymar* a été ravissant.

Diane de Chivry a été vivement applaudie. Cette pièce a joui d'une telle faveur depuis trois ans, que je m'abstiendrai de toutes réflexions; car j'ai le malheur de croire que M. Frédéric Soulié est aussi mauvais dramaturge qu'il est grand romancier. Le personnage d'Asthon était rempli par M. le directeur; avec M. Haquette, l'éloge est devenu un lieu commun.

Maîtresse et fiancée, pièce assez mal conçue et assez mal écrite, par M. Emile Souvestre, a été reçue froidement par le public de Caen; nos acteurs l'ont cependant passablement jouée.

La Vieille, ce joli petit opéra-vaudevil e qui autrefois eut tant de succès à l'Opéra-comique, a fait généralement plaisir. Mme. *Théodore* a montré dans son rôle beaucoup de grâce et d'esprit. Elle chante agréablement, mais elle n'ose pas donner à sa voix toute l'étendue qu'elle pourrait avoir? pourquoi ces notes de gosier sourdes et voilées? pourquoi serrer les dents et fermer les lèvres? le son ainsi est étouffé et n'arrive plus qu'inarticulé aux oreilles des spectateurs. Je lui reprocherai aussi de ne pas s'abandonner à l'inspiration, à ces élans du cœur, à ces soudains abandons de l'ame qui font retrouver et aimer la femme sous le masque de l'actrice. Il y a toujours chez elle hésitation ou minauderie; ces défauts-là viennent sans doute de ce qu'elle a joué la comédie avant de savoir ce que c'était que la vie. A l'âge de dix ans elle était une petite merveille, et les habitués du théâtre de M. Comte lui prédisaient un avenir au moins égal à celui de Léontine Fay. Que M. Goudard, chef d'orchestre, reçoive ici nos compliments pour les intelligents efforts et la science vraie avec lesquels il conduit la partie musicale de notre théâtre.

Puis nous avons entendu M. Bozen, jeune violoniste, dont le talent n'a pas été, ce nous semble, assez apprécié par le public.

Nous terminons, en félicitant M. le directeur du généreux empressement avec lequel il a donné une représentation au bénéfice des malheureux incendiés de Creully. C'est ainsi que l'on se montre véritable artiste et bon citoyen. E. C.

EUG. CAMUS, *Directeur*.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA FÊTE DE LA CONCEPTION,

POÈME INÉDIT DE WACE, TROUVÈRE ANGLO-NORMAND (1)

On connaît les deux principaux ouvrages de Wace, le *Roman de Brut* et le *Roman de Rou.* Tous ceux qui ont étudié l'histoire du moyen-âge, les ont lus et relus, soit pour y trouver des faits historiques qu'on rencontrerait difficilement ailleurs, soit pour y chercher les formes pittoresques de la langue française à l'instant où elle prit naissance. Mais, jusqu'à présent, on ne s'est jamais occupé du poème sur *l'Etablissement de la fête de la Conception,* qui est aussi un des ouvrages remarquables du trouvère Anglo-Normand. Il n'avait même pas encore été publié, bien qu'il eût une importance réelle et qu'il fût le plus ancien document en langue vulgaire resté sur l'établissement de la fête de l'*Immaculée Conception* de la Vierge, en Occident. On sait que cette solennité, à laquelle un bref du pape Grégoire XVI vient de donner un nouvel éclat, fut appelée spécialement *la fête aux Normands.*

C'est à St.-Anselme, archevêque de Kenterbury, qu'on accorde le plus généralement l'honneur d'avoir établi la fête de la Conception de la Vierge Marie; quoi qu'il en soit, on lit dans un écrit qui lui est attribué, et qui par conséquent est du XIIe. siècle au plus tard, que

(1) Ce fragment fait partie d'une Introduction au poëme inédit de Wace, que nos collaborateurs, MM. G.-S. Trébutien et G. Mancel, se proposent de faire paraître incessamment. Nous ne doutons pas que cette publication n'offre un haut intérêt à tous ceux qui étudient les compositions du moyen âge.

On souscrit à Caen, chez Pagny, imprimeur, rue Froide; prix : 7 fr.

Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, redoutant, après s'être emparé de l'Angleterre, une invasion des Danois, avait envoyé en ambassade à leur roi Suein ou Suenon II, un certain abbé de Ramsay, nommé Elsin, qui, sa mission remplie, fut à son retour accueilli par une tempête furieuse.

Déjà le navire s'entr'ouvrait et les matelots étaient découragés, lorsque l'équipage, ne voyant plus d'espoir que dans une intervention divine, adressa au Seigneur et à la Vierge une fervente prière. Ce ne fut pas en vain qu'ils eurent ainsi recours au ciel; bientôt leur apparut un personnage en habits pontificaux qui, appelant Elsin par son nom, lui dit : « Je viens à vous de la part de la mère de Dieu, et j'ai ordre de vous dire que si vous voulez éviter le naufrage et revoir vos foyers, il faut que vous promettiez de célébrer la fête de sa Conception.— Mais, à quel jour, reprit Elsin, devrai-je fixer cette cérémonie?—Au huit décembre. — Et de quelle manière l'office sera-t-il célébré? — Il sera le même, répondit l'envoyé céleste, que celui de la Nativité qui a lieu le huit septembre, avec cette seule différence que le mot *Conceptio* remplacera le mot *Nativitas.* » Elsin promit de se conformer pieusement à ces ordres, et la tempête s'apaisa sur-le-champ. A son arrivée, l'abbé de Ramsay ne manqua pas de s'acquitter de sa promesse; il établit la fête de la *Conception* dans son abbaye. Elle ne tarda pas à être célébrée dans toute l'Angleterre et surtout dans toute la Normandie, où elle fut bientôt en si grand honneur, qu'on l'appela la *Fête aux Normands.* Il est à remarquer, au surplus, que dans tous les anciens bréviaires de Normandie, et aujourd'hui même dans ceux des diocèses de Rouen et de Bayeux, l'office de la Vierge est encore le même le 8 septembre et le 8 décembre, sauf le changement de nom pour les deux fêtes.

C'est ce miracle du salut d'Elsin et l'histoire de l'insti-

tution religieuse qui en fut la suite, que Wace a mis en vers ; et c'est à tort que quelques écrivains ont fait remonter à la même époque l'origine du *Puy de la Conception* ou des *Palinods*. Ces jeux poétiques qu'on célébrait en l'honneur de Marie, dans les villes de Rouen, de Caen et de Dieppe, ne furent établis que beaucoup plus tard, dans la dernière moitié du XVe. siècle. Il n'exista jusqu'alors que des confréries qui s'étaient obligées à une dévotion particulière envers la mère du Sauveur.

Cependant Wace ne s'est pas contenté de donner l'aventure d'Elsin : au contraire, la merveille opérée par l'intercession de la Vierge n'a été pour lui que l'occasion d'écrire toute l'histoire de sa vie, et l'*Etablissement de la fête de la conception*, est devenu pour notre poète un point de départ, une simple tête de chapitre, pour ainsi dire, le prétexte d'un titre, comme dans d'autres cas, Brutus, premier roi Breton, et Rollon, premier duc Normand, lui ont servi à commencer et à désigner l'histoire des rois d'Angleterre et l'histoire des ducs de Normandie. M. de La Rue qui n'a pas fait attention à cette façon d'agir habituelle à Wace, a pensé qu'il avait composé plusieurs histoires détachées, d'abord sur le miracle, puis sur la naissance de la Vierge, sur sa famille, sur son mariage, sa mort, ses funérailles, sa résurrection, et qu'il avait ensuite réuni ces pièces particulières en un seul corps. Il suffit de parcourir le poème de *la Conception*, pour s'apercevoir que cette opinion est inadmissible : il n'y a pas une seule partie de l'ouvrage de Wace, qui ne dépende de celle qui la précède, et ne domine celle qui la suit, de telle sorte qu'on ne pourrait l'en détacher sans nuire à l'effet général du livre.

Mais, ainsi que nous l'avons avancé, Wace n'a que fort peu d'invention. Dans ses deux grands poèmes, il a suivi pas à pas, quelquefois même traduit, Geoffroy de

Monmouth, Dudon de St.-Quentin et Guillaume de Jumièges; dans celui-ci il a reproduit presque en entier différents extraits des Pseudo-évangiles. Wace, dans le poème de la *Conception*, n'a fait que mettre en roman quelques passages des Apocryphes, et chose étonnante, aucun de ses nombreux biographes, si versés dans l'histoire de notre vieille littérature, ne l'a remarqué, et ne semble même avoir connu cette source où le moyen âge a tant puisé.

Les évangiles apocryphes, en effet, conjointement avec les légendes des saints et les hymnes et chants composés dans les couvents, ont seuls constitué la poésie depuis le Ve. siècle jusqu'au milieu du XVIe. Nous ne voulons pas parler ici de ces faux évangiles fabriqués par chacun des hérésiarques des premiers temps pour appuyer ses doctrines, mais bien des récits semi-orthodoxes, semi-inventés, que l'Église a toujours tolérés plus ou moins; auxquels mêmes elle a emprunté certains rites, et qui laissés en pâture à l'imagination du peuple, lui facilitèrent la transition de la mythologie brillante du paganisme aux principes rigides de la loi nouvelle.

Ces légendes, œuvres de la foi populaire, un peu trop puériles, un peu trop crédules, sans doute, aux yeux du XIXe. siècle, n'en jouirent pas moins d'une autorité illimitée. On avouera qu'elles la méritaient complètement, si c'est assez pour y avoir droit, de joindre à un caractère incontestable de vérité historique dans la peinture des mœurs de l'église naissante, une allure humble et douce, modeste et suave, pleine de grâce et de simplicité; s'il suffit d'avoir su garder une physionomie propre et un parfum particulier de bonhomie et de candeur, même au milieu des traits les plus hardis, nous dirons même les plus éloquents, les plus dramatiques, les plus grandioses. Pendant mille ans, la poésie n'eut pas d'autre champ que celui de ces traditions; toutes les nations chrétiennes

vinrent y recueillir leurs inspirations. Elles régnèrent sur l'ame du peuple comme sur l'imagination du poète et de l'artiste, et se transformèrent en profondes et ingénieuses compositions. L'imagier, le trouvère, le maçon en furent inspirés, y découvrirent une source d'innombrables sujets, et ce ne serait peut-être pas aller trop loin de prétendre que le moyen-âge leur a dû en partie ce cachet de naïveté qui plait tant, et qui forme une des principales qualités de ses productions artistiques et littéraires.

Wace, né au moment où une telle direction des idées était dans toute sa force, en subit l'influence autant et plus que ses contemporains; moins poète que rimeur, il dut se trouver heureux de rencontrer une poésie toute faite qu'il n'eût plus qu'à versifier. Il se contenta donc de compiler les Apocryphes qui ont trait à la vie de la sainte Vierge, et, hâtons-nous de le reconnaître, ce choix fut assurément la meilleure de ses inspirations.

Ce qui a rapport dans le poème de *l'Etablissement de la fête de la Conception*, à la vie patriarchale de Joachim et de sainte Anne, à leur désir d'avoir un enfant, à leurs larmes et à leurs prières pour l'obtenir, à leur allégresse et à leur bonheur en le recevant; l'épisode de la vie angélique de la Vierge au temple et de son mariage avec Joseph; l'Annonciation, l'histoire de la grossesse de Marie et des inquiétudes de son époux en la découvrant: tout cela a été emprunté par notre poète au récit touchant connu sous le nom d'*Evangile de la Nativité de sainte Marie*. Ce qui a trait à la mort de la Vierge, à son enterrement par les Apôtres et aux miracles qui accompagnèrent cette mort et cet enterrement, a été pris au curieux *Liber de transitu Beatæ Mariæ Virginis*, attribué à Méliton, évêque de Sardes. Autour de ces deux principaux ouvrages qu'il a reproduits presque textuellement, Wace a groupé une foule de petits faits, d'anecdotes, de digressions et de commentaires, la plupart du temps

fournis par St.-Anselme, Eadmer et les autres écrivains ecclésiastiques des XIe. et XIIe. siècles, ou par le *Protévangile de St.-Jacques le Mineur.* Nous ferons remarquer qu'on a cru jusqu'à ce jour, que cette dernière légende n'avait été connue que depuis trois siècles en Europe, où elle aurait été apportée d'Orient par le Normand Guillaume Postel, professeur de langues orientales au Collége de France. Les passages qu'on en retrouve dans le poème de *la Conception*, prouvent qu'elle était populaire en France bien auparavant.

L'auteur qui nous occupe, nous l'avons fait entendre précédemment, est loin d'avoir compris la poésie des traditions dont il s'inspirait. Il a l'air, au contraire, d'avoir attaché une faible importance à tout ce qui est sentiment et à tout ce qui vient du cœur; il semble même l'éviter comme une espèce d'entrave à sa narration qu'il pousse sans cesse et sèchement vers la fin; il retranche sans pitié les détails les plus gracieux, et les remplace par d'interminables énumérations qu'il paraît affectionner singulièrement.

L'analyse que nous allons faire du travail de Wace, pourra donner une idée de sa manière de procéder.

Après avoir longuement raconté *comment la conception Nostre-Dame fu establie*, notre rimeur passe brusquement et sans autre transition que ces quatre vers, à la biographie de la mère de Dieu :

Biens est drois que l'en vos die,
De madame sainte Marie,
Comment fu conceue et née,
Comment norrie et mariée.

« Son père, dit-il avec l'*Evangile de la Naissance*, se nommait Joachim et était de Nazareth, en Galilée; sa mère s'appelait Anne et était née à Bethléem. Tous deux unis par un saint mariage, menaient une vie simple et

juste devant le Seigneur, irréprochable et pieuse devant les hommes; car faisant trois parts de leurs revenus, ils dépensaient la première pour le temple et ses ministres, la seconde pour les pauvres, et ils réservaient la troisième pour eux et leur famille. Il y avait vingt ans qu'ils vivaient ainsi sans avoir d'enfants, et, dans leur chagrin, ils avaient fait vœu, si Dieu leur en accordait un, de le consacrer au service du temple.

« Or, il arriva que le jour de la Dédicace, Joachim se rendit à Jérusalem avec ses parents et ses voisins pour présenter son offrande au temple, mais le pontife Issachar, qui se trouvait alors en fonctions, apercevant Joachim avec son oblation, repoussa ses dons en lui disant que, puisque Dieu l'avait jugé indigne d'avoir des enfants, il pouvait penser que ses présents n'étaient point agréables à Dieu, l'Ecriture déclarant *maudit celui qui n'a pas engendré en Israël.* »

L'*Evangile de la Naissance de Marie* rapporte encore que Joachim s'enfuit tout honteux auprès des bergers qui paissaient ses troupeaux, et ne voulut pas rentrer chez lui de peur que ceux de sa tribu ne lui répétassent le reproche outrageant qu'ils avaient entendu de la bouche du prêtre. Le trouvère du XIIe. siècle, lui, introduit dans son poème une conversation entre Joachim et le pontife qu'il appelle l'*évesque*. Il fait ensuite une description telle qu'il la conçoit, des mœurs des bergers Juifs au désert et dans la montagne, et reprenant la fable du pseudo-évangile, il continue :

« Joachim était depuis quelque temps au désert, jeunant, priant et pleurant, lorsqu'un jour qu'il était seul, un ange lui apparut au milieu d'une grande lumière, et comme il s'effrayait, le rassura en lui parlant en ces termes : « Ne crains point, Joachim, je suis l'ange du « Seigneur, il m'envoie vers toi pour t'annoncer qu'il a « entendu tes prières et le reproche de stérilité qui t'a

« été fait. Dieu punit le péché et non la nature, et quand
« il rend quelqu'un stérile, c'est pour que ses miracles
« soient plus éclatants, et montrent que l'enfant qui naît
« est un don divin et non le fruit de la passion. Abraham
« (le texte latin dit Sarah), ne vécut-il pas long-temps
« avant d'avoir un fils, et n'eut-il pas ensuite Isaac,
« dont le nom fut béni ? Rachel, tant aimée de Jacob,
« n'attendit-elle pas bien des années la naissance de
« l'heureux Joseph, qui fut maître de l'Egypte ? Samuel
« le saint, Samson le fort, n'eurent-ils pas pour mères
« des femmes d'abord stériles ? Si ta raison t'empêche
« d'ajouter foi à mes paroles, crois-en les faits. Les
« naissances tardives sont celles des enfants les plus
« merveilleux. Ta femme Anne enfantera une fille que
« vous nommerez Marie : elle sera consacrée au Seigneur
« dès son enfance comme vous en avez fait vœu et sera
« remplie du Saint-Esprit dès le sein de sa mère ; elle ne
» péchera point en avançant en âge, restera vierge et
« enfantera le Sauveur des hommes. Voici le signe par
« lequel tu reconnaîtras la vérité de ce que je te dis :
« lorsque tu arriveras à Jerusalem, tu trouveras ton
« épouse Anne qui t'attendra sous la Porte d'Or. »

Ici, Wace abandonne l'*Evangile de la Naissance de Marie*, et nous apprend avec le *Protévangile* que Joachim plein de joie offrit à Dieu un sacrifice de douze agneaux blancs (le texte grec porte dix brebis sans taches), douze taureaux et cent chevreaux, dont la chair fut distribuée aux prêtres et au peuple. Il donne ensuite, d'après les commentateurs de son temps, une explication mystique de ce sacrifice, puis il revient au commencement du *Protévangile* pour nous faire savoir ce qu'Anne était devenue pendant l'absence de son mari.

Couverte de vêtements de deuil, elle déplorait son veuvage et sa stérilité, et le jour du Seigneur étant arrivé, sa servante vint à elle et lui dit : « Jusqu'à quand

« affligerez-vous donc votre ame ? Il ne vous est pas « permis de pleurer aujourd'hui, parce que c'est le grand « jour du Seigneur. Prenez des habillements plus conve- « nables. » Mais Anne lui répondit : « Laissez-moi, car Dieu « m'a trop humiliée. » A ces mots, la servante sortit irritée en murmurant : « Est-ce ma faute, à moi, si « Dieu vous a rendue inféconde ? »

Le *Protévangile de Jacques* contient en cet endroit un morceau lyrique et élégiaque que nous ne pouvons nous empêcher de citer, bien que Wace ait jugé à propos de l'omettre ; il pourra d'ailleurs mettre le lecteur à même d'apprécier la vérité de ce que nous avons avancé sur le goût poétique du rimeur Anglo-Normand.

Anne, désolée après l'insulte de sa servante, se réfugie dans un jardin et va s'asseoir tristement sous un laurier ; en élevant les yeux au ciel, elle aperçoit un nid de moineau. Alors fondant en larmes, elle s'écrie :

« Hélas ! à qui puis-je être comparée ? Quelle mère « m'a donc engendrée pour être ainsi maudite devant les « fils d'Israël ? On me méprise, on m'insulte, on me « repousse du temple du Seigneur mon Dieu.

« Hélas ! à qui suis-je semblable ? Je ne puis être « comparée aux oiseaux du ciel, parce que les oiseaux « sont féconds devant vous, Seigneur !

« Tout ce qui est dans mon ame, je l'épanche en « vous. Hélas ! à qui puis-je être comparée ? Pas même « aux animaux de la terre, parce qu'ils sont aussi « féconds devant vous, Seigneur !

« Hélas ! à qui suis-je semblable ? Je ne puis me com- « parer aux eaux, parce qu'elles mêmes sont fécondes « devant vous, car écumantes ou calmes, elles vous « louent avec les poissons de la mer !

« Mais, hélas ! à qui puis-je me comparer ? Je ne puis « être comparée à la terre, parce que la terre porte ses « fruits en son temps et vous bénit, Seigneur ! »

Y a-t-il rien de plus éloquent et de plus sublime que ces soupirs d'une épouse privée des joies de la maternité? y a-t-il rien de plus douloureux et de plus touchant que ces regrets d'une femme sans enfant à la vue d'un nid d'oiseau? Quel désespoir et quelle résignation! La Bible nous présente à peine quelque chose de semblable dans ses passages les plus pathétiques.

Eh bien, Wace a jugé à propos de remplacer ce charmant épisode, par un discours que l'ange vient tenir à Anne, dans les mêmes termes que celui qu'il a déjà fait à Joachim, et par d'insignifiantes prédictions sur la Vierge, tirées de l'*Evangile de la Nativité;* il ne retourne au *Protévangile de St.-Jacques*, que pour faire annoncer à Anne, par deux anges, l'arrivée de son époux. Bientôt après Anne conçoit et enfante une fille ; suivant les ordres de l'envoyé céleste, on l'appelle Marie.

A partir de cet instant, notre auteur ne fait d'emprunts au *Protévangile de St.-Jacques*, que pour des passages de quelques vers ; il prend constamment pour base l'*Evangile de la Nativité,* et ne le quitte que lorsqu'il lui fait défaut et ne lui fournit pas les menus détails auxquels il se complaît. Nous ne croyons donc pas devoir revenir sur ces digressions.

Cependant, Marie ayant atteint l'âge de trois ans, ses parents l'amènent à Jerusalem pour l'offrir à Dieu, et dès son arrivée plusieurs miracles signalent ses hautes destinées : bien que toute enfant elle monte, seule et sans aide, les quinze degrés du temple ; souvent les anges viennent la visiter. Elle parvient enfin à quatorze ans, sans que les méchants puissent rien inventer de reprochable contre elle. C'était le moment où le pontife annonçait publiquement, selon la coutume, que les vierges élevées dans le temple seraient rendues à leurs parents pour être mariées; les autres jeunes filles obéissent toutes avec empressement. Marie seule s'excuse de le

faire en disant qu'elle a voué à Dieu sa virginité, et qu'elle ne violera sa promesse.

C'est alors que commence la scène pleine de fraîcheur et de naïveté des fiançailles de la Vierge, scène qui a été l'occasion de tant de gracieuses peintures de l'école catholique, et à l'influence de laquelle les peintres modernes n'ont pu encore se soustraire malgré leur mauvais goût novateur et leur mépris des traditions. Le grand-prêtre, embarrassé par la résolution de la jeune vierge, invoque le Seigneur dans le Saint des Saints, et par un ordre exprès, commande à tous les hommes sans épouse, de la famille de David, d'apporter au sanctuaire chacun une verge : par un miracle spécial, une de ces verges fleurira et une colombe s'élèvera de son sommet vers le ciel. Cette verge indiquera celui à qui Marie devra être confiée.

Un vieillard veuf, de Bethléem, Joseph, contraint par la loi se présente avec les autres. La crainte et la timidité lui font d'abord cacher la verge qu'il a apportée ; mais enfin, désigné par la volonté divine, il consent à épouser Marie et revient à Bethléem pour faire les préparatifs des noces. Pendant ce temps, la Vierge doit retourner chez ses parents, à Nazareth.

Nous passerons sous silence la salutation angélique et la visite à sainte Elisabeth, qui ne sont que des amplifications prolongées à l'excès du premier chapitre de l'évangile selon St.-Luc ; nous ne parlerons pas non plus de l'inquiétude de Joseph à la vue de la grossesse de Marie, inquiétude sans dignité, qui, suivant l'expression d'un savant distingué, révèle l'homme du peuple et surtout le Juif, et nous arriverons avec Wace à la naissance du Sauveur.

Voilà où se termine ce que nous pourrions appeler la seconde partie du poème de la *Conception Notre-Dame*, en considérant comme la première l'aventure d'Elsin.

Quoique Wace n'ait, sans doute, jamais eu l'intention d'établir cette division, la manière dont il a imité ses différents modèles l'y a amené tout naturellement. A cette époque, les Apocryphes aussi bien que les Evangiles, se taisent sur la vie de la Vierge : la grandeur du fils a effacé jusqu'à l'éclat des vertus de la mère, et on ne la voit plus reparaître qu'après la mort du Christ et pour mourir elle-même. Notre auteur a comblé cette lacune par de longs commentaires copiés, comme d'habitude, dans les écrivains de son temps. Il a rassemblé pêle-mêle tous les arguments connus en faveur de la conception immaculée et toutes les raisons qui prouvent la puissance de la protection de la Vierge ; il a fait une récapitulation de son livre, dans laquelle, suivant l'usage, il n'a pas manqué de se nommer, et il a enfin donné, d'après une tradition qui eut cours au moyen-âge, la généalogie de la mère de Dieu. Les cinq vers suivants, rapportés par Gerson, dans son premier discours *de Nativitate Beatæ Mariæ Virginis*, résument presque en entier cette généalogie :

Anna tribus nupsit, Joachim, Cleophæ, Salomæque.
Ex quibus ipsa viris peperit tres Anna Marias :
Quas duxere Joseph, Alphæus, Zebedæusque.
Prima Jesum ; Jacobum, Joseph, cum Simone Judam
Altera dat ; Jacobum dat tertia datque Joannem.

Dans tout ce hors-d'œuvre, qui n'a pas moins de deux cents vers, nous n'avons rien rencontré qu'on puisse appeler de la poésie, si ce n'est une charmante allusion à l'étoile polaire, et une comparaison de la pureté de la Vierge à celle d'une *verrière* qui laisse passer les rayons du soleil sans en être altérée. Le poème de Wace ne reprend d'intérêt que lorsqu'il revient lui-même aux Apocryphes.

On sait déjà que c'est le *Liber de transitu Beatæ Mariæ*

Virginis de Méliton, évêque de Sardes, qui supplée au peu d'imagination du poète pour cette dernière partie.

Ce livre qui, aux premiers siècles, fut très-répandu dans les églises d'Orient et d'Occident, qui eut même une immense action sur l'art et la littérature de l'Europe chrétienne, n'a pas néanmoins été aussi textuellement reproduit par Wace que ceux que nous avons précédemment indiqués. Il a agi plus largement, en l'amplifiant ou le rognant, et plus souvent en y ajoutant ses dissertations ou ses énumérations bien aimées. Au surplus, elles se ressemblent toutes ; vu leur peu de valeur réelle, il est inutile de les mentionner, et nous pouvons passer sans regret aux détails historiques reproduits d'après le *Liber de Transitu.*

« Comme Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ était attaché à la croix pour le salut des hommes, il aperçut à ses pieds sa mère et Jean l'évangéliste, qu'il aimait au-dessus des autres Apôtres, parce qu'il avait conservé la pureté de son corps, et il lui confia la garde de sa mère en disant, à lui : « Voici ta mère ! » à elle : « Voici ton fils ! » Depuis cette heure, la sainte mère de Dieu resta spécialement confiée aux soins de Jean tant qu'elle demeura sur la terre, et lorsque les Apôtres eurent commencé leurs prédications à travers le monde, elle habita au pied de la montagne des Oliviers chez les parents de l'Evangéliste.

« Or, il advint l'année après que le Christ fut monté au ciel (Méliton, suivant l'opinion reçue, dit que ce fut vingt-deux ans après la mort de Jésus Christ), un jour que Marie pleurait retirée dans la partie la plus secrète de la maison, un ange lui apparut resplendissant de lumière et lui dit : « Salut, bénie du Seigneur ! voici un « rameau de palmier que je vous apporte du paradis ; « vous le ferez porter devant votre cercueil lorsque dans « trois jours vous serez délivrée de votre corps. Votre

« fils vous attend avec les Trônes, les Anges et toutes les « Vertus du ciel. — Je vous en prie, répondit Marie à « l'ange, faites que tous les Apôtres puissent se réunir « auprès de moi. Et l'ange reprit : Aujourd'hui, par la « puissance du Seigneur, les Apôtres viendront à vous. » — Alors la Vierge se mit en oraison.

« Tout à coup, à l'instant même où le bienheureux Jean prêchait à Ephèse, à la troisième heure, voilà qu'un tremblement de terre se fit sentir et qu'une nuée l'enleva à tous les yeux et l'amena devant la porte de la Vierge Marie. A sa vue, la très-sainte mère de Dieu fut remplie de joie et lui dit : » Souviens-toi, mon fils, des paroles « du Seigneur ton maître, par lesquelles il me recom- « mande à toi, car je vais mourir dans trois jours, et « j'ai entendu les Juifs se dire entre eux : attendons le « jour de la mort de celle qui engendra le séducteur et « nous brûlerons son corps.

« Et Jean lui ayant dit : Pourrai-je, ô ma mère, « préparer moi seul des funérailles dignes de vous ! Quels « honneurs rendrai-je à votre corps si mes frères les « Disciples et les Apôtres ne viennent pas ? » Et voilà qu'aussitôt par l'ordre du Seigneur, tous les Apôtres furent enlevés des lieux où ils prêchaient la parole de Dieu et déposés par une nuée à la porte de la maison habitée par la mère du Sauveur. Et se saluant réciproquement, ils s'étonnaient en disant : « Pour quelle cause sommes nous ainsi réunis ? »

Jusqu'au moment où la Vierge expire, c'est sur ce ton de vérité qu'on peut appeler rigoureusement historique, que l'évêque de Sardes continue sa narration. C'est bien ainsi, en effet, loin du monde, triste, mais résignée, qu'a dû vivre la mère de Jésus-Christ ! C'est bien ainsi, visitée par les anges et au milieu d'événements miraculeux, qu'a dû mourir celle avec qui les anges communiquèrent sans cesse et dont l'existence fut une longue

suite de miracles. Cependant Wace a omis, cette fois avec raison, une espèce de combat d'humilité et de modestie entre St. Pierre et St. Paul, relativement à leur prééminence respective dans l'Eglise naissante. Il n'a pas été aussi sobre en racontant les choses surnaturelles qui accompagnèrent les funérailles de la mère de Dieu ; auprès de ces imaginations toutes remplies de délicatesse que l'on retrouve toujours dans chacun des récits évangéliques, on y rencontre des incidents singuliers, capables seulement d'amuser, comme les autres fictions orientales, par l'extraordinaire et l'imprévu. Au reste, après cette série de faits merveilleux, Wace s'arrête tout-à-coup pour établir les probabilités de la résurrection bienheureuse de Marie, et clôt son poème par une sorte d'invocation ou de prière. Une fin aussi précipitée fait regretter qu'il ne se soit pas jusqu'au bout aidé du livre de Méliton, qui, lui, se termine de la manière la plus noble et la plus grandiose par un magnifique tableau de l'Assomption.

On voit par cette analyse qu'on a dû trouver un peu longue, mais qui peut seule donner une idée des procédés de Wace, combien ils étaient encore simples et sans art, combien, par dessus tout, son imagination était pauvre ou même nulle. Toutefois, on doit reconnaître que la publication du poème de *l'Etablissement de la Fête de la Conception Notre-Dame* est devenue sinon nécessaire, au moins importante, à une époque où les études sur le moyen-âge sont poussées avec tant d'activité, si l'on considère que ce poème est un des plus anciens monuments de la langue française et qu'il est le complément obligé des autres ouvrages de Wace ; si l'on considère, surtout, que s'il n'offre pas à l'historien un intérêt aussi immédiat que pourraient le faire le *Roman de Brut* ou le *Roman de Rou*, il fait néanmoins de curieuses révélations sur les croyances et les idées du XIIe. siècle.

G.-S. Trébutien et G. Mancel.

LES POÈTES DE PROVINCE.

Allons, mes braves amis, vous qui tant de fois m'avez si cordialement serré la main, criez à l'ingratitude, foudroyez de vos derniers iambes l'amitié railleuse : je me résigne à vos vers sublimes, résignez-vous au feu de peloton de ma vile prose.

Dans la série des petites faiblesses qu'il plaît aujourd'hui à mon caprice d'esquisser, une place d'honneur ne vous était-elle pas due ? Je vous donne la première.

Toutefois, posons les conditions du combat ; je me garderai de vous viser au cœur, le cœur est chose sacrée; mais ce que je veux mitrailler sans trève ni merci, c'est votre vanité puérile, ce sont vos outrecuidantes prétentions *humanitaires*, c'est surtout votre miroir devant lequel vous feriez mieux de peigner vos cheveux et votre barbe que de contempler, vingt fois le jour, avec une douleur amère, tempérée par un sourire de satisfaction, le Génie ! le Génie pauvre comme Homère, méconnu comme la perle au fond de l'onde, et nonobstant plus altéré de gloire que ce pauvre monsieur Icare qui, sans nul doute, avait dû publier aussi quelques volumes de poésies incomprises.

Voici mon premier sujet : son nom est le grand Réformateur : Buffon l'a oublié dans sa collection des carnivores.

Avancez, grand homme ; la toile est levée, pourquoi vous tenir dans les coulisses ?

Le grand homme paraît : quelques jolis enfants s'échappent en poussant des cris ; un frisson a passé dans toute l'assemblée ; une femme se trouve mal. D'où vient cette panique ? — On s'est aperçu que le cadre du théâtre n'est pas grillé. — Le grand homme a peur de la peur qu'il a causée.

Qu'on se rassure! mon premier sujet n'a jamais mordu… que ses aliments. Dans l'intimité, c'est un agneau; quand il tient sa plume, c'est un tigre.

Les grandes choses ont souvent de très-petites causes. L'aphorisme n'est pas neuf, je suis tout-à-fait de votre avis; mais il est vrai.

Une injustice sociale a bouleversé totalement la destinée de mon grand homme. A trente-trois ans, après des études profondes et consciencieuses, ayant été jugé apte à remplir la dignité de *pion* dans un collége, il eut la douleur de voir un intrigant lui passer sur le corps. — A trente-trois ans! assister à l'anéantissement de ses rêves d'avenir, on le conçoit, même pour une âme de poète et de philosophe, cela est poignant. Il ne restait plus à notre désespéré que l'alternative de se suicider ou de se faire grand-homme. La situation était perplexe. Il opta pour la dernière extrémité.

Depuis ce jour, le grand homme n'a fait que croître et embellir : il doit *progresser* long-temps encore avant d'atteindre à son apogée.

C'est un conspirateur dangereux : il monte sa garde en bizet!!

La cote personnelle n'a pas encore osé frapper à sa porte; il n'en déclame pas moins avec toute la vigueur de ses poumons contre l'énormité de l'impôt; l'ingrat!

Les vers ne sont point sa spécialité exclusive; il fait de la prose dans ses moments perdus.

Parmi ses idées nouvelles, j'ai remarqué celles-ci :

Remplacer l'argent par le numéraire;

Les propriétaires par les possédants;

Les ouvriers par les travailleurs;

Les députés par les mandataires;

Et ainsi de suite.

Grand-homme! je suis fâché de vous le dire, mais vous êtes un plagiaire. Avant vous, notre gouvernement

n'a-t-il pas remplacé les gendarmes par les gardes-municipaux ? Vous devriez vous en souvenir, vous qui avez tant abîmé les uns et haïssez tant les autres.

Si notre régime constitutionnel traitait le Poète-réformateur aussi impitoyablement que le faisait la république de Platon, elle qui chassait les poètes ! l'herbe croîtrait bientôt dans nos rues ; car la rue est le cabinet d'études du Poète-réformateur, la rue avec ses pavés anguleux : c'est pourquoi il appelle la vie *un âpre sentier.*

Son ami intime est d'ordinaire une jeune plante inculte, grimpante et attachante, laissée à l'ombre par mégarde, mais progressant instinctivement vers le soleil, en un mot, devinant le génie aussi bien que les sorciers de campagne devinent les sources.

Ce légume-satellite a été arrosé pendant dix ans de son existence du latin de M. Lhomond : aussi comprend-il admirablement les vers soi-disant français de son ami.

Vous avez vu, sur les tréteaux de la foire, Bobèche manger de la filasse, puis jeter aux badauds ébahis des bouffées de flamme : l'intime du poète fait mieux que cela ; il avale tous les vers, sans distinction de sexe et de grandeur, que lui exhale son illustre ami et les lui rend presque simultanément en bouffées d'encens à asphixier toute une paroisse. Le poète n'éternue même pas.

L'Adèle d'Hervey du Réformateur, personne ne la connaît ; lui-même ne la connaît pas positivement ; mais si vous le circonvenez avec adresse, en louant ses vers et sa chevelure qui l'inonde ; si vous paraissez lui envier sa lèvre byronienne et son regard fascinateur, en l'appelant scélérat ! le poète n'y résistera plus, il épanchera dans votre cœur, jusqu'à la lie, le vase sacré des amours mystérieuses. Et vous saurez que la beauté qu'il a subjuguée est.... une couturière ? Fi donc ! une femme vertueuse et mariée qui danse à la sous-préfecture. où il

ne va point, parce que, dit-il, lui et le sous-préfet ne professent pas les mêmes opinions politiques.

Si jamais on l'arrête, celui-là ! — Cependant je ne vous conseille pas, pour l'éprouver, de lui offrir une recette générale ou une perception.

Le Hugo de province s'est aperçu un matin en se rasant qu'il avait le front demesurément large et prédominant ; donc, il devait être poète. Il s'est frappé le front et il s'est dit : il y a quelque chose là. Mais ce quelque chose, c'est le diable pour l'en faire sortir. Il a déjà commencé trois drames et douze odes, et la muse se montre rétive ; il semble qu'elle ait pris plaisir à clouer le génie de son favori à la fin de chaque première scène et à l'hémistiche de chaque troisième vers.

Vous avez dû le rencontrer *les soirs*, se frappant le front en s'exclamant : J'ai pourtant quelque chose là !

Pourquoi donc à une stérilité si complète a succédé tout-à-coup une si énorme fécondité? Je vais vous le dire, et ceci est de l'histoire. Un grand poète de Paris a initié notre Hugo à un procédé à l'usage de tous les fronts prédominants. Ce procédé consiste à s'envelopper la tête dans une aune de flanelle (le mètre n'était pas encore obligatoire à cette époque), à se tenir les pieds nus sur le marbre et à boire d'un trait un bol de punch. Le cerveau ne tarde pas à bouillonner et à renverser sur le papier des flots de strophes toutes plus ailées les unes que les autres. Veut-on faire une ode ? Il suffit de prendre au hasard, en plaçant *l'une après l'une*, et l'on sert chaud.

Il y a cependant des natures rebelles : je connais un front large qui depuis l'apparition des Orientales, s'enveloppe la tête dans sa flanelle, boit du punch tous les jours régulièrement et n'est encore parvenu qu'à pousser une sueur abondante.

Le Sainte-Beuve de province a le teint jaune, les joues décharnées, les cheveux plats et luisants et l'encolure d'un séminariste défroqué. Sa respectable mère l'a voué au blanc et aux pantalons sans sous-pieds. Si son âme est à l'étroit dans la vallée terrestre, il n'en est pas de même de son corps dans l'immense et longue redingote dont il a confié la coupe mathématique à une ravaudeuse en vogue.

Le Sainte-Beuve a l'âge que voudrez, ou plutôt il n'en a pas : c'est un vieux jeune homme, c'est un jeune vieillard. La conscription l'ayant réformé, parce qu'elle a prétendu, la railleuse ! qu'il avait la vue courte, il s'est enrôlé dans la littérature inoffensive, et il s'efforce tous les jours de prouver que la conscription l'a méconnu.

Moins fougueux que le Hugo, il n'ose affronter la mer agitée des passions et des antithèses. Il préfère se pencher complaisamment sur le lac incommensurable et insondable qu'on nomme poésie intime. Tout ce qu'il voit ou croit voir dans le cristal de ce lac, il le condense en tartines de cent alexandrins.—C'est le Saint-Vincent-de-Paul du lieu commun, il irait le chercher sous une avalanche. — Il a tellement horreur de l'oubli qu'il veut arracher de ce sommeil si doux, pourtant ! tous ceux qui l'ont appelé par son nom, lui ont souri, pressé la main ; ses vieux professeurs, ses vieux parents, jusqu'à ses cousins *remués de germain.* Ses sonnets ont condamné toute sa rue à la célébrité ; les épagneuls, les perruches, les jeunes vierges n'ont pu échapper à la désolation de la désolation. Ces infortunés ont été placés dans la triste alternative de la biographie ou de la dédicace. Il a dédié à sa blanchisseuse un grand morceau sur la *mission de l'art,* et tout à côté, un sonnet à M. de Châteaubriant sur une *plate-bande de renoncules.*

Toutefois, rendons justice à sa poésie (passez-moi le mot) : elle est facile, coulante et mieilleusement narco-

tique : ses détracteurs, ses zoïles disent qu'elle ressemble au petit lait dont on peut boire à discrétion sans craindre de s'énivrer. — En définitive, c'est un être digne du plus tendre intérêt. Si on ne trouve pas un atôme de pensée dans ses trois mille vers, c'est son médecin qu'il faut en accuser. Son médecin lui a dit solennellement : je vous permets de faire des vers, mais si vous avez l'imprudence de jamais penser, vous êtes un homme mort.

Le Sainte-Beuve continue de se bien porter. C'est un poète qui vivra.... long-temps.

C'est assez persifler ces médiocrités vaniteuses qui ont bien tort de se brûler le sang pour se faire un nom. Ce nom, il est fait depuis long-temps et ses nombreux synonimes sont tous consignés dans le dictionnaire de l'Académie. Je terminerai par un épisode historique qui sera la moralité de mon esquisse.

J'entrai un matin sans frapper dans la chambre (chambre est ici par euphémisme) d'un pauvre diable de poète qui n'est pour Dieu ! plus maintenant ni l'un ni l'autre. Il est... serrurier-mécanicien dans l'une de nos grandes villes industrielles, et certes il n'occuperait pas la dernière place parmi le Coeffeur d'Agen, le Boulenger de Nismes et l'Imprimeur en indiennes de Rouen ; mais, à l'instar de ces Messieurs, inscrire sur son enseigne : au poète serrurier ! il n'a pas voulu de la célébrité à ce prix. Il s'est fait serrurier, sincèrement, sans arrière-pensée, convaincu par la dure expérience que « la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut prendre ces demoiselles-là pour maîtresses et jamais pour femmes, » selon l'avis judicieux du penseur allemand.

Je reviens à mon poète : je le trouvai assis dans son lit, et à son chevet, un petit homme d'une soixantaine d'années, véritable type de bouquiniste-brocanteur.

Après avoir ouvert la porte, comme j'hésitais à entrer, craignant de troubler un tête-à-tête qui me parut fort animé : Soyez le bien-venu ! s'écria le poète ; vous me voyez dans les griffes du juif le plus intraitable. Oser me donner trente francs de mes lettres qui m'en ont coûté soixante de port !

Je m'avançai et vis étalées sur le lit une vingtaine de lettres de nos sommités littéraires de la Capitale. Pendant que Prosper, — c'est le nom du poète, — se débattait avec son autographomane, je les parcourus à la hâte. En voici quelques fragments :

« Vous avez un bel avenir poétique devant vous, Monsieur; persévérez, la gloire et la fortune doivent être le prix de vos beaux vers. » —

« Je suis heureux et fier des sympathies d'un poète tel que vous. Peu de noms comme le vôtre, Monsieur, et la province n'aurait rien à envier à Paris. » —

« Vous me demandez mon appui pour une place dans l'enseignement que vous sollicitez depuis trois ans. Quand on a votre génie, Monsieur, ce n'est pas à des écoliers qu'il faut parler, c'est à des hommes. » —

Ces lettres étaient toutes à peu près aussi mesurées, aussi sincères.

Eh bien! me dit Prosper, il n'en veut pas démordre. Me conseillez-vous de passer sous les fourches caudines de Monsieur ?

Bien loin de vous le conseiller, je vais me permettre d'enchérir sur le prix qui vous est offert : — ce que je fis avec un malin plaisir. — Pourtant le petit bonhomme obtint les lettres pour soixante-dix francs et se retira très-désappointé de mon apparition.

Alors Prosper me fit part d'une résolution forte qu'il avait prise : celle d'apprendre un état. Il avait vingt-deux ans. La fièvre de l'indépendance autant que le dénuement de sa famille s'étaient opposés à la régularité de ses

études. A peine au sortir de l'adolesceuce, une surrexitation poétique l'avait, il faut bien le dire, jeté au-delà des limites du devoir. Enfant indomptable et indompté, avait fait l'école buissonnière dans la vie qui s'était ouverte à lui pleine de vague bonheur et d'ivresse inconnue. Mais les nécessités de l'existence positive devaient un jour contraindre le jeune oiseau vagabond à descendre sur terre.

Prosper tint parole. Le lendemain du jour où il m'avait dit : je me ferai artisan, il s'était affublé de la veste, du tablier et de la casquette de l'artisan. Toutefois, en observant d'un œil attentif l'expression grave et contractée de sa physionomie, on voyait bien qu'une dernière lutte, mais une lutte à mort se livrait entre lui et sa vanité. Il avait bien chassé à tout jamais la Muse de chez lui, avec d'amers sarcasmes ; mais quand sa bouche avait maudit, ses yeux s'étaient voilés de larmes. Fée menteuse! lui avait-il dit, tu m'avais promis tout ce qu'avait rêvé mon cœur, et tu ne m'as donné que l'orgueil et la misère; les bons sentiments, tu les as raillés; tu n'exaltais que les grands sentiments. Tu m'as prédit un nom glorieux ! quand tu devais me dire : sois utile! tu m'as égaré dans tes espaces imaginaires qu'il t'a plu de nommer les Cieux, quand le devoir m'appelait sur la terre. A l'âge où je devais être un homme, grâce à toi, je me suis réveillé pusillanime et frêle comme une jeune fille. Tes philtres m'ont plongé dans l'ivresse, mais il m'ont énervé. Va-t-en, va-t-en, fée menteuse !

Les soixante-dix francs que Prosper retira de la vente de ses lettres servirent à sauver sa vieille grand'mère de la nécessité d'aller demander un lit à l'hospice. La bonne vieille redoutait moins l'enfer que l'hôpital. Elle s'endormit en donnant sa bénédiction à son petit-fils, et la bénédiction de la simple vieille femme a plus porté bonheur à Prosper que les louanges fastidieuses et ampoulées de tous nos princes de l'intelligence.

Prosper est aujourd'hui seul propriétaire d'une belle maison, d'une jolie petite femme et de trois gentils enfants. Il ne fait plus, il ne lit plus de vers ; mais si vous passiez une heure à son foyer, le soir, après le labeur du jour ; lorsque vous entendriez sa voix pénétrante s'animer, lorsque vous verriez ses yeux étinceler ; lorsqu'enfin de cette nature en apparence vulgaire surgirait tout-à-coup devant vous la magique flamme de l'intelligence, vous lui diriez, comme je l'ai souvent fait moi-même, en lui pressant la main avec effusion : « Vous avez eu beau faire, Monsieur, vous êtes toujours poète, vous serez toujours poète.

Aug. Le Flaguais.

LA JEUNE FEMME.

BALLADE ALLEMANDE.

Quand la nuit fut venue, que le vent souffla si fort, qu'on frissonnait comme de froid auprès du foyer ; lorsque les derniers sons du couvre-feu s'éteignirent dans l'espace, la jeune femme laissa pencher sa blonde tête, et croisa sur ses genoux qui tremblaient ses deux mains inactives.

Elle regardait sans voir ; elle écoutait sans entendre ! car son âme était tout entière à une pensée, à un rêve, à une espérance ! elle ne voyait pas le feu qui s'éteignait, la lumière de la lampe qui vacillait en mourant ; elle n'entendait pas le vent qui faisait crier les volets.

Ou peut-être, mon Dieu ! voyait-elle, et entendait-elle tout cela. Mais elle songeait avec amertume qu'il y avait dans ces choses de tristes pressentiments et des avis mystérieux, et cependant elle était calme.

L'orage et la tempête s'amoncelaient dans son âme ;

et le sourire était sur ses lèvres.—Triste sourire! C'était sa joie qui s'envolait ; son bonheur qui retournait au ciel ; et elle ferma les yeux pour retenir une larme qui s'échappait furtive et involontaire.

Or la jeune femme avait, je crois, vingt-cinq ans; elle était blonde, et si blanche que l'on voyait à travers sa peau le sang courir dans ses veines bleues ; si bien faite, avec des yeux d'une telle expression qu'on se demandait *sérieusement* en la voyant : est-ce un ange?

Elle resta bien long-temps silencieuse et immobile. Le feu était presque mort dans le foyer, la lampe luttait encore en pétillant ; elle jettait tout d'un coup une grande clarté ; et puis elle semblait mourir, faisant succéder une obscurité triste à son éclat passager.

La jeune femme se baissa pour ranimer le feu, et mit quelques gouttes d'huile dans la lampe, et elle reprit son ouvrage qu'elle avait abandonné ; mais ses mains étaient fatiguées ; ses yeux étaient voilés de larmes ; et son âme souffrait.—Minuit sonna, et l'on entendit dans la chambre un bruit qui venait du dehors, un bruit étrange ; car c'était un son creux qui faisait frémir et penser malgré soi au bruit que produirait dans un charnier la chûte des squelettes sur le marbre.

La porte s'ouvrit-elle ? je ne sais ; mais sans que la jeune femme l'eût ouverte et refermée, ou entendue ouvrir et refermer, il arriva qu'un jeune homme était assis à côté d'elle ; il réchauffait ses mains au foyer et couvait de son regard les yeux de la jeune femme.

J'ai dit que c'était un jeune homme : mais il avait le front chauve, les cheveux blancs, la main sèche, le dos voûté, l'œil caché dans la paupière, si caché, qu'on ne voyait que l'orbite; et ses lèvres minces et retirées laissaient voir toutes ses dents.

La jeune femme se pencha sur lui, et lui dit : toi ! bien tard ! — minuit finissait de sonner. Elle se leva pour fermer

la porte et pousser les volets, puis elle revint s'asseoir; le jeune homme était silencieux et triste; elle lui mit ses deux bras autour du cou et lui dit : — Qu'as-tu donc ?

Il parla : — sa voix était rauque et sépulcrale, elle avait quelquefois le son métallique d'une cloche qui sonne le glas des morts, et produisait une émotion nerveuse qui faisait refluer le sang au cœur, comme ferait le grincement d'une lime sur le fer.

— Moi, je n'ai rien! j'ai froid, parce qu'il fait humide et que les nuits deviennent bien fraîches! j'ai faim, parce qu'il y a long-temps que je n'ai mangé! j'ai soif, parce que la fièvre m'a altéré! et je suis venu, parce que je t'aime, toi!

Alors la jeune femme se leva et fit un grand feu; elle mit sur la table un morceau de chevreuil séché à la fumée et un cruchon de bière, et elle appuya ses lèvres roses sur le front de son bien-aimé. Le front était froid comme le marbre. Elle trembla!

Le jeune homme ne mangea pas, et renversa le cruchon de bière sur la table en parlant à voix basse. Mais il fit asseoir sa bien-aimée sur ses genoux, et lui prenant les mains dans les siennes, il lui disait :

— Tu ne sais pas? depuis le soir où je t'ai quittée, j'ai bien souffert. Tu te souviens : il était tard; mon cheval marchait vite, si vite que ses pieds semblaient ne pas poser à terre. Les arbres fuyaient derrière nous, et nous allions plus vite que les nuages.

— Mais tout-à-coup, pisst... pan!... tiens regarde! —Il découvrit sa poitrine; il y avait, là où est le cœur, une large plaie dont le sang était encore figé. La jeune fille jeta un cri, et mit la main sur le cœur pour en sentir les battements. Le cœur ne battait pas.

— Tu vois : la blessure était mortelle. Depuis ce temps-là, je n'ai plus rencontré le soleil; j'ai dormi dans la terre toutes les journées; et puis quand la nuit venait, je me

mettais en route pour revenir à toi. J'ai marché long-temps, bien long-temps; et, enfin, me voilà!

— C'est étrange, va, le bruit qu'on entend à dormir dans la terre; un bruit sourd de vers qui rongent, de plantes qui poussent, de sources qui se fraient au passage, de cadavres qui pourrissent; c'est étrange, c'est affreux; c'est à ne plus oser mourir.

— Mais tu es fou, n'est-ce pas? tu es fou: tout cela n'est pas vrai, dit la jeune femme qui avait froid au cœur et qui tremblait. Pourquoi me parles-tu ainsi? tu ne m'aimes donc plus; tu es resté si long-temps sans venir; tu m'aimes moins peut-être.

— Je t'aime toujours; mais il a fallu aux planches de la bière le temps de pourrir pour me livrer passage; ils m'avaient bien enfermé, va.

— Mais tu es fou, n'est-ce pas? tu es fou; tout cela n'est pas vrai, dit la jeune fille qui se sentait faiblir.

— Tout cela est vrai: notre amour, vois-tu? était un crime, et nous étions maudits; alors il a fallu mourir. Je ne sais pas qui m'a frappé; mais je suis bien mort.

— Mais tu es fou, n'est-ce pas? tu es fou; tout cela n'est pas vrai.

— Tout cela est vrai: j'avais été si heureux que je ne me suis pas senti mourir. C'est le froid humide de la tombe qui m'a réveillé. Tu m'aimes, n'est-ce pas, d'être revenu?

— Oh! je meurs! — Tu m'aimes? — Je meurs! — je vais t'attendre. — Une heure sonnait.

Le feu était mort dans le foyer; la lampe jeta tout d'un coup une grande clarté dans la chambre; ce fut sa dernière lueur! et quand le son de l'heure se perdit dans l'espace, la jeune femme était morte.

Prosper Barbelet.

Poésie.

SUR LA MONTAGNE.

> Malheur à celui qui est un objet de scandale, mais il faut que le scandale arrive.
>
> Jésus, de Nazareth.

A Mme. Amélie H.....

Bonne mère! le Ciel vous a faite si douce
Que vous allez, sans voir, sur la pierre ou la mousse;
Sans que jamais un cri trouble dans votre sein
De vos rêves éclos le poétique essaim!
Selon qu'en s'éloignant le Tems vous les envoie,
Vous acceptez ses dons de malheur ou de joie,
Et, lorsque votre pied saigne aux mauvais chemins,
Vous ne vous plaignez pas, vous joignez les deux mains,
Et calme, et résignée à cette vie amère,
Vous pensez à l'enfant dont vous êtes la mère!

Oh! vous êtes heureuse, Amélie, et le soir,
Dans votre cher bonheur vous pouvez vous asseoir,
Vous avez un berceau pour y semer en foule
Tous les espoirs riants, rameaux que mon pied foule,
Et les beaux rêves d'or, étoiles de printemps
Mortes dans mon ciel noir depuis que j'eus vingt ans!
Oh! vous êtes heureuse! — Et moi?... moi, sur ma tête,
J'écoute en frémissant ce que dit la tempête,
Et, triste et seul, j'attends que la nuit du tombeau
Me fasse un horison plus horrible, — ou plus beau!

Qui sait la mort? Quel homme a fouillé ce mystère?
Qui sait ce qui se passe à quatre pieds sous terre?
Quelle ame, de retour, a parlé du chemin?
— Rien! — Les morts sont muets, et mon tour vient demain.
Pourrais-je vous porter, secrets de l'agonie,
Où Socrate, où Jésus ont lassé leur génie;
Où des siècles géants ont fatigué leurs yeux?
Qu'êtes-vous donc? — Peut-être un sarcasme des cieux!

Mais je veux, cette nuit, oublier l'âge et l'heure,
Oublier que je raille, oublier que je pleure,
N'avoir de souvenirs que ceux que m'ont laissés
Deux ou trois jours fleuris dans tous mes jours passés.
Je veux que votre nom, votre nom d'Amélie,
Madame, soit le seul où mon ame replie
Avant de les ouvrir pour le dernier adieu,
Les deux ailes d'azur que lui prêta son Dieu!
Il est bien, votre nom! tout musique et pensée!
C'est comme une voix d'ange à la terre laissée,
Mystérieux écho retentissant toujours,
Eclos—on ne sait où, — pour chanter dans nos jours;
Sainte et mystique fleur dont l'humaine parole
Profane, en la touchant, l'invisible corolle!....

Oh! que j'aurais voulu posséder une sœur
Avec ce nom si plein d'ineffable douceur;
Ou bien croire à l'amour encore; et, dans ma couche,
Au travers d'un baiser dévoré sur la bouche,
A mes lèvres en feu sentir vibrer ce nom
Et l'aspirer, brûlant, dans un soupir!... Mais, non;
Je naquis pour le deuil, pour l'âpre inquiétude,
Pour le mal, pour la plainte, et pour la solitude.
Et mon cœur est un temple où l'espoir avorté
Chante un hymne sauvage à la Fatalité!

Eh bien! tant mieux! Merci de ma part dans ce monde!
Merci! car le bandit sous sa pelisse immonde,
Ne doit, sur sa montagne, à ceux qui passeront,
Que des poignards au cœur et des balles au front!
Le malheur affranchit les âmes souveraines,
Je suis libre à la fin, libre des lois humaines.
A l'œuvre, le bandit! Allons, des clous de fer
A tes souliers de cuir, vice-roi de l'enfer!
Et, ta gueularde en main, ton sabre à la ceinture,
Va devant toi!... Le monde attend qu'on le triture.
Les sillons qu'à ta face ont creusés les douleurs,
Où ta sueur découle, où ruissèlent tes pleurs,
Sous un jet de sang vif, sous un bloc de cervelle
Peut-être pousseront d'une force nouvelle,
Et, peut-être qu'un jour avant de te scier
Le bourreau doutera que tu ne sois d'acier!

Ah ! c'est hideux ! Mourir sans lutter, sans se battre,
Tendre sa tête nue au fer qui va l'abattre,
Et, debout au milieu du rouge tombereau,
Emouvoir la pitié dans un cœur de bourreau ?...
Cent dieux ! mille fois non !!... Au bandit intrépide,
La montagne réserve une mort moins stupide.
Oh ! vivre cette vie et mourir cette mort !
Nier jusqu'à la fin le crime et le remord !
Que de fois, dans mes nuits, sans penser à la grève,
J'ai fait, les yeux ouverts, ce formidable rêve !
Tout grandit lorsqu'on pose au front d'un pic géant,
Lorsqu'on a sous les pieds un abime béant,
Et que l'on voit, pendant leurs discordes civiles,
Comme des encensoirs, au loin brûler les villes!
Là, jamais de clameurs, jamais de bruit perdu,
Le seul bruit de la foudre est sûr d'être entendu,
Et quand la grêle voix de la canaille humaine
Vient bourdonner autour du sublime domaine,
Calme au plus haut sommet du pic aérien,
Le bandit éternue.... — et l'on n'entend plus rien !

Rien dans l'immensité, rien que le bruit immense
Que l'abime sanglotte où l'abime commence ;
Rien que ce bruit sans nom que sèment sous les cieux
La terre et les soleils tournant sur leurs essieux !

Et c'est un rêve ! — Il faut au cuir de mes sandales
Que la main d'un paveur équarrisse les dalles,
Et fasse des sentiers où mes pas assoupis
Puissent croire, y traînant, glisser sur des tapis.
Ou rieuse, ou maussade, il faut à ma pensée
Entre l'aube et la nuit, une ellipse tracée,
Monotone couloir où le même ressort
Meut l'enfant qu'on annonce et le vieillard qui sort;
Où le pauvre et le riche, au bout de leur mystère,
L'un à jeûn, l'autre soûl, retournent à la terre.

Si, du moins, en suivant cet absurde chemin,
Dans sa main quelquefois on pressait une main ;
Si l'on avait un sein d'épouse ou de maîtresse
Où reposer sa tête aux heures de détresse,
Un cœur où mesurer, pure et sainte liqueur,
En longs épanchements tout l'amour de son cœur;

Un seul coin oublié de l'adultère infâme
Sur le front de l'enfant dont on a fait sa femme,
Et là, sans éponger un baiser clandestin,
Qu'on puisse déposer son baiser du matin ;
Oh ! peut-être, il faudrait alors aimer la vie,
La prier, la bénir, la suivre avec envie !
Mais regardez : l'amour, se carminant le sein,
Décalque son mensonge et sa ruse au coussin ;
Les femmes, à vingt ans, sont déjà centenaires,
Ralent dans leurs baisers des soupirs poitrinaires,
Et froides aux bras nus d'un cavalier servant,
Pleurent la volupté des dortoirs du couvent,
Sacrilège débauche, atroce parodie
Où toute idée en germe avorte abâtardie !
Où des obscénités que Sodôme oublia,
Creusent à l'ame vierge un flanc de Lélia,
Pâle et morne squelette où la pensée avide
Se cramponne à des os, et bondit dans le vide !...

Le bandit, ô Madame, est plus heureux que nous,
Et je veux devant lui, moi, me mettre à genoux.

Contemplez un moment sur la montagne chauve
Ce front où deux yeux noirs croisent un regard fauve,
Cet homme au fort poitrail, au geste souverain,
Grave, debout, là-haut, comme un géant d'airain !
Il attend ; il s'en va rejoindre sa coureuse,
Sa solide moitié, dévouée, amoureuse,
Belle, prompte, hardie, et qu'on voit en courant,
Ses enfants sur le dos traverser le torrent !
Et puis, c'est l'escarmouche et l'attaque réglée,
Où la troupe se bat, ardente, échevelée,
Où l'intrépide chef comme un lion bondit
Et fait taire la loi !... sous ses pieds de bandit !.....
Et puis, ce n'est plus rien et la lutte est finie.
Alors, aux bruits confus de la lente agonie,
Le brigand prend sous lui sa femme au sein puissant,
Fait l'amour, et s'endort ! — Et Dieu lave le sang.

La brise dans les bois effeuille l'églantine,
Le joyeux rossignol chante sa cavatine,
Et musique, et parfums, concert, encens divin,
Montent, montent au ciel que l'homme cherche en vain !

L. A. BERTHAUD.

BULLETIN.

Théâtre de Caen —L'espace nous manque pour parler longuement de notre pauvre théâtre. Et puis que pourrions-nous dire à un public qui semble avoir pris à tâche de ruiner l'administration. Aussi le meilleur conseil que nous puissions donner au directeur, c'est de fermer la Salle et de créer une fabrique d'allumettes chimiques. Ce qu'il y aurait de mieux à faire, comme l'a dit fort spirituellement un de nos confrères, ce serait de raser le théâtre et de planter des choux à la place.

Que voulez-vous! le directeur fait des frais pour monter *la Fille de l'Air*; les décorations sont fraîches et gracieuses, les ailes des sylphides sont du plus bel azur, les comparses sont presque jolies, Mme. *Theodore* est charmante, *Gamard* souffle comme un vieux vent du nord, et la foule, sans plus s'en soucier qu'un *poisson d'une pomme*, se contente de regarder l'affiche, et s'enferme, la frileuse, avec un bonnet de coton sur les oreilles.

Puis est venu, au bénéfice de Gamard, *Seize ans*, mélodrame de Ducange, qui pendant de longues années a fait frémir le bon peuple de Paris depuis la place de la Bastille jusqu'au boulevart Bonnenouvelle. Voilà un mélodrame pur sang en chair et en os! un vrai mélodrame!

Le Chevalier du Guet, un des vaudevilles les plus spirituels de notre temps, ce qui peut-être n'est pas un éloge, a eu un vrai succès, que certes nous ne lui contesterons pas. Leblanc a été charmant d'esprit et de verve; nous n'en dirons pas autant de Mlle. Cœline, qui ressemblait à une véritable biche effrayée.

—Nous donnerons dans un prochain numéro la suite du remarquable travail de M. E. Rossignol *sur le Génie*.

— On vient de placer à notre bibliothèque le portrait de M. Hébert, ancien conservateur de cet établissement et secrétaire de l'Académie des sciences de Caen. Ce tableau est un hommage rendu par notre ville à la mémoire d'un homme qui par trente années de travaux a puissamment contribué à la prospérité de la bibliothèque. Le peintre auquel nous devons ce portrait est M. *Guillard*, dont le talent, justement apprécié depuis long-temps, semble se développer chaque jour. Nous avons surtout remarqué dans l'œuvre de M. Guillard une pureté et une science de dessin, une vigueur de coloris et de touche, dont nul à Caen n'a le secret, et qui font de M. Guillard un des premiers artistes de notre pays.

— La librairie de M. Léonce Haulard, pont St.-Pierre, vient d'être vendue à M. *Barbelet*, notre ami et collaborateur. Nous engageons tous nos lecteurs à visiter son magasin tout rempli des plus gracieuses nouveautés parisiennes. M. Barbelet par son intelligence et ses connaissances littéraires est appelé à rendre d'importants services à la librairie dans notre ville.

— Deux hommes, liés par une étroite amitié, et les plus vrais représentants du XVIIIe. siècle dans la ville de Caen, viennent de mourir à peu de jours de distance; ce sont M. Prud'homme, ancien professeur d'hydrographie, et M. Elouis, conservateur du Musée. M. Elouis était un de nos portraitistes les plus estimés; il avait conservé la force et la vigueur de son talent jusqu'à l'âge de 86 ans; et nous avons entendu plusieurs peintres regarder ce fait comme un prodige. On cite, parmi ses tableaux, un beau portrait de Washington.

Pour M. Prud'homme, après de longs travaux, il était rentré depuis long-temps dans la vie paisible du foyer. Son amour pour Voltaire était presque devenu du fétichisme, il montrait son bras droit sur lequel s'était appuyé le dieu de Ferney, le jour de la représentation d'Irène, et il disait en découvrant ses cheveux blancs : celui-ci est le bras *glorieux* ! Il aimait aussi à raconter qu'il avait fait jouer sur ses genoux une petite fille qui plus tard s'appela Mme. de Staël.

EUG. CAMUS, *Directeur.*

L'ABBAYE D'ARDENNES.

CHRONIQUE DU XVe. SIÈCLE.

Située sur un fertile plateau, à une demi-lieue de Caen, l'abbaye d'Ardennes, semblable au nid caché dans le sein du buisson, laisse à peine entrevoir ses débris au milieu des haies échevelées d'aubépine et de chèvre-feuille, et des bouquets d'ormes et de frênes qui la couvrent d'ombre et de silence. Depuis long-temps le nid est abandonné, mais l'arbrisseau qui le protégeait fleurit toujours; l'abbaye est déserte, mais toujours les moissons dorent le sol d'alentour, toujours l'épais et verdoyant feuillage donne asile au bouvreuil et à la fauvette qui l'animent de leurs voix, toujours les blanches fleurs qui pendent aux rameaux entrelacés embaument les soirs du printemps. La nature ne prend jamais le deuil de l'homme, et l'homme prétend s'appeler le roi de la nature.

Comme la plupart des monastères, cette abbaye semble avoir choisi un de ces sites pittoresques d'où l'œil, en sa contemplation, puisse s'égarer non seulement vers le ciel, mais encore sur des tableaux terrestres ravissants et majestueux.

Au pied de ce plateau vers l'est, s'abrite le village de la Maladrerie si renommé par ses belles pierres blanches, si fameux pour sa maison de détention. Là ont passé toutes les plaies de l'humanité, la lèpre d'abord, plus tard la folie; aujourd'hui c'est le tour du crime, et les murailles se sont élargies pour satisfaire aux exigences de cette terrible lèpre sociale.

Caen se déploie librement dans la vallée voisine avec ses toits luisants et ses flèches élancées semblables aux

30

minarets des mosquées d'Orient ; la vue peut l'embrasser sans obstacles depuis les tours jumelles de Guillaume-le-Conquérant jusqu'au vaste massif d'arbres d'où sortent les tours carrées de l'abbaye-aux-Dames, fondée par la reine Mathilde. Le regard peut plonger à loisir sur les restes du vieux château qui commande la ville plus qu'il ne la protège, et s'élancer de la tour toute festonnée, toute déchiquetée, toute effilée, de l'église St.-Pierre jusqu'au dôme mesquin de St.-Michel de Vaucelles. Et pourtant, là ne se ferme pas la perspective ; bien loin encore et tout autour de la ville, se déroulent de vertes prairies, de riches cultures, et l'œil suit, avec ravissement, la bordure des collines bleues qui s'éteignent dans un horison semé de villages, de chaumières au toit grisâtre et de blancs clochers.

Ce fut donc sur ce point élevé qui domine tant de choses, que la religion, qui aussi dominait tout alors, jeta les fondements de ce monument, dont les débris échappés à la destruction du temps et des hommes (1) conservent comme tout ce qui parle du passé un puissant intérêt pour l'âme et pour les yeux.

Dans l'année 1121, un sieur Aïulphe du Marché, ainsi appelé, parce qu'il possédait à titre de fief le vieux marché (place St.-Sauveur) où il demeurait, eut, ainsi que son épouse Asceline, de nombreuses visions, visions nocturnes bien entendu, selon l'usage. La Vierge Marie leur apparut pour leur ordonner de bâtir une chapelle en son honneur; ils obéirent, et sur sept acres de terre qu'ils possédaient ou qu'ils achetèrent, ils édifièrent d'abord un simple prieuré qu'ils consacrèrent à Ste.-Marie d'Ardennes, et dont ils instituèrent desservant un religieux de l'ordre de saint Norbert ; ils laissèrent en mourant de grands biens à cette

(1) L'abbaye fut saccagée par les protestants pendant les guerres de religion au XVIe. siècle.

chapelle et y furent enterrés. Leurs descendants la comblèrent aussi de dons qui, joints à mille autres que firent dans la suite des âmes pieuses et riches, rendirent cette fondation très-opulente. Ces donations remplissent presque deux volumes in-folio du cartulaire où elles sont consignées. Parmi les noms de ceux qui donnaient des richesses ou des privilèges, se trouvent celui de Robert de Caen, comte de Glocester, de Richard, duc de Normandie, et de Jean, roi d'Angleterre. Le Pape Jean XXII avait érigé d'abord le prieuré en abbaye, et plus tard Urbain VIII accorda une indulgence plénière à tous ceux qui, le jour de l'Assomption, depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil, assisteraient à l'office dans l'église de cette abbaye.

Les chanoines Norbertins qui s'y étaient établis appartenaient à l'ordre des Prémontrés. Les règles fort austères de cet ordre furent long-temps scrupuleusement observées; mais parfois comme tant d'autres règles non moins sévères, celles des Prémontrés éprouvèrent de légères infractions. A côté du jeûne rigoureusement prescrit, on trouve dès 1338 une redevance fort appétissante; à savoir que Georges Daunon, de St.-Germain-la-Blanche-Herbe, devait une alose au couvent; il n'est pas dit, il est vrai, que le couvent mangeât l'alose, peut-être était-ce une mortification de plus que l'on s'imposait, que de contempler le poisson sans y toucher. Il paraît aussi que plus tard, quelques fautes égrillardes ayant été commises, il arriva aux bons chanoines une lettre d'admonestation de la part de leur évêque qui crut ne pouvoir tolérer l'abus. Nous devons dire cependant, pour confesser la vérité, que malgré ces peccadilles, les Prémontrés vécurent jusqu'à la révolution dans cette abbaye, à l'abri de tous reproches graves. Par leur conduite exemplaire, leur morale, leur piété et leur savoir (1), ils ont laissé après eux des

(1) Ils ont donné des professeurs distingués à l'Université.

regrets et un nom que les faiblesses de quelques-uns ne sauraient ternir.

A l'époque où remontent les faits que nous nous proposons de raconter, l'Abbaye dans toute sa splendeur présentait un développement dont il ne reste aujourd'hui que peu de chose ; une enceinte quadrangulaire, dont l'église formait un des côtés, offrait un cloître au milieu duquel s'étendait une large cour. A l'ouest, un vaste carré long de bâtiments enfermait une sorte de parterre, planté de bouquets d'ormes et formait une immense cour extérieure, qui n'était séparée de la cour intérieure du cloître que par une des ailes de ce bâtiment. Un grand espace de terrain planté d'arbres de haute futaie s'étendait sur tout le front est de l'abbaye. Un verger dans lequel se trouvait un massif de constructions destinées à divers usages, et présentant à son extrémité une allée d'arbres qui s'étendait dans toute la longueur, fermait le côté du midi. Aujourd'hui, un vaste enclos vers l'est, l'église de l'abbaye, une partie de l'aile du cloître du côté de l'ouest, celle-là même dont nous aurons occasion de parler, et qui sert maintenant d'habitation à un fermier, voilà tout ce qui reste de ce monument.

I

Le deuxième jour de juin 1450, dès cinq heures du matin, la cloche de l'Abbaye éclatait en joyeuses volées, et annonçait aux habitants d'Ardennes, de Buron, de St.-Contest, de St.-Germain-la-Blanche-Herbe et autres villages voisins la solennité qui se préparait. L'intérieur de l'église était orné de riches tentures, les fleurs et l'encens embaumaient le sanctuaire paré de ses atours de fête.

Le novice qui devait ce jour-là *prendre l'habit* se livrait dans sa cellule aux réflexions de ce moment solennel, où l'âme placée entre la vie et le néant, pèse ses derniers

désirs, ses derniers regrets et aussi ses premières craintes; car elles surgissent les craintes, au jour qui doit commencer l'éternité.

Et ces réflexions, déjà si imposantes pour ces hommes qui semblent amenés au cloître par le cours paisible de leur vie, étaient bien autrement heurtées et terribles pour celui qui les faisait dans ce moment. Il marchait avec agitation, les yeux fixés tantôt sur le signe de la rédemption, tantôt sur un crâne hideux qui semblait lui reprocher tant d'inquiétudes et d'angoisses pour les choses d'une vie si courte et si passagère; tantôt prenant son front dans ses mains, il s'arrêtait et demeurait immobile.

C'est qu'il jetait un dernier regard sur des jours peu nombreux, il est vrai, mais pleins et abreuvés de ces émotions qui, douces ou amères, laissent toujours des regrets après elles. Sa tête en partie dépouillée avant trente ans par les souffrances de son cœur, avait la noble expression de ces figures d'abbés que la peinture du XVIe. siècle a si bien saisies. Les lignes du front ainsi mises à nu montraient, par leur développement, que la pensée était puissante, qui s'accusait par des dehors si puissants; ses grands sourcils noirs et voûtés qui se croisaient au-dessus de ses yeux déjà si expressifs trahissaient dans son regard cette énergie de volonté qui ne recule pas devant les obstacles; aussi le moment de l'incertitude était-il redoutable pour une âme ainsi trempée; la lutte était cruelle pour lui, car sa décision une fois prise, il savait qu'il l'accomplirait.

Roger de Marcy, tel était le nom du novice, avait en effet bien des pensées à peser, de grandes passions à étouffer, avant de se jeter dans des liens indissolubles. Second fils de la noble maison de Marcy, il s'était vu repoussé quand il avait demandé la main d'Alice de Baron. En vain, il avait à lui le cœur et les promesses de

celle dont il recherchait l'alliance, on lui avait tout repris, tout arraché; alors il s'était jeté, de l'exaltation du désespoir, dans une exaltation bien commune, à cette époque; renonçant à tout nouvel amour, il s'était renfermé dans le cloître, résolu d'y terminer sa vie.

Cependant quelques mois plus tard, Guillaume de Marcy son frère aîné, avait trouvé la mort sur le champ de bataille de Formigny où, malgré leur supériorité numérique, les Anglais avaient été vaincus. Il était tombé glorieusement dans cette charge brillante, où le sieur de Richemont à la tête de ses gens d'armes avait enfoncé et taillé en pièces les archers de l'ennemi. Peut-être cette mort qui lui imposait une nouvelle fortune, un nouveau nom à soutenir le faisait-elle hésiter au moment de l'abdication. Ses parents aussi, d'abord insensibles à sa retraite, quand un autre fils illustrait leur blason par sa vaillance, avaient subitement changé à son égard depuis le coup fatal qui les avait frappés, et ils s'efforçaient maintenant de rappeler Roger, dans un monde et sur une scène où ils savaient bien qu'il ne laisserait pas dégénérer leur nom. Mais une circonstance bien cruelle survenue depuis peu n'avait fait qu'affermir sa première résolution. Celle qu'il avait tant aimée avait épousé avec tout l'éclat que demandait une telle alliance, le Sire de Franqueville, jeune seigneur des plus hauts-placés dans la faveur du monarque. Tout entier à ces pensées, Roger ne s'était pas aperçu que les sons de la cloche avaient cessé, mais songeant enfin que l'heure de marcher à l'autel ou de fuir pour jamais était venue, il se composa et s'écriant d'une voix concentrée, *allons mourir* ! il dirigea ses pas vers l'église.

Il était sur le point d'y arriver, quand tout-à-coup il se trouva mêlé à un groupe de moines, dont la figure exprimait l'étonnement et la curiosité. A peu de distance, un homme d'armes tenant son cheval par la bride parlait avec le supérieur. Après avoir échangé encore quelques

paroles, le cavalier se remit en selle et repartit au galop. L'abbé se tournant alors vers ceux qui l'entouraient : « Mes frères, dit-il, nous sommes obligés de remettre à un autre jour les *vœux* de notre cher novice Roger de Marcy. Sa Majesté le roi Charles VII nous fait savoir qu'elle va être ici dans une heure, et elle se propose de demeurer dans notre fidèle abbaye jusqu'à ce qu'elle ait repris sa bonne ville de Caen à monseigneur le roi d'Angleterre. Prions donc Madame la Vierge, notre Patronne, de lui venir en aide, et préparons tout pour recevoir dignement notre Seigneur et maître le Roi. »

Tous s'étaient dispersés pour s'occuper des préparatifs que réclamait l'arrivée de la Cour. Roger insensible à ce qui se passait, éprouva cependant un secret mouvement de joie en voyant s'éloigner l'heure qui devait river sa chaîne, mais oppressé par les pensées qui bouleversaient son esprit, il entra dans le sanctuaire, et là tombant à genoux, il demanda au Seigneur d'éclairer son âme dans la voie de ténèbres où elle s'égarait.

Bientôt le tumulte du dehors, les cris : Noël ! Noël ! poussés par les bourgeois et les manans, les piétinements et les hennissements des chevaux annoncèrent l'arrivée du Monarque. Les portes de l'abbaye s'ouvrirent et l'abbé Robert Chartier, à la tête de ses chanoines, reçut Charles VII dans la cour principale, qui aujourd'hui n'est plus que la cour d'une ferme. Charles était accompagné du roi de Sicile, des ducs de Calabre, d'Alençon; des comtes du Maine, de St.-Paul, de Taquerville, et de plusieurs grands seigneurs et gens d'armerie au nombre de six cents lances et des archers de pied *à l'équipollent*.

Dès que le roi fut entré, il mit pied à terre et se dirigea avec les seigneurs de sa suite vers l'église ; là il remercia Dieu des succès qu'il avait déjà obtenus, et lui demanda que l'Anglais qui était à sa merci, lui rendît Caen par composition honnête et sans assaut, afin d'épargner à cette

ville la désolation qui s'en suivrait, les sacrilèges des églises, profanations des filles et des femmes et effusion du sang de tant d'hommes.

Après avoir accompli cet acte de dévotion, le cortége des ducs et des hauts-barons s'était dirigé vers le réfectoire où des rafraîchissements étaient préparés. Roger alors songea à regagner sa paisible cellule, et quittant sa place, il se disposait à sortir, lorsqu'arrivé au dernier pilier de la nef, il aperçut tout près de lui plusieurs dames escortées par leurs écuyers et se dirigeant aussi vers la porte.

La vue d'une femme, même indifférente, avait encore trop de pouvoir sur lui pour qu'il osât l'affronter en face, il s'arrêta donc. Il allait détourner les yeux quand l'une d'elles couverte de vêtements de deuil, s'approcha du bénitier auprès duquel il était demeuré immobile; elle posa dans la coquille une jolie main blanche dont l'aspect arrêta l'œil du novice, et dégageant par un mouvement gracieux son autre main, elle écarta, pour faire son signe de croix plus à l'aise, le voile qui couvrait son visage. A ce mouvement, Roger ne put s'empêcher de soulever ses paupières baissées et de lancer son regard jusque sous le voile à demi-relevé. Sous ce regard la dame pâlit, elle fit un tressaillement de surprise et d'émotion, elle oublia même de se signer et rabaissant vivement son voile sembla hâter le pas pour s'éloigner. Le novice avait senti ses forces faiblir, il s'était appuyé contre le pilier, et défait, anéanti comme par un coup de foudre, il murmurait d'une voix étouffée et tremblante : veuve ! veuve !... oh, c'est elle pourtant !... c'est bien elle !...

II.

Le lendemain de la scène que nous venons de décrire, le soleil se levait dans tout son éclat sur Ardennes.

L'église avec sa tour et ses tourelles (1), les cloîtres et leurs arceaux cintrés, se dessinaient majestueux et avec cette pureté de lignes qui n'est saisissable que dans la lumière blanche et transparente du matin. Les jardins avec leurs allées de grands ormes, les vergers du riche monastère reflétaient toutes les couleurs variées du prisme, les perles de rosée tremblaient au bord des feuilles comme les cristaux tailladés d'un lustre étincelant, ou se berçaient mollement dans la corolle des roses. L'alouette mélodieuse saluait les cieux par son premier cantique et se replongeait dans cette mer d'épis qui frémissait au-dessous d'elle. Les champs respiraient la joie et le bonheur, les villages le travail et la paix ; mais dans l'abbaye d'ordinaire si paisible, tout respirait la guerre. C'étaient des heaumes, des cuirasses, des fers de lances, qui resplendissaient sous les premiers feux du jour ; les hommes et les chevaux bardés de fer traversaient les cours avec cet empressement qui annonce quelque importante entreprise.

Caen était assiégé par les troupes du roi, le seigneur de Dornal et ses gens d'armes, au nombre de cinq cents lances, de deux mille archers et deux mille francs-archers de pied, étaient campés au faubourg Vaucelles, où ils avaient établi un pont de communication sur l'Orne. Les seigneurs d'Anevers et comte d'Heu, avec grand nombre de cavalerie et d'infanterie, du côté de l'abbaye aux Dames ; les seigneurs de Bourbonnais et de Beaunoir, autour du château et du val des Gueux ; enfin, Dunois, le grand maître de France, assiégeait la porte de Bayeux. C'était pour se joindre à ce dernier et tenter une attaque de ce côté, que le connétable de Richemont se préparait alors à quitter Ardennes avec l'élite des troupes, et

(1) Il n'y a pas long-temps que les tourelles y étaient encore, on les a laissées tomber faute d'entretien.

c'étaient les apprêts de ce départ qui causaient, dès trois heures du matin, tout le mouvement qu'on remarquait dans l'abbaye.

Indifférent à cette scène, quoiqu'elle se passât sous ses yeux et qu'il parût la contempler, Roger de Marcy, les coudes appuyés sur le bord de sa petite fenêtre, dirigeait tous ses regards vers un lieu plus éloigné. Ce lieu était une cour extérieure, et selon l'usage du temps, usage qui s'est conservé de nos jours, cette cour était exempte de la rigueur des lois de clôture appliquées aux autres parties de l'abbaye ; aussi était-ce là que se trouvaient les appartements occupés par les femmes de plusieurs seigneurs de la suite de Charles. La pâleur du novice, ses yeux ternes et cernés annonçaient qu'il n'avait pas trouvé de sommeil pendant la nuit, et son lit où nul désordre ne se montrait, prouvait assez qu'il n'avait pas même cherché le repos. L'infortuné en revoyant Alice avait retrouvé ses angoisses et ses espérances, oui, ses espérances mêmes, car Alice, vêtue de ce deuil que les femmes ne portaient que pour leur époux, devait être veuve, et une lueur indéfinissable d'espoir venait se réveiller en lui. Il oubliait qu'elle eût livré sa foi à un autre; coupable ou non, il l'aimait encore et il la retrouvait libre. Lui aussi était libre, lui devenu l'aîné de la maison de Marcy ; à lui la fortune et les titres, à lui aussi, sans doute, s'il voulait les réclamer, le cœur et la main de celle qu'il aimait.

C'était donc à rouler ces mille pensées, qu'il avait passé la nuit les yeux fixés sur la fenêtre de l'appartement qu'il supposait occupé par Alice, et cette supposition s'était changée en certitude, quand après avoir vu les lumières s'éteindre successivement, il avait continué d'apercevoir la petite ogive où ses regards s'attachaient, toujours éclairée et projetant par moments une ombre

qu'il ne pouvait méconnaître. Alors il comprit qu'elle aussi avait sans doute veillé. Il sentit que ses tourments avaient été partagés, et cette idée rappela tout l'enthousiasme de son amour; ses rêves reprirent leurs nuances dorées, son ame flétrie retrouva ses élans.

Son délire surtout ne connut plus de bornes, lorsque de la voûte à plein cintre qui conduisait aux appartements que nous venons d'indiquer, il vit sortir une jeune femme qu'il reconnut, à n'en plus douter, pour celle qui s'était si fort émue la veille. Un instant il la suivit sous les vieux ormes qui bordaient le parterre, mais quand il la vit s'approcher de la partie du cloître où il se trouvait, il ne lui fut plus possible de se contenir; son sang battait dans ses tempes avec rapidité, un moment ses jambes fléchirent; mais bientôt ses forces doublèrent, il s'élança de la cellule, et franchissant sans être remarqué la cour intérieure où les hommes d'armes, les écuyers et les chanoines eux-mêmes allaient et venaient en tous sens, il se dirigea vers l'enceinte extérieure.

Celle qui s'approchait était bien en effet la dame de Franqueville, jeune blonde de vingt ans et d'une complexion délicate. Sa démarche et ses manières étaient empreintes de mélancolie; l'expression rêveuse et indécise de son regard, révélait un cœur fait pour aimer avec une grande effusion de tendresse, mais aussi une ame flexible, incapable de se raidir contre les événements qui maîtrisent toujours l'organisation trop faible pour les maîtriser. Aussi avec ce penchant à la rêverie de l'amour plutôt qu'à l'ivresse de la passion, elle s'était profondément attachée à Roger de Marcy, dont le caractère contrastait si fortement avec le sien. Sans doute même qu'à son insçu, ce contraste avait été la première cause de son amour, peut-être de leur amour mutuel.

La dame de Franqueville, en revoyant Roger, avait

éprouvé un serrement de cœur involontaire, mais ce trouble passager s'était bientôt dissipé, et la rigueur même des principes dont elle avait été imbue de jeune âge, lui eût fait repousser bien loin toute pensée d'amour qui se fût trahie en elle, hors du lien conjugal. Aussi, forte de ces idées et rassurée sur les conséquences d'une entrevue qu'elle n'avait pas cherchée, mais qu'elle eût cru ne pouvoir fuir maintenant, sans manquer de dignité, elle continua sa promenade. Peut-être encore sa fierté voulait-elle dissiper les présomptions fâcheuses que son trouble de la veille avait, sans doute, fait naître dans l'esprit du novice; elle s'était donc déterminée à affronter ses reproches, tout en s'avouant qu'elle les avait un peu mérités.

Roger après quelques pas seulement, s'était arrêté immobile et semblait calculer l'effet de sa présence sur Alice; mais à l'instant où la voyant tout près de lui il allait s'avancer, elle lui fit un léger salut pour s'excuser de se trouver sur son passage et voulut se retirer. Il ne lui en laissa pas le temps : « Madame, dit-il, en s'avançant vivement les bras croisés sur la poitrine, serait-ce un infortuné qui crut un jour vous être cher que vous fuyez; votre conscience vous dit-elle de ne pas regarder en face celui que vous avez offensé. » Et il s'arrêta de l'air d'un juge qui attend la réponse d'un accusé.

— Mon frère, répondit en se composant la dame de Franqueville, « je croyais qu'ici on trouvait l'oubli du monde, et je m'étonne qu'on s'affranchisse des lois de la clôture, pour chercher au dehors des souvenirs éteints; au reste, si vous le permettez, je vais me retirer puisque ma présence les réveille. »

— Non, Madame, s'écria-t-il, ce n'est pas votre présence qui réveille ces souvenirs; dans le calme des nuits, dans mes méditations, au milieu du service divin, votre image n'a cessé de me poursuivre; mon cœur n'a cessé

de se rappeler des émotions, des promesses, Madame, que vous seule avez oubliées.

— Oubliées! mon frère; si en effet elle les eût faites, l'épouse du sire de Franqueville n'aurait-elle pas dû les oublier.

— Ah! sans doute, il est généreux de se faire un mérite de la trahison.

— Vous vous trompez, mon frère, si vous voulez reprendre un peu de calme et apprécier les choses à leur juste valeur, vous comprendrez bientôt que je n'ai trahi personne.

— Oh! bien, continuez, Madame, continuez, dit le novice avec effort.

— Cette amitié, qui nous avait unis assez étroitement, quand déjà homme, vous vous faisiez le confident des rêveries d'une enfant folle et insouciante, avait amené des rapports trop intimes sans doute, auxquels vous avez pu vous méprendre; mais ces rapports furent rompus, et je n'avais pu encore sonder mon cœur, que déjà de nouveaux liens m'étaient imposés. J'éprouvai d'abord un étourdissement qui m'enleva à moi-même, et quand je vins à me reconnaître, je me trouvai en face de mes devoirs: pour la première fois, je devais me rendre compte de mes sentiments, m'y livrer sans crainte, alors j'aimai, j'aime encore,... comme je le dois, l'époux que Dieu m'a donné, et je regarderais comme peu généreuse toute parole qui tendrait à ternir cet amour.

Roger, pendant cette explication, avait retrouvé un peu de calme. Un instant il pencha vers cette idée, qu'en effet il avait pu se méprendre aux premiers sentiments d'Alice; il la trouva moins coupable, et changeant soudainement d'attitude: « Madame, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avais mal comprise. Oui, il est vrai que j'avais cru être aimé, il est vrai que cette pensée faisait tout mon bonheur et que j'avais bien donné pour cet

amour imaginaire, un sentiment profond et inaltérable. J'avais cru qu'en épousant le sire de Franqueville, vous n'aviez fait que céder à la persécution, et j'ajouterai même qu'en vous revoyant libre.....

— Libre! Roger, que dites-vous?

— Madame, ces vêtements, ce me semble, disent assez quels liens la mort a rompus.

— Ah ! je comprends votre erreur... C'est, il est vrai, pour déplorer la perte de mon époux que je me suis revêtue de ces voiles funèbres; mais cette perte n'est pas éternelle, et quand celui que je pleure me sera rendu, je rejetterai loin de moi ces vêtements lugubres pour fêter son retour.

— Quoi Madame, votre époux!.....

— Est prisonnier dans le château de Caen, dit vivement la dame de Franqueville. Emporté par son courage dans une rencontre entre Mondebourg et Carentan, il fut assailli par le nombre et désarmé. Jugez donc si je presse de tous mes vœux l'attaque qui se prépare, jugez avec quelle impatience j'attends une capitulation qui doit finir sa captivité. Cette nuit tout entière, je l'ai passée sans sommeil, je n'ai cessé de prier Dieu avec toute ma ferveur pour le triomphe du roi Charles... Eh bien! Roger, poursuivit Alice en se rapprochant de lui avec plus d'abandon, vous êtes encore mon ami, n'est-ce pas, vous compatissez à ma douleur?

— Oh! pardonnez-moi, Madame, s'écria le novice qu'un trait soudain de lumière venait d'éclairer, pardonnez-moi l'aveuglement fatal qui me poussait à ma perte..... souffrez encore, je vous en conjure, un dernier doute, un dernier mot d'un homme en délire, et appuyant avec lenteur sur chaque parole, il poursuivit : vous ne m'avez jamais regardé que comme un ami? vous aimez du fond de votre ame le sire de Franqueville?....

— Roger! dit la dame ; puis après une courte pause elle ajouta d'un air offensé de la question : Mon frère, oui.

— Eh bien ! je dois n'accuser que moi seul, c'est à moi de tomber à vos pieds, à moi d'oser réclamer encore cette première amitié ; puis se détournant sans attendre de réponse, il s'éloigna rapidement, ajoutant d'un ton ferme et résolu : c'est à moi de m'en rendre digne.

Alice demeura quelques instants interdite, immobile à la place où cette scène venait d'avoir lieu ; mais bientôt elle sentit un trouble subit s'emparer d'elle, et elle regagna son appartement. Là, toute l'excitation qui l'avait soutenue, toute sa dignité empruntée, tout le calme qu'elle avait eu tant de mal à feindre, l'abandonnèrent dès qu'elle se retrouva seule. Elle chercha à se rappeler ce qu'elle avait dit et entendu, à expliquer la conduite et surtout les dernières paroles de Roger ; enfin, dans une angoisse irrésistible, elle osa sonder sa conscience sans merci, et se demander la main sur le cœur, si elle avait déguisé ou non ses pensées les plus intimes ; mais, elle n'eut pas le courage de se répondre, et se cachant le front dans ses mains, elle se prit à pleurer amèrement.

III.

Bientôt cependant le calme avait succédé dans le village d'Ardennes et dans l'abbaye au tumulte que l'on y remarquait peu d'instants auparavant. Tous attendaient le résultat de l'attaque, dans ce silence qui oppresse, à la veille d'un grand événement.

Les troupes s'étaient dirigées, partie par la Léproserie et la route de Bayeux, partie par la route de Creully vers le faubourg de St.-Etienne dont elles s'emparèrent facilement. De là elles se portèrent contre la porte Arthur qui se trouvait au haut de la place St.-Sauveur et sur le pointu du rempart, dit le Coignet-aux-

brebis, voisin de cette porte (1); vu que cet endroit des murs était le plus faible. L'attaque devint alors fort vive et la résistance des plus opiniâtres. Cependant le Connétable de Richemont réussit *à miner la tour qui se trouvait devers l'église St.-Etienne, tellement que ladite tour et muraille trébuchèrent par terre, de sorte que les Français et Anglais pouvaient combattre main à main.* Ce fut sur cette large brèche que les deux partis déployèrent tout leur acharnement, ce fut là que se livrèrent plusieurs de ces combats corps-à-corps, si fréquents à cette époque.

Un des chefs anglais, le chevalier Lionel Althorp, se faisait surtout remarquer par la vigueur de sa défense, quand bientôt on vit un des hommes d'armes du comte de Dunois, passer à travers les assaillants et les assiégés, et dédaignant de riposter à tous autres, se faire jour jusqu'à ce terrible adversaire pour se mesurer avec lui. Les deux partis suspendirent leurs coups pour être témoins de la lutte, et, comme les spectateurs dans un tournoi, contemplèrent avec un religieux silence l'adresse et le courage des deux champions. Cependant, l'Anglais saisi et terrassé par son rude adversaire, s'apprêtait à lui remettre sa lourde épée comme un gage de soumission, quand celui-ci refusa de l'accepter. On le vit, au contraire, relever sir Lionel et échanger avec lui quelques brèves paroles; bientôt même il le laissa s'éloigner du rempart et rentrer dans la ville, sans qu'on pût soupçonner les conditions d'une rançon si étrangement et si promptement stipulée.

Alors le combat avait recommencé avec une nouvelle fureur. Les Français oublièrent qu'ils n'avaient mission que de harceler la ville ou de l'emporter par un coup

(1) C'est sur cet emplacement que se trouvent aujourd'hui la prison et le Palais de Justice; on voit encore des débris de murs contre la caserne des remontes.

de main, n'étant pas assez nombreux pour livrer un assaut régulier : entraînés par un premier succès et par la vue d'un passage ouvert dans les murs, ils dédaignèrent de compter combien d'ennemis fermaient ce passage, et ils sacrifièrent inutilement l'élite de leurs troupes. Les renforts qui arrivaient à chaque moment de l'intérieur de la ville, les forcèrent de renoncer à leur imprudente entreprise. Glorieux avait été le combat, glorieuse aussi fut la retraite ; on abandonna le terrain aux Anglais ; mais pas un mort, pas un blessé, pas une armure ne restèrent en leurs mains. On se retira lentement et en bon ordre devant un ennemi qui n'osait poursuivre.

Les troupes qui avaient quitté Ardennes le matin y rentrèrent dans l'après-midi. Tout avait été préparé d'avance dans l'abbaye et dans le village, pour administrer aux blessés les soins les plus actifs ; mais leur nombre était plus grand qu'on ne l'avait prévu, le dévouement se multiplia et se montra plus grand qu'on ne l'avait demandé. On vit alors les dames elles-mêmes de la suite de Charles VII, se livrer sans réserve à ce pieux devoir.

Seule la dame de Franqueville, épuisée par ses émotions et incapable de prendre part à cette bonne œuvre, était demeurée la plus grande partie de la journée dans son appartement, quand vers le soir un paysan lui apporta ce billet :

A noble dame Alice de Baron, comtesse de Franqueville.

Madame,

Un homme d'armes de monseigneur le comte de Dunois, étant dangereusement blessé, veut avant de mourir s'acquitter d'un message qui concerne le sire de Franqueville, si vous jugez à propos d'en donner l'ordre, le

porteur de cette *épistre* vous conduira à sa chaumière ; c'est là que j'ai été déposé en attendant que Dieu m'appelle à son tribunal.....

Une froide pensée glaça l'ame d'Alice à la lecture de ce billet mystérieux qui ne portait aucune signature ; le sire de Franqueville aurait-il péri dans sa captivité ? et cette pensée chassant subitement de son cœur toutes les préoccupations qui le bouleversaient depuis le matin, elle se leva vivement : — Allez, dit-elle au messager, hâtez-vous de me conduire.

IV.

Une misérable hutte s'adossait au mur du couvent du côté de l'ouest, c'était une salle basse et humide qui ne recevait d'air et de jour que par trois meurtrières pratiquées dans ses murs de terre et de bois, et aussi par le plafond au milieu duquel existait, comme dans les huttes des sauvages, un trou destiné à laisser passer la fumée ; les cheminées étant encore un objet de luxe que l'on ne trouvait que dans les habitations opulentes. Là, sur un vieux bahut, étaient jetés en désordre des brassards, une cuirasse, un heaume et un tronçon d'épée ; toute cette armure couverte de poussière et de sang, faussée même en plusieurs endroits, attestait quels rudes coups avait affrontés celui qui la portait. Dans le coin le plus obscur de cette salle, un homme gisait sur un méchant grabat et semblait plongé dans le sommeil de l'épuisement ; à l'approche d'Alice, il fit un effort pour se dresser sur son séant, mais il retomba. Le paysan s'était retiré ; seule devant ce tableau lugubre, la dame de Franqueville ne put maîtriser ses émotions : elle n'avait plus la volonté de s'approcher du lit, elle n'avait plus la force d'interroger le moribond ; un silence de mort régnait en présence de cette agonie.

Le blessé rompit enfin ce silence : Approchez, Madame, dit-il d'une voix étouffée, approchez.

Alice s'avança sans répondre.

— Madame, continua-t-il, si un mourant qui vous aurait offensée, implorait votre pardon au moment suprême, pourriez-vous le lui refuser?

— Je ne saurais comprendre ce langage, interrompit la jeune femme qui prenait ces paroles pour l'effet de la fièvre ; vous m'avez appelée pour me donner des nouvelles du sire de Franqueville.

— Oui! Madame, j'oubliais; c'est de lui que je voulais parler. Eh bien! parlons de lui..... Votre noble époux était captif de l'Anglais : un homme qui voulait vous rendre le bonheur que cette captivité avait interrompu, s'est revêtu de cette armure que vous voyez ; méprisant les coups de l'ennemi et dédaignant de souiller des mains vouées au Seigneur, il n'a pas voulu donner la mort, lui qui la cherchait ; poussé par le désespoir, par un sentiment plus exalté peut-être, il s'est rué sur la brèche contre un des chefs ennemis, il l'a vaincu et désarmé. Alors ses vœux ont été exaucés : en le rendant à la liberté, il a reçu en échange celle d'un seigneur Français.

— Et ce seigneur serait mon époux? dit vivement Alice, oh! achevez, achevez !...

— C'est le sire de Franqueville, oui, Madame ; puis se tournant vers elle, le moribond arracha l'appareil qui couvrait sa poitrine, et découvrant un large coup de lance : Voilà Madame, s'écrie-t-il, ce qui a payé sa rançon ; Alice, me comprends-tu maintenant, me rends-tu ton amitié ?...

La jeune femme poussa un cri perçant et faillit s'évanouir. C'était Roger mourant qui lui parlait ainsi, et pourtant, voyant le sang couler et le blessé évanoui, elle se ranima, s'empressa de bander sa plaie et lui fit respirer des sels pour rappeler ses esprits. Mais dès que la crise fut passée, elle fit un prompt retour sur elle-

même, et toute l'amertume de sa douleur brisant son âme, elle tomba à genoux devant Roger, qui semblait déjà frappé de l'immobilité de la mort, et pressant convulsivement sa main à ses lèvres : Oh ! malheureuse, s'écria-t-elle, malheureuse ! ce sont mes paroles insensées qui l'ont poussé à sa perte. Oh ! Roger, tu me parles d'amitié, et c'est mon amour que je te rends, c'est mon cœur qui n'a cessé d'être à toi.

Roger sembla sortir un peu de sa léthargie. — Est-ce bien toi, dit-il, est-ce bien Alice qui me parle ?

— Je ne veux pas, je ne peux pas garder plus longtemps un secret qui me pèse, il faut que tu connaisses celle pour qui tu as donné ta vie. Ecoute-moi, mon ami, en t'abusant, j'ai voulu abuser mon pauvre cœur ; mais je ne l'ai pu ; ma fierté de femme, l'oubli de moi où je te croyais plongé, l'impossibilité d'être à toi, la honte même de ma faiblesse, tout me dictait la conduite que j'ai tenue ; mais ton dévouement, ta mort, m'arrache mon fatal secret. Que dis-je, tu vivras Roger, tu vivras pour moi ; je panserai ta blessure, je te rendrai à la vie, tu vivras, mon ami, promets-moi que tu vivras.

Roger sentait son âme se briser à de tels aveux, il pressait à son tour la main d'Alice sur sa poitrine, et ses larmes coulaient sur cette main à laquelle il semblait confier les derniers battements de son cœur ; et puis bientôt l'écartant doucement, il ne put que prononcer ces paroles : Oh ! laisse-moi plutôt mourir Alice ; avec de tels secrets, il faut maintenant que je meurre.

Dans ce moment, un léger coup à la porte annonça le retour du paysan ; celui-ci rentrait, tenant une torche de bois résineux qu'il alla planter à terre dans le milieu de la salle ; il déposa ensuite quelques herbes médicinales qu'il venait de recueillir pour son hôte, et il s'apprêtait à sortir de nouveau, quand la jeune dame lui ordonna de l'attendre. Elle songea qu'il était l'heure de laisser reposer le novice, elle lui promit donc de revenir

auprès de lui dès le matin suivant, et précédée par le paysan qui avait repris sa torche, elle s'éloigna, dans un état d'angoisse difficile à décrire. En rentrant dans son appartement, elle se trouva face à face avec le sire de Franqueville.

Jetée si soudainement et dans un tel instant en présence de son époux, elle sentit redoubler la crise fiévreuse qu'elle venait d'éprouver. Jusqu'alors elle s'était livrée à lui sans amour, mais sans froideur, peut-être elle avait cru l'aimer; mais elle venait de voir et de montrer à nu la plaie de son cœur, elle venait de subir de nouveau l'ascendant de Roger. Cet homme avait grandi pour elle de toute la majesté d'un dévouement qu'elle comprenait à peine; elle venait de le retrouver dans un de ces moments qui redoublent les affections les plus faibles. Devant cet homme, qui s'était placé sous la main de la mort, les sentiments mal éteints s'étaient réveillés, et alors avait débordé cette fougue de la passion, que Roger n'avait jamais soupçonnée dans cette femme si frêle, et que des liens mêmes sincèrement respectés par elle n'avaient pu comprimer. Et pourtant, il fallait sourire au retour d'un époux, il fallait des caresses toutes prêtes, tout animées, pour l'accueillir après une longue absence. Aussi, dans cette torture morale, la dame de Franqueville éprouva-t-elle pour la première fois, un sentiment d'éloignement, d'aversion même, pénétrer en elle et s'y fortifier de tout l'amour qu'elle ressentait pour Roger.

Ces réflexions nous dispensent de décrire une entrevue dont les principaux traits doivent s'offrir d'eux-mêmes à tous les esprits. Qu'il nous suffise d'apprendre au lecteur, que la dame de Franqueville, sentant la nécessité d'expliquer un trouble mal déguisé, voulant peut-être se préparer les moyens de revoir Roger sans se compromettre, avait eu recours à un parti, souvent adopté en pareil cas, par les âmes faibles qui n'abordent la décep-

tion qu'en tremblant. Cachant soigneusement la nature de son entrevue avec le novice, elle se contenta de dire qu'un homme d'armes dangereusement blessé avait réclamé ses secours, et qu'elle pensait les devoir à tous ceux qui combattaient pour une cause dont la liberté de son époux avait dépendu. Sa conduite, comme on le suppose, fut pleinement approuvée ; le sire de Franqueville lui recommanda même de ne pas épargner sa libéralité envers ses frères d'armes, et bientôt il la quitta pour se rendre auprès du roi.

Alice sentit la honte monter à son front, sa conscience se révoltait, elle avait menti indignement en disant la vérité, mais elle n'avait eu que le choix du mensonge ou de sa propre perte ; l'infortunée avait menti. Mais revenons un instant au sire de Franqueville, et donnons quelques éclaircissements sur la mission qui l'appelait à cette heure avancée de la nuit auprès du monarque.

L'attaque qui avait eu lieu contre la ville, n'avait pas tardé à porter les fruits que le roi Charles en avait attendus. Découragés par la reddition de la plupart des places de la Normandie, les Anglais ne comptaient plus guère sur des secours du dehors ; ils craignaient d'ailleurs de voir se renouveler un assaut, plus terrible encore que celui qu'ils venaient de repousser avec tant de pertes, ils sentaient que cet assaut serait décisif contre eux et entraînerait leur complète destruction. Ils avaient donc résolu de faire des ouvertures de soumission, et se hâtant selon la parole donnée de renvoyer le sire de Franqueville, ils l'avaient chargé d'obtenir les meilleures conditions possibles. Le roi de France, de son côté pressé de rentrer dans ses possessions, se montra peu difficile sur ces conditions, les préliminaires furent bientôt réglés ; et les bases de la convention une fois admises, les Anglais envoyèrent immédiatement deux députés qui conclurent la capitulation suivante.

C'est à sçavoir que le duc de Sobresser (1), *mettrait les ville, château et donjon à l'obéissance du roy. si dedans le premier jour de juillet ensuyvant, ils n'estoyent secourus, et parce que le duc, sa femme et enfants et tous les Anglais qui s'en voudroyent aller, femmes, enfants et leurs meubles, s'en iroient librement, parce qu'ils quitteroyent tous les habitants de la ville de ce qu'ils leurs pourroyent debvoir, laisseroyent toutes artilleries, et pour entretenir tout ce que dessus, bailleroyent dix-huit hostages à sçavoir, douze Anglais, deux chevaliers, quatre bourgeois de la ville. Et fut ce traité faict le lendemain de la sainct Jean-Baptiste du dict an 1450. Pour le roy y fut le comte de Dunois, le seneschal de Poitou et messire Jean Bureau, trésorier de France : Pour les Anglais, messire Richard Hoston, bailly de Caen, et Robert Ver ; et pour ladicte ville, l'abbé de sainct Estienne et Eustache Guennet, lieutenant du bailly.* Nous ne continuerons pas la citation, il suffira au lecteur de savoir que les Anglais n'ayant pas été secourus, remirent le premier juillet la ville et le château au comte de Dunois, et gagnèrent Ouistreham où ils s'embarquèrent.

V.

Alice, cependant rendue à elle-même, avait longtemps hésité à revoir Roger, mais la crainte qu'elle éprouvait pour ses jours avait triomphé, et bientôt elle lui avait prodigué les attentions les plus tendres. La vigueur de l'âge et de la santé, secondant ses soins, avaient malgré la gravité de la blessure, ramené la vie qui semblait fuir, et les forces revenant vite au convalescent, tout semblait promettre un rétablissement sûr et prompt. Alice, au contraire, avait pâli, un œil moins attentif que celui d'un amant eût pu s'en apercevoir, le chagrin dévorait cette existence fragile, les luttes journalières

(1) Le duc de Sommerset.

qu'elle avait à soutenir, les efforts qu'elle avait à faire pour déguiser son âme, flétrissaient jour par jour, heure par heure, cette fleur charmante qui s'étiolait. Roger comprit que lui seul pouvait et devait mettre fin à cette crise, qu'un dernier sacrifice lui restait à faire, plus grand encore sans doute que tous ceux qu'il avait tentés jusqu'alors, mais aussi plus nécessaire, plus inévitable.

Il fallait sauver Alice de la mort qui semblait déjà étendre son réseau sur le front décoloré de cette femme aimée. Elle cédait et penchait sa tête en victime résignée sous les atteintes lentes et sourdes qui la tuaient. C'était à lui de retrouver son énergie, et de fermer par un coup décisif l'abîme où elle se laissait glisser.

Sans attendre donc que sa convalescence fût parfaite, il résolut de mettre à exécution un projet qu'il avait roulé dans son esprit depuis quelques jours, et après avoir fait parvenir à Alice la lettre suivante, dans laquelle il lui exposait sa résolution, il quitta soudainement la cabane du paysan et se dirigea vers l'abbaye.

Voici cette lettre.

« Madame,

« C'est à la mort que vous avez confié le secret de votre amour; c'est dans le secret de la tombe que vous avez voulu déposer vos douleurs, et celui qui les a entendues doit à son tour les déposer dans un silence aussi impénétrable. J'ai cherché le monde, il m'a trompé, j'ai cherché votre amour, il m'a été arraché, j'ai cherché la mort, elle m'a fui, aujourd'hui je vais chercher Dieu... Que demander à la vie, au monde, à la fortune, aux titres qui me sont rendus; tout cela ne fera pas que nous puissions nous livrer à un sentiment qui ne nous a faits que malheureux encore, et qui nous ferait criminels, si nous ne cherchions à l'éteindre et à l'expier. Cette passion a ouvert entre nous un gouffre qui doit tout engloutir, sans laisser même l'amitié, comme une fleur, s'épanouir

sur le bord, et nous envoyer un parfum et un souvenir. Il nous faut mourir à tout ce qui nous unit, peut-être un grand effort nous sauvera. Je vais répandre mon âme dans le sanctuaire, devant le Tout-Puissant qui guérit les plaies les plus profondes, peut-être il daignera vous aider à reporter, sur un époux, cette affection que la douleur a égarée. Peut-être vous-même, dans ce tourbillon joyeux où vous êtes entraînée, dans ces plaisirs qui vous dégoûtent maintenant, finirez-vous par étourdir peu à peu votre cœur, par trouver l'oubli, ou du moins par changer vos regrets amers en un souvenir mélancolique et doux, qui, plus épuré, ne troublera plus votre innocence ni votre bonheur. Ne cherchons pas à pénétrer les desseins impénétrables du Très-Haut. Cette union que nous avons souhaitée si ardemment, cette vie d'amour que nous rêvions si douce, ces espérances que nous aimions à nourrir, peut-être, Alice, tous ces rêves d'avenir, s'ils se fussent réalisés, auraient-ils cruellement déçu notre cœur. Dieu ne l'a pas voulu; résignons-nous et prions. »

Roger.

Roger était loin de ressentir le calme et la résignation qu'il affectait dans cette lettre. Ses espérances n'étaient pas si douces qu'il semblait le faire entendre, une voix lui disait intérieurement que l'oubli n'entrerait jamais dans son cœur. Mais sa foi vive, son amour pour Dieu, lui faisaient envisager les vœux qu'il s'était résolu à prononcer, comme une expiation des erreurs et des faiblesses qu'il se reprochait; et si ce sacrifice ne devait pas alléger les tourments auxquels il était en proie, du moins il devait aider à la guérison de l'âme d'Alice, et peut-être lui être compté, à lui-même, par le juge miséricordieux, au jour du jugement. Il se présenta donc sans retard au vénérable abbé, lui avoua ses égarements et implora sa pitié, en le conjurant de l'admettre de

nouveau au nombre de ses néophytes. Le supérieur touché de l'état de cette pauvre âme y consentit, mais il exigea une nouvelle année de noviciat, pour s'assurer d'une vocation qu'il eût craint de voir chanceler; Roger n'hésita pas à se conformer à cette épreuve.

Cependant le quinzième jour de juillet au dit an 1450, *le roy partit de l'abbaye d'Ardaine pour faire son entrée en sa ville de Caen;* tous les seigneurs qui l'avaient accompagné quittèrent l'abbaye avec ce monarque.

La dame de Franqueville s'éloigna de ces lieux qui avaient été le théâtre de tant de violentes émotions. Un abattement général se faisait remarquer dans sa démarche et dans ses mouvements; une pâleur continuelle et toujours croissante, témoignait assez de souffrances morales dont on ne pouvait sonder la cause, et déjà même, quelques symptômes alarmants, semblaient menacer le souffle de vie si frêle qui soutenait encore cette jeune âme si cruellement déchirée. La lettre de Roger lui avait en effet ouvert les yeux, mais elle n'avait osé envisager sa position, et son désespoir s'était augmenté de toute la force qui lui manquait pour arracher de son cœur des sentiments qui la consumaient, une passion qu'elle s'épuisait vainement à dompter et qui la domptait elle-même.

Cependant, l'année de noviciat imposée à Roger de Marcy s'écoula. Il n'avait pas oublié une femme qu'il aimait encore; mais il ne l'avait plus revue, il n'avait pas entendu un seul mot qui la lui rappelât, et son enthousiasme religieux, l'ardeur de ses prières dans lesquelles il exprimait sans cesse la volonté ferme d'éteindre sa passion, la vie uniforme, les habitudes paisibles du cloître, avaient ramené la sérénité sur son front. Son âme souffrait, mais c'était une souffrance douce, c'était une fièvre lente, qui troublait souvent encore bien des oraisons, lui causait bien des songes où se mêlait toujours le nom d'Alice, mais il n'éprouvait plus de ces orages,

de ces accès de délire que ce nom réveillait autrefois. Il s'était dompté assez courageusement, pour ne pas craindre, après une année de réflexions, de prononcer des vœux indissolubles.

Cette fois, nul bruit du dehors ne vint troubler le sacrifice, nul événement imprévu ne mit obstacle à la triste cérémonie, il abjura le monde et ses plaisirs avec l'expression de l'ironie la plus amère, mêlée à la fermeté la plus chrétienne; l'infortuné n'abjurait que des douleurs! Le drap funèbre couvrit son corps; couché sur le marbre du sanctuaire, il crut éprouver le froid de la tombe, seuls les battements de son cœur lui révélaient qu'il tenait encore à la vie; mais quand le *De profundis* fit entendre sur lui ses versets lugubres et majestueux, il se joignit aux prières avec ferveur et sentit, pour ainsi dire, son âme se séparer de lui sous le coup de ces graves et lentes paroles, qui n'ont jamais tombé que sur des cadavres. Et cette séparation mystérieuse, effet incompréhensible et surnaturel de sa foi, loin d'être douloureuse, lui parut bienfaisante et salutaire : au lieu de son âme toute saignante des blessures et des misères du monde, il sentit une nouvelle source de vie pénétrer en lui, et quand il se releva, sa face semblait rayonner de ce calme intérieur et divin, qui illumine comme une émanation d'en haut les élus du Seigneur.

Mais, ce n'était pas assez d'une cérémonie funèbre pour terminer la destinée de deux êtres qui avaient tant souffert dans leurs affections mutuelles : un an plus tard, à pareil jour, le drap noir qui avait couvert Roger, était étendu de nouveau dans la nef de l'abbaye, il couvrait alors le corps d'Alice, et sur la bière où les restes de cette femme infortunée étaient déposés, le *De profundis* appelait de nouveau la miséricorde divine, Roger lui-même, mêlant sa voix presque éteinte par la douleur, à celle de ses frères, répétait avec eux les versets de lamentations et de gémissements.

Long-temps Alice avait lutté contre l'amertume de ses chagrins, mais sentant sa fin approcher, elle avait exprimé le désir que ses restes mortels fussent déposés dans l'abbaye d'Ardennes, et son époux avait religieusement suivi sa dernière volonté.

Souvent depuis ce jour, on eût pu voir, à l'heure où les frères se livraient à leur court sommeil, une ombre revêtue des insignes de l'ordre des prémontrés, glisser silencieusement sur les dalles de la nef. A la lueur incertaine de la lampe qui brûlait devant l'autel, elle allait s'agenouiller sur la pierre qui recouvrait Alice; et parfois l'oreille attentive eût pu saisir des pleurs et des soupirs, mêlés à ces nocturnes prières.

Amédée Fauvel.

LES CHANTEURS DE PROVINCE.

Le goût musical, les prétentions au *dilettantisme* ont fait un tel progrès en province, le nombre des chanteurs s'est accru dans une proportion tellement effrayante, que l'amateur de musique est devenu une espèce des plus curieuses de cette grande catégorie d'êtres privilégiés, que l'un de nos collaborateurs a nommés : *Béotiens Normands!*

Cette matière, *le dilettante*, est si vaste, si grotesque, si désopilante, qu'un article suffit à peine pour en esquisser les traits les plus saillants. Elle se subdivise à l'infini; car chaque instrument a sa physionomie particulière, sans compter celle du spectateur qui a bien aussi la sienne, et des plus drôles. Aujourd'hui, nous nous occuperons seulement du chanteur, qui tient le premier rang dans l'espèce.

Une définition est ici nécessaire : qu'est-ce que le

chanteur de province ? — C'est un homme vieux ou jeune, beau ou laid; vieux souvent, laid presque toujours; qui, ne pouvant se faire membre d'une société plus ou moins savante, cru trouver dans son gosier le droit de se venger sur les oreilles de ses concitoyens des rigueurs de la société et de la nature. Notez que le chanteur est presque nécessairement célibataire, qu'il adore les femmes de chambre et en est adoré ; mais ceci ne rentre pas dans le plan que nous nous sommes tracé.

Avant d'aller plus loin, nous devons soumettre aux lecteurs quelques réflexions sur le professeur de chant. Il y en a de deux sortes : le professeur *pot-au-feu*, et le professeur *fashionable*.

Nous avons peu de choses à dire du premier; qui est musicien, comme l'on serait au besoin épicier, avocat, membre de l'Institut ou marchand de cirage anglais; il fait son métier, voilà tout et *va-t-en* ville. Il possède ordinairement une épouse qui, ayant eu des malheurs dans sa jeunesse, tricote des bas, fait des confitures, porte un tartan, et lit religieusement la *Phalange* à ses heures de loisir. Cette tendre épouse lui a fait cadeau de cinq enfants, trois garçons et deux filles; l'aîné est troisième amoureux au théâtre de Landerneau, le second chapeau chinois au théâtre de la Porte St.-Martin, le troisième rapin chez M. Droling; sa première fille a fui avec un étudiant en médecine, et la jeune partage avec sa mère les soins de la marmite paternelle.

Quant au mari, râpé comme un surnuméraire, ponctuel comme une horloge, niais comme un calembourg, il divise ses soins entre deux pensionnats de jeunes filles, auxquelles, moyennant quelques écus, il fait gémir le *solfège de Rodolphe* pendant une année tout entière. Il passe le reste du temps à boire, à manger et à dormir, sans plus se soucier de l'avenir qu'un Hottentot couché à l'ombre d'un cocotier.

Le plus beau jour de sa vie est celui de la distribution des prix. Ce jour-là il revêt sa robe de triomphateur, laquelle consiste en un grand habit noir, un faux-col et des gants de fil d'Ecosse. Il fait roucouler par la meilleure de ses élèves un morceau de *sa composition*, qui évidemment transporte d'admiration les spectateurs stupéfaits. Puis d'un air timide et tendre, un sourire sur les lèvres et une larme dans les yeux, il appelle la jeune fille, lui remet dans les mains un album de Mlle. *Loïsa Puget*, en disant : — C'est bien, Mademoiselle ! souvenez-vous toute votre vie que la musique est le premier de tous les arts. Avec une voix aussi belle que la vôtre, avec une méthode aussi bonne que la mienne, on peut arriver à tout.....

Du reste, il enseigne tous les instruments sans différence d'âge ni de sexe, et joue du triangle dans la musique de la garde nationale, à cause de son grand âge. Après chaque revue, il garde son costume de soldat citoyen, va faire quelques visites en compagnie de son *épouse*, prend un petit air troubadour et belliqueux, et parle de Napoléon, en disant : nous autres, militaires !

Le professeur *fashionable* n'a pas le plus petit trait de ressemblance avec le professeur *pot-au-feu* ; autant l'un est simple, gauche et timide, autant l'autre est fat, gracieux et impertinent. S'adressant surtout aux bourses aristocratiques, il affecte des façons de tête et des poses princières passablement ridicules ; car souvent il a le bonheur de ne pas connaître ses parents, ce qui, en 1833, lui donnait un air de famille avec *Antony*. Du reste nous allons indiquer le type le plus ordinaire.

Sa taille maigre et gigantesque s'élève jusqu'à la hauteur de 5 pieds 10 pouces. Il porte invariablement une cravate blanche, un gilet amaranthe et un corset en caoutchouc. Lorsqu'il joue du piano, en levant les yeux au ciel et en ouvrant ses grands bras desséchés, à la façon de M. Litz, on croirait voir une araignée filant sa toile.

Du reste, habitué fidèle des promenades de l'endroit, vous pourrez le reconnaître marchant à pas lents, le coude au flanc, le regard aux nuages et le corps droit comme un obélisque.

Lorsque ses amis, les *gentils-hommes*, crurent devoir aristocratiser la barbe, il laissa pousser la sienne, ce qui fit de sa figure la chose la plus comique du monde. Depuis il l'a coupée ; pourquoi ? ceci est un secret entre lui et madame trois étoiles, profondément irritée à l'endroit de la moustache par quelques souvenirs intimes du temps de l'Empire.

Admis dans plusieurs salons, il est la providence des vieilles femmes, dont il remplace pour un instant la perruche, le roquet ou le serin des Canaries. Il tient à passer pour un homme à bonnes fortunes, et cherche partout dans le monde quelque pauvre femme assez niaise pour se laisser compromettre par un sourire et un bouquet fané. Le soir, en rentrant chez lui, il a soin de laisser sa porte discrètement entr'ouverte, de parler bas et de marcher à petits pas, pour que le lendemain ses voisins puissent lui dire : — décidément, mon cher, vous êtes un heureux coquin.

Une dame, devant laquelle nous nous étions étonné de l'étrange faveur dont il jouissait dans nos salons, nous répondit : — Que voulez-vous ! cet homme nous sert d'écran contre le feu jaloux d'un regard marital, et puis il ramasse un éventail avec une grâce parfaite.

En fait de science musicale, le jeune professeur est de toute nécessité élève de Choron, et professe un profond mépris pour le conservatoire, voire même pour l'Académie royale de musique. Duprez, à ses yeux, n'est qu'un médiocre chanteur, Meyer-Beer un charlatan, Berlioz un scélérat, et Halévy un simple cuistre. Un jour un de ses élèves, doué d'une jolie voix, voulut donner à quelques notes assez riches toute l'ampleur qu'elles comportaient,

le professeur se bouche soudain les oreilles, et se dressant sur la pointe des pieds, il s'écrie : — Taisez-vous donc ! vous beuglez comme à l'opéra ! Que ces paroles mémorables servent de leçon à MM. Duprez, Mario, Levasseur et compagnie.

Depuis de longues années il travaille, dit-il, à une œuvre infernale, colossale, pyramidale, qui doit *couler* tout ce que nous avons applaudi jusqu'à ce jour, de même que les vifs et brûlants rayons du soleil éclipsent la lueur pâle et tremblante des étoiles. Nous espérons beaucoup de cet ouvrage, quoique nous n'ayons vu de son auteur que deux petites walses, bonnes tout au plus à faire sauter des marionnettes. Le *libretto* a été composé par un poète de la localité, avantageusement connu dans les Etrennes-mignonnes de Falaise, ville essentiellement poétique, comme chacun sait. Le titre de ce poème en cinq actes est ainsi conçu : *Lodoïska ou les malheurs d'une jeune fille innocente et persécutée!* avec cette épigraphe :

Quand l'on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'Aurore.

On cite entre autres morceaux une splendide invocation à la lune, chantée par douze jeunes filles de l'institution des sourds-muets, et d'un effet des plus saisissants, un duo de basses-tailles entre deux pairs de France, une étourdissante imitation du tonnerre par une clarinette, et un solo d'ophicléide des plus tendrement voluptueux. Comme dirait M. Janin, quel homme ! quelle œuvre ! quel avenir !

Nous avions bonne envie d'anticiper sur les événements futurs et de vous prédire la destinée de cette tendre *fleur des prés*, qui s'épanouit sous les brûlants regards et les chastes caresses de nos belles dames. Mais

une douce et timide voix nous dit à l'oreille : — Oh ! Monsieur, grâce pour lui ! sa jeunesse et son innocence ne peuvent-elles vous toucher ? ne voyez-vous pas que c'est une pauvre idole d'argile qu'un souffle peut briser ?

— Vous avez raison, Madame, il dort ; son sommeil est mollement bercé par les rêves charmants et trompeurs, par les illusions menteuses, par les blanches mains des jeunes filles qui le nomment tout bas *leur grande poupée* ! Oh ! ne troublons pas son sommeil, jusqu'au jour où il se réveillera organiste de village, assis au cabaret entre le chantre de la paroisse et le bédeau de M. le curé.

Il nous reste à parler du chanteur et de la *cantatrice* de province.

Du temps de nos bons aïeux, le chanteur de province était un gros garçon à la face réjouie et vermeille, qui, vers la fin du souper, levait bravement son verre, et d'une voix pleine et sonore entonnait en l'honneur de Lisette ou de Bacchus, un joyeux refrain que tous les convives répétaient en chœur. Il ne connaissait la gamme que de nom, ne soupçonnait même pas l'existence de l'*ut* de poitrine, et certes n'en chantait pas plus mal pour cela.

Pendant la révolution, le chanteur grimpa sur une chaise, mit le poing sur sa hanche, enfla sa voix comme une trompette, et fit trembler les vitres et les aristocrates en hurlant la Marseillaise.

Sous l'empire, il devint moins farouche, endossa une allure quelque peu chevaleresque, prit un maître à chanter, et gratta quelques modestes accords sur la guitare. Ce fut le beau temps de la romance guerrière, dans laquelle on fit rimer *brave* avec *esclave*, *arme* avec *larme*, et *amour* avec *tambōur*. Le chanteur se permit bien encore la gaudriolle ; mais dans les déjeuners de garçons seulement. Planard et Désaugiers furent entiè-

rement bannis des salons dorés ; on n'avait pas encore inventé les sociétés philharmoniques. Chaque femme alors prétendait se nommer Elvire ou Zulmé, et chaque homme se donnait les tendres noms d'Oscar et de Lindor.

Sous la restauration, le chanteur, après avoir sous toutes les formes possibles adoré *son Dieu, sa dame et son roi*, ouvrit ses deux ailes et prit un vol plus audacieux vers les hautes régions musicales. Il fit tous les ans le voyage de Paris pour s'inspirer aux doux et harmonieux accents de Martin et d'Elleviou. La plaintive romance, le duo tendre et mélancolique régnèrent en maîtres absolus. Les petites filles mouillèrent de larmes leur paupière et leur lyre, et les jeunes troubadours de province firent des efforts surhumains pour imiter Ponchart, mais l'air de *la Dame blanche. Viens, gentille dame*, etc... leur fit subir le supplice de Tantale, et causa plus d'un malheur dans nos familles. En ces temps-là, les dames étaient fort sensibles à l'endroit de la romance, aussi pour mieux faire la chasse à l'héritière, plus d'un habile séducteur se mit-il à roucouler comme un pigeon. Le chant n'était alors qu'un des accessoires d'une belle éducation, c'était seulement, comme l'on disait, un agrément de bonne compagnie.

Mais le chanteur ne devait pas s'arrêter en si beau chemin ; il a fait depuis le saut périlleux, il a mis toutes voiles dehors, et est entré triomphant en plein opéra. Alors le succès l'a enivré ; il s'est improvisé *tenor*, il a pâli sur les vocalises, il a passé des journées entières à *filer des sons* dans son grenier, ce qui fait qu'il chante un peu plus faux qu'auparavant. Voici une observation que d'autres pourront faire comme nous : il est prodigieux comme le *tenor* pullule de nos jours, la *basse-taille* deviendra bientôt un phénomène, une anomalie gutturale. Nous habitons une petite ville où l'on compte jusqu'à 12 tenors qui font sortir l'*ut* de poitrine avec et sans balancier.

Voici du reste à quels signes vous pourrez reconnaître le chanteur départemental, le fléau des temps modernes:

Voyez-vous venir ce jeune homme à la barbe fantastique, vêtu à peu près comme un lion, le nez au vent, l'œil au ciel, un énorme rouleau sous le bras, une romance dans chaque poche, et un cahier de musique ouvert à la main? c'est le *tenor* de la localité, sortant d'un magasin de luthier, d'où il vient comme les petits oiseaux de glaner sa pâture. Votre porte s'ouvre, il entre, et fredonne en vous serrant la main :

> En ces lieux, Ginévra, ta dernière demeure,
> Guido s'empresse d'accourir.

— Mon cher, j'arrive de Paris! Duprez n'a plus de voix, Candia gasconne, Marié chante faux, Dérivis détonne, *la* Stolz a la voix aussi maigre que le corps, et les *Martyrs* en ont fait un de votre serviteur.

— Ah! vous arrivez de Paris; très-bien! aussi je vous trouvais dans la tournure quelque chose d'extraordinaire, d'excentrique.....

— N'est-ce pas! je suis allé là-bas prendre un peu l'air de balcon de l'opéra, cela rafraîchit... sans calembourg.

> Sous le beau ciel, le ciel de la Touraine, etc.

— Il paraît que vous cultivez la musique toujours avec un nouveau plaisir.

— Toujours!... c'est mon élément, mon essence, ma vie; c'est un amour, un culte frénétique et sans bornes! (frappant son diapason) *la, si, do, mi, fa, fa, si*..... Voilà le bonheur!

— Vous ne me parlez pas d'Anna, votre grâcieuse Sylphide? Prenez garde à vous! Pendant votre absence... les femmes oublient si vite

— Fi donc ! mon cher, il n'y a pas de danger !

A mon bon droit j'ai confiance.

Et puis,

J'ai bonne épée et bon courage,
Le ciel pour tous, Anna pour moi !

Adieu ! je dois chanter ce soir chez Madame..... vous savez, notre Grisi, plus l'âge et moins la voix. Je vais repasser mon grand air de *Guido*. Bonjour, portez-vous bien et moi aussi.

Quand renaîtra la pâle aurore, etc.

Il est déjà dans la rue, vous vérouillez votre porte, et vous vous écriez en levant les mains au ciel : Dieu soit loué ! m'en voilà débarrassé.

Etrange erreur ! vous le rencontrez à chaque pas, il vous poursuit comme un horrible cauchemar, à la promenade, au café, dans le monde, au théâtre, mâchant sans cesse entre ses dents un motif de l'opéra en vogue, vous interrompant au milieu de la conversation la plus sérieuse, pour vous chanter un morceau que vous avez entendu cent fois. Vous serez bien favorisé du ciel s'il ne vient pas accrocher le pan de votre habit, au moment où vous vous approchez d'une jolie femme, dont le mari joue à la Bouillotte. Il est inutile de vous dire qu'il est naturellement stupide, qu'il fait des calembourgs, et que toutes les Anglaises sont folles de lui.

(Nous éprouvons ici le besoin d'ouvrir une parenthèse pour avertir le lecteur de ne pas confondre le bipède ci-dessus énoncé, avec quelques jeunes gens aimables, dévoués et pleins de cœur, qui savent chanter sans se faire prier, ce qui est rare, et recevoir avec modestie des

applaudissements qu'ils n'ont pas été mendier de salons en salons.)

Ce qu'il y a de plus magnifique, de plus splendide, de plus absurde dans la vie du chanteur, c'est le moment où il fait ses préparatifs pour un grand concert. Pendant huit jours il se soumet à la diète la plus sévère, ne parle que par signes, et dépense le moins possible de fluide vital, pour conserver tous ses moyens. La veille, il s'entoure de flanelle depuis les pieds jusqu'à la tête, se couche dès six heures du soir, fait jeter de la paille devant sa porte pour que les bruits du dehors ne puissent troubler son sommeil. Le jour même, il ne se lève qu'à midi, avale une demi-douzaine d'œufs frais, fait chauffer son appartement à 36 degrés, de peur d'attraper un rhume, et se gargarise sans cesse le gosier avec une potion mystérieuse, tradition des coulisses de l'Opéra. Lorsqu'il est ainsi préparé, huilé et graissé, il se fait transporter avec les précautions les plus inouïes jusqu'à la salle des concerts, à la porte de laquelle nous le laisserons, sauf à vous le montrer plus tard sur le théâtre de sa gloire.

Nous pouvons cependant constater ici que, malgré tant de soins et de prévoyance, il chante plus faux que jamais, qu'il fait *fiasco* complet au beau milieu d'une roulade à grand effet, et que son *ut* de poitrine, attendu avec anxiété par ses amis pour les *bravo* d'usage, reste au fond du gosier, malgré des efforts et des grimaces capables de mettre en fuite les petits enfants.

Cet homme est curieux comme une dévote, et jaloux comme une femme de 45 ans. Il professe une horreur profonde pour tout artiste qui se permet de donner un concert sans sa permission. S'il entendait applaudir même un orgue de Barbarie, il serait capable d'en crever de dépit. Il parle souvent de ses conquêtes et des nombreuses victimes de sa délicatesse; quelques personnes bien informées prétendent qu'il finira par épouser sa chambrière.

Nous arrivons à la cantatrice, mais nous sommes étrangement embarrassé ; car l'on pourrait nous accuser de peu de courtoisie, nous qui nous inclinons avec respect devant la femme, surtout lorsqu'elle..... fut jolie. Si quelques-unes de nos paroles avaient le malheur de la blesser, nous lui en demandons pardon.

Pardon, Madame, d'oser vous dire en face ce que nul ne vous a jamais dit, à vous qui n'avez marché dans la vie qu'avec un cortége de parfums, de fleurs, de triomphes, de bravos et d'adorations! Jeune fille, on vous avait dit que vous étiez belle, que votre voix puissante faisait vibrer au fond des cœurs les cordes les plus mystérieuses ; et votre cœur s'est gonflé de joie et d'orgueil, et vous êtes montée sur un piédestal pour voir chacun à genoux autour de vous. Alors les choses vulgaires de la vie n'ont plus rien été pour vous ; dans votre enivrement vous vous êtes crue souveraine de toute cette cour réunie par le hasard et le plaisir. Pauvre et folle enfant ! vous n'avez pas vu les belles roses de votre jeunesse s'effeuiller une à une, pâlies et desséchées au contact de cette foule à laquelle vous avez tout sacrifié!

Le Temps, ce grand niveleur de tout ce qui s'élève, marche bien vite pour vous, Madame! maintenant votre front est pâle est ridé, vous n'êtes plus la jeune fille parée de fleurs et de beauté, vous êtes femme mariée, vous êtes mère, c'est-à-dire vous avez des devoirs sérieux à remplir envers les hommes et envers Dieu.

Et pourtant l'on vous voit encore fière et parée, avec des perles au front et le sourire aux lèvres, la poitrine haletante et demi-nue, demander à chacun des applaudissements et des couronnes. Que vous importent à vous le visage triste et soucieux d'un mari, les affaires domestiques, l'avenir de vos enfants, les devoirs de la famille! demain il faut chanter un grand morceau, demain il faut éclipser une rivale, demain il faut monter sur le théâtre

comme une actrice, demain il faut peut-être... qui sait? le cœur de la femme est un grand mystère. Prenez garde, Madame! au fond de toutes les folies humaines il y a toujours une goutte d'amertume, et les joies de la vanité demandent souvent une longue expiation.

Nous terminons ici ce trop long article, et nous saluons le lecteur en lui conseillant, s'il aime la musique, d'éviter les concerts et les chanteurs de province, et de s'en aller plutôt par une belle nuit au bord de la mer, écouter en silence l'hymne sublime que la création chante tous les soirs à l'Eternel.

Eug. Camus.

LA CRÉTINE.

En passant par les écrits des grands hommes du siècle de Louis XIV, la langue française s'est fixée, elle a pris de la force, de l'exactitude; mais elle a perdu en richesse, en justesse et en grâce naïve tout ce qu'elle a gagné du côté de la noblesse et de la régularité.

Toutefois le peuple qui ne lit pas et ne recherche guère la pureté du langage, a gardé dans son vocabulaire une foule de mots concis et pittoresques. Mais comme ces mots n'ont été conservés dans chaque localité qu'en raison de la nécessité de leur emploi fréquent, dans cette localité même, il en est résulté que telle expression, usitée dans une partie de la France par suite d'habitudes ou d'accidents souvent répétés, s'est tout-à-fait perdue dans un autre lieu. En sorte qu'à défaut des manuscrits qui nous ont transmis les termes de notre vieux langage, on eût pu, en parcourant la France entière

et en consultant les souvenirs de chaque canton, refaire, à peu de choses près, un dictionnaire des anciens mots tombés en désuétude.

C'est ainsi qu'à Caen, le mot *crétine*, qui semble entièrement perdu partout ailleurs, bien qu'il ait été très-répandu autrefois, a conservé toute sa valeur. Depuis huit jours, on ne parle à Caen que de la *crétine;* la *crétine* est dans nos rues; de mémoire d'homme, on n'avait vu une *crétine* aussi forte, la moitié de la ville est *encretinée.*

L'expression *crétine* et son composé *encretiné,* viennent du latin *cretina* ou *cretiva,* qui appartient à la basse latinité, et qui lui-même est dérivé de *cretum*, participe du verbe *crescere*, croître.

On disait indifféremment au moyen-âge *cresture*, *creture*, *quertine*, *crestine*, et le plus ordinairement *crétine*, pour désigner non pas une inondation, car une inondation envahit avec rapidité, mais une *crue*, un *accroissement* d'eau, un débordement de rivière.

Gesina molendinorum per Cretinam aquæ eveniens, debet restaurari illi, qui tenet molendina « le chommâge des moulins arrivant par crétine d'eau, exige un dédommagement pour celui qui tient le moulin, » porte un acte de l'an 1328, passé entre le seigneur et l'abbé de Longvilliers, et cité par Du Cange (1).

Et se y a noieries, ou Cretine d'yaue y venoit en cas perillous, li religieux le porroient torner à aler entre leur dous portes pour leur dommage eschiver, disent *les Chroniques de St.-Denis* (2). *En celle année fu si grant Crestines en Bourgoigne, que les yaues des flueves issirent hors des chanes*, disent encore les *Annales du régne de St.-Louis*, p. 245.

(1) *Glossaire*, supplément au mot *cretina*.

(2) L. 4, ch. 6, tom. 3 de la collection des historiens de France, p. 251.

Le mot *crétine* a été employé aussi fréquemment par les écrivains en vers, et Roquefort (1) cite comme exemple les deux passages suivants :

Desoz est la vallée fière,
Parmi coroit une rivière,
Qui moult coroit de grand ravine,
Parmi les piez fu la *crétine*.
Roman de Blanchandin, *f°*. 176, *R°*. *col*. 2.
En pluie sovent tonoirs vienont,
E fudres sovent aussi en cheient,
En rivères fet *crétine* sovent
Les russeaus s'en enflent ensement.
Enseignements d'Aristote, *f°*. 181, *v°*. *col*. 1.

J'ai trouvé moi-même ce mot dans la *Branche des royaux lignages* de Guillaume Guiart, vers 3169 :

Endroit la vile d'Andeli,
Droit en mi Sainne a une ilete,
Qui comme un cerne est reondete,
Et est de chascune partie
Sainne parfonde et espartie.
Cele ilete, qui s'en eslève,
Est si haute au desus de l'eve,
Que Sainne par nule *cretine*
N'a povoir d'i faire ataine,
Ni jusqu'au plain desus reclorre.

Il paraît cependant que le mot *crétine* n'a pas toujours seulement signifié *crue d'eau*, et que par extension il est quelquefois devenu synonyme d'*alluvion*. On lit, en effet, dans une ancienne traduction des *institutes* citée par Roquefort (2).

« *Créture* est un accroissement de eve qui vient « celéement, et il apert que ce soit ajoint par *créture*,

(1) *Glossaire*, supplément au mot *crestine*.
(2) Glossaire, t. 1er. p.

« qui a joint si petit à petit, que tu ne pues mi entendre
« combien il en a venu a chascun moment. »

Il n'y a pas de mot dans la langue actuelle qui réponde à celui de *crétine*. On est obligé de le remplacer par une périphrase.

G. Mancel.

Poésie.

LA TOURMENTE.

Entendez-vous la mer du monde
Pousser d'affreux gémissements ?
Livrée à d'horribles tourments,
Elle creuse elle-même une fosse profonde,
Comme pour s'engloutir au bruit des éléments.

Riche de force et de lumière,
Oh ! combien il est douloureux
De voir le siècle aventureux
Marcher sans rien semer, hélas ! que la poussière
Des vieux remparts tombés sous ses pas désastreux.

Les plus beaux monuments s'écroulent,
Les temples sont froids et déserts ;
Un fléau pèse sur les airs,
Et les noirs océans mugissent et déroulent
Mille antiques débris à l'avenir offerts.

L'humanité pâle et craintive
Voit errer ses chefs insensés,
Puis faillir, tremblants et lassés ;
Et comme un long soupir sa grande voix plaintive
Redemande aux destins ses enfants dispersés.

Il n'est plus de paix sur la terre,
Car les mortels sont désunis.
Dieu les a-t-il en vain bénis?
Et reprenant déjà la chaîne héréditaire,
Contre le devoir seul se sont-ils prémunis?

Ils ont couru vers un abîme,
Croyant parvenir au bonheur,
Et dans des luttes sans honneur
Confondant à la fois, la folie et le crime,
Ils se sont enivrés d'un philtre empoisonneur.

Maintenant tout est défiance;
Le doute seul est écouté.
Le genre humain épouvanté
Cherche au fond de son âme un reste de croyance
Et n'y trouve qu'ennui, deuil et stérilité.

Pourtant quelques mortels encore
Conservent l'amour et l'espoir;
Quand l'horison devient plus noir,
Quelques vierges sans tache en attendant l'aurore
Ajoutent un peu d'huile à la lampe du soir.

Mais au milieu de la tempête
Des orgueilleux se sont levés.
Les systèmes qu'ils ont rêvés
Du monde rajeuni préparent la conquête;
Ecoutons leur parole et nous sommes sauvés.

O honte! ô folie! ô mensonge!
Un tel chaos finira-t-il?
La vérité reste en exil,
Et l'aride désert où notre erreur la plonge
Des peuples palpitants augmente le péril.

O mon Dieu! déchire la nue,
Et redescends comme autrefois,
Pour nous parler avec ta voix
Cette langue du cœur aujourd'hui méconnue,
Que ton Christ fit entendre en mourant sur la croix!

Mon Dieu! sauve-nous de nous-mêmes,
Eclaire enfin notre horison.

Sans toi notre frêle raison
De plus en plus s'égare et s'épuise en blasphêmes,
A nos corps expirants donne un contre-poison !

Puisqu'il faut toujours des naufrages
Avant de parvenir au port,
Puisqu'il faut l'ombre de la mort
Avant que le soleil ne dore nos rivages,
Tends-nous la main, Seigneur ! nous ferons un effort !

Si ton peuple, ô Dieu tutélaire!
N'est pas égaré sans retour,
Viens le sauver, voici ton jour !
Ote-lui son orgueil, sa haine et sa colère,
Et donne-lui la foi, l'espérance et l'amour !

Souviens-toi des saintes promesses
Que tu semas dans le passé.
Quand la tourmente aura cessé,
Honteux, nous rougirons de toutes nos faiblesses,
Et nous rebâtirons ton temple renversé.

Le siècle annonçait des merveilles
Et nous avons ouvert les yeux :
Hélas ! il a refait des Dieux,
Images sans puissance à ses rêves pareilles...
Voudra-t-il te chasser pour en peupler les cieux ?

Pardonne, ô Dieu clément, pardonne !
Un autre âge sera meilleur.
Des fléaux calme la rigueur,
Sinon le genre humain fléchit et s'abandonne
A l'éternel sommeil de l'esprit et du cœur.

Ce n'est plus le temps des prophètes ;
L'étoile d'or manque à tout front.
Demain les vivants dormiront.
Les corps sont assoupis, les âmes sont muettes ;
Mais si tu dis un mot, les morts s'éveilleront.

Encore un éclair de ta face !
Encore un regard de bonté !
Encore un mot de vérité,
Seigneur ! et notre globe égaré dans l'espace,
Roule plus lumineux dans ton immensité !

Arrête une de tes pensées
Sur le chaos de nos erreurs;
Fais cesser de sombres terreurs;
Relie en un faisceau nos armes insensées,
Et dis à la vertu d'apaiser nos fureurs!

Si tu dormais dans ton silence,
Satan, riant de tes élus,
Porterait ses pas absolus
Sur les célestes poids tombés de ta balance;
Et l'oracle du Christ ne s'accomplirait plus.

Mais tu n'es pas un Dieu de haines;
Aux jours de son adversité,
Quand l'homme te voit irrité,
Il n'a qu'à t'implorer, tu verses à mains pleines
Et la vie et l'amour et la félicité!

Alph. Le Flaguais.

ALBERT DURE.

Quand sous *ses* doigts crispés sur le cuivre rebelle
Le burin essoufflé, sans but et sans modèle,
Avait fourni sa course, et fait dans le métal,
Se hérissant soudain sur son chemin fatal,
Un monde fourmillant de mobiles écailles,
De crêtes et d'anneaux glissant sous des broussailles;
Quand il avait traduit aux regards du graveur,
L'intime vision qui le rendait rêveur,
Cet enfer de l'esprit, image renversée
De notre monde à nous, passant par sa pensée;
Bizarre apocalypse, où l'artiste éperdu
Arrête les contours de son rêve entrevu;
Où des Dragons béants et des Gnomes étiques
Satan pousse en sifflant les troupeaux fantastiques;
Où l'on peut voir la Mort, squelette familier (1),
Etreindre et suivre en croupe un maigre cavalier;
Quand ce même burin, après une débauche,
Tombait comme épuisé sur la terrible ébauche,
Alors se reposant et revenant serein,
Il n'avait plus de dents pour mordre sur l'airain;

(1) Le Chevalier de la Mort.

Mais sur ce fonds hideux la pointe détrempée
Réparait les écarts d'une ligne échappée ;
Revenait sur ses pas, réprimant sans regret
Les frivoles essors et la fougue du trait.
Après ce premier jet de verve dépensée,
C'était, ô mon vieux maître ! au tour de la pensée.
L'écume aux bords du vase annonce la liqueur ;
Le Difforme et le Laid, bave impure du cœur,
S'échappe avant le Beau, c'est la règle suprême ;
Quand il fit le chaos, Dieu la posa lui-même.
C'est ainsi qu'Albert Dure effrayant au début,
A travers tant d'horreurs se hâtait vers son but,
Et tirant comme au clair le plus pur de son âme,
Soufflant la cendre immonde et dégageant la flamme,
Jetait, impatient et bouillant de vigueur,
Pour arriver au fonds, le dessus de son cœur....
Dût l'artiste effrayé de son excès d'audace,
Retrancher au besoin dans ce monde vivace,
Aux arbres des forêts leur luxe vigoureux,
La laideur impossible à leurs hôtes affreux,
Ici l'ombre trop noire, ailleurs trop de lumière,
Ses pointes au chardon, ses angles à la pierre :
Dans son cadre d'horreur la blanche vision
Pouvait descendre alors comme un joyeux rayon ;
Tout était prêt... ô joie égoïste et suprême,
Revivre dans son œuvre, y sourire à soi même !
Le graveur rayonnait : le Beau libre et vainqueur
Ruisselait sous ses doigts, en montant de son cœur.
Soudain, des mille traits dont il rayait la planche,
Chef-d'œuvre inespéré, s'élève douce et blanche,
La *Melencolia* (1), cette divine sœur,
Conseillère assidue aux pieds de tout penseur :
Soudain, on voit couler sous la pointe adoucie,
Tout autour de la Vierge, un flot de poésie.
Sur le croissant des nuits, Marie est là debout,
Et vous connaissez tous cette *Vierge au hibou* (2)
Refermant sur Jésus sa chappe constellée.
Ainsi qu'une Vénus, mais pudique et voilée,

(1) Œuvre capitale d'Albert Dure, dont il existe une magnifique épreuve sous verre à la bibliothèque royale.

(2) La plus belle entre toutes les vierges d'Albert Dure.

Par un jour de caprice, où l'artiste insensé
Faisait grincer l'airain sous le fer trop pressé,
Sur l'écume que fait un burin en délire,
Albert Dure la vit apparaître et sourire.

André CHAMPIN.

LA NEIGE.

CHANSON.

J'entends à l'envi murmurer :
« Grand Dieu, quel temps épouvantable! »
Pour moi, qui viens de me murer,
Je passe mon hiver à table.
Je fume et bois au coin du feu
Comme un pêcheur de la Norwège,
Sans jurer contre le bon Dieu,
Et je laisse tomber la neige.

Il neigeait : — charmant souvenir!
Un soir au rendez-vous j'arrive;
Que de baisers pour retenir
Rose qui s'enfuyait craintive!
Rose avait tout au plus quinze ans,
Et moi je sortais du collége;
L'amour nous dit : « heureux enfants,
« Laissez, laissez tomber la neige! »

Prêtres et rois, peuple souffrant,
Tour-à-tour bourreaux ou victimes,
Le monde est teint de votre sang :
Peu de vertus! combien de crimes!—
Envers la sainte humanité
Pour voiler plus d'un sacrilége,
Dieu, sur ce globe ensanglanté
Laisse long-temps tomber la neige!

Aujourd'hui si nous sommes vieux,
Exhumons ces premières joies,
Lorsque nous cherchions dans les cieux
La vieille qui plumait ses oies.
D'égayer les sombres autans
Elle avait l'heureux privilége.
Adieu! quand on n'a plus sept ans,
Les plaisirs purs comme la neige!

Que sur les peines d'ici-bas
La philosophie argumente !
Chers amis, ne l'écoutons pas;
Assez la raison nous tourmente.
Les maux qui pèsent sur nos jours,
La femme seule les allége ;
Printemps, hiver, aimons toujours,
Et puis laissons tomber la neige.

Aug. Le Flaguais.

BULLETIN.

Musée de Caen. Notre Musée attend avec anxiété son nouveau conservateur. Nous ne pouvons encore annoncer le successeur de M. *Elouis*, nous savons seulement que bien des prétentions s'agitent, que bien des amours-propres ne dorment pas. Si, dans cette question, il est loin de notre pensée de vouloir préjuger une décision qui sera toujours respectable, nous croyons, toutefois, demeurer dans les bornes rigoureuses des convenances et de l'impartialité en rappelant ici qu'un jeune homme, désigné d'avance par l'opinion publique, a sacrifié six ans de sa vie à remplacer gratuitement à l'école communale de dessin un vieillard pour qui cette tâche était devenue pénible.

Si la voix publique s'est prononcée en faveur de ce jeune homme, c'est qu'il a fait ses preuves et comme peintre, et comme professeur ; qu'il offre à la fois des garanties de talent et de moralité, en un mot, qu'il possède des droits acquis.

A la vérité, nous avons entendu, dans le monde, parler de concours, vanter le concours. On ne sait donc pas que le concours, bon quelquefois, est une chose mauvaise lorsqu'il s'agit d'une place peu lucrative. Le concours écarte le plus souvent les hommes de mérite : ils ne veulent pas exposer leur position présente dans une lutte où eux seuls apporteraient les enjeux. Selon nous, le concours allèche bien plutôt la médiocrité, elle qui n'a rien à risquer.

Mais en supposant que le concours fût admis, où prendrait-on des juges ? Quel mode serait adopté ?

Certes, on ne s'adresserait pas au jury d'exposition de Paris qui reçoit unanimement les croûtes de M. un tel et repousse, à une forte majorité, des tableaux de Gigoux et de Delacroix.

Si l'on nommait un jury de province, des influences ne seraient-elles pas à redouter ?

Voici donc notre conclusion : le concours est une chose mauvaise, si l'on veut avoir pour conservateur un homme qui puisse offrir encore d'autres garanties que celle du talent.

— Les *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen* viennent de paraître. Nous avons remarqué une dissertation sur les œuvres poétiques de Desportes,de Bertaut,de Malherbe et de quelques autres poétes de la même époque, par M. H. Martin, qui a quitté naguère notre collége pour aller occuper à la Faculté de Rennes une chaire de professeur de littérature.—Après l'avoir entendue avec charme et intérêt, nous avons lu avec un plaisir nouveau la *Biographie de M. le baron Le Menuet de la Juganière*, par M. Massot, avocat-général.—Les réflexions de M. E. Saisset, sur l'ouvrage où Schelling juge la philosophie de M. Cousin, sont écrites avec lucidité, méthode, souvent même avec profondeur. Par son style pur et attachant, M. Saisset rend accessibles les matières philosophiques aux esprits rebelles à leur étude.—Le nom de M. F. Vaultier est honorablement connu depuis long-temps ; son mémoire *sur la poésie lyrique* en France aux XIVe. et XVe. siècle, atteste des recherches longues et consciencieuses. Le choix des morceaux qu'il cite nous paraît des plus heureux. Que de richesses poétiques dans un passé trop long-temps méconnu ou mal apprécié. — MM. Edom, F.-G. Bertrand, P.-A. Vieillard et F.-A. De Gournay ont apporté à ce recueil le tribut de leur science et de leur talent. Nous avons regretté de voir la poésie assez pauvrement représentée. Les Académies de province en seraient-elles toujours à la versification sèche et sans couleur de l'Empire ? Du reste la vraie poésie, la poésie du cœur va rarement frapper à la porte des Académies : aussi n'avons-nous été qu'à demi-fâché de ne pas trouver dans les Mémoires dont nous annonçons la publication, les noms de Mme. Lucie Coueffin et de M. Alphonse Le Flaguais.

Bal au profit des indigents. — Au moment où nous écrivons ces lignes, notre administration municipale, toujours pleine d'une active sollicitude lorsqu'il s'agit de faire le bien, se livre à des préparatifs de fête. Il faut l'avouer, et personne ne nous contredira, nos réunions particulières ont beau être charmantes, elles n'auront jamais que le pâle reflet de ces bals brillants auxquels est conviée la société tout entière. Nous ne savons si cela est l'effet de la bonne œuvre qu'on vient de faire, mais il nous a toujours semblé que dans ces fêtes splendides les visages avaient plus d'épanouissement, les danseurs et les danseuses plus d'animation ; l'entrain y régnait plus universellement. Si le poète a dit avec raison :

Le plaisir rend l'ame si bonne !

ne pouvons-nous pas dire en prose, au risque d'être accusé de pléonasme, que l'âme, parée pour ainsi dire par le bienfait, se livre

au plaisir avec plus d'abandon. C'est que la femme, même la plus sévère, la plus craintive, trouve dans la conscience du bienfait plus qu'une excuse aux frivolités d'une soirée. Une voix secrète lui dit que son sourire séchera des larmes, que les fleurs dont elle s'est embellie produiront des fruits dont profitera l'artisan. Enfin les bruits de la fête n'auront pas d'écho discordant pour le pauvre ; il ne se plaindra plus, il bénira.

Théâtre de Caen.—La rigueur de la saison avait fait oublier au public le chemin de la salle de spectacle. Bernard-Léon est arrivé : même indifférence ; le dégel est arrivé à son tour ; alors la froideur du public s'est attiédie. Applaudissons donc le dégel, jetons-lui nos couronnes. Gardons toutefois quelques bravos pour *Bernard-Léon* auquel nous devons des accès de ce gros rire, qui parfois fait tant de bien. Cependant, nous tenons à nos restrictions, les personnes d'un goût même assez peu rigoriste n'ont pas ri constamment. Elles sont demeurées sérieuses, bien sérieuses devant d'ignobles plaisanteries appelées vaudevilles, que certains auteurs, spirituels quelquefois, n'ont pas honte de signer. Nous devons excepter les pièces suivantes qui ont fait grand plaisir et ont mis en relief le comique, l'entrain de Bernard-Léon, et lui ont valu les applaudissements universels. Ce sont : La *Mansarde des Artistes ; Vatel ;* le *Serpent* et l'*Intérieur d'un bureau*.

On nous annonce la prochaine représentation du *Verre d'Eau*, comédie en 5 actes, de M. Scribe. Cet ouvrage, joué au théâtre Français, a été le grand succès de cet hiver.

On nous assure que la direction a mis tous ses soins à monter dignement cette pièce, dans laquelle M. Haquette et Mme. Martial rempliront les principaux rôles. C'est déjà là une garantie de réussite.

— Personne n'ignore combien l'origine de *l'Imitation de Jésus-Christ* est problématique. Cependant on s'accorde assez généralement aujourd'hui à reconnaître pour auteur de ce livre admirable, Jean Charlier de Gerson, chancelier de l'église et de l'Université de Paris, au XVe. siècle. Un heureux hasard ayant rendu M. Spencer-Smith acquéreur d'un volume, partie manuscrit, partie imprimé, contenant quelques œuvres de Gerson, notre savant antiquaire a pensé que le dernier article de ce recueil étant inédit, pouvait offrir de l'intérêt; il a même voulu que la publication de cet opuscule fût utile au progrès de la science paléographique. Secondé par M. A. Lecointe, habile calligraphe de notre ville, M. Smith a réussi à faire exécuter par le procédé lithographique une copie figurée du manuscrit et en a donné un exemplaire à la bibliothèque publique. Nous pouvons affirmer

que cette reproduction d'une relique du moyen-âge est d'une fidélité scrupuleuse, et nous sommes heureux d'adresser de nouveaux remerciements à M. Smith.

— M. Alexandre Soumet vient de publier une œuvre qui produit une grande sensation dans le monde littéraire. Tous les esprits d'élite voudront lire la *Divine Epopée* ou *l'Enfer racheté*, poëme en douze chants, dont tous les journaux de Paris font en ce moment l'éloge. Nous consacrerons dans un de nos prochains N°s. un article à cet ouvrage qui rappelle les grandes inspirations du Dante et de Milton. b

La Divine Epopée se trouve à Paris chez Arthus Bertrand.

— Nous recommandons à tous ceux qui aiment à voir la dignité des lettres admirablement soutenue et défendue, la lettre à MM. les députés, publiée par la Revue des Deux-Mondes et signée d'un nom glorieusement poétique, celui de M. le comte Alfred de Vigny.

— La *France littéraire* continue avec zèle et talent la tâche qu'elle a entreprise. Le dernier N°. contient la 3°. *lettre d'un secrétaire d'ambassade sur les orateurs et publicistes modernes* (M. Thiers); *Hortensia*, nouvelle par M. Wilhelm Ténint, *Ouverture du Cours de M. Michelet*, par Eugène Pelletan; *Antiquités Scandinaves*, par M. Pierre-Victor; *Ballanche*, poésie, par M. Antoni Deschamps, et une lettre sur la comédie Française, par M. Edouard Thierry. A cette livraison sont joints deux beaux dessins d'après MM. Lépaulle et Marilhat.

— Victor Hugo vient d'être nommé membre de l'Académie, à *l'unanimité*. MM. Dupaty, Etienne, Jouy, Jay, et cœtera, pourraient nous démentir, mais nous autres provinciaux illétrés, nous avons toujours eu la naïve croyance que Chateaubriand, Larmartine, Charles Nodier, Soumet, Villemain et quelques beaux noms encore, composaient l'Académie. L'auteur de *Notre-Dame-de-Paris* et des *Orientales* va occuper le fauteuil où siégeait si dignement Népomucène Le Mercier. La vie agitée de l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto* est un texte qui devra complaire au génie du célèbre novateur; nous pouvons donc prédire que le discours académique de M. Hugo sera un évènement littéraire. — Nous tenons de bonne source que M. Le Mercier avait désigné d'avance son successeur. Peu de jours avant la nomination de M. Flourens, M. Hugo se trouvant chez M. Le Mercier, celui-ci lui dit avec un pressentiment triste que révélait son sourire :

« Vous me demandez ma voix ; attendez un peu, mon ami ; dans quelque temps, vous aurez mieux, vous aurez ma place. » Un an après, M. Le Mercier n'existait plus, mais son nom ne doit pas mourir ; il vivra comme un souvenir de dignité, de courage, de génie... souvent malheureux, car, on le sait, les tentatives littéraires de M. Le Mercier n'eurent pas toujours un succès complet. Le lendemain de ses demi-victoires, on n'en prononçait pas moins avec une haute estime le nom de Le Mercier. Tant il est vrai de dire, que si une chose peut dominer le talent, le génie même, c'est le caractère.

— Nous recevons le 11e. numéro de la 5e. année de l'*Art en province*, publiée à Moulins par M. Desrosiers, et fondé par Achille Allier, littérateur et dessinateur d'un admirable talent, enlevé bien jeune à l'amitié, à l'art dont il avait fait ses deux idoles. Cette Revue, la plus remarquable des publications de la province, par son luxe typographique, ses jolis dessins et sa rédaction élevée mérite, à justes titres, l'accueil des personnes d'élite qui trouvent dans la culture des lettres un délassement, souvent une consolation. C'est à ce monde exceptionnel que nous demanderons des encouragements pour les tentatives de l'intelligence, tentatives assez aventureuses, dans l'isolement de la province, parce qu'elles s'adressent, non aux passions turbulentes de l'esprit de parti, mais aux paisibles et trop rares sympathies littéraires.

Aug. L. F.

— La manque d'espace nous force de renvoyer à la prochaine livraison la suite de la REVUE DE LA REVUE.

EUG. CAMUS, *Directeur.*

HISTOIRE.

Lettre de Gilles Amet à Estienne Sorin, avocat au siège présidial de Caen (1).

Florence, le XIe. jour avant les calendes de septembre 1594 (21 août).

Au milieu des merveilles qui m'entourent, je ne puis échapper au regret de la patrie absente, et pour écarter la tristesse des souvenirs qui m'assiégent, mon seul remède est de converser avec les amis que j'ai laissés de l'autre côté des monts. Recevez donc cette lettre, cher Estienne, moins en signe de notre mutuelle affection, qu'en témoignage du besoin que j'éprouve de communiquer à un autre mes sentiments et mes pensées.

Ne craignez pas cependant que je tombe dans un défaut dont je vous ai entendu si agréablement vous moquer plus d'une fois. Il y a deux classes de voyageurs, disiez-vous, dont les récits et les lettres ne manquent jamais de nous apporter l'ennui. Les uns sont d'impitoyables observateurs ; rien n'échappe à leurs regards curieux ; ils nous décrivent minutieusement tous les

(1) Gilles Amet, né à Caen, florissait comme on le voit vers la fin du XVIe. siècle. On n'a que peu de détails sur sa famille, sa vie et l'époque de sa mort; on sait seulement qu'il voyagea long-temps en Italie. Il remporta plusieurs fois le prix au Palinod de Caen. Il existait encore, un peu avant la Révolution, un recueil manuscrit de ses poésies, dans une bibliothèque particulière. Nous ne croyons pas qu'il ait jamais été imprimé. Quant à Estienne Sorin, il était probablement le fils de Tanneguy Sorin dont parle M. de Bras, et qui fut conseiller au présidial de Caen. L'original de la lettre que nous publions ici est écrit en latin, sauf le sonnet qui la termine, et dont la gracieuse naïveté contraste assez vivement avec la pompe souvent prétentieuse du latin académique employé dans leur correspondance par les savants de ce temps-là.

G. B. (*N. du traducteur*).

détails que j'ai lus cent fois dans des auteurs qui avaient au moins pour eux le mérite de l'esprit et du beau style; leur plume banale ne fait grâce à aucun monument. D'autres, par un excès contraire, s'occupent plutôt de ce qu'ils sentent que de ce qu'ils voient; ils regardent comme la chose du monde la plus importante de nous faire part de leurs impressions, comme si le ciel les avait organisés d'une façon particulière, et qu'il eût caché quelque mystère inconnu aux autres hommes dans chacune de leurs sensations. Vous voyez, mon ami, que je me souviens de vos paroles et de nos promenades au mois de mai sur la chaussée des Prés; mais je pense que les récits semés dans mes dernières lettres ont dû trouver grâce à vos yeux. Je n'ai cédé à l'envie de raconter que quand j'avais des choses nouvelles à vous dire; hier encore, j'ai vu ce que vos livres ne vous décriront point; ne voulez-vous pas m'écouter un instant ?

Vous savez le désir ardent que le grand Cujas, cette lumière de notre siècle, avait de voir et de feuilleter le célèbre exemplaire des Pandectes Florentines, vous savez les vers qu'André Rivinus écrivait à Francfort :

Ultima non laus est Pandectas si quis Hetruscas
Viderit, etc. . . . .

Eh bien! moi, poète obscur, humble voyageur, j'ai été admis à visiter ce *temple de la justice, ce Palladium tombé du ciel* comme l'appellent vos jurisconsultes dans leur enthousiasme. C'est une bonne fortune qui n'arrive pas à tout le monde; on me l'a bien fait entendre. Mais on parvient à tout par l'intermédiaire de l'église et de ses membres. Depuis mon arrivée à Florence, je me suis fort lié avec un religieux bernardin, nommé le père Nicolo Baglioni, qui est très-considéré ici, parce qu'il est peut-être le seul qui se donne la peine d'avoir un air

grave; comme je lui exprimai mon désir de voir une aussi curieuse relique, il s'offrit à m'en obtenir la permission. Mais auparavant il fallait que j'eusse une audience du Grand-duc, car ce prince doit toujours être présent quand on sort de son étui le livre précieux. Le duc Ferdinand, qu'on accuse d'avoir fait empoisonner son frère et la femme de son frère, la belle Bianca Capello, est un homme plutôt sévère qu'affable, et qui remplace par de l'arrogance la dignité qu'il n'a pas. Vous savez qu'à la mort de son frère, il était cardinal de la sainte église, et qu'il dépouilla la robe rouge pour prendre femme et monter sur le trône. Cependant on ne saurait méconnaître que sa politique ne soit plus sage et plus humaine que celle de ses prédécesseurs. Après la tyrannie de François et surtout de l'exécrable Cosme, le règne de Ferdinand est presque celui d'un bon prince. Comme français et comme ami du seigneur Baglioni, j'obtins du Grand-duc une audience très-favorable, et hier fut le jour désigné pour la cérémonie sacrosainte de l'exhibition des Pandectes.

On me conduisit à travers les salles pleines de merveilles du palais Pitti, qu'habite le Grand-duc, jusque dans la chapelle où je trouvai le prince lui-même à la tête d'une procession de Bernardins. Ces religieux tenaient chacun un grand cierge de cire jaune; leur capuchon blanc était rabattu sur leur figure, et leur donnait une apparence mystérieuse. Cela me fit songer aux terribles choses qu'on raconte dans notre pays de l'inquisition d'Espagne, mais j'étais trop bon catholique pour avoir rien à craindre à Florence. Je me joignis donc silencieusement au cortége, et bientôt nous entrâmes dans un appartement magnifiquement orné de tentures de soie et de velours, où je ne vis rien qu'une petite table en bois précieux sur laquelle était posée une grande cassette toute brillante d'or et de pierreries. J'étais

dans une attente profonde. Le plus considérable des religieux ouvrit alors la cassette et en tira deux gros volumes en vélin, qui frappèrent ma vue par l'éclat de leur couverture. Elle était de velours cramoisi, semée de têtes de clous en argent, avec de gros fermoirs, des bossettes, des agraffes et des plaques de même métal aux quatre angles du livre. Tout cela étincelait d'une merveilleuse manière. Je pensai que les Bernardins allaient s'agenouiller, au moins je ne crois pas que chez les Turcs on emploie plus de cérémonies pour toucher au Coran. Nos religieux se décidèrent pourtant à ouvrir les agraffes, et il me fut donné de contempler ces Pandectes qui, trouvées comme par miracle, ont ressuscité la science du Droit morte dans l'Occident, et tiré les lois Romaines de l'oubli où la barbarie les avait plongées. Chaque volume est à peu près carré, les marges en sont assez grandes, quoiqu'elles paraissent avoir été rognées, le vélin en est d'une extrême finesse et usé en beaucoup d'endroits; chaque page contient deux colonnes, et sur l'une d'elles je comptai à la hâte 45 lignes. Le caractère des Pandectes me parut tenir à la fois de l'écriture grecque, romaine et gothique; c'est la meilleure description que je puisse vous en donner. A peine si les mots se distinguent les uns des autres, et le savant Bartole, lorsqu'il fit plus de 20 lieues à franc étrier, pour vérifier l'exactitude d'un texte, dut être lui-même assez embarrassé de lire couramment ce grimoire. En tête de chaque volume, le père Nicolo Baglioni me fit admirer deux belles miniatures coloriées. L'une représente Moïse qui descend du mont Sina avec les tables de la loi; l'autre, Justinien sur son trône, ayant à ses côtés la Justice et Tribonien qui lui présentent le corps du Droit Civil. A la fin du second volume on voit des lys rouges, qui sont les armes de la ville et cité de Florence.

Les religieux qui m'accompagnaient ne me parurent

pas merveilleusement édifiés de la manière un peu froide dont je contemplais les trésors qu'ils venaient de m'étaler. Que voulez-vous? Si comme vous j'avais été jurisconsulte, j'aurais partagé peut-être leur enthousiasme, j'aurais collé mes lèvres sur les feuillets sacrés, je me serais écrié : « O jour trois fois heureux, jour digne d'un caillou blanc (1), où j'ai pu voir la source sacrée du droit, l'évangile de la justice humaine! »

Pour moi, je me suis permis de rire un peu de toutes ces cérémonies pour montrer un livre, de cette présence du prince, exigée comme s'il se fût agi de quelque affaire d'état. Le duc Ferdinand était sans doute du même avis que moi; car pendant tout le temps qu'a duré mon pélerinage aux Pandectes, il s'est constamment tenu à regarder par la fenêtre qui donne sur la grande place. Il contemplait la statue de Cosme I, ouvrage du célèbre Jean Boulogne, et peut-être aussi la maison de marbre où le Brutus Florentin, Lorenzino de Médicis, poignarda une nuit son cousin Alexandre, sans réussir à tuer la tyrannie après avoir tué le tyran.

Une fois sorti de l'appartement où nous étions renfermés, l'abbé Nicolo Baglioni m'a conté toute l'histoire du livre sacré. L'empereur Lothaire II assiégeait Amalfi en 1130. C'était au temps des querelles du pape Innocent II et de l'antipape Anaclet. Ceux de Pise aidèrent puissamment l'empereur, en sorte que la ville d'Amalfi fut prise et livrée au pillage. Un soldat allemand s'empara d'un vieux livre dont la couverture était peinte et le vendit à l'empereur. On reconnut bientôt que c'était un exemplaire des Pandectes de Justinien, dont toutes les lois étaient perdues depuis long-temps dans l'Occident. Le code Théodosien n'avait pas même survécu aux

(1) *Albo lapillo dignum.* — Expression latine qui signifie un jour heureux.

désastres qui signalèrent les querelles des descendants de Charlemagne. Lothaire, pour récompenser les Pisans de s'être fait tuer pour sa cause, leur donna le livre qu'il avait trouvé, et ceux-ci le portèrent en grande pompe chez eux. Mais ils ne devaient pas rester possesseurs de leurs Pandectes. Les Florentins au commencement du XIVe. siècle ravagèrent leur ville, et le général florentin, Ginon Capponi, se hâta d'emporter le vénérable manuscrit dans sa patrie, et de le faire relier comme nous le voyons maintenant.

J'écoutais toute cette histoire des destinées d'un livre qui a eu tant d'influence sur les hommes, et leur a fait plus de bien, peut-être, que les guerres de leurs maîtres ne leur ont fait de mal. Je songeais à cette intervention divine de la Providence qui, au moment marqué dans sa sagesse, fait sortir les combinaisons les plus merveilleuses de ce que notre ignorance appelle Fortune et Hasard. Je ne fus tiré de mes méditations qu'en sortant du palais Pitti. Le père Nicolo me dit adieu ; je me retournai, et en le saluant, je levai la tête vers le balcon de marbre qui domine la place. Pauvre Florence ! que de souvenirs fit naître en moi cette vue. Il y avait aujourd'hui 64 ans que la ville avait perdu sa liberté. Il me sembla entendre le son de la cloche que Salvestro Aldobrandini fit sonner pour la dernière fois après que la ville eut été prise par les impériaux. Le Gonfalonnier et toute la seigneurie furent forcés de descendre sur le balcon. La place était entourée par des compagnies Corses, que commandait le traître Barthelemi Valori. Trois cents citoyens à peine se réunirent au son du beffroi ; les sicaires du pape et de l'empereur chassaient à coups de couteau ceux qui auraient pu protester contre la violation de la foi jurée. Alors Aldobrandini demanda au peuple s'il ne voulait pas remettre sa souveraineté aux mains d'une *balie* composée de 12 membres, et la populace

s'écria : *oui, oui, les balles, les balles* (armes des Médicis), *les Médicis, les Médicis!* La dernière heure de cette glorieuse république avait sonné! Depuis ce moment, Florence a subi le joug des Médicis, elle a été décimée tour à tour par les échafauds de Cosme et le poignard de François, et peut-être qu'en ce jour où la paix commence à renaître, pas un homme ne se souvient de ce que c'était que la république et les vieux héros de ce temps-là!»

Mais je sens que je m'attriste au souvenir des choses passées et des hommes qui ne furent pas même mes concitoyens. Ne vaut-il pas mieux finir en vous disant ce sonnet que je fis l'autre soir, au bord de l'Arno, et qui pourrait servir de prologue à mes œuvres poétiques, si jamais elles voient le jour?

Qui lira tous ces vers, lira toute ma vie;
Qui les entendra bien, entendra mon humeur,
Et j'apprends au lecteur, s'il avait quelque envie
De savoir qui les feist, que trois en sont l'auteur.

Amour, qui nuict et jour me faisait compagnie,
Pour tout son entretien, composait en mon cœur,
Puis, lui qui ne fait rien qu'aidé de la folie,
Les alla consulter à son grand conducteur.

Or, elle qui fait tout sans conseil et adresse,
Servit pour les dicter à ma tendre jeunesse,
Et croiant son avis, je les feis voir au jour.

Excuse, ami lecteur, cet acte téméraire,
Cessant de rechercher qui les mit en lumière,
Son auteur fut *Amet*, la folie et l'amour.

Georges Besnard (1).

(1) Nous pouvons garantir à nos lecteurs la fidélité des détails historiques contenus dans cette lettre. Quant à l'authenticité de la lettre elle-même, dont l'original ne nous a pas été représenté, nous laissons aux érudits le soin de décider si M. G. B. s'est exactement borné au rôle de traducteur. (*N. du directeur*).

LE COMTE PFEIFENHAMMER.

I.

— Quelle est donc cette belle jeune fille que vous venez de saluer d'un air si familier? dit Charles Winstanley à Horace Grenville en descendant les marches d'un des plus beaux hôtels de Newyork.

— C'était Adélaïde Walsingham, votre cousine et la mienne, dit Horace; il faut que vous ayez laissé toute votre mémoire auprès des beautés parisiennes, pour ne pas reconnaître votre proche parente.

— Vous oubliez Horace, qu'Adélaïde n'était encore qu'une jolie petite espiègle de dix ans quand je partis, et un laps de sept années opère un grand changement chez une femme, sans préjudice des effets qu'il produit sur nous autres hommes.

— Si vous moralisez sur ce sujet, Charles, je dois vous avouer que vous ne pouvez guère vous flatter d'avoir, pour votre propre compte, échappé à l'action des années. Croyez-vous que personne au monde pût, sous cette barbe épaisse et avec ce teint basanné, reconnaître le visage adolescent du jeune voyageur qui s'éloignait de l'Amérique il y a sept ans, sur le pont d'un paquebot français? Mais à propos! dites-moi donc pourquoi vous n'avez pas annoncé votre arrivée?

— La vérité est, mon cher Horace, que je ne savais moi-même si je viendrais ou non. Quant à l'incognito que j'ai voulu garder, c'est à la mauvaise prononciation de mon valet allemand que je le dois. Il a fait inscrire sur la feuille des passagers Stanley au lieu de Winstanley; alors l'idée m'est venue de m'amuser de cette erreur et de voir combien de mes vieux amis me reconnaîtraient. Ainsi depuis

hier me voilà étranger dans ma ville natale. Vous-même, Horace, quand je vous ai rencontré ce matin, vous ne m'avez pas reconnu.

— Eh qui diable eût pu vous reconnaître derrière cette espèce de bois taillis qui vous couvre presque toute la figure ! est-ce que vous avez l'intention de conserver ces favoris et ces moustaches énormes?

— Certainement non, une fois que je n'en aurai plus besoin. En Allemagne, j'ai appris à porter des moustaches par la même raison que j'ai appris à fumer la *meerschaum*(1), parce que tout le monde le faisait. A Paris, je les réduisis un peu sans les raser complètement, parce que là c'était encore la mode. Une jolie petite dame française passagère sur le vaisseau qui m'a ramené, a parié avec moi une paire de gants de Paris que je ne les porterais pas ici huit jours. J'ai tenu le pari, ainsi vous me verrez une semaine avec des moustaches comme un chat sauvage.

— Dès qu'elles vous plaisent, dit Horace en riant, vous n'avez pas besoin de raisons pour les conserver; d'ailleurs elles deviennent maintenant à la mode en Amérique; et les femmes n'estiment plus les hommes d'après leur taille, comme autrefois; mais d'après celle de leur barbe.

— Ce n'est pas au poil de mon menton que je veux devoir la faveur des dames, répondit Charles. Mais donnez-moi donc Horace des nouvelles de cette jolie cousine en question.

— Son caractère est aussi aimable que sa personne, mais il y a chez elle un défaut capital; comme toutes nos beautés à la mode, elle a une manie pour tout ce qui est étranger. Ses manières, ses vêtements, ses domestiques, tout est européen, et vingt fois même elle m'a déclaré sa ferme résolution de ne jamais épouser un Américain.

(1) Ecume de mer, matière dont on fait les belles pipes.

—Qu'est-ce que nos charmantes compatriotes trouvent donc de si séduisant dans les adorateurs étrangers ? demanda Charles.

— Oh! ils ont, disent-elles, un poli, une élégance dans leurs manières qu'on ne trouve jamais chez un Américain. Deux des amies intimes d'Adélaïde ont épousé dernièrement chacune un rejeton d'une famille antédiluvienne, de Germanie, et notre aimable cousine a la prétention de former une alliance non moins brillante.

— Et pourtant, dit Charles, si elle épousait un de nos fermiers, elle aurait certes une principauté aussi vaste et peut-être plus florissante que celles qui d'ordinaire appartiennent à ces nobles voyageurs.

— Que voulez-vous, Charles ! dit Horace ; cependant Adélaïde a des qualités excellentes, un cœur noble et bon, et je voudrais bien la voir guérie d'une telle extravagance.

— Si c'est là son seul défaut, et que du reste elle soit une fille de bon sens, je crois le remède possible. Horace fit un mouvement de tête qui dénotait son incrédulité.

— Venez dîner avec moi, continua Charles; ne parlez de mon arrivée à personne et nous traiterons la question devant une bouteille de Madère.

II.

Les flots de lumière s'échappaient des croisées de la maison de M. Walsingham, à travers les épais rideaux de soie cramoisis, et les sons de la musique qui flottaient au dehors, allaient apprendre à la foule assemblée dans la rue sombre et humide que les heureux se réjouissaient. Les femmes les plus jeunes et les plus belles semblaient s'être donné rendez-vous dans ces salons; mais, belle et brillante entre toutes les autres était celle qui présidait à la fête. Vêtue d'une robe de crêpe blanc avec un simple bandeau de perles pour retenir ses tresses noires, la fille

du riche négociant semblait le type de la beauté la plus pure et de l'animation la plus enjouée.

— Cousin Horace, dit-elle à celui-ci qui venait d'entrer, voilà trois jours que vous n'êtes venu nous voir ; ce n'est pas bien ; puis en baissant la voix : quel est donc, dites-moi, cet élégant *Dom à favoris* avec qui je vous ai vu hier.

— Horace mit un doigt sur ses lèvres pour faire signe à sa cousine de se taire, car dans ce moment il vit un grand et beau cavalier se dégager de la foule et s'avancer vers eux... Miss Walsingham, reprit Horace, permettez-moi de vous présenter le noble comte Pfeifenhammer. Adélaïde rougit en voyant le comte s'incliner humblement sur la main dont il s'empara avidement pour la contredanse suivante. Il y avait un peu de malice à ce moment dans le regard d'Horace Grenville, et tant de respect et de sentiment dans les manières de l'étranger qu'Adélaïde éprouva un léger embarras dont elle ne pouvait se rendre compte. Un seul coup-d'œil lui suffit pour remarquer toute l'élégance des vêtements du comte, ainsi que les riches diamants qui brillaient sur sa poitrine et à ses doigts : enfin ayant rappelé tout son courage, elle se décida à le regarder un peu moins timidement.

Le comte était grand et parfaitement fait, ses yeux étaient vifs et animés, mais ce qu'il y avait de mieux dans sa personne était une bouche bien proportionnée, ornée d'une paire de moustaches supérieures à tout ce qu'on avait pu voir en ce genre dans une salle de bal en Amérique. Adélaïde était charmée. Il dansait élégamment, non avec cette tournure raide et empesée d'un Américain, qui a toujours l'air honteux de jouer un rôle qu'il croit au-dessous de sa dignité personnelle ; mais avec une vivacité, une précision de mouvements et un entrain que rien ne pouvait égaler ; Adélaïde était enchantée. Il parlait bien anglais, seulement un petit accent allemand trahissait son origine étrangère, et il n'en plai-

sait pas moins à Miss Walsingham. Il est vrai qu'elle se trouva d'abord un peu déconcertée, en se sentant tourbillonner dans la valse aux bras d'un cavalier inconnu, et son front rougit comme de colère, lorsque ramenée par son partner à sa place après la contredanse, elle sentit l'indiscrète moustache effleurer sa main, mais elle s'apaisa en songeant que cette liberté était sans doute dans les mœurs allemandes.

La soirée passa comme un songe et Adélaïde se retira à sa chambre avec une joue brûlante et le corps épuisé par les fatigues du bal. Elle avait l'imagination trop excitée pour jouir du sommeil, aussi le lendemain matin lorsqu'elle parut au déjeûner, son père fut-il inquiet pour sa santé en voyant sa pâleur et ses yeux cernés de lignes bleuâtres.

—Vous vous ferez du mal à veiller si tard, mon enfant, lui dit-il, en la baisant au front avant de la quitter; je reviendrai à midi, et si vous êtes encore si languissante, j'enverrai chercher le docteur. En achevant ces paroles le négociant monta dans sa voiture et partit pour son comptoir, ou bientôt plongé dans les affaires il oublia la langueur de sa fille.

Cependant l'heure du dîner le rappela de son bureau, triste et sombre à sa demeure splendide: en y rentrant, il se souvint d'Adélaïde.

— Pauvre enfant, murmura-t-il, je suis impatient de savoir comment elle se trouve.

— Un rire qui avait quelque chose de doux et d'harmonieux, vint frapper son oreille au moment où le domestique ouvrit la porte du salon, et dissipa un peu ses craintes qui bientôt s'évanouirent tout-à-fait, quand il vit le visage de sa fille radieux et coloré, peut-être même plus qu'à l'ordinaire. La jeune fille en ce moment était assise entre son cousin Horace et le comte Pfeifenhammer.

M. Walsingham, comme la plupart des Américains de

la vieille souche nourrissait de nombreux préjugés contre les étrangers. S'ils sont vraiment grands seigneurs, avait-il coutume de dire, ils n'ont pas besoin de ma fille, et s'ils ne sont pas vraiment grands seigneurs, ma fille n'a pas besoin d'eux. Les notions que le brave homme avait du caractère teutonique étaient fondées sur les étonnantes histoires que sa mère lui avait racontées des Hessois; et tout ce qui était allemand, avait pour son esprit une légère touche du scélérat et du mangeur d'enfants. La manière froide dont il salua le comte, offrait donc un contraste frappant avec la cordialité qu'il montra en serrant la main de son neveu.

— Charmé de vous voir, Horace;.. je n'ai pu vous dire un seul mot hier soir, vous étiez tellement entouré de jolies femmes.... mais à propos ajouta-t-il en l'attirant à part, quel est donc ce monsieur si barbu?

— C'est le comte Pfeifenhammer, mon oncle.

— Le comte Pipehammer! — pardieu les allemands ont certainement de drôles d'idées pour choisir leurs noms, et quelle affaire l'amène en Amérique! je vous prie?

— Quelle affaire! dit Charles; sa grande affaire maintenant est de recevoir les revenus de sa principauté.

— Sa principauté! bah, bah!... quelques acres de terrain stérile et quelques huttes de boue sur *ses terres*, je suppose. Ce n'est pas ce qu'il nous faut, Horace, ce n'est pas ce qu il nous faut, Adélaïde mérite mieux que cela; grand comme la table de bien au soleil! et que diable pourquoi nous l'avez-vous amené: si ce n'est par égard pour vous, je vous jure que je ne suis guère disposé à lui faire politesse.

— Eh bien, soit donc par égard pour moi, mon cher oncle; mais traitez-le poliment, je vous prie, et je vous donne ma parole que vous ne vous repentirez pas de votre bonté.....

Chaque jour le comte fit sa cour à l'aimable Adélaïde, trouvant toujours quelque excuse galante pour sa visite. C'était un bouquet de fleurs étrangères, une belle gravure, un livre curieux qu'il voulait lui montrer. Quelle jeune fille de dix-sept ans aurait pu être insensible à des procédés si touchants, de la part surtout d'un jeune gentilhomme porteur d'une paire de favoris si luxuriants, et dont la moustache ainsi que la mouche faisait le désespoir de tous ceux qui avaient des prétentions aux sourires du beau sexe. Adélaïde commençait à s'apercevoir que dans la compagnie du comte, le temps fuyait sur des ailes d'aigle, et dans ses visites du matin ou dans les réunions du soir, elle sentait en sa présence un bien-être qu'elle ne voulait pas s'avouer à elle-même. L'intimité du comte avec le cousin Horace donnait au premier l'occasion de se trouver souvent avec elle, soit au logis, soit au dehors, sans offenser les convenances, aussi voyait-on le beau Pfeifenhammer accompagner fidèlement la charmante Adélaïde, dans les promenades du matin, dans les courses à cheval de l'après midi, et dans les réunions du soir.

Probablement un léger sentiment de vanité venait en aide au bon caractère d'Adélaïde, et lui rendait supportable toutes les railleries que ses amies lui lançaient au sujet de son fidèle cavalier: mais lorsque son père commença à son tour ses remontrances sur cette liaison imprudente, son cœur jusqu'alors calme et tranquille s'alarma sérieusement.

— J'ai satisfait toutes vos fantaisies, Adélaïde, lui dit-il, maintenant vous devrez satisfaire une des miennes : adoptez autant de modes étrangères qu'il vous plaira, mais souvenez-vous que tout époux que vous choisirez devra être Américain pour obtenir mon consentement à cette union. J'ai fait ma fortune par mon industrie, mon père a gagné ses titres de noblesse en signant la déclaration d'indépendance, il m'a transmis son nom

sans tache, et un étranger décoré de vains titres ne viendra pas moissonner les fruits de mon travail, ni apprendre à ma fille à rougir de son père, simple citoyen d'une république.

La gravité de ces avertissements, donnés par un père qui avait toujours parlé à sa fille avec l'expression d'une tendresse sans bornes, amena Adélaïde à sonder son propre cœur. Elle fut effrayée de cet examen, car elle s'apercevait qu'elle avait souffert trop aisément que l'image du comte glissât jusque dans les replis les plus cachés; alors elle se repentit amèrement de son étourderie.

Plût au ciel qu'il fût Américain! soupira-t-elle, et pourtant s'il l'était, il serait loin d'être aussi aimable: quelles manières soumises et attentionnées, quel délicat sentiment dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait!

Pauvre Adélaïde! elle était comme l'oiseau fasciné, elle redoutait le pouvoir du comte, et cependant elle ne pouvait se soustraire à son influence. Elle ne pouvait non plus se disimuler qu'il eût bien changé envers elle depuis quelque temps. Ce n'était plus le courtisan poli et aimable, c'était l'amant passionné. Il semblait si heureux d'un mot, d'un regard, qu'on eût dit qu'il les amassait avidement, comme des trésors de bonheur pour les cacher dans son sein. Elle sentait donc vivement qu'en perdant sa propre tranquillité de cœur, elle avait joué aussi celle de son amant.

III.

Adélaïde était assise un matin seule et pensive dans le salon de son père; ses joues avaient perdu leur premier éclat, et sur son front penché et mélancolique on lisait assez les tristes pensées qui l'agitaient intérieurement. Il y avait déjà six mois qu'elle avait vu le comte pour la première fois, et c'était de lui sans doute qu'elle s'occu-

pait dans ce moment. Tout-à-coup, la porte s'ouvrit et le domestique annonça le *comte Pfeifenhammer*. Le jeune homme vint s'asseoir auprès d'elle et commença à débiter une foule de ces riens gracieux que les femmes aiment d'ordinaire à entendre; mais Adélaïde était peu disposée à prendre part à l'enjouement de cette conversation. Le comte épiait le jeu si éloquent et si expressif des traits de celle à qui il s'adressait, et comme s'il eût deviné le chaos de ses pensées, il passa bientôt des sujets frivoles à un entretien plus intéressant. Il parla de lui-même, de ses diverses aventures, de ses sentiments personnels et enfin de son prochain départ pour l'Europe. Ces derniers mots firent pâlir Adélaïde, et ce ne fut pas sans peine qu'elle arrêta sur ses lèvres un léger cri près de s'échapper. Le comte la contemplait avidement; alors s'emparant de sa main et la pressant dans les siennes, il donna cours aux expressions d'amour et d'affection les plus touchantes et les plus passionnées. Adélaïde à demi évanouie sous le coup de ses émotions, demeurait immobile comme une statue; mais enfin les prières du comte qui la suppliait de lui répondre l'arrachèrent à cet anéantissement. Ce ne fut pas sans s'accuser amèrement qu'elle essaya de répondre. D'une voix faible et défaillante, mais avec franchise, elle avoua que la volonté de son père s'opposait à son union avec un étranger, et elle termina en se blâmant elle-même, d'avoir eu la faiblesse de souffrir une intimité qui devait finir par des tourments pour *tous les deux*.

— Oh! dites-moi seulement, Adélaïde! que les préjugés de votre père sont le seul obstacle! dit le comte avec passion, dites-moi seulement que vous m'aimez et je serai content.

Adélaïde rougit et trembla.

— Un regard seulement: pour Dieu! Adélaïde, un seul regard!... Les yeux baissés de la jeune fille se levèrent sur lui avec émotion et répondirent.

— Adélaïde, reprit-il après une courte pause, nous pouvons encore être heureux. Pourriez-vous donner à l'humble citoyen cet amour que vous avez accordé au noble comte?

Un sourire bien fugitif effleura les lèvres de la jeune fille, et sa main pressa doucement celle du comte qui la retenait.

— Eh bien! écoutez-moi, Adélaïde, dit son amant: Je retournerai dans mon pays, je remettrai mes honneurs dans les mains de celui qui me les a donnés, et alors je reviendrai pour obtenir....

— Mon souverain mépris, s'écria la jeune fille avec force. Quoi! renier votre pays et le nom de vos ancêtres, déserter l'accomplissement des devoirs que ce nom vous impose!... Non, comte Pfeifenhammer, si l'amour de la liberté faisait de vous un citoyen de notre heureuse patrie, personne ne vous recevrait avec plus de bonheur qu'Adélaïde Walsingham, mais jamais je n'accepterai ce sacrifice comme un tribut payé à une passion éphémère.

— Une passion éphémère, Adélaïde! s'écria le comte.

— Et quelle stabilité de sentiments pourrai-je attendre de celui qui renonce si légèrement à sa terre natale et et fait si peu de cas des droits que son pays a sur lui? Comte! vous me donnez là une amère leçon; il n'y a pas un Américain qui eût montré une telle faiblesse et pourtant, à entendre l'expression noble de vos sentiments, je vous en avais jugé incapable: plût à Dieu que nous ne nous fussions jamais rencontrés! ajouta-t-elle en fondant en larmes.

—Adélaïde, reprit le comte, ces heureuses larmes disent assez que vous m'aimez. Oh! soyez à moi, je vous en conjure! votre père ne sera pas toujours inexorable.

— Et vous voudriez que je le rendisse malheureux pour le reste de ses jours? Non, comte Pfeifenhammer, nous devons nous dire un mutuel adieu, vous m'avez

mal appréciée et peut-être moi aussi vous ai-je mal connu.

— Oui! vous m'avez mal connu, ma chère cousine, en vérité, vous m'avez mal connu; et il couvrait de baisers la main de la jeune fille.

— Votre cousine, que voulez-vous dire?

— Vous avez repoussé le comte Pfeifenhammer, ma bonne Adélaïde, repousserez-vous aussi votre cousin Charles Winstanley, qui vous appelait sa petite femme il y a sept ans?

Adélaïde tressaillit de surprise. Vous Charles Winstanley!... vous n'êtes pas un comte allemand? — Et cédant aux sentiments tumultueux qui agitaient son sein, cédant aux émotions violentes que ces secousses subites venaient de lui causer, Adélaïde tomba évanouie dans les bras de son véritable cousin Charles Winstanley. Horace qui entrait dans ce moment, fut témoin du succès que la ruse de Charles venait d'obtenir. La jeune fille en revenant à elle-même voulut se fâcher un peu du mauvais tour qu'on lui avait joué; mais la paix fut bientôt faite.

Quelques semaines plus tard, une fête brillante animait les salons de M. Walsingham. Adélaïde était parée des vêtements de fiancée et brillante de ces mêmes diamants qui avaient autrefois orné la personne du faux comte.

Cette fois elle était assise timidement auprès de l'heureux cousin Charles qui, ayant rasé ses moustaches et diminué ses favoris, avait l'air maintenant de ce qu'il était réellement, un vrai Américain.

— Pourquoi donc, Charles, lui disait Adélaïde en souriant, avoir pris pour me courtiser cette tournure *d'outre-mer?*

— Parce que vous aviez fait vœu de ne prendre qu'un mari *d'outre-mer*, et que le simple Charles Winstanley n'aurait jamais eu l'occasion de gagner le cœur que le comte Pfeifenhammer assiégeait si vigoureusement.

— Eh! eh! Charles, dit M. Walsingham avec un air tout radieux, si les Américaines estimaient un homme par le poids de sa cervelle plutôt que par la légèreté de ses pieds, et pour la solidité de ses principes plutôt que par l'élégance de ses manières, nous verrions dans notre pays moins de *dandysme* étranger et plus de vertus domestiques.

Traduit de l'Anglais.

GHAZELS,

TRADUITS DU PERSAN DE HAFIZ (1).

I.

Viens, ô beauté ravissante! que le souffle de ta bouche, suave comme un souffle du Paradis, enivre mon âme! Viens! ton image est empreinte dans mon cœur comme l'image de la rose sur tes joues.

Le musc de Khoten emprunte son parfum aux boucles embaumées de ta chevelure, et l'essence de roses doit son odeur enivrante à tes joues.

Le cyprès, humilié par l'élégance de ta taille, incline tristement ses rameaux vers la terre; la rose, au milieu des bosquets, brûle des feux de la jalousie en voyant les riantes couleurs qui brillent sur tes joues.

Le jasmin est rempli de confusion par l'éclatante blancheur de ton teint, et les fleurs de l'arbre de Judée se rougissent de sang à l'aspect de tes joues.

(1) Ces poésies orientales faisaient partie d'un volume resté inédit, que M. Trébutien se proposait de publier il y a quelques années.
N. du D.

Qu'on ne nous vante plus les célestes Houris : la beauté divine que leur prête une imagination exaltée, elle resplendit sur tes joues.

Le soleil contemple tes charmes, baigné dans les eaux de la honte, et la lune suspend sa course dans les cieux devant l'éclat de tes joues.

Puisse de tes vers, ô Hafiz ! couler l'onde de l'immortalité, comme le sang coule de ton cœur par la beauté de ses joues !

II.

La rose sans les joues d'une amante, le printemps sans le vin, perdent tout leur prix.

L'ombrage des bosquets, les détours mystérieux des jardins, sans les doux accents du rossignol, perdent tout leur prix.

L'ondulation du cyprès, le parfum de la rose, sans une belle aux joues de tulipe, perdent tout leur prix.

Une amante aux lèvres douces comme le sucre, fraîches comme la rose, sans le baiser et les tendres caresses, perd tout son prix.

Les jardins, les fleurs et les roses sont pleins de charme, mais sans la présence d'une amante, ils perdent tout leur prix.

Les couleurs qu'emploie le pinceau d'un peintre habile, près de l'éclat dont brille le teint d'une jeune beauté, perdent tout leur prix.

La vie, ô Hafiz ! est comme une pièce de monnaie : si on ne la dépense en fêtes, elle perd tout son prix.

III.

C'est la fête et la saison des roses : ô échanson ! apporte le vin. Laissa-t-on jamais passer la saison des roses sans vider les coupes ?

Mon cœur est rempli de tourments et de craintes : apporte le vin, ô échanson ! afin que je les bannisse de mon cœur.

Hier j'ai vu un Sôfi qui donnait ses sages conseils à ceux qui brûlent des feux de l'amour : aujourd'hui, plongé lui-même dans l'ivresse, il jette aux vents son austère vertu.

Vois ! quelques jours encore, et les roses ne seront plus : la harpe (*tchenq*) est muette sans ta voix, et le vin perd tout son prix sans ma bien aimée.

Les roses vont se flétrir ! ô mes amis, quelle est votre insouciance ! savourez le plaisir auprès d'une jeune beauté dont les charmes ravissent le cœur.

Oh ! ne savez-vous pas combien est plein de charmes le banquet matinal, lorsque les joues d'un aimable échanson se réfléchissent dans un vin pur comme un rubis liquide.

Quels chants les musiciens pourraient-ils faire entendre dans les festins des rois, s'ils ne chantaient pas les vers de Hafiz ?

GHAZEL,

Traduit du persan de Sadi.

Tes yeux sont charmants, mais lorsqu'ils sont fermés par un voluptueux sommeil, ils sont plus charmants encore. Ta bouche est formée du sucre le plus pur, mais tes baisers sont plus doux encore.

Ton sourire est aimable comme le sourire des fleurs ; mais, je te le jure, ô souveraine de ma vie ! il est pour moi mille fois plus aimable encore.

Je voulais allumer un flambeau pour dissiper les ténèbres de la nuit ; mais qu'ai-je besoin de sa lumière ?

La clarté que répand ton visage n'est-elle pas plus brillante encore!

Je vois, sans regret, fuir loin de moi le sommeil : à ses tranquilles douceurs, le plaisir de contempler tes charmes n'est-il pas préférable encore?

Lorsque je repose dans la couche de l'amour, la tête penchée sur ton sein blanc et parfumé comme le jasmin, un tapis rude et grossier me paraît doux comme l'hermine, et plus doux encore.

Les prairies émaillées de fleurs, les parterres de tulipes, le murmure des ruisseaux sont pleins d'un charme ravissant; mais un regard de mon amie, oh! qu'il est plus charmant encore!

Sadi ne passera plus ainsi ses jours seul : la solitude a des charmes, mais combien les tendres entretiens d'une amante adorée sont plus doux encore!

GHAZEL,

Traduit du turc de Baki.

Les perles de la rosée brillent suspendues aux oreilles de la rose; tous les charmes de l'amour sont répandus sur les joues éclatantes de la rose.

Vous avez vu naître l'aurore des fraîches matinées du printemps : les teintes brillantes de pourpre qui colorent alors les cieux, sont le doux reflet des roses.

Les bosquets sont maintenant le séjour de mille ravisseurs : car qui peut ne pas laisser dérober son cœur par le cyprès, le narcisse et la rose?

Le visage de ma bien-aimée est pour moi un parterre de fleurs : ses beaux cheveux en sont les hyacinthes et ses joues brillantes en sont les roses.

Semblable au bouton de la fleur cachée sous un voile

de verdure, ne nous dérobe pas tes charmes, ô toi que j'adore! mais plutôt déploie à nos regards tous les trésors de ta beauté, comme la rose!

Que les épines du monde n'offensent point la souveraine des fleurs; que les gémissements du rossignol n'affligent point la rose!

Baki n'a jamais vu de beauté comparable à la tienne, cependant ses yeux ont contemplé les attraits de mille et une roses.

G.-S. Trébutien.

M COUSIN ET L'UNIVERSITÉ DE CAEN.

Un ministre du 1er. mars vient de raconter au pays les actes de son administration. Le compte-rendu de M. Cousin publié dans le dernier n°. de la *Revue des Deux-Mondes* est un bon exemple et une bonne nouvelle.

C'est un louable précédent qui ne sera peut-être pas perdu pour l'avenir que cet exposé clair, fidèle, impartial; éloquent, cela va sans dire. Il y a là pour les ministres futurs un haut enseignement moral et presque une leçon de goût. Ce manifeste, œuvre spontanée d'un ancien ministre, redevenu homme privé, est par sa forme un modèle de style et de convenance, et la profondeur des vues en fait comme le testament politique de l'auteur.

C'est par ce côté que la Province a dû l'accueillir comme une bonne nouvelle, comme un gage précieux de régénération. Car sans parler des engagements de la révolution de Juillet envers le pays, solennellement rappelés dans cet article, sans parler de ce tableau consolant de

l'instruction primaire à notre époque ; enfin sans parler de ces promesses touchant la liberté de l'enseignement qui doit nous être mesurée, comme toutes les autres libertés dans les limites du juste et du possible, arrivons à ces vues de sage réaction contre la centralisation intellectuelle dont l'ancien ministre s'est fait l'ennemi déclaré.

Qui de nous, enfants des provinces, ne s'est pris quelquefois de regret pour ces individualités perdues et absorbées dans la grande unité française au XIXe. siècle. Personne ne songe à contester les magnifiques résultats de cette unité aux deux époques héroïques de notre histoire, sous la République et sous l'Empire; mais en sacrifiant ainsi les circonscriptions, les usages et les établissements de chaque province à un vaste système d'ensemble et presque de symétrie, en forçant la féodalité dans sa dernière retraite, en substituant à des rivalités et à des souvenirs de localité une communauté d'intérêts, de vues et d'histoire pour l'avenir, n'a-t-on pas étouffé du même coup tous ces éléments divers dont la lutte modérée profitait à la France entière ? Paris est devenu un centre dévorant et comme une magnifique *résultante* de toutes les forces du pays. La vie et le sang de la province a reflué là comme au cœur : mais les membres ne sont-ils rien ?

Pour rentrer dans notre sujet, l'*instruction publique*, et nous restreindre encore sur ce point à ce qui concerne notre province de Normandie, l'Université de Caen, vieille de plus de quatre siècles, contemporaine par conséquent des écoles d'Heidelberg, de Leipsig, et d'Upsale, jouissait encore en 89 d'une juste célébrité. Ses quatre colléges, son séminaire, ses facultés, ses palinods, ses professeurs et ses trois mille élèves, troupe indisciplinée, ardente, dit-on, mais studieuse, en avaient fait le centre intellectuel de la province. On venait nous trouver de loin; nous avions dans notre lot les Lettres et la Jurispru-

dence, et ce noble héritage n'avait pas dépéri dans nos mains.

En faisant de Paris un centre non plus seulement politique (il l'avait toujours été), mais un centre administratif avec une bureaucratie puissamment organisée, en proclamant le principe de l'unité, en l'appliquant sans réserve aux choses les plus contraires, on dépouilla successivement toutes les provinces de ces légitimes monopoles sagement partagés par une sorte de disposition de père de famille.

Notre ville fut une des plus maltraitées; plus qu'une autre elle eut à se plaindre de l'unité, du jour où il n'y eut plus qu'une *Université Impériale*, mot étrange et nouveau ! chargée, sous la direction d'un Grand-Maître, de dispenser au pays les bienfaits de l'instruction publique à tous ses degrés.

Heureux le pays quand ce Grand-Maître sait, comme M. Cousin, marquer son passage au pouvoir par un retour modéré vers le passé, tout en demeurant fidèle à la grande loi du progrès. De ce moment, on peut dire que l'Eclectisme, si calomnié, si mal compris jusqu'ici, s'est fait essentiellement pratique pour le plus grand bien du pays. Cette fois on l'a vu se traduire par des faits ou du moins par des efforts. Le plus illustre représentant de la doctrine du choix philosophique apportait dans les conseils de la couronne le fruit de son expérience personnelle et de ses courses à travers l'Allemagne, cette terre de la science.

Il s'est donc proposé de relever nos antiques universités, dont les chefs-lieux académiques, pâles succursales de Paris, ne sont que des images défigurées. Pourrions-nous rester indifférents à cette révolution intellectuelle qui doit nous restituer, pour ainsi dire, à nous enfants de Caen, notre nationalité et notre physionomie. Cette révolution, nous en avons un gage dans ce passage emprunté à

la *Revue des Deux-Mondes* : (1) « conformément à tout « ce que j'avais dit et répété dans mes ouvrages, je me « proposais de substituer peu à peu aux facultés, isolées, « éparpillées et languissantes sur une multitude de points, « un système de grands centres scientifiques où toutes « les facultés fussent réunies, *selon la pratique du monde* « *entier*. Oui, je ne le cache pas, si j'admire profondément « l'unité de la France, je ne crois pas que cette précieuse « unité fût en péril parce qu'il y aurait de la vie ailleurs « qu'à Paris. Pour me borner à l'instruction publique, « je suis convaincu qu'il serait possible d'établir, dans un « certain nombres de villes, des foyers de lumières qui, « en projetant leurs rayons autour d'eux, éclaireraient « et vivifieraient de grandes provinces au profit de la « civilisation de la France entière... »

C'est dans cette pensée que M. Cousin a voulu former à Rennes une sorte d'*Université Bretonne*, voisine et sœur de l'*Université Normande*. Il y avait moins à faire pour celle-ci que pour la première, parce que l'ensemble des Facultés de Caen avec leurs professeurs et leurs collections, avec le bon esprit de la province et le prestige d'un passé presque glorieux, est encore le système le plus complet et le mieux conservé, malgré les envahissements de l'unité universitaire. Ce qu'il faudrait aujourd'hui rendre à notre ville, c'est son influence civilisatrice sur le reste de la contrée, c'est sa mission au sein de la province la mieux faite peut-être, par la tendance de nos esprits froids, exacts, rigoureux, pour une direction scientifique. M. Cousin le savait bien, quand il s'est écrié : « Caen (2) est évidemment la capitale intellectuelle de la Normandie ; il « y a eu là autrefois, continue le savant professeur, une « *Université* qui a compté des hommes de beaucoup de

(1) Revue des Deux-Mondes, février 1841. 3e. livraison, p. 388.
(2) Id., p. 390.

« mérite, il serait facile d'y rétablir un certain mouve-
« ment scientifique et surtout littéraire. »

Ainsi réjouissons-nous, la réaction vient du pouvoir lui-même, et la ville de Caen a été trouvée par M. Cousin, la plus favorable aux premiers essais tentés par lui au profit de la décentralisation. C'est que la science refleurirait promptement dans cette terre, comme sur son sol primitif et naturel : et si l'esprit des temps modernes l'a remuée fortement, elle n'en sera peut-être que plus féconde pour l'avenir. M. Cousin se place lui-même à notre tête ; c'est lui qui met dans nos mains la bannière nouvelle où je voudrais écrire : « *Caen est évidemment la capitale intellectuelle de la Normandie.* »

L'ordonnance du 13 octobre 1840 va développer encore notre *Ecole secondaire de Médecine*, trop peu fréquentée par les élèves qui ne savent pas que l'Anatomie, cette base de l'enseignement médical, dispose ici, sous la direction de professeurs modestes autant que savants, de ressources infinies et de matériaux précieux qu'ils ne retrouveront pas ailleurs. Elle devrait se ranimer dans l'atmosphère scientifique que lui fait notre *Faculté des Sciences.* Notre *Ecole de Droit* fera toujours notre gloire ; son vénérable Doyen pour lequel le vœu de la jeunesse studieuse sollicite depuis long-temps une distinction nationale, se trouve à la tête d'une génération de professeurs neuve, savante, dévouée. Enfin une *Faculté des Lettres* vient compléter ce système de haut enseignement. Malheureusement, à toutes les pertes que nous a fait subir le principe désastreux de la centralisation, vient s'en joindre une plus funeste et plus douloureuse encore, et c'est peut-être la moins sentie : nous avons souffert une sorte de mutilation morale ; je veux parler de cet oubli de notre puissance, de notre histoire. Le premier coup est parti de Paris ; nous avons aidé par notre incurie et notre découragement à cette déplorable décadence, car c'en est une. C'est à peine

si nos cours publics sont fréquentés. Chaque professeur doit faire à Caen le vertueux, mais pénible apprentissage, de parler à un petit nombre d'initiés, tribu choisie qui console le maître, mais qui ne peut guère l'élever. On fait sonner bien haut le mot de décentralisation, mais où est la lutte efficace et généreuse dont il devait être comme le mot d'ordre?

Une *Faculté de théologie* doit nous être donnée. L'ordonnance existe signée par le Roi. C'est un nouveau joyau de notre couronne littéraire. Montrons-nous jaloux de cette institution qu'une ville (1) voisine, peu faite pour la comprendre, a répudiée. Que quelques esprits superbement ignorants n'éloignent pas de nous ce nouveau bienfait par des appréhensions qui seraient aujourd'hui sans objet. Ne serions-nous plus *la ville de Sapience?* Et pourquoi ne pas aider de tous nos efforts à la réconciliation de la science et de la religion, réconciliation entrevue et peut-être prochaine? N'en désespérons pas: n'avons-nous pas à la tête de notre Académie un homme qui réunit en lui comme un double sacerdoce, personnifiant ainsi la double tendance de notre âge. Son nom se trouve mêlé à toutes les tentatives libérales de ces temps: on sait ce que lui doit l'instruction primaire; qu'il continue d'aimer les petits enfants du peuple comme les aimait Gerson, le pieux et savant chancelier.

Nous avons raconté les efforts, nous pouvons prédire le succès: *la Normandie aura bientôt son Université.*

Adolphe Delange.

(1) Rouen.

ÆNÉSIDÈME, PAR M. SAISSET (1).

Comme tous les penseurs sérieux, M. Saisset, trop prudent pour s'engager inconsidérément dans de longues et frivoles recherches, sans autre but que la triste satisfaction d'une vaine curiosité ou d'un amour-propre blâmable, M. Saisset, dis-je, s'est demandé d'abord avant d'entreprendre son travail sur Ænésidème quelle pourrait être pour la science l'utilité d'une telle œuvre et pour l'époque actuelle l'excuse d'un tel sujet :

— L'utilité, il l'a trouvée, ainsi qu'il le dit lui-même, dans cette connaissance jusqu'ici trop vague et cette appréciation trop imparfaite d'une doctrine philosophique si remarquable d'ailleurs par sa profondeur et son originalité.

— L'excuse, dans le besoin trop bien compris par les amis de la science de combattre les efforts nouveaux que fait pour s'accréditer de nos jours auprès des meilleures intelligences cette philosophie critique du XVIIIe. siècle qui cache au fond, dans la doctrine de Kant, son plus habile interprète, un scepticisme d'autant plus dangereux pour la raison qu'il paraît plus conforme à ses principes et à l'esprit analytique et observateur de notre époque. Ce n'est donc pas un travail sans portée, que d'exposer d'abord d'une manière nette et précise, comme l'a fait l'auteur, la véritable origine d'une philosophie si nuisible au progrès et au développement de la science, et de faire voir ensuite que le scepticisme moderne n'est qu'une forme plus ou moins affaiblie de l'ancien pyrrhonisme, qui semblait ne devoir plus jamais renaître. Mais avant de suivre ce plan savamment combiné et de mesurer

(1) Un vol. grand in-8°. Paris, chez Joubert, libraire, rue des Grés, 14.

la juste influence qu'ont exercée sur les intelligences les idées d'Ænésidème, bien convaincu d'avance que l'historien critique ne peut se livrer d'une manière utile et méthodique à ce genre de travail s'il ignore le temps où elles firent leur première apparition, les écoles où elles furent proposées et la valeur des écrits qui nous les ont fait connaître, M. Saisset a cru devoir ouvrir un premier chapitre à la solution curieuse et parfois piquante de ces importantes questions touchant Ænésidème, et cette partie de son livre n'est ni la moins difficile ni la moins intéressante.

Nous franchirions les bornes d'un résumé, s'il nous fallait suivre le jeune professeur dans la critique judicieuse qu'il a faite de quelques fragments, qui nous ont été conservés par Photius et Sextus, des œuvres d'Ænésidème, et surtout des débris de son grand ouvrage sur les Pyrrhoniens, nous nous contenterons de dire que restituant à juste titre à Ænésidème le passage que Sextus lui a emprunté sur la causalité et un autre chapitre du même philosophe où les sept fameux arguments sceptiques sont développés, il est parvenu à reconstruire habilement et presque en entier l'œuvre capitale d'Ænésidème.

Le temps et les événements contribuent presque toujours à préparer les auteurs des révolutions et à assurer leur succès, mais c'est surtout dans l'histoire de la philosophie que les grands mouvements s'enchaînent et se succèdent d'une manière uniforme, en sorte que l'étude même approfondie d'une doctrine quelconque ne peut avoir de résultat véritablement avantageux pour la science, si elle est d'ailleurs isolée de l'examen simultané des autres doctrines qui l'ont ou précédée, ou accompagnée, ou même suivie. M. Saisset, aussi bien que nous, a compris toute l'importance de cette vérité et son ouvrage se divise maintenant naturellement en trois

parties principales, qui traitent du scepticisme en Grèce avant Ænésidème, du renouvellement du Pyrrhonisme par ce même philosophe, et enfin du scepticisme en Grèce après sa mort.

Dans la première partie de cet important travail, M. Saisset s'attachera à combattre au moyen d'une critique éclairée, l'opinion de Cicéron partagée par Sénèque et quelques autres philosophes, qui ont cru surprendre en Grèce l'origine du scepticisme dans les doctrines des Eléates, d'Héraclite et de Démocrite, et cet autre préjugé non moins erroné, qui consiste à regarder la sophistique, la seconde et la troisième académie comme des écoles sceptiques.

Ceux qui confondent encore deux choses absolument distinctes : l'esprit critique et négatif et l'esprit sceptique proprement dit, trouveront contre leur opinion un argument irrésistible dans la manière savante avec laquelle M. Saisset rétablit la juste valeur de l'ἐποχὴ pyrrhonienne; Pyrrhon, en effet, lui a semblé dogmatique dans le domaine de la conscience et de la raison pratique, et au contraire sceptique absolu dans celui de la raison pure.

Toutefois, l'idée mère du scepticisme, conçue la première fois par Pyrrhon, n'était pas devenue assez féconde entre ses mains, il lui fallait en effet une base plus large et plus forte, et il n'était réservé qu'à Ænésidème de l'asseoir, en montrant avec éclat les contradictions de la raison spéculative et en engageant une guerre ouverte avec le dogmatisme de son temps.

Cette entreprise hardie, cette lutte audacieuse d'Ænésidème contre les sophistes et les dogmatiques, c'est dans les IIIe., IVe., V^e. et VIe. chapitres de sa thèse, que M. Saisset nous y fera assister en mêlant à son exposé vigoureux de sages et savantes réflexions, et en traitant les diverses questions de logique, de métaphysique et

de morale, dans le même ordre suivi par Ænésidème. Nous regrettons de ne pouvoir que signaler les difficultés nombreuses que M. Saisset s'était proposé de vaincre, nous dirons seulement qu'il l'a fait avec une patience que peut seule donner l'espoir de rendre un service utile à la science.

Dans l'exposition que nous avons essayé de faire du livre de M. Saisset, nous avons signalé de préférence la grande division chronologique qu'il a suivie, mais pour que l'ensemble de son ouvrage soit mieux saisi, nous sommes obligés de mentionner une discussion qu'il a cru devoir aborder pour justifier Ænésidème de l'accusation d'inconséquence qu'on lui a souvent adressée, en le représentant comme le disciple d'Héraclite après avoir été l'héritier des doctrines de Pyrrhon. M. Saisset pense avec raison qu'Ænésidème est allé d'Héraclite à Pyrrhon, comme l'esprit humain va du sensualisme au scepticisme par une pente naturelle.

C'est une loi nécessaire qu'un mouvement philosophique considérable imprime son action aux écoles contemporaines et même à celles qui s'ouvriront dans l'avenir : la dernière partie du livre de M. Saisset est donc consacrée exclusivement à l'appréciation du mouvement sceptique commencé par Pyrrhon et continué par Ænésidème ; il nous y représente l'épicureïsme et le stoïcisme chancelants sous les coups répétés de l'Académie, et l'académie tombant elle-même épuisée par ses propres victoires sous ceux du scepticisme. Mais l'homme a besoin de foi ; quand on a ruiné une à une ses croyances par la contradiction, il ne lui reste plus d'espoir que dans la grâce divine, seule infaillible. C'est donc la mission du scepticisme de préparer le mysticisme, comme c'est celle du dogmatisme de disposer l'esprit au doute (1). Toutefois, l'école sceptique ne se ferma pas

(1) On trouvera dans les leçons de philosophie de M. A. Charma,

après la mort d'Ænésidème, elle eut encore quelques dignes représentants, parmi lesquels on compte le gaulois Favorinus; Agrippa et Sextus, jusqu'à ce qu'enfin elle fit effort de nos jours pour renaître, dissimulée à la vérité, dans le criticisme de Kant.

Nous dirons, pour terminer cet article, que le livre de M. Saisset, remarquable à tant d'égards, est encore sous le rapport du style d'une pureté et d'une facilité peu commune, et nous sommes heureux de lui prédire un succès complet parmi les hommes qui consacrent leurs loisirs à l'étude de la philosophie.

E. Postel.

Poésie.

LE TEMPS PASSÉ.

À Théophile Gautier.

Ami, te souviens-tu de ces blanches saisons
Qui se passaient si vite en ces vieilles maisons
Dont le front s'abritait sous une aile du Louvre?
Ah! soulevons encor le voile qui les couvre,
Agitons en nos cœurs les trésors enfouis,
Plongeons dans le passé nos regards éblouis.
Amours ensevelis, espérances fanées,
Amis toujours chantants, amantes profanées,
Songes venus du ciel, flottantes visions,
Sortez de vos tombeaux, vieilles illusions!
Rebâtissons encore ce château périssable
Que le souffle du monde a jeté sur le sable:
Replaçons le sofa sous les tableaux flamands,
Balayons à nos pieds gazettes et romans,

que doit publier prochainement M. J. Ménant, notre collaborateur, une nouvelle théorie sur l'origine du scepticisme, toute différente de celle de M. Cousin, adoptée par M. Saisset.

Ornons le vieux bahut de vieilles porcelaines
Et faisons refleurir roses et marjolaines.

. . . .

. . . .

Appendons au beau jour le miroir de Venise:
Si tu pouvais toujours y voir la Cydalyse!
Il faudrait éveiller les morts dans leurs tombeaux,
Et tu ne verrais plus qu'un linceuil en lambeaux.
Passons encore ensemble une heure fortunée:
Trainons les vieux fauteuils devant la cheminée,
Demandons un fagot pour rallumer le feu,
Appelons notre chat et devisons un peu.
Que dit-on par le monde? Eh! qu'importe! nous sommes
Au sein de l'oasis, loin du désert des hommes!
Laissons-les s'épuiser avec les vanités
Et parcourons toujours nos jardins enchantés;
Couvrons de notre oubli le monde et ses tourmentes;
Parlons de nos amours, parlons de nos amantes:
L'amour! songe du ciel qui vient dans le sommeil,
Étoile de la nuit, doux rayons de soleil
Qui sème tant de fleurs en notre ame ravie!
L'amante! coupe d'or où nous buvons la vie!
Et Gérard survenant s'asseyait près de nous,
Et le chat en gaîté sautait sur ses genoux.
— D'où vous vient, ô Gérard, cet air académique?
Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
S'allumeraient ailleurs? *La Reine de Saba*
Qui depuis deux hivers dans vos bras se débat,
Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère?
Et Gérard répondait: — Que la femme est amère!
Heureux temps! Le matin, tu venais en chantant
De ces vieilles chansons que Rogier aimait tant;
Et tu faisais semblant de ranimer les braises
Pour manger en sournois notre lait et nos fraises,
O de tous mes amis l'ami le plus gourmand!
Bientôt, dans le hamac couché nonchalamment,
Tu jetais ton esprit dans le champ des ténèbres,
Et tu ressaisissais les souvenirs funèbres
De celle que la mort sur son pâle cheval
Emporta dans la tombe un soir de carnaval.
Tu n'as point oublié la jeune tavernière
Qui venait, à midi, nous verser de la bière?
Quelle gorge orgueilleuse et quel œil attrayant!
Rubens eût tressailli de joie en la voyant.

Cette fille aux yeux bleus, follement réjouie,
Les blonds cheveux épars, la bouche épanouie,
Jetant à tout venant son cœur et sa vertu
Et faisant de l'amour un joyeux impromptu,
Fut de notre jeunesse une image fidèle;
Long-temps, long-temps encor nous reparlerons d'elle.
Ah! si ces jours heureux devaient nous revenir!
Nous les fuyons sans cesse, et, sans le souvenir,
Nous aurions tout perdu. Comme les hirondelles,
Déjà l'amour frileux s'envole à tire-d'ailes
De nos ames en proie aux précoces frimats;
Nos ames ne sont plus que de mornes climats;
L'orage a dispersé le pur froment dans l'herbe,
Nous glanerions en vain pour former une gerbe;
Le temps a sous ses pieds foulé le vert sentier
Et flétri de sa main les fleurs de l'églantier;
La bise va chasser nos musiques lointaines,
Le torrent vagabond va troubler nos fontaines,
Le ciel, si pur hier, se couvre à l'horizon:
Voilà déjà pour nous la mauvaise saison.
Gardons, ô mon ami, pour nos vieilles années
Le parfum énivrant de tant de fleurs fanées,
Gardons un épi d'or de toutes nos moissons,
Gardons le gai refrain de toutes nos chansons!

Oh! le beau temps passé! — Nous avions la science,
La science de vivre avec insouciance;
La gaîté rayonnait en nos esprits moqueurs,
Et l'amour écrivait des livres dans nos cœurs.

Arsène Houssaye.

FRAGMENT (1).

Le cortége pieux reprit alors sa marche;
Et quand de l'Obélisque approcha la grande arche,
Au sommet de granit Sésostris se dressa,
Et devant le cercueil son vieux front s'abaissa!

Et nous vîmes alors défiler par centaines,
Et les vieux généraux, et les vieux capitaines,

(1) Nous avons extrait ce fragment du nouveau chant dithyrambique *Le cortége des vivants* que M. Thévénot vient de publier chez Hardel, imprimeur à Caen.

Ces fidèles amis du mort,
Qui n'avaient ni vendu, ni pollué leur âme,
Ni porté sur leur front l'épithète d'infâme,
Car ils avaient subi les malheurs de son sort.

Parmi tous ces héros de nos géantes guerres,
Oh! je vous reconnus Gérard, Fabvier, Cubières,
Excelmans, Ornano, Pajol!...
Ils passaient tristement, les yeux baignés de larmes,
Ces braves qui, pendant nos derniers jours d'alarmes,
Pied à pied, dans le sang, défendirent le sol!

Ensuite s'avançaient les écoles de gloire
Qui, par la théorie, apprennent la victoire,
Fiers aiglons à l'œil indompté!
Jeunes hommes de cœur veillant pour la patrie,
Attendant que sa voix, sa grande voix leur crie:
« Mourez pour la vengeance ou pour la liberté!

Puis venait l'aumônier de l'impériale ombre;
La musique funèbre avec ses glas sans nombre;
Puis, sous son caparaçon d'or,
Le cheval des combats survivant à son maître....
Qu'il eût été joyeux de le voir reparaître,
Pour reprendre avec lui son belliqueux essor!

Puis, venaient pas à pas les maréchaux de France,
Tous chauves, ou blanchis par l'âge et la souffrance,
Tous, avec leur bâton d'honneur!
Puis, des départemens les bannières dorées,
Avec leurs écussons et leurs franges pourprées,
Et leurs aigles planant comme aux jours de bonheur!

Puis, au-devant du char, les marins du navire
Qui venait de porter l'Empereur à l'empire
Et le cercueil à son tombeau!
Ils étaient couronnés de lauriers funéraires;
Ils étaient décorés de pieux reliquaires,
Car du cercueil d'ébène ils portaient un lambeau.

Et Joinville était là, bruni par le tropique,
Énorgueilli d'avoir traversé l'Atlantique
Pour nous donner un jour si beau:
Et d'avoir buriné son nom dans notre histoire
Sur le chaînon brisé d'une immortelle gloire
A la sainte lueur d'un funèbre flambeau!

Voici le char du mort! — « A genoux, m'écriai-je!...
« A genoux! » Et soudain, sur les flocons de neige,

La foule en pleurs s'agenouilla !
Les soldats qui formaient le cordon de l'allée
Inclinèrent leurs fronts devant ce mausolée
Qui comme un astre d'or, à nos regards brilla !

Quand elle eut contemplé l'impériale bière,
La foule, émue au cœur, frissonna tout entière
Jusques dans la moëlle des os !
Mort ! pourquoi ne peux-tu révoquer tes sentences !
Combien d'hommes auraient donné leurs existences
Pour ressusciter le Héros !

Ne me demandez pas si j'ai vu les dorures,
Les aigles, les faisceaux, les drapeaux, les brodures,
Les lauriers de l'immense char ?
Et les seize chevaux attelés par quadriges ?...
Oh non ! Je n'ai rien vu de ces mille prestiges,
Rien — que le cercueil de César !

Rien — excepté pourtant au pied des draperies,
Un homme rappelant le culte des Latries,
Bertrand qui, l'œil mouillé de pleurs,
Portait un des cordons de ce grand sarcophage,
Bertrand, l'homme d'amour, et l'homme de courage,
Le discret confident des plus nobles douleurs !

Après le char venait la garde impériale,
Bataillon constellé, phalange sépulchrale,
Sentinelle du trépassé !
Mon Dieu ! qu'ils étaient beaux ces soldats de l'empire !
Et comme on admirait leurs transports de délire !
Ils revivaient dans leur passé !

Les fils de la Pologne, au front pâle, à l'œil sombre,
Servaient aussi d'escorte à la glorieuse ombre
A la suite des vétérans !
Proscrits ! courage à vous ! à vous bonne espérance !
Car cette ombre qui vient pour protéger la France
A, sur leurs trônes d'or, fait trembler vos tyrans !

Après eux, je n'ai pu rien voir ni rien comprendre
Dans les millions de cris qui se faisaient entendre ;
Je suis resté près d'un tilleul,
Étouffé dans la foule aux larges flots rapides,
Pendant que le cercueil roulait aux Invalides,
Où j'irai le revoir quand il y sera seul !

A. Thévenot.

Argenlan, 15 janvier 1841.

REVUE DE LA REVUE.

2e. ARTICLE (3e. livraison).

Il est bien malaisé de plaire à tout le monde :
Vous, Madame, vous seule, à cent lieues à la ronde,
Jeune et belle lectrice, avez, par vos appas,
Ce privilége heureux, que les auteurs n'ont pas.
Le pauvre diable, hélas! qui se mêle d'écrire,
Des tourments de ce monde, a bien choisi le pire.
Quand Adam fut chassé du Paradis perdu,
Dieu lui dit : tu seras auteur ; — plutôt pendu,
Répondit-il, sur quoi mis il fut à la porte.
Or, dans son estomac, le malheureux qui porte,
De la fatale pomme encor quelque pépin
Doit, pour le digérer, devenir écrivain.
La critique, ici-bas, lui vaut un purgatoire.
L'œuvre d'une Revue est surtout méritoire :
Là, l'auteur, toujours sûr de trouver un bourreau,
Vient poser en victime à chaque Numéro.
Un abonné voudrait de la philosophie,
L'autre, des calembourgs et de la facétie ;
La sensible nouvelle aux dames fait plaisir :
Tel lecteur cependant ne saurait la souffrir ;
Là, c'est du sentiment, ailleurs, c'est de l'histoire
Qu'il faut : un important vient et ne saurait croire
Qu'on fasse une Revue avec ces pauvretés ;
Tels ne demanderaient que des antiquités ;
Celui-ci veut des vers, celui-là, de la prose ;
Certain Monsieur Jourdain voudrait même autre chose
Qui ne fut l'un ni l'autre.... Ah, j'ai ce qu'il vous faut :
Prenez-moi ce discours, il est encor tout chaud,
Omelette soufflée au maximum ; un membre
D'un corps fort érudit le servit en novembre.
Que faire donc au bruit de ces propos sans fin ?
Marcher sans peur : la palme est au bout du chemin ;
Mais malheur aux trainards.... Je vais donc rendre compte
Du Numéro troisième.... Ici commence un conte
Qui tient trois livraisons, un roman tout entier :
Lorsque l'esprit déborde il faut bien du papier.
Cent pages, c'est d'ailleurs une œuvre assez de mise :
La variété plaît.... Or voici l'analyse.
Il était une fois un nommé Rogelin,

Beau garçon, et partant un peu trop libertin.
Etant étudiant, de la grisette folle,
Dans le quartier latin, il fut toujours l'idole.
Une fois avocat, il dut viser plus haut :
Certes la toge a droit aux femmes comme il faut ;
Quand, pendant six grands jours, on parle de morale,
Le septième on peut bien faire un petit scandale :
Il faut relâche à tout.... On ne nous donne pas
De carême qui n'ait, au moins, ses trois jours gras.
Montaigne aussi l'a dit : le magistrat sévère,
Qui vient de condamner une épouse adultère,
Du papier de l'arrêt, prend encore un *lopin*
Pour écrire un poulet à celle du voisin.
Toujours donc séducteur, quoique avocat, Eugène,
De salons en salons, triomphant, se promène,
Un peu trop ours d'abord.... Mais le sexe entiché
L'aima pourtant.... D'ailleurs il fut bientôt léché.
Hélas ! les grands parents, gens que le ciel envoie
Pour verser leur sceau d'eau sur tous nos feux de joie,
Souffrant de voir qu'un fils s'amuse honnêtement,
Nous tombent sur le corps, dans le plus beau moment.
Pour nous prêcher l'hymen.... Le conseil de famille
A toujours sous la main quelque charmante fille
Jeune, belle, et dont l'ame innocente, sans fiel,
Promet des soleils d'or et des lunes de miel.
L'adolescent y croit.... L'erreur est le partage
Des mortels.... Seul, le pape est infaillible et sage :
Aussi n'a-t-il jamais pris femme ;... De bon cœur,
Eugène aurait suivi l'exemple :... Par malheur,
On le mène au couvent voir certaine cousine :
Elle était gracieuse et de taille et de mine.
Eugène, ayant dûment contemplé ses attraits,
Déclara nettement qu'il n'en voudrait jamais.
Mais avec la cousine était certaine blonde
Dont le regard l'avait touché le mieux du monde ;
Or, voyant qu'il faudrait tôt ou tard y passer,
Eugène prend la blonde et se laisse épouser.
Certe, il eût bien voulu rester fidèle et sage,
Ainsi que tant de gens, vrais piliers de ménage,
Qui meurent après vivre, en martyrs de leur foi,
Par amour pour leur femme et respect pour la loi ;
Jamais tentation ne leur chauffe la bile :
Ces honnêtes bourgeois, à l'ame si tranquille,
Passent inaperçus ; et tous ils gagnent bien

Le *bon époux, bon fils, bon père et bon chrétien.*
Mais sont-ils donc tournés à trouver sur leur route
Ce sourire coquet qui met l'ame en déroute.
Rencontrent-ils partout quelque brûlant œil noir,
Qui, tout bas, les invite à passer au boudoir.
Voilà ce qui perdit Rogelin : sur mon ame,
Je sais bien qu'il eut tort : tel pourtant qui le blâme
Eût fait tout comme lui ; le sexe l'adorait.
Mauvais sujet d'ailleurs, c'était à qui l'aurait,
Lui, *le Napoléon du genre*. Or, je vous prie,
Notez bien qu'il débute aussi par l'Italie.
Luigdina de Venise a cédé, mais son cœur
Dut bientôt demander vengeance du trompeur.
Vite un poison actif qui vous coupe une vie,
Puis, subtil, s'évapore en narguant la chimie :
Car nul expert, pensait bonnement Luidgina,
Ne pourrait, sans en voir, dire au juge en voilà :
Mais l'*appareil de Marsh !*... Luidgina se ravise ;
Le poison ne saurait me servir à ma guise,
Se dit-elle ; je tiens en moi tout un enfer
De vengeance, et Monsieur verra ;.... suffit c'est clair.
Or, son projet n'allait à rien moins qu'à séduire
Madame Rogelin, la perdre et puis s'en rire
Au nez de son mari : mais un Ange gardien
La sauva. Croyez donc que Dieu ne pense à rien.
Cet ange est Augusta, la cousine si tendre,
Qu'Eugène, pour moitié, n'avait pas voulu prendre,
Et qui, sans se fâcher de ce triste refus,
Aimait, aimait toujours son cousin tant et plus,
Le tout innocemment : d'ailleurs elle était femme,
Femme d'un conseiller, et je crois, sur mon ame,
Que jamais on ne vit ces dames-là broncher ;
Où diable la vertu va-t-elle se nicher ?
Sous l'aile de Thémis, c'est chose naturelle.
Augusta voulait donc rendre à la tourterelle
Un tourtereau coupable, et ses soins éclairés
Refirent le bonheur de deux cœurs égarés.
Enfin l'intrigue est close ; on demande peut-être
Le sort de Luidgina, vous allez le connaître :
Luidgina se tua d'un grand coup de couteau,
Puis après crut prudent de se jeter à l'eau.
Les deux époux, dit-on, s'aimèrent de plus belle :
La femme demeura, l'époux devint fidèle ;
Un gros garçon rosé, bouffi, vint à propos

Bénir leur union et salir ses maillots.
Augusta,... la vertu toujours à son salaire,
Augusta, l'an suivant, décéda poitrinaire.
Poursuivons,... mais mon front s'incline tout ému,
Là, *George de Guérin* expire méconnu.
En vain dans son cerveau fermentait la pensée,
Sa muse, aux yeux de tous, s'éteignit délaissée.
Vengeance, criez-vous :... N'est-ce donc pas commun
Que l'écrivain de cœur aujourd'hui meure à jeûn.
On dirait, quand la faim étrangle le génie,
Que plus fier est le sot qui meurt de maladie ;
Comme si l'imbécile, en un pompeux trépas,
Sur le grand homme pauvre avait repris le pas.
Ah! le siècle est bien dur !... Ça fait mal quand on pense,
Lecteur, que tu refuserais, sans conscience,
Ta pièce de cinq francs à cent vers des plus doux,
Toi qui la donnerais pour cinquante gros sous.
Oui, le poète, hélas, noble et sainte victime,
N'a souvent aujourd'hui de riche que la rime.
Je connais douze auteurs, et qui tous n'ont pas mal
D'esprit; qui sait combien mourront à l'hôpital.
J'allais moraliser, mais une facétie
Me rappelle soudain aux champs de *Béotie*,
Où je vois défiler vingt types curieux.
J'ai regret que l'auteur n'ait placé sous nos yeux
Ces éternels rimeurs, béotiens suprêmes,
Qui tournent le couplet pour noces et baptêmes ;
Ou brillant au salon, par leurs talents divers,
Font pour tous les albums de la prose et des vers.
Il valait certes mieux les peindre que de mettre
L'initiale B.... disant que cette lettre
Est première du nom d'un grand *béotien*.
Ce nom là, j'en suis sûr, n'est autre que le mien.
J'avais donc préparé quelques pointes sévères,
Mais j'ai craint.... vous savez, corsaires à corsaires....
La peur entre poltrons de tout temps amena
Des traités : si tu veux, soyons amis, Cinna.
Je ne suis pas d'ailleurs méchant, on peut m'en croire :
Bien plus que mon humeur, certes mon encre est noire.
Je sais qu'il est des gens que j'attaque un peu fort,
Mais si je les louais, j'aurais bien plus grand tort.
Aussi je suis heureux d'applaudir sur ma voie
De ces accents touchants qu'un luth de femme envoie
A cet écho d'amour qui vibre pour *un fils* ;

De sympathiques pleurs tous les yeux sont remplis,
Et toute âme comprend ce sublime mystère
Que la première muse est le cœur d'une mère.
Je n'ai que quatre vers d'éloge, et ce m'est doux,
Madame, d'avoir dû les écrire pour vous.
Vos chants harmonieux ont vaincu la critique,
Et Cerbère s'enivre à ce gâteau magique.
A propos de gâteau, voici qui vient fort mal,
Une galette, allons, je redeviens brutal
Et j'ai tort, car aux lieux que l'Orne, au *doux* murmure,
Caresse après avoir baigné la filature
Dont le *doux* bruit se mêle au *doux* bruit du moulin
Et des flots.... Sur ces bords où vint Malherbe *enfin*,
En quinze cent cinquante et cinq.... sauf ce qu'en pense
Monsieur Fritz (1), qui le fait Liégeois de naissance,
Sans nullement songer que Malherbe, en tel cas,
Aurait fait non des vers, mais bien des almanachs.
Dans ce berceau des arts, ville en tout temps munie
De tous les corps savants et d'une académie :
Où l'université, malgré tant d'ans comptés,
Ne possède pas moins toutes ses *facultés*,
Ainsi qu'un *Bulletin* qui, chaque mois, imprime
Ce que le docte corps a composé sans rime....
Journal qui change en bleu son modeste habit vert,
Et tout pauvre qu'il est, fort décemment couvert ;
Moral, par-dessus tout, car c'est par-là qu'il brille :
La mère en permettra la lecture à sa fille.
Estimable confrère! un sublime destin
T'attend ;... mais tu devrais être écrit en latin.
Sur ces bords.... Parlons clair : à Caen, eh bien, je pense
Que tout le monde, à Caen, hait fort la médisance,
Aussi, je veux louer ce chant où l'homme fort
Sent, dans un dur travail, sa fibre qui se tord.
Marche, maudit! debout forçat! rime poète!
L'auteur entend ce cri d'en haut ; alors il jète
Ses fiers alexandrins au tour membru puissant :
Il a dû noblement suer en les faisant ;
Mais il les fallait faire et c'est là son excuse :
Qui n'eût voulu répondre à la charmante muse
Dont il avait reçu de doux vers ;... tout billet
Doit porter sa réponse au revers du feuillet.
Pourtant je baille et vais m'endormir, tant j'estime,

(1) Voir au bulletin.

De près, comme de loin, tout ce qui sent la rime.
Mais je n'ose fermer mes yeux assoupis, car
J'ai devant moi sans cesse un affreux *cauchemar.*
Mon ami qui s'endort bien portant croit, en songe,
Voir un bras décharné qui, sur son lit, s'allonge :
Il sent à l'estomac certaine pesanteur,
Peut-être est-ce un bifteck qu'à son diner l'auteur
Aura mal digéré ? Non pas, c'est la mort même
Qui l'appelle ; il trépasse, et le cortége blême
Des morts, comme un piquet de bons *nationaux*,
Porte le camarade au séjour des tombeaux.
Là, des vers, il tolère un instant la morsure,
Mais les impertinents attaquent sa figure :
Pour le coup c'est trop fort ! Ah l'on doit bien souffrir,
Quand on est beau garçon.... C'est à n'oser mourir.
Du reste, on voit ici que mon ami se pique
De traiter savamment le point anatomique ;
Mais enfin, las de voir sortir de l'encrier
Un squelette et des vers qui sentent le charnier,
Pour mieux prouver à tous sa force en poésie,
Du sombre au gracieux il passe à fantaisie,
Et fait un calembourg, tout confit en douceur,
Sur Marguerite femme et Marguerite fleur.
Enfin j'ai terminé le Numéro troisième :
Je passais au suivant, lorsqu'en ce moment même
Arrivent trois auteurs me demander raison
De certains quolibets de l'autre livraison.
Je ne me battrai point, Messieurs !... ainsi ma muse
Accepte le soufflet et vous fait son excuse.
Je vais écrire ailleurs.... Et le gouvernement,
Pour sauver mon honneur, me doit mon changement.

Z. Z.

GÉNÉALOGIE DE VICTORIA Ire., REINE D'ANGLETERRE
(Depuis Guillaume-le-Conquérant).

Nos lecteurs n'ignorent certainement pas que la princesse qui gouverne aujourd'hui l'Angleterre est encore un rejeton de l'arbre normand que la conquête a implanté sur le sol Britannique. Si l'on tient compte des femmes dans la généalogie, c'est encore le sang du vainqueur d'Hastings qui règne sur nos voisins d'outre-Manche.

Comme il arrive cependant souvent que la mémoire ne peut retenir tous les chainons d'une si longue suite de générations, nous avons

cru qu'un tableau succinct de cette généalogie pourrait offrir quelque intérêt. Voici ce tableau :

Guillaume Ier. le Conquérant.

Henri Ier., troisième fils de Guillaume-le-Conquérant, monte sur le trône au préjudice de Robert, son frère aîné.

Maude ou Mathilde, fille aînée de Henri Ier., mariée à l'empereur d'Allemagne, exclue du trône par Etienne.

Henri II, fils de Mathilde, replacé sur le trône du chef de sa mère.

Jean-sans-Terre, troisième fils de Henri II. Il monte au trône à l'exclusion de son neveu Arthur, qui y avait droit du chef de son père, frère aîné de Jean.

Henri III, fils de Jean-sans-Terre.

Edouard Ier., fils aîné de Henri III.

Edouard II, fils d'Edouard Ier.

Edouard III, fils d'Edouard II. Ce prince succède à son père qui avait été déposé par ses sujets.

Lionel, duc de Clarence, second fils d'Edouard III et frère aîné de Jean de Gand, duc de Lancastre. Lionel, après la chûte de son neveu Richard II, fut exclu du trône où il avait droit par Henri IV, fils de Jean de Gand.

Philippa, comtesse de la Marche, fille unique de Lionel, femme d'Edmond comte de la Marche. Ce comte était petit-fils de Roger de Mortimer, comte de la Marche, exécuté sous Edouard III, pour prétendue trahison.

Roger Mortimer, fils de Philippa. Il fut aussi comte de la Marche. Il fut tué en Irlande.

Anne, comtesse de Cambridge, fille de Roger Mortimer, femme de Richard, second fils du duc d'York.

Richard, fils d'Anne, comtesse de Cambridge, et de Richard. Il fut aussi duc d'York.

Edouard IV, fils de Richard, duc d'York. Ce prince succéda à Henri VI, déposé par le peuple, à l'exclusion du fils de ce roi.

Elisabeth, fille aînée d'Edouard IV, mariée à Henri VII.

Marguerite, seconde fille d'Elisabeth et d'Henri VII, mariée à Jacques IV d'Ecosse, tué à Flodden.

Jacques V d'Ecosse, fils de Marguerite et de Jacques IV.

Marie Stuart, fille de Jacques V d'Ecosse, exclue du trône par Elisabeth, fille d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn.

Jacques VI d'Ecosse et Ier. d'Angleterre, fils de Marie Stuart. Ce prince monta sur le trône du chef de sa mère.

Elisabeth, princesse palatine et reine de Bohême, fille aînée de Jacques Ier. Elle épousa Frédéric qui devint roi de Bohême. Elle était sœur de Charles .* .

Sophie, électrice de Hanovre, fille d'Elisabeth. Cette princesse

avait droit au trône du chef de sa mère, après Charles Ier. et ses descendants. Ces descendants ayant été exclus par acte du parlement, on avait déclaré que Sophie monterait sur le trône après Anne, fille de Jacques II, détrôné. Anne mourut sans enfants.

Georges Ier., fils de Sophie électrice de Hanovre. Ce prince avait, du chef de sa mère, droit au trône, après la mort ou l'exclusion des descendants de Charles Ier.

Georges II, fils de Georges Ier.

Frédéric, prince de Galles, fils aîné de Georges II.

Georges III, fils aîné de Frédéric, prince de Galles, monte au trône du chef de son père décédé.

Edouard, duc de Kent, quatrième fils de Georges III et frère de Guillaume IV, décédé sans postérité, ce prince meurt laissant une fille, Victoria.

Victoria Ire. monte au trône du chef de son père Edouard, duc de Kent. G. F.

BULLETIN.

— Malherbe, né à Caen en 1555. — M. Fritz, dans un des derniers feuilletons de *la Presse*, dit que Malherbe et Regnier sont nés à Liége ; pourtant Regnier est né à Chartres et Malherbe, comme il le déclare lui-même, est né à Caen. Sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir été le berceau d'Homère, et l'origine du chantre d'Achille était assez obscure pour justifier leurs prétentions ; mais quand depuis bientôt trois siècles le lieu de naissance de Malherbe est parfaitement connu, on devrait se tenir mieux en garde contre de telles erreurs. A moins d'être un peu contrefacteur dans l'ame, on ne ferait pas de ces tours-là. Les Liégeois devraient se contenter de leur fameux concitoyen, le chanoine Mathieu-Lænsberg, si célèbre par ses prédictions astronomiques, et tirer vanité de sa naissance, tout en ne négligeant pas de s'armer d'un parapluie quand leur grand homme leur annonce du beau temps. Nous pensons que si des citoyens *de Liége* ont jusqu'ici *flotté* incertains dans la question, ils vont s'empresser de nous restituer ce qui nous est dû, et nous abandonner l'auteur des stances à Dupérier, sauf à tâcher de lui trouver une *doublure* que nous leur laisserons volontiers. D'ailleurs ils ne manqueront pas d'illustrations si M. Fritz veut bien continuer à leur en fournir Pour l'aider dans ses recherches, nous avons cru devoir insérer la réclame suivante : On demande des hommes célèbres de bonne volonté, qui voudraient naître ou être nés à Liége. S'adresser à M. Fritz, au bureau de *la Presse*, Paris. Z. Z.

— La saison rigoureuse dont nous avons grand peine à sortir, a sévi cruellement contre quelques familles de notre ville. L'une pleure un

enfant chéri, une autre un jeune adolescent; mais de ces pertes chères la plus irréparable, est celle qui vient de plonger dans le deuil la famille de M. Chapron, médecin. M. Chapron fils, professeur de réthorique aux Ecoles spéciales du collége, a succombé à une affection de gorge qui l'a pour ainsi dire foudroyé. C'était un jeune homme d'un mérite solide, d'un caractère plein d'aménité et d'une conduite exemplaire. Il tenait sa classe avec une fermeté convenable, mais ses élèves l'aimaient et le regrettent parce qu'il était juste.

Théâtre de Caen. — Notre théâtre a eu cet hiver plus d'une lutte à soutenir : la glace, la grêle, la neige et la crétine sont venues l'assiéger tour-à-tour. Ce pauvre théâtre, si jeune, si intéressant, allait succomber à une phthytisie pulmonaire, lorsque la Faculté de médecine.... de Paris, bien entendu, fut consultée. L'un des plus vénérables, qui a des verres n°. 2 à ses lunettes et qui sait par cœur et fulmine comme un ange.... exterminateur la fameuse tirade de Jean-Jacques contre le spectacle, proposa cette ordonnance : « Saignée à blanc, se tenir les pieds chauds, envelopper ses épaules et autres lieux circonvoisins, ne point chanter, ne point danser, consigner les visiteurs à la porte. » Le docteur *Lhérie*, peu habitué à l'éloquence de l'improvisation, après avoir quelque peu pataugé, disent ses détracteurs, réussit toutefois à enfoncer dans le *troisième dessous* la proposition des verres de lunettes n°. 2. Il eut un beau mouvement, ce fut quand il s'écria avec la foi de l'inspiré : « Votre théâtre est bien malade ; je le sauverai ! » Effectivement, peu de jours après, on lisait sur l'affiche en grosses lettres : *Le Sauveur.*

La maladie était tenace ; cependant grâce aux charges bouffonnes et quelquefois spirituelles du docteur *Lhérie*, un mieux sensible fut constaté. Si nous allions revoir le jeune malade, se dit-on de toute part ; et les visites de se succéder. Nos plus jolies dames s'empressèrent d'aller le consoler, et un grand poète inconnu que vous connaissez, l'auteur de *la Revue de la Revue*, lui adressa même une touchante élégie sur sa convalescence, avec cette épigraphe :

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi,
Va consoler des cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.

La nouvelle de cette cure miraculeuse ayant été répandue dans les autres arrondissements théâtrals de France, le docteur *Lhérie* fut forcé de remettre le convalescent dans les mains habiles du docteur *Haquette* qui pensa judicieusement qu'il ne fallait point ou plus — je ne sais trop lequel — administrer de drogues au malade. « Je veux, dit-il, achever cette guérison, rien qu'avec un.... *Verre d'eau.* (Le jeu de

mots n'est pas du tout mauvais, qu'en dites-vous, chères lectrices? Je voudrais bien l'avoir fait; je l'aurais mis dans mon article spectacle.)

Le docteur *Haquette* prépara donc son *Verre d'eau* avec un soin que le public ne soupçonne sans doute pas. Mme. *Martial* l'aida de sa grâce et de son esprit dans la préparation de ce philtre merveilleux, et la guérison complète fut opérée.

Le malade jouit maintenant d'une santé florissante; mais il lui faut deux choses indispensables pour qu'elle se continue: c'est la bienveillance et l'assiduité du public; sans cela les rechûtes sont à redouter. Les joyeux bals masqués qui viennent de finir, celui de mardi surtout, si nombreux, si animé, si coquet, si paré, lui ont fait presque autant de bien que le Verre d'eau.

A propos de *Verre d'eau*, je me rappelle que j'ai à vous parler d'une jolie comédie d'intrigue qui porte ce titre, et qui a obtenu sur notre scène le succès le mieux mérité. Il est impossible d'assister à un duel plus piquant, entre deux antagonistes plus déliés, plus spirituels, la duchesse de Malborough et le vicomtede Bolingbroke. A voir cette guerre, petite en apparence, on ne se doute pas que ce va bientôt être une guerre à mort. Un premier coup est porté, vite la riposte arrive, et on n'y va pas de main morte, je vous jure! Plus de trève, plus de merci! L'un des deux doit rester sur la place. J'avais bien envie de voir ce félon de vicomte terrassé, mais c'est un gaillard de trempe rude et la duchesse est vaincue.

Le rôle de Bolingbroke est un de ceux qui font le plus d'honneur à M. *Haquette*. Il a été étudié avec la conscience la plus scrupuleuse et compris avec l'habileté d'un excellent comédien. Un amateur de spectacle, d'un goût difficile, nous disait, après avoir remarqué avec nous la richesse et surtout la vérité de son costume: « Menjaud devrait bien l'emprunter, afin de s'en faire confectionner un semblable. »

Le public doit tenir compte à M. *Haquette* des efforts qu'il fait pour lui plaire, et, pour notre part, il nous semble inouï que l'artiste puisse distraire d'une vie consacrée aux mille tracasseries de la direction, tant de moments, au profit de l'art dramatique.

Mme. Martial a joué le personnage de la duchesse avec son intelligence et sa finesse habituelles. C'est aussi un des rôles qui vont le mieux à la nature de son talent. Cette actrice, que M. *Haquette* fera bien de nous conserver, excelle dans la moquerie de bon ton; elle a un laisser-aller charmant; ses parures sont comme ses manières, ni prétentieuses, ni affectées; mais le public, qui l'aime et l'applaudit, sait aussi bien cela que moi, ainsi est-il superflu de le lui dire. — Mme. Théodore a joué avec convenance le rôle de la reine: elle a été, comme le rôle l'exigeait, bonne, ingénue et faible. Nous verserions volontiers quelques larmes sur le sort de cette pauvre femme, contrainte d'étouffer un premier sentiment tendre, et de tomber des mains d'une favo-

rite impertinente dans les griffes d'un roué courtisan, si l'histoire ne nous disait qu'à l'époque où se passe l'intrigue en 5 actes de M. Scribe, la reine Anne n'en était pas aux premières émotions du cœur, puisqu'elle était mère d'une nombreuse famille.

— Au dernier concert de la Société philharmonique, qui a été très-brillant, Mlle. Antoinette Lamy s'est fait entendre sur le piano. Son succès a été complet. Le grand morceau qu'elle avait choisi lui a offert les moyens de déployer un talent à la fois plein de grâce et de force : c'était une *fantaisie sur des motifs d'Anna Bolena, par Dohler.* La triple salve d'applaudissements que la jeune artiste a obtenu doit l'encourager. Il lui était d'autant plus difficile de conquérir l'attention et le succès, que son morceau succédait au *duo de Zadiga Astarte*, dont l'exécution admirable avait excité un de ces enthousiasmes que le grand et le beau excitent toujours. Nous ne doutons pas que Mlle. Antoinette Lamy ne se félicite à l'avenir d'avoir choisi une carrière où elle vient de préluder si h eureusement.Aug. G. F.

LE MONT SAINT-MICHEL.

FRAGMENT (1).

En attendant l'heure où le cloître des vieux cénobites allait s'ouvrir pour moi, je m'assis sur un banc de granit sous les arceaux en ogive de l'ancienne salle des hommes d'armes. On y voit encore, attenantes aux murs, des pierres en saillies où ils déposaient leurs pertuisanes et suspendaient leurs lourdes armures de fer. Un jour douteux m'environnait; je n'entendais d'autre bruit que les pas réguliers et mesurés de la sentinelle qui veille à la porte d'entrée. Tout me portait merveilleusement à la méditation et aux poétiques rêveries : toutes les fabuleuses légendes, tous les antiques souvenirs du Mont Saint-Michel m'apparurent comme des fantômes du passé se levant debout et secouant la poussière des siècles.

Avant que le christianisme eût dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, on prétend que le Mont Saint-Michel s'appelait le Mont *Belenus*, nom sous lequel les Gaulois et les Druides adoraient le soleil. La tradition rapporte qu'il y avait sur ce Mont des druidesses qui comptèrent parmi elles « cette *Velléda*, que la muse de M. de Châteaubriand a mieux immortalisée que l'histoire. » Comme celles de l'île de Saine, ces prêtresses gauloises menaient une vie solitaire et défendaient par toutes sortes de prestiges leur demeure mystérieuse, évoquant à leur gré les vents et

(1) Ce fragment est extrait des souvenirs d'un voyage fait par M. Trébutien, en 1827, aux *Rochers* de Mme. de Sévigné. Depuis cette époque, plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels on doit citer celui de M. l'abbé Des Roches, ont été publiés sur le Mont Saint-Michel. Cependant nous donnons le travail de M. Trébutien, qui nous semble offrir un intérêt particulier. C'est en poéte légendaire surtout qu'il a visité l'une des merveilles de la France pittoresque. (*N. du D.*)

les tempêtes. Elles portaient une couronne de verveine, une ceinture étoilée et un carquois d'or, rempli de flèches magiques, auxquelles elles attribuaient la vertu de calmer les orages, lorsqu'elles étaient lancées par le bras nerveux d'un jeune homme dont le cœur, vierge encore, n'avait point connu l'amour. Les rois, les conquérants, les héros, avant d'entreprendre des expéditions maritimes, avaient soin de se munir de ces flèches précieuses. Ils ne pouvaient se les procurer qu'en députant vers les jeunes druidesses l'être virginal et robuste qui seul pouvait être admis près d'elles. Il arrivait avec des présents au pied du rocher ; alors, soit que les fées de ces rivages fussent consacrées au culte de Sfionne, déesse de l'amour, soit que la solitude allumât dans leur sein le besoin d'aimer, l'une d'elles entraînait l'adolescent au fond des bois ; et, lorsqu'en marchant à ses côtés, belle de grâce et de ses attraits naturels, elle l'avait rempli d'une émotion brûlante, elle arrivait au bord des mers ou dans une rade ignorée, et, se plongeant dans les flots, elle l'invitait à la suivre. La nuit, ils pénétraient ensemble en des grottes que tout l'art des enchantements avait embellies. Lorsque le jeune initié s'en revenait parmi les hommes, il attachait à ses vêtements autant de coquilles qu'il avait passé de nuits dans les bras de la voluptueuse prêtresse. Tel est l'empire des traditions qu'aujourd'hui certaines pratiques rappellent encore au Mont Saint-Michel quelques usages qui y florissaient bien des siècles avant l'introduction du christianisme. Les pélerins ont conservé l'habitude de rapporter de petites coquilles d'argent qu'ils attachent sur leur mante demi-circulaire par un ruban rouge, symbole des feux du désir. Et l'on peut ajouter encore que, jusqu'à ce jour, ce sont des femmes qui ont vendu ces coquilles aux pélerins et aux voyageurs.

Ce fut à l'époque de la destruction des Druides que le mont Bélénus prit le nom de mont Jou, ou *mons Jovis*, et

que les Romains y consacrèrent un autel à Jupiter. Les grèves qui environnent aujourd'hui le Mont Saint-Michel furent couvertes jusques vers le VIIIe. siècle par la forêt de Sciscy. Dieu voulant abolir l'idolâtrie dont cette forêt était le repaire, ordonna à St. Michel d'aller chercher la mer et de la conduire sur cette forêt du parjure et de l'apostasie. Tandis que les flots obéissaient, l'archange s'était réfugié sur le mont Dol, et concevait l'idée de faire élever un temple pour perpétuer le souvenir de cet événement. Alors Satan osa se présenter devant lui pour lui disputer les droits qu'il revendiquait sur ces rivages. « Celui de nous deux, dit l'ange des ténèbres, qui le premier arrivera sur ce rocher, que nous apercevons au loin, restera le maître d'y faire bâtir un temple. » En même temps il prit son essor et tomba dans le gouffre d'où s'exhalèrent des vapeurs bruyantes ; l'archange au contraire déploya ses ailes et descendit sur l'heureux sommet que son nom allait sanctifier.

L'archange virtorieux apparut ensuite en songe à St. Aubert, évêque d'Avranches, et lui ordonna de construire une abbaye et une église sur le mont *Jupiter.* Le saint évêque, ne croyant pas avec légèreté à l'apparition des esprits, différa sagement d'obéir. L'archange lui apparut une seconde fois, et réitéra ses ordres. Le vénérable et prudent pasteur, voulant éprouver si cette vision venait véritablement de Dieu, attendit une troisième apparition. Alors l'archange, lui reprochant sa lenteur à croire et à obéir, lui appuya son doigt sur le front, et lui fit un trou dans le crâne, en témoignage de la vérité. « Ce qui n'est pas moins facile à croire, dit naïvement la légende, que de croire que les anges « auoyent chassé Adam et Eue « du Paradis terrestre; que Dieu retira Daniel et ses « compagnons de la fosse et des lions, et qu'il déliura « S. Pierre et S. Iehan des prisons iudaïcques. » Quoi qu'il en soit, on voit encore aujourd'hui à l'église Saint-

Gervais d'Avranches, le chef vénérable du saint avec la trace miraculeuse du doigt de l'archange.

Saint Aubert révéla sa vision aux prêtres de son église, et leur montra le signe dont la main puissante du prince de la milice céleste avait marqué son front. Suivi d'une foule immense de peuple et d'une multitude d'ouvriers, il se rendit avec tout son clergé à la montagne pour y élever une église, et accomplir les ordres de l'archange qui le dirigeait dans cette sainte entreprise. Le sommet du mont était divisé en deux énormes rochers, dont l'un ne pouvait être renversé par aucune force humaine. Saint Michel ordonna à l'évêque d'envoyer chercher un petit enfant qui était encore au berceau et d'appuyer son pied sur le rocher. Le vieillard rempli de foi obéit ; et les rochers roulèrent avec fracas au pied de la montagne. On montre encore aujourd'hui sur leur masse irrégulière l'empreinte du pied de l'enfant. « Cette empreinte, dit M. Charles Nodier, est gravée avec une franchise et une naïveté qui excluent jusqu'à la pensée qu'elle puisse être l'ouvrage du ciseau. On sent que dans des siècles si étrangers au goût et au sentiment de l'art, ce n'est pas ainsi que l'art aurait procédé, et que cette pierre n'est point travaillée, mais qu'elle a obéi. » Ce premier miracle fut bientôt suivi d'un autre. Saint Aubert voyant que ce lieu était privé d'eau douce invoqua de nouveau l'archange. Par son ordre, il frappa le rocher avec son bâton pastoral, et il jaillit une source dont l'onde était un remède salutaire contre une foule de maladies.

Saint Aubert regrettait vivement de ne point avoir de reliques de l'archange à laisser dans ce lieu en mémoire des miracles qui s'y étaient accomplis. Le prince des esprits célestes lui apparut et lui ordonna d'envoyer des messagers fidèles au mont Gargan, en Italie, pour demander aux chanoines de l'église qui lui était consacrée sur ce mont, des fragments du voile de pourpre qu'il y avait

apporté, et du marbre où il s'était posé en descendant des régions célestes. Les envoyés firent connaître le motif de leur voyage aux cénobites du Mont Gargan, qui ajoutèrent foi à leurs paroles et leur donnèrent les saintes reliques. Transportés de joie, ils s'en revinrent apportant avec un profond respect ce trésor bien au-dessus de tous ceux de la terre, car douze aveugles qui le touchèrent en divers lieux furent guéris et revirent la lumière. Comme les messagers approchaient du Mont Saint-Michel, une pauvre femme aveugle depuis bien des années voulut les suivre le cœur plein d'une fervente dévotion, et soudain la vue lui fut rendue. C'est en mémoire de ce miracle que le village qui s'appelait Austeriac fut nommé Beauvoir; car, lorsque ses yeux s'ouvrirent, la bonne vieille s'écria dans son ravissement : *haa ! qu'il faict beau veoir!*

Les envoyés remirent entre les mains de saint Aubert les précieuses reliques dont la vertu venait d'être signalée par tant de prodiges. Le vénérable prélat les reçut avec transport; et, entouré de ses fidèles lévites, il consacra, le 16 octobre 709, sous l'invocation de l'Archange, l'église qu'il venait de faire élever. Il y déposa les reliques qu'il avait désirées avec tant d'ardeur, et avant de retourner au milieu de son troupeau, il laissa, à la place des hermites qui avaient choisi leur retraite au milieu de ces rocs sauvages, douze chanoines pour célébrer le service divin, et chanter les louanges du prince des anges en mémoire de toutes les merveilles qui venaient de s'accomplir par sa volonté. Aussitôt après la consécration de l'église ce lieu fut signalé par une foule de miracles. De toutes parts on y apporta des reliques, dont les plus fameuses étaient le bouclier et l'épée de saint Michel.

Des hommes vénérables, venus des régions situées au-delà de l'Angleterre, apportèrent ces armes et dirent que leur pays, sous le règne du roi Elga, avait été jeté dans l'épouvante par un dragon monstrueux, hérissé de poils

semblables à des lames d'épée, et dont le vaste corps était rempli d'un venin mortel. Son souffle empesté desséchait les prairies et les moissons ; les hommes et les animaux périssaient ; le pays ainsi désolé affreusement était devenu désert et inhabitable. Ce monstre se retirait auprès d'une pure et claire fontaine où un fleuve prenait sa source. Tous ceux qui habitaient les bords du fleuve, dans cette cruelle calamité implorèrent le secours de Dieu ; et, par le conseil de l'évêque, pieux et saint pasteur, ils jeûnèrent pendant trois jours, afin que Dieu les délivrât d'un dragon si épouvantable. Au bout de ce temps, tout le peuple reçut l'ordre de prendre les armes pour tenter de le mettre en fuite, ou de le tuer si l'on pouvait y parvenir. Ils s'assemblèrent de grand matin et se préparèrent au combat, se confiant plus au secours divin qu'à leurs armes et aux forces humaines. Les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, marchaient en avant, portant la croix, des cierges allumés, les reliques des saints, et récitant de ferventes oraisons. Les habitants suivaient armés de piques et d'épieux. Ils étaient d'autant plus effrayés de la fureur du dragon vomi par l'enfer, qu'ils voyaient la campagne que le monstre avait coutume de parcourir, entièrement dévastée et aride comme si la flamme y eût passé.

Arrivés à son repaire, ils virent une bête immense, horrible, étendue sur la terre qu'elle couvrait de son corps. Croyant que le dragon était plongé dans le sommeil, et se défiant de leurs forces, ils hésitaient à l'attaquer ; enfin, mettant leur confiance en Dieu, ils lui lancèrent une grêle de traits et de flèches, en poussant des cris terribles. Le monstre resta immobile : ils le trouvèrent froid et sans vie, et coupèrent son corps en mille pièces. Comme ils s'étonnaient de le voir ainsi mort, ils aperçurent entre ses pieds le petit bouclier et la petite épée apportés au Mont Saint-Michel. Ne pouvant s'imaginer qui avait pu

terrasser un si redoutable ennemi avec des armes aussi faibles, ils rendirent grâces à Dieu de la victoire et le supplièrent avec ferveur de leur révéler l'auteur de cet exploit miraculeux, afin qu'ils lui en rapportassent tout l'honneur. Le saint évêque était prosterné au milieu de la foule, baigné de larmes, et priant dans toute l'effusion de son cœur : tout-à-coup saint Michel lui apparut, radieux de l'éclat d'une céleste lumière, et dit : « Je suis Michel l'archange, qui veille toujours assistant devant Dieu pour protéger et défendre les hommes. Apprends que c'est moi qui ai tué ce monstre dont aucun effort humain n'aurait pu triompher. Ces armes que tu vois sont les miennes : ce n'est pas que j'en eusse besoin, mais je les ai apportées et laissées ici, afin que les mortels, à l'aspect de ces armes matérielles et visibles, comprissent la force et la puissance spirituelle et invisible que j'ai reçues de Dieu pour les protéger contre les ennemis visibles et invisibles. Et toi, évêque, remets ces insignes à des messagers fidèles : qu'ils les portent à un mont situé au-delà de la mer, et qui nous est consacré, afin que les habitants participent à votre consolation. »

Le saint évêque rapporta fidèlement au peuple les paroles de l'archange, ainsi que l'ordre d'envoyer outre-mer ces armes miraculeuses. Il choisit ensuite quatre habitants du pays, vénérables par leur âge, pour remplir cette mission. Ayant traversé la mer, et débarqué en terre ferme, les envoyés se disposèrent à se rendre au mont Gargan, en Italie, car ils ignoraient ce qui était arrivé en Normandie depuis peu de temps. Ils entreprirent donc leur voyage, mais ils cheminaient vainement ; car le matin ils se trouvaient toujours au même lieu d'où ils étaient partis la veille. Admirant ce prodige, ils dirent entre eux : « Quelle chose est-ce que cecy ? Pourquoy trauaillons-nous en vain ? Desià auons passé plusieur, iours en allant au Mont Saint-Michel en Gargan, et si

n'exploictons rien. Nostre euesque, pour vray, nous mande d'aller au Mont Saint-Michel; mais il n'a déterminé lequel. Auons passé par vne montaigne qu'on appelle, de présent, le Mont Saint-Michel. Peut-être serait-ce illec que deuons rendre les enseignes que portons. Adonc, recommandons-nous au conseil et aduis de celuy qui a déliuré nostre pays du serpent, espérant qu'il ne nous défaudra point. »

Après de ferventes prières ils s'endormirent; et vers le milieu de la nuit, ils virent apparaître une grande lumière d'où sortait une voix qui disait: « C'est au Mont Saint-Michel, appelé aussi *Tumbelaine*, et qui nous est dédié depuis peu de temps, que vous devez aller. Quoique notre habitation ordinaire soit dans les cieux, néanmoins nous visitons souvent sur la terre les lieux et les hommes qui nous sont désignés par le Tout-Puissant, et nous venons au secours de ceux qui nous implorent. Ce lieu est protégé par le souverain des mondes, et visité par nous; car son nom y est invoqué et glorifié par un culte qui est très-agréable devant lui. » Et voilà que la lumière disparut, et la voix cessa de se faire entendre. Transportés de joie par cette révélation, les envoyés se rendirent au Mont Saint-Michel de Tombelaine, où ils arrivèrent en peu de jours. Ayant déposé entre les mains des pieux cénobites le bouclier et l'épée, ils racontèrent tout ce qui leur était arrivé, affirmant leur récit par les serments les plus solennels. Ces armes furent reçues avec la plus profonde vénération. Elles étaient d'une petite dimension, et d'une matière qui ressemblait à de l'étain: le bouclier était de forme ovale et marqué de quatre petites croix; l'épée avait la forme d'une petite dague ou poignard. Conservées dans le trésor, l'un des plus riches de la chrétienté en saintes reliques, on les montrait aux pèlerins en mémoire de la victoire remportée par l'archange sur l'antique dragon.

Deux siècles après la mort de St. Aubert, Rollon, premier duc de Normandie, après avoir reçu le baptême à Rouen des mains de l'archevêque Francon, favorisa la fondation établie sous les auspices du chef des milices célestes, et dota, le premier, le monastère du Mont Saint-Michel *au Péril de la Mer.* Ce surnom, empreint de toute la poésie de ces anciens temps, vient sans doute de la situation de ce lieu au milieu des flots et de ces grèves mouvantes où le voyageur s'exposerait à disparaître s'il n'était pas conduit par un guide sûr et expérimenté. Mais une touchante tradition l'attribue à un miracle qui fut opéré en faveur d'une jeune femme enceinte. Elle s'en retournait du saint Mont, avec son mari et d'autres pélerins, lorsqu'ils furent enveloppés par un brouillard si épais qu'il les dérobait à la vue les uns des autres. Saisis d'effroi, ils se dirigèrent en désordre et au hasard vers le village de Genest, qu'une vapeur blanchâtre et condensée cachait à leurs regards. Mais cette pauvre jeune femme, empêchée par sa grossesse qui ralentissait ses pas, ne put se sauver avec les autres. Comme elle se trouvait entre le rivage et le rocher de Tombelaine, elle entendit le bruit de la mer dont les vagues s'approchaient en mugissant : saisie d'une cruelle angoisse, elle crut la mort inévitable. La terreur hâta le terme de sa délivrance, et les douleurs de l'enfantement la forcèrent de s'arrêter au milieu de la grève où elle implora saint Michel avec la plus vive ferveur. L'archange exauça une prière dictée par la tendresse maternelle plus encore que par la crainte du trépas. Les flots furieux et turbulents s'entassant autour de cette femme, semblables à de hautes murailles, formèrent un grand cercle où elle resta à sec comme au fond d'une tour large et profonde ; s'ils faisaient entendre encore leur voix immense, ce n'était plus pour effrayer, mais pour consoler cette malheureuse affligée, et proclamer la puissance de celui qui tient entre ses mains les abîmes de la

mer. Cette femme donna le jour à un fils d'une beauté ravissante, qu'elle baptisa avec les eaux qui l'environnaient : et pleine de reconnoissance pour la bonté divine qui faisait éclater en sa faveur un si grand miracle, elle attendit avec une joie incroyable que la mer se fût retirée, afin d'aller remercier l'Eternel et le glorieux archange son libérateur. Son mari qui la croyait engloutie dans les flots revint le lendemain matin sur la grève pour chercher son corps et lui faire donner la sépulture. Mais quelles furent sa joie et sa surprise, lorsqu'il la retrouva pleine de vie et rayonnante du bonheur de la jeune femme qui est mère pour la première fois ! Ils revinrent tous deux au Mont pour rendre grâces à Dieu et à son archange, et ils nommèrent leur fils *Péril*, à cause du péril dont sa naissance miraculeuse avait été environnée. Cet enfant fut destiné par ses parents au saint ministère de la prêtrise qu'il embrassa ; et, tant que dura sa vie, on le vit chaque année venir rendre hommage de son existence à Dieu et à saint Michel, dans l'église du Mont qui depuis fut appelé *Mont Saint-Michel au Péril de la Mer*.

Richard Ier., duc de Normandie, ce Richard *Sans-Peur*, dont le peuple redit encore de nos jours les intrépides prouesses, donna, comme Rollon, des marques de sa pieuse munificence au Mont Saint-Michel, dont il fit augmenter le monastère. Mais les clercs qui s'y trouvaient alors, corrompus par les biens dont les avait comblés la piété des fidèles, n'avaient que trop dégénéré de leur première institution. Instruit de leurs déréglements, Richard voulut les soumettre à une sage et sainte réforme qu'ils refusèrent d'adopter. Il choisit donc dans les divers monastères de St.-Benoît, trente religieux distingués par leurs vertus, et installa ces vénérables cénobites dans le vaste et merveilleux édifice qu'il avait fait construire.

L'église du Mont St.-Michel jouissait d'une grande splendeur à l'avènement de Richard-le-Bon, qui succéda

à Richard-Sans-Peur. C'est à ses autels que fut consacré le mariage de ce prince avec Judith, sœur de Geoffroy, comte de Bretagne. Robert Ier. y reçut l'hommage d'Alain, comte de Dol. Enfin, sous Guillaume-le-Conquérant, dont le nom rappelle tant de gloire, la colonie chrétienne du Mont Saint-Michel était parvenue à un tel degré de prospérité qu'elle contribua de six navires armés à cette grande expédition qui devait soumettre au duc de Normandie les provinces d'Angleterre.

Depuis ce temps le Mont Saint-Michel joue un grand rôle dans l'histoire des guerres dont l'héroïque terre de Normandie a été le théâtre. Ce qu'on a dit de sa position et des circonstances de localité qui le rendent si remarquable, fera aisément concevoir ce qu'il offre d'obstacles invincibles aux tentatives des guerriers et à l'ambition des conquérants. Qu'on ajoute à ces particularités d'un site extraordinaire tous les secours que l'art a pu prêter à la nature pendant une longue suite de règnes glorieux; qu'on se représente au sommet de ce grand obélisque de la mer les murailles prodigieuses de l'abbaye, boulevart religieux et guerrier, forteresse de la patrie et de la foi, qui s'arme tour-à-tour de la foudre du ciel et de la foudre des hommes, et qui domine, indomptable sur les déserts de la terre et sur les déserts de l'abîme, on ne s'étonnera pas que les efforts les plus obstinés aient échoué à ses pieds. Jamais le Mont Saint-Michel n'a subi la loi d'un vainqueur, et cette circonstance qui n'est ignorée de personne dans le pays fait l'orgueil des habitants.

« En vain les Anglais, maîtres de toute la Normandie, entreprirent de s'emparer de cette position en 1418 et 1423. En vain même ils réussirent à porter une armée de 1500 hommes sur le rocher de Tombelaine dont ils restèrent maîtres jusqu'à l'année 1449. Cent dix-neuf chevaliers dont l'histoire nous a conservé le nom se dévouèrent à saint Michel sur les flancs de son rocher, et le dernier

retranchement de l'honneur français fut sauvé de l'opprobre d'une conquête. Un seul jour offrit aux assaillants quelques chances de succès. Ils étaient parvenus à la base de la montagne, et leur avant-garde en avait gravi à demi les sentiers périlleux. Tout-à-coup, de la hauteur de l'abbaye, s'ébranlent et roulent de toutes parts sous la main des assiégés, d'énormes blocs de pierre qui entraînent, renversent, brisent tout ce qu'ils rencontrent dans leur chûte. Le brave Jean De La Haye profite du désordre de l'ennemi, et se précipite avec sa petite garnison sur les Anglais épouvantés. Une terreur panique s'empare d'eux à l'aspect de ce chevalier qui, les cheveux flottants, la visière relevée, la lance basse, semble porté par des ailes et descendre du ciel même. Un bruit se répand que saint Michel s'est placé à la tête des guerriers normands pour la défense de son temple, et l'armée qui se croit poursuivie par une vengeance divine se disperse sur les grèves où des légions entières trouvent une mort mille fois plus affreuse que celle qui menace le guerrier dans le hasard des combats. Le reste se réfugie sur les côtes voisines, en laissant à celle de saint Michel, comme l'éternel monument d'une tentative honteuse, d'énormes canons de fer et des boulets de granit, qu'on voit encore couchés sur le roc à la porte de la ville. Depuis dans les deux invasions successives dont de funestes ambitions ont attiré sur nous le fléau, les pauvres pêcheurs du Mont Saint-Michel, à défaut des chevaliers qui l'ont autrefois protégé, n'ont pas laissé altérer l'ancienne renommée de ce rocher invincible. On a vu des généraux, des princes étrangers que la curiosité ou la piété y avaient conduits, surpris sans doute, d'être obligés de déposer leurs épées victorieuses entre les mains d'un paysan français, pour obtenir qu'on soulevât devant eux cette herse vierge encore qui n'avait jamais ouvert le passage à l'ennemi.

« Ce fut en mémoire de la célèbre résistance du Mont « Saint-Michel, en 1423, et afin que tous nobles cou- « rages soient excitez et plus particulièrement muz à « toutes œuvres vertueuses, que Louis XI fonda, qua- « rante-six ans après, un ordre de chevalerie sous l'invo- « cation de l'archange premier chevalier, qui combattit « l'ennemi dangereux de l'humain lignage, et du ciel le « trebucha, et qui en son lieu et oratoire appelé *Mont* « *Sainct-Michel*, s'est tousiours particulièrement gardé, « preservé et defendu sans estre pris, subjugué, ni mis « ès mains des ennemis du royaulme. »

« On montre encore aux curieux la salle antique et superbe des réceptions, ces voûtes imposantes, ces colonnades majestueuses qui virent conférer le collier d'or à coquilles d'argent, qui distinguait les membres de l'ordre, aux Sancerre, aux d'Estouteville, aux d'Armagnac, aux Tanneguy du Châtel, aux Crussol, aux La Trémouille. Elle est occupée maintenant par une filature de coton, dont les travaux remplissent les longues et douloureuses journées des malfaiteurs du département de la Manche (1). »

Dans ces temps où la piété régnait avec l'héroïsme, le Mont Saint-Michel était célèbre et vénéré dans toute la chrétienté. Des pélerins de tous les pays et de tous les rangs venaient se prosterner au pied des autels de l'Archange. Les rois y arrivaient confondus avec l'orphelin, le mendiant et l'infirme. Childebert III fut la première tête couronnée qui s'humilia devant l'autel élevé sous l'invocation du prince de la milice céleste. Edouard-le-Confesseur, saint Louis, à son retour de la Terre Sainte, et une foule d'autres souverains visitèrent aussi ce lieu éminemment saint et vénérable, comme disent les chroniques. La ferveur des peuples égalait celle des monarques

(1) Charles Nodier, *Annales romantiques*. Paris, 1825, in-18.

De toutes les contrées de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et des plus lointaines régions du monde chrétien, on voyait arriver au Mont Saint-Michel le pauvre pélerin, les pieds nuds et le bourdon à la main, en même temps que de magnifiques réunions de deux ou trois cents personnes à cheval. Avant leur départ, ces pélerins élisaient un roi qui donnait des ordres pendant le voyage. Entouré de ses officiers et précédé de héraults d'armes, le roi marchait à la tête du cortège, une couronne de métal doré sur le front, et portant une riche écharpe garnie de coquilles et de médailles de Saint-Michel. Leur entrée dans les villes par où ils passaient se faisait avec toute la pompe de ces temps d'art et de poésie : ces seigneurs en pourpoint de velours et la toque à plumes au front, ces nobles châtelaines accompagnées de leurs pages, ces riches bourgeoises avec leurs belles robes d'écarlate à queue de satin, arrivaient aux sons de la musique et bannières flottantes ; sur ces bannières était peinte l'image de l'archange victorieux. Ils visitaient dévotement les églises, et d'ordinaire ne négligeaient pas les hôtelleries renommées. Lorsque du milieu de la plaine bleue de la mer le Mont apparaissait pour la première fois à leurs regards, ils le saluaient par de longues acclamations et de bruyantes décharges de mousqueterie. Le roi était défrayé aux dépens des pélerins, mais à son retour il donnait un grand festin, suivi de danses et de fêtes qui voyaient naitre ou s'accroître de tendres attachements ; car souvent un jeune pélerin s'unissait à l'aimable pélerine dont il avait pu, pendant le voyage, admirer la piété et la douceur. Oh ! combien il devait jusqu'à son dernier jour, conserver son culte pour l'Archange, lorsqu'il avait trouvé le trésor le plus précieux qu'il soit donné à l'homme de posséder sur la terre : la femme chrétienne douée de la beauté !

Pélerin aux *Rochers* de Mme. de Sévigné, je ne pouvais

oublier que cette femme célèbre avait visité elle-même le Mont Saint-Michel, dans l'été de 1661, avec sa fille. Elle lui rappelle ainsi cette visite dans une de ses lettres : « Je voyais de ma chambre la mer et le Mont Saint-« Michel ; ce mont que vous avez vu si orgueilleux et « qui vous a vue si belle. Je me suis souvenue avec ten-« dresse de ce voyage. »

Maintenant toute l'antique splendeur du Mont Saint-Michel s'est évanouie. « Il ne reste plus à ce peuple, dit M. Charles Nodier, qui avait imposé aux Anglais, du milieu de ses rochers, la loi de ses capitaines, un simple bateau pour porter le pêcheur aux rives de la grande mer. Il attend pour le repas de sa famille la retraite des eaux, et alors les jambes nues, le corps serré d'un gilet brun, la tête recouverte d'une toque à l'antique, son filet et son panier suspendus à une longue perche appuyée sur son épaule, il épie la fuite de la marée pour surprendre un poisson étourdi ou paresseux. Quand elle s'éloigne sans rien laisser, ce qui arrive le plus souvent, armé d'un crochet en forme de cuiller recourbée, il revient les yeux penchés sur la grève, en y cherchant avec l'attention de la faim une petite bulle d'eau qui décèle entre quelques grains de sable la retraite d'un coquillage dont ses enfants font leurs délices, et que la Providence a semé abondamment dans ce désert pour les jours de la famine. Jamais il ne se cache sous le rocher, jamais il ne cède au mouvement du reflux. C'est la manne infaillible du Mont Saint-Michel, et on a calculé que les événements les plus funestes ne priveraient jamais d'aliments les habitants de la montagne, tant que Dieu ne leur retirera pas cette grâce. On retrouve ailleurs la *coque* du Mont Saint-Michel, mais bien moins fréquemment, dans des lieux où le peuple dédaigne de s'en nourrir. Elle échappe au luxe qui la recherche, et se multiplie pour le besoin. Je ne sais comment les naturalistes appellent ce coquillage, mais quel voyageur n'a pas remarqué ses valves arrondies en cœur, l'épanouissement

de ses cannelures élégantes, le ton chaste et doux de sa couleur, qui se confond avec celle de la grève, sous laquelle il repose ? quel voyageur, dis-je, ne l'a pas remarqué, entassé dans le sac à réseaux du pêcheur, ou ornant d'une richesse étrangère et curieuse le camail ciré du pélerin ?

« Mais ce bateau que tant de besoins réclament, négligerais-je d'ajouter qu'il n'existe pas même pour jeter la rame de miséricorde à l'infortuné surpris par la mer, dans la saison des marées impétueuses, quand le flux qui se précipite au travers des tranchées profondes, que les eaux douces ouvrent continuellement dans la grève, s'accroît, monte, frappe tous les rescifs, menace tous les bords, finit par les envelopper en courant, et par faire de tous les points de cette plage dévouée à la mort, jusqu'au plus élevé, un refuge inutile contre l'usurpation certaine des flots? En vain le malheureux hâte sa marche; les eaux l'ont prévenu de tous côtés, et, s'il retourne sur ses pas dans l'espérance de regagner la côte voisine, il les retrouve inondant déjà le large fossé qu'il vient de franchir. La place qu'il occupe est une île, et dans quelques moments elle appartiendra tout entière à l'abîme. Peu de jours avant notre arrivée, un jeune officier, de grande espérance, mourut lentement dans cet incroyable supplice, à la vue des *Montois* éperdus qui le pleuraient d'avance, parce qu'ils ne pouvaient le secourir. Longtemps les plus hasardeux avaient lutté en vain contre la vague qui les poussait et les ramenait avec elle. Pénétrés de douleur, ils s'arrêtèrent au rivage, et tendirent des bras impuissants vers le voyageur, avec des cris de désespoir. Ils n'avaient point de bateau.

« Mais ce n'est pas contre un seul élément que l'homme est obligé de lutter dans les grèves du Mont Saint-Michel. Cette grève elle-même recèle, sous sa surface trompeuse, des piéges tous les jours nouveaux. Coupée tous les jours par de nouveaux ravins, qu'elle ne cesse de recouvrir

de voûtes mobiles et mal assurées, ponts flottants que la marée jette et abandonne sur des précipices, il n'y a pas de mois où elle ne s'ouvre subitement sous les pieds du passant, tantôt en se fendant en larges crevasses, dans lesquelles ont souvent disparu sans retour la voiture, le cheval et son conducteur; tantôt, plus insidieuse et plus cruelle, en s'affaisant graduellement à chaque pas de sa victime, en liant peu à peu ses mouvements et en finissant par la dévorer vivante. Il y a peu d'années qu'un navire considérable échoua sur les grèves du Mont Saint-Michel. Les marées suivantes arrivèrent sans le remettre à flot; et chaque fois qu'elles l'abandonnaient, elles le laissaient plus profondément enfoncé dans le sable. Un jour les yeux purent suivre les progrès effrayants de ce phénomène; le pont était déjà caché, les mâts descendirent, les hunes arrivèrent à la superficie de la grève, et puis l'écartèrent à leur tour, et tout disparut. »

Pendant que tous ces souvenirs se présentaient à ma mémoire, dix heures arrivèrent, et je pus enfin visiter l'intérieur de l'abbaye. Mais ce ne fut qu'après en avoir vivement sollicité la permission, que le directeur de la maison de détention, M. Martin-Deslandes, m'accorda, je dois le dire, avec fort peu de bonne grâce et d'obligeance.

Un des guichetiers me guida dans le véritable labyrinthe formé par cette multitude de vastes édifices que la puissance catholique, plus grande ici dans ses œuvres, que la puissance romaine elle-même, avait entassés en voûtes les uns sur les autres, au sommet du Mont Saint-Michel. Je n'entreprendrai pas de décrire ces merveilles, et surtout de retracer les impressions qu'elles produisirent sur moi, homme du moyen âge, homme du siècle de St. Louis égaré dans le dix-neuvième, et qui devais porter le froc ou le haubert.

Je visitai d'abord l'ancienne église abbatiale, vaste et

superbe édifice, abandonné aujourd'hui aux détenus qui travaillent le bois : « le chant des saintes solennités y est remplacé par le cri aigu de la scie, le sifflement du rabot et le retentissement de la cognée. » On dit la messe aux prisonniers dans une chapelle située derrière le chœur, où se trouvaient les reliques, le trésor et le grand tableau représentant saint Michel terrassant Satan. En face de l'autel, on voyait sur le mur les noms et les armoiries des cent dix-neuf braves gentilshommes normands et bretons qui défendirent, en 1423, le Mont Saint-Michel contre les Anglais. Ce monument de la vaillance de nos pères fut détruit pendant les jours néfastes de la Révolution, où se commirent tant d'actes d'un sacrilége et stupide vandalisme. Il a été rétabli, le quatrième anniversaire séculaire de cette grorieuse défense, ainsi que l'apprend une inscription placée au-dessous de ces noms héroïques. Pressé par le temps, je ne pus la copier tout entière ; en voici seulement la fin : *Le 6 juin 1823, M. Esmangart, Conseiller d'Etat, préfet du département de la Manche, a fait rétablir ce monument national. Il en fait hommage aux descendants de ces braves gentilshommes. Il lui donne pour sauve garde l'*HONNEUR FRANÇAIS.

De l'église je passai dans le cloître qui m'arracha un cri de surprise et d'admiration. Bâti au commencement du XIIIe. siècle, par l'abbé Raoul de Villedieu, ce cloître est peut-être ce que l'architecture gothique a produit de plus élégant sous l'inspiration chrétienne. Il forme un carré long, vaste et spacieux, autour duquel règne une galerie ornée de sveltes colonnes de stuc, travaillées avec une délicatesse qui rappelle les plus ravissantes merveilles de l'Alhambra. Les arcades en ogive qui existent entre chaque colonne étaient fermées autrefois par de magnifiques vitraux. On admirait surtout une représentation de saint François d'Assise étendu mort dans un cercueil et environné de ses religieux qui lui rendaient les derniers

devoirs. Ce beau vitrail était de l'année même de la mort du saint, suivant une inscription placée au-dessus, et dont il existait encore des traces lors de mon pélerinage.

Après avoir traversé le cloître, on arrive sur une vaste plate-forme d'où l'on admire les légers arceaux qui soutiennent le rond-point de l'église, semé de coquilles. La délicatesse des sculptures frappe de surprise : le granit est découpé et travaillé comme une riche dentelle. De cette plate-forme, pavée de larges dalles et au pied de laquelle viennent se briser les vagues de la mer retentissante, comme l'appelle le vieil Homère, les regards qui s'étendent dans l'immensité, jouissent d'un spectacle magnifique. On découvre l'Océan, les villes d'Avranches, de Dol, de Pontorson, et dans un horizon bleu les côtes de la Normandie et les grèves sauvages de la Bretagne.

L'illustre historien de Thou parle dans ses Mémoires d'une statue colossale de saint Michel en bronze doré, qui s'élevait sur le pinacle du temple, et resplendissait d'un éclat extraordinaire lorsqu'elle était frappée par les rayons du soleil. « L'étranger qui arrivait par la grève de Pontorson, quand cet astre commence à descendre vers son couchant, apercevait sur son disque de feu la figure gigantesque de l'Archange, enveloppée des traits du jour comme d'une auréole, et prête suivant les besoins du monde, à prendre son vol vers la voûte céleste ou l'arrêter sur la terre. Saisi d'une religieuse terreur, il se prosternait avec respect et se livrait à la prière jusqu'à ce que les feux du crépuscule se fussent éteints par degrés à travers le feuillage des figuiers et des amandiers de la montagne, car ces arbres si étrangers à son sol et à sa température croissent naturellement de tous côtés dans les fentes du rocher ; et il admirait encore dans cette végétation miraculeuse les bienfaits de l'ange du soleil envers son peuple favori (1). » —La statue de l'Ar-

(1) Je cite encore M. Nodier, car je n'aurais pu dire aussi magni-

change n'existe plus : est-il besoin de dire que le dix-neuvième siècle l'a remplacée par un télégraphe ?

A l'exemple des pélerins, j'emportai quelques reliques du Mont Saint-Michel : la jeune fille qui me vendit des petites coquilles d'argent et un médaillon ovale sur lequel est représenté l'Archange terrassant sous ses pieds le prince des esprits rebelles, me rappela les druidesses qui habitaient autrefois la montagne de Bélénus ; si la vierge chrétienne n'a pas comme ces prêtresses gauloises le pouvoir de commander aux flots et aux tempêtes, elle n'en possède pas moins l'art des enchantements.

Le Mont Saint-Michel est assurément l'un des endroits les plus remarquables du monde. S'il se trouvait dans les régions les plus reculées du globe, l'artiste et le poète traverseraient les mers pour l'admirer et y chercher des inspirations ; mais comme il se trouve dans la France, il n'est visité que par quelques pauvres et rares pélerins venus de contrées lointaines, ou quelque antiquaire qui ne voit que le genre et le siècle de l'architecture. A l'aspect de ce gigantesque obélisque de granit qui s'élève au milieu des grèves de l'Océan, à la vue des murs géants de cette vieille et formidable forteresse, de cette église et de ce monastère, qui reposent sur son front comme une couronne sur la tête d'un roi, je restai saisi et immobile d'admiration, comme si j'eusse été touché par le glaive flamboyant de l'archange. Je m'éloignai avec effort et douleur de ce lieu consacré par les merveilles de la foi et de l'art chrétien. Une puissance mystérieuse semblait me retenir. Je tins mes regards attachés sur le mont miraculeux tant qu'ils purent l'apercevoir, répétant avec une indicible émotion ces beaux vers de

fignement ; d'ailleurs le recueil qui renferme le remarquable article auquel sont faits tous ces emprunts, est devenu assez rare aujourd'hui.

M. Wiffen, où se trouve si poétiquement exprimé tout ce que j'éprouvais en moi (1).

One night within thy guarded walls,
O Mount-Saint-Michael! now is more
To me, than in Arabian halls
Whole heaps of legendary lore.
No mail-clad knight from Palestine,
No sandal'd monk from fabled lands,
With bosom more devout than mine
E'er cross'd thy blue and channell'd sands;
Chiefs, kings and, cowl'd hierarchies
Of yore seem'd marshalling my way,
As, barefoot too, in pilgrim guise,
I paused before thy turrets gray.

There stood'st thou, Nature's hermit-king,
The worship of a world, that deem'd
It glory at thy feet to fling
What richest flashed, or brightest gleam'd!
The towers thy guards; thy throne of fame
The pyramid of rocks that soar
To heaven; and on thy brows the same
Rich gothic mitre as of yore;
But of the millions that obeyed
Thy awful crosier, where are they?—
Enough! I mean not to upbraid
The nations with thine ancient sway.

Still let the village girls repair
To hang with flowers the Archangel's shrine,

(1) M. J. H. Wiffen, bibliothécaire du duc de Bedford, auteur d'une traduction en vers anglais de la *Jérusalem délivrée* et des œuvres de Garcilaso de la Vega, ainsi que d'un grand nombre de poésies estimées. Cet homme excellent visita la Normandie, en 1826, avec un artiste bien digne de l'accompagner, M. Louis Parez. Tous ceux qui le connurent alors admirèrent son amabilité. Pour moi, je devais plus tard recevoir de lui sur la terre étrangère, des marques d'intérêt et des services dont je conserverai un éternel souvenir, et je regarde comme un devoir sacré de donner ici à sa mémoire ce témoignage de ma reconnaissance. M. Wiffen est mort, vers 1835, dans un âge encore peu avancé.

And home in bright remembrance bear
Thy shells, unblamed by lyre of mine.

. . . .

And I myself (let greybeards smile)
The like memorials bear away, —
Farewell, farewell time-hallowed pile!
Adieu, thou wild blue Norman bay!

« Une nuit dans tes murs élevés, ô Mont Saint-Michel! « est plus pour moi que ne le seraient dans les palais arabes « des trésors de fabuleuses merveilles ! Jamais à son « retour de la Palestine, le chevalier couvert d'une cotte « de mailles, jamais le moine aux poudreuses sandales, « ne traversèrent avec un cœur plus dévot que moi tes « sables bleus et sillonnés par les courants. Chefs, rois et « hiérarchies monacales des anciens temps semblaient « m'ouvrir la marche, lorsque, les pieds nus comme un « pèlerin, je m'arrêtai devant tes tours grisâtres.

« Là, roi-hermite de la nature, tu étais l'objet « de l'adoration d'un monde qui mettait sa gloire à jeter « à tes pieds toutes les richesses et toutes les splendeurs. « Tes tours te défendent encore; la pyramide de rochers, « trône de ta gloire, s'élève encore vers le ciel; ta riche « mitre gothique couronne ton front comme dans les « siècles passés; mais ces milliers de mortels qui étaient « soumis à ta crosse vénérable, où sont-ils? — Assez! « Je ne veux pas reprocher aux peuples ton antique « domination.

« Que toujours les jeunes filles du village viennent « suspendre des couronnes de fleurs à la châsse de l'Ar- « change, et remportent dans leurs chaumières tes coquilles « comme un heureux souvenir! ce n'est point ma lyre qui « les blâmera..... Moi-même j'emporte de semblables « marques de souvenir. — Adieu, adieu, monument « consacré par le temps! Adieu, vagues bleuâtres de la « baie périlleuse de Normandie! »

G.-S. Trébutien.

DES DIFFÉRENTS SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES.

S'il est une théorie dont les ennemis de la philosophie se soient saisis avidement, pour diriger contre cette science les plus rudes attaques, c'est celle qui fait sortir le scepticisme du conflit de deux systèmes qui semblent se détruire par leurs prétentions réciproques. A peine cette théorie se fut-elle produite au grand jour, qu'elle fut répandue et propagée de toutes parts, et aujourd'hui elle est acceptée comme un axiome. Aussi lorsqu'on attaque la philosophie, on ne discute plus comme autrefois la valeur réelle des systèmes qui la représentent ; on se contente de nous montrer les philosophes à l'œuvre, élevant leur Babel, ou plutôt détruisant les uns les autres ce que chacun d'eux s'efforce d'édifier. On nous montre cette longue série de travaux qui ont duré tant de siècles, ces pénibles recherches qui ont occupé tant d'esprits, ces sublimes conceptions, filles des plus grands génies, aboutissant, à quoi? au scepticisme, suicide moral dont on ne peut se défendre qu'en se jetant dans les rêveries de l'illuminisme et du panthéisme.

Cependant, cette doctrine doit avoir quelque chose de spécieux ; car c'est avec une apparence de vérité qu'elle s'est glissée dans le monde de la science, et qu'elle y a si fortement pris racine.

Ce que nous croyons y découvrir de vrai, le voici : Lorsque la pensée est asservie dans l'enfance d'une société ainsi que dans l'enfance de l'homme, lorsque l'ame soumise à l'autorité qui pèse sur le premier âge ne vit encore que sur la parole d'autrui, s'il arrive que ceux-là même, qui sont chargés de conduire cette enfance et au témoignage desquels elle croit aveuglément, lui montrent

des routes opposées, il est tout naturel qu'elle hésite, qu'elle doute: car elle ne voit encore que par les yeux de ses maîtres, et elle ne peut contrôler ni par conséquent juger leurs assertions contradictoires. Mais le doute peut-il naître dans une intelligence réfléchie de la divergence d'opinions qui s'élèvent sur un objet que cette intelligence perçoit et qu'elle peut juger elle-même ? non assurément, à moins qu'on ne ressemble à ce brahmane qu'une fable antique nous montre comme ayant abandonné la chèvre qu'il allait offrir en sacrifice parce que des voleurs qui désiraient s'en emparer lui dirent que c'était un chien. Et lorsqu'on parle du doute philosophique, entend-on par là l'embarras de l'aveugle placé entre deux guides qui se contredisent, ou la stupidité de cet être fictif qui croit que ses sens l'abusent ? Encore une fois non. Pourquoi donc ces débats contradictoires institués par la justice humaine ? voulait-on en les établissant voiler, obscurcir la vérité ? ne voulait-on pas au contraire le faire éclater dans toute son évidence ? Que dit l'adage populaire ? qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Nous inclinons donc à croire mieux fondée en raison la doctrine que nous allons soumettre à nos lecteurs.

« Une théorie célèbre, en France du moins, reconnaît quatre grandes divisions qui se partagent l'esprit philosophique. Selon cette théorie, l'homme, au début, semble ne croire qu'aux dépositions de ses sens : pour lui la vie physique est tout; il est *sensualiste* et *matérialiste*.—Bientôt la réflexion trouve devant elle certains phénomènes, tels que le moi et ses qualités intellectuelles et morales, qu'elle ne peut rattacher à l'observation sensible. En s'appesantissant sur ces phénomènes, l'homme est bientôt amené à les regarder, d'abord comme les plus importants de ceux qui constituent sa véritable existence, et enfin comme les seuls qui méritent sa confiance. Peu à

peu la matière s'évanouit; l'idée reste seule avec le sujet qui la soutient; de là l'*idéalisme* et le *spiritualisme*. — Lorsque ces deux systèmes, dont l'un détruit la matière, dont l'autre nie l'esprit, se présentent à la fois à nous avec leurs prétentions exclusives, nous hésitons, ne sachant à laquelle de ces deux voix opposées nous devons croire; de là le *scepticisme*. — L'homme ne peut rester dans cette incertitude; l'esprit et la matière ne sont plus, il est vrai; mais une ressource reste encore à la foi. Une lumière qui n'a rien de commun ni avec la matière, ni avec l'âme, flambeaux pour nous éteints, nous luit dans les ténèbres; c'est l'idée de Dieu. Cette idée suppose une faculté spéciale capable de la comprendre; l'intuition devient le principe exclusif de nos croyances, et nous nous précipitons dans le *mysticisme*.

« Telle est la théorie que, dans ses belles leçons de 1829, M. Cousin nous a donnée. Tout en reconnaissant dans cette doctrine un grand fond de vérité, nous avons cru cependant y découvrir quelques imperfections.

« Ainsi, par exemple, et d'une part, nous nous sommes demandé si le scepticisme sortait bien réellement, bien logiquement surtout, d'une lutte entre le matérialisme et le spiritualisme? Pourquoi suppose-t-on avec tant de facilité que le doute naît du combat de deux doctrines opposées? Pourquoi, puisqu'on accorde quelque confiance à chacune d'elles, les croire dans ce qu'elles détruisent plutôt que dans ce qu'elles édifient? Est-ce que le matérialisme ne doit pas nous sembler plus croyable lorsqu'il affirme le corps qu'il a étudié et qu'il connaît, que lorsqu'il nie l'ame qu'il a négligée et qu'il ignore? Est-ce que l'idéalisme, à son tour, n'aura pas plus de crédit auprès de nous quand il affirmera l'âme, qui est l'objet continuel de ses études, que quand il niera le corps, à l'étude duquel il reste complètement étranger? Nous croirions, quelle inconséquence! l'idéaliste, quand il nie le corps, et le

matérialiste, quand il nie l'âme? et nous ne croirions pas l'idéaliste, quand il affirme l'âme, et le matérialiste, quand il affirme le corps, Quoi donc? Si un chimiste, tout en établissant solidement devant nous les vérités que constate sa science, venait nous dire que les calculs de l'astronome sont des rêves et qu'il est impossible à la faiblesse humaine de saisir les grandes lois qui régissent le cours des astres; si, d'un autre côté, l'astronome, après nous avoir ouvert le grand spectacle des cieux et nous avoir révélé les lois de la mécanique céleste, venait taxer de mensongers et d'absurdes les systèmes qui prétendent analyser les corps et découvrir les lois de leur composition et de leur décomposition, que ferions-nous, que devrions-nous faire? Est-ce qu'il nous faudrait rejeter sur la foi de l'astronome étranger à la chimie, les vérités que le chimiste nous aurait démontrées, et, sur la foi du chimiste étranger à l'astronomie, les vérités dont l'astronome aurait enrichi la science? Nous pourrions bien sourire de leurs prétentions exclusives; mais nous accepterions les vérités que chacun d'eux aurait découvertes dans sa sphère, sans tenir compte de leur négation. Ce n'est donc pas le doute absolu, c'est bien plutôt une vue compréhensible de la réalité que nous aimerions à voir sortir d'une lutte engagée entre deux systèmes exclusifs.

« D'une autre part, n'y a-t-il pas quelque confusion dans le rapprochement des divers systèmes dont M. Cousin a formé son ensemble? Trois d'entre eux, en effet, l'idéalisme, le sensualisme et le mysticisme, ont en dehors de l'esprit qui les conçoit un objet positif, la matière, l'âme et Dieu; le scepticisme n'en a pas; le scepticisme ne s'appuie que sur un des modes de la croyance. Si vous admettez le doute comme base d'un système, pourquoi ne pas admettre la certitude et la probabilité comme bases de systèmes correspondants?

« Et enfin, après avoir admis un certain nombre de doctrines exclusives, on ne voit pas pourquoi l'auteur de cette théorie n'a pas ajouté à sa liste, pour la compléter, une doctrine compréhensive, dans laquelle tous les systèmes partiels se réuniraient et s'harmoniseraient; on conçoit d'autant moins cet oubli, que M. Cousin n'appartient lui-même à aucune de ces catégories exclusives, et que l'éclectisme, tel que nous le connaissons en France, s'associe tout naturellement à son nom.

« Nous avons donc cru devoir modifier la théorie que, du reste, nous le répétons, on ne saurait trop admirer. Considérée, quant à l'objet de son étude, la philosophie marche, en n'admettant exclusivement que le monde des corps au *matérialisme*; — que le monde des esprits au *spiritualisme*; — que le monde divin au *panthéisme*. Considérée, quant au caractère de la croyance qui s'attache à nos différentes connaissances, la philosophie aboutit, en n'admettant exclusivement que la certitude au *dogmatisme*; que la probabilité au *probabilisme*; — que le doute au *scepticisme*. Mais ces systèmes exclusifs doivent tôt ou tard se rapprocher et se concilier. En partant de l'unité abstraite (unitarisme), la philosophie doit tendre par la dualité (dualisme) à la triplicité (trinitarisme) ou totalité, c'est-à-dire au *synthétisme*, vaste système qui embrassera ce que chacun d'eux a de vrai et de légitime, et qui admettra, d'un côté, le triple objet de la connaissance; de l'autre, le triple caractère de nos croyances, *synthétisme* à la fois *objectif* et *subjectif* (1). »

JOACHIM MÉNANT.

(1) Cet article est extrait de l'introduction aux *Leçons d'histoire de la Philosophie* professées par M. A. Charma, et que doit publier prochainement M. Joachim Ménant, notre collaborateur. Le talent du professeur distingué, et la justesse d'esprit dans les matières philosophiques déjà déployée par l'élève qui a entrepris cette œuvre, sont, nous n'en doutons pas, le sûr garant d'un succès mérité.

(*N. du D.*)

UN SENTIMENT ET DES GANTS BLANCS.

Ou vas-tu, Préaulx? demandent tous ceux qui le rencontrent à un sergent-fourrier de fusiliers au 34ᵉ. régiment de ligne. Aristide Préaulx, sans s'arrêter, répond à la question de ses camarades : Je vais chez le lieutenant Teissier, mon pays. — Et il continue le court trajet qui sépare la cathédrale de Rouen de la rue St.-Eloi. Il a le jarret tendu, le port coquet comme un jour de parade; son shako est périlleusement posé sur son oreille droite, et de sa main gauche, pour rétablir l'équilibre de sa personne, il balance avec grâce son sabre-poignard poli, lustré, éblouissant à la poignée. Sa moustache gracieuse et relevée en accroche-cœurs à l'extrémité de chaque lèvre donne à son sourire un air conquérant presqu'irrésistible, son œil d'une vivacité méridionale soulève, pour ainsi dire, la paupière baissée des jolies passantes, et en revanche force à s'humilier le regard moqueur et provoquant de la grisette riant à sa fenêtre. Mais son œillade, en ce jour, n'a que la brièveté de l'éclair, comme elle en a la brûlante vivacité, et il semble dire à toutes les Rouennaises : Gardez-moi votre cœur pour une autre occasion, je n'ai pas le temps tout de suite, il faut que j'aille chez le lieutenant Teissier, mon pays.

Dans les 72 régiments de ligne que nous possédions alors, il n'y avait pas de lieutenant qui eût plus d'égards pour un de ses fourriers, que le lieutenant Teissier pour Aristide Préaulx, et pas de fourrier plus sincèrement dévoué à son lieutenant, que Préaulx à Charles Teissier.

Le sergent-fourrier, type que nous n'avons pas besoin d'esquisser, quoiqu'il ait ses caractères distinctifs et dignes d'étude, a généralement un travers étonnant, c'est de vouloir être, disent ses subordonnés, *le premier mou-*

tardier du pape. L'écolier de rhétorique traite sans vergogne son professeur de *perruque*, quand celui-ci ose ne pas admirer sa verve poétique : les sous-officiers entre eux se croient fort supérieurs à leurs capitaines et presque les égaux du colonel : la perspective de l'épaulette leur donne une sorte de torticolis intellectuel qui leur fait voir toutes choses en bas. C'est à peine s'ils saluent leurs lieutenants, et avant de porter l'index au shako, ils ne manquent pas de leur faire avec la main un petit signe amical. Cela tient sans doute à ce que la plupart des jeunes officiers viennent de l'école militaire, et que les fourriers et sergents, connaissant mieux les détails du service, trouvent dans les premiers jours l'occasion de prendre ceux-là en faute ou en erreur. Et de là, selon eux, leur supériorité incontestable ; et de là, leur tournure fendante, leurs gestes dégagés, leur voix brève et aristocratique, leurs paroles choisies.

Préaulx, passablement présomptueux, était autant que tout autre fier de ses galons, mais dans son dénigrement contre les grades plus élevés, il faisait toujours une exception en faveur de son lieutenant ; cette déférence, il l'imposait à ses collègues, il les forçait à se taire ou du moins à ne pas mal parler du lieutenant Teissier.

C'étaient deux enfans de la Picardie, tous deux de Péronne, tous deux fils de vieux soldats avaient été nourris ensemble, porte à porte, et tous deux poussés vers l'état militaire par un penchant que rien ne contrariait, avaient, à dix-huit ans, embrassé cette carrière. Seulement, l'un avait appris les mathématiques, était entré à l'école St.-Cyr ; l'autre, plus impatient, s'était engagé. Par un heureux hasard, Charles, arrivant au 34e., en qualité de sous-lieutenant, y retrouva Aristide qui était fourrier depuis six mois, après quatre ans de services ; ce qui prouve, malgré la géométrie, que le chemin le plus direct peut fort bien n'être pas le plus court.

Au régiment, cette liaison d'enfance continua; mais Aristide sut reconnaître dans son ami le chef auquel il devait obéir; et *Charlot*, comme il l'appelait, s'effaça devant la distance du grade. Teissier, de son côté, n'était jamais plus content que lorsqu'il passait la soirée avec son fourrier, causant du pays, de leur enfance, de leurs premiers désirs et de leurs premiers rêves, de tout enfin, même de leurs premières pipes de tabac, source des plus sérieuses remontrances de leurs mères.

Si l'on veut comprendre l'amitié de Préaulx et de Teissier, il faut être convaincu que les âmes s'unissent d'ordinaire par ce qu'elles ont de dissemblable: les contraires s'attirent. Rien de plus opposé que les goûts, le caractère, en un mot la nature intime des deux amis, surtout en ce qui concerne les femmes. Cet éternel sujet de disputes à propos duquel tout le monde pérore avec assez d'aplomb, sur lequel les Romanciers débitent les plus drôles de choses et proposent effrontément des théories, quand la pratique elle-même n'apprend de ces dames que ce qu'elles veulent bien nous en laisser connaître, les femmes étaient souvent l'objet des causeries de Teissier et de Préaulx; c'était sur ce terrain que leur individualité se dessinait davantage. Un séjour de quatre années au régiment avait rendu Aristide Préaulx sceptique, railleur, vantard en vrai sous-officier, il doutait.... ou plutôt il ne croyait plus à la vertu des femmes depuis qu'il avait triomphé des scrupules de plusieurs bonnes d'enfants. Charles quittant l'aile maternelle pour St.-Cyr où les mathématiques avaient absorbé ses facultés, et tombant dans un monde nouveau pour lui en était encore à voir une divinité dans une jolie femme et à juger son âme d'après ses yeux. Il traitait de blasphèmes les plaisanteries d'Aristide. Je n'ajoute pas que Préaulx, dans leurs discussions, finissait toujours par avoir raison; je ne sais d'où cela provient, mais ceux qui attaquent les femmes,

qui se moquent de leurs défenseurs, d'ordinaire imposent silence à ceux-ci. Elles sont en vérité bien maladroitement défendues par les hommes. Hélas ! le sont-elles mieux par elle-mêmes ?

Ce jour-là, c'est-à-dire un des premiers jours de juin 1837, Charles Teissier attendait Aristide Préaulx avec une véritable anxiété ; il avait fait quelques frais pour le recevoir ; sur un guéridon à côté d'une douzaine de cigarres et d'un paquet de tabac, deux verres et un flacon de Kirschen flattèrent l'œil du sergent-fourrier lorsqu'il entra.

Arrive donc, s'écria Charles, je craignais que tu ne vinsses pas.

Aristide tira sa montre : Pardon, mon lieutenant, il est trois heures, heure militaire. — Il ne concevait pas trop l'impatience de Charles, il voyait qu'un événement extraordinaire bouleversait sa pensée et le faisait sortir de son calme habituel, il espérait l'apprendre, il n'eût pas osé le demander.

Ils s'asseoient, Aristide s'empare d'un cigarre, vide son verre et la conversation commence. Teissier hésite, recule à causer de ce qui l'intéresse en ce moment ; il désirerait que Préaulx l'interrogeât, mais celui-ci, bien qu'il s'aperçoive que Teissier ne prête guère d'attention à ses discours, se résigne et répond à toutes les questions de son lieutenant. Enfin Teissier, faisant effort sur lui-même, prend la main d'Aristide, et lui dit :

— Ecoute, Aristide, je t'ai fait appeler parce que tu es mon véritable ami, que j'ai besoin d'un conseiller et plus encore d'un confident.

— Grand Dieu ! qu'est-ce qu'il y a, mon lieutenant ?

— Laisse-là ton lieutenant : je suis ton frère, ton Charlot.

— Oui, mon lieutenant.

— Encore !

— C'est dit, Charlot, je n'y serai pas repris.

— Oui, je veux te consulter.... tu me diras ... car ... tu as de l'expérience.

— Hun ! hun !

— Aristide, mon pauvre ami, je suis amoureux à en perdre la tête.

— Ah ! bah ! Ah ! tant mieux ! s'écria Teissier, dont la figure s'illumina de gaîté.

— Je ne te dirai pas que j'aime sans espoir.....

— Je crois bien, ces bêtises-là, c'est pas fait pour nous ! des amours sans espoir, ça se voit.... dans les comédies où l'on s'épouse à la fin; j'en use pas, et toi ?

— Ni moi, je l'espère du moins, dit Charles, en riant; cependant je n'ai encore rien obtenu.

— Il y a commencement à tout; il ne faut pas te décourager; que veux-tu savoir ?

— J'ose à peine te l'avouer, je crains d'avoir un rival, et toi qui, au besoin, pourrais faire le recensement du personnel féminin de la ville,

— Et des faubourgs, ajouta modestement Préaulx, c'est le devoir d'un fourrier. Depuis quand la connais-tu ?

— Depuis huit jours. Mon ami, d'abord elle est charmante....

— Diable ! Ensuite....

— Oh ! ne plaisante pas, je t'en prie. Imagine-toi : une jeune fille, elle paraît n'avoir guère que seize ans, sa taille est fine et bien prise, un peu frêle, mais cela donne à sa tournure un laisser aller langoureux des plus adorables; elle est blonde, elle a les yeux bleus, du reste ils sont aussi spirituels que s'ils étaient noirs; elle est pâle, seulement ses lèvres sont un peu colorées, et son sourire laisse voir les dents les plus mignonnes, les plus blanches, les plus artistement rangées !

— Brrrrtt ! tout le portrait d'Aspasie.

— Fi ! allons donc !

— Il ne faut pas dire fi d'Aspasie, observa Aristide à demi grave.

Charles ne lui répondit pas.

Aristide fumait son cigarre, et silencieux attendait qu'il plût à Teissier de continuer ses confidences. Celui-ci s'était levé, il avait ouvert sa fenêtre, il se penchait vers la rue, semblait avoir oublié son compagnon.

Il était sérieusement blessé de l'interruption de Préaulx; il lui en voulait d'avoir accolé un nom vulgaire, le nom d'une femme sans doute peu distinguée, au bas de ce portrait qu'il avait cherché à entourer d'une sorte de prestige. Chose étrange ! Il n'eût pu affirmer avec certitude la vertu de la jeune fille dont il se sentait amoureux; loin de là : il avait conçu quelques soupçons sur elle, d'après sa conduite bizarre; il voulait même les éclaircir par l'intermédiaire de Préaulx, et cependant son amour propre était froissé de cette ressemblance, de cette égalité établie entre elle et Mlle. Aspasie, la maîtresse d'un sergent-fourrier. Les amants ont un orgueil singulier, inexplicable pour eux-mêmes, incompréhensible pour les cœurs froids.

Il revint, reprit sa place auprès du guéridon, ralluma son cigarre, versa du kirsch dans les verres, tendit le sien à Préaulx, et rompant le silence :

— Elle s'appelle Laure.

— Joli nom, murmura Préaulx.

— N'est-ce pas? reprit Teissier tout-à-fait radouci par cette approbation, tant il fallait peu de chose pour refermer sa blessure.

— Avec un nom comme celui-là, continua Préaulx, nous devons être la fille de quelque négociant; d'ailleurs le lieutenant ne courtiserait pas une simple ouvrière.

— Mais pardon, mon ami, c'est une ouvrière, une lingère, une brodeuse, je ne sais pas trop, moi; il y aura demain huit jours que je la rencontrai sur le paquebot à

vapeur d'Elbeuf; j'y avais affaire. Dès que je la vis sur le pont, j'éprouvai un vif désir de lui parler. Mais que lui dire, quand on n'a pas l'habitude de ces choses-là? Ma timidité était un obstacle invincible. Je crois que de son côté elle m'avait remarqué. Un orage vint à mon secours; tout le monde se refugia dans la chambre J'y avais déposé un volume de Gil Blas; c'était une ressource si l'ennui m'avait assailli. Elle s'en était emparée et le lisait. J'allai m'asseoir à côté d'elle; — C'est à vous ce livre, Monsieur, me dit-elle, et elle s'excusa de l'avoir ouvert. Je la priai de s'en servir, mais bientôt elle l'abandonna, et la conversation fut naturellement engagée. Si tu savais, Aristide, quelle fut bientôt notre confiance mutuelle et combien, à chacun de ses mots, son âme se révélait douce et naïve. Nous revinmes ensemble à Rouen, et déjà nous étions des amis de dix ans. Tu ne peux te figurer comme les paquebots à vapeur avancent vite une liaison. Elle m'a raconté les soucis de sa vie; mon ami, elle n'est pas heureuse; beaucoup de travail, un salaire insuffisant pour elle et pour sa mère, voilà son existence.

— Et nous voyons Mlle. Laure?

— Tous les matins, avant l'heure où elle doit se rendre à son magasin.

Elle m'a donné à entendre que..... je ne lui étais pas indifférent, mais qu'elle aimerait mieux mourir.....

— Peste!

— Ce qui me donne espoir, c'est que j'ai un rendez-vous pour ce soir, à huit heures, près de l'église de St.-Ouen; mais un noir pressentiment m'empêche d'être tout-à-fait heureux, si j'avais un rival!...

— Oh! nous saurons cela dès demain, ou la mouche sera bien fine, tranquillise-toi. Comment reconnaître nos amours? Où demeurons-nous?

— Tu la verras ce soir près de St-.Ouen; quant à sa demeure, elle a toujours refusé de me l'indiquer.

Aristide eut un imperceptible mouvement d'épaules.

— D'ailleurs, continua Teissier, elle est assez facile à découvrir : ses cheveux blonds roulés en grosses boucles encadrent sa figure angélique ; sa toilette est à la fois simple et coquette : un petit bonnet à la paysanne, une robe d'indienne, un fichu de soie blanche et bleue noué gracieusement autour du cou, quelquefois un tablier de foulard.

— Sur les cinq ou six mille grisettes de Rouen, il n'y en a pas une douzaine auxquelles cette description ne s'applique plus ou moins parfaitement.

— Le seul luxe que j'aie remarqué en elle....

— Du luxe, interrompit Aristide ; il fronça le sourcil.

— Ce sont des gants blancs, d'une peau fine qui ne peut grossir ses doigts, mais qui en dessine parfaitement la rondeur et en fait même ressortir l'élégance.

— Des gants blancs, s'écria Aristide, en bondissant sur sa chaise, des gants de peau blancs !

— Et pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu as donc ?

—J'ai... dit Aristide, j'ai que ces gants là ont été faits avec la peau du serpent qui tenta la première femelle.

Et à son tour, hors de lui, il se leva en répétant : *des gants blancs !* Il ouvrit aussi la fenêtre, puis il se promenait à grands pas, et Charles stupéfait le suivait des yeux.

Quand Préaulx se fut un peu calmé, il prit la main de Charles, et avec une émotion évidente, lui dit : Charles, mon ami, tu ne manques pas de courage.

— Que veux-tu dire ?

— Il est inutile de prendre des informations.

— Comment ?

— Charles, tu as un rival et un rival heureux.

Teissier pâlit : cela ne se peut, Aristide, cela ne se peut... être ainsi trompé...., oh ! non.

— Tu l'es, mon ami, tu es volé comme dans un bois... Dis-moi, as-tu vu dans le cours de ton existence beaucoup de lingères en gants blancs ?... Des gants blancs à une

lingère, à une lingère vertueuse, à une lingère qui n'aurait pas d'amants, mais, malheureux, c'est une calèche à un caporal de grenadiers! Une petite ouvrière qui porte des gants de peau! et des gants blancs! Elle gagne vingt sous par jour, elle s'entretient, se loge, se nourrit elle et sa mère! Et elle achète des gants blancs sur ses économies. Des gants blancs à une lingère! Et elle n'a pas d'amants!!.. C'est-à-dire qu'elle aurait un chapeau avec des plumets ou des jardins que ce ne serait pas plus clair. Des gants de peau blancs! Mais c'est grande dame tout plein, mais c'est de l'aristocratie! Et tu te figures que c'est de la vertu! Ah! Charles!!! — Et le voilà qui continue sur ce ton pendant une heure, sans que Teissier songe à l'interrompre, tant la vérité lui apparaissait nettement dans cette circonstance, futile pour tout autre qu'un observateur de la force de Préaulx. Essoufflé par un discours si véhément, il s'essuya le front, et termina en disant : Ami, souviens-toi que dans ce monde, règle générale : la vertu en petit bonnet doit porter des gants de fil d'Ecosse..... ou de coton, comme les soldats français!

— A quel point elle s'est jouée de moi! dit Charles; je ne veux pas la revoir, car je craindrais de ne pas maîtriser ma colère.

— Tiens, reprit Aristide, qu'est-ce que cela signifie, si elle est gentille?

— Jamais, jamais.

— Si c'est ton idée, tu es libre. Maudits gants blancs! je vais les voir et leur dire deux mots.

— Ne cherche pas à la connaître, j'aurais trop de honte.

— Suffit, dit Aristide, je viendrai passer la soirée avec toi, si je peux avoir une permission.

— Au revoir.

Ils se séparèrent.

Huit heures sonnaient. Charles n'était pas sorti, tant il était honteux d'avoir été dupé par une femme, ce qui, par parenthèse, arrive quelquefois à d'honnêtes gens, jolis garçons, aimables et spirituels, témoin notre ami ****, mais passons.

Aristide n'avait pu résister au désir d'entrevoir l'héroïne de l'aventure. Il se promenait sur la place devant l'église St.-Ouen. Bientôt il aperçut une jeune femme, véritable original du portrait esquissé par Teissier. Dès qu'il fut près d'elle, il demeura saisi d'étonnement :

— Aspasie, murmura-t-il.

— Aristide, s'écria-t-elle, en éclatant de rire. Quel hasard !

Elle lui donna le bras.

— Ce n'est pas un hasard, dit Préaulx.

— Alors c'est bien plus aimable à toi, mais j'avoue que je ne comprends guère....

— Nous allons essayer de nous faire comprendre. Il paraît, ma belle, que tu voulais monter en grade, l'épaulette te souriait.

— Oh ! répondit Aspasie, histoire de me trouver à ta hauteur, quand on rendra justice à tes mérites.

— Fort bien, dit joyeusement Aristide, et depuis quand t'appelles-tu Laure ?

— Depuis mon baptême : Laure-Aspasie-Clorinde Pichot.

Préaulx fut déconcerté.

— Et depuis quand portes-tu des gants blancs ?

— Depuis que j'ai pour ami un commis de marchand de gants dans la rue Grand-Pont, et qui me dit toujours : Ma petite Clorinde, je veux que tu sois la mieux gantée, la mieux.... n'importe quoi de toutes les femmes de Rouen.

— Et de trois, se dit le fourrier, et de trois benêts !!

Y en a-t-il d'autres? demanda-t-il à Aspasie, en se retournant brusquement vers elle.

— De quoi?

— Eh! Parbleu.....

— Ah! — Elle se mordait les lèvres pour ne pas éclater. — Oh! non, foi d'honnête fille; j'en ai autant que de patronnes, mais pas plus.

Préaulx était révolté, j'aime à le croire; mais le moyen de se fâcher! Le cynisme d'Aspasie avait quelque chose d'attrayant et de gracieux. Le vice devrait avoir des dehors épouvantables; par malheur, il n'en est pas toujours ainsi, et cela fait bien du tort à la vertu.

Le front d'Aristide ne s'était pas déridé, ses yeux sévères se portaient de minute en minute sur les mains d'Aspasie. Celle-ci alors se dressait sur ses pieds, de véritables pieds de Chinoise! et s'efforçait d'atteindre aux moustaches d'Aristide: c'était le prendre par son faible; mais lui se rengorgeait et elle se dépitait, la mutine!

Tout en causant, ils étaient descendus sur les quais.

Le crépuscule finissait; tous les objets perdaient leur forme dans cette obscurité naissante; c'est à peine si l'on distinguait cette ceinture de tours en brique qui s'élèvent au-dessus des manufactures, comme dans une ville d'Orient les Minarets au-dessus des mosquées. La statue de Corneille se détachait de ce fonds grisâtre, et à lui seul, ce bronze argenté par la lune réflétait gloire et poésie sur la cité commerçante. Une brise tiède comme l'haleine d'une jeune femme balançait les mâtures et les cordages des grands navires; les eaux de la Seine exhalaient une légère vapeur. Les Rouennais, débarrassés du soleil ardent de ce jour, laissaient leur poitrine se dilater, et semblaient n'avoir pas respiré depuis la veille. — Aristide hésita, la soirée était si belle et Mlle Laure si jolie. Les yeux de la malicieuse fille fixés sur le sergent-fourrier et attendant sa décision, avaient l'humide éclat des dernières étoiles quand une

blanche nuée vient tempérer le feu de leurs rayons; — et puis des gants blancs émanait un doux parfum qui chatouillait l'odorat et la vanité d'Aristide Préaulx.

Enfin il reprit le bras de sa maîtresse qu'il ne retenait plus que faiblement, et remontant d'un pas agile le long des quais, tous deux disparurent derrière la côte Ste.-Catherine.

H[r]. Mondehare.

LA MARCHÈQUE.

Nous avons signalé, il y a quelques jours, une expression autrefois française, et qui, malgré des titres de noblesse tels qu'une origine latine et un usage constant durant le moyen âge n'en a pas moins été tout-à-fait oubliée, partout ailleurs que dans la ville de Caen.

Voici maintenant un autre mot, le mot *Marchêque*, qui, comme le premier, a conservé sa valeur dans notre pays. La *coutume* l'a imposé non seulement au peuple qui adopte aisément les locutions les plus bizarres, pourvu qu'elles expriment ce qu'il veut faire entendre, mais aussi aux classes que l'éducation a rendues plus difficiles. La *Marchêque* est à Caen l'époque du terme, le 25 mars : on loue pour la *Marchêque*, on livre, on paie à la *Marchêque*, on déménage à la *Marchêque*. Le 25 mars est passé, mais on trouvera encore long-temps la *Marchêque* à tous les coins de rue, affichée sur toutes les murailles.

Au moyen âge on appelait *Marchaine*, *Marçaiche*, *Marcheinche*, *Marzache*, *Maroesche*, *Marchesche et Marchesque* la fête de l'Annonciation de la Ste.-Vierge qui vient dans le mois de mars, de même qu'on appelait *septembrate*, *septembresce*, *septembraiche et septembrèche* la fête de la Nativité de la Ste.-Vierge qui se célèbre le 8 septembre (1). Le passage suivant en fait foi; il est extrait d'une ordon-

(1) Du Cange *Gloss.* et *supp'* au mot *festum*.

nance de Charles V, en date du 13 novembre 1364, et renouvelée à Paris en mars 1369, pour régler la vente du cuir tanné dans la ville de Chartres :

« Nuls homs dehors la Cité et la Banleuë de Char-
« tres, ne puet ne ne doit vendre ne apporter pour vendre
« cuir tanné, ne faire marchié, ne joindre (2), ne bailler
« deniers à De, pour raison de cuir tanné, oultre la somme
« de douze deniers et maille, dedens la Ville et la Banleuë
« de Chartres; fors que ès quatre Foëres des quatre
« Festes Nostre-Dame; c'est assavoir, à la Chandeleur, à la
« Marcesche, à la Mi-Aoust et à la Septembresce (3)...... »

Il n'y a rien à dire sur le mot *Septembresce* tombé en désuétude, au moins en Normandie. Quant à la *Marchêque*, Du Cange cite dans son *Glossaire* diverses autres chartes dans lesquels il en est fait mention.

Dans l'une on trouve :

« Ne pouns ne devuns pasturer ou dit pré dès lou jour
« de la *Marceinche* jusques à la quinzaine de la S.
« Ronni......... »

Et, dans un autre :

« Le jour de l'Annonciation que l'en dit la *Marches-
« che* (4)........ »

Enfin, il est encore question de la *Marchêque* dans un fragment d'un cartulaire de la ville de Chartres que donne le même auteur au mot *Festum* :

« Sachent tous qu'en l'an de grâce 1286, le jeudi
« d'emprès la *Marzache*........ »

Il est juste d'avouer cependant que l'expression *Marchêque* était bien plus souvent employée pour désigner, non la fête de l'Annonciation de la Vierge, mais les menus

(1) Sous entendu : *les mains*. Autrefois, en concluant un marché, les contractants joignaient leurs mains droites en signe de la bonne foi qu'ils allaient mettre à remplir leurs conventions. — Voir le *Gloss.* de Du Cange au mot *Palmata*. — Cet usage s'est conservé en Normandie.

(2) *Ordonn. des roys de France*, t. 5, p. 272.

(3) Du Cange, *Suppl.* au mot *Marceschia*.

grains qu'on sème au mois de mars et qu'on appelle aussi *blés ou grains trémois*, tels que l'avoine, l'orge, les pois, les fèves et les vesces. On en rencontre des exemples très-fréquents dans les anciennes *Coutumes*, et, dans ce dernier sens, ce terme est encore en usage dans le Berri, le Poitou, la Touraine, la Saintonge et le Limousin.

Le mot *Marchêque* vient du latin *Marceschia* qui appartient à la basse latinité et est dérivé de *Mars, Martis*, Mars.

Roquefort assure qu'on appelait aussi *Marçaiche* un droit sur le poisson de mer vendu au marché, et il lui suppose la même étymologie latine. En ce cas, il semble plus naturel, quoiqu'elle soit homonyme, de faire venir cette locution de *Mare, Maris*, Mer. G. MANCEL.

Poésie.

SONNET

A L'AUTEUR DE LA DIVINE ÉPOPÉE (1).

A toi, vainqueur, à toi notre encens le plus pur !
Au pied de ton autel les palmes et les lyres !
A toi tous les transports, les honneurs, les sourires !
A toi l'onction sainte et le règne futur !

L'abîme ténébreux, l'éblouissant azur
A ton aigle ont ouvert leurs magiques empires ;
Et l'on dirait que Dieu, miroir où tu t'inspires,
T'a confié le mot de son mystère obscur.

Dante, Milton, Soumet, trinité du génie,
Unissent leurs splendeurs dans un ciel d'harmonie :
Les siècles béniront ces élus triomphants !

A toi, vainqueur, à toi, gloire, reconnaissance !
La France jusqu'alors couronnait ses enfants,
Mais aujourd'hui c'est toi qui couronnes la France !

Alph. LE FLAGUAIS.

(1) La prochaine livraison contiendra un examen du beau poëme de M. A. Soumet, par M. Delange.

LA BRANCHE DE BUIS.

Branche de buis,
En qui j'ai foi,
Pendant mes nuits,
Protège-moi !

Fais qu'au chevet où je t'attache
Revienne la tranquillité,
Ou que, seul, mon oreiller sache
Combien mon cœur est agité !

Branche de buis,
En qui j'ai foi,
Pendant mes nuits,
Protège-moi !

Saint rameau, par ton influence,
Rafraîchis mon front consumé,
Ou bien rends-moi ma confiance
En celui que j'ai tant aimé !

Branche de buis,
En qui j'ai foi,
Pendant mes nuits,
Protège-moi !

Bois béni ! fais que je sommeille
De mon bon sommeil de quinze ans,
Ou fais du moins que, si je veille,
Je puisse croire à ses sermens !

Branche de buis,
En qui j'ai foi,
Pendant mes nuits,
Protège-moi !

Bois sacré, fais que je l'oublie !
Qu'avec une autre il soit heureux ;
Ou, si je l'aime pour la vie,
Au moins, reçois seul mes aveux.

Branche de buis,
En qui j'ai foi,
Pendant mes nuits,
Protège-moi !

G. Mancel.

REFUS.

Cessez de tourmenter ma muse,
Y pensez-vous ? chère Fanny :
Parfois l'amitié vous abuse,
Et je veux rester votre ami.

Pourquoi réveiller dans mon ame,
Des accents, source de mes maux ?
De grâce, épargnez-moi, Madame,
Mon ame a besoin de repos.

Je vous ai déroulé ma vie,
Vous m'avez conté vos douleurs ;
Je crains que ma muse attendrie
Ne conspire contre nos cœurs.

L'indiscrète peindrait peut-être
A nous deux.... qui n'y songeons plus,
L'instant où j'ai failli renaître
Quand nos pleurs se sont confondus.

Je le sais par expérience,
Les pleurs font éclore l'amour :
Je me tairai donc par prudence,
Voulant être aimé plus d'un jour.

Mais l'amitié, ma seule idole,
Pour ne pas la dénaturer,
Fanny, croyez-moi sur parole,
Ensemble évitons de pleurer.

Voyez où tout cela m'entraîne....
Ne m'ordonnez plus de chanter ;
J'entrevois le bout d'une chaîne
Que seul il me faudrait porter.

Et si j'allais encor m'éprendre,
Rien ne saurait me consoler.
Quel crime d'oser vous l'apprendre !
Quel tourment de n'en pas parler !

Aug. Le Flaguais.

Avril 1831,

BULLETIN.

Théâtre de Caen. — On nous assure que M. Haquette a réengagé quelques-uns des artistes les plus affectionnés du public. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de donnner un regret à Mme. Martial qui nous quitte. Cette actrice sera difficilement remplacée. Voici les acteurs qui nous restent : Mme. Théodore, dont on a applaudi la jolie voix et qui s'efforcera, nous n'en doutons pas, de briser la monotonie de son jeu par quelque peu d'animation ; Aymar, notre comique d'un naturel si parfait ; et Mme. Sircourt, notre excellente duègne, qui décidément ne veut pas nous quitter. Elle tient à nos bravos et ils ne lui feront pas faute. — M. Haquette n'a point été découragé par les tristes résultats pécuniaires de l'année théâtrale qui vient de finir ; il faut espérer que le public se lassera à la fin de voir faire des sacrifices onéreux à un homme à la fois d'une probité rigoureuse et d'un beau talent.

— L'académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, a voté, dans sa séance du 22 janvier 1841, une somme de 50 fr. pour contribuer à l'érection d'un monument à la mémoire de P.-D. Huet, dans la ville d'Avranches.

— Nous avons assisté dernièrement, avec un vif intérêt, à une opération de strabisme, faite, par le docteur Le Cœur, et couronnée d'un plein succès. Cette opération consiste dans la section du tendon du muscle contracté qui entretient la déviation de l'œil. Jamais procédé opératoire ne fut plus simple. Trois ou quatre coups de ciseaux suffisent ; l'œil reprend à l'instant sa rectitude. M. Le Cœur continuera d'opérer gratuitement chez lui, tous les mardi, de onze heures à midi, les personnes atteintes de strabisme. Il opérera également, par un procédé analogue, les personnes atteintes de bégaiement. Aug. Le F....

— La Revue de l'Orne vient de prendre un développement qui prouve le succès qu'elle a obtenu jusqu'ici sous un titre et sous un format plus modeste. Ce recueil vient de faire paraître le 10e. n°. de la 4e. année, et nous ne doutons pas que l'intérêt qu'offre cette publication ne soit un titre assuré à la faveur du public. Cette Revue paraît tous les dimanches et forme 4 pages in-4°. Un dessin est joint au texte. On s'abonne chez les libraires des départements.

— France administrative. Le 7e. n°. de ce recueil vient de paraître. Il contient un résumé du cours administratif professé par M. Macarel,

conseiller d'Etat.—Projet du dégrèvement de l'impôt.—Nouveau système de pensions de retraite des employés par M. O'Donnel, conseiller d'Etat.—Un dessin, par Fleury Mounier, avec texte.—Une chronique et faits divers. On s'abonne rue St.-Lazare, 29, à Paris, et chez les libraires des départements. Par an, 7 fr. 50 pour les départements.

— Nous recevons à l'instant le prospectus de la 2e. série de la Revue anglo-française. Cette Revue, destinée à recueillir toutes les données historiques et autres, se rapportant aux points de contact entre la France, l'Aquitaine et la Normandie, et rédigée par une société de savants et de littérateurs, est publiée à Poitiers, sous la direction de M. de La Fontenelle de Vaudoré, correspondant de l'Institut de France (académie des inscriptions et belles-lettres), membre non résidant du Comité des publications historiques au ministère de l'instruction publique, et d'un grand nombre de Sociétés savantes françaises et étrangères.

Les anciens et nombreux points de contact entre deux nations si grandes et si généreuses, leur rivalité séculaire, offrent à l'histoire une suite de faits d'une grande importance et d'un intérêt soutenu. Le burin de l'histoire est loin surtout d'avoir retracé une foule de traits épars, dont le faire de notre époque peut tirer un merveilleux parti. Écrire en détail, par événement détaché, tout ce qui se rattache aux anciennes guerres de la France et de l'Angleterre, reproduire l'esquisse des débris des monuments historiques, restes matériels des chroniques des anciens temps, en y joignant parfois quelques pages romantiques inspirées par la force et l'importance des souvenirs; c'est en agissant ainsi qu'on espère intéresser en France et au-delà du détroit. »

La première série de la Revue anglo-française a reçu le meilleur accueil dans le monde savant. Encouragée par ce succès et formée de quelques membres résidants de l'Institut, de plusieurs correspondants, de savants attachés à la bibliothèque du roi et aux archives du royaume, et de grand nombre d'autres Français érudits, avec quelques étrangers de marque, la société qui a entrepris la publication de la Revue anglo-française a mis de nouveau la main à l'œuvre, en commençant une seconde série. Une telle entreprise faite uniquement dans l'intérêt de la science est assurée d'un beau succès.

Cette Revue paraît une fois par trimestre chez MM. Saurin frères, imprimeurs-éditeurs, à Poitiers. Prix: 11 fr. par an pour la province.

Nous avons reçu trop tard, pour l'insérer dans la dernière livraison, une pièce de vers remarquables sur le *Retour de Napoléon par la Normandie;* comme déjà nous avons publié deux pièces sur ce sujet, l'une de M. Alph. Le Flaguais, l'autre de M. A. Thévenot, nous devons, quelle que soit la beauté des vers que nous recevons, nous contenter de donner à nos lecteurs les strophes suivantes:

Paris, qui fait les rois, les berce et les dépose,
S'efforce d'effacer, dans cette apothéose,
D'un vertige fatal le fatal souvenir.
Paris le délaissa quand il revint sans armes....
Pleure, cité superbe, et qu'un torrent de larmes
Efface cette page à l'œil de l'avenir.

L'astre qui, sous le crêpe, à l'horizon rayonne
De l'erreur d'un moment, t'absout et te pardonne;
Tu sais ce qu'il en coûte à tant changer de rois.
Le dôme des guerriers, moderne capitole,
Resplendissant de feux, reçoit l'immense idole
Parmi l'encens, les pleurs, les séraphiques voix.

. . . .

Dans son amour pour toi, France, il put s'égarer :
Toi seul juge, ô mon Dieu, les écarts du génie,
Que n'ont point expié ses six ans d'agonie;
Il fut martyr.... Il faut le plaindre et l'admirer;
Et! qui n'a pas failli sur ce globe d'argile :
Ici bas la vertu n'est qu'un cristal fragile.
Descendu parmi nous, exilé radieux,
Il avait oublié ses ailes dans les cieux.
Au plus brillant acier quelque rouille s'attache,
Et toi-même, ô soleil, n'as-tu pas quelque tache!

Ces vers sont de M. Marie Dumesnil de Maubeuge, membre de l'Académie de Caen et de celle de Rouen, et auteur d'un ouvrage sur la Normandie, les *Chroniques Neustriennes*.

— Georges Sand vient de publier, dans un des derniers N^os^. de la *Revue des Deux-Mondes*, un très-curieux document historique de M. Tastu, annexé à un article intitulé : *Un hiver au midi de l'Europe*. Ce document, que nous désirons de grand cœur ne pas voir contesté par d'autres bibliographes, ne tend à rien moins qu'à prouver que Bonaparte, qui tenait tant à être Français, descendait d'une famille originaire du Languedoc ou de la Provence.— « C'est le sort des grands hommes après leur mort, dit Georges Sand, de voir les nations se disputer leurs berceaux ou leurs tombes. »

— L'annuaire Normand, pour l'année 1841, vient de paraître. — Cette publication, qui présente un intérêt si varié, est aujourd'hui généralement appréciée. M. de Caumont, à qui notre pays est redevable de tant de fondations utiles, ne s'était pas trompé sur l'importance de son œuvre, lorsqu'il créa l'Association dont cet Annuaire est destiné à résumer les travaux. Nous rendrons compte dans notre prochain n°. des différents articles dont il se compose.

Un grand nombre de morceaux intéressants sont réunis déjà pour le volume qui paraîtra en 1842. MM. les membres de l'Association Normande sont prévenus que les notes qui ne seraient point envoyées à M. de Caumont, rédacteur de l'Annuaire, avant le 15 septembre 1841, ne pourraient être utilisées que pour l'Annuaire de l'année suivante.

— Les mémoires de l'Académie de Caen pour l'année dernière contiennent un article sur l'harmonie des vers français, et notamment sur celle de l'alexandrin. Ce travail, dû à la plume de M. Vaultier, professeur de littérature à notre Faculté, nous a paru fort intéressant et fort bien exécuté. Les observations de l'auteur sont claires et justes, et il nous semble que c'est une lecture dont tous ceux qui s'occupent de poésie ne peuvent manquer de retirer du fruit. Peut-être M. Vaultier aurait-il dû cependant s'abstenir d'attaquer quelques coupes de vers trop hardies dans Hernani, et prendre d'autres exemples d'un effet frappant et d'une beauté singulière qu'il n'eût pas manqué de rencontrer dans les œuvres d'un auteur qui a révélé à la poésie de nouvelles sources d'harmonie par les coupes et les enjambements heureux qui fourmillent dans ses vers.

— Une nouvelle Revue, *la Province et Paris*, a publié son 2e. n°. Cette Revue, dont le but est d'opérer une décentralisation en faveur de l'art en province, contient une fort jolie nouvelle de M. Brisogs Desnoiresterres, sous ce titre : *La baricade Ste.-Apolline.* Nous partageons la plupart des idées énoncées dans l'introduction qui nous a paru un morceau bien pensé et bien écrit. Nous avons lu également avec un vif intérêt l'article de Mme. la baronne de Carlowitz, l'élégant traducteur de la Messiade. Les recherches de M. Luthereau sur la poésie française au XVe. siècle offrent les éléments d'un bon travail auquel il ne manque que plus de développements. L'esprit favorable qui commence à se manifester en province au sujet des productions d'art et de littérature nous fait espérer un succès auquel elle a droit de prétendre.

Cette Revue paraît le 15 de chaque mois, format grand in-8°. Pour les départements, 18 fr. par an.

On s'abonne au bureau de *la Province et Paris*, rue Vanneau, 13, faubourg St.-Germain, à Paris.

— M. de La Sicotière a publié, sur le *Roman historique* un mémémoire présenté au congrès scientifique de France, tenu au Mans en 1839. Nous rendrons compte incessamment de ce travail qui mérite une attention particulière.

— Nous remarquons, parmi les noms des membres correspondants de l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres, reçus dernièrement, ceux de MM. Thomas Moore, Alexis de Tocqueville, Aug. Le Prévost et Alph. de Lamartine.

—Le Bulletin de l'instruction publique a publié dernièrement sa 7e. livraison, dans laquelle on trouve plusieurs articles remarquables. L'utilité incontestée de ce recueil se fait sentir de plus en plus chaque jour; et par sa spécialité étendue, cet ouvrage s'adresse à un assez grand nombre de lecteurs pour que le succès en soit assuré.

Une livraison in-8°. paraît tous les mois chez Hardel, imprimeur, rue Froide à Caen. Le prix de l'abonnement pour un an est de 12 fr. pour Caen, et de 15 fr. pour les abonnés du dehors.

— La librairie Léonce Haulard est maintenant passée dans les mains de M. Edmond Rupalley, et non de M. Barbelet, comme nous l'avions dit par erreur.

L'esprit d'ordre et l'intelligence du nouveau propriétaire ne peuvent manquer d'assurer la confiance du public à cet établissement.

ERRATA.

P. 56, vers 30e., au lieu de *en l'écoutant*, lisez : en écoutant.

P 56, vers 38e., au lieu de *rugissement*, lisez : vagissement.

P. 129, l. 31, au lieu de *Malbran*, lisez : Malibran.

P. 223, l. 12, au lieu de *semble être à l'ombre*, lisez : semble être l'ombre.

P. 225, l. 7, au lieu de *perdant d'idée ce qu'il fait*, lisez : perdant l'idée de ce qu'il fait.

P. 225, l. 11, au lieu de *tout prèt de*, lisez : tout près de.

P. 228, l. 20, au lieu de *esperer de l'emporter*, lisez : espérer qu'il l'emporterait.

P. 230, l. 29, au lieu de *aux Valdaunayes*, lisez : aux Valdaunaye.

P. 247, vers 29e., au lieu de *tes soins*, lisez : tes mains.

P. 247, vers 36e., au lieu de *peut revenir*, lisez : *veut revenir*.

P. 251, l. 14, au lieu de *la perle*, lisez : sa perle.

P. 252, l. 1, au lieu de *d'homme à bonne fortune*, lisez : d'hommes à bonnes fortunes.

P. 254, l. 8, au lieu de *que je pusse et qui ramendt*, lisez : que je puisse et qui ramène.

P. 261, l. 26, au lieu de *étaient aussi retirées*, lisez, étaient aussi rentrées.

P. 263, l. 23, au lieu de *manière*, lisez : manie.

P. 265, l. 23, au lieu de *cela leur apprendra*, lisez : tu leur apprendras.

P. 266, l. 6, au lieu de *qui faillit*, lisez : qui faiblit.

P. 303, l 18, au lieu de *le coup*, lisez : les coups.

P. 303, l. 19, au lieu de *des*, lisez de ses.

P. 419, l. 31, au lieu de *pointu*, lisez point.

A nos Abonnés.

En publiant le dernier numéro de la première année de la *Revue du Calvados*, nous croyons devoir témoigner nos sentiments de vive gratitude aux personnes bienveillantes qui ont encouragé notre tentative.

La faveur accordée à notre Revue nous est d'autant plus précieuse, que nous n'ignorons pas la tiédeur habituelle de la province pour des entreprises de ce genre.

Qu'on nous permette d'exprimer ici une vérité, peut-être un peu amère et décourageante, c'est que pour aimer la province, sans restriction, il faut être enfant de la province. Pour l'artiste surtout qui s'essaie et tente la carrière, ils sont peu nombreux, hélas! les cœurs sympathiques qui applaudissent en lui criant : Heureux voyage! La province ne ressemble donc pas à la tendre mère qui, s'aveuglant sur le mérite de son jeune enfant, raconte à tout venant son génie précoce et ses étonnantes saillies, avec une exaltation naïve, bien pardonnable, mon Dieu! — Non, la province est une forte femme très-peu accessible aux illusions et aux douces faiblesses de la maternité. Elle voit partir ses enfants avec insouciance, et si un jour ... par hasard, la Renommée vient lui sonner aux oreilles : « Cet enfant célèbre, c'est le tien! » Elle ne répond pas avec la sublime distraction du bonhomme : « J'en suis bien aise. » Non; habituée qu'elle est à se mépriser, le premier mouvement qui l'impressionne est celui de l'incrédulité : « Eh quoi! dit-elle enfin, comme en se réveillant en sursaut, le poète, le peintre, l'artiste que tu proclames, ce serait ce fils naguère encore en butte à l'ironie et au sarcasme? » —

C'est alors seulement que la province sent pour cet en-

fant ses entrailles de mère : elle le proclame à son tour, le prône souvent outre mesure, et s'énorgueillit de ses travaux. Si nous n'espérons pas voir naître un jour cet enthousiasme, du moins reconnaissons que nous avons été accueillis avec une cordialité et une sympathie auxquelles nous osions à peine prétendre.

Si un éditeur l'eût prise sous la protection de son savoir faire, la *Revue du Calvados* eût fourni, sans doute, une destinée moins modeste; mais puisqu'elle a fait ses premiers pas, sans autre patronage que le vôtre, nos chers abonnés, veuillez le lui continuer. C'est le succès le plus doux qu'elle puisse ambitionner.

Sans nous faire illusion sur nos propres forces, nous avons cependant marché seuls à notre début. Depuis, des esprits distingués, des réputations solidement établies n'ont pas dédaigné de venir à nous et de nous assurer leur active coopération. Nous serons trop heureux de leur céder dans ce recueil la place qui leur est due, c'est à-dire la première, et de nous fortifier de l'appui de leur mérite et de leur expérience.

Bien que notre Revue soit normande, elle continuera de tenir ses promesses comme elle a conscience d'avoir tenu celles de son prospectus.

Voici ce que nous ajouterons encore :

En continuant notre publication nous ne spéculerons jamais sur ce que nos échevelés nomment les hardiesses de la nouvelle école; pour raviver certaines sympathies désœuvrées que nous repousserons toujours.

Notre Revue sera une espèce de foyer commun pour tous les esprits d'élite, renfermés ça et là dans leur isolement et qu'une mutuelle confraternité de goût conviera comme à un banquet de famille.

TABLE.



